image
not
available


JE SUIS CE QUI A ÉTÉ
CE QUI EST ET CE QUI SERA
ET NUL MORTEL N'A ENCORE LEVÉ
LE VOILE QUI ME COUVRE

LÉONARD-CHODZKO

HISTOIRE POPULAIRE

DE

LA POLOGNE

CARTE DE LA POLOGNE PAR DUFOUR

Quatorzième édition,

COMPLÉTÉE JUSQU'A NOS JOURS



PARIS

COLLECTION GEORGES BARBA

8, Rue Cassette, 8

1864



HISTOIRE POPULAIRE

DE

LA POLOGNE

Paris. — Typ. Walder, rue de l'Abbaye, 22.

LÉONARD CHODZKO

HISTOIRE POPULAIRE

DE

LA POLOGNE

CARTE DE LA POLOGNE PAR DUFOUR

Quatorzième édition

COMPLÉTÉE JUSQU'A NOS JOURS



PARIS

COLLECTION GEORGES BARBA

Jules ROUFF, Successeur

7, RUE CHRISTINE, 7

AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR

Est-il une nation plus populaire en France que la Pologne ? Ne méritent-ils pas nos plus vives sympathies, ces héroïques Français du Nord dont le sang s'est mêlé sur les champs de bataille avec le sang de nos soldats ?

Quoi de plus admirable que la lutte que soutient ce peuple dont le territoire a été partagé jusqu'à sept fois en 1772, 1793, 1795, 1807, 1809, 1815 et 1846, entre la Russie, la Prusse, l'Autriche ? Ce peuple dont les trois puissances voisines ont prétendu consommer la perte a su résister aux intrigues de la diplomatie comme au sabre des persécuteurs.

Sous la monarchie de Juillet, sous le gouvernement de 1848, les mouvements convulsifs de la Pologne ont eu parmi nous un contre-coup prolongé, et le soulèvement de 1863, provoqué par des rigueurs draconiennes et par des actes arbitraires, est suivi avec l'anxiété la plus poignante, avec l'intérêt le plus ardent et le plus vrai d'un bout de la France à l'autre.

C'est donc pour répondre à un vœu général que nous mettons en vente la nouvelle édition de l'*Histoire populaire de la Pologne* de Léonard Chodzko. De tous les ouvrages consacrés à ce noble

et infortuné pays, celui-là est sans contredit le meilleur : l'auteur est un patriote, un enfant de la Lithuanie, un élève de la célèbre université de Wilno, en butte aux vengeances moskovites, et proscrit. Léonard Chodzko a demandé un asile à la France hospitalière, et, possédant à fond notre langue, il a consacré la plus grande partie de son existence à nous faire connaître les mœurs et les annales de sa patrie. Sous sa plume revit le brillant passé de ces Polonais qui furent à l'époque de nos revers les derniers alliés fidèles de la France.

L'Histoire de la Pologne, complétée jusqu'à nos jours, de Léonard Chodzko, est une œuvre déjà classique ; elle est traduite dans plusieurs langues et consultée de préférence par tous ceux qui s'intéressent au sort des compatriotes du savant bibliothécaire de l'Université de France. La Pologne y revit de la manière la plus saisissante ; ses héros se montrent avec leurs proportions homériques, ses exploits et ses martyres excitent tour à tour l'enthousiasme et l'admiration.

Dans les circonstances actuelles on voudra posséder l'Histoire de la Pologne, complétée jusqu'à nos jours, car tout le monde suit avec anxiété les péripéties de la lutte, et dit aujourd'hui comme autrefois : VIVE LA POLOGNE !...

GEORGES BARBA.

INTRODUCTION

I

De tous les émigrants de l'Asie vers l'Europe, à l'époque de la grande pérégrination des peuples, les Slaves se trouvèrent les plus anciens, les plus nombreux et les plus intelligents. Faute de notions chronologiques pour ces temps si reculés, il est difficile de préciser exactement les époques auxquelles ces peuples prirent tour-à-tour les dénominations de Scythes, de Vénèdes, de Sarmates et bien d'autres encore; mais ce qui est positif, c'est que le nom du peuple *Polanien* ou *Polonais* est des plus anciens; que de tout temps ce peuple fut remarquable entre tous; que de tout temps il habita et domina entre l'est et l'ouest les territoires arrosés par le Dniéper, la Dzwina, la Vistule, l'Oder et l'Elbe; que du nord au midi il s'étendit de la Baltique à la mer-Noire et au Danube. Etcomme la suprématie slavo-polonaise exerçait son influence au loin, l'esprit et le langage polonais se retrouvent aujourd'hui encore dans toutes es contrées de l'Europe méridionale et occidentale.

En traçant le vaste et rapide tableau de treize siècles de l'histoire populaire de la Pologne dans un cadre resserré, nous ne pouvons nous arrêter ni aux recherches des origines archéologiques, épigraphiques et ethnographiques, ni aux analogies frappantes des noms propres de provinces, de villes, de rivières, sortant ou se rapprochant de la langue polonaise et se retrouvant dans toute l'Europe : il nous suffira de dire que les antiquaires et les archéologues européens ne sauraient arriver à la

parfaite connaissance des origines et des analogies géographiques sans apprendre d'abord les idiomes slaves. Ils seront étonnés de trouver dans les inscriptions sanscrites, assyriennes, phéniciennes, grecques, romaines, etc., les sons et les mots slavo-polonais; et cependant il n'y a en cela rien d'étrange, car les premières et par conséquent les plus profondes couches sont slavo-polonaises...

Revenons sur le territoire spécialement polonais, et nous verrons que les Slavo-Polonais fondent à l'est et au nord : Kiiow, Czerniéchow, Starodub, Polotsk, Smolensk, Witebsk, Pskow, Novogrod la Grande ; à l'ouest, ils élèvent Krakovie, Wroçlaw (Breslau), Glogau, Kostrzyn, Szczycin (Stettin), Gdansk (Danzig), Krolewieç (Kœnisberg), et que, placés aux confins de ce vaste cercle, ils combattent courageusement les invasions des Varégo-Russes, de Moskovites, des Tatars et des Allemands. Et cette lutte des Polonais est séculaire, incessante, car ils combattent pour l'unité et l'indépendance de leur patrie ; ils ne sont jamais conquérants, ils n'aspirent jamais à la possession des biens d'autrui, et cependant tous leurs voisins ne pensent qu'à s'approprier les lambeaux de la Pologne ! Les projets et l'accomplissement des démembrements de ce pays sont aussi anciens que l'existence des copartageants. Dans cette lutte gigantesque l'aigle-blanc, le cavalier armé de Litvanie montant le cheval blanc, l'ange de Kiiow, ces antiques emblèmes héraldiques de la nationalité polono-litvano-ruthénienne, ces couleurs blanches représentant le bien, la justice, la bienveillance, la liberté, luttent toujours contre les aigles noires, contre les monstres à deux têtes de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse, contre cette couleur noire représentant l'ange du mal, l'injustice, la rapacité, le despotisme !...

II

Ce qui prouve le mieux l'antiquité des Polonais et leur supériorité sur les autres races slaves, c'est que chez eux seuls on trouve les traces lointaines d'une langue cultivée, d'une civilisation avancée, de titres écrits littéraires et scientifiques, et de relations commerciales avec l'orient, le midi et l'occident de l'Europe. Aussi l'évêque Dittmar, qui accompagna l'empereur Othon III

dans le voyage que ce prince fit en Pologne en l'an 1000, quoique ennemi acharné de la Pologne et de Boleslas-le-Grand, dit cependant qu'il a vu dans ce pays de telles richesses, qu'elles sont incroyables et inénarrables *(incredibilia ac ineffabilia)*.

Déjà, dès l'année 860 les premières notions du christianisme commencèrent à pénétrer en Pologne, mais depuis l'année 965, il devint général. En 997, Boleslas-le-Grand établit les moines de Saint-Romuald ; en 1008, il confia aux bénédictins, à Sieciechow, à Lysa-Gora, à Tynieç, le soin de propager l'instruction publique. Depuis cette époque le clergé polonais, formé en majorité de régnicoles, fidèle aux véritables doctrines de l'Evangile, chercha à réaliser l'alliance féconde de la religion, de la liberté et de l'égalité. Dès le onzième siècle on formait des bibliothèques. En 1166, l'historien Mathieu Cholewa, évêque de Krakovie, cite sans cesse les Digestes et les Institutions romaines, qu'on avait découverts trente ans auparavant en Italie. On trouve aussi chez cet évêque des citations de Valère, historien romain, qu'on ne connaît plus aujourd'hui ; quant aux autres classiques latins, ils étaient aussi familiers alors qu'aujourd'hui. Aussi les écoles et les bibliothèques polonaises étaient au douzième siècle dans un état aussi florissant que celles des peuples de la race latine. Au treizième siècle, la jeunesse polonaise fréquentait les universités de France et d'Italie et s'y fit remarquer par son application et par son intelligence. Le clergé polonais, aussi sage qu'éclairé, resta étranger aux débats oiseux scolastiques si fréquents dans l'Occident ; et seul dans la chrétienté entière sut préserver son esprit de la contagion universelle, et tourner toute son activité à propager les saines doctrines. Ce fut à cause de cela que les Polonais, fréquentant en foule les universités de Padoue et de Bologne, y furent très-appréciés, y remplirent des fonctions académiques, et devinrent même recteurs sans être naturalisés. Souvent aussi ils furent appelés comme arbitres dans les débats des savants des nations ultramontaines.

Après les historiens Gallus, Nestor, Cholewa, qui ont vécu entre 1050 et 1167, surgit l'historien Vincent Kadlubek (1160-1223) qui ayant terminé ses études à l'université de Paris, parvint en 1207 à l'évêché de Krakovie, et écrivit à cette époque l'histoire ancienne de Pologne et celle de son temps ; il les soumit à

la critique de l'historien et du philosophe. Après lui, Martin Strzepski, connu sous le nom de *Martinus Polonus* (1210†1280), historien de Pologne, est le premier écrivain connu qui ait composé un travail important sur l'histoire universelle. Ses manuscrits furent copiés et propagés, et les premiers qui occupèrent les presses lors de l'invention de l'imprimerie. La première édition parut à Turin en 1477 ; sept éditions parurent à Strasbourg, entre les années 1484 et 1685 ; les autres réimpressions parurent à Prague, à Paris, à Lyon, à Bâle, à Anvers, à Venise, à Cologne, entre les années 1488 et 1616. Bayle, dans son Dictionnaire, a consacré un article à Strzepski sous le nom de *Polonus*.

Et pendant que *Martin le Polonais* s'occupait ainsi des sciences historiques, Erazme Ciolek, latinisé en *Vitellio* (1210†1285) enseignait à l'Europe les lois de l'optique, qu'elle n'avait pas connues jusqu'alors.

Sous le règne de Kasimir-le-Grand, l'année 1347 fut doublement mémorable ; d'un côté ce roi, en réunissant les différentes lois anciennes et en les corrigeant, en fit un code compact, tout en s'occupant de la fondation de l'université de Krakovie. Quoique la fameuse *Bulle d'or* de l'empereur Charles IV n'ait été proclamée que neuf ans plus tard, en 1356, elle offre cependant une divergence bien étrange avec le *Statut de Wisliça* de 1347. Ce dernier sert de base aux constitutions futures de la Pologne plus développées. Ici, on voit l'assemblée législative composée de sages évêques, ayant à leur tête le grand roi, et dont le langage sévère ne se souille jamais d'aucune absurdité. En Allemagne, au contraire, ses législateurs, l'Apocalypse à la main, rédigent la constitution du saint-empire, et forment sept électorats qui ne sont que les sept chandeliers mystiques !

Quant à l'université de Krakovie, c'est la plus ancienne de toutes les écoles de ce genre dans le nord-est de l'Europe ; car celle de Prague, en Bohême, ne fut fondée qu'en 1360, celle de Vienne qu'en 1365, et celle de Leipzig qu'en 1409. En 1364 le pape Urbain V l'égala à toutes les autres universités de l'Europe. Cette université, créée sur le modèle de celle de Paris, acclimata sur les bords de la Wistule toutes les sciences connues alors en France. Les progrès de l'université furent immenses, et les doc-

teurs de Krakovie envoyés, en 1431, au concile de Bâle, eurent la première place après ceux de Bologne.

C'est sous de pareils auspices que Krakovie devint au quinzième siècle le centre de la civilisation et en même temps de la puissance politique des Slaves ; c'est ainsi qu'en tout temps et en toute circonstance brillait toujours et se montrait supérieure, parmi toutes les autres races slaves, notre Pologne, et cela se comprend, car elle y est la plus ancienne, la plus homogène et la plus civilisatrice. C'est encore en Pologne que fut fondée, en 1474, la première imprimerie, peu d'années après son invention sur les bords du Rhin. De tous côtés la jeunesse étrangère arrivait à Krakovie pour y puiser des lumières ; toutes les sciences y étaient florissantes. Kopernik, né en 1473, y fit ses études ; c'est donc encore en Pologne que surgit le premier révélateur du véritable système du monde. Kopernik précéda de quatre-vingt-onze ans Galilée, de quatre-vingt-dix-huit ans Kepler, de cent vingt-trois ans Descartes, de cent soixante-dix ans Newton, et de trois cent soixante-seize ans Laplace !

C'est encore dans cette même université de Krakovie que Grégoire Sanoçki, né en 1402, d'abord professeur de philosophie, ensuite archevêque de Léopol, et mort en 1479, qui appelait hautement la dialectique scolastique : des rêves de veillants (*vigilantium somnia*) ; qui disait de l'astrologie : « Que ceux qui » veulent prévoir l'avenir non-seulement se trompent eux-» mêmes, mais tourmentent encore ceux qui envient le bonheur » promis ou qui ont peur du malheur prévu. » C'est encore lui qui épura la langue latine, que les nouveaux grammairiens étrangers ont souillée, et qui l'enseigna en Pologne dans toute sa pureté romaine ; aussi, lorsqu'il expliquait dans sa chaire les Bucoliques de Virgile, l'affluence des auditeurs était immense.

Et tout cela se passait en Pologne au moyen âge ! Il n'est donc pas étonnant qu'à l'époque de la renaissance la Pologne brillât d'un éclat si vif, et que le commencement du seizième siècle ait été l'âge d'or de la littérature polonaise, de la tolérance religieuse et de la civilisation la plus avancée.

En 1520, la sainte inquisition, à la suite de l'influence étrangère, se glissa pour un instant sur cette terre de liberté ; mais elle ne compta que dix sacrifices, et fut bientôt supprimée par

les évêques polonais eux-mêmes. Aussi des milliers d'étrangers persécutés pour leurs doctrines y trouvèrent un asile sûr : l'Angleterre, la Suède, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne comptaient des émigrés aux bords de l'Oder, de la Wistule, du Niémen, du Dniéper. Pendant ce temps-là la religion catholique romaine dominait toujours, et la tolérance polonaise lui acquérait un triomphe durable ; chaque jour davantage la nationalité s'incarnait dans ce culte, ce qui explique pourquoi jusque de nos jours, la réforme et le schisme s'acharnent à frapper la Pologne fidèle à ses traditions séculaires !...

Il était rare aux quinzième et seizième siècles de rencontrer un Polonais qui ne parlât trois ou quatre langues, pendant que le latin était général. C'est pour cela qu'Erasme de Rotterdam dit des Polonais, dans sa lettre à Séverin Bonar : « C'est dans ce pays que la philosophie possède d'excellents disciples, c'est là qu'elle forme ces citoyens polonais qui osent être savants. »

Le célèbre Muret (1526†1585), comparant les nations alors réputées les plus polies et les plus savantes, les Italiens et les Polonais, se demande : « Quelle est, entre ces deux nations, celle qui mérite qu'on la loue davantage sous le rapport des sciences et des arts ? Sont-ce les Italiens, dont la centième partie à peine étudie le grec et le latin, et montre quelque goût pour les sciences ; ou les Polonais, dont un grand nombre connaissent parfaitement les deux langues, et qui paraissent animés d'une telle ardeur pour les sciences, qu'ils y consacrent leur vie entière ? »

Juste Lipse (1547†1606), en écrivant à l'un de ses amis résidant en Pologne, dit entre autres : « Je ne devrais point m'étonner de votre science. Vous vivez au milieu de ces hommes qui ont été réputés barbares, et aujourd'hui c'est nous qui sommes barbares à côté d'eux. C'est la Pologne qui ouvrit ses bras hospitaliers à la Grèce et au Latium, méconnus, et aux Muses, qui avaient été si méprisées. »

Lorsqu'en 1560 Buoncompagni, évêque de Camerie, vint en Pologne comme nonce du pape, et lorsqu'il visita le cabinet de curiosités du roi Sigismond-Auguste, rempli de médailles, monnaies antiques et modernes, camées, bijoux, il en fut tellement

émerveillé, qu'il s'écria « qu'il n'a rien vu de pareil ni à Rome, ni à Florence, ni à Venise ! »

La première diète d'élection de 1572 où la noblesse, représentant toute la république, se trouva réunie, on ne vit pas là cette turbulence, ces coups de sabre du dix-septième siècle lorsque les intrigues des cours voisines y fomentaient des divisions, aspirant sans cesse aux démembrements de la Pologne. L'esprit de la liberté sage y régnait, les citoyens étaient fiers de la grandeur de leur pays et dignes de la représenter. Le cardinal Commendoni (1524†1584), nonce du pape à Warsovie, atteste « qu'il n'a jamais vu rien de si beau, et qu'au milieu de quelque cent mille hommes armés, pas une rixe, pas un accident n'eut lieu ; que tout se passa dans l'ordre et l'harmonie la plus parfaite. »

L'historien de France, le président de Thou (1553†1617), en parlant de la Pologne, l'appelle « pays fertile, plein de villes, de châteaux, rempli d'une noblesse courageuse qui joint ordinairement l'amour des lettres à l'exercice des armes. » Et plus bas, il parle de sa surprise à la vue des gentilshommes polonais qui vinrent à Paris, en 1573, offrir la couronne élective à Henri de Valois. « On ne peut exprimer l'étonnement de tout le peuple français quand il vit ces ambassadeurs avec des robes longues, des bonnets de fourrure, des sabres, des flèches et des carquois ; mais l'admiration fut extrême lorsqu'on vit la somptuosité de leurs équipages, les fourreaux de leurs sabres garnis de pierreries, les brides, les selles, les housses de leurs chevaux enrichies de même, et un air d'assurance et de dignité qui les distinguait particulièrement... Ce qu'on remarqua le plus, ce fut leur facilité de s'énoncer en latin, en français et en italien : ces trois langues leur étaient aussi familières que la langue même de leur pays. Il ne se trouva à la cour que deux hommes de condition qui pussent leur répondre en latin, le baron de Milhau et le marquis de Castelnau-Maurissière ; ils avaient été mandés exprès pour soutenir en ce point l'honneur de la noblesse française, qui rougit alors de son ignorance. Pour ce temps-là, c'était beaucoup que d'en rougir... Les Polonais parlaient notre langue avec tant de pureté, qu'on les eût plutôt pris pour des hommes élevés sur les bords de la Seine et de la Loire que pour des habitants des contrées qu'arrose la Wistule ou le Dniéper, ce qui fit grande

honte à nos courtisans, qui ne savent rien et qui sont ennemis déclarés de ce qu'on appelle science; aussi quand les nouveaux hôtes les interrogeaient, ils ne répondaient que par des signes ou en rougissant... »

Malheureusement tant de gloire, tant de supériorité en tous genres attirèrent sur la Pologne l'envie et la jalousie, et enfin les convoitises des puissances étrangères voisines. Jusqu'en 1652, les Polonais combattirent glorieusement et efficacement différentes invasions, les unes après les autres; mais dans cette fatale année 1652, le *liberum veto*, regardé comme la *prunelle de la liberté d'or polonaise,* fut implanté, par les intrigues Moskovites et avec lui l'anarchie; alors les luttes de l'aristocratie amenèrent l'intervention extérieure, au point que dès l'année 1654 tous ses ennemis voisins à la fois envahirent la Pologne: au nord, les Suédois; au nord-est, les Moskovites, les Tatars, les Kosaks; au midi, les Turks, les Transylvains, les Hongrois; à l'ouest, les Allemands. Alors l'édifice politique fut ébranlé dans ses bases, les monuments des lettres et des arts, les bibliothèques, les archives et les écoles, les églises et les châteaux, les arsenaux et les forts, tout fut attaqué, brûlé, miné ou emporté comme butin par et chez les envahisseurs. Le courage des soldats et le génie de plusieurs généraux, et surtout du célèbre Etienne Czarnieçki, parvinrent à sauver une partie de la Pologne; mais depuis 1660, les démembrements de ses territoires l'amoindrirent sans cesse, et la décadence ne s'arrêta plus.

Cependant, au milieu de malheurs continuels, au milieu de l'épuisement moral et intellectuel, les Polonais repoussèrent toujours avec horreur la barbarie asiatique de la Moskovie, les lumières trompeuses du Brandebourg, et la prétendue légitimité de l'Autriche! Et c'est lorsque ce pays, qui par un privilége particulier, avait devancé le travail des siècles, eut succombé sous tant et de si fatales influences, que les historiens et les publicistes étrangers, prenant les faits pour les idées, donnèrent à la Pologne le nom de *barbare!* Comme si le sommeil était la mort!

En effet, dans le courant du dix-huitième siècle, pendant que la Russie, la Prusse et l'Autriche s'unissaient pour semer la discorde et l'anarchie en Pologne, et la travaillaient infernalement afin de la subjuguer plus facilement, les Polonais cherchaient

sérieusement à introduire chez eux des réformes salutaires. Mais les trois puissances voisines, devinant que les menaces et la corruption ne pourraient empêcher les Polonais d'opérer leur régénération, lancèrent alors leurs soldatesques, et la Pologne politique disparut au milieu du carnage, du sang, et du vaste système de dénationalisation.

Mais malgré tous ces malheurs, l'espoir des Polonais ne s'est point découragé ; malgré toutes les difficultés, ils n'ont jamais cessé de cultiver leur littérature, les sciences et les arts, et jamais le cortége des savants et artistes polonais en tout genre n'a été plus nombreux et plus brillant que dans ces cent dernières années !

III

Une fois de plus nous venons offrir à la France, qui depuis quarante ans a toujours si sympathiquement encouragé nos publications, une nouvelle édition de cet ouvrage qui retrace les annales de la Pologne heureuse ou opprimée. Quand on s'adresse au grand peuple français, on vient toujours à propos en parlant de gloire et de luttes généreuses. L'union entre les deux nations est indépendante des traités et des circonstances politiques. Ce n'est pas seulement à la fin du dix-huitième siècle que les Polonais fraternisèrent avec la France, ce n'est pas non plus en 1830, lorsqu'ils brisèrent la nouvelle coalition liberticide formée contre la France de juillet, ce sont des siècles qui ont cimenté l'union sainte et sacrée des deux peuples amis.

Pendant son existence historique de treize siècles, après avoir passé par toutes les splendeurs de ce monde, dans son intérieur, la grande mission de la Pologne a toujours été de préserver l'Occident et le Midi de l'Europe contre les invasions de la barbarie du Nord et de l'Orient. En effet, trois peuplades orientales rapaces et envahissantes cherchèrent toujours à pénétrer dans l'Europe occidentale pour y établir leurs dominations et leurs croyances, et toujours la Pologne civilisatrice et religieuse présenta sa mâle et noble poitrine pour sauver la civilisation et la chrétienté !

D'abord ce furent les hordes tatares païennes, qui, s'étant brisées dans cent invasions en Pologne, et ne pouvant atteindre

leur but, s'unirent à l'orient aux Ottomans, et au nord aux Moskovites, pour recommencer leurs invasions désastreuses.

Depuis, la Pologne, et avec elle la Litvanie et la Ruthenie, durent lutter contre les deux envahisseurs à la fois, contre la Moskovie et contre la Turquie. Après quatre siècles de lutte contre la Turquie, celle-ci se brisa devant la Pologne de Sobieski, et depuis lors la Turquie cessa à jamais d'être redoutable à l'Europe.

Enfin, dans la lutte plus longue et plus terrible contre la barbarie tataro-moskovite, les Polono-Litvano-Rutheniens furent toujours victorieux; ils auraient suffi seuls à leur grande mission si les deux autres puissances allemandes, l'Autriche et la Prusse, ne se fussent unies aux Moskovites contre l'infortunée Pologne pour tomber sur elle par derrière, l'accabler d'abord et la calomnier ensuite. Ces trois puissances s'efforcèrent de prouver à l'Europe que la Pologne était inutile, qu'elle ne pouvait et qu'elle ne devait pas exister. Et il s'est trouvé en Europe des États, des Cabinets, des sénateurs et des publicistes qui ont répété cette iniquité pour justifier l'abandon de la Pologne !

Depuis cette époque, si la Pologne et sa cause rencontrèrent des détracteurs intéressés, soudoyés, il ne leur manqua pas non plus de défenseurs généreux. Si nous n'étions restreint dans le cadre qui nous est tracé, nous pourrions citer plus d'un de ces défenseurs ; et parmi lesquels se distinguent Lafayette, J. Garnier Pagès, V. Hugo, Charles de Montalembert, L. B. Bonjean, R. P. Ségur d'Aguesseau, Jérôme David et plusieurs autres, mais nous nous contentons de rapporter quelques passages d'un discours prononcé du haut de la tribune française en 1846, parce que ce passage s'adapte ici parfaitement à notre sujet, qu'il sera éternellement vrai, et qu'il exprime les sentiments de la France entière. Voici les paroles prononcées par Victor Hugo, pair de France :

« ... Toutes les fois qu'il s'agit devant cette noble assemblée de débattre la question polonaise, cette question cesse d'être ordinaire, car elle dépasse la portée des questions politiques ; elle réunit dans une commune et universelle adhésion les dissidences les plus déclarées, les opinions les plus contraires, car dans la question polonaise c'est la civilisation même qui est compromise...

» Deux nations entre toutes, depuis quatre siècles, ont joué dans la civilisation européenne un rôle désintéressé : ces deux nations sont la France et la Pologne. La France dissipait les ténèbres, la Pologne repoussait la barbarie ; la France répandait les idées, la Pologne couvrait la frontière. Le peuple français a été le missionnaire de la civilisation en Europe, le peuple polonais en a été le chevalier.

» Si le peuple polonais n'avait pas accompli son œuvre, le peuple français n'aurait pu accomplir la sienne. A un certain jour, à une certaine heure, devant une invasion formidable de la barbarie, la Pologne a eu Sobieski, comme la Grèce avait eu Léonidas.

» Ce sont là des faits qui ne peuvent s'effacer de la mémoire des nations. Quand un peuple a travaillé pour les autres peuples, il est comme un homme qui a travaillé pour les autres hommes : la reconnaissance de tous l'entoure, la sympathie de tous lui est acquise ; il est glorifié dans sa puissance, il est respecté dans son malheur ; et si, par la dureté des temps, ce peuple, qui n'a jamais eu l'égoïsme pour loi, qui n'a jamais consulté que sa générosité, que les nobles et puissants instincts qui le portaient à défendre la civilisation, si ce peuple devient un petit peuple, il reste une grande nation.

» C'est là, messieurs, la destinée de la Pologne. Mais la Pologne, messieurs les pairs, est grande encore parmi vous ; elle est grande dans les sympathies de la France, elle est grande dans les respects de l'Europe ! Pourquoi ? C'est qu'elle a servi la communauté européenne, c'est qu'à certains jours elle a rendu à toute l'Europe de ces services qui ne s'oublient pas.

» Aussi lorsque, il y a quatre-vingts ans, cette nation a été rayée du nombre des nations, un sentiment douloureux, un sentiment de profond regret s'est manifesté dans l'Europe entière. En 1772, la Pologne est démembrée ; quatre-vingts ans ont passé, et personne ne pourrait dire que ce fait soit accompli. Au bout de quatre-vingts ans ce grave fait de la radiation d'un peuple, non, ce n'est point un fait accompli ! Avoir démembré la Pologne, c'était le remords de Frédéric II ; n'avoir pas relevé la Pologne, c'était le regret de Napoléon. Je le répète, lorsqu'une nation a rendu au groupe des autres nations de ces services

éclatants, elle ne peut plus disparaître; elle vit, elle vit à jamais! Opprimée ou heureuse, elle rencontre la sympathie, elle la trouve toutes les fois qu'elle se lève.

» ... L'unité des peuples s'incarne de deux façons dans les dynasties et dans les nationalités. C'est de cette manière, sous cette double forme, que s'accomplit ce difficile labeur de la civilisation, œuvre commune de l'humanité; c'est de cette manière que se produisent les rois illustres et les peuples puissants. C'est en se faisant nationalité ou dynastie que le passé d'un empire devient fécond et peut produire l'avenir. Aussi c'est une chose fatale quand les peuples brisent des dynasties, c'est une chose plus fatale encore quand les princes brisent des nationalités.

» Messieurs, la nationalité polonaise était illustre; elle eût dû être respectée. Que la France en avertisse les princes, qu'elle mette un terme et qu'elle fasse obstacle aux barbaries. Quand la France parle, le monde écoute; quand la France conseille, il se fait un travail mystérieux dans les esprits, et les idées de droit et de liberté, d'humanité et de raison, germent chez tous les peuples.

» Dans tous les temps, à toutes les époques, la France a joué dans la civilisation ce rôle considérable, et ceci n'est que du pouvoir spirituel; c'est le pouvoir qu'exerçait Rome au moyen âge. Rome était alors un État de quatrième rang, mais une puissance de premier ordre. Pourquoi? C'est que Rome s'appuyait sur la religion des peuples, sur une chose d'où toutes les civilisations découlent.

» Voilà, messieurs, ce qui a fait Rome catholique puissante, à une époque où l'Europe était barbare.

» Aujourd'hui la France a hérité d'une partie de cette puissance spirituelle de Rome; la France a, dans les choses de la civilisation, l'autorité que Rome avait et a encore dans les choses de la religion.

» Ne vous étonnez pas, messieurs, de m'entendre mêler ces mots: civilisation et religion; la civilisation, c'est la religion appliquée.

» La France a été et est encore plus que jamais la nation qui préside au développement des autres peuples.

» Les princes qui possèdent des peuples ne les possèdent pas

comme maîtres, mais comme pères ; le seul maître, le vrai maître, est ailleurs ; la souveraineté n'est pas dans les dynasties, elle n'est pas dans les princes, elle n'est pas dans les peuples non plus, elle est plus haut ; la souveraineté est dans toutes les idées d'ordre et de justice, la souveraineté est dans la vérité.

» Quand un peuple est opprimée, la justice souffre, la vérité, la souveraineté du droit est offensée ; quand un prince est injustement outragé ou précipité du trône, la justice souffre également la civilisation souffre également. Il y a une éternelle solidarité entre les idées de justice qui font le droit des peuples et les idées de justice qui font le droit des princes. Dites-le aujourd'hui aux têtes couronnées comme vous le diriez aux peuples dans l'occasion. Que les hommes qui gouvernent les autres hommes le sachent, le pouvoir moral de la France est immense. Autrefois, la malédiction de Rome pouvait placer un empire en dehors du monde religieux ; aujourd'hui l'indignation de la France peut jeter les oppresseurs de la Pologne en dehors du monde civilisé.

» Il faut donc que la nation française élève toujours en faveur de la nation polonaise une voix désintéressée et indépendante ; qu'elle proclame, en toute occasion, les éternelles idées d'ordre et de justice, et que ce soit au nom des idées et de stabilité et de civilisation qu'elle défende la cause de la Pologne opprimée. Après toutes nos discordes et toutes nos guerres, les deux nations, cette France qui a grandi et mûri la civilisation de l'Europe, cette Pologne qui l'a défendue, ont subi des destinées diverses ; l'une a été amoindrie, mais elle est restée fière. Ces deux nations doivent avoir l'une pour l'autre cette sympathie profonde de deux sœurs qui ont lutté ensemble. Toutes deux, je l'ai dit, je le répète, ont beaucoup fait pour l'Europe ; l'une s'est prodiguée, l'autre s'est dévouée... »

IV

C'est un fait connu, avéré, parce que c'est un fait accompli, que depuis et à cause de la chute de la Pologne, l'Europe est dans des révolutions et dans des guerres interminables. Nulle part rien n'est assis solidement, parce que durant cette longue et

désastreuse période, les Cabinets occidentaux n'ont pas voulu s'occuper *sérieusement* de la question polonaise.

Si avec la chute de la Pologne se terminaient son présent et son avenir; si les Polonais avaient accepté le système et le but de leurs envahisseurs-partageurs, s'ils avaient cessé de protester par leur parole, par leur plume, par leurs armes et par leurs martyrs contre l'anéantissement politique, intellectuel et religieux de leur patrie, on pourrait peut-être dire que tout est fini, et que la Pologne n'est plus ni possible ni utile. Mais l'univers entier est témoin de faits tout contraires! L'univers sait et voit constamment que les Polonais n'ont jamais transigé avec leurs oppresseurs; qu'ils saisissent toutes les occasions possibles pour protester par les armes, par la plume ou par la parole contre les violateurs de leur antique et glorieuse nationalité, de cette nationalité polonaise qui défie toutes les entreprises, décourage toutes les oppressions, survit à tous les cataclysmes; ils prouvent enfin, avec la dernière évidence, que sans l'existence libre et indépendante de la Pologne la civilisation et la paix de l'Europe est un problème indissoluble!

En effet, aux deux extrémités de l'Europe libérale et civilisatrice, la grande date de 89 marque une ère nouvelle, et nous voyons les assemblées nationales respectives accomplissant des réformes intérieures qui amènent, en Pologne, la constitution du 3 mai 1791, et en France celle du 3 septembre de la même année et sanctionnée par le roi le 14. Comme l'attestent les dates, la Pologne a devancé la France, non-seulement en fait de constitutions, mais encore par les débats préliminaires : car la diète constituante polonaise s'ouvrit le 7 octobre 1788, tandis que les états-généraux français ne s'ouvrirent que le 5 mai 1789.

C'est encore dans la même année 1792 que la Pologne et la France combattent les armes à la main contre leurs communs envahisseurs, pour défendre les travaux et les résultats de leurs assemblées législatives. Si, dans une lutte inégale, la Pologne succombe en 1792 et en 1794, et si la France triomphe, c'est encore la Pologne qui se sacrifie et qui sauve la France! En effet, la Russie, la Prusse et l'Autriche occupées à combattre la Pologne et à s'en arracher les lambeaux, affaiblissaient leurs forces sur le Rhin et au delà des Alpes et permettaient ainsi au

génie des généraux français et à l'admirable vaillance des enfants de la France, d'acccomplir des miracles. Mais ces mêmes miracles ne s'accomplissaient-ils pas avec la coopération directe, fidèle et patriotique des légions polonaises fraternisant partout et toujours avec les légions françaises ?...

En effet, lorsqu'en 1795 la Pologne politique disparut de la carte de l'Europe; lorsque sur les débris fumants et sanglants de la Pologne, les trois puissances copartageantes formèrent des coalitions liberticides contre la France républicaine, consulaire et impériale, lorsque avec les trésors de la Pologne et avec des recrues polonaises ces puissances levèrent et augmentèrent leurs contingents; ne vit-on pas les Polonais, en toute occasion, et au moindre contact avec les Français, quitter les rangs de leurs oppresseurs, passer dans ceux de leurs frères les Français et les aider à vaincre leurs communs ennemis ?

Et ces Polonais ne sont point des *déserteurs;* ils passent fièrement et au grand jour, car ce sont les représentants de leur patrie subjuguée; ces Polonais sont des frères, des alliés et des soldats qui, sous le drapeau tricolore, combattent pour les principes de la liberté et de l'indépendance des nations. Ils n'ont jamais été, ne peuvent et ne doivent être regardés comme *troupes mercenaires et étrangères au service de France*, mais comme des alliés; c'est en cela que consiste ce dévouement et cette fidélité à toute épreuve des Polonais pour les Français. Lorsque tant de nations, tant de troupes mercenaires au service de la France trahissaient ou abandonnaient la France et Napoléon, les Polonais seuls emportèrent leurs drapeaux et leurs aigles blancs purs de toute souillure, de tout reproche !...

En 1830, les Polonais sauvèrent encore la liberté, l'indépendance et la civilisation de l'Occident, en brisant la nouvelle coalition liberticide qui s'était déjà formée à Pétersbourg, à Berlin et à Vienne pour rétablir, à Paris et à Bruxelles, les fatals traités de 1815 dans leur intégrité primitive.

Depuis 1848 jusqu'à ce jour, les Polonais ont prouvé qu'ils sont prêts à se dévouer toujours et partout, et pour leur patrie, et pour la liberté, et pour la civilisation de l'Europe. Eux, ils remplissent toujours leur devoir, leur mission... C'est à l'Europe maintenant à voir, à juger, à agir !...

Oui, l'Europe peut compter sur les Polonais ; les paroles éloquentes du comte Charles de Montalembert, pair de France, nous l'attestent :

« La Pologne occupe depuis longtemps le premier rang parmi les peuples victimes. Elle a toujours souffert, et toujours elle a persisté à souffrir. Toujours envahie, dévastée, trahie, elle n'en a pas moins toujours jeté le gant aux oppresseurs, et marché la poitrine à jour contre eux. La résignation à cette haute mais dure mission est empreinte dans son histoire, dans ses traditions, dans ses mœurs, dans toute son existence nationale, depuis le touchant sacrifice d'Hedwige jusqu'aux dévouements héroïques de Sobieski pour l'ingrate Autriche et des légions pour la France. Le sacrifice a été sa vie, son métier, et pour ainsi dire son industrie; c'est de ce pain-là qu'elle s'est nourrie, et rien n'annonce qu'elle en soit rassasiée. Ses anciens preux ne bâtissaient pas de châteaux indestructibles comme les nôtres; ils n'habitaient que des maisons de bois, afin de les abandonner et de les laisser brûler sans regret quand le service de la patrie les en éloignait. Ses ambassadeurs se ruinaient de fond en comble à l'étranger, ne voulant ni appauvrir le trésor public ni laisser éclipser par personne l'éclat du nom polonais. Ses budgets étaient votés par enthousiasme, et ses impôts se nommaient *secours d'amour* (subsidium charitativum).

» Toutes ses antiques richesses, toute sa force primitive, elle les possède encore; ses enfants exilés comme ses esclaves ont hérité d'un double trésor : l'esprit de sacrifice et l'esprit de foi. Avec un pareil héritage, que ne peut-on espérer, que ne peut-on reconquérir ?

» N'est-ce pas la foi qui donne et redonne la vie ? n'est-ce pas le sacrifice qui l'entretient ? Par cette foi inébranlable en leur cause, ils déjoueront toutes les intrigues de leurs adversaires secrets, comme ils ont bravé tous les forfaits de leurs tyrans avoués. Par cette héroïque manie de tout sacrifier pour elle, ils lui assurent une durée éternelle, une inépuisable fécondité. Le double caractère que nous leur reconnaissons n'est point une illusion.

» Doutez-vous de leur dévouement ? Mais cherchez donc parmi ces réfugiés qui ont tout perdu pour la patrie, biens, foyers, di-

gnités, santé, femmes, enfants, tout ce que l'homme a le droit et le besoin de défendre et d'aimer; cherchez-en un seul qui ne soit prêt à recommencer demain, et cela sans hésitation, sans peine, sans surprise même. Ces hommes-là ne s'étonnent que d'une chose, c'est que nous soyons, nous, étonnés de leur dévouement !

» Doutez-vous de leur foi ? Mais voici cinquante années qu'ils viennent parmi nous nous montrer leurs blessures et les tronçons de leurs chaînes. Vous ont-ils jamais montré la moindre apparence de découragement ? Ont-ils jamais cessé de croire à l'affranchissement de leur pays, au châtiment de leurs oppresseurs, à la tardive mais sûre justice d'en haut ?

» Lorsque laissant loin derrière eux la patrie, et unis à nos armées républicaines, ils les aidaient à chasser les Autrichiens de l'Italie, leur poitrine gonflée laissait échapper ce chant célèbre : *Non ! la Pologne n'a point péri puisque nous vivons encore !* Ceux qui le chantèrent les premiers sont morts, morts pour nous sur les plaines de la Lombardie, dans les montagnes de la Calabre, au pied des Pyramides, aux champs de Hohenlinden ou sur les plages de Saint-Domingue : mais le chant, et l'âme qui le dicta, et la foi qui l'inspira, ont survécu, et leurs enfants le répètent chaque jour; et un jour viendra, s'il plaît au ciel, où ils le répèteront encore une fois sur les bords de la Wistule affranchis.

» Le triomphe de la Pologne sera le triomphe de la liberté et de la justice : or, la justice et la liberté sont les filles aînées de Dieu ! »

V

Si les divers gouvernements de Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, la république de 1792, l'empire, la restauration, Louis-Philippe Ier et la république de 1848, qui durent forcément et logiquement s'occuper de la question polonaise comme d'une question vitale pour la politique française, n'ont pas réalisé les légitimes espérances des Polonais, il n'en est pas moins certain qu'en tout temps et en toute circonstance l'importance de cette question fut comprise par les hommes éminents. On

connaît des voix puissantes qui s'élevèrent en sa faveur, comme on connaît aussi les regrets, malheureusement tardifs, de ceux qui pouvaient et devaient relever la Pologne et qui ne l'ont pas voulu.

Entre tant de témoignages que nous pourrions citer ici avec profusion, il nous suffira de rapporter deux exemples pris dans l'histoire même de la France, à des époques bien éloignées l'une de l'autre, mais toujours identiques et toujours applicables lorsqu'il s'agit de la Pologne. En 1666, lorsqu'il fut question de rétablir les affaires de la Pologne, en l'aidant efficacement dans l'intérêt même de la France, voici ce que le grand Colbert disait à Louis XIV :

» Je déclare à Votre Majesté qu'un repas inutile de trois mille livres me fait une peine incroyable, et lorsqu'il est question de millions d'or pour la Pologne, je vendrais tout mon bien, j'engagerais celui de ma femme et de mes enfants, et j'irais à pied toute ma vie pour y fournir, s'il était nécessaire. »

A cent cinquante ans de distance, voici quelques extraits des dictées ou des improvisations de Napoléon Ier, prononcées en 1816 à l'île de Sainte-Hélène ; paroles de regrets tardifs, mais qui sont des prophéties étonnantes, et qui se vérifient sous nos yeux d'une manière si extraordinaire et si coûteuse pour la Turquie, pour l'Angleterre et pour la France.

« Après Austerlitz, j'ai laissé la liberté à l'Autriche, et à Alexandre que je pouvais faire mon prisonnier.

» Après Iéna, j'ai laissé le trône à la maison de Prusse, que j'en avais abattue... Comme caractère privé le roi de Prusse est bon et honnête homme, mais avec lui on est le maître tant qu'on a la force et que la main est levée... Mon plus grand tort a été, peut-être, de n'avoir pas détrôné ce roi lorsque je pouvais si aisément le faire. Après Friedland, j'aurais dû retirer la Silésie à la Prusse, et abandonner ces provinces à la Saxe...

» Après Wagram, j'ai négligé de morceler la monarchie autrichienne, et je fis une grande faute, celle de ne pas l'abattre davantage ; c'est elle qui nous a perdus. Par mon mariage, l'Autriche est devenue bourgeoisement ma famille, et cependant c'est ce mariage qui m'a perdu... J'ai posé le pied sur un abîme recouvert de fleurs.

» La guerre de 1812 était celle de bon sens et de vrais intérêts, celle du repos et de la sécurité de tous. Son succès allait consacrer une balance des combinaisons nouvelles qui eussent fait disparaître les périls du temps pour les remplacer par un avenir tranquille... Cette guerre allait décider sans retour la question qui se débattait depuis vingt ans, puisqu'elle devait être la dernière; car au-delà de la Russie le monde finit. Nos ennemis n'avaient plus qu'un moment, c'est pourquoi ils tentèrent leur dernier effort... La cour d'Autriche commença à Dresde par déranger mes plans sur la Pologne, en refusant de rendre ce qu'elle avait pris. J'ai cru être tenu à des égards pour elle, et cette seule faiblesse a perdu mes affaires; car du moment que j'avais cédé sur ce point, il me fut impossible d'aborder franchement la question de l'indépendance polonaise. Je fus obligé de maintenir le morcellement de ce pays, sur lequel repose cependant la sécurité de l'Europe. J'ai donné, par ma faiblesse, du mécontentement et surtout de la méfiance aux Polonais, car ils virent que je les sacrifiais à mes convenances. J'ai senti ma faute et j'en eus honte; je ne voulus pas aller à Warsovie, je n'y avais plus rien à faire pour le moment. Je n'avais plus d'autre parti à prendre que celui de confier aux victoires à venir le sort de cette nation... Depuis le Niémen jusqu'à Smolensk (c'est-à-dire sur le territoire de l'ancienne Pologne) je manœuvrais sur un pays aussi bien disposé que la France même; les populations, les autorités étaient pour moi : je pouvais y lever des hommes, des chevaux, des vivres... Les Polonais m'étaient très-attachés... La nation polonaise est brave et fait de bons soldats; ils valent mieux que les Français pour résister au froid des pays du Nord. Les Polonais seuls, pendant notre désastreuse retraite, sauvèrent beaucoup de leurs chevaux et leur artillerie, mais les Français et les soldats des autres nations n'étaient plus les mêmes hommes.

» L'ambition n'entrait pour rien dans mes vues lors de cette expédition de Moskou... Croirait-on que ce dût être là où j'échouerais et trouverais ma perte? Jamais je n'avais mieux fait, jamais je ne méritais davantage; mais, comme si l'opinion avait aussi ses épidémies, voilà qu'en un instant il n'y eut plus qu'un cri, qu'un sentiment contre moi : on me proclama le tyran des

rois, moi qui avais retrempé leur existence; je ne fus plus que le destructeur du droit des peuples, moi qui avait tout fait, et qui allais tout entreprendre pour eux. Et les peuples et les rois, ces ennemis irréconciliables, se sont alliés, ont conspiré de concert contre moi !...

» La Russie est une véritable hydre à plusieurs têtes, elle est l'Antée de la fable antique... Ceux qui ont consenti à la réunion de la Pologne à la Russie encourront le blâme de la postérité, quand le sud de l'Europe sera la proie des Barbares du Nord... Un jour, toutes les nations de l'Europe reconnaîtront que j'ai adopté la plus saine politique en cherchant à rétablir la Pologne; c'était le seul moyen efficace d'arrêter les progrès de la puissance russe; c'était mettre une barrière, une digue à ce formidable empire, qui probablement va bientôt envahir l'Europe. Je ne pense pas vivre assez pour en être témoin; mais les plus jeunes que moi le verront peut-être... Je vois dans l'avenir plus loin que les autres; aussi je voulais opposer une barrière à ces barbares en rétablissant la Pologne, et en faisant Poniatowski roi de Pologne... Il en réunissait tous les titres, il en avait tous les talents... C'était un homme d'un noble caractère, rempli d'honneur et de bravoure. Je me proposais de le faire roi de Pologne, si j'avais réussi en Russie...

» Ces canailles de Russes ont tout ce qu'il faut pour la conquête : ils sont braves, actifs, patients, pauvres, et ne demandent pas mieux que de s'enrichir... Je pense qu'ils envahiront et prendront l'Inde, ou ils entreront en Europe avec quatre cent mille Kosaks et autres habitants des déserts, et deux cent mille véritables Moskovites... Il est naturel à l'homme d'améliorer sa condition, et ces sauvages, en comparant leur désert avec les belles provinces qu'ils ont laissées, auront toujours le désir d'acquérir ces dernières, sachant bien qu'aucune nation n'usera de représailles et n'essayera à leur enlever leurs déserts...

» Mon opinion est que la Russie cherchera à exécuter l'un ou l'autre des deux projets dont je viens de parler, et je pense cependant que ce sera probablement plutôt le dernier... L'Europe, et l'Angleterre en particulier, auraient dû s'opposer à la réunion de la Pologne et de la Russie... Si j'avais réussi dans mon expédition de Moskou, j'aurais contraint Alexandre d'accéder au

système continental contre l'Angleterre, et par là j'aurais forcé cette dernière à la paix. J'aurais fait de la Pologne un royaume séparé et indépendant... C'est par la sottise des ministres anglais que la Russie a été agrandie, au lieu d'agrandir leur propre pays.

» Dans la nouvelle combinaison politique de l'Europe, son sort ne tient plus qu'à la capacité, qu'aux dispositions d'un seul homme. Qu'il se trouve un empereur de Russie vaillant, impétueux, capable, en un mot un tzar qui ait les c...... au c.. et la barbe au menton, et l'Europe est à lui. Il peut commencer ses opérations sur le sol allemand, même à cent lieues de deux capitales, Berlin et Vienne, dont les souverains sont les seuls obstacles. Il enlève l'alliance de l'un, et, avec son concours, abat l'autre d'un revers, et dès cet instant il est au cœur de l'Allemagne, au milieu des princes du second ordre, dont la plupart sont ses parents, en attendant tout de lui. Au besoin, si le cas le requiert, il jette en passant par-dessus les Alpes quelques tisons enflammés sur le sol italien, prêt pour l'explosion, et marche triomphant sur la France, dont il se proclamera de nouveau le libérateur... Je pense cependant que tout dépend de la Pologne. Si Alexandre réussit à incorporer la Pologne à la Russie, je veux dire en réconciliant les Polonais avec son gouvernement, et non pas simplement en subjugant le pays, il aurait fait de plus grands pas vers la conquête des Indes... D'ici à quelques années, la Russie s'emparera de Constantinople, de la plus grande partie de la Turquie et de toute la Grèce. Je regarde cela comme aussi certain que si la chose était déjà arrivée. Presque toutes les cajoleries dont Alexandre, ce véritable grec du Bas-Empire, faisait usage envers moi, avaient pour but d'obtenir mon consentement à cette entreprise. Je ne voulais pas l'accorder, prévoyant que l'équilibre de l'Europe serait par là détruit. D'après le cours naturel des choses, la Turquie doit tomber au pouvoir de la Russie. Les puissances à qui cet agrandissement de la Russie peut nuire, et qui sont dans le cas de s'y opposer, sont l'Angleterre, la France et l'Autriche... Une fois maîtresse de Constantinople, la Russie aura tout le commerce sur la Méditerranée; elle deviendra une grande puissance maritime, et Dieu sait ce qui s'ensuivra !... J'ai prévu tout cela. Je vois dans l'ave-

nir plus loin que les autres, et j'ai voulu opposer une barrière à ces barbares, en rétablissant le trône de Pologne, et en mettant Poniatowski, comme roi, à la tête de ces peuples. Si jamais la France et l'Angleterre s'allient de bonne foi, ce sera pour empêcher l'exécution de ces projets russes; mais cette alliance même ne suffirait pas... Avant tout, il faudrait faire de la Pologne un royaume séparé et indépendant... Mais, je le répète, les imbéciles ministres anglais n'ont pas voulu y consentir... Dans cent ans, on m'encensera, et l'Europe, surtout l'Angleterre, regretteront que mon projet n'ait pas réussi. Quand on verra l'Europe envahie devenir la proie des barbares du Nord, on dira: *Napoléon avait raison!* Les Russes commencent déjà par l'Angleterre... L'Angleterre est en décadence!... Les deux grands objets de ma politique étaient d'abord de rétablir le royaume de Pologne, élever une barrière contre les Russes, et ensuite d'établir en Espagne une constitution qui eût rendu la nation libre; j'aurais détruit l'Inquisition, anéanti la superstition, les droits féodaux et les priviléges...

» Les puissances, je le répète encore une fois, à qui l'agrandissement de la Russie peut nuire directement, et qui sont dans le cas de s'y opposer, sont l'Angleterre, la France et l'Autriche... Si la Russie réussissait à s'attacher la brave nation polonaise, elle n'aurait de ce moment plus de rivale, parce qu'elle arrêterait l'Angleterre en menaçant les Indes; et en Autriche, par la grande supériorité morale de ses troupes et par les partisans de l'Église grecque, qui sont en si grand nombre en Hongrie et en Galicie; et que selon toute apparence, un patriarche grec officierait un jour à Sainte-Sophie...

» Il paraît que ma chute n'a pas servi à grand'chose à l'Angleterre. Je ne connais rien de pis que lord Castelreagh, et cependant c'est lui qui gouverne l'Angleterre et maîtrise jusqu'au prince-régent même, à l'aide de ses intrigues et de son audace. Fort d'une majorité qu'il a lui-même composée, il est toujours prêt à s'escrimer au parlement, et avec la dernière impudeur contre la raison, le droit, la justice, la vérité; nul mensonge ne lui coûte, rien ne l'arrête, tout lui est égal; il sait que les votes sont constamment là pour tout applaudir et tout légitimer...

» Il prend pour base la légitimité dont il prétend faire un

dogme politique, lorsqu'elle saperait dans ses fondements le trône de son propre maître ; et néanmoins :

» Il reconnait Bernadotte, en opposition au légitime Gustave IV, qui s'est immolé pour l'Angleterre ;

» Il reconnait l'usurpateur Ferdinand VII, au détriment de son vénérable père Charles IV ;

» Il proclame avec les alliés, comme une autre base fondamentale, le rétablissement de l'ancien ordre de choses, le redressement de ce qu'ils appellent les torts, les injustices, les déprédations passées, enfin le retour de la morale publique ;

» Il sacrifie la république de Venise, qu'il abandonne à l'Autriche ;

» Il sacrifie Gênes dont il accommode le Piémont ;

» Il agrandit de la Pologne, la Russie, son ennemie naturelle ;

» Il dépouille le roi de Saxe en faveur de la Prusse, qui ne peut plus lui être de secours aucun ;

» Il enlève la Norwége au Danemark, qui, plus indépendant de la Russie, pourrait lui offrir la clef de la Baltique, pour en enrichir la Suède tombée, par la perte de la Finlande et des îles de la Baltique, tout à fait sous la sujétion de la Russie ;

» Enfin, en violation des premiers éléments de la politique générale, il néglige, dans sa situation toute-puissante, de ressusciter l'indépendance de la Pologne, et par là livre Constantinople, expose toute l'Europe et prépare mille embarras à l'Angleterre.

» On ne comprend pas qu'une nation sage se soit laissé gouverner par un tel fou !

» Après vingt ans de guerre, après tant de trésors prodigués, tant de secours fournis à la cause commune, après un triomphe au-dessus de toute espérance, quelle paix pourtant a signé l'Angleterre en 1815 ? Castlereagh a eu le continent à sa disposition, quel grand avantage, quelles justes indemnités a-t-il stipulées pour son pays ? Il a fait la paix comme s'il eût été vaincu. Le misérable ! je ne l'eusse guère plus mal traité, si je fusse demeuré victorieux. Ou bien encore, serait-ce qu'il s'estimait assez heureux de m'avoir renversé ; dans ce cas la haine m'a vengé… Il a fait don de territoires immenses ; la Russie, la Prusse, l'Au-

triche ont acquis des millions de population. Où se trouve l'équivalent de l'Angleterre, elle qui pourtant avait été l'âme de ces succès, elle qui en avait payé tous les frais ? Des milliers d'années s'écouleront avant qu'il se présente une telle occasion pour le bien-être, la véritable grandeur de l'Angleterre !... Les Anglais seront réduits à pleurer un jour d'avoir vaincu à Waterloo ! L'Angleterre et la France ont tenu dans leurs mains le sort de la terre, celui surtout de la civilisation. Que de mal nous nous sommes fait, que de bien nous pouvions faire !... »

Après avoir ainsi envisagé sous toutes ses faces cette question polonaise qui, d'après Napoléon lui-même, touche directement, forcément, indispensablement à toutes les questions de la politique générale de l'Europe, et par conséquent reste toujours la première et principale dans le système européen, Napoléon finit par prononcer ce résumé mémorable, le 25 octobre 1816 : « *En* relevant la Pologne, CETTE VÉRITABLE CLEF DE TOUTE LA VOUTE, je ne prétendais rien acquérir ; je ne me réservais que la gloire du bien et les bénédictions de l'avenir ! »

Eh bien, malgré ces graves et prophétiques avertissements, l'Europe a permis à la Russie d'accomplir son œuvre de destruction. Les mémorables victoires de Sébastopol en 1855 et de Solférino en 1859, pouvaient donner l'espoir que le jour de la justice approchait pour les opprimés de la Pologne ? Eh bien, malgré ces victoires et malgré la lutte armée que les Polonais soutiennent depuis le 15 janvier 1863, contre les trois puissances co-partageantes, on est encore à se demander si le restaurateur de la dynastie napoléonienne accomplira sa mission en réparant les fautes du passé et en réalisant les projets de son prédécesseur, et qu'ainsi il pourra « se réserver la gloire du bien et les bénédictions de l'avenir. »

Paris, mars 1864.

LÉONARD BOREYKO-CHODZKO.

HISTOIRE
DE POLOGNE

DYNASTIE DES LECHS.

(550 — 860.)

Quoique les Polaniens ou les Polonais existassent plusieurs siècles avant la naissance de Jésus-Christ, comme nous l'avons déjà dit, toutefois c'est à l'année 550 de l'ère nouvelle que la tradition attribue le commencement de la première dynastie fondée par Lech ou Lekh. Ce chef éleva une ville appelé *Gniezno,* nom qui trouve son origine dans un nid (gniazdo) d'aiglons blancs, qu'on avait trouvé en commençant à la construire : à cela, dit-on, se rattache aussi l'origine des armoiries polonaises de l'*aigle blanc dans un fond rouge.* D'autres disent que Gniezno ou Gnèzne vient de : *Nichons-nous ici*, mots que Lech prononça en s'arrêtant dans cette contrée.

Après la mort de Lech I[er], son fils lui succéda ; il se distingua dans les guerres contre les Danois. Wizimir vint ensuite, et triompha de l'invasion danoise. Il fut le fondateur de la ville de *Wismar* dans le Mecklenbourg, près la Baltique.

La dynastie de Lech régna pendant cent ans, puis douze palatins ou *voiévodes*, chefs de guerre, gouvernèrent l'État, sans pouvoir maintenir la tranquillité publique ; alors l'un de ces palatins, nommé Krakus, gouverna seul et sut maintenir la puissance nationale avec force et dignité. Vers l'année 700, il avait fondé la ville de Krakovie, qui devint la seconde capitale de la Pologne. Il fut enterré au delà de la Wistule, dans un lieu où l'on voit encore un grand tertre portant son nom. Son fils Krakus II, qui lui succéda, fut assassiné à la chasse par son frère Lech III,

qui cacha son crime en disant que Krakus avait été tué par un sanglier ; mais on découvrit la vérité, et il fut déposé et banni. Sa sœur Wanda, célèbre par ses charmes et ses vertus, lui succéda, régna avec bonheur. Aussi après sa mort on l'enterra sous un grand tertre dans le village de Mogila près la Wistule, à une lieue de Krakovie. Ce tertre existe encore.

La race de Krakus se trouvant éteinte par la mort de la belle Wanda, les Polonais eurent encore recours au gouvernement des douze palatins. Ceux-ci, faibles, indécis ou timides, n'étaient pas en état de bien gouverner. Profitant des troubles intérieurs, les voisins de la Pologne l'envahirent ; les palatins ne savaient comment se débarrasser des ennemis, lorsqu'un orfèvre, nommé Przémyslas, conçut le projet de sauver la patrie par un stratagème de son invention. A la faveur d'une nuit obscure il exposa sur une hauteur, vis-à-vis le camp ennemi, des mannequins habillées en soldats, armés de lances et de boucliers. Puis il manœuvra si bien avec ces mannequins, qu'il attira les ennemis à l'endroit où les Polonais se trouvaient rassemblés, et remporta une victoire complète. En récompense de ce service, Przémyslas fut élevé au trône et régna sous le nom de Leszek I[er] ou Lestko.

La mort de Leszek fut d'autant plus regrettée, que n'ayant point laissé d'enfant, les palatins prétendaient lui succéder. Désunis entre eux, les Polonais s'en remirent à la fortune pour le choix d'un souverain. On convint d'assigner une course de chevaux, et l'on déclara que celui qui arriverait le premier au but proposé, aurait la couronne. Un des concurrents, nommé Leszek, pour mieux assurer ses succès, eut recours à l'artifice. La lice était marquée dans une vaste plaine sur les bords du Prondnik, non loin de Krakovie : il la sema de fers pointus qu'il couvrit de sable, et se traça lui-même une route où il pouvait courir sans danger. Il ferra lui-même son cheval en employant des fers entiers et épais, dans la crainte de tomber lui-même dans les piéges qu'il avait tendus. Deux jeunes gens inconnus les aperçurent. Cherchant à s'amuser, ils s'exerçaient à pied dans la carrière, en attendant que le peuple fût assemblé. Surpris de ce qu'ils voyaient, et fouillant plus avant, ils reconnurent le sentier que s'était réservé l'auteur du stratagème. La crainte empêcha l'un de révéler ce mystère, mais l'autre conçut le dessein d'en profiter.

Les candidats arrivent. Le peuple attend le moment qui va lui donner un souverain. Leszek court avec force ; personne ne peut

le devancer. Le jeune homme courant à pied cherche à lutter avec lui. On rit de ses efforts. Il poursuit sa route jusqu'à ce que, arrivé à la borne, et voyant le cavalier prêt à recevoir la couronne, il découvre la trahison. Ceux qui étaient restés en chemin l'avaient déjà reconnue. Leszek fut massacré immédiatement; le peuple acclama le jeune homme; les palatins eux-mêmes approuvèrent ce choix, et il régna sous le nom de Leszek. Il eut douze fils de concubines, et un d'une épouse légitime qui fut nommé Popiel Ier. Celui-ci, s'abandonnant à la mollesse, transféra d'abord sa résidence à Gnèzne et ensuite à Kruswiça. Popiel II succéda à son père, et le dépassa dans ses excès. Dominé par sa femme, Allemande d'origine, il devint complice de ses crimes, et il fit périr par le poison ses oncles. Les cadavres jetés dans le lac Goplo engendrèrent, dit la légende, une infinité de souris, qui fondirent sur Popiel et sa famille, et les dévorèrent dans le château de Kruswiça : les souris signifient le peuple qui punit de mort ses oppresseurs. Ainsi finit, en 860, la dynastie des Lech, à laquelle vint succéder celle des Piast.

DYNASTIE DES PIASTS.

(860 — 1386.)

Parmi les gouverneurs d'une des provinces se trouvait un homme probe et estimé nommé Piast. Les Polonais le trouvant digne de régner sur eux lui offrirent le pouvoir suprême, mais Piast s'en excusa. Pressé par les Polonais, il finit par consentir à accepter le pouvoir pour son fils Ziemowit. Ce dernier étant très-jeune, Piast devint regent; mais lorsqu'en 884 il atteignit sa majorité, il régna seul. Comme la Pologne eut toujours à lutter contre les agressions des Allemands, Ziemowit introduisit le régime militaire; il favorisa l'unité de l'État, ou plutôt des populations slaves dont la Pologne a toujours été la tête et le cœur. Après lui vint le règne de Leszek Ier et Ziemomysl, qui continuèrent le même système.

Mieczyslas Ier, fils et successeur de Ziemomysl, monte au trône en 958, et, en 965, il embrasse la religion chrétienne, après avoir épousé Dombrowka, fille de Boleslas, duc régnant de Bohême. Il fonda des églises et créa des diocèses. Des théologiens habiles furent appelés d'Italie, de France et d'Allemagne,

pour remplir les fonctions sacerdotales. Les Polonais se montrèrent zélés partisans de la religion nouvelle, et pour prouver qu'ils étaient prêts à la servir comme à la défendre, ils établirent l'usage de tirer à demi le sabre hors du fourreau pendant le saint sacrifice de la messe, au moment où le prêtre récite l'Évangile, et de ne l'y faire rentrer qu'après l'antienne *Gloire à toi Seigneur!* Ce roi eut à soutenir des guerres fréquentes contre les Allemands à l'ouest, et à l'est, contre les Varego-Skandinaves. Mieczyslas mourut en 992, en laissant le trône à son fils Boleslas I[er].

Boleslas fut pour la Pologne ce qu'ont été pour la France Charlemagne et Napoléon. Guerrier intrepide, il attacha aux armes polonaises une renommée que rien n'a surpassée; législateur, il organisa la Pologne judiciaire; politique et admtnistrateur, il donna la richesse et la prospérité à la nation. Grand dans la victoire, grand dans la défaite, il était toujours immense de génie, de puissance et de volonté

Dès la première année de son avènement, en 992, Boleslas fut obligé de combattre Vladimir, duc de Kiiovie, dont les ancêtres, tirant leur origine de Rurik, avaient envahi les territoires appartenant aux Polaniens. Cette guerre d'un moment fut terminée par la paix entre Vladimir et Boleslas, car ce dernier avait d'autres ennemis à combattre. Dès l'année 994, les Bohémiens envahirent la Silésie polonaise et s'emparèrent même de Krakovie. Boleslas se prépara si bien à cette campagne, qu'en 999 il chassa les Bohémiens, reprit Krakovie; et pour consolider ses possessions méridionales, il franchit les Karpates, ne s'arrête qu'au Danube et à la Theisse, et dans leurs eaux il fait élever des colonnes en fer, qui marquent ainsi les frontières de l'antique Pologne.

L'empereur Othon III avait une grande admiration pour les héros polonais, et il voulut contempler de ses propres yeux cette grandeur presque fabuleuse. Boleslas alla au-devant de l'empereur à Posen. Les deux souverains en arrivant à Gnèzne y furent reçus par le clergé, les grands du royaume richement revêtus, et une brillante armée. Des femmes éblouissantes d'or et de pierreries complétaient l'ensemble de cet imposant cortége. Aux repas figuraient des vases d'or et d'argent que Boleslas faisait porter chaque jour chez l'empereur à l'issue du festin. Il lui fit présent de trois cents cavaliers vêtus de riches cuirasses, et combla les courtisans de somptueux souvenirs. De son côté, Othon III fit présent au roi d'une flèche de saint Maurice, en-

châssée dans une lance, d'un clou tiré de la croix de Jésus-Christ et d'un sabre magnifique. Enfin, à son retour à Aix-la-Chapelle, Othon envoya à Boleslas un fauteuil d'or massif, qu'il fit tirer du tombeau de Charlemagne, et sur lequel ce prince fut trouvé assis ; ainsi le fauteuil du plus grand monarque de France servit de trône au plus grand souverain de la Pologne.

L'empereur Othon III mourut en 1002. Henri de Bavière, moins reconnaissant et moins généreux que son prédécesseur, porta envie à la puissance ds Boleslas-le-Grand et à la faveur dont jouissait à la cour le margrave d'Autriche : il jura d'immoler ces deux princes à son ambition. Pour arriver à ce but, il invita Boleslas et le margrave à se rendre à Mersebourg. Henri les reçoit avec les cérémonies d'usage ; mais au moment où ils quittaient le palais, ils se voient assaillis par des gens armés ; on tombe sur eux avec une telle impétuosité, qu'ils sont forcés de briser les portes pour échapper à ce guet-apens. Le roi des Polonais fut miraculeusement épargné, mais sa colère fut terrible. Dans une nouvelle campagne il enlève la Luzace et la Misnie, et punit ainsi la trahison de Henri.

A peine cette guerre est-elle terminée, qu'une autre se présente. Boleslas III duc de Bohême, désolait son pays par des cruautés inouies ; les Bohêmes supplièrent le roi de Pologne de les soustraire à ces cruautés, et il les en délivra. Dès lors l'empereur Henri divint plus que jamais jaloux de la prépondérance polonaise. De là des guerres longues et sanglantes entre ces deux princes. Boleslas, avec sa promptitude ordinaire, franchit l'Oder et la Sprée, et prévient ainsi la réunion des forces allemandes à Dobrilug. Il remporte une grande victoire le 24 septembre 1005, et pour n'en pas perdre le fruit, il feint de se retirer en Pologne. Les Allemands, ne se doutant pas du piége qu'il leur tend, s'approchent par Miedzyrzeç jusqu'aux environs de Posen ; là, ils sont entourés par les Polonais, sans pouvoir leur échapper, et Henri est obligé de conclure une trève. Malgré cela les Allemands cherchent encore à soulever les esprits contre Boleslas ; le grand roi leur répond par une nouvelle guerre, et sept ans de victoires, de 1006 à 1013, leur prouvent que rien n'est impossible au courage polonais.

De tout temps la Poméranie de la Prusse faisaient partie du royaume de Pologne, mais comme les habitants de ces provinces tenaient opiniâtrement au paganisme, Boleslas fut obligé de les convertir à la religion chrétienne par les armes en 1013 et 1014, et en mémoire de cette guerre, il fit planter des co-

lonnes de fer dans les eaux de l'Ossa, qui se jette dans la Wistule près de Grudziondz (Graudenz).

Boleslas espérait pouvoir vaquer tranquillement aux soins de de la prospérité intérieure de la Pologne, lorsqu'une nouvelle guerre surgit du côté de l'est. Vladimir Ier, de la race envahissante de Rurik et étrangère aux Slaves, mourut à Kiiow le 15 juillet 1015. Ce duc, ayant partagé ses usurpations sur la Pologne entre ses douze fils, fut la cause des guerres intestines qui les ravagèrent. A sa mort tous ses fils prirent les armes contre Sviatopolk, leur frère aîné. Ce prince, pour échapper à leur fureur, se réfugia à Gnezne, et supplia Boleslas-le-Grand, son beau-père, de soutenir ses droits les armes à la main. Ce roi, qui n'avait pas oublié les agressions de Vladimir sous le règne de Mieczyslas Ier et sous le sien, profita de cette occasion pour ressaisir la suprématie sur ses antiques possessions polonaises.

L'un des douze fils de Vladimir, Yaroslaf, envahit la Wolynie en 1017, croyant les forces de Boleslas concentrées sur un autre point. Mais la volonté de Boleslas répondait à l'infini de sa pensée. Une armée polonaise marche à l'instant contre l'envahisseur, et dans une bataille sanglante livrée sur les bords du Bug, tout plie devant l'intrépidité des Polonais. Yaroslaf, si fier avant le combat, fut le premier à s'enfuir. Boleslas occupe la Wolynie, la Podolie et l'Ukraine, et campe sous les murs de Kiiow. Au moment où il se prépare à faire le siége de cette ville, il apprend que les Allemands forment une nouvelle coalition pour attaquer la Pologne. Mais il avait prévenu la trahison germanique, et une partie de son armée était prête à tenir tête à l'invasion. Ainsi fit Napoléon allant du camp de Boulogne à Austerlitz, ou d'Espagne à Wagram pour écraser les descendants de ces mêmes Allemands que Boleslas combattait huit cents ans auparavant. En effet, Boleslas quitte les bords du Dniéper, accourt sur ceux de l'Oder et de l'Elbe. Partout et toujours victorieux, Boleslas marque encore ses frontières en faisant élever des colonnes de fer dans la Saala, qui se jette dans l'Elbe. La rivière de la Saala baigne les murs d'Iéna. Les siècles s'écoulent, et les aigles d'or de Napoléon succèdent aux aigles blancs et aux colonnes de fer de Boleslas!

L'empereur Henri, voyant que rien ne pouvait résister à la supériorité des Polonais, demande en grâce la paix à Boleslas. Un congrès général fut convoqué en janvier 1018, à Budziszyn (Bautzen). Dans ces conférences, Boleslas impose ses condi-

tions, rentre ensuite à Gnezne, et au mois de juillet de la même année 1018, il ouvre la campagne contre les ducs russiens. Il remporte d'abord une victoire sur le Bug, et avec sa rapidité ordinaire il assiége Kiiow. C'était alors une ville immense et rivalisant de prééminence avec Constantinople : elle possédait quatre cents temples, huit cents marchés, et une population nombreuse. Le siége se prolongeant amena la famine, et la ville fut contrainte de se rendre. Boleslas, prêt à y faire son entrée (septembre 1018), éprouva un tel mouvement d'impatience qu'il frappa la *porte d'or* avec le sabre que lui avait offert à Gnezne l'empereur Othon III. Ce sabre fut appelé par la suite *sabre ébréché*, de la brèche qu'il reçut dans ce choc ; il fut religieusement conservé jusqu'en 1795 dans le trésor royal de Krakovie. Pendant la cérémonie des couronnements des rois de Pologne, il était attaché au côté de chacun d'eux ; huit siècles ont été témoins de ces cérémonies. Jusqu'à présent la *couronne de Boleslas* et son *sabre ébréché* ont pu échapper aux convoitises des souverains de Vienne de Berlin et de Pétersbourg !... Ces glorieuses antiquités nationales reparaîtront à l'époque de la renaissance de la Pologne libre, indépendante et dans son ancienne intégrité !...

Sviatopolk avait recouvré son trône et régnait à Kiiow par la grâce de Boleslas. Parmi les innombrables dépouilles que Boleslas emportait du trésor des descendants de Rurik, se trouvait une grande porte en bronze enlevée à Constantinople par les Kiioviens. Depuis, elle fut déposée dans la cathédrale de Gnezne, en y sculpant le martyre de saint Adalbert.

Boleslas, en revenant dans sa capitale, fut surpris au passage du Bug par l'armée de Yaroslaf ; mais la valeur des Polonais fit tant de prodiges que les Russiens furent complétement battus ; émerveillés du courage du roi, ils le surnommèrent *Chrobry* (le vaillant).

Après avoir tant fait pour la gloire extérieure des Polonais, Boleslas, rentré dans ses Etats, s'occupa du gouvernement intérieur. Il entoura son trône de différentes dignité curiales ; ses officiers étaient chargés de mettre sous les yeux du souverain les affaires examinées par les magistrats des districts. Il forma sous sa présidence un conseil de douze citoyens respectables par leur âge et leur probité ; ils avaient mission de visiter les provinces, d'écouter les plaintes du paysan, et de veiller au maintien des lois qui ordonnaient de respecter la personne et les propriétés de l'agriculteur.

Boleslas avait encore un acte à accomplir. Dans ce temps les

empereurs de l'Allemagne envoyaient des couronnes aux rois nouvellement convertis à la foi chrétienne, et le pape seul s'attribuait le droit de consentir au sacre. Boleslas essaya de s'adresser au pape; mais comme il reçut des conditions incompatibles avec son autorité temporelle, et comme de son côté l'empereur intriguait contre les désirs du roi, celui-ci réunit à Gnezne ses évêques et ses autres dignitaires, et posa le 25 décembre 1024 le diadème sur son front, comme Napoléon devait le faire huit cent vingt ans plus tard en présence du pape et des évêques, dans l'église de Notre-Dame de Paris.

Boleslas-le-Grand mourut le 3 avril 1025, à Posen, dans sa cinquante-huitième année et la vingt-sixième de son règne. Son corps fut déposé à côté de celui de Mieczylas, son père. En 1806, Napoléon, lors de son passage de Berlin à Warsovie, visita ces tombeaux, mais pourquoi cet enseignement resta-t-il stérile pour le rétablissement du royaume boleslavin et pour la sécurité de la France !...

Mieczyslas II, faible d'esprit et de caractère, succéda à son père Boleslas-le-Grand, et ne sut pas gouverner. Les voisins de la Pologne profitèrent de cette faiblesse et envahirent le pays de plusieurs côtés. Son fils Kasimir, en lui succédant en 1041, refoula les envahisseurs et répara le mal du passé. Le fils de Kasimir, Boleslas II, surnommé le *Hardi*, se montra à la hauteur de sa mission par son généreux empressement à défendre la cause des princes voisins qui venaient réclamer sa protection. Bela, prince de Hongrie, Yaromir, duc de Bohême, Yaroslaf, duc russien, vinrent demander asile en Pologne, à la suite des troubles survenus dans leurs États. Les Polonais de cette époque tranchaient de grandes difficultés, et dans les immenses régions slavonnes rien ne se faisait sans la puissante influence de la cour de Gnezne ou de Krakovie. Boleslas II fut heureux dans les campagnes qu'il fit en Hongrie en 1061, en Bohême en 1062, et à deux reprises à Kiiow en 1068 et en 1077. Maître de tous les territoires arrosés par le Dniéper, la Bérézyna et la Dzwina, tous les ducs ou kniazs russiens étaient à ses pieds; mais Boleslas voulut les relever de leur abaissement momentané, et il leur donna à chacun un duché, en se réservant la suprematie. Isaslaf et ses fils eurent le duché de Kiiovie, Yaropolk le duché de Wyszogrod, Vladimir le duché de Smolensk, Sviatopolk les duché de Wyszogrod, Vladimir le duché de Smolensk, Sviatopolk les duchés de Polotsk et de Novogrod. Isaslaf, pénétré de reconnaissance, demanda au roi des Polonais, comme une grâce, de l'honorer d'une visite solennelle.

Il lui offrit en échange autant de marcs d'argent que son cheval pourrait faire de pas pour arriver à son château. Boleslas se prêta aux dessins du duc et se rendit chez lui. Isaslaf l'embrassa affectueusement, et le prenant par la barbe, il dit au peuple qui était accouru pour voir cette entrevue : Voilà une tête terrible, vous devez la craindre et la respecter ! »

Après son retour en Pologne, Boleslas, à la suite d'un conflit entre son autorité temporelle et l'autorité spirituelle de l'evêque de Krakovie (Stanislas Szczepanowski), qui s'immisçait dans sa politique, fut assassiné par le roi en 1079. A la suite de quoi Boleslas quitta la Pologne et mourut dans l'obscurité à Ossiah, en Karynthie.

Wladislas Ier, frère de Boleslas, lui succéda au trône ; il eut à repousser pendant son règne les invasions sur plusieurs points. Il eut un fils nommé Boleslas, qui, n'étant âgé que de neuf ans, accompagnait déjà son père dans les combats, où il déployait un courage précoce. En effet, lorsqu'il succéda à son père en 1102 avec le titre de Boleslas III *Bouche de travers*, surnom qu'on lui donna à la suite d'une maladie, il devint l'un des plus grands rois de Pologne, et digne descendant de Boleslas Ier et de Boleslas II. Pendant trente-sept ans de son règne il soutint des guerres presque incessantes contre les Allemands, les Poméraniens, les Bohémiens et les Russiens, et fut victorieux dans quarante-sept batailles. En 1112 et 1113 il suivit les croisés français en Palestine, et en 1130 il se rendit en France pour faire un pèlerinage au tombeau de saint Gilles et y laissa des traces de sa munificence. Ce grand roi mourut en 1139 et divisa l'Etat en quatres parties pour donner un duché à chacun de ses fils. Ce morcellement amena nécessairement des calamités, pendant les règnes suivants de Wladislas II, de Mieczyslas III, de Kasimir II, de Leszek II, de Wladislas III et de Boleslas V. C'est sous le règne de ce dernier que commencèrent en 1240 les terribles invasions des Tatars, qui, du fond de l'Asie, vinrent se jeter sur la Pologne à qui revient l'éternel honneur d'avoir préservé l'Europe occidentale de ces nouvelles hordes dévastatrices, comme plus tard elle l'a préservée pendant des siècles des hordes moskovites et musulmanes ! C'est vers cette même époque que la Litvanie se présente fière et valeureuse sur la scène politique de l'Europe pour agir et contre les Tatars, et contre les Moskovites. Déjà en 1048 comme en 1105, les braves Litvaniens se levèrent en masse contre les Varégo-Russiens ; une fois la lutte engagée, ils se répandirent impétueusement entre le Niémen, le Dniéper

et la Dzwina, conduits par leurs grands-duc Ringold, Mendog, et plus tard par Lutuwer, Witenes, Gedymin, Olgerd, Kieystut, Witold et leurs lieutenants.

A Boleslas V succéda Leszek-le-Noir, son neveu. Mais dans l'espace de dix-sept ans (1289-1306) la Pologne eut plusieurs guerres, et fut gouvernée par plusieurs rois qui se disputaient le pouvoir à différents titres. Ces rois furent Boleslas VI, Henri Ier dit le Probe, Wladislas IV dit le Bref, Przemyslas Ier et Winceslas de Bohême. Ces luttes furent terminées par Wladislas IV, frère de Leszek-le-Noir, qui surmonta tous les obstacles et prit possession du trône en 1306, en rendant la Pologne redoutable et glorieuse. En 1319, il fut couronné à Krakovie, et prit le nom de Wladislas Ier. L'aigle blanc redevint l'écusson de l'Etat. Il combattit vigoureusement les chevaliers teutons, qui abusaient de l'hospitalité polonaise, et jeta les bases de la prochaine union de la Pologne avec la Litvano-Ruthénie, en faisant épouser en 1325 à son fils Kasimir la fille de Gedymin, grand-duc de Litvanie, comme il se rapprocha davantage de la Hongrie en faisant épouser sa sœur Elisabeth au roi de Hongrie Charles Ier.

Wladislas-le-Bref, en mourant en 1333, laissa à son fils Kasimir III, mais qui voulut s'appeler Ier, une couronne brillante, que le nouveau monarque sut rendre encore plus brillante, et à qui la postérité accorda le titre de *Grand*. Ce que son père avait commencé à la diète législative de Chenciny en 1331, Kasimir le consolida à la diète de Wisliça en 1347 par un statut ou code qui assurait la propriété aux paysans comme à la noblesse, et les assujettissait aux mêmes tribunaux et aux mêmes arrêts. Il organisa un vaste système de défense en entourant des remparts et de murailles soixante-douze villes ou bourgs. Protecteur de sciences, il fonda en 1358 l'université de Krakovie, qui devint si célèbre plus tard.

Avec Kasimir-le-Grand s'éteignit la lignée masculine des Piast de Pologne. Ce roi n'avait eu que deux filles; mais, conformément aux conventions qui avaient été faites de son vivant, Louis de Hongrie, fils de sa sœur Elisabeth, lui succéda. Louis descendait des Capets par les ducs d'Anjou, issus de Charles, frère de saint Louis. Confirmé en 1370 par les suffrages de la noblesse polonaise, il régna sur la Pologne.

Louis mourut en 1382, sa fille Hedwige fut appelée au trône de Pologne. Belle et vertueuse, elle sut rendre la Pologne heureuse. Parmi plusieurs prétendants à sa main, Jagellon-Olgerdowicz, grand-duc de Litvanie, l'emporta; il l'épousa à Krakovie

en 1386, et le règne de sa dynastie fut pour les deux peuples, unis fraternellement, volontairement, une époque de gloire et de puissance.

DYNASTIE DES JAGELLONS.

(1386 — 1572.)

Gedymin, grand-père de Wadislas-Jagellon, éleva la Litvanie au rang des Etats prépondérants de l'Europe. Il maria ses filles aux Piast de Mazovie et de Krakovie, et ses fils à des duchesses Ruthéniennes. Il éleva des villes et des forts, il reprit les anciennes possessions polono-slaves arrosées par la Dzwina et le Dniéper, et en 1321 reconquit Kiiow sur les usurpations des ducs warego-ruthéniens qui, dès 1147, s'étâient réfugiés dons les déserts du Wolga et créaient le tzarat de Moskovie. Gedymin combat à outrance les Teutoniques félons. Il accorde des priviléges aux cités qu'il élève, établit des relations avec la cour de Rome et avec les villes anséatiques. Il fonda une nouvelle capitale, Wilno, et y permit de prêcher la religion catholique; aussi les artisans, les industriels étrangers viennent en foule, et se colonisent sur les bords du Niémen et de la Willia. Les soldats litvaniens, alliés des Polonais, combattent jusque sur les bords de l'Oder. Enfin, en 1338, il succombe sur le champ de bataille contre les Teutons.

Parmi les sept fils de Gedymin, Olgerd, son successeur, et Keystut, son frère, se distinguent particulièrement. Dans l'espace de trente-six ans, les deux frères combattent les Teutons, les Tatars, et les Moskovites. Les ducs de Smolensk et de Tver servent sous les ordres d'Olgerd, et fournissent à son armée leur contingent. Il parcourt la Krimée en vainqueur en 1363, et pour se venger des invasions des grands-ducs de Moskovie, il marche trois fois contre eux; trois fois il assiége Moskou et s'en empare (1368, 1370, 1372). Les républiques de Pskow et de Novogorod la Grande, pour se soustraire à la rapacité moskovite, s'unissent avec la Litvanie, à ses lois, à sa civilisation, et sont gourvernées par les lieutenants litvaniens pendant plus de cent trente ans (1346-1479). De cette manière la puissance litvanienne, au nord-est, s'étend aux bords de la mer d'Azof et de la Mer-Noire. Les

possessions d'Olgerd étaient assez vastes pour satisfaire l'ambition de ses douze fils ; mais Olgerd avait une prédilection particulière pour son fils Jagellon, et ce fut à lui qu'il confia le pouvoir suprême. Ce fut donc en cette qualité qu'il épousa la reine Hedwige, et que s'accomplit en 1386 la grande, solennelle et volontaire union politique des deux nations. Désormais le royaume de Pologne et le grand-duché litvano-ruthénien ne formeront plus qu'un même peuple, et si les Moskovites cherchent toujours à les désunir, rien ne pourra jamais les séparer ; ils combattront ou succomberont ensemble, comme ils cherchent toujours à renaître ensemble.

Wladislas eut à soutenir plusieurs guerres cnotre les Teutoniques, les Tatars et les Moskovites ; mais en cela il fut aidé par son cousin-germain Witold, l'un des plus célèbres guerriers de l'époque. Quant aux Teutoniques, ils furent tellement battus le 10 juillet 1410 entre Tanenberg et Grunewald (situé au midi d'Eylau et de Friedland), que dès lors leur puissance fut sapée dans sa base. Cinquante mille Teutons (parmi lesquels il y avait beaucoup de Brandebourgeois) furent tués ou blessés, et quarante mille prisonniers tombèrent au pouvoir des Polonais. Cinquante et un drapeaux et deux pièces d'artillerie, les seules qu'eussent les Teutons, leur furent pris et envoyés à Krakovie : les Polonais n'avaient pas encore de canons. Le grand maître des chevaliers fut tué. A la suite de cette victoire, la plus grande partie des pays usurpés par les Teutons rentra sous la domination de la mère patrie.

De son côté, le grand-duc Witold repoussait victorieusement les ennemis de la Litvanie, la puissance polono-litvano-ruthénienne devenait si compacte et si prépondérante, que l'empereur d'Allemagne Sigismond chercha à l'amoindrir en la divisant. A cet effet, il promit son aide à Witold pour le faire roi absolu de la Litvanie, en séparant cette dernière de la Pologne. L'ambitieux Witold fut sur le point de tomber dans le piége. L'empereur, confiant dans ses intrigues, proposa d'assembler un congrès où ostensiblement on devait traiter de la formation d'une ligue contre les Turks, qui devenaient tous les jours plus puissants ; mais réellement il visait à la désunion entre le roi Wadislas-Jagellon et Witold. Ce congrès s'ouvrit le 6 janvier 1429 à Luçk en Wolynie. Cette réunion de souverains est une des plus nombreuses que cite l'histoire du monde. L'empereur Sigismond et l'impératrice sa femme, le roi Wadislas-Jagellon, le roi Erik XIII de Danemark, les ducs de Mazovie, le grand-duc de Moskovie,

Bazile III, le duc de Tver, de Rezan, les princes de Suède, les grands maîtres des chevaliers porte-glaive et des chevaliers teutons, les khans des Tatars, les ambassadeurs de l'empereur Paléologue, les boyars moldo-valaques, les grands de Pologne, de Litvanie et des terres ruthéniennes, remplissaient avec leur suite la ville de Luçk et les villages environnants. Les uns étaient venus au congrès pour faire de la diplomatie, les autres pour voir Witold; ce guerrier dont le nom répandait la terreur dans tout le Nord et dans l'Orient. Witold traita les monarques avec une libéralité inouïe ; chaque jour on consommait sept cents tonneaux de liquides, sept cents bœufs ou génisses, quatorze cents élans et brebis, et cent sangliers. Ces repas homériques se répétèrent pendant sept semaines, et aux frais de Witold. Witold espérait qu'il serait proclamé roi de Litvanie, il prolongeait le congrès dans ce dessin ; mais les Polonais et surtout Zbigniew-Olesniçki et Jean Tarnowski, surent déjouer les intrigues autrichiennes.

Witold, désolé de sa déception, pria Wadislas de venir voir à Wilno, et de lui accorder momentanément au moins la couronne de Litvanie pour le sauver d'un affront qu'il avait subi aux yeux de l'Europe ; mais la fermeté du roi résista devant les intérêts d'Etat. Cependant Sigismond ne renonçait pas à son projet ; envers et contre tous, il envoya ses ambassadeurs à Wilno : ils devaient précéder l'arrivée de la couronne et du sceptre dont il voulait gratifier Witold. Mais encore une fois les Polonais déjouèrent le complot de l'empereur, et Witold mourut à Troki le 27 octobre 1330, âgé de plus de quatre vigt-ans.

Quant à Wladislas-Jagellon, il termina sa glorieuse carrière en 1434 à l'âge de quatre-vingt-six ans, et dans la quarante-huitième année de son règne.

Wladislas laissa deux fils, WLADISLAS et Kazimir. Le premier n'était pas âgé que de dix ans, mais la noblesse polonaise l'éleva au trône, le couronna le 29 juillet 1434 à Krakovie, et forma une tutelle composée de sa mère et de plusieurs dignitaires religieux et séculiers ; lorsqu'il eut atteint sa quinzaine année, en 1439, époque fixée pour sa majorité, il gouverna seul.

Les talents et le courage du jeune Wladislas étaient si transcendants, que les Hongrois l'élurent pour leur roi en 1440. Le célèbre Jean Hunyade se dévoua alors à Wladislas. A cette époque, les Osmanlis s'étaient déjà emparés de plusieurs provinces de l'empire grec, tant en Asie qu'en Europe. Le Bas-Empire ne possédait plus que Constantinople, sa capitale, et quelques contrées

environnantes. Les empereurs Paléologue avaient besoin de secours. La cour de Rome promit de leur en obtenir, sous la condition qu'il donneraient leur adhésion, à l'Eglise latine. Le pape Eugène IV, ne pouvant rien obtenir des monarques de l'Europe, tourna ses yeux vers la Pologne et la Hongrie. Or, peu d'années avant, en 1436, la mort d'Alexandre, hospodar de Walaquie, et le partage de ses Etats avaient donné lieu à de vives comtestations entre ses deux fils Elie et Etienne. Le roi Wladislas était intervenu comme suzerain, et avait terminé le différend en donnant la Walaquie à Elie et la Moldavie à Etienne. Dans les conjonctures actuelles, les deux provinces danubiennes étaient d'une importance extrême pour la chrétienté, et le soin de leur défense détermina Wladislas à prendre part à la guerre. Il s'adressa d'abord à l'empereur Frédéric, et demanda son appui; mais ce dernier refusa, quoiqu'il eût été de son intérêt de s'unir au roi de Pologne et de Hongrie. Les chevaliers teutons s'excusèrent aussi, eux qui, par leur mission et leur exemple, auraient dû animer toute l'Europe à prendre les armes contre les infidèles. Ainsi Wladislas ne dut compter que sur les Polonais et sur les Hongrois.

Jean Hunyade, palatin de Transylvanie, qui s'était couvert de gloire dans les expéditions précédentes, s'unit à Wladislas. Le gros de l'armée confédérée partit d'Ofen le 22 juillet 1443, et passa le Danube près de de Semendra. Hunyade, à la tête de 12,000 cavaliers d'élite, envahit la Serbie, et s'avança jusqu'aux murs de Nissa. Le roi Wladislas et le cardinal Cesarini, légat du pape, suivaient avec 20,000 hommes. Après les deux batailles livrées à Nissa le 3 novembre et à Slatitza le 24 décembre, les Ottomans de Mourad furent battus, et les vainqueurs saluèrent, des hauteurs de l'Hæmus (les Balkans), les riantes campagnes qui se déroulaient sous leurs yeux. Les Polono-Hongrois livrèrent une nouvelle bataille au pied du mont de Kunobizza, et les Turks furent encore battus. Après cette expédition, les troupes victorieuses de Wladislas rentrèrent à Ofen. Le 15 juillet 1444 fut conclue une paix utile à la Hongrie et plus encore aux Polonais, qui, se trouvant inquiétés par les Tatars, pressaient vivement le roi de venir à leur secours.

Mais toute nécessaire et sacrée que fût la paix avec le sultan, elle déplut au pape. Le cardinal Cesarini conjurait le roi de la rompre; il soutint la thèse qu'on n'était pas obligé de tenir une parole donnée à des infidèles; que, d'ailleurs, la Hongrie n'avait pas le droit de rien conclure avec les Turks sans le

consentement du Vatican et des autres puissances de la chrétienté. Le roi avait beau répondre qu'il voulait rester fidèle au serment qu'il avait prêté sur l'Évangile en signant cette paix; la majorité du conseil fut d'un autre avis.

L'armée polono-hongroise fut commandée par Wladislas et par Hunyade. Pour éviter les défilés des Balkans, on résolut de se diriger vers les bords de la Mer-Noire en passant par la vallée du Danube. A Nikeboli, Drakul, prince de Walaquie, se joignit à l'expédition chrétienne. Cet habile guerrier inclinait pour la prudence. Il tirait moins ses arguments, contre cette campagne, des forces supérieures du sultan que d'une sinistre prédiction d'une femme bulgare qui annonçait la mort de Wladislas et la destruction de son armée, et du tremblement de terre qui, presque aussitôt après la rupture du traité, s'était fait sentir dans toute la Hongrie, comme si les élénements s'étaient indignés de cette violation d'un serment prêté au nom du ciel.

Les nouveaux croisés s'établirent près de Varna. Le sultan Mourad était venu à marches forcées et avait assis son camp à quatre mille pas de celui de Wladislas. A l'aile droite des Hongrois on voyait flotter le grand étendard noir de Hongrie; les Polonais avaient arboré l'étendard de Saint-Ladislas. Mourad occupait le centre des janissaires. Sur le bord des palissades était placé au bout d'une lance le traité de paix violé par l'ordre du pape. Immédiatement avant le commencement du combat, il s'éleva un tourbillon si violent que les drapeaux hongrois furent déchirés, à l'exception de celui du roi; et cet accident fut considéré comme un sinistre présage pour l'armée chrétienne.

La bataille commença par les archers, et l'air fut un instant obscurci par les flèches qui se croisaient en tous sens; puis les combattants se mêlèrent, et on se battit à l'arme blanche. Le carnage fut épouvantable, les Turks commençaient à se débander; et il y eut un instant où il ne resta près du sultan qu'un petit nombre de janissaires et quelques beys très-âgés. Le roi Wladislas, à la tête d'un détachement de Polonais emportés comme lui par leur ardeur, fondit sur la tente impériale. Mourad cria à ses janissaires : « Séparez ce présomptueux damné de son corps, et son attaque personnelle sera cause de sa perte. Quand il se trouvera à notre portée, il tombera sur nous comme un sanglier blessé furieux; alors écartez-vous, et en un clin d'œil faites un mouvement pour l'enfermer dans votre

cercle ; tuez-le, et vous ferez une action belle devant Dieu et son prophète. »

Le roi avançait toujours, combattant avec un courage héroïque, lorsque son cheval, blessé au pied d'un coup de hache, le renversa au milieu de la mêlée. Un vieux janissaire, nommé Khodja-Khazir, lui coupa la tête et la piqua sur une lance, imitation terrible de cette autre pique au bout de laquelle Mourad avait mis le traité violé. Ce spectacle jeta la consternation dans l'armée hongroise et fut le signal d'une déroute complète. Hunyade, revenu de la poursuite de l'ennemi, fit en vain des prodiges de courage pour arracher aux vainqueurs le corps de l'infortuné monarque et l'horrible trophé qu'ils étalaient ; mais enfin il dut désespérer du sort de la bataille et put se sauver vers le soir avec les troupes walaques.

Après cette victoire, Mourad alla visiter le champ de bataille accompagné d'un de ses confidents, et il s'écria : « N'est-ce pas une chose étonnante ! Voilà toute une armée de jeunes gens, et parmi eux pas un seul vieillard ? » Et le confident répondit : « S'il y en avait eu un seul, ils n'auraient pas tenté une si folle entreprise ! »

Le sultan annonça immédiatement sa victoire au sultan d'Égypte, et pour mieux lui faire comprendre quels hommes de fer il avait vaincus, il lui envoya vingt-cinq hussards hongrois et autant de pancernes (cuirassiers) polonais d'une taille gigantesque armés de pied en cap et portant des ailes fixées au-dessus des épaules, tradition militaire qui se transmettait chez les Polonais depuis le règne de Boleslas-le-Grand. Les populations de l'Asie et de l'Afrique accouraient de toutes parts pour contempler ces êtres extraordinaires pour elles. Outre cela Mourad envoya la tête du roi conservée dans du miel au gouverneur de Broussa, alors capitale des Ottomans. Les habitants de cette ville, instruits de ce passage, se portèrent en foule à la rencontre de l'envoyé du sultan, et après avoir lavé la tête de Wladislas dans les eaux de Niloufer, ils la portèrent en triomphe par toutes les rues au bout d'une pique, comme firent autrefois les Parthes de celle de Crassus.

Cette mémorable bataille fut livré le 11 novembre 1444, jour de la Saint-Martin ou le 9 du mois de redjeb, l'an 848 de l'hégire. Depuis resta appliqué à Wladislas le surnom de *Varnénien*. Avec cette mort s'évanouit le dernier soutien de l'empire grec. Dix ans après Constantinople tombait sous le sabre de Mouhammed II. Dès lors les Turks commencèrent à exercer

leur empire sur la Mer-Noire. Les Tatars de Pérékop se soumirent à la Turquie et cessèrent d'appartenir à la Litvanie. La Moldo-Walaquie fut menacée et les frontières polono-ruthéniennes elles-mêmes exposées à des invasions incessantes. Le désastre des chrétiens à Varna et la perte d'un monarque vaillant jetèrent toute l'Europe dans l'accablement et l'épouvante ; et cette épouvante, qui dura pendant deux cent quarante ans, ne cessa que devant le courage d'un autre monarque polonais, le grand Sobieski !

KASIMIR IV, frère de Wladislas-le-Varnénien, lui succéda. Son règne, qui dura quarante-six ans, se fait remarquer par des guerres contre les Moskovites, les Tatars et surtout contre les chevaliers teutons. Ces derniers cherchaient par tous les moyens de prouver la justice de leurs prétentions sur les possessions polonaises, mais ils furent toujours victorieusement combattus par les faits historiques irréfutables. Les hostilités contre les Teutons furent poussées si vigoureusement, que les chevaliers en furent alarmés et demandèrent à entrer en arrangement. Les envoyés des deux parties belligérantes se réunirent à Thorn sur la Wistule le 3 juillet 1464. Jacques de Szadek, savant et versé dans l'histoire, prit la parole au nom du roi Kasimir IV et prouva les quinze propositions suivantes :

« 1o Que la Poméranie, les terres de Culm et de Michalow étaient habitées et gouvernées par des Polonais qui avaient donné en leur langue des noms aux montagnes, rivières, villes et villages bien avant l'existence et l'établissement de l'ordre Teutonique ;

2o Que le premier souverain de la Pologne, Lech et ses successeurs avaient peuplé ces contrées, et qu'elles étaient soumises en tout à la domination polonaise ;

3o Qu'il résulte de la position et de la transfiguration géographique de ces provinces qu'elles ont nécessairement et de tout temps fait partie du royaume de Pologne ;

4o Que les rois et ducs de Pologne, jusqu'au moment où on leur ravit ces provinces, y avaient leurs cours et tribunaux, et y nommaient aux emplois administratifs de tout grade ;

5o Que les souverains de la Pologne y fondèrent des églises cathédrales et collégiales, des couvents et des paroisses, tant à Culm qu'à Wloçlawek et Kamin, comme le prouvent des actes authentiques déposés aux archives ;

3o Que lesdites terres, dès le commencement de l'introduction du christianisme, avaient toujours payé les impôts de l'Église

dits *deniers de Saint-Pierre*, à l'instar d'autres provinces du royaume de Pologne ;

7o et 8o Que le grand maître des Teutoniques et son ordre s'emparèrent violemment et traîtreusement de ces terres;

9o et 10o Qu'en conséquence de la décision des deux papes Jean XXII et Benoît XII, deux décrets solennellement proclamés adjugèrent sans aucun appel la vieille et incontestable possession des susdites terres aux monarques polonais ;

11o Que la terre prusienne orientale et les contrées voisines de la mer, étant comprises dans les frontières du royaume de Pologne, lui avaient toujours payé les impôts et fourni les prestations particulières auxquelles étaient soumis les sujets polonais ;

12o Que le grand-maître teutonique, après s'être emparé des terres prusiennes, non-seulement n'avait pas voulu payer d'impôts aux rois de Pologne, mais envahissait et ravageait continuellement, avec ses troupes mercenaires, les possessions polonaises intérieures, et cela au moment où les rois de Pologne étaient occupés d'une guerre contre les infidèles ;

13o Que la noblesse, les bourgeois et sujets de toute espèce desdites terres, ne pouvant pas supporter le gouvernement tyrannique, oppressif et usurpateur des grands-maîtres, étaient retournés à leurs droits antérieurs et primitifs, obéissant en cela aux lois divines et humaines ;

14o Que le grand-maître actuel, Louis de Erlichausen, tyrannisait, opprimait et persécutait tous ceux d'entre les habitants desdites terres prussiennes qui voulaient rentrer sous la protection légale et primitive du roi de Pologne, et qu'il les en empêchait par tous les moyens possibles ;

15o Qu'enfin, pour corroborer et consolider tous les droits primitifs et légaux que les monarques polonais avaient sur ces terres, le roi avait consenti à payer quatre cent mille soixantaines de gros de Prague à l'ordre Teutonique, et qu'ainsi par cet achat il avait acquis un droit réel, incontestable et incommutable aux terres prussiennes. »

Les chevaliers, voyant que la discussion historique tournait à leur désavantage, rompirent brusquement les conférences et en appelèrent de nouveau au sort des armes. Mais battus partout, ils furent les premiers à demander la paix, et elle fut conclue à Thorn, le 19 octobre 1466, aux conditions suivantes : la Prusse occidentale ou la Prusse-polonaise, composée des palatinats de Poméranie, de Malborg, de Culm et de l'évêché de Warmie,

était à jamais réunie à la Pologne; et la Prusse-orientale ou la Prusse-ducale, ayant pour capitale Krolewiéç (Kœnigsberg), restait provisoirement en la possession des Teutons, à condition que chaque grand-maître nouvellement élu en recevrait personnellement l'investiture du roi de Pologne, comme chef réel et héréditaire de cette antique province polonaise; que le grand maître le seconderait contre tout ennemi; enfin, qu'il aurait place dans le sénat polonais à la gauche du roi.

Le courage des Polonais sauvait le pays de l'envahissement des ennemis extérieurs; malheureusement les abus de l'intérieur se développaient chaque jour davantage. On modifia les règlements concernant les diètes, et ces assemblées s'arrogèrent le droit de se constituer sans la présidence du roi, et quelquefois même sans ordre de convocation émanant de lui. Sous ce règne encore les intérêts des paysans furent négligés, et la noblesse ne pensa qu'à défendre ses prérogatives : le servage prenait plus d'extention et tout ce qui n'était pas *noble* n'était pas *citoyen*.

Kasimir IV, en mourant, en 1492, laissa six fils et sept filles; trois de ses fils, Jean-Albert, Alexandre et Sigismond, régnèrent successivement. JEAN-ALBERT eut à soutenir plusieurs guerres contre les Tatars, les Walaques et les Turks. En 1497, les Polonais subirent une grande défaite dans la Podolie et la Wolynie; en cette année les Ottomans enlevèrent en Pologne près de cent mille jeunes gens et jeunes filles, car ils massacraient les vieillards et les vieilles femmes; les harems de la Turquie d'Europe, d'Asie et d'Égypte furent peuplés de ces innocentes victimes.

ALEXANDRE succédant en 1501 à son frère Jean-Albert, eut à combattre les invasions des Moskovites et surtout des Tatars, qu'il finit par vaincre. Il s'occupa, en véritable législateur, de la rédaction d'un code des lois analogue à tous les ordres. Ces lois furent discutées aux diètes de Piotrkow et de Radom, en 1503, 1504 et 1505; on y révisa celles instituées par Wladislas-le-Bref, Kasimir-le-Grand, Wladislas-Jagellon, Kasimir IV et Jean-Albert. Tout cela fut confondu dans un même statut, sous la direction de Jean Laski, chanoine de Krakovie, secrétaire du roi, et ensuite chancelier. Ce code, imprimé en 1506, est appelé tantôt *Statut d'Alexandre,* tantôt *Statut de Laski.*

SIGISMOND Ier. (1506-1548). — A l'époque de la mort d'Alexandre Ier, à Wilno, Sigismond Ier, son frère, gouvernait la Silésie. A cette nouvelle, Sigismond accourut d'abord dans la

capitale de la Litvanie et puis à Krakovie, où il fut couronné le 24 janvier 1506.

Jusqu'à cette époque les souverains de la Pologne disaient : « Je suis appelé ou trône par la grâce de Dieu et du Sauveur. » Ce qui ne les empêchait pas d'être soumis au vote d'une élection, à chaque interrègne. Sigismond, cédant à la susceptibilité de la noblesse, formula ainsi son serment : « Nous, Sigismond, faisons savoir qu'avec le consentement de tous, de prélats, des grands de toute la noblesse et du *peuple*, la couronne polonaise vient d'être placée sur notre tête. » Cette formule, quasi-démocratique, affirmait qu'un roi de Pologne n'était que le premier citoyen de la république. Sigismond, en mêlant le nom du *peuple* avec les nobles, voulait amener une fusion dans l'État; mais ses bonnes intentions furent toujours traversées, et la condition du peuple ne s'améliora point. Cependant Sigismond cherchait, dès le début de son règne, à rendre la Pologne forte et respectée. Il améliora l'état financier qui avait tant souffert sous les deux règnes précédents. Il rendit à la couronne ce qui lui appartenait, sans établir de nouveaux impôts; il mit fin aux brigandages qui désolaient le pays, et s'occupa avec sollicitude de l'administration civile et militaire; il voulait donner une organisation forte à l'intérieur, parce qu'il prévoyait l'orage qui allait venir du côté de la Moskovie et de la Turquie. Les tzars, insatiables dans leur conquêtes et leurs usurpations, cherchaient à envahir plusieurs des provinces dépendant de la Litvanie. Le tzar visait plus loin encore. Aussitôt qu'il eut appris le décès d'Alexandre, il proposa à la noblesse litvanienne son élection au trône de Pologne en promettant la réunion de la Litvanie à la Moskovie. Mais une pareille proposition fut repoussée avec indignation, et Sigismond, de son côté, en signifiant son avènement au tzar, lui demandait la restitution de pays envahis sur la Litvanie, et le retour des prisonniers litvaniens. A une demande si juste le tzar répondit avec arrogance, et la Pologne dut soutenir une guerre qui dura près de dix ans. La campagne de 1504 fut heureuse pour les Polonais, et le tzar dut conclure une trêve. En 1509 l'hospodar de Walaquie ayant envahi la Podolie, Sigismond le battit, et à la suite d'une paix conclue en 1510, la Moldo-Walaquie se soumit à la Pologne; malheureusement ce traité a été dans la suite la source de ces guerres sanglantes que la Pologne soutint contre les Turks pour se maintenir dans son droit.

A peine cette guerre fut-elle terminée, que les Tatars, poussés

par le tzar de Moskou, envahirent la Podolie et la Wolynie; mais dans une grande bataille livrée près de Wisniowietz, en 1512, les Polonais les écrasèrent. Cette victoire, qui, un moment, fit réfléchir le tzar, ne l'empêcha point d'intriguer contre la Pologne et d'amener sur elle de nouveaux orages. Pendant que Sigismond se livrait à l'administration intérieure pour consolider le bonheur de la nation, il pensait aussi à maintenir sa couronne par un mariage. Il épousa donc Barbe, fille d'Étienne Zapolay, prince palatin de Transylvanie et comte de Spiz (Zips dans les Karpates). Ce mariage pouvait amener la famile Zapolay, au trône de Hongrie, inquiéta les desseins de l'empereur Maximilien qui cherchait, par des moyens secrets, à s'emparer de la Hongrie. Pour mieux réussir, le perfide cabinet de Vienne expédie à Moskou un ambassadeur qui offre son alliance. Là, en février 1513, les deux souverains se promettent de concert d'écraser la Pologne, à l'aide de leurs armées et de celles des chevalieurs teutons, et de s'en partager les lambeaux. En effet, en dépit de la trève de 1508, le tzar envahit en 1514 les possessions polonaises, s'empare par trahison de la ville de Smolensk, gouvernée paisiblement depuis cent dix ans par les palatins polonais.

Dans cette guerre, Sigismond devait s'entendre avec Glinski, qui se repentit de sa trahison. Une telle mission exigeait un homme intelligent et discret. Un brave militaire, nommé Trepka, s'en chargea; malheureusement les Moskovites le découvrirent. Trepka fut interrogé, et résistant à toutes les menaces, ne voulant pas avouer le motif de sa mission, on le fit brûler à petit feu. Le nouveau Scévola soutint jusqu'à la fin la cruelle épreuve sans se plaindre et sans trahir son secret!

Sur ces entrefaites, les Moskovites s'avançaient en force, le long de Dniéper. Le 8 septembre 1514 les deux armées se rencontrèrent entre Orsza et Dombrowna. Les vingt-neuf mille Polono-Litvaniens étaient commandés par Constantin Ostrogski, George Radziwill et Albert Sampolinski. Les Moskovites, au nombre de quatre-vingt mille, étaient sous les ordres de Boulghakoff et Tschéladnine. On se battit depuis midi jusqu'au coucher du soleil. La victoire des Polonais fut complète. Toute la plaine, l'espace de sept lieues de France, était jonchée de cadavres et de chevaux tués. Les deux chefs moskovites, liés et garrottés, marchaient à la tête des prisonniers de guerre, victimes de l'ambition de leur tzar. Outre ces deux chefs, six voïévodes, trente-sept kniazs (princes) et mille cinq cents officiers supérieurs et autres employés de la cour, présents dans le camp, furent

envoyés à Wilno et dans d'autres villes de la Litvanie. Tous les drapeaux, armes et canons tombèrent au pouvoir des Polonais. Trente mille Moskovites furent tués, grâce à la supériorité de l'artillerie et de la cavalerie polono-litvannienne; six mille furent fait prisonniers; quarante-quatre mille restant se dispersèrent à la faveur de la nuit et des bois.

Toutes les cours de l'Europe et les peuples de tous les pays lisaient avec admiration et étonnement le récit de cette brillante campagne. La gloire qui en réjaillit sur Sigismond fit taire ses ennemis, et parmi eux, l'empereur Maximilien I[er], qui parut s'attacher à la fortune du roi des Polonais, et chercha à lui faire accroire qu'il l'*aimait sincèrement*. Pour preuve il feignit d'*abandonner entièrement* ses relations avec la Moskovie, et leurra Sigismond de sa perfide amitié. Pour cacher mieux ses véritables intentions, Maximilien proposa un congrès; car ne pouvant nuire à Sigismond par les guerres qu'il lui avait suscitées, il affecta d'arriver à ses fins par la voie des négociations diplomatiques, par les protocoles et les conférences! Arrivé à Presbourg, avec son frère Wladislas, roi de Hongrie et de Bohême, Sigismond fut sollicité par plusieurs Polonais, qui pénétraient ce machiavélisme, de ne pas partir pour les *conférences de Vienne*; mais Sigismond ignorait jusqu'où pouvait aller la perfidie autrichienne, et il arriva dans la capitale. Le résultat ne vérifia que trop la prophétie de ceux qui étaient en défiance contre l'empereur, et le congrès ne couronna que les vœux de Maximilien, en lui donnant accès à la couronne de Hongrie et de Bohême, par le mariage de son neveu avec Anna, nièce du roi Wladsilas. Maximilien promit seulement à Sigismond d'engager le tzar à la paix, et de réduire les chevaliers tentoniques à lui rendre hommage. On voulut engager Sigismond dans une guerre contre la Turquie, mais de bons conseils prévalurent, et il s'y refusa.

Les siècles passent, tant de nationalités voisines de l'Autriche tombent et elle, elle réussit toujours dans ses *congrès*, dans ses *conférences!* Les conférences de 1515 ont-elles été autrement menées que celles qui devaient y avoir lieu en 1815?

Malgré les assurances *sincères* et *amicales* données par l'empereur à Sigismend, que le tzar se tiendra désormais tranquille, à peine le roi était-il de retour à Krakovie, que les Moskovites envahissaient la Litvanie et assiégeaient Witebsk; ils se répandirent jusqu'aux contrées voisines de Wilno; mais ils furent repoussés, et en 1520 le roi conclut avec le tzar un armistice.

Toutes les perfidies politiques et diplomatiques du cabinet de

Vienne envers la Pologne ne suffisaient point encore à l'empereur Maximilien. Sigismond ayant perdu sa vertueuse femme, Barbe, l'empereur, sous le prétexte de *consoler* le roi, lui proposa d'épouser Bona-Sforza, fille de Jean Galeazzi duc de Milan, et nièce de Ferdinand II roi de Naples et de Sicile. Dès que cette femme fut en Pologne (1519), elle s'empara de toute l'autorité, envahit tout, et chercha à perdre dans l'esprit du roi les grands citoyens, les hommes honnêtes qui avaient fait la gloire de son règne. Dans sa jeunesse, Bona avait été belle, spirituelle, portée aux plaisirs, orgueilleuse, avide de gouverner, d'une cupidité insatiable, sacrifiant à cette passion le bonheur de son époux et les intérêts de l'État. Elle grossit ses coffres des revenus destinés aux besoins de la république ; elle s'ingéra dans l'administration, elle sema la discorde et les soupçons, et trafiqua de toutes les charges. Pareille en tout à Catherine de Médicis, à la différence près que les institutions et les usages du pays l'empêchaient d'exercer sur la Pologne une influence aussi nuisible que le fut celle de Catherine sur la France. Ces deux Italiennes, assises sur les principaux trônes de l'Europe, marquèrent leur passage par les mêmes malheurs. Environnée d'une foule d'étrangers dont le désordre, l'impiété et l'effronterie donnaient l'exemple de tous les scandales, Bona remplit la Pologne de troubles et de divisions, n'aimant parmi les indigènes que les usuriers, les gens sans mœurs et sans aveu. Voilà le présent que l'Autriche fit à la Pologne.

C'est dans la même année 1519 que mourut l'empereur Maximilien Ier. La maison d'Autriche était en danger de perdre la prépondérance qu'elle s'était acquise dans le corps-germanique. Maximilien n'avait pu réussir à faire nommer un de ses petits-fils roi des Romains ; ainsi les électeurs se trouvaient maîtres de donner pour chef à l'Allemagne celui des princes de l'Europe qu'ils jugeraient le plus capable de la bien gouverner. Parmi les nombreux candidats, ce furent Charles d'Autriche, roi d'Espagne, petit-fils du dernier empereur, et François Ier, roi de France, qui eurent le plus de chance de succès. Comme Sigismond avait une grande influence sur la Bohême, Jean de Langeac vint en Pologne pour demander au roi de favoriser François Ier. Mais le roi d'Espagne eut recours à l'argent, et comme il avait dépensé pour son élection huit cent cinquante-deux mille cent quatre-vingt-neuf florins, somme énorme pour l'époque, il finit par triompher ; c'est dès lors qu'apparut sur la scène du monde ce Charles-Quint qui fut fidèle dans son amitié pour

le roi des Polonais. Pendant que Charles achetait les votes des électeurs et que François ne s'adressait qu'à leur conscience, ce dernier répétait : « Nous faisons la cour à la même maîtresse, employons l'un et l'autre tous nos soins pour réussir ; mais dès que le sort aura nommé le rival heureux, c'est à l'autre à se soumettre et à rester en paix. » Malgré ces belles paroles, l'élection de Charles, proclamée le 28 juin 1519, mortifia profondément le roi de France, et une rupture fut inévitable.

L'élection germanique étant accomplie, Albert, grand-maître des chevaliers teutoniques et neveu de Sigismond, manifesta l'intention d'envahir la Prusse royale ou polonaise ; mais Nicolas Firley, palatin de Sandomir, battit les Teutons. Albert demanda grâce et alla trouver à Thorn le roi Sigismond ; mais dès qu'il apprit que quatre mille Danois, débarqués à Klaypéda (Memel), étaient entrés dans Krolewieç (Kœnigsberg), et qu'il lui venait d'autres renforts d'Allemagne, il rompit les négociations. Les hostilités recommencèrent donc. Danzig fut assiégée, mais son commandant Jean Zaremba repoussa les Allemands. Albert fut humilié ; Sigismond voulut bien pour cette fois oublier le passé, et il lui accorda une trève de qutare ans.

Plusieurs motifs avaient déterminé le roi dans cette démarche. Les Tatars et les Moskovites inquiétaient toujours les possessions polonaises. Les doctrines de Luther, qui agitaient toute l'Allemagne, commençaient à pénétrer en Pologne. La ville de Danzig fut la première à embrasser en 1521 le protestantisme, et, par un zèle exagéré, destitua d'anciens magistrats, profana les églises et les couvents catholiques. Sigismond se rendit en personne à Danzig, condamna à la peine capitale quatorze des principaux bourgeois, moins comme protestants que comme traîtres à leur patrie, et conspirant sa perte par les intrigues des Allemands. Malheureusement, l'exemple du roi ne fut pas imité, car la plupart des Teutons, dont la mission principale était la défense du catholicisme, et le grand-maître lui-même, infidèle à sa conscience et à ses serments, abjura ses vœux, se maria en 1524, et se fit luthérien !

Dans cette position délicate, Sigismond, sage et tolérant, aima mieux laisser à chacun la liberté de conscience que de se charger des intérêts du ciel, et de remplir la république polonaise de sang, de carnage, suites inévitables des persécutions religieuses. La paix définitive fut conclue en 1525. Albert, issu des marquis de Brandebourg, résignant le titre de grand-maître, fut créé duc de la Prusse-polonaise orientale, depuis nommée

ducale, ayant siége à Krolewieç (*Kœnigsberg* en allemand, *Regiomontanum* en latin). Albert se rendit à Krakovie ; il y portait encore la croix catholique de l'ordre, et il rejeta sur les Teutons le retard de la prestation d'hommages et la guerre qui s'en était suivie ; il prêta serment de fidélité à la Pologne sur la grande place de Krakovie le 10 avril 1525, en se réservant le fief pour lui et ses enfants mâles. On accorda à ce nouveau feudataire place au sénat polonais ; en retour il devait fournir des forces armées à la première réquisition du roi. Ainsi finit en Pologne l'ordre teutonique, après s'être déshonoré par l'ingratitude, et après avoir attiré sur ses bienfaiteurs des calamités qui durèrent trois siècles sans interrruption (1225-1525); alors prit naissance ce duché de Prusse, qui se transformera un jour en royaume, et qui deviendra l'un des instruments des malheurs et de la chute politique de la Pologne entière !...

Toute fatale que fût pour le pays l'élévation d'Albert, il faut mettre cet événement sur le compte du temps, où existait encore la coutume de donner des fiefs à des princes appartenant aux familles royales. Par la même cause Sigismond donna à titre de fiefs les districts polonais, de Butow et de Lauenborg en Poméranie, à ses neveux Georges et Barnim, ducs d'une partie de cette même Poméranie.

La Pologne, tranquillisée au nord, se trouva encore raffermie par la réunion définitive de la Mazovie, après la mort en 1525 de son dernier duc Janus, issu de Piast.

Mais pendant que cela se passait au centre de l'Europe, la Hongrie était envahie par le sultan Soliman dès l'année 1521. Sigismond y envoya six mille Polonais commandés par Jean Tarnowski et Gnoinski au secours des Hongrois et de leur roi Louis II et neveu de Sigismond. Soliman ayant déjà passé le Danube, il était venn jusqu'à Mohatsch. Louis demanda du secours à la chrétienté ; Ferdinand, duc d'Autriche, n'envoya que trois mille fantassins, et les autres souverains refusèrent tout secours. Sigismond se montra au-dessus d'un lâche égoïsme, et en dépit des Tatars qui le menaçaient, il fit marcher en Hongrie un corps de cavalerie polonaise d'élite ; mais, malgré le brillant courage déployé par les chrétiens, les Ottomans les vainquirent dans la mémorable bataille de Mohatsch, le 28 août 1526, et le roi Louis II y trouva la mort des mains de seides de l'Autriche !

La modération, la force, la générosité et la loyauté de Sigismond étaient telles que plusieurs nations voisines lui offrirent la couronne, mais il refusa, parce qu'il trouva celle de Pologne

préférable à toute autre. Dès l'année 1519, le pape Léon X, par ses bulles du 27 mars et du 13 mai, lui avait promit son appui pour l'obtention de la couronne impériale d'Allemagne. En 1522 et 1526, il refusa à deux reprises la couronne de Suède. Après la mort de Louis II, les Hongrois offrirent à Sigismond le sceptre, mais il le déclina.

Depuis cinq ans la Pologne jouissait en paix des rérultats de la sagesse de son roi, lorsqu'en 1531, Pierre, hospodar de Walaquie, envahit la Pokutie et s'empara de Sniatyn. A cette irruption soudaine, Jean Tarnowski eut ordre de marcher contre l'ennemi. Le chef des Polonais n'avait que six mille hommes, mais bien aguerris, tandis que les Moldo-Walaques en avaient vingt-deux mille, et occupaient une position avantageuse sur les hauteurs près d'Obertyn (entre Stanislawow et Czerniowieç). Le combat s'engagea le 24 août 1531 ; le courage et le sang-froid des Polonais furent tels que l'ennemi fut complétement battu. Sigismond, pour prix de tant de gloire, de talents et d'intrépidité, décerna à Tarnowski los honneurs du triomphe. Le héros fit son entrée à Krakovie (1532), amenant à sa suite un grand nombre de prisonniers, quarante-huit canons parmi lesquels on voyait aussi ceux qui avaient été enlevés sous Jean-Albert dans la bataille de Bukowina. Le roi honora Tarnowski d'une distinction qu'il n'avait encore accordée à aucun de ses généraux. Lorsque le cortége s'approchait de la cour du château, Sigismond se leva de son trône, et alla au-devant du vainqueur pour le remercier publiquement et le presser contre son cœur. Dans les années suivantes, les Walaques cherchèrent à envahir la Pologne, mais Tarnowski les battit. Pour gage de reconnaissance, la noblesse réunie à Piotrkow vota un impôt extraordinaire de deux gros par arpent pour en offrir le montant à Tarnowski. Le héros accepta la récompense, mais pour la distribuer ensuite à ses compagnons d'armes.

Dans les années de 1524 à 1536, le tzar chercha à envahir de nouveau les provinces litvaniennes. Tarnowski va au-devant des Moskovites, les bat, et restitue à la Pologne Homel, Starodub et les contrées voisines.

En 1544, le roi confia à son fils Sigismond-Auguste le gouvernement de la Litvanie, et en 1548 celui de la Prusse, avant qu'il lui succédât sur tout le royaume. Il espérait vivre encore quelque temps, mais les amertumes et les chagrins domestiques, causés par la conduite inqualifiable de Bona, hâtèrent ses derniers jours. En effet, il mourut à Krakovie le 1er avril 1548, à

l'âge de quatrevint-deux ans et la quarante-deuxième année de son règne. Sigismond Ier, dit *le Vieux*, avait un visage d'un aspect imposant, et sa force physique était si extraordinaire, qu'il rompait des cordes et brisait les fers d'un cheval. Sa taille était de six pieds quatre pouces. Le deuil qui suivit sa mort dura un an. Sigismond fut tour à tour ou craint ou estimé de de toute l'Europe. Partisan de la tranquillité et de la concorde, Sigismond en offrait le modèle à ses concitoyens. Les générations futures se formaient sous lui pour le service de la patrie; tous les ordres avaient du bien-être, mais la noblesse dominait sur les autres. Cette noblesse, qui prêchait l'égalité fraternelle, regardait comme au-dessous d'elle les bourgeois et les paysans. Elle seule voulait être libre, parce qu'elle était appelée à la défense de la patrie, les autres classes n'étaient obligées de s'enrôler que dans des cas urgents. Elle commença sous Sigismond à se partager d'une manière plus sensible, en haute et en petite noblesse, et s'empara des titres féodaux, qui sont en Pologne une importation étrangère. Les grands avaient en outre les moyens de se mettre au-dessus de la petite noblesse par l'acquisition des starosties ou terres domaniales, données temporairement, à vie, et quelquefois à tout jamais. L'aristocratie cherchait encore à se distinguer des gentilshomme par son crédit et par son concours aux diètes, où elle n'agissait que dans son intérêt. La chambre des nonces avait la prépondérance; le silence de la chambre était une approbation, et le bruit une opposition. Les grands fomentaient tant de discordes, que le roi pour leur arracher une décision, était obligé de recourir aux largesses ou à la menace. Voilà les difficultés contre lesquelles Sigismond avait à lutter, et cependant lui songeait à relever la condition des classes moyennes. Cette sollicitude du roi augmenta le nombre des constitutions, et son règne en offre autant à lui seul que tous ceux de ses prédécesseurs. Il voulut qu'un même code fût obligatoire pour la Pologne et pour la Litvanie; il assimila le *Statut de Litvanie* à celui de Pologne. Ainsi la Litvanie devenait tous les jours plus puissante en ne faisant plus qu'un même tout avec sa sœur la Pologne.

SIGISMOND-AUGUSTE (1548-1572). — Le principe électif, maintenu avec des chances diverses sous les Piast, prit sous la dynastie des Jagellons un développement plus grand. Mais, en dépit de cette révolution dans le système constitutionnel, Sigismond Ier voulut assurer à son fils unique la succession au trône.

En effet, il lui obtint des Litvaniens, le 18 octobre 1529, le titre de grand-duc d'autant plus facilement, que ce titre était héréditaire dans cette province, et des Polonais, celui de roi, le 18 décembre de la même année, sous la condition toutefois que, du vivant de son père, il ne se mêlerait pas du gouvernement. Le jeune prince n'avait alors que dix ans. Sigismond Ier, qui redoutait les irrésolutions et la turbulence de l'aristocratie, se hâta de faire couronner son fils à Krakovie le 20 février 1530; mais, avant de procéder à cette cérémonie, il donna à la noblesse l'assurance solennelle que cet événement exceptionnel ne changerait en rien, dans l'avenir, le principe constitutif du royaume, qui abandonnait à l'élection le choix des souverains.

Sigismond II-Auguste Ier, élevé par sa mère Bona, qui l'idolâtrait, mais qui était dévorée de la soif du pouvoir, mena pendant longtemps une existence perdue dans la mollesse et entourée d'exemples dangereux. Le sénat et la noblesse, dont il était l'unique espoir, faisaient de vains efforts pour le retirer de la tutelle pernicieuse de Bona. Le vieux roi lui-même ne put l'en arracher qu'à l'âge de dix-sept ans.

Le jeune Sigismond épousa en 1543 l'archiduchesse Élisabeth, fille de l'empereur Ferdinand Ier; mais elle mourut en 1545. Resté veuf, il devint éperdument amoureux de Barbe Radziwill, mariée à Stanislas Gasztold, palatin de Troki, qui mourut à cette époque. Barbe était remarquable par sa beauté et sa jeunesse, distinguée par son esprit et ses grâces, mais plus encore par la bonté de son cœur et les qualités de son caractère. Sigismond, voyant qu'il n'arriverait au but de ses désirs qu'en faisant partager son trône à Barbe, l'épousa en 1546, mais très-secrètement, car il aurait eu à redouter la haine de sa mère et les jalousies des familles opposées aux Radziwill.

Sigismond Ier mourut, comme on l'a vu plus haut, le 1er avril 1548 à Krakovie. Sigismond-Auguste, qui se trouvait alors à Wilno, fit cacher le courrier qui lui en apportait la nouvelle, et se hâta de proclamer son mariage. Trois jours après, le courrier caché par Auguste donna la nouvelle de la mort du vieux roi, et le mariage de Barbe eut ainsi l'air d'être un événement spontané, entièrement indépendant de la mort de Sigismond Ier.

Après les fêtes du mariage, Sigismond et Barbe partirent pour Krakovie, où se trouvaient Bona, ses filles, le marquis de Brandebourg, des députés de l'empereur d'Autriche et les grands du royaume. Tous étaient consternés du mariage inopiné du nouveau roi. La cérémonie des obsèques étant terminée, le roi in-

diqua une diète à Warsovie pour le mois de novembre. La noblesse s'éleva véhémentement contre son mariage. Le roi répondit à tout et montra autant de calme que de fermeté, et la diète fut dissoute. Mais l'aristocratie inquiète et jalouse ne se tint pas pour battue, et prépara des attaques nouvelles pour la prochaine diète. En effet, la diète de 1549 s'ouvrit à Piotrkow, et avec elle des débats d'une violence extrême. Après plusieurs discours prononcés par les nonces, Sigismond, inébranlable dans sa résolution, leur répondit : « Ce qui est fait est fait, et je suis bien surpris de vos demandes. Quoi! vous convient-il de me prier que je viole la foi que j'ai jurée à mon épouse? Ne devriez-vous pas, au contraire, insister auprès de moi pour que je l'observe envers tout homme? J'ai jurée à mon épouse que je ne l'abandonnerais jamais tant que je vivrai : sachez que ma foi m'est encore plus chère que ne le sont tous les royaumes du monde! »

L'archevêque de Gnezne cria au despotisme, et supplia la diète de se hâter d'étouffer de pareils germes d'indépendance avant qu'ils eussent jeté de plus profondes racines dans l'État. L'évêque de Przémysl pensa que, « quelle que fût la bonne foi qui avait fait contracter ce mariage, rien ne devait empêcher de l'annuler. » Jean Tenczynski dit qu'il aimerait mieux voir un Turk couronné au château que la reine Barbe. André Gorka, castellan de Poznanie, s'écria : « On nous a vus, du temps de Jagellon, votre bisaïeul, déchirer sous ses yeux avec nos sabres un acte émané de son trône, et que nous estimions contraire à nos droits. A Dieu ne plaise que nous en venions à présent à ces extrémités! Nous n'employons que nos prières, et c'est d'elles seules que nous attendons l'heureux succès de nos vœux! »

Pierre Kmita, palatin de Krakovie, soudoyé par Bona, prit la parole à son tour, et voulut se répandre en invectives; mais le roi, dont la patience était à bout, lui imposa silence. Cet acte d'autorité produisit sur les membres de la diète une stupéfaction incroyable, et ils se regardaient entre eux, comme pour se demander conseil l'un à l'autre, lorsque le palatin Raphaël Leszczynski se leva, et prononça au milieu d'un profond silence, ces mots : « Sire, oubliez-vous à quels hommes vous prétendez commander? Nous sommes Polonais, et les Polonais, si vous ne les connaissez, se font autant de gloire d'honorer les rois qui respectent les lois que d'abaisser la hauteur de ceux qui les méprisent. Prenez garde, sire, qu'en trahissant vos serments vous ne nous rendiez les nôtres; le roi votre père écoutait nos avis, et c'est à nous à faire en sorte que désormais vous vous prêtiez à

ceux d'une république dont vous paraissez ignorer que vous n'êtes que le premier citoyen ! »

L'assemblée applaudissant à cette menace, le roi ne se déconcerta point, et répondit avec un calme imposant : « Ma conscience, ma foi, l'éclat de ma couronne, et mon glorieux titre de roi de Pologne, me feront toujours respecter ma dignité, et j'avais le droit d'ôter brusquement la parole au palatin Kmita. Les paroles que je viens d'entendre de la bouche du palatin Leszczynski ne m'effrayent nullement ; dans tout cela je ne vois point la défense des intérêts de la patrie, qui ne sont menacés en rien, mais la défense des caprices d'une aristocratie jalouse et envieuse de la position actuelle de la reine ma femme. Je le répète encore une fois : j'aimerais mieux renoncer à la couronne que de violer la foi que j'ai jurée à mon épouse ! » La douleur et la fermeté du roi firent beaucoup d'impression sur l'assemblée. De leur côté, Jean Tarnowski, ce glorieux héros d'Obertyn, ainsi que Macieiowski, évêque de Krakovie et grand-chancelier de la couronne, défendirent l'autorité du roi et cherchèrent à rapprocher les esprits. Macieiowski soutenait que le mariage avec une Polonaise était préférable à une union avec une princesse étrangère ; car cela fermait le territoire de la république aux intrigues des cabinets extérieurs. Il citait l'exemple de Wladislas-Jagellon et de Sigismond Ier, qui épousèrent l'un Élisabeth Pilecka, et l'autre Barbe Zapolay, et qui n'eurent qu'à s'applaudir de leur choix. Tarnowski insista sur la contradiction qu'il y aurait à reconnaître le roi et à lui ravir la faculté de disposer de ses affections ; il peignit les dangers de l'anarchie, et le désordre qu'entraînerait dans l'État la prétention de chaque dignitaire de s'ériger en maître souverain.

Ces sages discours produisant beaucoup d'impression, le roi reprit la parole en ces termes : « Pour prévenir les désordres qui pourraient éclater, j'exercerai mes fonctions dans toute la rigueur des lois existantes. Ceux qui croient que je m'endormirai sur le trône se trompent étrangement : ce n'est pas moi qui laisserai détruire les fondements de l'État, et je maintiendrai jusqu'à la mort l'empire qui est entre mes mains et que je tiens autant de Dieu que des libres suffrages du pays. Je supplie tout bon Polonais de m'éclairer, de m'aider à gouverner la république avec justice et gloire ; mais j'abaisserai, j'écraserai l'insolence, la perversité, la corruption, les abus qui existent dans certaines castes. »

Kmita déposa à l'instant le bâton de maréchal et sortit accom-

pagné de plusieurs sénateurs et nonces. Le roi savait mieux que personne le secret de cette brutale opposition de l'aristocratie anarchique, et il frappa juste en faisant publier sur-le-champ des universaux (circulaires) dans lesquels il dévoilait les desseins cachés de la plupart des grands, qui ne cherchaient à troubler l'État que pour augmenter leur puissance; il prouvait qu'une épouse choisie au sein de la noblesse ne pouvait déshonorer un trône qui dépend de cette même noblesse, et auquel chacun de ses membres peut aspirer. En effet, les seigneurs cupides tremblèrent pour leurs places; les hommes si arrogants naguère vinrent ramper aux pieds du roi. Ainsi l'échafaudage d'une opposition coupable dans son principe et intéressée dans ses vues fut anéanti; et non-seulement les murmures contre le mariage du roi cessèrent, mais les opposants eux-mêmes demandèrent que l'on ne différât point la cérémonie du couronnement. Kmita fut un des premiers à s'y rendre, et le primat lui-même couronna Barbe à Krakovie le 9 décembre 1550.

Jamais femme ne fut plus digne d'occuper le trône de Pologne; elle formait, sans le vouloir, contraste avec Bona et les autres femmes de la cour. Bona gémissait tout haut de s'être opposée au bonheur de son fils, et parlait sans cesse du regret qu'elle éprouvait d'avoir si opiniâtrément refusé son estime à Barbe; mais ces démonstrations extérieures cachaient un crime, et l'infortunée Barbe dépérissait à la suite des soins d'un médecin italien placé auprès d'elle par l'Italienne Bona. Le 12 mai 1551 elle mourut, et les traces du poison apparurent sur les restes inanimés de la malheureuse reine! Le désespoir du roi et des bons citoyens fut immense, et pour que rien ne manquât à l'horreur de la position du roi, il fut obligé de prendre des précautions pour sa sécurité personnelle!

Bona sentit que la position n'était plus tenable en Pologne pour elle et pour ses deux favoris italiens Papagoda et Brancaccio. Mais avant de partir, elle employa les cinq années qui suivirent la mort de Barbe à pressurer la Pologne, et lorsqu'elle la quitta, en 1556, elle se fit précéder de vingt-quatre fourgons, attelés chacun de six chevaux, et chargés d'or, d'argent et d'objets précieux. Wilga, staroste d'Ostrolenka, fut chargé par le roi d'escorter le cortége de Bona. Le staroste, indigné de voir tant de trésors soustraits à l'État, fit savoir en secret que si quelqu'un voulait l'attaquer pour rendre au trésor royal ces richesses, lui, Wilga, ne ferait qu'une défense simulée. Mais la loyauté du caractère national repoussa cette proposition; on répondit au

staroste que Bona ne jouirait pas longtemps de ces richesses, que la Pologne ne s'appauvrirait pas pour cela, et qu'il fallait montrer à l'univers la supériorité du caractère national dans une circonstance aussi grave.

Bona passa par Vienne, Venise, Florence, Rome et Naples. Elle s'établit à Bari, dans la Pouille. Elle prêta 433,000 ducats de Hollande en numéraire à Philippe II, roi d'Espagne, somme énorme pour l'époque! Bona, livrée à elle-même et au pouvoir de son amant Papadoga, qui, avide de richesses, ne tarda pas à l'empoisonner. Il profita du délire de la vieille reine, et de ses remords, pour lui faire signer un testament autre que celui qu'elle avait d'abord préparé en faveur du roi Sigismon-Auguste. Par ce nouveau testament, elle donnait le duché de Bari au roi d'Espagne, et l'argent comptant avec tous les objets précieux volés en Pologne, à Papadoga! Cette femme criminelle expira le 20 novembre 1557. Après cette mort, Sigismond-Auguste réclama la restitution de la somme de 433,000 ducats, mais Philippe II déféra cette réclamation aux tribunaux de Naples, qui ne prononcèrent jamais; et depuis cette époque, le montant de la réclamation est connu sous la dénomination de *sommes napolitaines.*

Pendant tout ce temps, Sigismond-Auguste ne cessait de s'occuper des intérêts de la Pologne. En 1552 il se rendit à Danzig, où il calma l'effervescence religieuse soulevée par les protestants contre les catholiques. Puis il partit pour Krolewiec (Kœnigsberg), où il fut reçu avec les honneurs dus au roi par le duc Albert, vassal de la Pologne. Arrivé à Wilno, capitale de la Litvanie, la noblesse le supplia de se remarier; son choix tomba sur la sœur de sa première femme, Catherine, archiduchesse d'Autriche, veuve de François de Gonzague, duc de Mantoue, et ce mariage s'accomplit à Krakovie en janvier 1553. Puis le roi résolut d'accorder sa puissante protection à la Livonie.

Cette belle et riche province, occupée longtemps par les chevaliers porte-glaive, était convoitée et par la Suède et par la Moskovie; pour se soustraire à cette double invasion, les Livoniens conclurent avec le roi, le 5 septembre 1557, une paix en vertu de laquelle ils se soumirent à la Pologne. Ce traité obtint une nouvelle et plus solennelle consécration lorsque l'archevêque de Riga, les dignitaires et la noblesse de Livonie et de Kourlande s'assemblèrent en 1561 à Wilno; alors ces provinces se soumirent complétement à la Pologne, et les garnisons polono-litvaniennes s'établirent dans tous les forts.

La prépondérance polonaise en Livonie réveilla la jalousie de

la Suède et de la Moskovie. Sigismond et ses lieutenants Radziwill, Chodkiewicz, Zenowicz, Chlebowicz, Polubinski, Kmita, Oscik, Pac, luttèrent glorieusement, et en 1565 on signa une trêve avec le tzar.

Mais pendant la lutte contre les Moskovites, la Pologne fut menacée d'une guerre avec la Turquie. Les Moldo-Walaques et les Polonais se disputaient le pouvoir d'hospodar entre Tomza et Wisniowiecki. Tomza ayant le dessus, fit prisonniers Wisniowiecki, Piasecki et plusieurs autres seigneurs polonais et rutheniens, et les envoya à Constantinople. C'était en 1563. Wisniowiecki et ses compagnons furent condamnés à être précipités du haut d'une tour sur des crocs de fer; la plupart d'entre eux moururent instantanément, sans beaucoup de souffrances; mais Wisniowiecki, qui était resté accroché par une côte, vécut pendant trois jours dans les plus horribles tourments. Une soif ardente le dévorait, et il ne pouvait obtenir un peu d'eau pour l'étancher. Dans cet affreux moment, il conserva du moins assez de calme pour savoir comment il pourrait abréger son martyre; et s'étant mis à blasphémer contre Mahomet, un turk indigné lui lança une flèche au cœur et le tua.

En 1566, le roi Sigismond-Auguste avait appris les intrigues qui se tramaient dans la Prusse-ducale, et dont la source partait des Allemands de Brandebourg. Le vieux duc de Prusse était tombé dans l'imbécillité; son fils était trop jeune pour lui succéder; l'intrigue voulut profiter de cet état de choses pour soulever le duché contre la Pologne, contre la mère-patrie; mais le roi nomma promptement une commission polonaise, qui se rendit à Kœnigsberg, et les brouillons allemands furent mis à mort ou bannis; l'ancien conseil fut rétabli, et avec lui l'ordre et l'obéissance envers la république polonaise.

Cette affaire étant terminée, le roi réunit une forte armée en Litvanie, et en imposa au tzar, qui fut forcé de suspendre ses projets rapaces contre la Pologne. Rassuré ainsi de tous les côtés, Sigismond-Auguste s'adonna tout entier à mettre à exécution l'idée qui l'occupait constamment. Se trouvant le dernier des Jagellons, et n'ayant point eu d'enfant de ses trois épouses; prévoyant que la couronne de Pologne serait livrée aux hasards de la pure élection, il voulut au moins consommer l'union intime et définitive de la Pologne et de la Litvanie. Depuis 1386, à plusieurs reprises cette union se resserrait chaque fois davantage, mais aujourd'hui il la voulait une, indivisible, compacte. Aussitôt que le roi annonça qu'il allait convoquer à Lublin la

diète de 1568, l'attention publique se concentra tout entière sur ce grand objet. Il était vital dans le présent et dans l'avenir. C'est un des points culminants dans l'histoire de Pologne, et pour mieux l'apprécier, nous devons lui consacrer quelques considérations préliminaires.

Les affaires de la Livonie, qui allumèrent, comme on l'a vu, une guerre longue et sanglante, donnèrent lieu à de notables changements tant en Litvanie qu'en Pologne, et hâtèrent l'organisation définitive de la domination de la démocratie nobiliaire dans les deux pays, et leur réunion dans un corps politique, ce qui avait jusqu'alors éprouvé beaucoup d'obstacles. Le roi ne trouvant pas en Pologne assez de docilité à ses vues, se rendit à Wilno, et pour rattacher la Litvanie aux affaires de la Livonie, il accorda à la noblesse plusieurs franchises promises à Horoldo en 1413, par Wladislas-Jagellon, et jusqu'ici non réalisées. Déjà en 1560, à la diète de Wilno, Sigismond-Auguste avait donné à la noblesse le droit d'élire des nonces et des juges. Depuis cette époque, la représentation litvanienne commença à se former : la diète se composait de deux chambres, et les tribunaux de province furent organisés à l'instar de ceux de la Pologne, pour faciliter l'administration de la justice et l'application des articles du *Statut de Litvanie*.

Blessés du zèle avec lequel le roi s'occupait des intérêts de la Litvanie, les Polonais renouvelèrent les vœux qu'ils avaient émis du vivant de Sigismond Ier le-Vieux, de reformer la constitution de la république, et de réunir, par des liens intimes, La Litvanie, les terres ruthéniennes et la Prusse à la Pologne. On envoya au roi une députation pour le prier de revenir à Krakovie, afin d'accomplir cette grande œuvre, qui demandait non moins de persévérance que d'adresse et de ménagements.

Auguste arriva à la diète de Piotrkow dans l'hiver de 1562 ou 1563. Il s'y livra avec ardeur à l'accomplissement de cette fusion. Mais avant tout il demandait des sacrifices. Les possesseurs de starosties furent obligés de les restituer à la couronne. L'ancienne constitution du roi Alexandre, qui défendait d'aliéner ces biens, furent mises à exécution. L'armée reçut une meilleure organisation. On créa un tribunal suprême pour juger les causes arriérées qui s'étaient accumulées au milieu des dissentions religieuses entre catholiques et protestants, et les embarras politiques amenés par les guerres extérieures. C'est à cette époque aussi que Jean Herburt traduisit en polonais les lois polonaises, écrites jusqu'ici en latin. La Litvanie était plus docile, et le roi

obtint facilement la promulgation du deuxième *Statut litvanien*, publié en 1564. Dans la même année, à la diète de Warsovie, il se désista de ses droits héréditaires sur toute la Litvanie, et en 1566 il abandonna tous les priviléges féodaux qu'il avait conservés sur les propriétés des nobles.

Malgré tant de changements accomplis à l'intérieur, il y avait encore bien des obstacles à vaincre pour arriver à une fusion complète, qui trouvait pour adversaires la famille des Radziwill. Mais le moment approchait où cette union devait se consommer et les négociations qui furent entamées à Molodeczno, en septembre 1567, entre les Polonais et les Litvaniens influents, amenèrent de bons résultats; et enfin la célèbre diète de Lublin, ouverte le 23 décembre 1568 et terminée le le 11 août 1569, couronna l'œuvre de l'union.

Cette période de huit mois vit de longs et solennels débats. Tous les États y furent réunis; le roi, le sénat, les nonces terriens et les députés des villes, différents fonctionnaires, et presque toute la haute noblesse de Pologne, de Litvanie, des terres ruthéniennes et des terres prussiennes; les ambassadeurs des cours étrangères y assistèrent aussi. Outre le principal objet des débats de cette diète, qui était l'union intime des quatre nations, on s'occupa de la sanction définitive de la réunion de la Livonie à la république, et de l'investiture du jeune prince de Kœnigsberg. La journée du 19 juillet 1569 fut destinée à cette dernière cérémonie. Le roi, portant les insignes de la royauté, reçut l'hommage du prince Albert-Frédéric, qui embrassa les pieds du monarque. Sigismond lui remit un étendard blanc, orné d'un aigle noir portant sur la poitrine les deux lettres S-A (Sigismundus-Augustus), et prononça ces mots : « en exauçant vos prières et celles de nos sujets de la Prusse, nous vous donnons en fief, comme mon père avait fait au vôtre, les terres, villes, bourgs, villages et forteresses de la Prusse. Nous vous investissons par la remise de ce drapeau, et nous vous instituons par notre grâce et bonté comme notre cher et bien aimé neveu, persuadé que nous sommes, que vous vous rappellerez toujours ce bienfait, et que vous nous resterez fidèle à nous et à la république de Pologne! » De son côté, le duc tenant d'une main le drapeau, et l'autre posant sur l'Évangile, jura en ces mots : « Moi, Albert-Frédéric, margrave de Brandebourg, duc de Prusse, duc de Stettin, en Poméranie, de Slavie, de Kassubie, prince de Rügen, burgrave de Nuremberg, promets et jure que je serai fidèle et obéissant au sérénissime prince et seigneur

mon maitre, Sigismond-Auguste, roi invincible de Pologne, grand-duc de Litvanie, duc et héritier de Ruthenie et de toutes les terres prussiennes, comme à mon naturel et héréditaire seigneur et aux héritiers de Sa Sacrée Majesté, à ses successeurs rois de Pologne. Je jure de procurer le bien à Sa Majesté, de ses héritiers et de tout le royaume de Pologne, je les défendrai de tout dommage, et ferai tout ce qui appartient à un fidèle et féal vassal. Ainsi Dieu m'aide et ce saint Évangile. » Puis le roi ceignit trois fois au côté du prince une épée à deux tranchants, fit trois signes de croix au-dessus de sa tête et lui suspendit ensuite au cou une chaine d'or, conformément aux usages de la chevalerie. Les anciens priviléges accordés à la Prusse ducale furent de nouveau confirmés, et le roi y ajouta la liberté de professer ouvertement la confession d'Augsbourg dans toute l'étendue de la Prusse, et abolit les appellations ordinaires des causes de ce pays au tribunal de la république polonaise. En outre, Sigismond permit aux envoyés de Joachim II, électeur de Brandebourg, de toucher de la main le drapeau que tenait le duc Albert-Frédéric, vassal agenouillé, en signe de reversibilité du fief sur l'autre branche. C'est ainsi que la magnanimité polonaise préparait la grandeur future des marquis de Brandebourg, qui un jour devaient se rendre coupables de la plus noire ingratitude!

Lorsque les débats relatifs à l'union entre la Litvanie et la Pologne touchaient à leur terme, plusieurs Litvaniens de l'opposition abandonnèrent Lublin; mais les autres, cédant aux instances de Constantin Ostrogski, palatin de Kiiovie et d'Alexandre Czartoryski, palatin de Wolynie, souscrivirent à tout. Dès lors fut arrêtée une nouvelle division politique du territoire. La république polonaise se composa indivisiblement de deux nations : la couronne et la Litvanie. La première embrassait la Prusse-polonaise, la Grande-Pologne, la Mazovie, la Petite-Pologne, la Podlaquie et les terres russiennes ou ruthéniennes, c'est-à-dire les palatinats de Russie-Rouge, de Podolie, de Wolynie, de Kiiovie, de Czerniechow (ce dernier palatinat forme aujourd'hui trois goubernies russes, de Czerniechow, de Poltawa et de Kharkov). Le grand-duché de Livonie, embrassait le palatinats de Kourlande, de Livonie de Samogitie, de Troki de Wilno, de Nowogrodek, de Brzesc-Litewski (Ruthénie Noire), de Minsk, de Polotsk, de Witebsk, de Mscislaw, de Smolensk (Ruthénie Blanche). A la suite de cette union intime, l'élection des rois devait se faire à Krakovie par les communs suffrages des Polonais, des Prussiens, des Litvaniens et des Ruthéniens; les convocations

des diètes devaient être universelles et jamais spéciales à l'une des provinces; les diètes devaient être tenues à Warsovie, ville plus centrale que Krakovie. Les senateurs religieux et séculiers furent confondus, toutes les dignités durent être redoublées et occupées dans chaque pays par des nationaux locaux. L'acte de de cette union fut dressé par la diète le 1er juillet, et confirmé par le roi le 11 août 1569.

Le disconrs de clôture de la diète prononcé par le roi émut profondément l'assemblée, car il fut la vive expression d'une sagesse, d'une tolérance et d'une civilisation dont on trouvait peu d'exemples dans le reste de l'Europe occidentale et méridionale à cette époque. Quant à la Moskovie, à sa politique et à sa civilisation d'alors, il suffit de prononcer le nom de son souverain, Yvan IV le Terrible ou le Cruel, dont la cruauté n'a pas d'égale dans les annales des autres nations! Dans ce discours du roi, on remarquait ces passages: « Après avoir rapporté à Dieu le succès de toutes les choses terrestres, et après l'avoir remercié de la persévérance qu'il avait bien voulu accorder à lui et à tous ceux qui avaient concouru à l'accomplisssment de la réunion des deux nations, le roi témoigna au sénat et aux nonces toute sa gratitude de l'avoir aidé de leurs lumières: il les conjura de donner de la stabilité à cette fusion, de pourvoir à l'élection d'un nouveau roi pendant l'interrègne, de remettre ce choix au vœu réel de la majorité, et de pas abandonner la chose publique à une minorité factieuse. Il disait que c'est de la bonté du mode d'élection que dépendait le salut ou la ruine publique. Il proposa que le grand-général (connétable) fût assermenté, et ne pût servir d'instrument aveugle aux factions liberticides en leur procurant l'appui de la force armée. Il supplia tous les fonctionnaires et dignitaires d'administrer à tous les habitants indistinctement bonne et loyale justice, sans laquelle les plus vastes États ne sauraient subsister. Il recommanda l'observation de la douceur et de la tolérance religieuse, rappelant que si les lois doivent protéger les innocents et punir les coupables, c'est à Dieu seul, au Saint-Esprit qu'il faut laisser le soin de juger la conscience des hommes; qu'on ne devait troubler personne dans l'exercice des devoirs religieux, pourvu que tous les citoyens maintinssent la concorde dans leurs délibérations sur les intérêts réels de la patrie, et qu'ils fussent toujours prêts à la défendre de leurs corps et de leurs biens. »

C'est à cette diète encore que les protestants et les schismatiques furent déclarés capables de parvenir à toutes les dignités

de la république ; puis le roi, deux mois avant sa mort, signa le 2 avril 1572, un acte autorisant les protestants à bâtir un temple à Krakovie. Aussi, pour montrer à nos lecteurs ce qu'étaient la civilisation, les lumières et la tolérance polonaise à l'époque où en France on aiguisait les poignards de la Saint-Barthélemy, nous citerons le préambule de cet acte : « Considérant les calamités et les maux que les royaumes les plus puissants de la chrétienté ont éprouvés dans ces derniers temps, parce que leurs rois et princes se sont efforcés d'opprimer diverses opinions religieuses récemment nées, nous avons cru devoir, pour la tranquillité et la sûreté de notre royaume, prévenir ces dangers qui ménacent toute la chrétienté, mais qui sont imminents pour notre royaume, à cause de la proximité des barbares et des ennemis des chrétiens, et empêcher que l'exaspération des esprits ne produise une guerre civile ; ayant au surplus, par l'exemple d'autres pays où tant de sang a été versé sans produire le moindre effet salutaire, acquis la conviction qu'une telle sévérité non-seulement est parfaitement inutile, mais qu'elle est très-nuisible... Nous ordonnons... », etc.

Le roi Sigismond-Auguste put encore assister aux diètes de Warsovie en 1570 et en 1572, mais en revenant en Litvanie, il fut atteint de la maladie dont il mourut à Knyszyn, dans le Palatinat de Podlaquie, le 7 juillet 1572, âgé de cinquante-deux ans, et la vingt-cinquième de son règne glorieux. Avec lui s'éteignit la descendance mâle des Jagellons, comme la branche féminine s'éteindra en 1596 dans la personne de sa sœur Anna.

REPUBLIQUE DE BABIN.

C'est encore sous les règnes des deux Sigismond que la vie intérieure de la Pologne devint remarquable par sa physionomie littéraire et morale, par ses mœurs élégantes, le bon goût et la fine plaisanterie. Alors se forma une république d'un genre particulier, une république littéraire, une académie satirique, instituée pour surveiller les mœurs nationales et pour redresser les abus du gouvernement. Cette république prit pour devise : *Ridendo castigo mores*. Je corrige les mœurs en riant.

Vers l'année 1548, Stanislas Pszonka, juge au tribunal de Lublin, propriétaire d'une terre appelée Babin (entre Lublin et Belzycé), forma une société satirique et littéraire dont firent partie ses amis les plus distingués par leur probité, leurs

lumières et la gaieté de leur caractère. Bientôt se trouva un cofondateur, Pierre Kaszowski, autre juge au tribunal de Lublin; et ces deux amis étaient tellement recherchés qu'aucune fête, aucune réunion de famille n'avaient lieu dans les environs sans qu'ils y fussent conviés. Cette société, qui se rassemblait à Babin, avait pour but de faire la satire de toutes les actions blâmables des grands personnages. Pour rehausser son éclat, Pszonka et Kaszowski lui donnèrent le nom de *république de Babin* et la modelèrent sur celle de Pologne, en choisissant un roi, des palatins, des castellans, des archevêques, des évêques, des starostes, des grands-généraux, des chanceliers des maréchaux, des trésoriers; enfin, en parodiant toutes les magistratures établies en Pologne.

Dès l'origine, les amis de Pszonka se partagèrent ces divers emplois pour donner quelque consistance à leur gouvernement. Le fondateur lui-même se contentait du titre de *préfet*, et Kaszowki de celui de *grand chancelier*. Le nombre des emplois était illimité; ces républicains d'un nouveau genre se les distribuaient si libéralement, qu'il n'était personne parmi eux qui n'eût une dignité. Pour que la critique n'eût pas de prise, on donnait ensuite des charges titulaires aux personnes qui étaient étrangères à la société elle-même; dans ce cas, on avait toujours égard aux défauts des individus, et on leur conférait un titre tout à fait opposé à leur caractère et aux qualités qu'on exigeait dans la véritable république.

Si quelqu'un dans les assemblées nationales parlait des choses au-dessus de sa portée ou qui ne le regardaient pas, il recevait le titre d'archevêque de la *république de Babin*, par un diplôme revêtu des signatures et des sceaux du joyeux gouvernement. Un individu avançait-il dans la chambre des députés un fait extraordinaire et difficile à croire, on lui expédiait le diplôme d'orateur ou de chancelier de Babin. Celui qui faisait à contretemps parade de son courage était créé chevalier de Babin, ou grand-général de la république de Babin. Un individu avait-il parlé sans respect de la religion, il était nommé prédicateur ou saint inquisiteur de cette république. Ces joyeux amis savaient se tenir au courant de ce qui se passait dans toute la Pologne, au point qu'aucun personnage possédant une place un peu élevée ne pouvait soustraire ses défauts aux plaisanteries de la république. Elle montra toujours la plus grande impartialité dans ses critiques qui n'atteignirent jamais que les coupables, qui n'osaient s'en offenser dans la crainte de devenir l'objet de la risée

publique. Cette manière de faire la guerre aux vices ne put que tourner an profit du pays; car si elle ne les corrigea pas toujours, du moins elle força à les bien cacher et à ne pas scandaliser la jeunesse.

Cette société était renommée par son habileté à rendre ridicule tout ce qui pouvait être nuisible à la patrie. Elle se maintint avec d'autant plus d'éclat, que jamais on ne put lui reprocher d'avoir employé l'arme de la calomnie, ou d'avoir reçu un membre capable de s'en servir. Tout individu, pour être admis dans la société, était obligé de donner des preuves de la délicatesse de ses sentiments, d'un esprit cultivé et d'un jugement juste des choses et des hommes. Elle attira dans son sein les premiers personnages du pays, tels que les palatins, les ministres, les évêques, etc., afin que dans les cas où il faudrait punir un coupable dans la vraie république, celui-ci ne pût se trouver offensé en recevant son diplôme des mains d'une personne non moins respectable dans la république de Pologne que dans celle de Babin, et pour que le châtiment produisit un effet plus salutaire.

Sigismond-Auguste, sous le règne duquel les deux républiques jouirent de leur plus grande splendeur, était spirituel, éclairé, libéral, tolérant et ennemi de la tristesse. Il aimait à entendre parler de la république de Babin, et étant un jour entouré de plusieurs de ses membres, parmi lesquels se trouvait Pszonka, il leur demanda s'ils avaient un roi parmi eux. Et Pszonka répondit : « Non, sire, de vôtre vivant nous ne songerons pas à en choisir un. Régnez dans la république de Babin comme vous régnez dans celle de la Pologne! » Le roi reçut cette réponse en riant; il en manifesta sa satisfaction, et calma ainsi le ressentiment excité chez plusieurs personnages par le châtiment que leur avait infligé la *république de Babin,* par l'entremise de ses diplômes.

Cette association exerça un grand empire sur l'esprit national et sur les mœurs du XVIe siècle. Les jeunes gens qui faisaient le premier pas dans la carrière publique, tremblaient devant ce tribunal, dans la crainte d'encourir sa censure, et ceux-là faisaient tous leurs efforts pour y échapper qui occupaient des charges. C'est ainsi que cette république satirique et inoffensive au premier coup d'œil rendit des services réels à l'État en attaquant le vice, et eut une influence bienfaisante sur la conduite et les démarches des membres du sénat, du conseil du roi, du clergé et de la chambre des députés. C'est à cette époque aussi que se

rapporte l'âge d'or de la littérature polonaise, tant par l'exquise pureté de la langue, que par les représentants qu'elle eut dans toutes les branches des sciences. Des imprimeurs célèbres rivalisèrent de goût et de soins pour se rendre dignes de leur époque, et c'est avec de pareils titres que la Pologne des xve et xvie siècles se présente à l'admiration de tous ceux qui veulent bien connaître et apprécier son état politique, moral, intellectuel et scientifique.

LES ROIS DE POLOGNE ÉLECTIFS

(1572 — 1795.)

CHAPITRE PREMIER

Diète de convocation. — Diète d'élection. Candidats à la couronne de Pologne. — Conduite de Jean Zamoyski. — Envoyés de Charles IX, roi de France, pour préparer l'élection de son frère Henri de Valois.

Pendant l'existence des trois dynasties polonaises des Lechs, des Piasts et des Jagellons, qui durèrent mille vingt-deux ans, le trône de Pologne fut moitié électif, moitié héréditaire, mais depuis le décès du dernier rejeton de la famille des Jagellons, en 1572, le trône devint purement électif. Dès lors l'aristocratie polonaise arriva à l'apogée de son influence et de sa prépondérance dans les affaires publiques.

Les nobles s'agitèrent et se réunirent dans les diétines ou colléges électoraux ; ils créèrent une nouvelle espèce de confédération qu'ils appelèrent *Kaptur* (le froc ou le capuchon) en signe de douleur et de tristesse, à l'occasion de l'interrègne ; mais ils ne purent convenir du temps et du lieu où l'on devait s'assembler pour tenir la grande diète.

L'archevêque de Gniezno et primat du royaume prit donc l'initiative, et invita les États à s'assembler à Warsovie pour le 9 octobre 1572 ; mais la diète ne put encore avoir lieu, les sénateurs n'étant pas en nombre suffisant. Après une nouvelle délibération, le primat fut encore forcé d'ajourner les diétines au 13 décembre et celle de la diète au 6 janvier 1573.

Aux diétines, l'ordre équestre, c'est-à-dire les gentilshommes formant la chambre des nonces ou députés, choisissait deux nonces de chaque palatinat, chargés du pouvoir d'établir une nouvelle forme de gouvernement et de subvenir à tous les besoins de la république. Cette diète préliminaire, qui avait lieu à la suite de la mort du roi, fut appelée *diète de convocation*, et devait toujours se tenir à Warsovie. Cette diète fut ouverte par une discussion sur les pouvoirs du primat pendant la vaccane du trône. On éleva la question de savoir si le primat avait le droit d'assembler les diétines et les diètes, et ce droit, le grand-maréchal de la couronne, charge répondant au ministre de l'intérieur et de la police générale, prétendait se l'arroger. Les États assemblés tranchèrent cette question, en adjugeant au primat le droit de convoquer les diétines, les diètes, et de proclamer le nouveau roi élu par la noblesse, et au maréchal de la couronne de le faire connaître au pays. On fixa au 5 avril 1573 la tenue de la *diète d'élection*, et toute la noblesse élective dut se réunir sur les plaines de Grochow et de Praga, sur la rive droite de la Wistule, en face de Warsovie.

L'un des gentilshommes ayant élevé la question de savoir si chaque noble avait le droit de voter, ou si cette faculté était seulement l'apanage des nonces pris dans chaque palatinat, Jean Zamoyski, nonce de Belz, trancha ainsi la question en disant « que les sénateurs et les nobles, étant égaux selon les lois polonaises, tous, sans exception, devaient participer aux immunités et aux franchises de la noblesse, à plus forte raison devaient-ils participer au plus essentiel des priviléges, celui de l'élection d'un roi ; que, puisque tous étaient appelés à défendre la patrie, tous devaient concourir à l'élection de leur chef souverain, et chacun avoir le droit d'être éligible. »

Zamoyski ne tarda pas à gagner une immense popularité. Ses expressions parurent pleines de sagesse ; mais lui et les siens oubliaient qu'ils ne formaient que la vingtième partie de la population, et les dix-neuf autres parties, composées de roturiers, restaient sous l'oppression !... Doué de brillantes qualités, il fut administrateur habile, excellent militaire et littérateur de mérite. Dès l'année 1563, ses études en Italie terminées, il publia sur le *Sénat Romain* un ouvrage rempli de savants parallèles entre la république de la Pologne et celle de Rome : ce rapprochement flatta l'amour-propre polonais. Quelques années plus tard, il se trouva dans une réunion composée d'hommes considérables étrangers, princes, ducs, marquis, comtes et barons. Lorsqu'il

s'agit de signer le procès-verbal de la séance, on offrit à Zamoyski la plume pour qu'il signât le premier. Il refusa : il voulait que tous énumérassent leurs titres et leurs qualités. Puis, pour prouver qu'il n'y avait pas de gloire comparable à celle d'être *gentilhomme polonais*, il signa le dernier et en ces termes: *Joannes Zamoyski, eques polonus, par omnibus.*

Certes c'était beau, mais encore une fois cette égalité, cette démocratie nobiliaire, ne s'exerçaient que dans un nombre restreint et dans une caste, tandis que l'immense majorité en était exclue... Aussi un célèbre publiciste polonais, Hugues Kollontay, en publiant en 1788, c'est-à-dire deux cent quinze ans plus tard, un projet de réforme sur le gouvernement polonais, a dit : « Toi, ô Jean Zamoyski, qui as vécu dans des temps plus heureux que les nôtres, tu aurais pu être le fondateur d'une république parfaite. Quand je vois des Polonais jeter des fleurs sur ta tombe, je m'étonne, car je n'ai que des plaintes à t'adresser et des regrets à exprimer. Tu as implanté l'anarchie, en laissant le champ libre aux abus de l'aristocratie, et les Polonais, ne voulant point renoncer à la forme de gouvernement que tu as créée, ont préparé leur perte. »

Mais revenons à l'année 1573.

Après la clôture de la *diète de convocation* et lorsque la *diète d'élection* approchait du terme fixé, les nobles qui arrivaient de toutes parts à Warsovie trouvèrent marqués au-delà de Praga, les divers quartiers qu'ils devaient occuper durant l'élection. On les avait disposés par palatinats, et trois lieues suffisaient à peine pour les contenir : ils étaient tous armés.

Le lieu du conseil, appelé depuis Szopa (Chopa), espèce de pavillon, était au centre de la plaine, où on déploya la tente du feu roi Sigismond-Auguste. Tout autour on dressa un grand édifice qui pouvait contenir près de 6,000 personnes ; il n'avait proprement qu'un toit et des piliers assez régulièrement espacés pour le soutenir ; à l'entour était un fossé qui ne laissait qu'un petit espace de terre au milieu de chaque face, pour servir d'entrée aux piétons. Les sénateurs et les ministres délibéraient sous la tente, et cette place s'appela depuis *Kolo* (le Cercle). Les gentilshommes électeurs arrivés des palatinats furent rangés loin des places des sénateurs et des nonces sur la plaine et sous des tentes, ce qui donnait à ce lieu l'aspect d'un immense camp.

Sur quatorze candidats avoués, il y en avait cinq polonais et neuf étrangers. Jean Tomicki, castellan de Gniezno, l'un des candidats avoués, prit la parole et dit : « Pourquoi aurions-nous

moins de confiance au zèle et aux talents d'un d'entre nous, qu'à ceux d'un étranger qui, par cela même qu'il désire nous gouverner, montre plus d'ambition que de modestie? Qui peut mieux qu'un Polonais être instruit des vrais intérêts de la république, et former de plus grands et de plus sages desseins pour sa gloire, les suivre avec plus d'ardeur et d'expérience, saisir plus à propos les circonstances d'un moment? »

A ce discours Zamoyski opposa un veto formel; il désirait avant toute chose porter la couronne de Pologne, mais ayant perdu tout espoir d'y arriver, il sut dissimuler avec un art infini ses désirs brûlants, et voici comment il répondit au discours de Tomicki : « Je connais la république, et je prévois que sa liberté périra du moment qu'elle aura un Polonais pour maître. Et quelle ne serait pas la vanité des frères, des neveux, des parents de celui que nous aurions la faiblesse d'élire? Ces hommes ne se croiraient plus semblables à nous, et leur orgueil augmenterait par les basses flatteries de ceux qui, pour mériter leurs faveurs, auraient la faiblesse de les croire au-dessus d'eux et de ne plus juger la naissance que par l'élévation du rang. On verrait donc les dignités fondre dans la maison du prince. Elle seule engloutirait tous les biens, et ces fortunes rapides, loin d'exciter l'émulation dans l'État, y enflammeraient la cupidité, la plus dangereuse de toutes les passions dans un pays où les lois n'en répriment aucune... Après tout, quelque difficile que soit un choix où peuvent prétendre tous ceux qui ont droit de la faire, et où celui qui doit être élu est du nombre même de ceux qui élisent, prenons pour roi un citoyen polonais, j'y consens; mais du moins que ceux-là se présentent qui se croient dignes de régner; qu'ils demandent eux-mêmes nos suffrages, ainsi qu'ont déjà fait les princes étrangers, et qu'ils se retirent ensuite, pour nous laisser la liberté de balancer leurs vertus et leurs vices : discussion nécessaire, et peut-être aussi peu flatteuse pour celui à qui nous adjugerons le trône que pour chacun de ceux à qui nous serons forcés de le refuser. » Personne n'osa se proposer explicitement; il ne fut plus question des candidats polonais.

Quant aux discussions relatives aux candidats étrangers, plusieurs de ces derniers se trouvant écartés, la question sérieuse fut partagée entre l'Autriche et la France. Et comme les ambassadeurs de cette dernière puissance surent déployer la grâce, l'adresse et les promesses exagérées, la majorité se trouva en faveur du duc d'Anjou, Henri de Valois, frère de Charles IX.

Cette candidature fut d'ailleurs préparée de longue main et au milieu de circonstances assez étranges.

Jean Krassowski, gentilhomme polonais, fut le premier qui fit connaître en Pologne le nom du duc d'Anjou ; il inspira au roi Charles IX et à Catherine de Médicis, sa mère, le dessin de mettre la couronne de Pologne sur la tête de ce jeune prince. Ce Krassowski était un nain spirituel et intrigant ; il flattait, il devint riche. Rentré en Pologne, Sigismond-Auguste, et tous les seigneurs eurent la curiosité de s'entretenir de la cour de France, où il avait vécu longtemps. Il était de leurs repas et parlait continuellement de Henri de Valois, dont il faisait un portrait si vantageux, qu'après la mort de Sigismond-Auguste, ils s'imagi nèrent qu'on ne pouvait trouver un prince plus accompli. Krassowski repassa en France, avertit la cour que, si on voulait envoyer des ambassadeurs, le parti de Henri était déjà assez fort pour supplanter tous ses compétiteurs. On renvoya Krassowski en Pologne aussi promptement qu'il était venu, et le petit bonhomme continua sa négociation.

Charles IX avait attiré auprès de lui l'amiral de Coligny : ce fut ce dernier qui détermina le roi à profiter des offres de l'aristocratie polonaise. Ce conseil, inspiré à l'amiral par l'intérêt des huguenots qu'il délivrait ainsi de leur plus redoutable ennemi, agréait également à Charles IX, dont il flattait la jalousie ombrageuse envers son frère. Catherine de Médicis ne goûta pas moins cet avis, et les Guise, qui ne souffraient leurs supérieurs qu'avec impatience, applaudirent à l'éloignement du seul homme qui couvrait le crédit immense auquel ils aspiraient dans l'administration de l'État. Ainsi l'avis de l'amiral, quoique donné par un ennemi, fut adopté unanimement par les partis les plus acharnés les uns contre les autres. Charles IX choisit pour son ambassadeur Jean de Montluc, évêque et comte de Valence, à qui il donna pour collègues Gilles de Noailles, abbé de Lille ; Guy de Saint-Gelais, seigneur de Lansac, et de Malloc, conseiller au parlement de Grenoble.

Le discours de Montluc et son habileté triomphèrent à la *diète d'élection* du parti autrichien. La cour de Vienne dépensa 500,000 écus, somme énorme pour l'époque, et n'atteignit pas son but. Ses ministres tenaient une table magnifique et n'admettaient que les grands seigneurs : le plus pauvre gentilkomme était reçu à celle de Montluc ; de cette manière la pluralité des voix se trouva pour Henri.

CHAPITRE II

Proclamation de Henri de Valois, roi de Pologne, — Les *Pacta conventa*. — Henri quitte le siége de la Rochelle, et arrive à Paris pour y recevoir les ambassadeurs polonais.

Ce fut le 14 mai 1573 que le primat proclama à trois reprises le duc d'Anjou roi de Pologne et grand-duc de Litvanie : ses ambassadeurs jurèrent et signèrent les articles suivants :

« Le roi ne doit ni nommer ni choisir de son vivant le successeur à la royauté, ni pour cette fois convoquer la diète, ni favoriser personne, ni en faire mention sous quelque prétexte que ce soit, pour qu'il soit toujours loisible aux États assemblés d'élire un nouveau roi à la suite de la mort du premier. Le roi ne portera pas le titre de maître et d'héritier, usité jusqu'à Sigismon-Auguste. Le roi maintiendra la paix avec les dissidents en religion ; il ne déclarera pas la guerre, il n'appellera la noblesse à aucune expédition générale ; il n'imposera pas d'impôts, il n'instituera pas de nouvelles tailles ; il n'enverra pas des ambassadeurs aux cours étrangères sans le concours des États de la république. En cas de partage d'avis pendant les délibérations du sénat, le roi s'associera à celui qui sera le plus conforme aux lois et aux avantages de la nation. Il aura à ses côtés un conseil permanent, composé de sénateurs, qui seront changés tous les six mois ; pour cette fin, il sera destiné de diète en diète seize sénateurs, savoir : quatre évêques, quatre palatins et huit castellans. Les diètes générales seront convoquées tous les deux ans, et même plus souvent, selon l'urgente nécessité de l'État. Les diètes ne dureront que six semaines. Les charges, les dignités, les starosties et les terres royales seront conférées aux indigènes et non aux étrangers. Le roi ne pourra ni prendre femme ni divorcer à l'insu et sans le consentement du sénat. En cas que le roi dérogeât aux lois, à la liberté, aux conventions, aux articles et au serment, les citoyens seront par là même déliés de de la fidélité et de l'obéissance jurées par eux. »

Telles furent les conditions imposées aux rois électifs, qu'on appela *pacta conventa*, et dont il est si souvent question dans l'histoire de Pologne. Leur origine remonte à l'année 1339, car alors le roi Kasimir-le-Grand obtint des Polonais que Louis de Hongrie, issu de la sœur de Kasimir, lui succéderait en Pologne, à cette occasion on dressa aussi des conditions ou *pactes* qui

liaient cet héritier présomptif; mais les *pactes* de 1573 furent beaucoup plus explicites et plus restrictifs de la royauté polonaise.

Outre ces conventions générales, chaque roi s'engageait à remplir les obligations spéciales; ainsi on convint « que la France équiperait une flotte pour rendre les Polonais maîtres de la mer Baltique et leur redonner le port et la ville de Narva; que, dans le cas d'une guerre avec les Moskovites, elle leur fournirait quatre mille hommes de ses meilleures troupes; que Henri, tant qu'il vivrait, ferait passer tous les ans en Pologne 450,000 florins de ses revenus, et les consacrerait uniquement au bien du royaume; qu'il acquitterait les dettes d'État contractées du vivant et après la mort de Sigismond-Auguste; qu'on admettrait aux écoles de Paris cent jeunes Polonais aux frais du gouvernement. »

Lorsque tout cela fut convenu, une brillante ambassade polonaise fut envoyée à Paris pour y chercher le nouveau roi. De son côté, Henri, informé de son élection, quitta le siége de La Rochelle et revint à Paris pour y attendre l'arrivée de cette ambassade.

De tout temps avaient existé des relations plus ou moins directes entre la Pologne et la France, mais depuis l'élection du roi Henri elles sont devenues intimes.

La publication actuelle, tout en s'occupant de l'histoire générale de la Pologne, a néamoins pour but de relater surtout ces relations entre les deux pays, et à ce titre nous donnons ici une bien curieuse description de l'arrivée et du séjour des ambassadeurs polonais offrant la couronne au roi Henri. Cette description a d'autant plus d'intérêt qu'elle a été faite par un témoin oculaire; nous conservons donc le style de l'époque, pour ne rien ôter au charme de la vérité.

CHAPITRE III

Arrivée des ambassadeurs polonais à Paris; leurs visites au Louvre; cérémonies religieuses à Notre-Dame; remise du diplôme d'élection dans la salle des pas-perdus au palais de justice; départ des ambassadeurs polonais.

« Étant averties Leurs Majestés françaises de la venue des ambassadeurs polonais, qui étaient proches de leur arrivée à Metz,

on manda au sieur de Thevalle, gouverneur de ladite ville, de les recevoir dignement, et on envoya au-devant l'évêque de Langres et le comte de Brienne, pour ainsi les recevoir au nom du roi et les accompagner par les chemins; et M. le duc de Lorraine, sachant qu'ils passaient par ses pays, les alla recevoir à Pont-à-Mousson et les y fit très-bien traiter.

» Et quand ils furent à trois lieues de Paris, le roi de Pologne envoya au-devant d'eux sa maison et sa famille, conduite par M. de Villequier, son premier chambellan, ses autres chambellans, gentilshommes de la chambre, et autres de sadite maison, ensemble ses pages jusqu'au nombre de cinquante, montés tous sur chevaux d'Espagne ou chevaux turks, qui furent à Pantin. Et quelque peu après y arrivèrent les princes que le roi très-chrétien envoyait au-devant d'eux pour les recevoir; c'est à savoir comment ils étaient complimentés et conduits :

» Adam Konarski, évêque de Poznanie, par le prince Dauphin, fils aîné du duc de Montpensier;

» Albert Laski, palatin de Sieradie, par le duc de Guise;

» Jean Lodzia-Tomiçki, castellan de Gniezno, par le marquis du Maine;

» Jean Herburt de Felsztyn, castellan de Sanok, et staroste de Przemysl, par le marquis d'Elbeuf;

» André Gorka, castellan de Miedzyrzecz, staroste de Gniezno et Iaworow, par le duc d'Aumale;

» Stanilas Prawdziç-Krzyski, castellan de Racionz, par M. le Grand;

» Nicolas Sierota-Radziwill, maréchal de la cour de Litvanie, par M. le comte de Maulevrier.

» Nicolas Firley, staroste de Kazimiérz, par le comte de Tende;

» Jean Sarius-Zamoyski, staroste de Belz, par le vicomte de Turenne;

» Jean Zborowski, staroste d'Odolanow, par M. de Piennes;

» Nicolas Tomiçki, fils du castellan de Gniezno, par M. de Bonvyns;

» Alexandre Pronski, fils du palatin de Kiiovie, par M. de Humières.

» Le sieur de Foix, conseiller au privé conseil, porta la parole de la bienvenue. Et à la rencontre descendirent tous de leurs chariots, pour saluer lesdits princes et comtes qui allaient au-devant d'eux; et après en chacun chariot des ambassadeurs qui sont jusqu'à onze, entra un prince ou seigneur pour leur faire compagnie. Allèrent aussi au-devant le prévôt des mar-

chands et échevins avec les archers de la ville, et se trouva à la porte Saint-Martin, par laquelle ils entrèrent, mille ou douze cents arquebusiers pour faire une salve avec l'artillerie qui fut tirée.

» En cette sorte entrèrent en la ville le mercredi, 19e du mois d'août 1573, environ les trois heures après midi, étant en nombre d'environ trois cents personnes, et de cinquante chariots faits à la polonaise, tirés, les uns par quatre, les autres par six chevaux. Passant tout du long de la rue Saint-Martin, allèrent descendre au logis de l'évêque de Poznanie, logé à la maison de Nantouillet, prévôt de Paris; et après furent conduits les autres, chacun en leurs maisons aux environs des Augustins et rue de Buci, par gentilshommes députés pour les accompagner, et autres gens ordonnés pour les faire servir à leurs maisons, tant valets de chambre du roi qu'autres.

» On ne peut exprimer l'étonnement de tout le peuple, quand il vit ces ambassadeurs avec des robes longues, des bonnets de fourrure, des sabres, des flèches et des carquois; mais l'admiration fut extrême lorsqu'on vit la somptuosité de leurs équipages, les fourreaux de leurs sabres garnis de pierreries, les brides, les selles, les housses de leurs chevaux enrichies de même, et cet air d'assurance et de dignité qui les distinguait supérieurement, et qui n'est bien naturel que dans des hommes libres. Leur taille, leur figure, leur bonne mine, tout imposait en eux et rappelait l'idée de ces anciens sénateurs romains qui, maîtres de divers peuples, ne savaient obéir qu'à leurs propres lois, et qui trouvaient plus de gloire à donner des couronnes qu'à les porter.

» Le jeudi tout le long du jour, parce qu'ils étaient las, se reposerent à leurs maisons, et furent envoyés visiter de la part du roi, par M. de Lanssac, pour savoir de leurs nouvelles et dispositions, et s'ils avaient besoin d'aucune chose.

» Comme le lendemain, vendredi 21e matin, furent aussi envoyés visiter, de la part du roi de Pologne par MM. de Villequier et de Cheverny, pour les congratuler de leur offrir toute la faveur et bienveillance de la part dudit roi de Pologne. L'après-dînée, lesdits sieurs ambassadeurs demandèrent à être ouïs du roi Très-Chrétien. Ils passèrent l'eau de la Seine dedans quelques bâteaux, qui leur furent apprêtés pour venir au Louvre, où ils trouvèrent le roi dans la salle d'en haut, accompagné des princes, cardinaux et gens de son conseil; et là, lesdits sieurs Polonais et autres de leur compa-

gnie vinrent baiser la main du roi. Il fut porté la parole par l'évêque de Poznanie, de la cause de leur venue ; à laquelle fut faite réponse par le sieur de Birague, chancelier de France ; et puis, allèrent trouver la reine-mère en sa chambre, à laquelle ledit sieur évêque fit harangue, et parce que ladite dame sut que ledit évêque parlait bien italien, lui fit elle-même la réponse si à-propos, répondant à chacun point de ce qu'elle avait entendu par son chancelier l'évêque du Puy, que contenait l'oraison dudit sieur évêque, la réponse de ladite dame fut grandement louée et estimée par les sieurs ambassadeurs. Après s'en allèrent saluer la reine, pour laquelle fut fait réponse par l'évêque de Paris, et après s'en retournèrent lesdits sieurs ambassadeurs passer l'eau pour aller en leur logis, ne voulant pas ledit jour voir le roi de Pologne, leur roi, parce qu'ils disaient le vouloir voir un jour à part pour lui faire plus d'honneur, comme ils devaient.

» Qu'il fut cause de les remettre au samedi 22e, lequel jour l'après-dînée et pour venir avec plus d'apparence, délibérèrent de monter tous à cheval, sur chevaux fort richement enharnachés, et chacun desdits ambassadeurs menant sa famille, paré chacun de diverses couleurs, de riches habillements la plupart à la façon polonaise, et quelques-uns habillés à la française. Et pensaient de venir trouver leur roi en sa chambre du Louvre ; mais quand on vit la compagnie si grande, ledit roi fut contraint, pour avoir lieu plus capable, d'aller la recevoir en la grande salle d'en haut, ce qui fut fait avec bel ordre. Et au-devant d'eux marchait ledit roi jusqu'au milieu de ladite salle, puis les mena en haut près la cheminée, et là furent présentées les lettres qui furent lues par le sieur Brulart secrétaire. Et après ledit sieur Konarski, évêque de Poznanie, commença à faire son oraison : « Que le roi ne devait qu'à son mérite la couronne qu'ils venaient lui offrir ; et qu'ils ne doutaient point qu'il n'ajoutât à ses premières vertus celles que l'honneur et le devoir allaient bientôt lui rendre nécessaires. Quant au décret d'élection, ils ne pouvaient s'en dessaisir, que le roi son frère et lui n'eussent confirmé, par serments, tous les articles dont les ambassadeurs de France étaient convenus avec le sénat et les nonces de la république. »

» Le roi de Pologne, leur répondant en latin, les remercia de l'élection qu'ils avaient faite de lui, et donna après charge audit sieur de Cheverny, son chancelier, de répondre plus amplement. Après laquelle réponse finie, ledit roi les remercia

encore en latin de tant de peine qu'ils avaient prise de le venir trouver; ce qu'étant fait, tous lesdits sieurs ambassadeurs, et après eux tous les gentilshommes de leur suite, vinrent baiser la main de leur roi, qui les reçut fort humainement au très-grand contentement desdits sieurs Polonais et de leur suite. Et après ledit roi, prenant l'évêque par la main, suivi des autres ambassadeurs, le fit entrer en l'antichambre, puis en la chambre du roi, où ils trouvèrent ledit sieur roi, avec lequel, après avoir eu quelques propos, prirent congé, pour eux retirer en leurs maisons. Étant descendus en la cour, trouvèrent des grands chevaux des écuries du roi Très-Chrétien et du roi de Pologne, prêts pour monter dessus pour eux en retourner.

» Le 23e jour, lesdits sieurs Polonais voulaient aller faire la révérence à monsieur le duc, ce qu'ils ne purent faire, parce que ledit sieur s'était assez mal trouvé, la nuit, de sa fièvre. Qui les fit aller saluer le roi et la reine de Navarre, et après messieurs les cardinaux de Bourbon et de Lorraine.

» Le 24e, ledit sieur de Chaverny et de Villequier furent envoyés de la part du roi de Pologne vers ledit sieur Konarski pour savoir et entendre quand lesdits sieurs ambassadeurs prendraient plaisir de commencer à traiter du fait de leur légation. Et pour cet effet, ledit sieur roi eût bien désiré d'avoir la copie des articles qu'ils entendaient être confirmés et jurés par lui. A quoi le sieur Konarski fit réponse qu'il ne pouvait aucunement déterminer de ladite affaire ni aucune réponse sans le communiquer à ses collègues ambassadeurs; que l'après-dînée ils s'assembleraient chez lui pour aviser.

» Le lendemain 25e, ledit sieur roi avec la reine sa mère et quelques-uns qu'ils ont appelés, ont entendu du sieur évêque de Valence et abbé Delisle, qui ont été envoyés ambassadeurs en Pologne, quelles avaient été les promesses faites et signées par eux, accordant avec les Polonais pour le fait de l'élection. Et après en avoir longuement conféré, a été ordonné au sieur Delisle d'avertir les ambassadeurs que quand il leur plairait venir trouver le roi de Pologne il leur donnerait telle audience qu'ils voudraient.

» Le 26e, l'après-dînée, sur les deux heures, lesdits ambassadeurs sont venus trouver ledit sieur roi en son hôtel d'Anjou. Après avoir été reçus par Sa Majesté, les a retirés en une chambre à part et leur a commandé de s'asseoir, ce qu'ils n'ont voulu faire qu'après beaucoup de commandements, se tenant toutefois toujours découverts. La parole a été porté par l'évê-

que Konarski, en latin, qu'ils avaient apporté les articles convenus et signés avec les ambassadeurs du roi Très-Chrétien, lesquels ont été lus par le secrétaire Brulart, et après que lecture en a été faite, le roi de Pologne préféra à parler français. Et s'étant trouvés trois d'eux qui entendaient et parlaient français, savoir : Zamoyski, Laski et Pronski, se sont approchés et leur a été dit par ledit sieur roi : « Qu'en la lecture desdits articles, il en avait remarqué un faisant mention de la demeure des Français avec lui en Pologne pour le servir domestiquement, lequel il trouvait fort dur : attendu qu'il avait toujours été permis à ses prédécesseurs rois de se servir près de leurs personnes de toutes personnes de diverses nations, et que la considération et amitié qui se ferait des Français et Polonais requérait qu'il y eût des Français nourris en Pologne, comme des Polonais en France, n'entendant toutefois parler des charges, dignités et bienfaits qu'il voulait seulement être baillés à ceux de Pologne et non aux étrangers, et qu'il les priait de corriger cet article, ou à tout le moins de certifier quand ils seraient au pays ce qu'il leur en avait dit. » Sur quoi tous lesdits ambassadeurs s'étant levés, se sont retirés en un coin de ladite chambre pour en aviser ; et, après en avoir communiqué ensemble, un d'iceux, nommé le sieur Zamoyski, a porté la parole en latin, que leur pouvoir et mandement étaient limités, auquel il ne pouvaient ni ajouter, ni diminuer, et que toutefois la volonté du roi étant juste, qu'elle serait reçue telle au pays. Ladite conférence a duré deux bonnes heures.

» Le 29e jour, l'après-dînée, lesdits ambassadeurs eurent audience en l'hôtel d'Anjou. Et parce que ledit sieur de Cheverny avait su qu'ils devaient proposer beaucoup de choses concernant l'autorité du roi de Pologne, alla prier la reine de commander à messieurs les chanceliers et au sieur de Morvilliers de se trouver à l'audience qui se donnerait auxdits ambassadeurs, ce qu'ils firent. Et après qu'ils furent arrivés, Herburt porta la parole et dit au nom de tous : « Qu'il suppliait le roi de confirmer les articles qui avaient été arrêtés par le sénat et de faire le serment qui avait été avisé. » Lequel serment fut présenté par Tomiçki ; et après que lesdits articles et serment ne devaient être observés comme choses qui n'avaient point été passées par tous les états du pays et contraires aux libertés ecclésiastiques et à l'autorité du roi. Et après lui le palatin Laski protesta pour les catholiques de Pologne, et le maréchal Radziwill pour les catholiques de Litvanie en la même forme que l'évêque auquel il se

remit. Sur quoi les autres se trouvant offensés, firent plusieurs remontrances. Le staroste Zborowski, plus impatient, s'approcha de Montluc et lui demanda s'il n'avait pas consenti lui-même à cet article. « Vraiment, ajouta-t-il, si vous et vos collègues ne l'eussiez pas approuvé, jamais votre prince n'aurait eu nos suffrages. » Ledit sieur roi s'aperçut de la vivacité de cet ambassadeur et voulut savoir ce dont il s'agissait entre lui et l'évêque de Valence. Celui-ci plus confus qu'il ne l'avait encore été, feignant de ne rien entendre, Zborowski prit la parole, et s'adressant au roi, le surprit bien davantage par ces mots : « Je disais, sire, à l'ambassadeur de Votre Majesté, que s'il ne s'était engagé à vous faire agréer cet article, vous n'auriez pas été élu roi de Pologne ; et je dis plus à présent : si vous ne l'acceptez comme tous les autres, vous ne le serez jamais ! » Ces paroles irritèrent les courtisans français. Les murmures allaient éclater. Le roi les réprima par un sourire gracieux qui semblait approuver ce qu'il venait d'entendre ; mais son cœur ulcéré ne se sentit plus dès ce moment le même goût pour le trône qu'on lui préparait. Il continua cependant à montrer de la confiance aux Polonais et résolut de ne leur rien refuser. Enfin le roi, prenant la protestation par écrit par ledit évêque, leur dit à tous que puisqu'ils n'étaient d'accord il valait mieux qu'il vît à loisirs lesdits articles, serment et protestation, et que de leur part ils regarderaient à s'accorder.

» Le lendemain 30 au matin, ledit sieur de Cheverny fut envoyé vers le castellan Tomiçki, où il trouva qu'avec lui étaient assemblés Gorka, Zborowski et autres protestants, qui étaient fort courroucés de ce que l'on faisait difficulté de confirmer leurs articles, et s'excusa de venir seul trouver le roi de Pologne, disant que cela serait suspect à ses compagnons, et qu'il ne le pouvait faire par le devoir de sa charge, jusqu'à ce que leur légation fut parachevée.

» Qui fut cause que le lendemain matin 31 août MM. de Morvilliers et de Valence, et le sieur de Cheverny furent envoyés vers eux pour entendre les raisons desdits sieurs avec lesquels traitèrent par l'espace d'environ trois heures.

» Et le lendemain premier jour de septembre, lesdits ambassadeurs ont eu audience à l'hôtel d'Anjou, où après avoir été ouïs longtemps, l'évêque a déclaré qu'il n'entendait avoir protesté, sinon que ce qui concernait le fait de sa religion, et non pour les autres articles, suppliant le roi de les autoriser et confirmer. Après, ledit sieur roi ayant vu qu'ils étaient d'accord

leur a dit en français, qui depuis leur a été interprété par le staroste Zamoyski, qu'il ne désire rien tant que l'amitié et union de ses sujets, et qu'il entretiendrait toujours tout ce qui serait bon pour le bien et l'utilité du pays, estimant son bien et autorité de lui étaient conjoints à présent avec le bien dudit pays. Lesdits ambassadeurs se retirant forts contents et satisfaits de l'honnête réponse de leur roi, furent menés promener au jardin dudit hôtel d'Anjou, et *après voir les lions, ours et autres bêtes que le roi fait nourrir.*

» Le deuxième jour de septembre, le roi de Pologne attendait l'après-dînée les ambassadeurs pour être encore ouïs; mais il députèrent trois d'entre eux : Herburt, qui prit la parole; Zamoyski et Laski, qui excusèrent le reste des ambassadeurs, et apportèrent de leur part un mémoire portant interprétation aux articles qui avaient été par eux baillés; lequel mémoire ensemble d'autres mémoires ils laissèrent et furent mis ès-mains de MM. de Limoges, de Foix, Bellièvre et de Pibrac, avocat du roi, pour les voir et traduire du latin en français, à cette fin que le lendemain tout fût lu au roi et à la reine.

» Et le lendemain troisième jour, le tout fut rapporté par M. de Pibrac, en présence des rois de France, de Pologne, de la reine-mère, les cardinaux de Bourbon, Lorraine et autres du conseil du roi. Sur quoi les conseillers allèrent trouver les ambassadeurs qui s'assemblèrent chez l'évêque Konarski. Là ledit mémoire fut lu et fort contesté, tant sur le fait des quatre mille Gascons que les ambassadeurs français ont promis, avec le payement pour six mois qu'ils demandent pour un an entier, de la navigation et armée de mer, du port des deniers du revenu du roi de Pologne, avec les promesses et serments des rois de France et de Pologne, à laquelle conférence a été remis par eux à faire le lendemain réponse.

» Le lendemain quatrième jour, les ambassadeurs polonais sont venus trouver leur roi à l'hôtel d'Anjou, sur les trois heures, où ils sont demeurés jusqu'à sept heures. Ils protestaient de l'obéissance que les Polonais voulaient rendre à leur roi, puisque volontairement ils avaient élu, s'étaient soumis, leurs biens, leurs vies et leurs fortunes; mais qu'ils auraient la puissance d'élire un autre roi, au cas qu'il ne gardât les lois, les statuts et priviléges du pays. Et après, le roi de Pologne fit une longue et très-honnête réponse, qu'il ne voudrait qu'il eût aucunement moindre autorité que les autres rois ses prédécesseurs, de laquelle elle ne voudrait abuser, et de conserver les coutumes, privilé-

ges, droits et autorités du pays, ce qu'il espère de leur faire mieux connaître par effets que de paroles. Après cela, l'évêque Konarski commença à requérir qu'il plût au roi entendre au mariage de dame Anna, infante de Pologne, sœur du feu roi Sigismond, comme chose qui serait très-utile pour le bien du pays.

» Le sixième jour, les ambassadeurs sont venus à l'hôtel d'Anjou. Le castellan Herburt suppliant le roi que les confirmations fussent passées en la forme qui avait été baillée par eux, sans qu'il fût aucune chose changée ni immiscée. Enfin quand c'est venu à tomber sur l'article du transport des deniers du roi de Pologne, ont insisté précisément qu'il fût promis et assuré par le roi de Pologne que la somme de 450,000 florins fût portée à certains termes dedans le château de Krakovie, sur quoi le roi a fait réponse par sa bouche : « Qu'ils ne devaient douter qu'il ne portât tout ce qu'il avait en Pologne, que puisque lui-même y était, qu'il ne voulait rien avoir qu'il n'y fût porté; mais de s'obliger de le mettre dans le trésor, et de n'avoir point la disposition de que lui appartient, qu'il n'était pas raisonnable; que puisqu'il leur avait accordé tous les autres articles, il les priait de ne plus faire d'instance sur celui-ci, et de s'en fier à lui. » Sur quoi lesdits ambassadeurs se sont levés et retirés à un coin de la chambre pour délibérer, et ils déclarèrent qu'ils ne pouvaient aucunement changer; le roi déclara de son côté qu'il ne pouvait pas non plus, et on se sépara.

» Le septième jour, les négociations recommencèrent, et le roi de Pologne déclara qu'il était content pour faire connaître auxdits ambassadaurs que sa volonté est de faire porter toute ladite somme en Pologne, mais qu'il l'aurait distribuée à son bon plaisir et volonté. Sur quoi les ambassadeurs répondirent, qu'ils n'entendaient aucunement empêcher que tout ne fût disposé à la volonté du roi; que ladite république avait longuement été sans lesdites choses, que toutefois avait toujours été grande et florissante, et qu'ils suppliaient le roi de leur donner seulement acte de la remontrance qu'ils avaient faite pour leur décharge envers les États du pays; suppliant le roi d'avancer le plutôt qu'il pourrait pour s'y acheminer. Le roi de Pologne fit une réponse favorable.

» Le mercredi neuvième, les ambassadeurs arrivèrent sur les onze heures. Incontinent après le roi de Pologne s'est assis *en une table qu'il a fait mettre au-dessus, et joignant une autre longue table où tous lesdits ambasseurs se sont assis pour dîner*, et après lequel ledit sieur roi s'est retiré en la chambre pour

traiter et parachever avec eux. Et les quinze articles accordés ont été au commencement lus; et après s'est résolu le fait du serment avec le consentement de l'évêque Konarski, lequel s'est accordé qu'il ferait une protestation en l'Église qui lui pût servir de décharge, tant en sa conscience qu'envers le pape. Et après, ledit évêque a demandé réponse sur le fait du mariage. Le roi a répondu qu'il avait entendu beaucoup de grandes vertus et louanges de la princesse de Pologne, Anna, et qu'il était si proche de s'acheminer au pays, qu'il espérait bientôt la voir et connaître, et après faire tout ce qui serait avisé et résolu par les États du pays, sans lesquels il n'entend contracter aucun mariage. Et après, a été avisé le lendemain d'aller à Notre-Dame de Paris ouïr la messe et là faire le serment, tant par le roi de France que par le roi de Pologne son frère, des articles accordées par les ambassadeurs et de l'interprétation faite sur iceux.

» Le jeudi, 10e septembre, sur les onze heures du matin, le roi et le roi de Pologne, accompagnés du roi de Navarre et autres princes du sang et seigneurs, sont allés à la grande église de Notre-Dame, et aussi les reines, princesses et dames, et tous les ambassadeurs, assis en un siége couvert de drap d'or au-dessus de l'oratoire du roi, tout près du grand-autel, et à côté de l'autel messieurs les cardinaux ; et derrière eux les évêques ; et de l'autre part à main gauche, vis-à-vis des ambassadeurs, les chanceliers de France et de Pologne ; et après eux, ceux du conseil du roi; et à côté de l'autel, à l'endroit gauche, vis-à-vis les cardinaux, les ambassadeurs du pape, d'Espagne, d'Écosse et de Venise. Et après la messe a été dite, les rois de France et de Pologne se sont approchés du grand-autel où était Pierre de Gondi, évêque de Paris, qui avait dit la messe, comme se sont aussi approchés les ambassadeurs pour faire le serment convenu et accordé. Et avant que commencer de faire ledit serment, l'évêque Konarski a fait sa protestation audit roi de Pologne, et l'a baillée par écrit au sieur de Cheverny, son chancelier, par laquelle il proteste de la nouvelle forme de serment touchant le fait de la religion dont a été ordonné par ledit sieur roi qu'il aurait acte. Et après, les rois de France et de Pologne se sont mis à genoux, et le castellan Herburt a pris la forme de serment que le roi de Pologne devait faire, laquelle il a lue de mot à mot comme ledit sieur en a autant fait de sa part, et l'a ainsi juré sur les Évangiles. Et après le roi a lu son autre serment comme faisait aussi le chan-

celier, lequel roi a fait aussi serment sur lesdits Évangiles d'entretenir de bonne foi ce qui a été accordé par ses ambassadeurs et tous autres, se sont retirés, le hérault criant en signe de joie et depuis avec le roi de Pologne son frère. Et après lesdits sieurs rois ambassadeurs et d'allégresse comme on a accoutumé. Et le roi s'en est allé dîner à l'évêché, où il a mené lesdits ambassadeurs dîner avec lui.

« Le dimance 13 sepembre, le tout a été préparé en la grande salle (des pas-perdus) de parlement du palais de justice, pour y présenter et recevoir le décret de l'élection, où chacun s'est trouvé sur le midi ou une heure après. Et parce que c'est un acte si solennel, qu'il n'est mémoire qu'il s'en soit fait un tel en France, il sera bon de le décrire.

La grande salle du palais, qui est divisée en deux à cause des piliers; l'un des côtés d'icelle vers la chambre dorée, a été mis tout en échafauds par degrès, en façon de théâtre; l'autre côté a été resserré de siéges des deux côtés, et en haut d'une galerie de bois; et, approchant près de la table de marbre, un échafaud étant de sept ou huit degrés, tout couvert de tapis richement ornés, et trois grands dais, et au-dessus de celui du milieu était le roi assis dans une chaise; à la main droite, sous un autre dais, près de lui, était la reine sa mère, et au-dessous de la reine le roi de Pologne, assis chacun en une chaise. A main gauche, joignant ledit roi de France, était la reine sa femme; après elle, monsieur le duc, assis seulement dessus une escabelle couverte de toile d'or. Après lui, le roi et la reine de Navarre, dedans deux chaises; et au-dessous, une petite escabelle plus basse, madame la princesse de Navarre. A côté gauche, traversant jusqu'à un pilier, y avait deux chaises en façon de forme, l'un pour les princes du sang, savoir : MM. les princes de Condé, de Montpensier, princesse de la Roche-sur-Yon, de Nemours et de Guise; et en des échafauds, faits par degrés au-dessus, les dames de la cour. Du côté droit du roi, y avait aussi une forme sur laquelle étaient assis messieurs les cardinaux de Lorraine, Bourbon, de Guise, et d'Este. Derrière eux un autre siége, sur lequel étaient assis ceux du conseil du roi, à savoir : MM. de Morvilliers, de Valence, Limoges, de Foix, de Rossy et Bellièvre, et derrière ledit siége, étaient archevêques et évêques, et au-dessus, aux échafauds, étaient les ambassadeurs du pape, d'Espagne, d'Écosse et de Venise. Un autre long siége, élevé, où étaient les ambassadeur polonais, et devant le premier ambassadeur, qui est l'évêque Konarski, y avait un

petit siége à part pour le sieur Cheverny, et auprès, une petite table couverte de velours cramoisi en broderie avec un oreiller pour y recevoir et asseoir le coffre dedans lequel était le décret de l'élection.

« De l'autre côté, auprès d'un pilier, un autre petit siége à part, sur lequel était assis le chancelier René de Birague, et plus bas de deux degrés, de grands siéges, depuis ladite table de marbre jusqu'au bas de la salle, sur lesquels six présidents de la cour de parlement, et les conseillers dudit parlement étaient assis ; derrière eux, MM. les recteurs de l'Université de la Chambre des comptes, et les autres compagnies en suivant : M. de Guise, comme grand-maître, donna ordre à ce qui était nécessaire. Aux pieds du roi était couché le duc du Maine, comme grand chambellan ; et dedans la salle de dix à douze mille personnes ; ladite salle, richement parée de tapisseries, et un fond de lierres et armoiries des rois, reines, et de leurs alliances.

« A l'arrivée des rois et reines susdits, qui a été environ une heure, les trompettes ont commencé à sonner, et depuis les hautbois. Et après que le roi a été là plus d'une grande demi-heure, les ambassadeurs de Pologne sont arrivés. L'évêque Konarski a commencé à adresser la parole au roi de France, lui faisant entendre que, à sa prière et requête, ils avaient élu un frère pour leur roi, et qu'ils suppliaient trouver bon qu'ils lui présentas-le décret de l'élection ; à quoi a été répondu par le chancelier, au nom du roi ; et après, ledit évêque a adressé la parole au roi de Pologne, lui faisant entendre : « Les Polonais vous ont élu par vos mérites, et ils vous supplient d'accepter cette élection et de vouloir s'acheminer, pour le bien du royaume, le plus tôt que vous pourrez. Nous sommes sûrs que vous conserverez les deux nations de la Pologne et de la Litvanie, et ne violerez jamais leurs anciennes libertés comme vous l'avez promis, que vous garderez et défendrez vos peuples envers et contre tous ; et pour ce, que le Moskovite est notre proche voisin et perpétuel ennemi, qui, voyant la Pologne sans chef, pourrait envahir notre pays ; d'autant que c'est le temps auquel il commence à nous faire la guerre. » Et après, ont présenté ledit décret, qui a été lu par le castellan Herburt, accompagnés des castellans Tomięki et Gorka, qui tenaient les deux bouts du décret, scellé de vingt-six sceaux. Et après la lecture faite, Konarski et Radziwill parlèrent. Après les réponses des chanceliers on a commencé à chanter le *Te Deum* en musique, et après, le décret qui était dedans un coffre d'argent doré, mis dedans une gaine de

velours vert et couvert d'un drap d'or frisé, a été repris sur ladite table et porté par les castellans Tomiçki et Gorka, qui le portèrent sur leurs épaules jusque dedans la Sainte-Chapelle, où l'on a dit vêpres. A la fin, l'artillerie a tiré de toutes parts, tant à l'arsenal qu'à l'hôtel-de-ville et la cloche du palais sonna. Le roi a amené souper au Louvre tous lesdits sieurs ambassadeurs polonais.

« Le lendemain, 14 septembre, le roi de France voulut que son frère fit son entrée dans Paris. Le nouveau roi de Pologne était sorti de Paris, y rentra par le faubourg Saint-Antoine précédé de deux mille hommes de pied et deux cent cinquante maitres. A la porte de la ville, tout le magistrat en corps lui présenta les clefs, et remontant à cheval, se hâta de marcher avant les membres du parlement, qui étaient tous en robe rouge, et que suivaient les gentilshommes de la famille des ambassadeurs polonais. Tous les domestiques des deux rois, les premiers officiers de la couronne, le chancelier lui-même portant les sceaux, tous les ministres étrangers venaient ensuite. Le duc de Guise portait le sceptre devant le roi Henri, qui, armé de toutes pièces, marchait sous un dais, ayant à ses côtés le duc d'Alençon et le roi de Navarre, et après lui les princes du sang et les ambassadeurs de la république de Pologne, accompagnés chacun d'un des premiers seigneurs de l'État.

« Cette pompeuse cavalcade se rendit au palais parmi les acclamations d'une foule de citoyens, qui, entrainés les uns par les autres, ne cessaient de faire des vœux pour la prospérité du roi de Pologne. D'espace en espace, on voyait dans les rues des arcs de triomphe ornés de statues, d'emblèmes et d'inscriptions. Quelques-uns étaient à la gloire de la Pologne, et la plupart représentaient l'union de deux rois. »

CHAPITRE IV.

Départ du roi Henri de Paris pour la Pologne. — Préoccupations du nouveau roi sur les portes secrètes du château de Krakovie ; ses arrières pensées. — Arrivée de Henri à Krakovie, et son couronnement. — Il apprend la mort de son frère Charles IX, et se sauve nuitamment pour gagner la France.

Au mois de décembre de la même année 1573, le nouveau roi de Pologne, Henri Ier, franchit les frontières de la France en prenant la route de Krakovie. Étant encore en Allemagne, Henri

dressa son plan de conduite à l'égard de la Pologne; aussi en écrivant ses dispositions secrètes à son confident le sieur Rambouillet, il lui mandait de Torgau sur l'Elbe, en date du 13 janvier 1573 : « J'ai entendu que le bâtiment de mon château de Krakovie est fort commode pour logis; mais d'autant que le procureur qui en a la charge ne sait pas qu'elle est ma coutume de loger et d'approprier les chambres et les cabinets à la facon de France, je vous prie, regardez à faire dresser et approprier mon logis comme vous savez que je le désire et que j'ai accoutumé de l'être, montrant cette lettre audit procureur, afin qu'il ne fasse point de difficulté de suivre en cela notre avis et instruction que vous lui en baillerez, comme je lui écris par cette lettre que je voue envoie. »

Dans une autre lettre toute confidentielle il écrivit : « Je vous prie de regarder pour mon logis que je sois accommodé à Krakovie tant de chambre qu'autres appartements et principalement de cabinets; pour avoir entendu qu'il est commode ledit logis de ces choses-là même pour sortir et entrer, à ce que j'ai entendu dans la ville, sans que l'on le vît. Vous savez l'envie qu'a en cela la reine, ma mère ; j'en suis de même. Mais faites-le si dextrement, qu'ils ne connaissent que ce soit pour cela. Je vous en écris une lettre que vous montrerez au procureur, noncelle-ci »

Voilà les préoccupations du nouveau roi élu ! Nous allons voir bientôt à quoi les portes secrètes serviront à Henri et à ses confidents français !

En passant par Posen, Henri arriva à Krakovie le 18 février 1574, et le 21 du même mois on fit la cérémonie du couronnement. Au lieu d'étudier l'esprit et les habitudes du pays sur lequel il devait régner, au lieu de rester fidèle aux serments qu'il avait prêtés, Henri et ses favoris français persiflaient les usages et les coutumes des Polonais, et passaient avec leur maître leurs jours en festins, bals et débauches. Au milieu d'un mécontentement mutuel qui augmentait chaque jour, et à peine dans le cinquième mois de son règne, le roi apprit secrètement la mort de son frère Charles IX, arrivée au château de Vincennes le 30 mai 1574; dès lors il n'eut d'autre pensée que de rentrer le plus tôt possible en France.

Comme Henri ne pouvait point quitter le royaume sans le consentement de la noblesse polonaise réunie en assemblée, il préféra se sauver nuitamment de Krakovie. « Le dessein de Henri, dit un écrivain français, était de s'enfuir secrétement et le plus tôt qu'il lui serait possible. Jamais prince n'avait donné une pa-

reille scène à l'univers. La nécessité même pouvait à peine en effacer le blâme. Il fixa son départ à la nuit du 18 juin 1574, et s'occupa d'abord à disposer les relais sur la route qu'il avait résolu de prendre. »

Le jour de son départ, le roi donna un festin suivi d'un grand bal à la sœur du feu roi Sigismond-Auguste, et quand tout dormait après la fatigue et la danse, Souvray et Larchant capitaines des gardes, emmenèrent Henri, et l'ayant fait sortir par une porte secrète, le conduisirent à pied jusqu'à une chapelle où des domestiques affidés l'attendaient avec des chevaux. Monté sur un cheval bien dressé, le roi gagna au plus vite la frontière autrichienne.

Grande fut l'alarme de la cour et de la ville à la disparition du roi à qui les Polonais avaient offert le sceptre. On alla à sa poursuite, mais il était déjà sur le territoire étranger. En passant par Vienne, Venise et Lyon, il arriva à Paris et succéda à son frère Charles IX sous le nom de Henri III.

Le 10 septembre 1574, la noblesse réunie à Warsovie décida que si le roi ne revenait pas en Pologne pour le 12 mai 1575, on procéderait à l'élection d'un nouveau roi. Ce décret fut envoyé à Henri, qui promit de se présenter avant même l'expiration du terme assigné ; mais les troubles qui éclatèrent en France à son arrivée le mirent en défaut ; son ambassadeur arriva aussi trop tard et sans argent, de manière que le 15 juillet la Pologne se délia de ses serments envers Henri ; le 3 octobre le trône fut déclaré vacant, et le primat convoqua une nouvelle diète d'élection pour le 4 novembre 1575.

Henri termina ses jours à Saint-Cloud le 31 juillet 1589 sous le poignard de Jacques Clément.

CHAPITRE V

Nouvelle diète d'élection à Wola près Warsovie. — Candidats au trône. — Etienne Batory, prince de Transylvanie, est élu roi de Pologne. — Couronnement du roi; ses premières occupations et ses préparatifs de guerre contre le tzar de Moskovie, envahisseur de la Pologne.

Ce fut le 15 juillet 1575 que la Pologne se délia de ses serments envers Henri. Cet acte fut confirmé le 3 octobre, et le trône de Pologne déclaré vacant ; le primat convoqua une nouvelle *diète d'élection* pour le 4 novembre.

Sur douze candidats polonais ou étrangers qui se présentèrent aux suffrages de la noblesse, Jean Zamoyski espérait pouvoir parvenir à la dignité royale ; aussi cette fois il proposa lui-même les régnicoles ; mais ne voyant pas assez de chances, il se résigna.

Parmi les candidats étrangers, on discuta le plus longuement sur les candidats autrichiens, mais leurs partisans furent éconduits d'autant plus facilement que des Polonais prévoyants avertirent publiquement la diète : « Que la maison d'Autriche était une des plus redoutables ennemies de la Pologne ; qu'ils ne souffriraient pas qu'un prince de cette famille perfide fût leur souverain ; que les royaumes de Hongrie et de Bohême étaient de terribles exemples pour la Pologne ; que ces peuples, après avoir perdu leurs libertés et leur indépendance, gémissaient sous le joug de la maison d'Autriche ! Aussi, dans la séance du 14 décembre 1575, Jean Zamoyski avec tout l'ordre équestre proclama chef de l'État Anna-Jagellone, sœur de Sigismond-Auguste, en lui assignant pour époux Étienne Batory de Somlio, prince de Transylvanie, qu'on nomma en même temps roi de Pologne, grand-duc de Litvanie, etc. ; et les ambassadeurs de Batory signèrent les *pacta conventa*.

Le primat ayant abondonné le champ d'élection se transporta avec le parti autrichien dans un autre lieu, et y nomma l'empereur Maximilien roi de Pologne, après quoi le maréchal de la couronne le proclama ; mais le parti Zamoyski se présenta dans une attitude menaçante, et l'Autriche recula. Batory arriva à Krakovie le 18 avril 1576 ; le 1er mai il fut couronné et épousa Anna-Jagellone.

Les deux interrègnes à des distances si rapprochées et le règne éphémère de Henri ébranlaient les forces de la Pologne, mais heureusement elle trouva dans Étienne Batory un homme supérieur en tout genre.

Les intrigues allemandes des Brandebourgeois parvinrent à révolter les habitants de Danzig contre l'autorité polonaise, mais le roi Étienne en fit le siége, et le 12 décembre 1577, la ville se soumit et la révolte fut punie. En 1578, à la diète de Warsovie, le roi institua le tribunal suprême de la couronne ; en conséquence on élut dans chaque palatinat des magistrats qui devaient juger à Piotrkow les affaires de la Grande-Pologne, et à Lublin celles de la Petite-Pologne. Puis, au mois de mars 1578, à Varsovie, la Prusse-ducale prêta hommage de vassalité dans la personne de Georges Frédéric, qui était tombé dans l'imbécillité.

Après cela, le roi s'occupa de mettre de l'ordre dans les finances et d'organiser l'armée sur un pied respectable. Ces précautions étaient d'autant plus importantes à prendre, que l'insolence et les envahissements des tzars de Moskovie ne s'arrêtaient devant rien.

On va bientôt voir avec quels succès le génie de Batory uni au courage militaire des Polonais sut réprimer les insolences et les empiètemants moskovites; mais pour que nos lecteurs soient mieux initiés à l'appréciation des faits, au système moskovite et à la différence qui existe entre les terres russiennes ou la Ruthenie et le *tzarat de Moskovie*, transformé depuis en ce qu'on appelle aujourd'hui l'*Empire de toutes les Russies*, nous croyons devoir en faire un tableau précis et rapide.

CHAPITRE VI

Coup d'œil historique et politique sur les duchés russiens ou ruthéniens; différence qui existe entre ces duchés et le grand-duché de Souzdal, transformé en tzarat de Moskovie, et en dernier lieu en un empire de toutes les Russies. — Principes de politique russe et moyens de son agrandissement depuis 1154 jusqu'en 1533, année de la mort du tzar Vassili IV Yvanovitsch. — Lettre remarquable de Hélène à son père le tzar Yvan.

Les peuples slavo-polonais, dispersés dans les vastes régions entre la mer-Baltique et la mer-Noire, avaient différentes dénominations. Les Varégo-Normands, établis en Skandinavie, en franchissant la mer-Baltique, envahissaient volontiers les côtes opposées; peu à peu ils s'avancèrent dans le pays et inquiétèrent la ville de Novogrod, sur le lac d'Ilmen. Les richesses de cette ville puissante par son commerce excitaient l'envie de ses voisins d'outre-mer, en entretenaient la jalousie et semaient la discorde entre ses propres habitants. Cet état de choses favorisait les projets des Varègues barbares et audacieux, qui parvinrent à se faire inviter comme médiateurs et protecteurs! Ils établirent rapidement leur puissance et se mirent à rançonner les Novogrodiens et leurs voisins immédiats. C'est ce qui arrive presque toujours à deux ennemis, qui en appellent un troisième à leur aide; celui-ci bat d'abord l'un par l'autre, et plus tard les opprime tous deux.

Rurik, l'un des chefs varégo-skandinavo-russiens ou Ruthé-

niens, sorti des environs d'Upsala, entra à Novogrod en 862, et s'y établit en maître. Ses lieutenants, nommés Oskold et Dir, cherchant aventure, suivirent le courant du Dnieper, et s'établirent parmi les Polaniens, à Kiiow, ville riche, populeuse et célèbre en 879, par son commerce avec Byzance. Mais peu de temps après, Oleg, autre lieutenant et favori de Rurik, après avoir égorgé son maître et bienfaiteur, se partagea d'abord avec son fils Igor le gouvernement de l'État, se rendit ensuite à Kiiow. Là, il attira Oskold et Dir dans un guet-apens, les fit massacrer, et s'imposa aux Polaniens ou Polonais. Ce système d'assassinat et de rapt des biens d'autrui servit de modèle a tous les successeurs d'Oleg, comme plus tard aux futurs créateurs du tzarat de Moskovie et à tous leurs descendants jusqu'à nos jours.

Après Oleg le trône ducal fut livré aux convoitises des frères et cousins, qui se détruisaient mutuellement, lorsqu'en 980 surgit Vladimir, qui tua son frère Yaropolk, ses deux fils, et força ensuite la femme de Yaropolk à recevoir sa main. Mais cette épouse ne lui suffisait pas; il avait cinq autres femmes soi-disant légitimes; il entretenait huit cents concubines, établies dans trois villes principales, et en outre s'emparait de toutes les jeunes filles qui lui plaisaient. Avide de biens d'autrui, il envahit les terres polono-slaves de Wolynie et de Podolie (qu'il appella Ruthénie); pendant que du côté du midi il s'emparait de la Krimée, de là menaçait Constantinople, et y forçait l'empereur Bazile de lui donner sa sœur Anna en mariage. — Ce mariage s'accomplit en 988, à Khersonèse, ville florissante alors, dont on retrouve quelques vestiges près de Sébastopol, et où en 1854 fut établi le quartier général français de l'armée d'Orient. A l'occasion de ce mariage, Vladimir se fit chrétien, mais sans renoncer ni à ses débauches ni à ses rapines. Cet homme, qui termina ses jours en 1015, obtint chez les Russes, non-seulement le titre de *Grand*, mais de plus il figure dans le calendrier gréco-russe comme un *saint* et *orthodoxe* par excellence!...

Les douze fils et successeurs de Vladimir, dignes de leur prédécesseur, s'entr'égorgeant, amenèrent l'intervention de Boleslas-le-Grand et de Boleslas-le-Hardi, rois de Pologne. Entre les années 1018 et 1070, ces deux souverains vinrent donc à Kiiow, d'abord comme dans le pays dépendant de la suprématie polonaise. et ensuite pour y rétablir l'ordre ébranlé par les Varego-Russiens. Enfin, à la suite de guerres civiles et de massacres perpétuels entre ces ducs russiens, il s'en trouva un, nommé George Dolgorouky, qui, entre les années 1154 et 1157, se ren-

dit si atroce, et son fils, André Bogoloubsky, déploya, en outre, dès cette dernière année 1157, un système d'oppression telle, que la patience des Kiiowiens et des Novogrodiens fut poussée à bout. Alors André réunit des bandes nombreuses d'hommes les plus vils, presque tous étrangers aux véritables Slaves, marcha, en 1169, contre Kiiow, la pilla et la détruisit. Puis il se tourna contre Novogrod-la-Grande, qui heureusement résista! C'est alors qu'André s'enfonça dans les déserts septentrionaux, établit d'abord son siége à Souzdal, puis à Vladimir-sur-la-Klazma, puis enfin à Moskou.

De cette époque date l'origine de cette Moskovie, étrangère, comme on le voit, aux Slaves et par conséquent au système européen. C'est cette même Moskovie, qui, depuis Pierre Ier, prend arbitrairement et mensongèrement le titre de l'*Empire de toutes les Russies !*

Comme dans l'histoire de cet empire tout est étrange, fatal et barbare, la fondation et l'agrandissement de la ville de Moskou elle-même ne dut son origine qu'à un crime. En effet lorsqu'en 1157 George Dolgorouky, en parcourant les contrées arrosées par la Moskva, s'arrêta à une ferme située dans une belle position, et qui lui plut infiniment, il voulut en connaître le propriétaire, qui s'appelait Étienne Koutschko. George voulut s'emparer de cette propriété, Étienne s'y refusa à juste titre, et George, sans autre procédé, le fit mourir atrocement et jeter son corps dans un étang voisin. Il fit ensuite entourer de palissades un monticule sur lequel fut bâti, depuis, le Kremlin, et la ville prit le nom de la rivière, la Moskva, qui coulait auprès. Depuis l'année 1328, Yvan Ier Kalita y établit définitivement la capitale. Alors *tout cet empire* n'embrassait dans son enceinte que les villes de Moskou, Vladimir, Péréiaslavl-sur-le-Lac, Kolomna, Zvenigorod, Mojaïsk, Serpoukhov et Pérémyschl. Les agrandissements ultérieurs ne furent donc que le résultat de conquêtes violentes et d'usurpations incessantes.

Cette nouvelle horde moskovite, plus asiatique qu'européenne, et son chef André, au lieu de vivre tranquille chez elle, n'aspirait cependant qu'à subjuguer ses voisins; or, parmi ces voisins, qui n'étaient même pas immédiats, il y avait des Litvaniens, qui vivaient tranquillement dans leurs forêts impénétrables, mais qui, lorsque l'oppression étrangère vint à les menacer, se présentèrent fiers et valeureux sur la scène politique de l'Europe. Dès l'année 1183, ils s'engagèrent non-seulement dans une lutte contre les Moskovites, mais aussi contre d'autres ducs rus-

siens, et plus tard contre les Tatars et les Turks. Partout les opprimés trouvaient aide et protection chez les ducs de Litvanie, aussi d'un jour à l'autre la puissance litvanienne s'implantait au point que le sceptre de Gédymin commandait aux républiques de Novogrod et de Pskow, et aux duchés de Polotsk, de Witebsk et de Smolensk. Dans une campagne victorieuse il soumit les ducs russiens qui gouvernaient encore les pays situés entre le Bug et le Dnieper, puis Kiiow, qui, s'étant relevée de sa destruction de 1169, ouvrit ses portes à Gédymin en 1321. Enfin les villes de Bransk et de Péréiaslaw l'appelèrent à leur secours, et Gédymin marqua les limites de ses États à la rivière du Putywl. Tout cela se fit beaucoup plus par la loi de protection que par droit de conquête. C'est ainsi que finit à jamais, dans ces contrées, la puissance barbare et envahissante des Varego-Skandinaves; cependant elles conservèrent désormais le nom de *Terres Russiennes* ou *Ruthéniennes*, nom que plus tard les Polonais ne lui ôtèrent pas. Aussi ce pays, par l'esprit qui le dominait, par sa langue, par la source de sa civilisation polono-litvanienne, est toujours resté attaché à la Pologne, à la mère patrie jusqu'à l'époque où les envahissements des tzars de Moskovie déchirèrent ce pays par la force et par la perfidie! Ce sont ces *envahissements* que les écrivains officiels ou officieux, régnicoles ou étrangers, payés par les tzars, décorent du nom de *reprises !*

Gédymin, en mourant, laissant sept fils, parmi lesquels on remarqua Olgerd et Kieystut. Dans l'espace de trente-six ans, les deux frères combattirent les Teutoniques, les Rurikovitschs, les Moskovites et les Tatars. Ces derniers dominaient déjà en maitres sur les Moskovites, depuis l'année 1224, après avoir gagné la bataille de la Kalka. Les républiques de Novogrod et de Pskow, depuis 1347, furent gouvernées par les lieutenants litvaniens. Les ducs de Smolensk et de Tver, heureux de pouvoir se soustraire à la rapacité des Moskovites, servaient sous les ordres d'Olgerd, qui avait parcouru triomphant la Krimée en 1363. Enfin, pour se venger des invasions des grands-ducs de Moskovie, Olgerd marcha à trois reprises différentes contre eux, et trois fois, en 1368, 1370 et 1372, il assiégea Moskou ou s'en empara! Sous le règne d'Olgerd, la puissance litvano-ruthénienne devint immense; au nord-est elle avait pour frontières la Néva, le lac de Ladoga, Bialozersk, Tver, Mojaïsk, Bransk, Koursk, le Doniétz, et les bords de la mer d'Azof et de la mer-Noire. Les possessions d'Olgerd étaient assez vastes pour satisfaire l'ambition de ses douze fils. C'est dans cet état de choses que l'un de

ses fils, Wladislas-Jagellon, accomplit en 1386 l'union entre la Litvanie et la Pologne, union à jamais indissoluble !

Quant aux ducs moskovites, qui se succédaient par l'assasinat, il s'en trouva un, nommé Yvan III Vassiliévitsch, monté au trône de Moskou en 1461, qui parvint en 1468 à se délivrer de la soumission des Tatars, qui avaient régné en maîtres absolus sur les Moskovites durant deux cent quarante-quatre ans (1224-1468). C'est de cette époque seulement que date la véritable puissance du tzarat ; mais cette puissance n'a pas cessé un seul jour d'employer des moyens iniques pour s'agrandir. Envahissement des États voisins, assassinats des chefs, massacres des populations, corruption des agents, intimidation, dénationalisation, transplantation des familles, telles furent constamment les conditions d'existence, de progrès et d'agrandissement continuel de l'empire russe !

Vainqueur des Tatars, Yvan III pensa à subjuguer Novogrod-la-Grande, et à la détacher de la Litvanie. La noblesse se laissa corrompre ; mais la résistance du peuple apporta à l'exécution des projets moskovites un obstacle invincible, et le conseil de Moskou se décida à courir aux armes avant l'arrivée des troupes polono-litvaniennes. En effet, Novogrod et ses libertés républicaines succombèrent en 1471. Kasimir IV, roi de Pologne et grand-duc de Litvanie, occupé de graves démêlés avec la Hongrie, ne put venir au secours des Novogrodiens.

Veuf depuis quelques années, Yvan III pensa à se remarier. Il savait que Sophie, petite-fille de Constantin Paléologue, dernier empereur de Constantinople, mort en 1453 au siége de cette ville par les Turks, vivait à Rome des bienfaits du Pape Paul II. Yvan entama des négociations dans lesquelles toutes les parties se livrèrent à un combat d'habileté, où le plus fourbe devait rester vainqueur. Yvan se flattait que ce mariage donnerait aux tzars de Moskovie les droits des empereurs grecs ; il adopta même, sans tarder, leurs armes, l'aigle noire à deux têtes, et, pour tirer la princesse des mains du pape, il fit croire à ce pontife qu'il adhérerait au décret d'union des deux Églises orientale et occidentale, émané du concile de Florence du 6 juillet 1439. Le pape, de son côté, avait pour but avoué d'armer les Moskovites et les Tatars contre les Turks, et pour but secret d'amener insensiblement les Moskovites à une entière soumission au saint-siége. Se croyant sûr de Sophie, il comptait exploiter son influence d'épouse sur Yvan pour amener ce dernier à ses fins ; et, quoiqu'il crût Sophie sincèrement convertie au catholicisme,

il protestait hautement au tzar qu'elle était restée grecque. Mais le pontife avait affaire à forte partie, car Sophie, pour conserver sa pension et sa protection du Vatican, affectait la plus grande ferveur pour la foi catholique; et pour devenir tzarine elle se laissa, sans opposition, donner pour grecque au grec Yvan, qui lui-même se donnait pour catholique. Le pape Paul II ouvrit, en 1469, cette négociation, qui ne fut terminée qu'en juin 1472, par Sixte IV, dans une assemblée de cardinaux. La princesse entra processionnellement sur le territoire moskovite, conduite par un légat du pape, devant lequel on portait la croix latine. Mais cette croix latine soulevait les scrupules des schismatiques; et Sophie, qui n'avait plus à feindre, ordonna au légat de la cacher, et un message d'Yvan vint confirmer cet ordre. Sophie entra à Moskou le 12 novembre 1472. Le mariage fut célébré par le métropolitain, suivant le rit grec, en présence du légat du pape. Et lorsque ensuite celui-ci réclama l'exécution convenue du décret d'union, Yvan lui ferma la bouche, en déclarant qu'il ne voulait pas en entendre parler. Voilà comment depuis trois cent quatre-vingt-douze ans (1472-1864) les tzars ont dupé les papes, les rois et les diplomaties de l'Europe!

La république de Pskow eut le sort de celle de Novogrod. Quant à la ville elle-même de Novogrod, elle cherchait à conserver au moins quelques restes de ses anciennes franchises; mais ses tentatives ne servirent qu'à irriter Yvan, et à lui donner un prétexte pour asservir en 1479 plus complétement la malheureuse république, qui périt après plus de six siècles d'une existence glorieuse. Une partie de la Sévérie et de la Ruthénie-Blanche fut aussi la même année détachée de la Litvanie.

Malgré sa volonté bien connue d'envahir tous les apanages, Yvan, par respect pour sa mère, n'osa encore se déclarer contre ses trois frères, Boris, André et Youri ou Georges. Mais à la mort de cette princesse, ses fils, se voyant menacés, s'entourèrent de tous les mécontents du système autocratique. Yvan les rassura par un traité qui, en garantissant leurs domaines, leur interdisait toutes relations avec les ennemis intérieurs et extérieurs. Peu de temps après, André, le plus remuant, fut dupe d'un piége que le tzar lui tendit; il l'attira au Kremlin en 1493, l'emprisonna, et son apanage fut réuni au tzarat. Quant à Boris, il mourut bientôt après.

Cependant les relations diplomatiques embrassaient tous les États voisins. Les ambassades se succédaient entre la Moskovie, la Krimée, le Danemark et l'Autriche. L'empereur Frédéric III,

offrant une ligue contre le roi de Pologne Kasimir IV, demanda une duchesse moskovite pour son fils Maximilien, roi des Romains. Yvan, de son côté, pria ce monarque de lui envoyer des artistes et des mineurs pour exploiter les mines de son pays. Mais les négociations traînèrent; la duplicité autrichienne, redoutant la fourberie kremlinoise, traita avec le roi de Pologne; Maximilien se fiança à Anne de Bretagne; le Danemark se lia avec Moskou. Rebutés par d'intolérables avanies, et peut-être retenus par le tzar, les marchands du pays avaient cessé de fréquenter Azof et Kaffa, soumises aux Turks. Le pacha en accusa la mauvaise influence du tzar sur Mengli-Ghiray; Mengli pria Yvan de le justifier devant le sultan. A cette occasion, Yvan écrivit à Bayazid II, rejeta toute !a faute sur les rapines et le despotisme du pacha, et ouvrit entre les deux États les voies aux négociations. Le sultan voulut répondre par une ambassade; mais les Litvaniens ne lui permirent point de dépasser Kiiow.

Les relations diplomatiques n'étaient pas tout à fait interrompues entre Yvan et le roi de Pologne Kasimir : leurs négociations allaient souvent de l'un à l'autre; mais les hostilités, réduites à des courses de brigands, continuaient toujours, et le tzar se gardait bien d'étouffer les intrigues qui suffisaient pour inquiéter Kasimir. La désunion qui existait entre Jean-Albert, successeur de Kasimir, et son frère Alexandre, grand-duc de Litvanie, servait malheureusement les intérêts du tzar. Yvan dirigea à la fois contre la Litvanie ses troupes et celles de ses alliés, Étienne de Moldavie et Mengli-Ghiray. Le grand-duc Alexandre se sentait faible, et le roi Jean-Albert trop circonspect pour pousser cette guerre. Après de longues négociations, on fit, en 1493, un traité qui confirma la possessiou du duché de Novogrod-Siewierski, envahi par le tzar. Ainsi se démembrait le grand-duché litvano-ruthénien. Comme pour consoler Alexandre, Yvan promit de lui donner en mariage sa fille Hélène, espérant par là exercer directement son influence dans les affaires de Pologne. Il l'envoya, en effet, à Wilno en 1495. Yvan entendait qu'elle restât fidèle à la religion schismatique, qu'elle eût un temple dans son palais, et aussi qu'elle lui servît d'espion et d'instrument auprès de son mari, rôle odieux qu'elle sut décliner avec une noble adresse.

Mais rien ne rebutait Yvan. Comme s'il n'avait pas assez d'air pour respirer dans ses États, d'une étendue déjà bien respectable, il convoitait toujours les possessions litvaniennes. En s'ap-

puyant sur des motifs frivoles, il accusait le grand-duc Alexandre d'avoir négligé de bâtir une chapelle dans son palais pour Hélène ; il se plaignait aussi qu'Alexandre, en lui écrivant, avait omis quelquefois de lui donner les titres qui lui étaient dus. Ensuite, disant que la rivière de l'Ougra était la véritable frontière de ses États, il s'en empara ; plus tard, il soutenait que le Dniéper devait servir de frontières pour mettre un terme à toutes les incertitudes ; une autre fois, il disait que la Bérézyna lui était indispensable, et, prenant par avance le titre de monarque de *toutes les Russies*, il affirmait qu'ayant complété ses États, ni lui ni ses descendants ne pourraient jamais rien exiger de plus. Eh bien, plus tard les tzars diront que le Niémen et le Bug sont des fleuves moskovites : ils déclareront que la Wistule, la Prosna et la Warta leur appartiennent très-légitimement. Ils soutiennent que puisque l'Elbe et la Saala, où Boleslas-le-Grand élevait des colonnes de fer, arrosent les anciens pays slaves, ces rivières leur appartiennent aussi. En 1799, les hordes de Souvoroff, du haut des Alpes, convoitaient même la France ; en 1814 et en 1815 elles envahirent ce beau pays, et campèrent au Louvre et aux Champs-Elysées ! Le sénateur Nicolas Novossiltzoff, mort comme président du conseil de l'empire russe, répétait sans cesse sous Alexandre Ier et sous Nicolas Ier, que l'*ordre* la *paix* et le *bonheur* ne pourront régner en Europe que lorsque les oukases partis de Pétersbourg seront exécutés à Stockholm, à Constantinople, à Vienne, à Berlin et à Paris ! déjà depuis longtemps Constantinople s'appelle en langue russe *Tzarogrod* (la ville des tzars) et le désir exprimé publiquement par les purs Moskovites est de donner à la ville de Paris l'un de ces noms : Nicolaïgrod, Alexandrogrod ou Constantinogrod, selon que la conquête de Paris devra se faire sous le règne d'un de ses noms !

Comme avant-goût, les tzars n'ont-ils pas, en Pologne, russifié plusieurs noms de villes ; celles de Demblin, Pulawy, Modlin, en vertu des oukases s'appellent maintenant Yvangorod, Novaïa-Alexandria, et Novo-Georghiefsk !... Tous les projets engendrés par les Moskovites pour la conquête et le bouleversement du monde, dépassent les imaginations les plus exaltées et les rêves des cerveaux en délire. Et tout cela, selon les tzars, est *simple, juste* et *logique !* Les Polonais, en tout temps et à toutes les époques, ont cherché à éclairer l'Europe sur les tendances russes, ils le prouvaient par les faits historiques et par leur martyre ; depuis cent soixante ans ils se présentent devant l'Europe comme victimes immolées à la politique mos-

kovite; et cependant ne les a-t-on pas taxés d'exagération? Il a fallu que l'Euurope attendît jusqu'en 1863 pour que le tzarisme lui-même découvrît dans toute sa nudité et dans toute l'horreur de son cynisme ce qu'il réservait à l'imprévoyance de l'Europe!...

Mais revenons à l'année 1499. Alors Alexandre de Litvanie mit vainement en usage tous les moyens propres à apaiser Yvan; mais celui-ci voulait la discorde à tout prix, et il envahit le reste de la Sévérie, Starodub et Czerniechow. La guerre dura deux ans, et elle se termina par un armistice. Toutefois les intrigues et les exigences du tzar ne s'arrêtaient pas; les choses arrivèrent à ce point, que la propre fille d'Yvan fut obligée d'écrire de Wilno, en 1502, la lettre suivante: « Alexandre, roi de Pologne, grand-duc de Litvanie, mon époux et seigneur, a envoyé ses ambassadeurs à Votre Sérénité, pour se plaindre des tribulations que ses domaines, ainsi que ses nombreuses villes et campagnes, ont à souffrir de vos sujets. Par la permission de Dieu et l'audace des méchants, beaucoup de sang a été versé déjà et est versé encore, des femmes et des enfants sont emmenés en esclavage, la sainte foi dépérit et les églises deviennent désertes, et tout cela de par vos traités, serments et alliances, monarques chrétiens! Rappelle-toi, seigneur et père, que je suis ta servante et ta fille, et que tu m'as donnée en mariage à un roi qui est ton frère et ton égal. Tu sais, seigneur et père, ce que je lui ai apporté en dot, et malgré cela il m'a prise de bonne grâce de chez toi, il m'a tenue durant toutes ces années en abondance, respect et amour; il m'accorde la liberté de professer ma religion selon le rit grec, d'avoir à ma cour des popes, des diaks et des chantres, de fréquenter les églises de ma communion, de suivre enfin notre liturgie aussi bien en Litvanie qu'en Pologne, à Krakovie, comme dans toutes les autres villes polonaises, et en cela, comme en chaque autre chose, je ne puis découvrir qu'il ait contrevenu aux traités. Le seigneur mon roi, sa mère, et tous ici, croyaient que je leur amenais de Moskou des biens de toute sorte: la paix, l'affection, l'alliance, des secours contre les païens, mais on s'aperçoit aujourd'hui, seigneur et père, que mon unique cortége a été le meurtre, la rapine, la violence, l'effusion du sang chrétien; les femmes sont devenues veuves, les enfants sont devenus orphelins; l'esclavage, l'oppression, les pleurs, les gémissements éclatent de tous les côtés. Est-ce là ton amour pour moi, seigneur et père? Moi, ta servante et ta

fille, j'aurais préféré mourir dans ton pays, à tes pieds, que d'entendre dire ici : *Il n'a envoyé sa fille en Litvanie que pour mieux sonder et asservir cette contrée !...* Rentre en toi, seigneur et père, cesse de nourrir un injuste courroux contre ton frère et gendre, reviens à l'ancien amour et fraternité que tu lui as jurés par des traités, afin que les païens et les traîtres, dont les pères ont jadis trahi tes aïeux comme les fils nous trahisent en ce moment, n'aient plus de sujet de joie. Ce sont eux qui ont tout brouillé parmi vous, témoin ce Sémène Bielsky, second Judas qui, lors de son séjour en Litvanie, a attiré son frère Théodore dans la partie de l'étranger. Considère seulement, seigneur, s'il est permis de se fier à ces nouveaux Caïns, qui ont massacré leurs propres frères et qui se sont plongés dans le sang jusqu'au cou. Vous apprendrez, seigneur et père, par les ambassadeurs qui vous sont envoyés, que le roi de Pologne, grand-duc de Litvanie, n'a en rien enfreint le traités. Rendez-lui donc votre ancien amour comme à un frère et à un gendre, et que mes larmes amères se changent en joie ! »

Et l'historiographe tzarien lui-même, le Moskovite Karamzine, est forcé de dire naïvement, quoique sans fournir la moindre preuve des persécutions exercées contre le traître Bielsky : « Yvan violait, à la vérité, les clauses du traité de paix en recevant l'hommage des princes litvaniens, mais il y voyait une excuse assez valable dans la nécessité de protéger ses frères en religion. » Ainsi au dire des historiens russes, les tzars sont purs de toute ambition, dédaigneux des grandeurs de ce monde, ne pensant qu'aux intérêts spirituels orthodoxes !...

Lorsqu'après le décès d'Alexandre, Sigismond I[er] monta sur le trône de Pologne, en 1506, les Moskovites, toujours insatiables dans leurs conquêtes, cherchèrent à envahir les provinces dépendantes de la Litvanie. Vassili IV Yvanovitsch, qui venait de succéder nouvellement à Ivan III, visait même plus loin. Aussitôt qu'il eut appris le décès d'Alexandre, il envoya à Wilno un confident avec une lettre de condoléance à la reine Hélène, veuve du roi, et proposa à la noblesse litvanienne son élection et la réunion de la Litvanie à la Moskovie ; mais ces démarches furent inutiles, et Sigismond I[er], en lui signifiant son avènement au trône de Pologne, lui demanda la restitution des pays envahis sur la Litvanie et le retour des prisonniers litvaniens ; mais le tzar refusa tout, et recommença même la guerre. Le roi des Polonais marcha contre lui, le battit en 1508, près d'Orsza, et le tzar effrayé s'empressa de conclure la paix.

Mais la politique envahissante des tzars méditait de nouveaux forfaits contre la Pologne. Voulant l'affaiblir de tous les côtés à la fois, Vassili IV se ligua, en avril 1509, avec la Livonie et prépara ainsi l'asservissement et le renversement des dernières libertés de la république de Pskow. Pskow avait le tort d'être attachée à la Litvanie. Quoique soumise dès 1479 aux grands-ducs de Moskovie, Pskow avait dû, à force de prudence et de sacrifices, conserver son conseil national, investi du pouvoir législatif, ses magistrats élus par le peuple, enfin toute son organisation intérieure, et former une véritable république calquée sur celle de Novogrod, dont elle avait été la sujette d'abord et ensuite l'affranchie et la sœur cadette. La ruine de Pskow, ajournée sous Yvan III, fut exécutée sous son fils Vassili IV; l'intrigue prépara l'œuvre qu'achevèrent la trahison et la terreur.

Yvan Obolenskoï, gouverneur de Pskow, fomenta la discorde entre les diverses classes de citoyens, et se plaignit ensuite de leur turbulence et des abus de pouvoir des magistrats; c'était le prétexte demandé pour justifier l'intervention meurtrière des Moskovites.

Dans l'automne de 1509, pendant que la Pologne était occupée de la guerre contre les Moldo-Walaques, Vassili IV se rendit à Novogrod avec un cortége imposant et des forces considérables; là, il reçut *avec bonté* une nombreuse députation de Pskoviens, chargée de le féliciter et de lui offrir un présent en argent, puis il envoya dans lui cité prendre des informations sur les plaintes d'Obolenskoï. On lui rapporta que ce fonctionnaire et les citoyens s'accusaient réciproquement; et, en effet, une nouvelle députation vint la demander la destitution d'Obolenskoï. Vassili le fit appeler à Novogrod, avec tous les Pskoviens qui avaient à s'en plaindre. Ils arrivèrent en grand nombre, mais une foule de boïars et de fonctionnaires vinrent aussi s'accuser les uns les autres. Vassili exigea de plus que les neuf possadniks (juges et maires) et les prévôts des marchands de tous les quartiers comparussent avec Obolenskoï, sinon le pays serait déclaré en *état de révolte*. Les dociles Pskoviens se présentèrent en janvier 1510, devant le tzar. Les fonctionnaires et les marchands, introduits dans la salle d'audience, se préparaient à plaider leur cause, lorsqu'on les prévint en les déclarant prisonniers.

Cette fatale nouvelle arrive à Pskow, le conseil national s'assemble, on ne comprend rien à cette perfidie, on gémit, et

on envoie une députation à Vassili pour éclaicir l'affaire. Alors le despote tataro-moskovite déclara à ses prisonniers qu'ayant méconnu l'autorité de son lieutenant et *opprimé le peuple*, ils méritent une punition rigoureuse; mais qu'ils peuvent recouvrer ses *bonnes grâces*, et conserver leurs propriétés, en abolissant, pour jamais, le conseil national, et en recevant ses juges à Pskow et autres villes et bourgs de la province.

Attirés dans cet épouvantable guet-apens, les députés envoyèrent l'un d'eux avec Dolmatoff, secrétaire de Vassili, porter aux Pskoviens cette terrible nouvelle. Le député pskovien dit alors au peuple assemblé : « Nous avons juré pour nous et pour vous d'obéir aux volontés du monarque ; n'allez pas nous parjurer, autrement nous péririons tous ! »

Le délai fatal expirant le 28 janvier, Dolmatoff transmet les ordres et les menaces de Vassili, et va s'asseoir sur un gradin de la place publique, pour attendre la réponse. La consternation était profonde, on le supplie d'attendre jusqu'au lendemain. Le lendemain redouté arriva, et les cris de désespoir retentirent dans toute la ville ; pour la dernière fois la cloche convoqua le peuple et annonça lugubrement la fin de la liberté pskovienne. Après cela on descendit de la tour de la Sainte-Trinité la cloche du conseil national, que Dolmatoff alla porter à son maître la nuit suivante. Vassili entra triomphant à Pskow, et s'empara des bâtiments des faubourgs pour y loger une garnison ; il relégua dans le fond de la Moskovie les fonctionnaires et les notables; il distribua leurs propriétés, qu'il avait promis de leur conserver, à ses boïars et à trois cents familles moskovites qui les remplacèrent à Pskow.

Ainsi finit cette république, qui reconnaissait la suprématie polonaise depuis plus de cent ans ! Karamsine lui-même, en décrivant ces événements, ne peut s'empêcher de flétrir cette invasion, et il cite ce passage remarquable tiré d'une chronique russienne du temps : « Ainsi périt la gloire de Pskow, envahie non pas par des hérétiques, mais par des croyants, par ses propres frères en Jésus-Christ ! O ville jadis grande, tu t'attristes de ton abaissement. Un aigle aux larges ailes s'éleva au-dessus de toi armé des griffes du lion, il a arraché de ton sein les trois cèdres du Liban : il t'a ravi ta beauté, tes richesses et tes citoyens ; il a bouleversé tes marchés et n'a laissé que des décombres. Il a transporté nos frères et nos sœurs dans des contrées éloignées où n'étaient jamais allé ni vos aïeux ni vos pères ! » Nos lecteurs savent déjà de quelle manière ont été détruites les

trois plus célèbres et les plus populeuses villes de Kiiow, de Novogrod et de Pskow, par les ducs sortis de l'antre moskovite, et cependant les écrivains stipendiés régnicoles ou étrangers ne cessent de tromper l'Europe et de mentir à l'histoire, en soutenant que ce ne sont que des *reconquêtes*, des *reprises* et des *retours* à la sainte et orthodoxe Moskou !... Les faits et les dates prouvent que l'histoire des Warègues et de Ruthénie est étrangère au tzarat de Moskovie, et cependant, en 1862, on joua à Nowogrod, la comédie de la fondation millénaire de ce tzarat!

Vassili IV, encouragé par l'anéantissement de Pskow et rompant avec la Pologne le traité de 1508, envahit les possessions litvaniennes, assiégea la ville de Smolensk et s'en empara au mois d'août 1514, à l'aide de trahison; mais ses armées furent détruites le 8 septembre de la même année entre Orsza et Dombrowna par les Polono-Litvaniens, commandés par Ostrogski.

Après cette victoire, les Moskovites mirent trois ans pour se refaire, et entre les années 1517 et 1520 ils recommencèrent leurs envahissements, que les Polonais repoussaient toujours.

C'était à la même époque que Vassili IV concluait des traités offensifs et défensifs avec les chevaliers teutons et le roi de Danemark contre la Suède et contre la Pologne, pour subjuguer plus facilement ces deux États. Il entretenait des relations suivies avec l'Angleterre, qui lui fournissait les moyens de se fortifier. Aussi n'était-ce pas sans raison que le roi Sigismond-Auguste, successeur de Sigismond Ier, en écrivant à la reine Elisabeth, disait ces paroles prophétiques, qui se vérifient si fatalement jusqu'à nos jours.

Voici la lettre du roi de Pologne à la reine d'Angleterre, en date de Knyszyn, 13 juillet 1567 :

SÉRÉNISSIME PRINCESSE, TRÈS-CHÈRE SOEUR ET COUSINE.

» Dans la guerre très-onéreuse et pleine de périls que nous soutenons présentement contre le roi de Suède et surtout contre le duc de Moskovie, homme barbare et schismatique, nous avions dès les premiers temps défendu par un édit de faire passer par nos domaines sur les terres de l'ennemi quoi que ce soit qui pût servir contre nous la férocité de ce barbare et ennemi de la foi. Ce décret, nous l'avons porté et sanctionné sous les peines les plus graves, car nous sentions fort bien que, plus s'accroîtrait la puissance moskovite, plus elle deviendrait formidable non-

seulement à nous-mêmes, mais bientôt à toute la chrétienté. Cependant des marchands de plusieurs nations voisines, par l'appât du gain, ont osé, malgré nos défenses, se livrer témérairement à cette navigation, préférant leurs profits particuliers à la sécurité et aux intérêts de notre royaume et de toute la république chrétienne. Des vaisseaux placés en observation par nos ordres dans le but d'empêcher le transit les ont repoussés, et ont retenu à titre de gage un certain nombre de bâtiments. Il est probable que cela est arrivé à plusieurs des sujets de Votre Majesté. Les honorables proconsuls et consuls de notre ville de Danzig nous ayant exposé qu'ils avaient encouru, par cet acte, le mécontentement de Votre Majesté, nous avons été vivement contrariés. Plus nous avons eu à cœur de nous concilier l'amitié non moins de vos illustres prédécesseurs que celle de Votre Majesté elle-même, plus nous désirons de même que tous nos sujets fassent leur commerce librement et en bonne intelligence avec les rois et les princes leurs voisins, plus nous ressentons un grand chagrin d'apprendre que la ville de Danzig, qui nous est particulièrement chère, se soit, bien innocemment, attiré le mécontentement de Votre Majesté. C'est pourquoi nous la prions très-affectueusement de conserver à la ville de Danzig son ancienne amitié et de ne point se laisser entraîner envers elle à aucun sentiment de suspicion. Mais au contraire, après avoir examiné attentivement tous les motifs et toutes les raisons qui nous ont porté à empêcher ce commerce avec les barbares, nos ennemis, que Votre Majesté défende à ses sujets de fournir à ce peuple barbare, schismatique et ennemi de toute la chrétienté, des armes, des munitions, enfin des ingénieurs propres à rendre la guerre encore plus destructive; ce qu'elle aimera mieux sans doute plutôt que de nous accuser lorsque nous empêchons ce genre de trafic. Quant à nous, nous garantissons toujours, comme cela s'est fait juaqu'à ce jour, pour le présent et l'avenir, à tous ceux de Votre Majesté, qui se livrent à un commerce licite et honnête, le droit d'entrée, de séjour, de passage et de départ dans toutes nos possessions. Votre Majesté se persuadera facilement que ce ne sont pas seulement nos intérêts privés qui nous font défendre le commerce avec la Moskovie, mais aussi ceux de la religion et de toute la république chrétienne. En effet, comme nous l'avons dit, on leur fournit des munitions de guerre, on leur fournit des armes dont ils ignoraient l'usage ; et, ce qui nous paraît le plus dangereux, on leur procure d'habiles ingénieurs. D'où il suit que, quand même on n'importerait rien

de plus chez eux, ces ingénieurs parviendraient sans obstacle, si le passage était libre, à fabriquer et à construire facilement, même dans ce pays barbare, toutes les machines que demande la guerre et qui sont restées jusqu'à présent inconnues à ce peuple. Il est donc à craindre que, plus tôt qu'on ne le pense généralement, ces travaux ne soient exécutés pour la ruine des États chrétiens. Or, le seul moyen d'éviter ce malheur ce serait que, par les édits les plus sévères, tous les princes chrétiens interdissent les transports de ce genre; c'est pourquoi nous prions Votre Majesté de vouloir bien agir de même en vue des intérêts de la chrétienté tout entière. Si pourtant quelqu'un de vos sujets se plaint d'avoir été lésé et arrêté à tort par nos officiers d'observation, nous nous empresserons de faire droit à ses réclamations avec cette bienveillance affectueuse que nous ressentons pour Votre Majesté et pour ses sujets. »

Malheureusement, ces avertissements ne servirent à rien, et l'Angleterre en concluant avec Yvan le traité du 2 juillet 1569, n'a-t-elle pas été la cause la plus directe des agrandissements et de la puissance russe; et plus tard l'Angleterre aussi ne l'empêchait point d'exercer son influence en Pologne; elle approuvait les démembrements de ce pays; enfin elle soudoyait par des milliards de subsides les coalitions contre la France et renversait impolitiquement Napoléon Ier? Après trois cents ans de calamités elle sembla, en 1854, s'apercevoir de la faute; elle envoya ses armées, ses flottes et prodigua ses trésors pour abattre la Russie! croit-elle qu'en détruisant les flottes russes, en incendiant ses ports et ses chantiers, elle parviendra à abattre la Russie? Voudra-t-elle se persuader que si elle ne contribue pas réellement et efficacement au rétablissement de la Pologue dans son ancienne intégrité, la Russie se relèvera plus irritée, plus vivace et plus décidée que jamais à farre réaliser ses projets séculaires et son système tataro-moskovite, qu'aucun événement, aucun revers ne modifie ni ne modifiera jamais?

CHAPITRE VII.

Suite du système politique des tzars de Moskovie vis-à-vis de l'Europe, et particulièrement vis-à-vis la Pologne.—Biographie du tzar Yvan IV, Vassiliévitsch-le-Cruel. — Expéditions du roi Etienne Batory contre ce tzar.

Le tzar Vassili IV Yvanovitsch mourut à Moskou en 1533 ; il laissa un fils mineur, qui sera connu un jour sous le nom d'Yvan IV Vassiliévitsch, *le Terrible* ou plutôt *le Cruel*. Lorsque son père, dont la vie, comme nos lecteurs viennent de le voir, se lie à l'histoire des malheurs de la Pologne, conçut le projet de se marier, il résolut de se marier, il déclara dans tous ses États qu'il voulait qu'on choisit cinq cents jeunes filles des plus belles, n'importe à quelle condition et classe qu'elles appartinssent. Les accoucheuses en choisirent d'abord trois cents, ensuite deux cents, ensuite cent. Passant de plus belle à plus belle, elles s'arrêtèrent à faire un choix de dix filles d'une grande beauté ; parmi celles-ci Vassali en choisit une qui s'appelait Solomonée. Le monarque vécut avec elle vingt ans, sans avoir d'enfants. Un jour de l'année 1525, se promenant avec ses courtisans, il s'arrêta devant un nid d'oiseaux, et s'écrie : « Ah ! ces oiseaux sont plus heureux que moi, ils ont au moins des enfants ! Que deviendra mon héritage ? » Et les flatteurs de répondre : « On abat le figuier stérile pour en planter un autre dans le verger ! »

Vassili entendit parfaitement ce conseil, qu'il avait probablement provoqué et commandé ; il répudia Salomonée. Mais avant, il voulut avoir l'avis du clergé. Marc, métropolitain de Jérusalem, réprouva le divorce, et répondit en ces termes à Vassili : « Si tu épouses une autre femme, tu auras des enfants monstrueux ; ton empire sera la proie de la terreur et de la misère, il y aura des rivières de sang ; les têtes des seigneurs tomberont sous la hache, et les villes disparaîtront dans les flammes ! » Malgré cela, la belle et vertueuse Salomonée fut forcée de prendre l'habit monastique et Vassili choisit dans les métropolitains un certain Daniel, gras, vermeil, jeune ambitieux qui lui dit que le métropolitain de Jérusalem radotait et qu'il fallait passer outre. Daniel prouva ensuite que le divorce de Vassili était louable, quoique contraire à la morale publique et religieuse, et qu'il devait se remarier, en dépit des canons de l'Église. Vassili

épousa bientôt Hélène Glinska. Les Moskovites rigides en furent scandalisés; mais le maître le voulait ainsi; son métropolitain gras et vermeil avait parlé, et l'opinion devait se taire.

Trois ans s'étaient écoulés depuis ce mariage, lorsque enfin Helène accoucha, en 1530. d'un fils. Le métropolitain Daniel, en contredisant les prophéties du métropolitain Marc, et s'appuyant sur celle qu'il fabriqua lui-même, dit au contraire que le nouveau-né serait *un Titus doué d'un vaste génie*. Avant sa mort, arrivée en 1533, Vassili désigna pour successeur Yvan le *futur Titus*, qu'il plaça sous la tutelle de sa veuve Hélène, et sous la *sainte* protection du *saint* métropolitain Daniel !

Arrivé en 1547, à l'âge de dix-sept ans, Yvan IV saisit les rênes du gouvernement, et il ne tarda pas à se livrer à tous les genres de cruauté. Cet homme offre le tableau le plus complet de toutes les vertus du tzarisme, de l'habileté transcendante en politique et en diplomatie, et des bienfaits de cette monarchie russe considérée comme éminemment conservatrice et protectrice de l'ordre et des légitimités européennes. A tous ces titres la biographie d'un tzar de Moskovie appartient à notre sujet, et doit être connue particulièrement de nos nombreux lecteurs. Aujourd'hui surtout, en présence de la gravité des événements, les souvenirs du passé moskovite doivent plus que jamais être mis en parallèle avec le présent du même empire, d'autant plus que la *sainte* Russie, ses tendances, ses projets, ses hommes d'État et de guerre ne changent jamais, et suivent *religieusement* leurs *glorieuses* et *orthodoxes* traditions !

Parmi les hommes probes de la cour du tzar Yvan, il y avait Alexis Adascheff et le métropolitain Sylvestre, conseillers d'Yvan. Le premier, qui avait occupé jusqu'alors la place la plus importante au conseil accepta le rang de voïévode et partit pour la Livonie. Quant à Sylvestre, il se retira dans la solitude d'un monastère; mais l'ombrageux Yvan fit enfermer Adascheff à Dorpat, où il succomba empoisonné, et Sylvestre fut exilé au monastère isolé de Solovetzk, dans une île sauvage de la mer Blanche. Depuis, c'est-à-dire dès l'année 1560 à 1584, durant vingt-quatre ans, il ne cessa de franchir tous les dégrés du crime et d'une cruauté sans bornes.

Non content d'empoisonner Adascheff, il persécuta ses parents : ils furent privés de leurs biens et relegués dans des régions lointaines. Le peuple déplorait le sort de ces innocents ; il maudissait les flatteurs, les nouveaux conseillers du tzar, et le tzar irrité voulut étouffer le mécontentement général par la terreur.

Il y avait alors à Moskou une femme de condition, nommée Marie, connue par la pratique des vertus chrétiennes autant que par son amitié pour Adascheff. On l'accusa de haïr le tzar et de vouloir le faire périr par ses sorcelleries; elle fut punie de mort avec ses cinq fils et un grand nombre d'autres personnes accusées du même crime.

Le prince Démétrius Obolenskoï, fils du voïévode mort prisonnier de guerre en Litvanie, périt pour une parole indiscrète. Offensé de l'orgueuil du jeune Basmanoff, favori d'Yvan, il osa lui dire: « C'est par des actions utiles que nous prouvons notre dévouement au souverain, et non pas comme toi par les dissolutions de Sodome. » Basmanoff porta ses plaintes au tzar, qui le étouffer dans un caveau après l'avoir forcé de boire une coupe d'hydromel très-capiteux à la santé d'Yvan.

Le prince Repnine assista au palais à une scène scandaleuse, où le tzar, ivre d'hydromel dansait avec ses favoris masqués. Repnine ne put retenir des larmes de douleur. Yvan ayant voulu lui mettre un masque, Repnine l'arrache, le foule aux pieds et s'écrie: « Convient-il à un monarque de faire l'histrion? Quant à moi, boïar et membre du conseil, je rougirais d'agir comme un insensé! » Le tzar le chassa aussitôt de sa présence, et quelques jours après ce boïar agenouillé dans une église fut poignardé dans cette position.

Les princes-Kaschine et Kourlatieff furent cendamnés à mort avec toute leur famille. Le prince Vorotignskoï, premier seigneur de la cour, vainqueur des Kazanais, fut exilé avec sa famille à Bielozéro. Le voiévode Schérémétieff fut jeté dans un affreux cachot, mis à la question, chargé de chaînes. Le tzar vint le visiter et lui demanda froidement: « Où sont tes trésors. tu passes pour riche? — Mes trésors, je les ai envoyé à Jésus-Christ, mon Sauveur, par les mains des pauvres. » Le frère de Schérémétieff, membre du conseil et voïevode, fut étranglé par ordre d'Yvan.

La terreur régnait dans la capitale arrosée de sang; les prisons, les monastères, regorgeaient de victimes. Parmi tant d'autres, le prince André Kourbsky, se distingue particulièrement. Couvert, dès sa jeunesse, de blessures dans les combats à Toula, à Kazan, en Tartarie, en Livonie, et en même temps homme d'État, ce prince est menacé sur une misérable délation d'une mort atroce et ignomineuse. Frémissant à cette idée, il expose à son épouse qu'il ne restait que deux partis à prendre, ou de mourir bientôt sous ses yeux, ou d'avoir le courage de la quitter

pour toujours. Cette femme généreuse répondit qu'elle était prête à sacrifier son bonheur pour sauver les jours de son époux, et le prince, baigné de larmes, prend congé d'elle; il donne sa bénédiction à un fils de neuf ans, profite de la nuit pour sortir secrètement de sa maison, franchit les murs de la ville de Dorpat, et, au moyen de deux chevaux préparés par un domestique affidé, il arriva heureusement à Wolmar, chez les Polonais, et se confia à leur loyale et généreuse hospitalité.

Avant tout, Kourbsky voulut expliquer au tzar les motifs de sa démarche, épancher la douleur, l'indignation qui remplissaient son âme, et, cédant à l'impulsion du sentiment, il lui écrivit une lettre que son fidèle serviteur Schibanoff, l'unique compagnon de sa fuite, se chargea de remettre lui-même. Il tint parole : arrivé à Moskou, il trouve le tzar à l'entrée du palais, et lui présente sa dépêche cachetée en disant : « C'est de la part de mon maître, maintenant exilé, le prince André Kourbsky. » Le tzar, transporté de courroux, lui donne dans les jambes un coup de son bâton ferré, et le sang coule de sa blessure. Immobile, l'envoyé garde le silence, tandis qu'appuyé sur ce bâton, Yvan le Cruel se fait lire la lettre de Kourbsky, conçue en ces termes :

« Monarque autrefois illustre, jadis béni du Seigneur, mais, pour la punition de nos péchés, consumé aujourd'hui d'une fureur infernale, corrompu jusqu'au fond de la conscience, tyran dont les plus infidèles souverains de la terre n'offrent point de de modèle, écoute-moi !

« Dans le trouble qui bouleverse mon cœur affligé, je dirai peu, mais avec l'accent de la vérité. Pourquoi, au milieu d'affreux supplices, as-tu déchiré *les forts d'Israël,* ces illustres guerriers que le ciel t'avait donnés? Pourquoi as-tu versé leur sang précieux et sacré dans le temple du Très-Haut? N'étaient-ils pas enflammés de zèle pour leur souverain, pour leur patrie? Habile à forger des calomnies, tu donnes aux fidèles le nom de traîtres, aux chrétiens celui de sorciers; à tes yeux, les vertus sont des vices, la lumière n'est que ténèbres. Et en quoi ces dignes protecteurs de la Russie t'avaient-ils offensé? Ne sont-ils pas les héros qui ont détruit les royaumes de Bati-Khan, où nos ancêtres gémissaient dans un cruel esclavage? N'ont-ils pas couvert de gloire et ton règne et ton nom, en faisant tomber devant toi les forteresses des Germains-Livoniens? Qu'elle est la récompense de ces infortunés? la mort!

« Eh quoi! te croiras-tu donc immortel? N'est-il pas un Dieu

et un tribunal suprême pour les rois ? Je ne détaillerai pas ici ce qu'il m'a fallu souffrir de tes cruautés ; mon âme en est encore trop fortement navrée ; je n'ai qu'une chose à dire : tu m'as contraint d'abandonner la sainte Russie ! mon sang, répandu pour toi, crie vengeance au Tout-Puissant, qui lit au fond des cœurs. J'ai cherché à découvrir en quoi je puis m'être rendu coupable, soit dens mes actions, soit dans mes pensées les plus secrètes ; j'ai scrupuleusement interrogé ma conscience, et j'ignore mon crime envers toi. Jamais sous ma conduite tes bataillons n'ont tourné le dos à l'ennemi : ma gloire a rejailli sur toi ! Mes services ne se bornent pas à un ou deux ans passés dans les fatigues consacrés aux exploits guerriers ; pendant un grand nombre d'années j'ai souffert le besoin, la maladie, loin de ma mère, de mon épouse, de ma patrie. Compte mes combats et mes blessures ! je n'en veux pas tirer vanité, mais Dieu sait tout : c'est à lui que je me confie, plein d'espoir dans l'intercession des saints et de mon aïeul le prince Fédor de Yaroslaf...

« Adieu, nous voilà séparés pour jamais, et tu ne me reverras plus qu'au jour du jugement dernier ; mais les pleurs de victimes innocentes préparent le supplice du tyran. Crains les morts eux-mêmes ! Ceux que tu as massacrés sont auprès du trône du souverain juge et demandent vengeance ; tes armées ne te sauveront pas : de vils flatteurs, ces indignes boïars compagnons de tes festins et de tes débauches, corrupteurs de ton âme, rapportent leurs enfants en sacrifice ; toutefois ils ne te rendront pas immortel.

« Cette lettre arrosée de mes larmes sera déposée dai tombe, je paraîtai avec elle au jugement de Dieu. *Amen.*

« Écrite dans la ville de Wolmar, l'an 1564, domaine du . de Pologne Sigismond-Auguste, mon souverain, de qui, avec l'aide du Tout-Puissant, j'espère les bontés et j'attends des consolations dans ma douleur.

« Prince ANDRÉ KOURBSKY. »

Le tzar, ayant écouté la lecture de cette lettre, questionna Schibanoff sur les circonstances de la fuite du prince. Le vertueux serviteur ne dévoilà rien, il fut torturé et se trouva heureux de mourir pour son maître. Tant de grandeur d'âme excita la surprise de tous les spectateurs, le tzar lui-même en témoigna son admiration.

Mais le cœur d'Yvan était en proie à de vives inquiétudes, qui

ne lui laissaient aucun calme ; de noirs soupçons l'agitaient sans cesse, et tous les bons boïars lui paraissaient autant d'ennemis secrets, partisans de Kourbsky. Tout à coup le bruit se répand à Moskou que, sans faire connaître le but de son voyage, le tzar allait partir, accompagné de sa famille, de ses gentilshommes, de ses gens de robe et de guerre, convoquées à cet effet des villes même éloignées, avec leurs femmes et leurs enfants.

Le 3 décembre 1564, on voit arriver de grand matin sur la place du Kremlin, quantité de traîneaux dans lesquels on transporte aussitôt de l'or, de l'argent, des images, des croix, des vases précieux, des vêtements, etc. Le tzar se rend à l'église de l'Assomption, il ordonne au métropolitain de célébrer l'office, prie avec ferveur, reçoit la bénédiction d'Athanase, et présente sa main à baiser aux boïars, aux officiers et aux marchands. Ensuite il monte en traîneau avec sa famille et toute sa cour, et arrive à la Sloboda-Alexandrovskaïa.

Le 3 janvier 1565, l'officier Polevanoff apporta à Moskou, au métropolitain, une lettre du tzar, dans laquelle il détaillait les séditions et les prétendus crimes des boïars pendant sa minorité. La consternation fut grande, et les Moskovites *supplièrent le tzar de rentrer en ville pour se prosterner aux pieds du souverain et le fléchir par leurs larmes !* Une députation se rendit à Alexandrovskaïa ; le tzar la reçut, et après avoir adressé de vifs reproches aux boïars, il termina ainsi : « Je veux bien consentir à reprendre mon sceptre, sous des conditions que je vous ferai connaître. » Ces conditions étaient qu'Yvan serait …èrement libre de châtier les soi-disant *traîtres* par la dis-…e, par la mort, par la confiscation de leurs biens, sans avoir supporter ni représentations ni importunités de la part du …ergé.

Le 2 février 1565, le tzar rentra solennellement à Moskou ; dès le lendemain, il convoqua le clergé, les boïars, les gentilshommes et les magistrats. Son aspect excita dans l'assemblée un profond étonnement. Avant son départ de Moskou, il avait les épaules hautes, les bras musculeux, la poitrine large, de beaux cheveux, de longues moustaches, de petits yeux gris pleins de feu. A son retour, il était tellement changé, qu'à peine on pouvait le reconnaître, une sombre férocité se peignait dans ses traits déformés, il avait l'œil éteint, il était presque chauve, et il ne lui restait plus que quelques poils à la barbe.

Après une nouvelle énumération de ses griefs, il annonça qu'il allait former une légion d'élus sous le nom d'*opritchnina*, et qui

devait servir auprès de sa personne de garde particulière. Il nomma dix-neuf principales villes dont il se rendit propriétaire, ainsi que les dépendances de Moskou, et plusieurs autres bourgs avec leurs revenus. Il annonça qu'il choisirait mille satellites parmi les princes, les gentilshommes et les enfants boïars, et qu'il leur donnerait dans ces districts les fiefs dont les propriétaires seraient transférés en d'autres lieux. Il s'empara dans Moskou même de plusieurs rues d'où il fallut chasser tous les gentilshommes et employés qui ne se trouvaient pas inscrits dans le *millier* du tzar. Il éleva une nouvelle citadelle. Enfin il se fit payer une somme de 100,000 roubles pour les frais occasionnés par son voyage de Moskou à Alexandrovskaïa.

Le lendemain, 4 février, il ordonna les exécutions. Parmi plusieurs victimes choisies entre les familles les plus considérables, il y avait le fameux voïévode prince Alexandre Garbaty-Schouiskoï, et son fils Pierre, âgé de dix-sept ans. Ils se rendirent tous deux au lieu du supplice avec calme et dignité et se tenant par la main. Afin de ne pas être témoin de la mort de l'auteur de ses jours, Pierre présenta le premier la tête au glaive, mais son père le fit reculer en disant avec émotion : « Non, mon fils, que je ne te voie pas mourir ! » Le jeune homme lui cède la place, et aussitôt la tête du prince est détachée du corps ; son fils la prend entre ses mains, la couvre de baisers, et, levant les yeux au ciel, il se livre d'un air serein entre les mains du bourreau.

Après les massacres et les proscriptions, le tzar s'occupa immédiatement de la formation de sa nouvelle garde. On amenait des jeunes gens dans lesquels on ne cherchait qu'une certaine audace ; on préférait ceux qui étaient cités par leurs débauches et une corruption qui les rendait propres à tout entreprendre. Le tzar porta leur nombre jusqu'à 6,000 hommes, qui lui prêtèrent *serment* de le servir envers et contre tous. En conséquence, le tzar leur abandonna non-seulement les terres, mais encore les maisons et les biens meubles de douze mille propriétaires qui furent chassés, les mains vides, des lieux affectés à la légion.

Lorsque Yvan retournait à Sloboda-Alexandrovskaïa, dans ce château menaçant, environné de sombres forêts, il consacrait au service divin la plus grande partie de son temps : il imagina même de transformer son palais en monastère et ses favoris en moines. Il donna le nom de *frères* à trois cents légionnaires choisis parmi les plus dépravés, prit le titre d'*abbé*, puis institua

le prince Athanase Viazemskoï *trésorier*, et Malouta-Skouratoff *sacristain*. Après leur avoir distribué des calottes et des soutanes noires, sous lesquelles ils portaient des habits éclatants d'or, garnis de fourures de martre, il composa la règle du couvent, et prêcha l'exemple dans son étroite observance.

A trois heures du matin, le tzar, accompagné de ses enfants et de Skouratoff, allait au clocher pour sonner matines ; aussitôt tous les *frères* se rendaient à l'église : celui qui manquait à ce devoir était puni par huit jours de prison. Pendant le service, qui durait jusque vers sept heures, le tzar chantait, lisait, priait avec tant de ferveur, que toujours il lui restait sur le front des marques de ses prosternations. A huit heures on se réunissait de nouveau pour entendre la messe, et à dix tout le monde se mettait à table, excepté Yvan, qui lisait debout et à haute voix de salutaires instructions. L'abondance régnait dans les repas : on y prodiguait le vin et l'hydromel. L'*abbé*, c'est-à-dire le tzar, dînait après les autres. Il s'entretenait avec ses favoris des choses de la religion, sommeillait ensuite, ou bien allait dans les prisons pour faire appliquer quelques malheureux à la torture. Ce spectacle horrible semblait l'amuser ; il en revenait chaque fois avec une physionomie rayonnante de contentement. Il plaisantait, il causait avec plus de gaieté que d'ordinaire. A huit heures on allait aux vêpres ; enfin, à dix, Yvan se retirait dans sa chambre à coucher, où, l'un après l'autre, trois aveugles lui faisaient des contes qui l'endormaient pour quelques heures. A minuit il se levait et commençait sa journée par la prière. Quelquefois on lui faisait des rapports sur les affaires du gouvernement ; quelquefois les ordres les plus sanguinaires étaient donnés au chant des matines ou pendant la messe ! Pour rompre l'uniformité de cette vie, Yvan faisait ce qu'il appelait des *tournées*. Il visitait alors les monastères voisins et éloignés, allait inspecter les forteresses sur les frontières ou poursuivre les bêtes sauvages dans les forêts et les déserts de la Moskovie, préférant à toutes la chasse de l'ours.

Un jour de l'année 1567, les dénonciateurs s'en prirent à Fédoroff, grand-écuyer de la cour, blanchi dans l'administration de l'État, et accusèrent ce débile vieillard de songer à détrôner le tzar. En présence de toute sa cour, Yvan revêtit Fédoroff des ornements royaux, plaça la couronne sur sa tête, le fit asseoir sur le trône un sceptre dans la main, puis, se découvrant, il lui fit une profonde révérence, et dit : « Salut ! ô grand tzar de » Russie ! tu reçois de moi l'honneur que tu ambitionnais ; mais

» si j'ai eu la puissance de te créer souverain, j'ai aussi celle de » te précipiter du trône! » A ces mots, il lui enfonce un poignard dans le cœur. Ses satellites achèvent le vieillard, traînent hors du palais son corps défiguré, et l'abandonnent aux chiens. La femme de cet infortuné fut également égorgée, et leurs biens devinrent la *propriété légitime* du tzar ? Enfin on massacra plusieurs autres prétendus complices de Fédoroff, tels que Kourakine, Rostoffskoï. etc. Le prince Tschéniatieff crut pouvoir éviter la mort en se renfermant dans un monastère; mais les *opritschniks* de la garde du tzar l'arrachèrent de sa cellule, le grillèrent dans une poêle, et lui enfoncèrent des aiguilles sous les ongles. Toutine, trésorier de la cour, connu par ses richesses, fut haché en morceaux avec sa femme, ses deux jeunes filles, ses deux fils en bas âge, et cet horrible supplice fut exécuté par le prince Tscherkasskoï, frère de la tzarine!... Les *opritschniks*, armés de longs poignards, de haches, parcouraient les villes pour chercher des victimes, immolant publiquement une vingtaine de personnes par jour. Dans les rues, sur les places, on voyait partout des cadavres auxquels personne n'osait donner la sépulture; car les citoyens craignaient de sortir de leurs maisons, et le lugubre silence qui régnait dans Moskou n'était interrompu que par les cris féroces des bourreaux du tzar.

Pour mettre un terme à tant d'atrocités, le métropolitain Philippe, qui espérait pouvoir ramener à la raison un tel monstre, promit au peuple de ne pas épargner sa vie pour sauver celle de ses compatriotes innocents. Un dimanche de l'année 1564, accompagné de quelques boïars et d'une foule de satellites, Yvan se présente dans la cathédrale de l'Assomption, couvert, lui et sa suite, de soutanes noires et de bonnets élevés. Le métropolitain occupait sa place ordinaire. Le tzar s'approche de lui et attend sa bénédiction, mais sans proférer une parole. Le prélat avait les yeux fixés sur l'image du Sauveur. Les boïars lui disent: « Saint » père! voici le tzar, donnez lui votre bénédiction. » Alors le métropolitain Philippe, jetant un regard sur Yvan, répondit: « Non. Dans cet appareil, sous ces étranges vêtements, je ne » puis reconnaître le tzar orthodoxe. Je ne le reconnais pas davantage dans le gouvernement de la Moskovie... O prince, nous » offrons en ces lieux des sacrifices au Seigneur, et derrière » l'autel le sang des chrétiens innocents coule à grands flots. » Jamais, depuis que le soleil luit aux yeux des mortels, on n'a » vu un monarque éclairé de la vraie foi déchirer aussi cruelle- » ment ses propres États! Chez les païens eux-mêmes, dans les

» pays infidèles, on trouve des lois, de la justice, de la compas-
» sion pour les hommes; il n'en existe point en Russie! les
» biens, la vie des citoyens n'ont plus de garantie; on ne voit que
» meurtres, que brigandages, et tous ces meurtres se commettent
» au nom du tzar! Vous êtes élevé sur le trône; mais il est un
» être suprême, notre juge et le vôtre. Comment paraîtrez-vous
» devant son tribunal couvert du sang des justes, étourdi de
» leurs cris de douleur; car les pierres que vous foulez aux
» pieds crient vengeance au ciel! O prince, je vous parle comme
» pasteur des âmes, et je ne crains que Dieu seul! »

Yvan, frémissant de rage, frappe de son bâton ferré le pavé du temple, et s'écrie d'une voix terrible, en hurlant comme un tigre des déserts : « Moines audacieux, jusqu'ici je vous ai épargnés, rebelles que vous êtes! à dater de ce jour, je serai tel » que vous me représentez! » A ces mots, il sort de l'Église le regard menaçant, et dès le lendemain les assassinats, les bûchers, les noyades, les empalements, les pendaisons, l'écartèlement recommencent. Les principaux officiers du métropolitain furent tous arrêtés, torturés, à l'effet de leur faire avouer les secrets desseins de Philippe, tourments inutiles qui ne produisirent aucune découverte.

Pendant qnelque temps il retarda sa vengeance contre le métropolitain lui-même, mais pour lui prouver que ses remontrances avaient été impuissantes. Au mois de juillet de la même année 1568, à minuit, les favoris du tzar, Viazemskoï, Malouta-Skouratoff et Griaznoï, à la tête de la *légion des élus*, enfoncent les maisons d'un grand nombre de seigneurs, de négociants, enlèvent les femmes connues par leur beauté, et les conduisent hors de la ville. Au lever du soleil, ils sont rejoints par le tzar en personne, escorté de mille satellites. On se met en route. A la première couchée on lui présente des femmes, parmi lesquelles il en choisit quelques-unes, abandonnant les autres à ses favoris. Ensuite il fait avec eux le tour des murs de Moskou, brûlant les maisons des boïars disgraciés, mettant à mort leurs fidèles serviteurs, exterminant jusqu'aux bestiaux, surtout dans les villages de Kolomna, qui appartenaient au grand-écuyer Fédoroff. Il y découvrit une chambre à l'étage le plus élevé d'un bâtiment, où s'étaient réfugiées plusieurs personnes; il donna ordre de placer sous cette chambre, comme sous celles qui l'entouraient, plusieurs tonneaux de poudre; il se mit alors à une grande distance avec ses troupes en ordre de bataille, comme devant une ville assiégée, et attendit le moment de l'explosion.

Dès que l'édifice eut sauté, il se précipita au grand galop à travers les débris, suivi de sa troupe de démons, qui poussaient de grands cris, et avides comme lui de voir les membres déchirés de ceux qu'il avait fait enfermer dans l'édifice. Alors on trouva un nommé Yvan Kolytscheff attaché par le bras à une grande poutre, assis sur la terre sain et sauf, et louant Dieu !... au dire de l'historien russe Karamzine. Alors un des *élus*, poussant son cheval de son côté, lui trancha la tête d'un coup de sabre et l'apporta au tzar comme un présent agréable. Rentré dans Moskou, le tzar fit reconduire chez elles les femmes enlevées, dont plusieurs moururent de honte et de douleur.

Mais il restait encore l'inopportun métropolitain Philippe ; le tzar fit dresser contre lui un acte d'accusation, et le força d'officier le jour de Saint-Michel archange ; mais au moment où Philippe, revêtu de ses habits sacerdotaux, disait la messe dans la cathédrale de l'Assomption, les *opritschniks* pénétrent dans le sanctuaire, saisissent le métropolitain, lui arrachent les marques de sa dignité, le revêtent d'une soutane grossière, le chassent de l'église à coups de balai, et l'enferment d'abord au couvent de l'Épiphanie : plus tard le tzar l'exila au monastère d'Otrotsch dans la goubernie de Tver. Puis enfin il ordonna l'élection d'un nouveau métropolitain, nommé Cyrille, archimandrite de Troïtskaia, digne favori du tzar.

Yvan se trouva libre de s'abandonner désormais à sa férocité autocratique. Jusque-là il avait fait périr des individus, il commença à exterminer des villes entières. Torjok, Kolomna et autres furent les premiers théâtres de ces meurtres. Quoique les villes de Novogrod et de Pskow, comme on l'a vu plus haut, fussent déjà domptées par l'autocratie moskovite, elles conservaient cependant encore une ombre de leur existence civile. Imitant l'exemple de son aïeul et de son père, il fit transporter au printemps de 1569 à Moskou cinq cents familles de Pskow et cent cinquante de Novogrod. Ceux qu'on arrachait à leur patrie versaient des larmes amères ; ceux qu'on y laissait tremblaient dans l'attente des événements qu'annonçaient ces premières mesures.

Nos lecteurs savent déjà que Novogrod doit son origine aux Slavo-Polonais ; qu'aux différentes époques les rois et grands-ducs polono-litvaniens y exerçaient leur suprématie, et que par conséquent les habitants des deux républiques de Novogrod et de Pskow se rappelaient avec bonheur la bonté, la liberté civilisatrice de la Pologne et de la Litvanie. Quoique à l'époque dont nous parlons les Novogrodiens et les Pskoviens n'eussent plus

aucune relation avec la Pologne, les menaces moskovites ne leur laissaient pas de repos, et le tzar résolut d'exterminer jusqu'aux souvenirs du passé.

Un misérable, nommé Pierre, ayant reçu le châtiment de sa mauvaise conduite, résolut de s'en venger sur les habitants de Novogrod. Il fabriqua, sous le nom de l'archevêque et des habitants de cette ville, une lettre de soumission pour le roi de Pologne; il la cacha derrière l'image de la Vierge, dans l'église de Sainte-Sophie, puis il se réfugia à Moskou, et alla déclarer au tzar la prétendue trahison de Novogrod.

Au mois de décembre 1569, le tzar, accompagné de son fils Yvan-Yvanovitsch, de toute sa cour et de sa légion favorite, quitta la Sloboda-Alexandrovskaïa. Arrivé à Kline, il donne à sa légion le signal des meurtres, et depuis Kline jusqu'à Gorodnia ces montres marchent le glaive nu, couverts du sang des infortunés habitants ; ils arrivent ainsi à Tver. Là, dans une étroite cellule du monastère d'Otrotsch, respirait encore le saint vieillard Philippe ; le tzar envoie son favori, l'odieux Skouratoff (l'Orloff de l'époque), qui étouffa de ses mains le saint homme. Pendant cinq jours, la ville de Tver fut livrée au pillage. Les prisonniers de guerre polonais détenus dans le prisons de cette ville furent égorgés ou noyés dans les trous faits dans la glace du Volga. Toute la contrée qui s'étend jusqu'au lac Ilmen fut mise à feu et à sang. Tous ceux que l'on rencontrait sur la route étaient massacrés sous le prétexte que l'expédition d'Yvan devait être un secret pour la Russie.

Le 2 janvier 1570, la nombreuse avant-garde du tzar entra dans Novogrod; elle avait eu soin d'entourer la ville de fortes barrières, afin qu'il ne pût s'en échapper un seul homme. On commença par fermer les églises et les couvents pour garrotter les moines et les prêtres, exigeant d'eux vingt roubles par tête. Celui qui se trouvait hors d'état de payer cette amende était fustigé publiquement. On mit sous les scellés les maisons des plus riches citoyens, en même temps que l'on chargeait de fers les négociants, les marchands, les gens de robe, dont les familles étaient mises en surveillance dans leurs habitations. Le silence de la terreur régnait dans Novogrod. Ne pouvant deviner la cause ou le prétexte de ce châtiment, les citoyens tremblants attendaient l'arrivée du tzar.

Le 6 janvier, jour de l'Epiphanie, Yvan s'arrêta avec sa troupe à Gorodistsché, bourg situé à deux verstes (kilomètres) de Novogrod. Le lendemain on mit à mort tous les religieux qui n'a-

vaient point payé l'amende : ils furent assommés à coups de massue, et transportés ensuite dans leurs monastères respectifs pour y être enterrés. Pour justifier ces massacres, les dénonciateurs et le tzar disaient que ces prêtres, quoique schismatiques, étaient prêts à embrasser la religion des Polonais, c'est-à-dire le catholicisme romain.

Le 8, le tzar, accompagné de son fils et de sa légion, fit son entrée à Novogrod. L'archevêque Pimène avec le clergé et les panagias miraculeuses l'attendaient sur le grand pont : il voulut lui donner sa bénédiction ; Yvan refusa de la recevoir et lui dit d'un ton menaçant : « Homme impie, ce n'est pas la croix vivi-
» fiante que je vois entre tes mains, c'est une arme meurtrière
» que tu veux m'enfoncer dans le cœur. Je connais tes perfides
» projets et ceux de cette vile population. Je sais que vous êtes
» prêts à vous livrer à Sigismond-Auguste, roi de Pologne ! Dès
» ce moment tu n'es plus à mes yeux le pasteur des chrétiens,
» mais un ennemi de l'Église orthodoxe et de Sainte-Sophie,
» un loup carnassier, destructeur, un misérable acharné contre
» la couronne des monomaques ! » Après ces invectives, il lui ordonna de reporter le crucifix et les images dans l'église de Sainte-Sophie, où il alla entendre la messe !

En sortant de l'église, Yvan se rendit au palais épiscopal, se mit à table avec tous ses boïars, et commença à dîner ; tout à coup il se lève et pousse un cri effroyable !... A ce signal, ses satellites paraissent ; ils saisissent l'archevêque, ses officiers, ses gens de service. Le palais, les cellules, sont à l'instant livrés au pillage. Le prince Léon Soltykoff, maréchal de la cour, et Eustache, confesseur du tzar, enlevèrent le trésor, les vases sacrés, les images, les cloches ; ils dépouillèrent également les églises des riches monastères.

Après ces sacriléges, commencèrent les jugements, les soi-disant arrêts de justice ! Ils étaient rendus par Yvan et son fils de la manière suivante : tous les jours on amenait devant eux un millier de Novogrodiens, qui étaient aussitôt assommés, torturés ou brûlés. Quelquefois ces malheureux, attachés à des traîneaux par la tête ou par les pieds, étaient traînés sur la rive du Volkhov, à l'endroit où cette rivière ne se couvre pas de glace en hiver même. Là, de la hauteur du pont, on les précipitait dans l'eau par familles entières, les femmes avec leurs maris, les mères avec leurs enfants à la mamelle, tandis que les Moskovites, armés de pieux, de lances et de haches, se promenaient en bateaux sur la rivière, perçant, mettant en pièces

ceux des infortunés qui surnageaient à la surface de l'eau.

Puis Yvan, suivi de sa légion, visita tous les monastères des environs. Des bandes de ces brigands furent aussi envoyées dans les domaines de Novogrod pour y piller et exterminer les prétendus amis et partisans de la Pologne, sans distinction, sans examen ! Et ces scènes durèrent sans interruption pendant SIX SEMAINES ENTIÈRES !

Le 12 février, lundi de la seconde semaine du grand carême, au lever du soleil, le tzar fit appeler devant lui ceux des Novogrodiens de distinction qui restaient encore vivants, un par chaque rue. Ils parurent, semblables à des spectres, pâles, exténués par le désespoir et la terreur, attendant le coup de la mort. Il leur dit avec *douceur* : « Habitants de Novogrod qui avez con-
» servé la vie, priez Dieu pour qu'il nous accorde un règne heu-
» reux ; priez pour nos soldats, fidèles serviteurs de Jésus-Christ,
» afin que nous triomphions de nos ennemis visibles et invisibles.
» Que le Tout-Puissant juge votre archevêque, le traître Pi-
» mène et ses abominables complices ; c'est sur eux que doit
» retomber le sang qui a coulé dans ces lieux. Maintenant que
» les pleurs et les gémissements cessent, que la douleur et les
» regrets se calment, vivez et prospérez dans Novogrod. Je
» laisse pour me représenter mon boïar et voïévode, le prince
» Pronskoï, en qualité de gouverneur. Retournez en paix dans
» vos habitations. »

Le sort de l'archevêque n'était pas encore décidé : on le fit monter sur une jument blanche couvert de haillons, tenant dans les mains une musette et un tambour de basque, affublé comme un vil histrion ; on le promena de rue en rue ; ensuite on le fit partir pour Moskou.

Yvan quitta Novogrod et se dirigea sur Pskow, après avoir expédié à Moskou la proie acquise par le sacrilége et le pillage. La famine et les maladies vinrent achever la furie tzarienne ; pendant sept mois, les prêtres ne pouvaient suffire à donner la sépulture aux morts. La ville n'était plus qu'un désert. Une partie considérable du quartier des marchands, jadis si populeux, fut convertie en une grande place ; après avoir démoli tous les bâtiments devenus inhabités, on y jeta les fondements d'*un palais pour les tzars !...*

Les historiens pensionnés, cordonnés, gratifiés de tabatières ou de bagues en diamants, nommés membres des académies moskovites, ne cessent de répéter que Novogrod est le berceau de l'empire russe, que tous ses souverains sont légitimes, glorieux,

essentiellement orthodoxes ! Mais si Novogrod ou Kiiow sont le berceau de l'empire; si ces villes et provinces ne font que *retourner, rentrer* et se *rattacher* historiquement, légitimement, naturellement au tronc principal de Moskou, pourquoi donc démolir de fond en comble, exterminer des populations entières, qui selon les tzars, sont parfaitement moskovites, nationales, orthodoxes, et représentent dans une union compacte et dans un magnifique ensemble le panslavisme ! Si le berceau de l'empire, si ses plus belles et ses plus riches possessions : Novogrod, Pskow, Kiiow, etc., ont été traitées comme on vient de le voir, que réservaient les tzars *paternels* et *magnanimes* à la Finlande, à la Pologne et à la Turquie !...

Yvan réservait à Pskow le sort de Novogrod. Il passa la nuit du samedi dans le couvent de Saint-Nicolas à Lubatow. De là il découvrit cette ville, dont les citoyens, effrayés à l'approche de la tempête, faisaient leurs adieux à la vie. A minuit, le son des cloches de toutes les églises de Pskow retentit aux oreilles du tzar. Son imagination lui représenta vivement avec quel sentiment douloureux les citoyens allaient aux matines prier pour la dernière fois. Aussi, dans un inexplicable élan de pitié, il dit à ses généraux : « Émoussez vos glaives sur la pierre; que les meurtres cessent ! » Le lendemain il entra dans la ville, et vit avec étonnement, devant toutes les maisons, des tables dressées et couvertes de mets, d'après les conseils du gouverneur prince Tokmakoff. Le tzar se dirigea vers l'église; après le *Te Deum*, il visita la cellulle du solitaire Nicolas. Celui-ci offrit à Yvan un morceau de viande crue, et le tzar lui ayant dit : « Je suis chrétien, et je ne mange point de viande au grand carême, » l'anachorète lui répondit : « Tu fais pis : tu te nourris de sang et de chair humaine, oubliant non-seulement le carême, mais Dieu lui-même. Je te prédis à toi et à ton empire d'épouvantables malheurs. Les hommes de ta race ont commencé par les crimes et finiront de même ! » Le tzar, saisi de terreur, sortit immédiatement de Pskow, mais il demeura pendant quelques jours dans les faubourgs, permettant à ses *opritschniks* de piller les propriétés des plus riches habitants; il avait défendu de toucher aux biens immeubles des prêtres et des moines; néanmoins il enleva les trésors des couvents, des vases sacrés, des images, des livres. Il reprit le chemin de Moskou pour assouvir dans de nouveaux carnages son insatiable soif de sang.

Le moment était venu où les statellites les plus dévoués du tzar, longtemps calomniateurs, allaient périr eux-mêmes victimes

d'une calomnie. Parmi les favoris, le prince Athanase Viazemskoï était seul confident des projets du tzar, qui les lui communiquait dans sa chambre à coucher, pendant le silence des nuits. Un jeune enfant boïar, nommé Féodoroff-Lovtschikoff, comblé de bienfaits par Viazemskoï, l'accusa d'avoir prévenu les Novogrodiens de la colère du tzar, et par ce moyen d'avoir privé Yvan de la possession de plus grandes richesses en or et en argent; il n'en fallut pas davantage pour le perdre.

Yvan dissimula quelques jours; puis tout à coup ayant fait appeler Viazemskoï pour lui parler des affaires de l'État avec sa confiance accoutumée, il donna ordre d'assassiner, pendant ce temps, tous les serviteurs dévoués au prince. En rentrant chez lui, celui-ci aperçoit leurs cadavres ensanglantés. Sans laisser paraître ni émotion ni surprise, il revient dans son appartement, espérant calmer le courroux du tyran par cette preuve de soumission; mais à l'instant il est arrêté avec d'autres amis et jeté dans un cachot. Tous les prévenus subirent la question; celui qui n'avait pas la force d'en supporter les douleurs faisait des aveux mensongers qui le compromettaient, ainsi que ses compagnons, torturés également pour découvrir des secrets qu'ils ignoraient eux-mêmes.

Les procès-verbaux contenant les déclarations de ces malheureux formèrent un acte d'accusation énorme qui fut présenté au tzar et à son fils. Aussitôt les prétendus traîtres sont condamnés à mort. Leur supplice devait offrir aux regards des habitants de Moskou, déjà habitués aux horreurs, un spectale capable de les étonner encore!

Le 25 juillet 1570, on vit dresser dix-huit potences au milieu de la grande place du marché, dans le quartier de Kitaï-Gorod; étaler des instruments de torture, allumer un énorme bûcher au-dessus duquel était suspendue une grande cuve remplie d'eau. A ces épouvantables apprêts, les Moskovites furent persuadés que leur dernier jour était arrivé, et que le tzar allait exterminer à la fois la capitale et ses habitants. Éperdus de terreur, ils fuient et se cachent partout où ils le peuvent, abandonnant dans les boutiques ouvertes leurs marchandises, leur argent. Bientôt la place est déserte; on n'y voyait qu'une troupe d'*opritschniks* rangés autour du gibet et du bûcher embrasé, dans un profond silence.

Tout à coup l'air retentit du roulement des tambours : on aperçoit le tzar à cheval avec son fils. Il était accompagné des boïars et de sa légion marchant dans le plus grand ordre,

suivie des condamnés, au nombre de plus de trois cents, semblables à des spectres, meurtris, déchirés, ensanglantés, pouvant à peine se traîner.

Arrivé au pied des gibets, Yvan promène ses regards autour de lui : étonné de n'apercevoir aucun spectateur, il ordonne aux légionnaires de rassembler les habitants et de les amener sur la place. Impatienté de leur lenteur, il court lui-même sur leurs pas, appelant les Moskovites au spectacle qu'il leur avait préparé, leur promettant *grâce* et *sureté*. Les Moskovites n'osèrent point désobéir : ils sortent des caves, des souterrains où ils s'étaient cachés, et se rendent, tremblants de frayeur, sur la place des exécutions qu'ils remplissent en peu d'instants ; il y avait du monde aux croisées et jusque sur les toits. Alors élevant la voix, le tzar leur dit : « Peuple de Moskou, vous allez voir des tortures et des supplices ; mais je punis des traîtres. Répondez-moi, mon jugement vous paraît-il juste ? » A ces mot de bruyantes acclamations partent de tous côtés : « Vive le tzar, notre seigneur et maître ! périssent ses ennemis ! »

Yvan fit retirer de la foule des condamnés cent quatre-vingts personnes auxquelles il accorda la vie comme aux moins coupables ; ensuite le secrétaire du conseil privé, déployant un rouleau de parchemin, publia le nom des victimes. Le conseiller Viskovaty fut le premier sur qui les sicaires s'élancent ; ils lui ferment la bouche, le pendent par les pieds et le taillent en pièces : Malouta Skouratoff, descendu de cheval, coupa le premier une oreille au martyr. Après cela on saisit le trésorier Tounikoff ; on versait alternativement de l'eau bouillante et de l'eau glacée sur le corps de ce malheureux, qui expira dans d'horribles souffrances. Les autres furent égorgés, pendus ou hachés en morceaux.

Le tzar lui-même, à cheval, d'un air tranquille, perça un vieillard de sa lance : dans l'espace de quatre heures, on mit à mort environ deux cents hommes ! Enfin les meurtriers, baignés de sang, brandissant leurs sabres fumants, vinrent se ranger devant le tzar en poussant leurs cris de joie : *Hoïdà ! hoïdà !* cris des Tatars pour animer leurs chevaux, et glorifiant la ***justice tzarienne*** ! Yvan, parcourant la place, examina les amas de cadavres en souriant. Quant au prince Viazemskoï, il expira dans la prison au milieu des tortures.

Le tyran se reposa pendant trois jours, car il était indispensable d'inhumer les cadavres ; mais le quatrième, on amena sur la place de nouveaux condamnés ; cette fois ces sanglantes victimes, privées de sépulture, restèrent huit jours exposées à la

voracité des chiens, qui se les disputaient. Les femmes des gentilshommes égorgés, au nombre de quatre-vingts, furent noyées dans la Moskova. Les princes Obolenskoï, Prozoroffskoï, les boïars Vorontzoff, Boutourline, etc., furent égorgés. Le voïévode Golokhvastoff, qui se réfugia dans un monastère, en fut retiré; le tzar le fit placer sur un baril de poudre à canon, qu'il fit sauter, et dit en plaisantant : « Les cénobites sont des anges qui doivent s'envoler au ciel! » Le prince Schakhoffskoï fut tué de la propre main du tzar, d'un coup de masse d'armes. Il va sans dire que les biens des victimes furent confisqués et devinrent apanages du tzar.

Outre les poêles ardents, on construisit, pour la torture, des fourneaux d'une espèce particulière; on fabriqua des tenailles, des griffes de fer, de longues aiguilles. On coupait aux malheureux patients les membres l'un après l'autre; on les sciait en deux parties, au moyen de cordeaux; on les écorchait tout vifs; on leur tailladait la peau du dos par longues tranches!...

Lorsqu'au milieu des horreurs du carnage, la Russie était comme pétrifiée par la terreur, le palais d'Yvan retentissait du bruit de joyeux festins. Le tzar s'y livrait au plaisir, entouré de ses satellites et d'histrions qu'on leur envoyait avec des ours. Il se servait de ces animaux pour la chasse aux hommes dans ses moments de fureur ou comme simple divertissement. Quelquefois, apercevant près du palais un groupe de citoyens paisiblement rassemblés, il faisait lâcher deux ou trois ours et riait aux éclats de l'épouvante que faisait naître ces bêtes féroces déchirant quelques malheureux.

L'un des principaux amusements du tzar était une nombreuse troupe de bouffons, dont les fonctions étaient de le faire rire avant et après les meurtres. Souvent ils payaient de leur vie un bon mot hasardé. On distinguait parmi eux un prince Gvozdieff, qui occupait un rang élevé à la cour. Un jour, mécontent d'une de ses plaisanteries, le tzar lui versa sur la tête une écuelle de soupe bouillante; le malheureux, poussant un cri de douleur, veut prendre la fuite; mais Yvan lui porte un coup de couteau, et Gvozdieff, baigné dans son sang, tombe sans connaissance. On appelle sur le champ le docteur Arnolphe, et le tzar lui dit : « Sauvez mon bon serviteur, j'ai plaisanté avec lui un peu trop rudement. » — « Si rudement, répondit le docteur, que Dieu seul et Votre Majesté pourraient le rendre à la vie. Il ne respire plus! » Le tzar fit un geste de mépris, donna au mort l'épithète de chien, et continua de s'amuser.

Un autre jour, au moment où il était à table, le voïévode Boris Titoff se présente devant lui, s'incline jusqu'à terre et lui adresse les compliments accoutumés. Le tzar lui dit : « Dieu te conserve, mon cher voïévode, tu mérites une grâce de ma part ; » et prenant un couteau, il lui coupe une oreille ! Titoff, sans laisser paraître la moindre douleur, sans changer de visage, remercia le tzar de sa *gracieuseté*, et lui souhaita un heureux règne !...

Quelquefois le tyran, bien que plongé dans la sensualité, semblait en oublier les plaisirs ; il repoussait soudain les mets et les liqueurs, abandonnait les festins, puis d'une voix de tonnerre appelant sa légion, il s'élançait sur un cheval et courait se baigner dans le sang. C'est ainsi que, quittant un dîner somptueux, il sortit un jour de son palais pour aller massacrer les prisonniers de guerre polonais, enfermés dans Moskou. Cette fois-ci l'épreuve fut dure : il n'avait point affaire à de vils sujets moskovites, qui souffraient si ignominieusement tant d'horreurs, mais à des polonais libres et civilisés. Le Polonais Bykowski arracha la lance des mains du tzar et allait l'en percer lui-même, lorsqu'il reçut la mort d'un coup porté par le tzarévitsch Yvan-Yvanovitsch ; car, dans de semblables occasions, ce jeune prince secondait son père avec ardeur, afin de maintenir purs et intacts les principes tzariens, sans lesquels l'existence de la Russie n'est pas possible. *Sint ut sint aut non sint !*... Après avoir assassiné plus de cent Polonais enchaînés, le farouche exterminateur s'en retourna triomphant dans son palais, aux cris ordinaires de ses satellites, *hoïda ! hoïda !* et se remit à table.

Un ambassadeur Italien s'étant un jour présenté devant le tzar sans se découvrir, Yvan lui fit clouer son chapeau sur la tête. Malgré ce terrible exemple, Jérôme de Boze, ambassadeur de la reine d'Angleterre, osa encore mettre son chapeau en présence du tyran, qui lui dit : « Sais-tu quel traitement a subi un autre ambassadeur pour une semblable hardiesse ? » — « Oui, mais si l'on fait une insulte à son ministre, Sa Majesté la reine Élisabeth saura bien en tirer une vengeance éclatante ! » Et le tzar, se tournant vers ses courtisans, s'écria : « Voilà un brave ! qui de vous eût agi et parlé de la sorte pour soutenir mon honneur et mes intérêts ? »

C'est un grand malheur pour l'Europe et pour la civilisation, que le tzar ait reculé devant la fermeté de Boze, car s'il en eût été autrement, l'Angleterre n'aurait pas soutenu, protégé et enrichi depuis plus de trois cents ans l'épouvantable Moskovie.

Une autre fois, le tzar ayant appris que deux dames s'étaient permis quelques plaisanteries sur son compte, ordonna de les amener dans son palais; là, les ayant fait dépouiller de tous leurs vêtements, il versa un boisseau de pois sur le parquet et les obligea de les ramasser un à un. Ce ne fut qu'après avoir accompli cette singulière pénitence qu'il leur fut permis de s'habiller et de retourner chez elles.

Ennuyé de son veuvage, bien que peu scrupuleux sur les lois de la chasteté, Yvan cherchait depuis longtemps une troisième épouse. On amena au tzar, dans la Slobode Alexandrovskaïa, des jeunes filles de toutes les villes des possessions moskovites, sans distinction de naissance et au nombre de plus de deux mille. Chacune lui ayant été présentée séparément, il en choisit d'abord vingt-quatre, et parmi celles-ci douze, que les médecins et les sages-femmes eurent ordre de visiter. Il compara longtemps leur beauté, leurs grâces, leur esprit, et donna enfin la préférence à Marfa Sabakine, fille d'un marchand de Novogrod. Il choisit en même temps une fille pour son fils aîné, nommée Eudoxie Sabouroff.

Tout à coup la fiancée du tzar tomba malade et commença à maigrir d'une manière surprenante. On répandit le bruit qu'elle avait été ensorcelée par de secrets ennemis, jaloux du bonheur domestique d'Yvan. Les soupçons se portèrent aussitôt sur les proches parents des défuntes tzarines, Anastasie et Marie. On ordonna une enquête, et avec elle recommencèrent les massacres. Le prince Michel Temgroukhovitsch, beau-frère d'Yvan, fut empalé. Les Yakovleff et Sabouroff périrent par le knout. Léon Soltykoff fut étouffé dans une prison. On imagina un nouveau genre de supplice. Élisée Bomélius, médecin, proposa au tzar d'employer le poison avec un art si infernal, que l'homme empoisonné expirait précisément à l'instant indiqué par l'autocrate. Ainsi périrent le prince Gvozdieff-Rostoffskoï, Griaznoï et autres.

Cependant, le 28 octobre 1571, le tzar épousa la malade, espérant, comme il le disait lui-même « l'arracher à la mort par cet acte d'amour et de *confiance dans la miséricorde du Tout Puissant !* » Six jours après son mariage, il ordonna celui de son fils avec Eudoxie; mais le banquet nuptial fut terminé par des funérailles : Marfa expira le 13 novembre.

Depuis, le tzar n'aperçut plus une ombre de résistance, le moindre danger pour sa personne : il avait exterminé ce qu'il appelait les *ambitieux;* leurs richesses étaient partagées entre le

trésor du tzar et les hommes muets complaisants de sa cruauté. Rassuré de la sorte, il abolit en 1570 l'odieuse légion d'*opritschniks* qui depuis sept annéesfaisait trembler toute la Moskovie. Mais ces élus, quoique privés de leur uniforme, devinrent néanmoins courtisans ordinaires et fonctionnaires d'État; ainsi le nom d'*opritschniks* n'existait plus, mais la tyrannie n'était pas rassasiée de victimes; seulement elles tombaient plus rarement.

Le premier des voïévodes, le prince Michel Vorotinskoï, fut livré aux supplices dix mois après ses triomphes. Il était accusé, par un de ses esclaves, de sortiléges; délation absurde et toujours agréable au tyran. Ce fameux guerrier, chargé de fers, fut amené devant le tzar. A l'aspect du délateur, à la lecture de l'accusation, Vorotinskoï dit avec douceur : « Majesté, mon aïeul et mon père m'ont appris à servir avec zèle Dieu et mon souverain; à recourir dans mes chagrins aux autels du Très-Haut, et non pas aux sorcières. Ce calomniateur est mon esclave; il est fugitif et convaincu de vol. Pourriez-vous ajouter foi au témoignage d'un scélérat? » Pour toute réponse, le guerrier sexagénaire, couché, lié sur une bûche, fut placé entre deux brasiers ardents! L'autocrate de la Moskovie lui-même se servit de son bâton ensanglanté pour approcher des tisons enflammés du corps de ce martyr.

On fit périr en même temps le voiïévode prince Offdoïeskoï, frère de la malheureuse Eudoxie, belle-fille d'Yvan. Le vieux boïar Morozoff fut mis à mort avec ses deux fils et Eudoxie son épouse, fille du prince Bielskoï. Le prince Pierre Kourakine, Yvan Boutourline, Pierre Zaïtzoff, l'un des plus zélés *opritschniks;* Grégoire Sabakine, oncle de la feue tzarine Marfa; le prince Touloupoff, favori du tzar; Borissoff, l'échanson Caliste Sabakine, beau-frère du tzar; l'écuyer prince Yvan Dénétélévitsch, furent brûlés, dépécés, étranglés, tailladés... Yvan suivait constamment son *système de fusion*. S'il achevait d'exterminer les anciens boïars condamnés par sa politique, il n'épargnait pas davantage les nouveaux, qu'il proscrivait *impartialement*. A la même époque, il fit mettre à mort un saint homme nommé Cornélius, abbé de Pskow, avec l'un de ses disciples; ils furent écrasés au moyen d'un instrument de torture. Léonidas, archevêque de Novogrod, soupçonné d'être favorable à la cause polonaise, fut mis dans une peau d'ours; on lâcha contre lui des chiens qui le mirent en pièces. Le médecin Bomélius, cet odieux instigateur des empoisonnements à terme, fut brûlé vif sur la place de Moskou.

Enfin, quelques signes extraordinaires qu'on apercevait au ciel

ébranlèrent l'esprit du tzar. L'apparition d'une comète avait, disait-on, présagé de nouvelles calamités. Le jour de Noël, par un ciel éclairé des rayons du soleil, la foudre avait embrasé la chambre à coucher d'Yvan, dans le repaire d'Alexandrovskaïa. On avait entendu aux environs de Moskou une voix terrible qui criait : *Fuyez, fuyez, Moskovites!*... Dans les mêmes lieux, une pierre sépulcrale en marbre, sur laquelle se trouvait une inscription mystérieure et inexplicable, était tombée du ciel ; le tzar étonné avait ordonné à ses gardes de la briser, après l'avoir examinée lui-même.

Mais la mesure des crimes n'était pas encore comblée, il lui restait à consommer le plus épouvantable pour son cœur paternel, et l'infanticide couronna l'horrible série des forfaits du système autocratique des tzars, système et crime qui s'accompliront fidèlement deux cent trente-six ans plus tard par Pierre Ier, dit le *grand* et l'*orthodoxe*, sur son propre fils Alexis-Pétrovitsch!

Yvan préparait, comme on l'a vu, à la Russie *un autre lui-même* dans la personne de son fils, qui était en tout point digne de son père. En 1582, lorsque le roi de Pologne Étienne Batory écrasait les Moskovites et reprenait sur eux les anciennes provinces litvaniennes, le tzarévitsch va trouver son père et lui demande d'être envoyé à Pskow, assiégée par les Polonais. A cette proposition, Yvan tout furieux s'écrie : « Rebelle tu veux me détrôner de concert avec les boïars! » Et il lève le bras contre son fils. Boris Godounoff essaye en vain de l'arrêter ; le tzar, avec son bâton ferré (que les tzars ont conservé *religieusement* jusqu'ici dans le musée *national* des curiosités *nationales* à Moskou), fait plusieurs blessures sur la tête du tzarévitsch, en renverse l'infortuné baigné dans son sang.

A cet aspect, la fureur d'Yvan s'évanouit. Frappé de terreur, pâle, tremblant, il s'écrie avec l'accent du désespoir : « Malheureux, j'ai tué mon fils !... » Il se jette sur lui en versant des larmes ; il l'embrasse, essayant d'arrêter le sang qui coulait d'une profonde blessure ; il appelle à grands cris le secours des médecins ; il implore la *miséricorde divine* et le pardon de son fils... Mais cette fois enfin la justice céleste venait d'accomplir ses décrets !... Le tzar atterré, l'œil hagard, resta plusieurs jours assis auprès du cadavre de sa victime sans prendre de nourriture, sans goûter un instant de sommeil...

Aux funérailles, le tzar, dépouillé des marques de sa dignité, couvert de lugubres vêtements, poussait des cris déchirants et se

frappait la tête contre le cercueil de son malheureux fils... Pendant quelques jours, abandonné aux plus violentes angoisses, il ne connut plus le sommeil. Au milieu des nuits, comme épouvanté par des spectres, il se réveillait en sursaut, tombait de son lit, se roulait par terre en poussant de lamentables cris.

Enfin les derniers instants du monstre approchaient; mais il mourut comme il avait vécu, en exterminant les hommes. Il croyait pouvoir vivre longtemps, il était dans sa cinquante-quatrième année; mais il commença à s'affaiblir visiblement dans l'hiver de 1584.

A cette époque parut une comète dont la queue avait la forme d'une croix. Le tzar s'étant rendu pour la voir sur l'*escalier rouge* du Kremlin, l'observa longtemps, et dit à ceux qui l'entouraient : « Voilà le présage de ma mort ! » Poursuivi par cette idée, il fit chercher en Moskovie, en Sibérie et en Laponie des astrologues ou des devins, en rassembla une soixantaine, et leur assigna pour résidence une maison dans Moskou. Tous les jours son favori Bielskoï allait discuter avec eux au sujet de la comète. Bientôt Yvan fut attaqué d'une maladie alarmante. Ses entrailles commençaient à se corrompre et son corps s'enflait; les astrologues lui ayant annoncé qu'il n'avait plus que quelques jours à vivre, c'est-à-dire jusqu'au 18 mars, il leur imposa silence, les menaçant de les faire brûler vifs s'ils avaient l'audace de répandre cette prédiction.

Dans le courant de février il s'était encore occupé d'affaires; mais le 10 mars il se sentit plus mal; le 15 mars il contempla ses trésors, les pierres précieuses, fruit de ses rapines; il relut avec volupté la liste de ses victimes innombrables... Sa belle-fille, l'épouse de Fédor, s'étant approchée du malade pour lui prodiguer de tendres consolations, recula d'horreur et s'enfuit épouvantée de sa lubricité...

Déjà les forces du tzar diminuaient sensiblement, et le délire de la fièvre égarait ses idées. Etendu sans connaissance, il appelait à haute voix le fils qu'il avait tué; il le voyait et lui parlait... Toutefois, le 17 mars, il se sentit un peu mieux, par l'effet d'un bain tiède; le lendemain il dit à Bielskoï : « Allez annoncer la mort à ces imposteurs d'astrologues. D'après leurs contes, c'est aujourd'hui que je dois mourir, et je sens renaître mes forces. — Attendez, répondirent les astrologues, la journée n'est pas encore écoulée. »

On prépara un second bain dans lequel il resta environ trois heures; ensuite il se coucha et prit quelque repos. Un instant

après, il se lève, il demande un jeu d'échecs, et, assis sur son lit, il arrange lui-même les pièces pour jouer avec Bielskoï... Tout à coup il tombe, et ferme les yeux pour toujours!

Telle fut la fin du monstre autocratique. Tels étaient et le tzar et ses sujets! Qui de lui ou d'eux étonneront l'histoire et l'humanité?...

Les souverains, soit temporels, soit spirituels, semblèrent tolérer les crimes d'Yvan. Les rois de Pologne Sigismond-Auguste et Etienne Batory élevèrent seuls en vain leur voix royale et humaine. Le pape Grégoire XIII, dans le but louable de pouvoir réunir les schismatiques à l'Eglise romaine, eut cependant le malheur de flatter Yvan. En effet, en envoyant au tzar en 1576 le prêtre Rodolphe Klenchen, qui connaissait la langue et les usages moskovites, il lui avait donné une instruction écrite et l'avait chargé de déclarer aux boïars : « Que Sa Sainteté le pape ayant beaucoup entendu parler de la puissance, des conquêtes, de l'héroïsme, de la piété, des qualités étonnantes et aimables que possédait le tzar Yvan Vassiliévitsch, s'empressait de satisfaire enfin le désir qu'il nourrissait depuis longtemps, celui de témoigner à un monarque aussi extraordinaire l'amitié la plus cordiale, espérant qu'il voudrait bien réprimer les Ottomans et garantir l'intégrité de la religion de Jésus-Christ sur tout le globe... »

Depuis bien longtemps la Pologne des Piasts, des Jagellons, des rois électifs, aussi bien que la Pologne tombée, renaissante, proscrite ou réfugiée n'ont jamais cessé d'avertir l'Europe sur les dangers qui la menacent du côté du Nord, et de lui apprendre ce qu'était, est et sera le système autocratique des tzars, si l'on ne réprime pas son audace. Les Polonais n'ont jamais cessé de dire et de répéter que les Rurik, les Romanoff, les Holstein-Gottorp, sont tout un; qu'ils s'appellent Yvan, Pierre Ier, Catherine II, Nicolas Ier ou Alexandre II, leur but constant est de subjuguer l'Europe!...

CHAPITRE VIII

Ouverture de la première campagne contre le tzar de Moskovie. — Manifeste du roi Etienne Batory du 12 juillet 1579.

Nous avons fait suffisamment connaître le tzar de Moskovie, et on a pu juger quel était l'adversaire d'Etienne Batory. Nous

avons laissé ce dernier au moment qu'il faisait ses préparatifs de guerre pour combattre les invasions et les empiétements du tzar sur les possessions polonaises. Maintenant nous allons le voir marchant à la tête d'une belle armée. Après avoir quitté Krakovie, il passa par Warsovie, Grodno et Wilno. En arrivant à Swir, où était indiquée la réunion de l'armée, le roi y publia le 12 juillet 1579, le mémorable manifeste suivant, qui doit être précieusement conservé dans les annales de l'Europe civilisée :

« Il n'est assurément personne qui ne connaisse toute l'étendue des dommages que le grand-duc de Moskovie a fait éprouver de nouveau à notre royaume de Pologne et à notre grand-duché de Litvanie, et qui ne soit persuadé que nous prenons aujourd'hui les armes non pas trop tôt, mais peut-être trop tard, et par les plus justes motifs. Cependant, comme nous ne saurions trop satisfaire notre désir de prouver que nos entreprises et nos actions sont appuyées sur l'équité et la justice, nous tenons à en convaincre ceux que cette guerre intéresse. Nous avons donc pensé qu'il était de notre devoir d'informer nos armées composées de soldats de notre royaume de Pologne, du grand-duché de Litvanie, de Hongrie, de Germanie et d'autres nations étrangères, de tous les démêlés même les plus récents, qui se sont élevés depuis notre avénement au trône, entre nous et le grand-duc de Moskovie. Ils verront clairement que nous n'avons rien négligé, suivant notre devoir de prince catholique, pour éviter l'effusion du sang chrétien, et rétablir sur les bases de l'équité la bonne intelligence entre nous et notre ennemi, mais que toutes ses entreprises et tous ses actes, accompagnés d'injures contre nous, out eu pour but la conquête et la ruine de nos forteresses, de nos villes, des pays soumis à notre domination et notre propre déshonneur.

» Aussitôt que nous fûmes monté sur ce trône, nous en informâmes les autres princes chrétiens, au nom des ordres de l'État. Nous envoyâmes au grand-duc de Moskovie nos ambassadeurs, pour lui apprendre l'accroissement de notre dignité et de notre puissance, et lui témoigner notre vif désir de rétablir la paix entre les deux royaumes et de la conserver. Il les assura verbalement de ses bonnes dispositions, de sa bienveillance pour le nom et le sang chrétien, et leur remit un sauf-conduit pour une ambassade plus considérable. Il nous informa en outre par une lettre particulière, qui est encore en ce moment entre nos mains, qu'il avait donné ordre à ses sujets de s'abstenir de

toute injure et méfait à notre égard tant que dureraient les négociations, en nous priant d'en agir de même dans nos États. Bien qu'il ne pût si adroitement dissimuler, qu'il ne se trahît par des expressions blessantes pour notre dignité, nous pensâmes que là se bornerait son orgueil, qu'il reviendrait dans la suite à de meilleurs sentiments et songerait à la paix publique et au salut de ses sujets. Nous ajoutâmes foi à ses affirmations. En conséquence, ordre fut donné à nos sujets de suspendre toute hostilité avec les Moskovites, et nous envoyâmes au duc de Moskovie lui-même une ambassade composée des plus hauts dignitaires de notre couronne, l'illustre Stanislas Kryski, palatin de Mazovie; Nicolas Sapieha, palatin de Minsk, et Théodore Skumin, trésorier de notre cour de Litvanie.

» Tandis que nous prenions ces mesures, il violait ses promesses. Pour nous, comptant sur sa bonne foi, nous étions bien éloignés de craindre quelque hostillité, lors du départ de nos ambassadeurs, et nous nous regardâmes comme à l'abri de tout danger. Tout à coup, sans déclarer ni la trêve rompue ni la guerre commencée, lui-même, accompagné de son fils aîné, il envahit la Livonie à la tête de ses troupes. Il soumet nos sujets par la ruse et la trahison; et le fer et la flamme à la main, il marche contre les chrétiens, auxquels il ravit leurs femmes, leurs enfants, leur liberté et leur vie. Il profite de la nécessité qui nous retient sur les frontières de notre royaume pour surprendre quelques-unes de nos places fortes. Dirai-je les cruautés qui marquent le passage de ses soldats? Raconterai-je comment ils faisaient mourir leurs prisonniers au milieu des plus affreux supplices, les infamies auxquelles ils condamnèrent les femmes les plus nobles et les plus vertueuses, avec quelle joie féroce ils se baignaient dans le sang des chrétiens, et toutes les cruautés auxquelles ils s'abandonnèrent? Le temps ne me le permet pas, et ceux qui ont survécu à ces tourments ou qui ont échappé de quelque manière à leur barbarie vous les attesteront.

» Déjà nos envoyés atteignaient les frontières de la Moskovie, lorsqu'ils reçoivent la nouvelle inattendue des hostilités. Ils s'arrêtent sur les confins mêmes de la Moskovie, et s'empressent de nous instruire de la rupture de la paix, que le grand-duc jurait de respecter dans ses lettres. Cependant, bien que nous ayons ressenti vivement cette injure, nous avons cédé au désir d'épargner le sang des chrétiens et de rétablir la paix et la tranquillité sans que des provinces chrétiennes, de part et d'autre, aient à l'acheter au prix de nouveaux ravages et de plus grands désas-

tres. Nous avons ordonné à nos ambassadeurs de poursuivre leur route et de parvenir jusqu'au grand-duc de Moskovie, pour savoir de lui-même comment il entendait conserver la paix avec nous, pour réclamer les provinces qu'il nous avait enlevées à cette époque, contrairement aux termes de ses lettres; enfin pour lui demander entière réparation des maux qu'il avait attirés sur nos sujets.

» Qu'arrive-t-il? Nos ambassadeurs étaient en sa présence, le Moskovite avait commencé à conférer avec eux par l'intermédiaire de quelques-uns de ses favoris, lorsque tout à coup il s'abandonna à l'orgueil et à la violence de son caratère. Il ne voulut pas entendre parler d'accommodement au sujet de la Livonie, et défendit même de faire mention de cette province. Il insulta, soit verbalement, soit par écrit, notre personne et notre dignité en termes dont la violence ne convient ni à un roi, prince chrétien, ni même à un simple particulier. Il fit valoir ses prétendus droits sur notre royaume de Pologne et sur le grand-duché de Litvanie, par je ne sais quels titres sans valeur. Ces droits, il les réclamait comme étant le quatorzième descendant d'un Prussus, dont personne n'a jamais entendu parler et qui n'a même pas existé, qui était, disait-il, le frère d'Octave César et le fondateur de sa famille! C'était au nom de cette prétendue descendance, qu'il réclamait le royaume de Pologne tout entier et le grand-duché de Litvanie. Il fit cette revendication de notre couronne, lorsque déjà nos ambassadeurs, après de longues et nombreuses conférences avec les conseillers moskovites, qu'il avait désignés pour cet objet, avaient réglé les conditions d'une nouvelle trêve, lorsqu'ils avaient rédigé les lettres dans lesquelles ils reconnaissaient ce qui avait été stipulé de part et d'autre; et enfin, lorsque déjà le grand-duc de Moskovie les avait reçues. Mais, bien loin de leur remettre une copie exacte des lettres qu'il avait entre les mains et qui renfermaient les véritables conventions reconnues par ses ambassadeurs et les conseillers moskovites, il modifia les clauses du traité à son gré et à sa fantaisie. Il ne voulut pas que la trêve regardât la Livonie; de plus il exigea que dorénavant nous le reconnussions pour le maître de cette province, y compris le duché de Kourlande, et de tous les pays soumis à notre domination jusqu'aux frontières de la Prusse, c'est-à-dire d'une partie de la Litvanie elle-même. Ces lettres ainsi modifiées, il jura d'en respecter les clauses, et contraignit par la force nos ambassadeurs à les prendre.

» Instruit de ce fait par nos ambassadeurs avant leur départ de Moskou, nous expédiâmes au grand-duc un envoyé choisi parmi nos gentilshommes : le noble Pierre Haraburda, qui lui porta l'assurance par écrit que nous voulions rester en paix et en bonne harmonie avec lui dans l'intérêt des chrétiens. Nous lui prouvions clairement que, s'il voulait que chacun de nous prononçat le même serment, il fallait comprendre dans une même paix et nous et nos provinces, car il n'était conforme ni à l'honnêteté ni à la raison qu'un serment, dont le but était la paix entre deux princes, amenât la guerre au sujet de telle ou telle province. Ce qui est le gage le plus respectable de la bonne harmonie devait-il laisser place à des causes d'hostilités? Il convenait à des princes chrétiens de ne jamais varier ni dans leurs paroles ni dans leurs actes, surtout lorsqu'ils s'étaient engagés par un serment. Il fallait donc veiller à ce que rien ne vînt troubler notre conviction d'avoir agi avec probité et d'être restés fidèles à nos engagements.

» Ces conseils que nous dictaient l'amour de l'équité et notre bienveillance furent bien loin d'avoir quelque influence sur l'esprit du Moskovite. Car, après avoir entendu notre envoyé, il exigea gu'il s'éloignât de la cour, et le retint contre son désir dans une sorte de captivité; puis, après nous avoir expédié ses ambassadeurs (et déjà une première ambassade était auprès de nous en Livonie), il mit le siége devant quelques-unes de nos places fortes, et notamment deux fois devant Wenda. Cette injure ne tarda pas à être punie. Notre armée, renforcée de secours que nous avait envoyés la Suède, battit entièrement avec l'aide de Dieu les troupes moskovites; les canons et les autres machines de siége tombèrent entre nos mains.

» Ce fut dans ces circonstances que nous reçûmes à Krakovie, dans la capitale même de notre empire et dans notre palais, les ambassadeurs moskovites. On y voyait, en ce moment, une foule considérable d'hommes appartenant à presque toutes les nations chrétiennnes, et les ambassadeurs des rois, des princes et des peuples étrangers. Mais ni leur présence dans notre sénat, où nous reçûmes les Moskovites avec tous les honneurs que se doivent les princes entre eux, ni les conseils ne purent fléchir leur orgueil et les rappeler au respect qu'ils nous devaient. Ils refusèrent d'exposer l'objet de leur mission, sous prétexte que le grand-duc leur avait défendu de prendre la parole en notre présence, à moins que nous ne leur eussions rendu certains honneurs, auxquels nous ne pouvions consentir sans déroger à notre

dignité. Nous les leur refusâmes, et comme on ne put les décider ni à renoncer à leurs orgueilleuses prétentions ni à prendre la parole, ils sortirent du sénat et en même temps de Krakovie sans avoir rien fait. Ainsi donc, aucune négociation n'avait été réglée ni même entamée, lorsque nous leur permîmes de retourner en Moskovie.

» Tous ces faits montrent clairement combien nous avons désiré de conserver la paix et la bonne harmonie avec notre ennemi ; combien nous avons fait d'efforts pour épargner le sang des chrétiens et assurer leur tranquillité. Ils montrent aussi avec la dernière évidence que le grand-duc de Moskovie, par ses procédés et par ses insultes, s'est uniquement occupé, a mis tous ses soins et toutes ses pensées à être en dissentiment avec nous, et qu'il a voulu que nous renoncions et à nos provinces et à la dignité de notre nom.

» Il nous expédia ensuite par son envoyé une lettre dans laquelle il nous demande de prêter serment pour la trêve dont les clauses, comme nous l'avons montré, avaient été rédigées contre le gré de nos ambassadeurs ; de permettre à ses ambassadeurs de revenir en Moskovie, et de lui envoyer, s'il nous semblait bon, des ambassadeurs qui règleraient nos débats au sujet de la Livonie.

» Mais qui ne voit combien il serait contraire à l'équité, à notre devoir et à notre dignité, de reconnaître par un serment une trêve dont les clauses non-seulement n'avaient pas été consenties par nous, mais auxquelles nous n'avons jamais songé? Pourrions-nous abandonner à sa tyrannie la Livonie, le duché de Kourlande, et les autres pays de notre domination, intermédiaires entre la Livonie et les frontières de la Prusse, qui suivent les lois de la Litvanie? N'avons-nous pas juré solennellement en montant sur le trône de protéger ces pays avec toute la fidélité et tout le zèle dont nous sommes capables, de les garantir au péril même de la vie des attaques de l'étranger? Cette partie de nos fonctions royales nous a toujours été la plus chère, et jamais nous n'avons donné la preuve d'un sentiment contraire. Jamais non plus nos ambassadeurs n'ont pu rien promettre, et tout prouve qu'ils n'ont rien promis qui ne fût d'accord avec notre manière de voir à ce sujet, car le serment par lequel ils se sont engagés à respecter la trêve ne renferme aucune concession de cette nature. D'un autre côté, lorsqu'il s'agit d'une paix conclue entre des princes ou d'une convention passée entre des particuliers, quelle raison, quelle puissance, quelle nécessité peut con-

traindre l'une des deux parties à l'accepter, si, bien loin d'y consentir et d'y adhérer, elle n'y a même pas songé? Pour conclure une affaire, il faut commencer par mettre d'accord les intentions des deux parties, et ensuite les exprimer par écrit, de manière que non-seulement les pensées mais les mots soient conformes à leurs intentions.

» Le grand-duc, notre ennemi, ne peut certainement ignorer comment se traitent d'habitude les affaires. Il lui suffit, je ne dirai pas de se souvenir du droit et de l'équité, mais de se rappeler ce que nes augustes prédécesseurs, ce que ses ancêtres, ce que lui-même faisaient autrefois constamment lorsqu'il s'agissait soit d'une trêve à signer, soit d'une paix à conclure.

» L'obligation que nous impose le grand-duc de Moskovie de prêter serment d'après la formule prescrite dans ses lettres n'est pas un acte moins inique que les précédents. Eussent-elles été écrites d'après notre volonté et notre consentement réciproques, eussent-elles été conformes à celles de nos ambassadeurs, il convenait encore que chacun de nous prêtât serment, lui selon sa formule, et nous selon la nôtre. Tant s'en faut qu'il ait le droit d'exiger de nous un serment formulé dans des lettres qu'il a écrites lui-même et à sa fantaisie contre notre pensée intime, contrairement à nos volontés et à celles de nos ambassadeurs.

» Il est bien évident pour tout le monde qu'il a agi dans ces circonstances avec injustice et mauvaise foi. Du reste, rien ne le montre mieux que la conduite de ses ambassadeurs, qui, arrivés à Krakovie, refusent d'exposer et de faire connaître ce qui avait été discuté, arrangé et convenu entre nos envoyés et ceux qui avaient reçu mission du grand-duc de conférer avec eux, et ce que lui-même avait décidé.

» A ces ruses et à ces artifices se joignirent des insultes publiques et des hostilités ouvertes. Non-seulement il ravageait la Livonie par de continuelles incursions, mais élevait sur les frontières du palatinat de Witesbk, c'est-à-dire dans une province dépendante de notre grand duché de Litvanie, une forteresse, d'où ses officiers se répandent dans les campagnes, pillant et massacrant nos malheureux sujets. Lui-même faisait de grandes levées dans ses États et se préparait sérieusement à la guerre. Des plaintes nous arrivaient de toutes parts, soit par des lettres, soit par des messagers de l'illustre duc de Kourlande, des habitants de Riga et des commandants de nos places en Livonie. Tous imploraient notre intervention et notre appui. Rien ne pouvait plus et ne devait plus nous permettre de différer la guerre. C'est

pourquoi nous nous décidâmes par de justes et sérieux motifs à ne pas recevoir les lettres du Moskovite et à refuser notre serment pour des conditions qu'il avait prescrites de lui-même, de son plein gré. Notre envoyé retourna auprès du grand-duc à Moskou et après lui avoir exposé nos raisons lui déclara la guerre, guerre juste et légitime, puisque déjà il avait rassemblé contre nous une armée considérable sous Pskow.

» Quant à ses ambassadeurs, qu'il nous redemandait, nous les laissâmes retourner en Moskovie, sans avoir rien pu obtenir d'eux, car ils persistèrent toujours dans leur silence. Nous étions en droit de les considérer plutôt comme des espions que comme des envoyés, car ils ne nous avaient pas dit un mot de l'objet de leur mission. Néanmoins nos ambassadeurs en Moskovie nous avaient appris que c'était une véritable ambassade, nous leur fîmes rendre tous les honneurs dus à leur titre, et donner tous les présents accoutumés dans les pays soumis à notre pouvoir. Quant à la seconde ambassade qu'il nous demandait d'envoyer en Moskovie, après avoir juré la trêve d'après la formule prescrite dans ses lettres pour régler les affaires de la Livonie, il nous a semblé qu'elle était inutile. A quoi serviraient des orateurs dans notre différend au sujet de la Livonie, si nous nous engagions par serment (et ce sont les conditions qu'il nous pose) non-seulement à lui abandonner la Livonie et la Kourlande, mais encore une partie des pays dépendants de la Litvanie, qui séparent la Kourlande de la Prusse? Nous n'avons donc pas cru devoir nous engager par cette nouvelle ambassade à consentir à la perte de nos provinces et à notre déshonneur.

» Ainsi donc, soldats! nous croyons vous avoir convaincus par l'exposé des faits précédents, que nous avons toujours voulu éviter toute effusion de sang chrétien, que nous avons toujours désiré la paix et la tranquillité, et que ce désir nous a poussé à tenter les moyens de conciliation dont je vous ai entretenus. Tous les outrages que le grand-duc de Moskovie a faits à Notre Majesté Royale, nous les avons oubliés; nous avons sacrifié avec plaisir nos ressentiments à la paix et à la fortune de nos sujets chrétiens. Mais toute l'ardeur que nous avons montrée pour le maintien de la paix et de la bonne entente entre nos deux États, loin de nous avoir fait obtenir de lui quelque chose de juste et d'équitable, semble avoir doublé son orgueil et son insolence. Il n'a cessé de chercher les occasions de nous blesser personnellement, et de nuire à notre royaume de Pologne et à notre grand-duché de Litvanie.

» D'ailleurs, la conduite analogue qu'il a toujours suivie à l'égard de nos augustes prédécesseurs ne nous permet pas d'espérer qu'il mette jamais de lui-même des bornes à ses excès de toute nature. L'injure qu'il a faite à notre prédécesseur Sigismond-Auguste, de glorieuse mémoire, vous permettra de l'apprécier. Il abreuva d'humiliations et traita de la manière la plus indigne, contre les droits des gens, des ambassadeurs du plus haut rang choisis parmi les sénateurs que ce prince lui avait envoyés, le palatin d'Inowloçlaw et le castellan de Samogitie. Il rançonna un gentilhomme polonais attaché à la cour de notre auguste prédécesseur, il s'arrogea orgueilleusement plusieurs objets précieux qui ne lui avaient été confiés que pour qu'il les examinât. Il enleva aux marchands qui l'accompagnaient une grande partie de leurs marchandises, et fit mutiler les chevaux sous les yeux mêmes de nos ambassadeurs. La mort inopinée du roi Sigismond-Auguste ne lui permit pas de punir cet outrage. Nous lui avons demandé réparation de ses insultes d'alors, sans qu'il se soit nullement soucié de faire droit à notre demande. Que dirai-je de cet engagement par écrit de respecter la paix qu'il donna à notre illustre prédécesseur Henri ? N'est-ce pas alors qu'il violait ses promesses, s'emparait de Pernau et soumettait d'autres places fortes de la Livonie ?

» Au reste, nous voyons que ses ancêtres ont été presque tous d'aussi mauvaise foi dans leurs rapports avec nos prédécesseurs. Toutes les personnes exactement informées des faits sont unanimes à cet égard, et il est facile de prouver par des lettres des ancêtres du duc actuel de Moskovie conservées aux archives de notre grand-duché de Litvanie, combien de fois, lorsque les rois de Pologne, se reposant sur les traités conclus et jurés par les Moskovites, et croyant laisser leur royaume à l'abri de tout danger, s'engageaient dans des expéditions contre les peuples barbares et ennemis du nom chrétien, les Moskovites ont été parjures et sacriléges; combien de fois ils ont rompu les traités, repris les armes et tombé sur nos prédécesseurs au moment où ils réprimaient les incursions des païens; combien de fois ils les ont forcés de renoncer aux projets de guerre formés dans l'intérêt du monde chrétien pour venir repousser leurs attaques.

» Cet Yvan, fils de Vassili, notre ennemi, l'imite dans ses écrits et dans ses paroles, il surpasse même la versatilité, la ruse et la perfidie de ses ancêtres. C'est ainsi que, tandis qu'il envoyait à Sigismond-Auguste, notre prédécesseur, de glorieuse mémoire, des lettres de sauvegarde pour les envoyés qui de-

vaient régler les conditions de la paix. il envahissait tout d'un coup et occupait Polotsk. Il se servit du même stratagème contre nous, lorsque, après nous avoir donné l'assurance de la paix, il attaqua subitement la Livonie, et cependant il avait essayé de nous détourner, nous, de notre royaume de Pologne et le grand-duché de Litvanie, de songer à la défense de cette province.

» Ainsi donc, comme rien ne peut plus nous faire espérer de voir le grand-duc de Moskovie revenir à la bonne foi et à de meilleurs sentiments, et que, bien loin de nous offrir les garanties d'une paix certaine, il ajoute aux anciennes et aux dernières injures chaque jour de nouveaux outrages, cherche tous les moyens de nous tromper et de porter atteinte soit à l'honneur de notre nom, soit à l'intégrité de notre empire, nous croyons devoir nous en rapporter au jugement du Dieu tout-puisant, qui a tout vu de ses yeux équitables, et en appeler à une juste vengeance, après avoir inutilement employé et épuisé tous les moyens qui pouvaient nous donner une paix honorable et assurée, et épargner ainsi les biens et la vie de nos sujets chrétiens. En conséquence, nous avons fait remettre ses lettres trompeuses, et déclarer une guerre juste et légitime à Yvan, fils de Vassili, grand-duc de Moskovie.

» Cette guerre a pour but de venger et de repousser loin de nous la double insulte qui nous a été faite soit par lui-même dans ses discours et dans ses lettres, soit par ses ambassadeurs; les maux cruels qu'il fait subir depuis tant d'années à nos sujets, et tous les dommages que notre royaume de Pologne en a ressentis. Mais afin que tous sachent combien nous désirons peu la ruine et le malheur des sujets chrétiens du grand-duc, nous déclarons qu'il ne sera fait de mal (autant du moins qu'il sera en notre pouvoir de l'empêcher) à aucun de ceux d'entre eux qui ne combattront pas contre nous, soit dans les places fortes, soit sur le champ de bataille. Car nous savons bien que tous les motifs de cette guerre nous ont été fournis par le grand-duc lui-même et par lui seul. Seul, il nous attaque dans notre honneur et dans notre dignité; seul, il ne cesse de convoiter nos provinces avec une ambitieuse avidité. C'est de lui seul que nous voulons réprimer l'audace effrénée, arrêter les cruautés et les brigandages, afin de rendre (si nous le pouvons) dans la suite la paix et la tranquillité aux chrétiens.

» Nous espérons ou plutôt nous croyons fermement que le Dieu très-grand et très-bon nous favorisera, nous, nos armées et notre royaume, dans une guerre entreprise avec des motifs si

justes et si sérieux, qu'elle est pour nous une nécessité. Nous pensons aussi que les princes chrétiens et tous les hommes qui seront instruits de ces faits n'hésiteront pas de verser le sang des chrétiens, que nous avons toujours défendus, protégés et garantis de tout mal, qui nous font entreprendre cette guerre, mais que nous y avons été poussé par tant d'injures accompagnées depuis si longtemps de cruautés et de barbaries, par la nécessité de défendre notre dignité, par le triste état de nos provinces et de notre grand-duché de Litvanie, par le besoin de veiller sur le bonheur, sur les biens, sur la vie de nos sujets depuis si longtemps victimes des atrocités moskovites ; enfin, par le conseil et l'avis de notre royaume et du grand-duché de Litvanie, qui demandent une paix certaine, durable et le rétablissement de la tranquillité parmi les peuples de nom chrétien.

» Ce n'est pas avec de tels motifs et avec les intentions qui nous animent dans cette guerre que nous pouvons douter du zèle, de l'ardeur et de la fidélité de nos troupes ; cependant nous les exhortons à montrer dans cette campagne, sous nos ordres, un courage au-dessus de tout péril et à penser à la gloire et au bonheur qui les attendent en combattant pour une si bonne et si juste cause.

» Que nos sujets se préparent à combattre avec la vaillance habituelle à notre nation, avec l'intrépidité de nos ancêtres pour se venger et se garantir à jamais des injures continuelles que leurs concitoyens ou eux-mêmes ont eu à souffrir.

» Que les étrangers qui servent sous nos drapeaux songent que s'il est beau de se dévouer pour le salut de ses voisins, de se mettre en danger pour eux, il n'est pas moins important à leur sûreté particulière qu'à celle de leurs concitoyens d'éteindre l'incendie qui dévore la demeure du voisin.

» Que tous en général apportent dans une guerre si juste le plus vif désir de s'illustrer par de hauts faits. Chacun y acquerra une gloire ou un mérite d'autant plus grand qu'il aura à faire une guerre plus sérieuse et plus difficile contre l'ennemi le plus cruel du genre humain.

» Pour nous, nous allons récompenser généralement le courage, la fidélité, le zèle, les efforts de chacun de nos soldats par notre bienveillance, notre faveur et nos largesses, de telle sorte que personne n'ait à se repentir de ses exploits, et tous voient que nous aimons à glorifier et à honorer la valeur est les belles actions selon leur mérite.

8.

» Fait à Swir, le 12 juillet de l'année du Seigneur, 1579, et de notre règne la quatrième.

» ÉTIENNE, roi. »

CHAPITRE IX

Deux nouvelles campagnes contre le tzar de Moskovie. — Intervention du pape Grégoire XIII; le père jésuite Antoine Possevin. — Négociations diplomatico-religieuses. — La paix de Khiverova-Gorka. — Préparatifs du roi pour la quatrième campagne contre Moskou. — Mort du roi Etienne.

A la lettre du manifeste de Batory, la Pologne et sa brave armée furent électrisées; de son côté, toute l'Europe civilisée attendait avec impatience les résultats de cette expédition. On commença par le siége de Polotsk, qui fut reprise le 29 août 1579. Sokol, Turowla, Susza, châteaux fortifiés, eurent le même sort, et rentrèrent dans la possession légitime des Polonais.

A la suite de tant de victoires, le roi donna à Dzisna, à Gothard, l'investiture du duché de Kourlande, envoya ses troupes en quartiers d'hiver, revint à Wilno, où il fut reçu en triomphe; là, il convoqua, pour le 23 novembre, une diète pour aviser aux moyens de prolonger la guerre.

La seconde campagne commença par la réunion des troupes polono-litvaniennes à Czaszniki sur l'Ula en juin 1580. Partout où le roi apparut il fut victorieux, les Moskovites furent battus, et les villes de Wieliz, Uswiata, Newel, Zawolocz, Jezierzyszcze, Porchow, Opoka, Starodubow, furent reconquises. Lorsque le roi se trouva au siège de Wielkie-Luki, le grand-duc Yvan expédia en toute hâte deux plénipotentiaires d'un haut rang, Sitzkoï et Piroff, pour obtenir des négociations, L'historiographe moskovite Karamzine dit à ce sujet : « Les envoyés d'Yvan, en se rendant au camp des Polonais, furent obligés d'entamer d'humiliantes négociations. Le roi Étienne les reçut dans sa tente d'un air plein de hauteur. Il resta assis et couvert lorsqu'ils le saluèrent au non du tzar, et ne daigna pas leur adresser une seule parole de bienveillance. Ils exigeaient d'abord que le roi levât le siège de Wielkie-Luki, lorsqu'ils furent interrompus tout à coup par une salve d'artillerie polonaise; ils montrèrent alors plus de condescendance. C'était, disaient-ils, pour la pre-

mière fois que leur maître entamait des négociations avec la Pologne hors de Moskou. Ils consentaient, en son nom, à concéder le titre de frère à Étienne si celui-ci voulait rendre Polotsk à la Russie. Ces propositions ayant été rejetées, ils allèrent même jusqu'à renoncer à cette ville et à offrir la cession de la Kourlande avec vingt-quatre places de la Livonie; Étienne exigeait, outre la Livonie entière, l'abandon de Wielkie-Luki, Smolensk, Pskow et Novogrod. Sitzkoï et Piroff déclarèrent alors qu'il leur était impossible de faire d'aussi grands sacrifices, et sollicitèrent leur congé ou la permission d'écrire au tzar. On expédia aussitôt un courrier à Moskou, et le même jour, 5 septembre, le feu ayant pris dans une tour remplie de poudre, l'explosion fit sauter une partie de la forteresse; la flamme acheva la destruction des murailles, et les Russes tombèrent sous le fer des Polonais... »

Cette nouvelle victoire termina la seconde campagne. Le roi souffrant repartit pour Warsovie, et distribua son armée dans les quartiers d'hiver.

A la diète de Warsovie (février-mars 1581), le roi dit aux représentants de la république : « Réjouissez-vous du triomphe de nos armes, mais sachons en profiter. Le destin semble nous livrer tout le tzarat de Moskovie : le courage et l'espérance mènent à la gloire. Voulez-vous suivre un système de modération, suivez-le, mais sachez qu'avec les Moskovites la modération et les négociations ne servent à rien! Faites au moins la reconquête de la Livonie, principal but de cette guerre; réunie à jamais au royaume de Pologne, elle sera pour la postérité un glorieux monument de votre valeur. Jusque-la nous ne devons pas songer à la paix... »

Yvan apprit la chute de Wielkie-Luki dans son repaire d'Alexandrovskaïa, que nos lecteurs connaissent déjà si bien. Tout aussitôt il expédia de nouvelles instructions à ses envoyés Sitzkoï et Piroff, qui suivaient Étienne d'un lieu à l'autre jusqu'à Warsovie. Là ils lui offrirent d'ajouter encore à leurs concessions quelques districts de la Livonie, le conjurant de suspendre les hostilités et d'envoyer ses ambassadeurs à Moskou pour traiter de la paix. Mais le roi leur répondit : « Retournez chez vous : vos négociations n'ont pour but que de gagner du temps; je n'accorderai ni ambassade ni paix, ni trêve jusqu'à ce que l'armée moskovite ait évacué toute la Livonie. »

Le tzar, courageux avec les esclaves et les désarmés, mais lâche avec les hommes libres et les glorieux soldats de la Polo-

gne, adressa une lettre *amicale* à Étienne : « Il l'appelait cette fois son *frère* et le suppliait de ne pas rassembler ses troupes pour l'été suivant. » Il fit partir sur-le-champ deux boïars, Pouschkine et Pissenskoï, membres de son conseil tzarien, pour trouver le roi de Pologne, avec des instructions qui leur prescrivaient « la douceur et l'humilité dans les négociations; de supporter non-seulement des injures, mais jusqu'à des voies de fait, des coups de poing et de bâton, pourvu qu'ils obtiennent la paix. »

Avec cela Yvan consentait à confirmer encore à Étienne, la possession perpétuelle de toutes les forteresses conquises par les Polonais, ne se réservant que la partie orientale de l'Esthonie et de la Livonie, c'est-à-dire Narva, Bialy-Kamien (Weissenstein) et Dorpat. A ces conditions, il proposait une trêve de sept ans.

Mais le roi des Polonais connaissait parfaitement la duplicité de la politique des tzars, pour qui rien n'est sacré. La réponse du roi aux propositions d'Yvan fut une troisième campagne. Il congédia les envoyés moskovites, il méprisa d'employer *les coups de poing et de bâton*, mais il leur remit pour le tzar des livres latins, allemands et polonais, publiés en Allemagne et en Pologne, et où on prouvait historiquement que les anciens souverains de Moskovie étaient des vassaux des khans de Tauride (Krimée), et non pas les descendants de César-Auguste ! Avec cela Étienne écrivit à Yvan une lettre où on remarquait ces passages: « ... Mais où êtes-vous donc, Dieu du pays des Russes, ainsi que vous vous faites appeler par vos malheureux esclaves ? Nous n'avons aperçu encore ni votre personne ni la bannière de la croix dont vous parliez sans cesse, effrayant seulement les Moskovites avec vos crucifix et non pas les Polonais. S'il est vrai que vous ayez pitié du sang des chrétiens, je vous offre un combat singulier : désignez vous-même le temps et le lieu; paraissez-y à cheval, et nous combattrons seuls, afin que Dieu accorde la victoire au plus juste !... »

On devine que les crimes et la lâcheté reculèrent devant les vertus et la vaillance de Batory.

La troisième campagne s'ouvrit au mois d'août 1581 par le siége de Pskow. Malgré la longueur du siége la ville aurait fini par succomber, si les *intrigues diplomatiques*, toujours si fatales aux Polonais, n'étaient venues en aide au tzar. Celui-ci, effrayé des succès de ses adversaires, envoya une ambassade et de l'argent au pape Grégoire XIII, pour lui demander sa médiation entre la Moskovie et la Pologne, et dans une note secrète il fit

entendre qu'il embrasserait le catholicisme avec son pays, si le pape accédait à sa demande. Quoique ce même pape n'ait obtenu aucun succès à ce sujet en 1575, comme on l'a vu; il saisit cette nouvelle occasion, et expédia le père Antoine Possevin, jésuite, qui était connu par son habileté transcendante.

Lorsque Possevin se présenta devant Batory, celui-ci lui dit : « Le grand-duc de Moskovie veut en imposer au saint-père : à l'aspect de l'orage qui le menace, il est homme à tout promettre, et la réunion des cultes, et la guerre contre les Turks : quant à moi, il ne me trompera pas. Cependant allez, agissez; seulement je suis convaincu que pour obtenir une paix honorable et avantageuse, la guerre est indispensable. »

Le roi revint en Litvanie qui réclamait sa présence, et Jean Zamoyski commandait l'armée victorieuse, lorsque les *conférences diplomatiques*, présidées par Possevin et ouvertes le 13 décembre 1581, aboutirent le 15 janvier 1582 à une paix signée à Khiverova-Gorka. Si le roi rendit les villes prises dans la province de Pskow, il garda à jamais Polotsk, Wieliz et Witebsk, ainsi que toute la Livonie, qu'il divisa en trois patatinats de Wenda, Dorpat et Pernau.

Certes, cette paix était bonne, mais elle aurait pu être beaucoup plus avantageuse sans l'intervention étrangère. Quant aux résultats qui en revinrent au Vatican, et lorsque Possevin voulut rappeler au tzar sa *promesse solennelle*, de conversion, celui-ci se mit à rire, lui tourna le dos sans rien répondre. Possevin demanda alors au moins l'autorisation d'établir les jésuites en Russie, mais le tzar lui répondit : « Cette demande me paraît inopportune et inutile pour votre compagnie : d'abord parce que vous ne parviendrez jamais à convertir les Russes à votre religion, et puis, parce qu'il faudrait vingt jésuites pour tromper ou venir à bout d'un seul Russe; ainsi toutes vos peines seraient perdues. »

Cette réponse, qui confirmait malheureusement les prévisions du roi, ne se borna pas à tromper seulement le pape, mais la mauvaise foi moskovite recommença de nouvelles intrigues contre la Pologne, ne voulant pas exécuter fidèlement les clauses du traité; aussi en 1586, pendant que le roi était à Grodno, il envoya une ambassade à Rome, composée d'André Batory, son neveu, et de Solikowski, archevêque de Léopol, pour communiquer au pape Sixte V le projet de faire la guerre aux Moskovites. Le pape promit de l'assister. Étienne pour obtenir encore l'assentiment des États, fixa pour le mois de décembre l'ouverture

de la diète de Varsovie. En attendant, il commença d'un côté à faire des préparatifs de guerre, et comme de l'autre côté l'aristocratie abusait tous les jours davantage de ses priviléges et tendait à affaiblir l'autorité royale, le roi résolut d'introduire la question de l'hérédité du trône. La masse de la noblesse, qui avait une grande confiance en Batory, qui trouvait en lui un citoyen roi, un homme tolérant dans les questions religieuses et un héros de premier ordre, secondait ses projets dans les diétines réunies déjà dans tous les palatinats, lorsqu'il mourut subitement à Grodno, le 12 décembre 1586, à la suite d'un poison administré par les influences qui partaient de Moskou et de quelques mécontents de l'intérieur.

Ainsi finit ce grand roi dans sa cinquante-quatrième année, après un règne de dix ans, et à l'époque où sa tête et son bras étaient si nécessaires au bonheur de la Pologne !

CHAPITRE X.

Election de Sigismond III, roi de Suède. — L'archiduc d'Autriche Maximilien s'arroge le titre de roi, il est battu par Jean Zamoyski et fait prisonnier de guerre. — Guerre entre la Suède et la Pologne. — Bataille de Kirchholm en 1605. La Livonie rentre sous la domination polonaise.

Aussitôt que la fatale nouvelle de la mort de Batory parvint à la connaissance du primat Stanislas Karnkowski, celui-ci convoqua la diète à Warsovie, où on fixa le 30 juin 1587 pour l'ouverture de la diète d'élection.

Cette fois sur quatre candidats il n'y en eut que deux de sérieux : c'étaient l'archiduc d'Autriche Maximilien et Sigismond-Wasa, fils de Jean III, roi de Suède, et de Catherine Jagellone, sœur de Sigismond-Auguste. Le parti autrichien étant peu nombreux, le 19 août 1587, la majorité se déclara pour Sigismond III, et la journée du 5 octobre fut destinée pour la diète du couronnement. Néanmoins, dès le 22 août, le parti autrichien proclama Maximilien roi, et lui envoya des ambassadeurs, comme s'il était l'interprète de la majorité.

Pendant que Sigismond débarquait le 8 octobre à Danzig, l'archiduc Maximilien, à la tête d'une armée, arrivait en vue de Krakovie. Mais la vigilance et les talents de Jean Zamoyski déjouèrent les projets autrichiens. Au moment où Zamoyski battait

Maximilien, le 25 novembre, près d'un des faubourgs de Krakovie, Sigismond entrait le 1er décembre dans cette capitale, où il fut couronné le 28.

L'archiduc Maximilien, battu sur tous les points, et voyant que son compétiteur l'emportait, quitta les environs de Krakovie, et se porta vers Wielun en faisant de grands dégats. Zamoyski quitte, le 13 janvier 1588, les séances de la diète de couronnement, et marche à la poursuite des Autrichiens. Maximilien, étonné de la célérité de cette marche, et croyant que Zamoyski n'oserait le poursuivre, s'arrêta à Byczyna (Pitschen) en Silésie. Là, l'envahisseur, battu le 24 janvier, s'enferma dans la forteresse. Désespérant de résister à la bravoure polonaise, l'archiduc Maximilien, le prétendu roi de Pologne, l'élu des factieux, se rendit prisonnier avec ses troupes et ses bagages. Il eut recours à la générosité nationale des vainqueurs; il obtint qu'il ne serait pas conduit à Krakovie, mais gardé dans un château.

La veille de l'attaque de Krakovie, dont nous avons parlé plus haut, Maximilien rêva que Jacques Sobieski, grand-enseigne de la couronne, ramassait à terre un diadème enrichi de pierreries, et en ceignait le front du prétendant. En se réveillant, il crut à la réalité de ce songe; mais il fut cruellement détrompé, car à la suite de ses défaites, le hasard voulut que ce même Sobieski fût chargé de la garde de l'auguste prisonnier. Toutefois il était réservé à Jean Sobieski, fils de Jacques, de sauver l'empire et l'ingrat Léopold !

Jean Zamoyski conduisit Maximilien prisonnier au château de Krasnystaw (entre Lublin et Zamosç). L'archiduc fut traité avec égards, mais il conserva son orgueil, et refusa de manger à la même teble que Zamoyski; alors ce héros le fit servir à part, mais on entoura la table d'une chaîne d'or. La captivité de l'archiduc dura près d'un an; pendant ce temps, le pape Sixte V et l'empereur Rodolphe II négociaient l'élargissement de Maximilien. Celui-ci ayant renoncé officiellement et solennellement au trône de Pologne, quitta sa prison le 9 mars 1589.

Lorsque parvint à Warsovie la nouvelle de la mort du roi de Suède Jean III, décédé à Stockholm le 17 novembre 1592, Sigismond III, successeur légitime à la couronne de Suède, se prépara à partir. Il quitta Warsovie le 3 août, et arriva à Stockholm le 30 septembre 1593. Sur ces entrefaites, Charles, duc de Sudermanie, oncle de Sigismond, résolut d'usurper la couronne de Suède; mais il fut déçu dans ce projet. Sigismond fut couronné le 19 février 1594, confia toutefois la régence à

Charles, et s'embarqua pour revenir en Pologne au mois d'août.

Entre les années 1594 et 1596, les Tatars, les Moldo-Walaques et les Transylvains cherchèrent à envahir les possessions polonaises; mais Jean Zamoyski et Stanislas Zolkiewski les battirent et les repoussèrent sur différents points.

Les soins que Sigismond III ne cessait de prendre pour propager en Suède la religion catholique, facilitèrent au duc de Sudermanie les moyens de s'emparer de l'autorité suprême en dépit du roi de Pologne. Enfin, à la diète d'Abroga, en février 1597, Charles leva le masque, désavoua Sigismond, et entra en Finlande pour en expulser les partisans du roi. Sigismond essaya de négocier avec Charles, mais cela ne servit à rien. Alors Sigismond demanda et obtint la permission à la diète de Warsovie de partir pour la Suède. Zamoyski lui conseillait de prendre une armée imposante; mais il répondit que la persuasion et ses droits étaient plus forts que les armes.

Débarqué à Kalmar le 8 août 1598, le roi eut plusieurs rencontres avec Charles; mais ce dernier étant plus fort, gagna la bataille de Strengbroo, près Linkoping, le 25 septembre. Sigismond fut contraint de signer des conditions humiliantes, et débarqua à Danzig le 30 octobre.

En 1600, Charles de Sudermanie ne mettant plus de bornes à son ambition, fut cause que Sigismond réunit l'Esthonie à la Pologne. Charles conçut donc le projet d'envahir la Livonie. Les généraux polonais Radziwill, Dembinski, Chodkiewicz et Zamoyski battirent partout les envahisseurs. Le 18 décembre 1601, Jean Zamoyski s'empara de Wolmar, et fit prisonnier Carolosin, fils de Charles, et le général en chef Pontus de la Gardie. Le premier, envoyé à Rawa en Pologne, y mourut en captivité.

Au lieu d'argent et de munitions à envoyer aux Polonais, Sigismond III envoyait des promesses. Irrité de cette coupable incurie, Zamoyski distribua aux troupes ses propres fonds, se démit du commandement en faveur de Charles-Jean Boreyko-Chodkiewicz, et se retira dans sa terre de Zamosç en décembre 1602 : son âge et ses blessures le forçaient au repos.

Pendant ce temps, Sigismond III s'occupait plus d'intriguer avec la cour de Vienne que de la guerre de Livonie; il réunissait des trésors pour entourer son prochain mariage de luxe et de magnificence. A la diète de Warsovie (janvier et mars 1603), Zamoyski avertit le roi des dangers d'une union avec l'Autriche; mais il fut sourd à ce conseil. Aussi, Charles de Sudermanie profita de l'apathie de son neveu, et se fit proclamer, le 22 mars 1604,

roi de Suède, sous le nom de Charles IX; puis il débarqua en Livonie, remporta sur Chodkiewicz, le 21 septembre, une victoire près de Bialykamien (Weissenstein), et revint à Stockholm.

Zamoyski, qui touchait à sa dernière heure, assista cependant à la diète de Warsovie (janvier-mars 1605). Dans un long discours, il apostropha le roi sur sa conduite privée et sur sa politique. En terminant, il s'écria : « Sire, je vois qu'un danger imminent menace et notre patrie et Votre Majesté. La Suède vous a vu naitre, mais c'est la Pologne qui vous nourrit, vous vivifie, vous protège, et c'est elle, par Dieu ! qui vous supplie : corrigez-vous. Si vous voulez être heureux, vous devez nous aimer tous également; pensez à la Pologne, si vous voulez arririver à une longue vie et si vous est chère votre royauté ! »

Sigismond ne put contenir sa colère; il parla avec fureur, et se levant de son trône, il posa la main sur son épée. Les murmures partent alors de tous côtés; les sénateurs et les nonces quittent leurs places. Zamoyski fait signe de la main, un profond silence s'établit, et il prononce ces mots : « Sire, ne touchez point à votre épée, pour que la postérité ne vous appelle pas Caïus César, et nous Brutus. Nous faisons les rois, mais nous écrasons les tyrans. Régnez, mais ne gouvernez pas ! » Tout s'apaisa alors. Zamoyski, qui fut en même temps et grand-général (connétable) et grand-chancelier de la couronne, rentra à Zamosç, où il mourut le 3 juin 1605.

Charles IX ayant tout préparé pour une nouvelle expédition, envahit la Livonie. Il assiégea en vain Riga, et apprenant que Chodkiewicz, posté à Kirchholm sur la Dzwina, n'avait plus que 3,400 hommes sous ses ordres, Charles à la tête de 17,000 Suédois d'excellente troupe, vint cerner le général litvanien le 27 septembre 1605.

En visitant les rangs, Chodkiewicz parla de la supériorité disproportionnée des forces de l'ennemi; alors un de ses compagnons d'armes et son parent, Paul Boreyko-Chodzko, qui s'était déjà distingué sous Batory, au siège de Pskow, en 1581, lui dit : « Nous compterons les Suédois après les avoir vaincus ! » Et le général répliqua : Plaise à Dieu que ta prédiction s'accomplisse. Quoi qu'il en soit, elle est de bon augure ! »

Le combat commence, on se bat en désespéré pendant quatre heures. Chodkiewicz paye partout de sa personne. Pendant le carnage, un dragon suédois s'élance sur cet illustre Litvanien, et tue son aide-de-camp en croyant frapper le chef; mais à son

tour, celui-ci tranche la tête du dragon d'un coup de sabre. Enfin, l'ennemi succombe sous la bravoure polono-litvanienne. Les Suédois laissèrent 9,000 morts sur le champ de bataille, Charles IX lui-même ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval.

Le bulletin de cette victoire fut lu et admiré dans toute l'Europe. Parmi les lettres de félicitations qui arrivaient de toutes parts à Sigismond III et à Chodkiewicz, celle du pape Paul V, de la maison de Borghèse, datée de Rome le 9 décembre 1605, était la plus flatteuse. C'est sous de tels auspices que Sigismond épousa, le 11 décembre, à Warsovie, l'archiduchesse d'Autriche Constance, sœur d'Anna, sa première femme.

Malgré la victoire de Kirchholm, les Suédois envahirent de nouveau, en 1608, la Livonie, et s'emparèrent de Dunamunde, de Kokenhausen et de Fellin ; mais Chodkiewicz, arrivant avec de nouvelles troupes, reprit en 1609, sur les Suédois, les châteaux forts de la Livonie, et s'unit étroitement avec les Esthoniens.

Depuis, la Livonie commença à se calmer, et le théâtre de la guerre se transporta en Moskovie, livrée aux usurpations des tzars, qui s'entre-tuaient pour régner sur les peuples de ces contrées.

CHAPITRE XI.

Assassinats des derniers rejetons de Rurik à Moskou. — Les faux Démétrius. — Guerre entre la Pologne et la Russie. — Bataille de Klouschino en 1610. — Election de Wladislas de Pologne au trône de Moskovie. — Les Schouiskoi usurpent le tzarat ; ils sont faits prisonniers par Zolkiewski, qui les présente à Warsovie devant le roi Sigismond III et les dignitaires de la Pologne. — Mort du tzar Schouiskoi et de ses frères; détails historiques relatifs à cet événement.

Le tzar Yvan-Vassiliévitsch le Cruel mourut, comme on le sait, le 18 mars 1584; il laissa deux fils, Fédor et Démétrius. Fédor, valétudinaire et dévot, était gouverné par Borys Godounoff, grand-écuyer et gouverneur de Vladimir-sur-la-Klazma. Borys fit périr en 1594, à Ouglitsch, Démétrius, et en 1598 il jeta dans un cachot inconnu le tzar Fédor, et s'empara de Moskou.

Léon Sapiéha. grand-chancelier de Litvanie, conclut avec le nouveau tzar Borys Godounoff, en 1601, au nom de Sigismond III, une paix pour vingt ans; mais comme Borys favorisait Charles IX, Sigismond attendait impatiemment l'occasion de s'en venger, et cette occasion arriva.

Dès l'année 1603, il se présenta un homme qui se disait le tzarévitsch Démétrius, échappé par substitution à l'assassinat d'Ouglitsch. Il était protégé par George Mniszech, seigneur polonais, à qui il promit d'épouser sa fille Marina quand il arriverait au tzarat de Moskovie. En effet, Mniszech et Démétrius réunissent une troupe de volontaires, franchissent en novembre 1604 le Dniéper à Kiiow; ils rencontrent Yvan Godounoff, frère du tzar Borys, et les princes Schouiskoï, qui sont battus.

Sur ces entrefaites le tzar Borys meurt subitement à Moskou, Démétrius y entre triomphalement et se trouve élevé au tzarat, et Marina Mniszech devient son épouse en 1606. Les fêtes de mariage et de couronnement durèrent dix-huit jours. Vassili Schouïskoï profite de ce moment d'ivresse, forme une conjuration, fait assassiner Démétrius et massacrer un grand nombre de Polonais inoffensifs, et qui ne pouvaient pas s'attendre à tant de perfidie. Schouïskoï envoie George et Marina Mniszech au fond de la Moskovie, et se proclame tzar. Il fit exposer sur la place publique les restes inanimés de Démétrius pour prémunir les Moskovites contre les séductions d'une nouvelle intrigue. Mais vaine précaution : il se présente en 1607 un nouveau Démétrius, qui, ressemblant au premier, soutient qu'il a été préservé par un coup du ciel.

Le nouveau prétendant réunit autour de lui une troupe, s'établit à Touschino, près de Moskou, et bat les Moskovites de Schouïskoï. Marina parvient à le rejoindre, et avoue que le nouveau Démétrius est son époux légitime. Les Polonais, qui devaient venger la mort de leurs compatriotes assassinés si lâchement à Moskou, embrassèrent le parti du tzar Démétrius. Leur attitude en imposa tellement aux Moskovites, que d'un côté ces derniers appelèrent le roi de Suède Charles IX à leur secours, et que de l'autre ils offrirent la couronne tzarienne à Vladislas, fils de Sigismond III. C'est en présence de ces événements que la diète, réunie à Warsovie au commencement de 1609, vota les fonds nécessaires pour soutenir la guerre contre la Moskovie.

Pendant que les Suédois guerroyaient du côté de Pskow et de Novogrod pour la cause de Schouïskoï, Sigismond III se mit à la tête d'une armée et dès le 29 septembre 1609 assiégea Smo-

lensk, livré aux Moskovités traîtreusement par Glinski, du temps de Sigismond Ier. Le siége se prolongeant, les négociateurs se croisaient entre Smolensk, Moskou et le camp de Touschino sans amener aucun résultat. Enfin la conduite déréglée de Démétrius le força de se sauver à Kalouga, et le tzar Schouïskoï, aidé par les Suédois, put réunir des forces pour dégager Smolensk et repousser Sigismond III.

L'irrésolution du roi força Stanislas Zolkiewski à tenter un coup de main hardi. Les Moskovites et les Suédois étaient au nombre de quarante mille hommes; et les Polono-Litvaniens au nombre de huit mille. Zolkiewski fait une marche rapide, arrive inattendu sur le terrain, à Klouschino (au-dessus de Gjatsk), dans la matinée du 4 juillet 1610, attaque l'ennemi stupéfait, et remporte une des victoires les plus mémorables dont les annales de Pologne fassent mention. Les Moskovites écrasés et épouvantés déposent, le 27 juillet, leur tzar Vassili Schouïskoï. Zolkiewski établit son quartier-général aux portes de Moskou, et, après des pourparlers, il signe, le 27 août, conjointement avec les plénipotentiaires moskovites, le diplôme de l'élection de Wladislas au tzarat. Ensuite Zolkiewski repousse au loin le faux Démétrius, revient à Moskou, et établit en octobre son quartier général au Kremlin. Il confia pour quelque temps la garde particulière dé cette place à Adam Chodzko, fils de Paul, pour récompenser le courage q'il avait déployé à la bataille de Klouschino.

Le 28 octobre, une ambassade moskovite se présenta chez Sigismond III, près de Smolensk. Le diplôme de l'élection de Wladislas portait qu'il partirait à l'instant, qu'il observerait les mœurs et les usages de ses nouveaux sujets, et qu'en se couronnant il embrasserait le rite grec. Ce dernier point, qui était contraire aux vues de ceux qui voulaient la conversion immédiate des schismatiques au catholicisme, força Sigismond à se ranger du côté de ces derniers; et il revendiqua pour lui-même la couronne tzarienne, et c'est dans ce but qu'il retardait à donner sa réponse aussi vite qu'il devait le faire.

Zolkiewsiki, dont la gloire inspirait de la jalousie à quelques mauvais courtisans, fatigué d'attendre la réponse du roi, et atterré de voir méprisés ses excellents conseils, laissa à Moskou le commandement d'une partie de ses troupes à Vincent Gosiewski, et se rendit auprès de Sigismond, menant prisonniers le tzar Schouïskoï et ses deux frères, dont l'un commandait en chef les Moskovites à Klouschino.

Sur ces entrefaites, le faux Démétrius fut tué par ses soldats en décembre, et Marina fut emprisonnée. Il n'y eut jamais de circonstances plus favorables pour unir deux peuples rivaux. Sigismond III tenait entre ses mains le sort de toute la Slavonie; s'il s'en fût servi pour répandre la liberté et la civilisation, la Pologne aurait changé toute la politique du Nord; mais la stupide indolence du roi et les intrigues de l'impatiente camarilla gâtèrent tout.

Zolkiewski, navré de douleur, quitta la Moskovie, et alla en Podolie pour surveiller les mauvaises intentions des Moldo-Walaques. Chodkiewicz le remplaça dans le commandement supérieur. Smolensk rentra le 13 juin 1611 sous la domination polonaise, et quand Sigismond revint à Warsovie, Zolkiewski lui amena ses prisonniers le tzar Stahouïskoï et ses deux frères. Cette imposante et mémorable cérémonie eut lieu le 29 octobre 1611, au château royal de Warsovie, devant une nombreuse réunion des dignitaires de toute la république polonaise.

Le tableau de cette scène historique fut peint d'après nature par Dolabella, et conservé dans le château royal. Quant aux prisonniers russes, ils demeurèrent à Gostynin sur la Wistule, où ils moururent : mais leurs corps furent transportés à Warsovie, déposés dans l'église des Dominicains dans une chapelle nommée depuis *chapelle moskovite*. Le mausolée était orné d'une table de marbre portant une inscription funéraire. En 1634, le tzar Michel-Fédorovitsch obtint du roi Wladislas IV qu'on lui rendît les cendres des Schouïskoï, qui furent transportés à Moskou. En 1717, Pierre Ier obtint du roi Auguste II l'enlèvement du tableau de Dolabella. En 1766, Catherine II obtint du roi Stanislas-Auguste, par l'entremise de Repnine, de briser la table de marbre de l'église des Dominicains. Après tout cela, le tzar Alexandre Ier et son frère le grand-duc Constantin ne purent même pas supporter l'existence de l'église des Dominicains. En 1819, un des moines dominicains ayant eu le malheur de se bruler la cervelle dans une des cellules du couvent attenant, la police moskovite fit courir le bruit qu'il avait commis ce suicide sur l'autel même de l'église. On tira de cette profanation la conséquence qu'il fallait détruire entièrement l'église; on mit la main à l'œuvre : en 1820, ce souvenir historique disparut. Sur cette place s'éleva depuis le château de la société des Amis des sciences de Warsovie, et une statue en bronze de Kopernik, œuvre de Thorwaldsen. En 1832, le tzar Nicolas Ier abolit la société littéraire, et plaça dans le château l'administration de la

loterie. Comme on le voit, tout disparaît sous la main dévastatrice des Moskovites, mais rien ne périra dans les souvenirs de l'histoire et dans la mémoire des Polonais, et l'époque viendra immanquablement où les Polonais reprendront à Moskou, à Pétersbourg et autres villes de la Russie, tout ce qui leur appartient !...

Revenons à l'année 1611.

CHAPITRE XII

Continuation de la guerre entre la Pologne et la Russie. — Massacres des Polonais à Moskou. — Michel Romanoff est proclamé tzar. — Trêve de Diwlina de 1619. — Guerre avec la Turquie ; mort de Zolkiewski en 1620, et celle de Chodkiewicz en 1621. — Paix avec la Turquie. — Guerre avec Gustave-Adophe. — Mort de Sigismond III.

Après la cérémonie de la présentation des tzars devant Sigismond III, le roi ouvrit la diète le 9 novembre 1611. On donna alors l'investiture de la Prusse-ducale à Jean-Sigismond, marquis de Brandebourg après la mort d'Albert-Frédéric d'Anspach, on prescrivit les conditions de l'hommage qu'il jura à l'issue de la diète, et il reçut incontinent l'investiture ordinaire.

Quant aux affaires moskovites, on en délibéra avec mollesse, et on n'établit qu'un faible impôt, à peine suffisant pour payer les troupes à Moskou. Les Moskovites, voyant que Sigismond les abusait, se révoltèrent. Pojarskoï et Minine se mirent à la tête de cette rébellion. Un combat terrible dura trois jours (28, 29, 30 mars 1611). Ce dernier jour un incendie détruisit les deux tiers de Moskou. Enfin les Polonais se maintinrent dans les environs plus ou moins éloignés de cette capitale jusqu'au 16 janvier 1612. Mais, fatigués d'attendre inutilement des secours, les uns évacuèrent la capitale, firent une confédération militaire revinrent en Pologne et prirent de force leur solde arriérée sur les domaines du roi et du clergé ; les autres qui restèrent en Moskovie formèrent aussi une confédération, car aux lettres pressantes de Chodkiewicz, Sigismond III répondait par des promesses mensongères.

Enfin une nouvelle diète s'assembla en juin 1612 à Warsovie, et quand elle eut terminé ses travaux, Sigismond et Wladislas quittèrent cette ville et arrivèrent à Orsza. Mais il était trop tard, les Moskovites avaient élu au trône Michel Romanoff, et

le roi retourna en Pologne. Marina Mniszech et son fils, poursuivis par les ordres du nouveau tzar, furent noyés dans le Wolga au mois de décembre 1612.

Cependant la Pologne ne pouvait pas renoncer à ses droits, et en 1617 le prince royal Wladislas marcha contre les Moskovites. Arrivé à Viazma, il y fut reconnu le 29 octobre comme tzar légitimement élu. Le parti dévoué à Michel Romanoff s'y opposait, il est vrai, mais Wladislas et Chodkiewicz arrivèrent en vue de Moskou, où Pierre Konaszewicz, attaman des Kosaks, s'unit aux Polonais. Les deux armées, au lieu de se battre à outrance, préférèrent négocier; on négocia longtemps, mais on finit par conclure à Diwlina, le 11 décembre 1618, une trêve de quatorze ans qui était avantageuse à la Pologne, et la Russie restitua les provinces de Smolensk, de Sévérie et de Czerniechow, en reconnaissant la validité légitime et historique de ce retour des provinces polonaises à la mère-patrie.

A peine la Pologne obtenait-elle du repos du côté du Nord, que dans le Midi les Tatars, les Moldo-Walaques et les Turks l'inquiétaient. Stanislas Zolkiewski prit le commandement des Polonais; il fut d'abord victorieux, mais trahi par Gratien, hospodar de Moldavie, il fut attaqué près de Céçora sur le Pruth. Après une retraite de huit jours à travers des flots de Turks et de Tatars, Zolkiewski arrive vers le Dniester. Quelques-uns de ses compagnons lui conseillent de négocier, mais le chef répond : « Dieu m'a confié l'honneur des Polonais, c'est à moi seul que j'en dois compte. Mourons, mais ne nous soumettons pas! » Il se jette au milieu de l'ennemi, son sabre tranche encore quelques têtes, et bientôt il succombe lui-même le 7 octobre 1620. Stanislas Konieçpolski, qui commandait en second, malgré sa bravoure, fut conduit prisonnier à Constantinople. Les Tatars ne trouvant plus de résistance, dévastèrent les terres ruthéniennes, et le sultan, fier de cette victoire, annonça qu'il reviendrait l'été suivant avec des forces imposantes pour subjuguer la Pologne.

En effet, au mois d'août 1621, le sultan Osman, à la tête de 120,000 hommes, s'établit en vue de Chocim sur les bords du Dniester, où Chodkiewicz avait à peine 30,000 combattants à lui opposer. Plusieurs combats furent livrés, et les Ottomans ne purent parvenir à ébranler la ténacité des Polonais. Chodkiewicz, âgé de soixante-trois ans, et quoique fatigué par tant de glorieuses campagnes, paye néamoins de sa personne, et répand la terreur jusque dans le camp du sultan. Cependant sentant sa fin approcher, Chodkiewicz se fit transporter dans sa tente, et

là, sur son lit de mort, il se démit du commandement en faveur da Lubomirski. En exhortant ses compagnons d'armes à la persévérance, le héros rendit le dernier soupir le 24 septembre 1621.

Enflammés par cette exhortation, les Polonais revinrent à la charge, et couronnèrent leur victoire en réduisant les Ottomans à demander une paix avantageuse à la Pologne. Cette paix fut signée le 9 octobre. Le sultan Osman retourna à Constantinople, où les janissaires l'assassinèrent, pour le punir d'avoir perdu 60,000 hommes dans cette campagne !

Le jeune Gustave-Adolphe, roi de Suède, profitant des embarras de Sigismond, avait envahi la Pologne jusqu'à sept reprises différentes entre les années 1621 et 1629. Dans ces circonstances, le duc de Prusse, en même temps électeur de Brandebourg, trahissait la Pologne en s'unissant aux Suédois, mais le courage des Polonais parvint à vaincre leurs ennemis. Gustave-Adolphe, battu à Stum le 28 juin 1629 par Konieçpolski, proposa la paix, en promettant de renoncer à toutes ses prétentions sur l'Esthonie et la Livonie, à condition que Sigismond renoncerait à la couronne de Suède. En effet, le 26 septembre, on signa une trêve de six ans, pendant laquelle on poserait des conditions plus explicites.

Sigismond III mourut à Warsovie le 30 avril 1532, à l'âge de soixante-six ans, dans la quarante-quatrième année de son règne, et sans s'être jamais trouvé, pendant ce règne si extraordinairement long, à la hauteur de sa mission. La Pologne alors ne dut sa gloire et son salut qu'aux grands hommes de guerre qui surgissaient en foule de tous côtés !

CHAPITRE XIII

Election de Wladislas IV au trône de Pologne. — Expédition de Moskou. — Victoires des Polonais. — Paix de la Polanowka de 1634. — Ambassade de Trzebinski à Constantinople. — Mariage du roi Wladislas IV avec Marie-Louise de Gonzague. — Ambassade polonaise à Paris en 1645. — Mort du roi Wladislas IV.

Quoique Sigismond III fût certain que la plupart des suffrages de la noblesse polonaise appartiendraient à son fils Wladislas, néanmoins cette noblesse voulut que l'élection se fît dans toutes les formes usitées.

Le primat indiqua donc pour le 22 juin 1632 la diète de convocation; celle-ci destina le 27 septembre pour la diète d'élection. Dans cette dernière, les mésintelligences commencèrent à éclater, mais comme survinrent les nouvelles fâcheuses de l'invasion des Moskovites, du siége de Smolensk, et d'autre part de la mort de Gustave-Adolphe tué à Lutzen; la diète s'en alarma et proclama Wladislas dans la journée du 13 novembre. Le nouveau roi jura les *pacta conventa*, et le 6 février 1633 il fut couronné à Krakovie.

Afin de presser les préparatifs de la guerre contre le tzar, violateur des traités qu'il avait cependant jurés si solennellement, le roi Wladislas IV, accompagné de son frère Jean-Kasimir, quitta Warsovie le 9 mai et arriva à Wilno, où il reçut hommage de fidélité de la part du duc de Kourlande.

L'armée polono-litvanienne, avide de gloire et de juste vengeance pour les éternels méfaits des tzårs, se pressa autour du roi. Christophe Radziwill, grand-général de Litvanie, se mit en avant-garde. Il marcha directement sur Smolensk, attaqua les Moskovites avec tant d'impétuosité, qu'il les enfonça partout et prépara au roi de nouveaux triomphes. En effet, Wladislas arriva à Smolensk le 2 septembre; il confia le commandement de cette ville au palatin Gosiewski et se mit à la poursuite de l'ennemi. Sehin ou Schein commandait en chef les troupes composées de Moskovites, de Kosaks et d'Allemands, car le tzar ramassait partout des mercenaires. Ces troupes étaient fortes de 46,000 hommes, tandis que les Polono-Litvaniens n'en avaient que 20,000; néanmoins Sehin se retrancha dans son camp, certain que la disette et l'intensité du froid empêcheraient Wladislas de soutenir cette guerre. Mais le Moskovite se trompa fort : les Polonais, malgré les neiges et le froid le plus rigoureux, se battirent pendant cinq mois consécutifs (octobre 1633, février 1634), avec un courage admirable. Sur ces entrefaites, le roi apprit que Konieçpolski avait remporté le 22 octobre à Paniowcé, sur le Dniester, une nouvelle victoire sur les Turks et les Tatars. Ainsi de tous côtés le sabre polonais vengeait les outrages des envahisseurs.

L'armée de Wladislas diminuait, mais la persévérance de ses soldats était telle, que Sehin, malgré les secours et les ressources qui lui arrivaient toujours, fut obligé de se rendre à discrétion le 1er mars 1634. Une quantité de munitions, de canons, d'armes furent les trophées de cette journée. Sehin s'agenouilla devant le roi, et demeura dans cette attitude jusqu'à ce

que Radziwill lui donnât l'ordre de monter à cheval et de se mettre en route.

Après cette capitulation, le roi prit Dorogobouje, Viazma, Kalouga, Mojaïsk, et menaça même Moskou. Effrayé et abattu par la rapidité des succès des Polonais, le tzar Michel Fédorovitsch demanda avec instance la paix, et le roi la lui accorda. Elle fut conclue le 5-15 juin 1634, sur les bords de la Polanowka, près de Viazma. En vertu de ce traité, le roi des Polonais renonça « au droit et au titre de tzar que les Moskovites lui avaient décerné le 27 août 1610. Il reconnaît Michel pour tzar de Moskovie et autocrate des Russies, sans que ce titre puisse lui donner un droit quelconque à ces Ruthénies qui appartiennent *ab antiquo* à la Pologne. De son côté, le tzar Michel, avec l'assentiment de son conseil, des boïars et d'autres personnes de tout état, rend à la Pologne les villes avec leurs ditricts qui lui ont déjà été restituées par la trêve de 1617, savoir : Smolensk, Bielaia, Dorogobouje, Roslavl, Morovsk, Czerniechow, Starodub, Poczep, Troubczewsk, Newel, Siebiez, Krasno et le district de Wieliz. Il reconnaît l'Esthonie, la Livonie, la Kourlande pour possessions légitimes de la Pologne, et s'engage à interdire le passage par ces territoires à quiconque voudrait les envahir. Il reconnaît au roi le titre de duc de Russie en Ruthénie. Les captifs des deux côtés seront mis en liberté. Les frais de guerre seront supportés par le tzar. Les Polonais recevront beaucoup de fourures de martres-zibelines. » Ce traité perpétuel fut ratifié à Moskou le 19 mars, et à Varsovie le 3 mai 1635.

Si la bonne foi, si la fidélité aux engagements, si l'esprit et la lettre étaient possibles chez les tzars et dans la politique de leur cabinet, la tranquillité et le repos de l'Europe pourraient se perpétuer ; mais rien n'est sacré pour la Moskovie : dans le malheur elle s'humilie, elle signe les traités, elle promet tout ; mais au moindre succès, elle oublie tout, elle renie tout, elle envahit et dénationalise !...

A l'époque des négociations de la paix avec Moskou, Wladislas IV, étant certain de sa conclusion, tourna ses yeux sur la Turquie. Sans égard pour le traité conclu à Chocim le 9 octobre 1621, les Turcs, influencés sous main par le tzar, cherchèrent à rompre ce traité. En conséquence, André Trzebinski, chambellan de Léopol, fut envoyé de la part de Wladislas vers Amourad IV.

Après bien des obstacles, l'ambassadeur polonais fut présenté

au sultan le 29 mars 1634. Le Grand Turc lui demanda d'un ton impérieux :

« Dans quel dessein es-tu venu à Stamboul ?

— Je suis venu assurer Votre Hautesse, suivant l'ancienne coutume, de l'amitié de mon auguste maître le roi Wladislas IV, et cimenter l'alliance conclue avec Soliman.

— Il n'est plus question ni de paix ni d'alliance, mais d'une guerre sanglante. Il n'y aura pas de vraie amitié ni de voisinage entre moi et le roi du Lehistan, s'il n'embrasse, de concert avec toute la nation, la foi du grand Mahomet, s'il ne paye un tribut annuel, s'il ne fait démolir les forteresses sur les frontières, et s'il ne supprime pas entièrement les Kosaks.

— Apprenez, seigneur, que pour des Polonais, pour une nation libre, l'idée seule de changer de religion, de payer le tribut et de démolir les forteresses est outrageante, surtout quand leurs bras peuvent encore porter les armes. Et, quoique seul devant vous, souffrez, seigneur, que je vous dise que mon cœur répugne à ces conditions, et que je regarde la guerre comme le meilleur moyen pour trancher la question.

— Vous oubliez que je suis un monarque qui fait trembler toutes les nations du monde !

— Je n'oublie pas que vous êtes un grand potentat; mais je sais aussi que je vous parle, seigneur, de la part d'un roi qui est l'égal de tous les souverains du monde !

— En ce cas j'inonderai la Pologne de mes troupes, je tirerai mon cimeterre, et je détruirai votre pays par le fer et par le feu !

— Vous êtes maître, seigneur, de déclarer la guerre; mais c'est à Dieu à disposer de la victoire. Le roi Wladislas aussitôt tirera son cimeterre; le monarque agira contre le monarque, la force se mesurera avec la force, et la Pologne est sûre de la victoire : les champs de Chocim, de Sasowy-Rog, de Paniowce, les défilés de la Moldavie, sont des preuves vivantes qui parlent en notre faveur. »

Le sultan et ses ministres tressaillirent de colère à ces sanglants souvenirs. Le sultan, étonné des reparties de l'ambassadeur polonais, se tourna vers les siens et dit : « Je voudrais que vous suivissiez l'exemple d'un tel ministre ! » Il salua l'ambassadeur, et ordonna de le faire escorter avec honneur.

Depuis, les Turks firent de grands préparatifs de guerre; mais cet orage se dissipa devant l'étoile de Wladislas. Le sultan ayant appris que les Moskovites étaient contraints de conclure la paix

de la Polanowka, envoya une ambassade pour traiter avec le roi. La diète de Warsovie s'occupa, en juillet, de cette affaire. Les Turks, traînant en longueur les négociations, forcèrent Wladislas à faire les préparatifs; à cet effet il se mit en route pour Léopol, lorsque le sultan, effrayé, finit par signer la paix, en septembre 1634, avec des conditions avantageuses à la Pologne.

Après ces événements, Wladislas arrangea les affaires avec la Suède, en vertu du traité de Sztumdorf du 12 septembre 1635, et accorda sa protection aux Kosaks, envers lesquels l'aristocratie polonaise abusait de ses prérogatives.

Le 24 mars 1644, l'archiduchesse d'Autriche Cécile-Renata, épouse du roi, étant morte, et le gouvernement français désirant étendre son influence sur la Pologne, envoya un ambassadeur, le sieur de Flecelles, vicomte de Brégy, pour offrir au roi Marie-Louise, fille de Charles de Gonzague, duc de Mantoue. Le contrat de mariage fut signé à Fontainebleau, le 26 septembre 1645. Une magnifique ambassade polonaise vint chercher la nouvelle reine à Paris; le 5 novembre les fiançailles par procuration eurent lieu en présence de Louis XIV, âgé alors de huit ans, et le 10 mars 1646, Wladislas épousa la reine à Warsovie, et le 15 juillet suivant elle fut couronnée à Krakovie.

Notre but principal, dans cette publication populaire, étant de rappeler les événements qui ont uni les deux nations de France et de Pologne à différentes époques, nous donnons la narration contemporaine de l'arrivée des ambassadeurs polonais à Paris, et le départ de Marie-Louise de Gonzague pour la Pologne.

« Le dimanche 29 octobre 1645, M. de Berlize, l'un des introducteurs, se rendit à onze heures du matin, avec les carrosses du roi à l'hôtel d'Elbeuf, parce que le duc de ce nom et le prince d'Harcourt, son fils, avaient ordre de recevoir les ambassadeurs polonais qui avaient dîné à Reuilly, à la maison appartenant au sieur de Rambouillet. Un différend survint entre les ambassadeurs et le duc d'Elbeuf; celui-ci prétendit les rencontrer en chemin, et les ambassadeurs ne voulurent point partir ni monter à cheval avant que le duc les eût salués à Reuilly. Quoique la prétention du duc fût nouvelle, il fallut la régler, et le jour était sur son déclin, lorsque les ambassadeurs entrèrent à Paris par la porte Saint-Antoine.

» Girault, adjoint des introducteurs, fit ranger la troupe qui était à cheval, se plaça en tête, et la fit marcher dans l'ordre suivant :

» Le capitaine des heïduques (ou gardes du palatin de Poznanie) était aussi ambassadeur ; il se présenta le premier, et ouvrit le cortége.

» Il était revêtu d'un dolman ou justaucorps de satin jaune, recouvert d'un long manteau doublé de martre zibeline ; le bonnet qu'il portait sur la tête était de drap d'or, fourré ainsi que le manteau, et orné de plumes de héron, soutenues et attachées avec une agrafe de pierres fines. Il tenait à la main un *buzdigan*, espèce de massue dont chaque extrémité était garnie d'argent d'oré. Un cimeterre magnifique, chargé de grosses turquoises, pendait à son côté. Son cheval était sellé et houssé de drap semé de broderies d'or ; les deux étriers à la polonaise étaient larges et d'argent massif ; la bride, le poitrail et la croupière, enlacés de chaînons d'argent admirablement travaillés. Une longue épée tombait d'un côté de la selle. Sa compagnie, composée de trente hommes, marchait à pied. Ils étaient vêtus d'un *zupan* de drap rouge. Les manches de l'habillement, ouvertes sur l'épaule, flottaient gracieusement ; le manteau de la même couleur et de la même étoffe, était retroussé sur l'épaule et retenu par huit boucles d'argent ; ils avaient le bonnet en tête, garni de fourrure, au-dessus laquelle on voyait une lame d'argent au lieu de plumes. Pour armes ils portaient une carabine sur l'épaule droite, et une lourde hache sur la gauche. Leur tête était rasée ; une longue mèche était conservée au sommet pour ornement du chef ; leurs moustaches étaient très-longues.

» Quatres hommes marchaient dans le même costume, portant chacun une enseigne de deux couleurs également partagées, jaune et rouge. Six fifres suivaient ceux-ci, puis marchait l'évêque de Warmie (Venceslas Leszczynski). Un autre ambassadeur suivait, couvert d'un *zupan* de satin cramoisi et d'un manteau de velours de la même couleur, fourré de martre zibeline ; son bonnet aussi richement orné que celui du premier capitaine, son cheval, le reste de l'équipage, ainsi que sa compagnie, ressemblaient parfaitement à ceux du précédent. L'habillement différait seulement par la couleur, et au lieu de huit boucles d'argent, ils en portaient seize de chaque côté.

» Del Campo les suivait avec les gentilshommes de son académie. Immédiatement après venait le capitaine des carabiniers de l'ambassadeur palatin, vêtu d'un justaucorps d'étoffe en soie incarnat ; le manteau, en velours vert, était magnifiquement brodé d'or, le bonnet vert, garni d'une aigrette assez touffue. Il montait un cheval admirablement harnaché ; un riche cimeterre

pendait d'un côté, et un autre aussi beau était attaché à la selle. Sa compagnie, composée de vingt-six hommes habillés de drap rouge galonné, le suivait à une certaine distance ; ils étaient armés de carabines, l'épée à la ceinture et le grand cimeterre attaché à la selle.

» L'écuyer de Vaux marchait avec les gentilshommes de son académie ; leurs chevaux superbes étaient parés de glands d'or.

» Trzeciecki, premier gentilhomme de la chambre du même ambassadeur, s'avançait vêtu d'un *zupan* de satin violet ; son manteau sans collet était en tabis de la même couleur, doublé de martre. Il tenait à la main un marteau d'acier, dont le manche était doré. Son épée et son cimeterre couverts de pierres fines ajoutaient à l'éclat qui l'entourait ; la selle en drap de soie violet, couverte de broderies d'argent, ainsi que la housse qui tombait jusqu'à terre, ne laissait pas moins voir l'élégance du cheval. Il conduisait vingt-quatre hommes de chambre de l'ambassadeur, et cette marche si brillante paraissait devenir de plus en plus magnifique à mesure que le cortége avançait.

» La compagnie de Trzeciecki était habillée de dolmans de satin jaune très-amples, allant à merveille à ceux qui les portaient ; le manteau fait en velours cramoisi, doublé ainsi que le dolman ; il était garni de boutons d'or à queues d'un fil du même métal ; tous montés sur des chevaux choisis, superbement harnachés. Ils étaient porteurs d'un arc et d'un carquois de velours garni de flèches dorées.

» Hornolfini et son académie suivaient Trzeciecki ; ils étaient devancés par le premier gentilhomme de l'évêque de Warmie. Celui-ci vêtu d'un *zupan* de satin blanc bordé d'une large bande de fourrure, surmonté d'une lame d'argent. Son manteau de velours amarante doublé de toile d'argent. A la main il tenait une massue d'or élégamment ciselée. Seize gentilshommes formaient la suite ; leur *zupan* était de satin gris de lin parsemé de broderies argentées ; le bonnet de velours vert avec un bouquet de plumes d'autruche ; leur monture ne différait pas de celle des autres ; leurs armes étaient étincelantes d'or et de pierreries, et l'admiration croissait à chaque pas des nouvelles compagnies.

» Un peu plus loin on aperçut Memon avec son académie ; puis six trompettes, dont trois du palatin vêtus de *zupans* de satin jaune ; bonnets et manteaux de drap rouge accompagnés de broderies. Les trois autres trompettes avaient des *zupans* de satin blanc, bonnets et manteaux de drap vert. Les banderolles des

trompettes, parsemées d'or et de soie, portaient les armes de leur maître.

» Bilinski, écuyer du palatin, faisait mener devant lui un cheval turk blanc de toute beauté. Il marchait lentement en balançant sa tête chargée d'un bouquet de plume de héron. Une énorme rose de rubis entourée d'autres pierres fines couronnait son front, et éblouissait les yeux des spectateurs. Bilinski portait un costume d'une magnificence extrême, quoique les couleurs en fussent plus sérieuses. Son *zupan*, en satin d'un rouge pourpre, était bordé de martre brune à reflets argentés; le manteau jeté sur ses épaules était d'un velours gris de fer, fourré de la même martre, et retenu par des ganses d'or; de gros glands pendaient aux extrémités de ces mêmes torsades, et son bonnet était d'or mat.

» La selle de son cheval turk, de brocard d'or, était parsemée d'une grande quantité de turquoises et de diamants; la housse en broderies d'or gracieusement dispersées çà et là sur le fond; la bride, la croupière et le poitrail étaient couverts de chaînons et de lames dorées si ingénieusement travaillés, qu'ils étaient aussi souples et aussi flexibles que s'ils eussent été de cuir. Ce modèle des coursiers étaient ferré d'argent, et portait à sa selle une épée de grande dimension, dont le fourreau d'argent massif était incrusté d'émeraudes et de rubis.

» A quelque distance, trois musiciens, habillés de satin de diverses couleurs, ouvraient la marche de plusieurs gentilshommes polonais, se trouvant à Paris comme voyageurs; ceux-ci étaient vêtus à la française.

» Le comte de Noailles, que la princesse Marie-Louise de Gonzague avait envoyé à la rencontre des ambassadeurs, se trouvait à la tête de la moitié de l'académie du maréchal de Poix, conduite par le baron de Biron en l'absence de l'écuyer. L'autre moitié marchait sous les ordres du comte Barault, envoyé par la même princesse.

» Le colonel polonais Szodrowski, capitaine des gentilshommes d'honneur du palatin de Poznanie (Jean Opalinski) se présenta après la cour de la princesse. Il montait un cheval turk dont la robe était moitié blanche et moitié isabéline, selle de broderies couvertes de petits croissants d'argent doré. Le colonel, vêtu de toile d'argent très-brillante, était coiffé d'un bonnet en même tissu, doublé de martre zibeline, garni de deux superbes plumes de héron; de riches pierreries en forme d'étoile,

placées au-dessous du bouquet de plumes, paraissaient le soutenir.

» Trois hommes marchaient à pied à ses côtés; leurs casaques dorées à la turque ne formaient également qu'une nappe d'or éblouissante; ils avaient pour arme une longue hache, dont le manche était incrusté de turquoises et d'une infinité de pierres aussi rares.

» Jamais Paris n'avait vu tant de magnificence : tout le luxe somptueux d'Orient semblait s'être réuni dans cette capitale, et de quelque côté que les regards se tournassent, ils ne découvraient que l'or et les pierreries les plus étincelantes.

» Alors se firent voir des seigneurs que le roi, la reine, le duc d'Orléans, le prince de Condé et le duc d'Enghien avaient envoyés au-devant des ambassadeurs. Immédiatement après parurent Opalinski, cousin du palatin; Alexandre Sielski, maître d'hôtel de l'évêque, et Stanislas Kostka, comte de Steinberg. Ils étaient habillés de justaucorps verts, pardessus une veste en brocart d'or, à fleurs, garnie depuis le haut jusqu'à la taille, de boutons enrichis de diamants, d'émeraudes et de rubis; leurs bonnets étaient chargés de grandes aigrettes. Ils montaient des chevaux turks harnachés en lames d'or couvertes de diamants, ayant au cou des chaines d'argent doré, qui les entouraient plusieurs fois.

» Adrien Slupeçki, neveu de l'évêque, Evariste Belzki, François Ciszewki, Stanislas Watta, camériers du palatinat de Poznanie et maréchal de l'ambassade, étaient montés et vêtus aussi élégamment que les précédents.

» Jean Traginski était couvert d'une veste de brocart d'or fourrée de zibeline, ainsi que le bonnet orné d'un bouquet de plumes de héron, dont le bas resplendissait de diamants. Son cheval turk avait une bride d'or toute façonnée; la selle et la housse de velours cramoisi étaient semées de croissants d'étoiles dorées et argentées. Son front était orné d'une enseigne de diamants et d'une touffe de plumes. Le coursier fut encore plus admiré pour son adresse et son agilité, que pour sa beauté et ses ornements. Son cavalier le fit mettre à genoux; il baissa la tête jusqu'à terre en passant devant le Palais-Royal; il agita son élégant panache, et parut saluer avec respect le roi et la reine, placés à l'un des balcons pour jouir du brillant spectacle de cette majestueuse cavalcade.

» On admira aussi plusieurs autres grands seigneurs, parmi

lesquels se trouvèrent Morsztyn, Jean-Czarny Zawisza, Orzechowski, neveu de l'évêque, et Dienheim-Chotomski.

» Le secrétaire de l'ambassade, vêtu avec magnificence, et fort avantageusement doté par la nature, accompagnait Roncagli, ministre résident de Pologne, dont le cheval, harnaché de velours noir, était conduit par le marquis de Miossens, lieutenant des gens-d'armes du roi.

» On vit encore Cieklinski, noble sénateur de la république de Pologne, vêtu de toile d'or fourré de lynx, le bonnet en velours gros bleu, et monté sur un cheval arabe supérieurement paré.

» Le prince Radziwill et Zamoyski, fils du grand-chancelier de la couronue de Pologne, suivaient Cieklinski, et étaient tous deux habillés à la française d'une manière fort recherchée.

» Ce fut alors que parurent les deux ambassadeurs, ayant devant eux le sieur de Berlize, et à leurs côtés le duc d'Elbeuf et le prince d'Harcourt son fils.

» L'évêque, la main appuyée sur son collègue, était revêtu de ses habits les plus beaux. Une robe de soie violette, la plus magnifique qu'on puisse voir, tombait jusqu'à ses pieds ; il portait un bonnet gris sur la tête, et avait sur l'épaule une large fourrure d'hermine doublée de satin blanc. Autour de son cou était un collier de diamants, et sur sa poitrine brillait une croix d'or admirablement travaillée.

» Le palatin avait une casaque de brocart d'or, couverte de pierreries si étincelantes, qu'elles paraissaient surpasser l'éclat de celles que nous avons déjà tant admirées. Son sabre et ses étriers couverts de saphir d'un bleu céleste, se détachaient de la housse qui couvrait un cheval d'une rare beauté. Les pieds du cheval avaient quatre fers d'or massif, dont l'un se détacha dans la rue, n'ayant été cloué peu solidement que pour faire preuve de luxe. Puis venaient des carosses, parmi lesquels on en remarqua six plus extraordinaires que les autres par l'équipage et la richesse des harnais.

» Les voitures étaient remplies par les personnes de la suite de l'ambassadeur, telles que les confesseurs, les médecins, quelques jésuites et autres ecclésiastiques tant allemands que Polonais, tous élevés aux grandes dignités.

» Parmi les chevaux, il y en avait quatre turks ; vingt-trois étaient ferrés d'argent et tous magnifiquement ornés.

» Ce fut dans cet ordre éclatant et unique que les ambassadeurs polonais traversèrent presque toute la ville de Paris ; c'est-à-dire depuis la porte Saint-Antoine jusqu'à la rue Neuve-

Saint-Honoré, où ils descendirent à l'Hôtel de Vendôme. Dès qu'ils furent arrivés, le roi les envoya complimenter par M. de Liancourt, premier gentilhomme de la chambre du roi, et la reine leur adressa le comte d'Orval, son premier écuyer.

» Deux jours après cette entrée triomplale, les ambassadeurs obtinrent leur première audience; elle fut accompagnée des mêmes cérémonies qu'à leur entrée; à l'exception cependant que les principaux seigneurs furent choisis et invités par le duc de Joyeuse à monter dans les carosses de la cour.

» Tous les princes et tous les grands de la cour de Sa Majesté Louis XIV furent prévenus de se rendre au Louvre, où résidaient Leurs Majestés. Le grand maître des cérémonies de Rhodes accueillit l'ambassade tambour battant. Cent Suisses, commandés par le lieutenant Sainte-Marthe, étaient rangés avec un ordre parfait au pied du grand escalier du Palais-Royal. Les ambassadeurs y rencontrèrent le marquis de Chaudenier, capitaine des gardes écossaises; il se plaça devant le grand-maître des cérémonies, et les deux ambassadeurs de Sa Majesté Polonaise Wladislas, conduits par le duc de Joyeuse, entrèrent dans la galerie. A mesure que les seigneurs polonais pénétraient dans la galerie, le grand-maître des cérémonies royales les faisait placer en haie, afin de laisser un libre passage aux envoyés du roi de Pologne.

» Ceux-ci, après avoir respectueusement salué le roi et la reine, prononcèrent des discours en latin, et présentèrent leurs lettres de créance. Le comte de Brienne, sécrétaire d'État, les prit des mains de Leurs Majestés, et fut chargé par elles de les déposer dans les archives, du royaume.

» Au sortir du Palais-Royal, les abmbassadeurs se rendirent à l'hôtel de Nevers pour présenter leurs hommages à la belle princesse de Mantoue, qui voulut bien les recevoir à l'entrée d'une salle richement décorée. Ils lui parlèrent en latin, et la prièrent humblement d'accepter une croix en diamants de la valeur de cent mille écus.

» L'évêque d'Orange répondit à la harangue des ambassadeurs, et la princesse, leur future reine, les conduisit jusqu'au milieu de la salle, où elle les quitta. Le 27 novembre 1645, elle était déjà sur la route de la Pologne. »

Comme on l'a vu, Marie-Louise épousa à Warsovie, le 10 mars 1646, le roi Wladislas IV; mais cette union ne dura pas longtemps, car le roi mourut le 20 mai 1648. Plus tard la veuve épousa Jean-Kasimir, frère de Wladislas.

CHAPITRE XIV

La Pologne, la France et la Russie en 1654.— Ambassade russe à Paris. — Parallèle des deux civilisations polonaise et moskovite.

Les deux ambassades polonaises en France, celle de 1573, que nous avons décrite précédemment, et celle de 1645, donnent une idée complète du dégré de civilisation de la Pologne à une époque où, dans les mêmes circonstances, la Moskovie se montrait toujours barbare.

Les ambassadeurs polonais déploient à la cour de Charles IX et à la cour de Louis XIV un luxe, une magnificence, une splendeur qui rivalisent avec le goût exquis de la cour du grand roi. Les hommes marquants qui représentent la Pologne se montrent instruits dans toutes les sciences; ils parlent plusieurs langues, ils sont élégants, courtois et obtiennent le titre de *Français du Nord.*

Jetons maintenant les yeux sur une ambassade russe de 1654. Il n'y a ni parallèle, ni comparaison, ni panégyrique, ni critique à faire. Il nous suffit de présenter les faits, parce que la vérité est la suprême éloquence de l'historien.

Les gouvernements choisissent l'élite de leurs hommes d'État pour se faire représenter auprès des cours étrangères; le gouvernement russe envoya donc l'expression de sa civilisation et de son progrès. Malheureusement il paraît que cette civilisation et ce progrès sont bien lents à venir en Russie, car au commencement du dix-huitième siècle l'inimitable fabuliste la Fontaine n'a pu dire autre chose de ce pays que ces mots :

Quiconque est loup agit en loup.

Ou, comme l'a dit Napololéon Ier au dix-neuvième siècle : « Grattez l'épiderme russe, et c'est toujours l'ours ou le Tatar qu'on y trouvera ! »

On ne pourra mettre en doute l'impartialité de la description que nous donnons ici, car ces détails sont rapportés par un Français, témoin oculaire, maître des cérémonies et introducteur des ambassadeurs au Louvre.

A cette époque, le tzar Alexis Mikhaïlovitsch, qui était sur le point d'envahir la Pologne, demanda à Louis XIV d'intervenir auprès de sa parente Marie-Louise de Gonzague, mariée en se-

condes noces à Jean-Kasimir, roi de Pologne et frère de Wladislas IV, afin que cette princesse ne s'opposât pas aux vues du tzar, et le laissât agir en Pologne au gré de sa politique.

La mission diplomatique fut confiée au *kniaz*, ou prince Constantin Meschtschersky. La Russie, comme nous l'avons dit, avait choisi le plus illustre de ses hommes d'État et pour accompagner le grand diplomate, elle avait nommé secrétaire d'ambassade André Bogdanoff, autre illustration de la cour de Moskou. Outre cela, il y avait un interprète et quelques serfs faisant le service de laquais.

L'ambassade, ainsi organisée, se rendit d'abord en Hollande. Chanut, ministre plénipotentiaire de France auprès des États-Généraux, informa sa cour de l'arrivée des Moskovites et de l'objet de leur mission.

Pour un tzar, une ambassade était chose peu coûteuse ; la Russie suivait en cela la coutume orientale, qui s'en remettait à la magnificence des cours étrangères pour défrayer ses envoyés. Au lieu de deniers comptants, le tzar Alexis donna à son ambassadeurs une lettre pour le roi de France, et un *memorandum* où étaient expliqués longuement les motifs qui lui faisaient déclarer la guerre à la Pologne, et où il se plaignait de l'abandon des Kosaks, qui après s'être d'abord révoltés contre le roi de Pologne, passèrent à la Russie et ensuite avaient trahi cette dernière puissance pour se remettre de nouveau sous la suzeraineté polonaise.

Quelque temps après avoir reçu la communication de son envoyé en Hollande Chanut, le comte de Brienne, ministre des affaires étrangères, reçut la visite d'un inconnu, accompagné d'un homme que la ville de Rouen avait mis auprès de lui pour lui servir de guide et de truchement. L'un de ces deux personnages était Jean Wilner, l'interprète de l'ambassade moskovite, l'autre était l'interprète de l'interprète : et quand on pense que cela ne suffisait pas encore ! Wilner, né de parents flamands établis en Moskovie, savait le russe et le flamand ; mais personne à Paris ne comprenant les deux langues, on finit par découvrir le banquier Frisse, qui parlait flamand et français. A l'aide de ces deux truchements mis bout à bout, on s'entendit tant bien que mal.

Le comte de Brienne arriva à comprendre ce dont il s'agissait; il s'agissait d'envoyer au Havre-de-Grâce des fonds à l'ambassadeur russe pour qu'il pût venir à Paris remplir sa mission diplomatique. On fit entendre au truchement qu'on ne donnerait

rien quant à présent, mais qu'à l'arrivée de l'ambassadeur on aviserait.

Le comte de Brienne chargea un maître des céromonies, introducteur des ambassadeurs, d'arranger la réception de ces Moskovites et c'est d'après ce maître des cérémonies que nos lecteurs verront par extrait, comment se passa cette ambassade :

« Sur l'avis reçu de Paris, l'ambassadeur s'était mis avec sa suite et était arrivé à Saint-Denis, à l'auberge de l'*Épée royale.* Là il fit une nouvelle halte, attendant toujours qu'on voulût bien payer sa dépense. On le fit attendre huit jours, pendant lesquels on tint conseil chez le cardinal Mazarin, chez la reine régente et le jeune roi, enfin chez M. Servien, qui en sa qualité de surintendant des finances serrait bien les cordons de la bourse. A force de délibérations, on tomba d'accord, et on décida qu'une somme de deux mille quatre cents livres serait dépensée pour le séjour de l'ambassade moskovite à Paris, mais qu'on n'entrerait pour rien dans les comptes des frais antérieurs. C'est-à-dire qu'il fut résolu avec M. Servien qu'on dépenserait cent livres tant pour leur logement et nourriture que pour toute autre chose par jour, et que pour la dépense que cette ambassade aurait faite au Havre et depuis jusqu'au jour où elle entrait dans le carrosse du roi, elle n'aurait rien. »

» Le maître des cérémonies se rendit donc à Saint-Denis avec le carrosse du roi et avec celui de la reine-mère. Étant arrivé à l'auberge de l'*Épée royale*, il prit l'envoyé moskovite et se mit avec lui et ses deux truchements dans le premier carrosse, laissant le second à un commis des affaires étrangères, au secrétaire de l'ambassade, et à deux Hollandais qui étaient venus d'Amsterdam avec elle. Huit laquais en costume moskovite de couleur verte montèrent derrière les carrosses, mais à l'entrée de la ville ils descendirent pour marcher aux portières. Les Parisiens furent ébahis à la vue de ces étrangers à longue barbe et à longs cheveux, revêtus de caftans et de bonnets de velours bordés de martre.

» Le maître des cérémonies les déposa dans un hôtel garni de la rue Dauphine, et leur envoya son cuisinier et un maître d'hôtel. Quatre jours après, les deux carrosses revinrent devant cette maison pour conduire le kniaz à l'audience du roi. Cette fois le secrétaire se mit avec son maître, avec l'introducteur et avec les deux truchements dans le principal carrosse, tenant en l'air, comme un ciboire, la lettre du tzar, enveloppée de taffetas rouge.

Il conserva cette attitude pendant tout le trajet, et jusqu'à la remise de la lettre.

» Sa Majesté, ayant auprès de lui le comte de Brienne et les officiers de sa maison, attendait dans le grand salon du palais, l'ambassade du tzar de Moskovie. L'envoyé prit des mains de son secrétaire la lettre de maître et la présenta au roi, en récitant tous les titres du tzar. Il n'était pas permis d'en retrancher la moindre chose, et comme on ne pouvait retenir dans la mémoire ces titres, les orateurs publics étaient obligés de se munir toujours d'un papier contenant le protocole de cour. Après la lecture des titres, l'ambassadeur ajouta qu'il était chargé de demander des nouvelles de la santé du roi de France.

» Les deux truchements répétèrent successivement tous ces titres et la harangue très-courte de l'ambassadeur; après quoi le roi, à son tour, demanda des nouvelles de la santé du grand-duc de Moskovie. Sa demande, à l'inverse de celle de l'ambassadeur, fut traduite successivement en flamand et en russe. Mais au lieu de répondre, le kniaz manifesta un grand malaise, et on lui demanda ce qu'il avait. Il déclara être douloureusement affecté de voir que Sa Majesté le roi de France ne s'était levée ni en entendant les noms et titres du tzar ni en prononçant elle-même ces noms, attendu que c'était une étiquette invariable des cours de se lever au nom de son maître, et que ni le sultan ottoman, ni l'empereur d'Allemagne, ni le schah de Perse ni le grand-khan des Tatars n'y manquaient jamais. Quand ce sujet de mécontentement fut parvenu jusqu'aux oreilles du roi par la double traduction flamande et française, le roi fit répondre par le comte de Brienne que ce n'était point la coutume en France, mais que pour témoigner sa haute estime envers le grand-duc de Moskovie, il allait se découvrir la tête. En effet, il ôta gravement son chapeau, puis il le remit. L'ambassadeur déclara être satisfait.

» On le conduisit de là chez la reine-mère ; comme il n'avait pas de lettre pour elle, le maître des cérémonies lui dit en chemin qu'il fallait faire une révérence et adresser un compliment à la princesse. L'ambassadeur fit bien la révérence ; mais, pour tout compliment, il demanda à la reine, de la part de son maître, comment elle se portait. Il fit faire lecture, comme chez le roi, de tous les titres du tzar; son lecteur, ne voyant plus clair, ne put s'en tirer; l'ambassadeur se fâcha tout rouge. Mais la reine dit qu'elle le dispensait de la peine de lire les titres.

» L'ambassadeur ne fut pas capable de dire de quelle famille

étaient issues la mère et la femme de son maître. Ils ne font cas, en ce pays-là, ni des mères ni de toutes les femmes, et ne s'enquêtent jamais d'elles ; et quand le grand-duc a eu deux filles consécutives d'une femme, si elle fait encore la troisième fois une fille, il la répudie et fait bâtir un couvent où il la met et ses filles avec elles, et se remarie à une autre.

» Le lendemain, l'ambassadeur voulut retourner à la cour pour présenter au roi le livre des raisons qu'avait son maître pour faire la guerre à la Pologne. L'introducteur lui fit observer qu'on n'obtenait pas d'audience du roi tous les jours, et qu'il suffisait de remettre le livre au comte de Brienne, chargé de prendre connaissance des affaires étrangères. L'ambassadeur répondit qu'il avait ordre exprès de son maître de ne communiquer qu'avec le roi, et qu'il n'avait aucunement affaire au comte de Brienne. On disputa toute la journée, sans que le maître des cérémonies pût faire comprendre au Moskovite qu'en France, c'est à un secrétaire d'État qu'on parle diplomatie ; le kniaz objecta sans cesse les ordres de son maître. Il était tellement esclave de ses ordres, qu'il n'avait pas voulu faire une visite au secrétaire d'État avant l'audience royale, ni même envoyer chez lui son secrétaire avec ses lettres de créance. Le lendemain nouvelle dispuste aussi infructueuse que celle de la veille ; et le livre ne fut pas présenté au roi.

» Quinze jours se passèrent sans que l'ambassadeur moskovite quittât son hôtel garni de la rue Dauphine. Le maître des cérémonies lui avait poliment offert son carrosse pour qu'il pût se promener dans Paris, voir le Louvre et les autres grands édifices de la capitale. L'ambassadeur, en le remerciant, l'avait assuré qu'il ne voulait rien voir du tout. En effet, il préférait passer toutes les après-midi à s'enivrer avec son secrétaire et un autre attaché ; à eux trois ils consommaient huit pintes d'eau-de-vie par jour, et dans leur ivresse, ils se querellaient et même se battaient à coups de poing. Plus d'une fois l'ambassadeur ivre avait maltraité ses gens. L'orsqu'il était à Amsterdam, l'un deux tomba même victime de sa brutalité. Dans ces rixes, le secrétaire lui rendait coup pour coup. Une fois, s'étant pris aux cheveux, ils firent un vacarme tel, que les Suisses, qu'on avait placés dans l'hôtel pour écarter la foule des curieux et des importuns, se crurent obligés d'accourir pour les séparer. L'ambassadeur et son secrétaire s'apaisèrent enfin et se remirent à boire jusqu'à minuit, en gardant avec eux ces bons Suisses, qui s'acquittèrent très-bien de leurs nouvelle tâche. Comme l'am-

bassadeur ne fit pas la moindre disposition pour un départ prochain, on craignit qu'il n'eût envie de s'enivrer longtemps encore aux dépens du trésor royal. En conséquence, le maître des cérémonies alla lui dire, qu'il était libre de partir quand il lui plairait. Loin de s'en fâcher, l'ambassadeur répliqua qu'il ne le pouvait parce qu'il n'avait pas reçu des mains du roi la réponse à la lettre de son maître. On lui dit qu'il recevrait cette réponse par le secrétaire d'État ; mais l'ambassadeur sécria : « O ciel ! mon maître me ferait couper la tête, si j'osais recevoir la lettre du roi d'autres que des siennes propres. »

» Ayant une grande envie de se débarrasser de lui le plus promptement possible, on le mena dès le lendemain à l'audience du roi, Sa Majesté remit entre ses mains la lettre pour le tzar écrite sur le parchemin, et le secrétaire d'ambassade porta ce document, les bras levés, jusqu'aux logis de la légation.

» On ne pouvait se dispenser de faire un présent à l'ambassadeur partant. On choisit donc une chaîne en or de la valeur de 3,600 livres ; le secrétaire devait avoir cent écus, l'interprète flamand autant et l'autre interprète 200 livres. On pensa qu'on ne se débarrasserait de l'ambassade moskovite qu'en la défrayant jusqu'au Havre ; on fixa la dépense à 600 livres, ce qui avec le prix de la chaîne ferait une somme de 4,200 livres. sans compter les cadeaux à distribuer au secrétaire et aux interprètes. Cependant M. Servien déclara ne pouvoir donner que 3,600 livres pour le cadeau et pour les frais de route. On porta la chaîne chez le sieur Lescot, orfèvre de la cour, avec ordre d'en enlever un bout de la valeur de 600 livres. L'orfèvre raccourcit la chaîne, et retenant le bout avec son droit de commission il donna 544 livres; c'est avec cette somme que les Moskovites durent faire le voyage du Havre. »

CHAPITRE XV

Election de Jean-Kasimir. — Guerre contre les Kosaks et les Tatars. — Emploi du *liberum veto* pour rompre les diètes. — Invasion des Suédois sous Charles-Gustave. — Invasion des Moskovites. — Invasion des Transylvains. — Victoires de Czarniecki, en Pologne et en Danemark. — Discours du roi Jean-Kasimir sur les futurs partages de la Pologne.

Aussitôt que le primat apprit la nouvelle du décès de Wladislas IV, il fixa au 16 juillet 1648 la diète de convocation, et celle-

ci indiqua le 6 octobre pour l'ouverture de la diète d'élection. Cette fois il n'y avait que trois candidats, mais la majorité porta ses voix sur Jean-Kasimir, frère de Wladislas, qui fut proclamé le 22 novembre. Après cela, le nouveau roi quitta Warsovie, se rendit à Krakovie où il fut couronné le 17 janvier 1649. Enfin, au mois de juin, il épousa Marie-Louise, veuve de son frère.

Dix ans avant cette époque, Jean-Kasimir avait été persécuté en France. Au mois de janvier 1638, il quitta Warsovie, alla à Gênes, avec l'intention d'aller en Espagne pour rendre visite à Philippe IV et revendiquer les *sommes napolitaines*, que Naples devait par droit de succession à Catherine-Jagellonne, aïeule de Kasimir.

En passant par Marseille, il examinait son port, par un motif de simple curiosité, lorsqu'il fut arrêté (le 9 mai 1638,) emprisonné au château de Sisteron, et puis transporté à Vincennes. Sa captivité dura deux ans. Le roi Louis XIII avait voulu se venger sur le prince polonais de l'alliance intime de Wladislas IV avec l'Autriche; à ce grief se joignirent d'injustes accusations d'espionnage pour le compte de l'Espagne, qui était alors en guerre avec la France.

Après de longues négociations, Jean-Kasimir fut rendu à la liberté en 1640. En 1643 il partit pour l'Italie, où il entra dans la compagnie des jésuites; puis il quitta cette compagnie et fut fait cardinal. Enfin il abandonna cette dernière dignité pour prendre la couronne de Pologne.

Les révoltes des Kosaks agitèrent les premières années du règne de Jean-Kasimir. Malgré les concessions que Wladislas IV leur avait faites, dans l'intérêt de la paix publique, elles déplurent à l'aristocratie polonaise. Bogdan Chmielnicki, chef des Kosaks, ne pouvant pas trouver justice auprès de quelques seigneurs polonais, et profitant de l'interrègne, conduisit, dès le mois d'août 1648, les Kosaks au cœur de la Pologne; il y fit main basse sur la noblesse, mais épargna les paysans. Le 23 septembre il battit les Polonais à Pilawcé, non loin d'Olesko. Puis il assiégea Léopol et Zamosç, qui se rachetèrent à prix d'or, et enfin il rentra dans l'Ukraine.

Au mois de février 1649, la Pologne ouvrit des négociations avec Bogdan, qui se trouvait alors à Peréaslaw, au delà du Dniéper: mais on ne put rien conclure, car le tzar de Moskovie intriguait déjà, et poussait Bogdan à une nouvelle révolte contre les Polonais.

La noblesse sollicitait Jean-Kasimir de se mettre à la tête

d'une armée; ce roi voulait ramener par la douceur les Kosaks, jadis si dévoués et si utiles à la Pologne; mais la noblesse voulut se servir de la force; elle prit les armes, et se fit battre dans la basse Wolynie et sur les bords du Boh. Après ces défaites, Bogdan cerna les Polonais à Zbaraz, au nord de Tarnopol : il les tint assiégés durant tout le mois de juillet. Les Kosaks tentèrent vingt assauts, et les Polonais firent soixante-quinze sorties heureuses.

Il était temps que le roi s'emparât du commandement de l'armée. Bogdan apprenant la marche du roi va au-devant de lui, le trouve à Zborow (entre Zloczow et Tarnopol). Le combat dura plusieurs jours : mais la victoire abandonna Bogdan, qui s'humilia devant le roi, et signa le 19 août 1649 un traité favorable à la Pologne. D'un autre côté, Janus Radziwill battit les Kosaks à Loïow, sur le Dniéper.

Le traité de paix de Zborow fit murmurer la noblesse, parce qu'il contenait quelques conditions équitables aux Kosaks; mais le roi voulait les ménager, et leur prouver que tôt ou tard ils deviendraient victimes de la perfidie des tzars de Moskovie, s'ils avaient le malheur de s'attacher à eux.

Bogdan crut enfin à la sincérité de Jean-Kasimir, mais le clergé ultramontain et l'aristocratie, qui avaient de vastes terres en Ukraine, s'opposèrent à l'exécution du traité de Zborow, en disant que ce traité était contraire à leurs intérêts et priviléges particuliers, et d'ailleurs que les Kosaks cachaient des intentions perfides contre la République.

En conséquence, Bogdan raprit les hostilités; le roi lui-même fut obligé de se mettre à la tête d'une armée. On se rencontra à Beresteczko, sur le Styr (entre Olesko et Luçk); on se battit pendant trois jours, les 28, 29 et 30 juin 1651. Les Kosaks et leurs alliés les Tatars furent complétement défaits. Le roi Jean Kasimir, ainsi que ses lieutenants principaux Etienne Czarniecki et Jean Sobieski s'y couvrirent de gloire. Bogdan se sauva tout honteux.

Il ne restait plus qu'à poursuivre l'ennemi, mais les mésintelligences de quelques seigneurs empêcherent le roi de profiter ultérieurement de ses succès.

Sur d'autres points Janus Radziwill remporta de nouveaux avantages sur les Kosaks, et les expulsa de Kiiow; puis, à la tête de ses braves cohortes litvano-ruthéniennes, il s'unit à Nicolas Potoçki, qui conduisait les légions victorieuses de la Pologne. Bogdan, assiégé à Bialacerkiew, dut capituler et signa, le 28 sep-

tembre 1651, une paix désavantageuse. Malheureusement cette paix ne pouvait être de longue durée, car la Moskovie, la Turquie et jusqu'à la Suède, s'unirent pour exciter incessamment les Kosaks contre la Pologne.

Ce fut sous de tels auspices que commença l'année 1652, fatale à jamais dans les destinées de la Pologne. Avec cette année arriva l'époque désastreuse de la décadence qui amena nécessairement la chute de ce pays. Alors les moyens gouvernementaux, l'autorité royale, l'exécution des lois devinrent impuissants à réprimer les abus de la haute noblesse. Le *liberum veto* (nie pozwalam) fut mis en vigueur. Cette initiative audacieuse avait été employée à la diète de Warsovie, en 1652, par Sicinski, nonce d'Upita, qui par sa seule voix empêcha la diète de voter les impôts pour continuer la guerre. Le *Liberum veto*, c'est-à-dire la faculté de braver la majorité et d'annihiler le bon vouloir de tous par la volonté d'un seul, ouvrit la porte à toutes les calamités, aux malheurs particuliers et généraux, aux guerres civiles, aux confédérations turbulentes et liberticides. Comme dans tant d'autres choses, dans celle-ci c'est encore la Russie qui suscita, sous main d'abord, l'usage de ce fatal privilége de la prétendue liberté polonaise, et plus tard elle le maintint tout haut, en s'opposant constamment à son abolition. Lorsque après cent quarante ans de malheurs, la Pologne parvint à abolir à jamais ce *liberum veto* par la constitutinn du 3 mai 1791, c'est encore la Russie, furieuse de cette abolition, qui déchaîna ses hordes et anéantit la Pologne!...

Profitant de l'anarchie de 1652, Thimothée Chmielnicki, fils de Bogdan, envahit la Pologne, et remporta, les 1er et 2 juin 1652, une sanglante victoire sur le Boh, à Batog, non loin de Hubnik. Dans le courant de l'année 1653, le roi lui-même marcha contre les Kosaks et les Tatars; mais en 1654, Bogdan s'allie imprudemment avec le tzar Alexis Mikaïlovitsch, qui envahit avec sa soldatesque barbare le grand-duché de Litvanie, et il s'empara de Smolensk, de Witebsk, de Polotsk et de Mohilew sur le Dniéper.

En attendant, le roi convoquait des diètes qui succédaient à d'autres diètes sans obtenir de résultat. Voyant que tout lui échappe, il se rend à Grodno; mais tandis qu'il se trouve privé des moyens de repousser les envahissements des Moskovites, il voit surgir un nouvel orage qui arrivait dn côté de la Baltique!

Le roi de Suède Charles-Gustave, en succédant à la reine Christine, et brûlant d'envie d'exécuter les plans que la mort

de Gustave-Adolphe avait ajournés, conçut le projet d'envahir la Pologne. Il débarqua au mois de juillet 1655 ; le 30 août il entra à Warsovie, et le 17 octobre, malgré la glorieuse défense d'Étienne Czarnieçki, Karakovie dut capituler.

Simultanément les Moskovites s'emparent de Wilno et de Grodno. A Wilno, ils dressent sous leurs baïonnettes et leur knout l'acte d'élection du tzar au royaume de Pologne et au grand-duché de Litvanie, qu'ils font signer par quelques nobles de cette dernière province. Et cet acte fut placé dans les archives de Moskou, comme titre *valable, authentique* et *légitime* des droits des tzars à la glorieuse couronne de Pologne!...

De son côté, Charles-Gustave, après avoir quitté Krakovie, alla dans la Prusse-polonaise ; étant à Kœnigsberg, il conclut le 17 janvier 1656, avec le duc de Prusse vassal de la Pologne, un traité contre cet État. Puis il s'entend avec George Rakoczy, duc de Transylvanie, lui promet la possession d'une partie de la Pologne et des terres ruthéniennes, et ce nouvel ennemi pénètre dans le pays à la tête de 50,000 envahisseurs.

Dans ces fatales circonstances, le palatin Étienne Czarnieçki faisait des prodiges, et tenait en respect tous les ennemis à la fois. Rakoczy fut vaincu par lui, et les Suédois et les Moskovites ne purent triompher de la constance, des talents et du courage du héros polonais.

Sur ces entrefaites, le roi de Danemark déclara la guerre à Charles-Gustave, qui dut marcher vers ce pays. Au nord, les Moskovites, profitant de ses embarras, envahirent la Livonie, l'Ingrie, la Karélie et la Finlande. Le roi de Suède put comprendre alors la faute immense qu'il avait faite en accordant sa confiance au tzar, en envahissant la Pologne, qui ne lui avait jamais été hostile. Ce fut à la même époque (15 août 1657) que mourut Bogdan Chmielniçki, dévoré de remords de s'être soumis aux Moskovites. Cette impolitiqne soumission fut une des causes déterminantes de la chute de la Pologne ; mais les Kosaks expièrent chèrement leur faute quand ils se virent asservis, dispersés et décimés sous le joug des tzars!

Le roi de Danemark ne pouvant résister au roi de Suède, demanda secours à la Pologne, à la Prusse et à l'Autriche. Jean-Kasimir fut alors obligé de conclure avec Frédéric-Guillaume, duc de Prusse, le 19 septembre 1657, le traité de Wehlau, en vertu duquel il fut affranchi de vasselage à l'égard de la République, sans cependant que celle-ci renonçât au droit de renou-

veler les hommages de prestation de serment à chaque élection d'un roi de Pologne.

L'Autriche et la Prusse se disant ostensiblement ennemies de la Suède, mais secrètement dévouées à Charles-Gustave, mirent tant de lenteur à secourir le Danemark, que tout le poids de la défense retomba sur la Pologne. C'est encore à Czarnieçki que fut confiée cette expédition qui devait porter si loin la gloire militaire des Polonais.

Le palatin Czarnieçki arriva à Schleswig le 14 novembre 1658. Les Polonais devaient s'embarquer pour l'Alsen et de là pour la Fionie, afin d'y attaquer les Suédois, qui assiégeaient Kopenhague. Le duc de Prusse, qui fut en même temps électeur de Brandebourg, agissant mollement, et Czarnieçki voyant la nécessité d'appuyer ses opérations, résolut de franchir le golfe maritime; mais il n'y avait pour cela aucune embarcation. Alors Czarnieçki dit aux hommes qu'il commandait : « Polonais, jusqu'ici nous avons franchi les rivières et les fleuves sans ponts ni pontons; aujourd'hui nous allons franchir la mer sans vaisseaux ! Montrons que le courage surmonte tous les obstacles ! » Les Suédois, qui ne s'attendaient pas à cette audace surhumaine, se rallièrent du côté opposé du golfe et se mirent à tirer ; mais voyant que malgré leur feu les Polonais sortaient de la mer, ils s'enfuirent. Les prisonniers, tout étourdis de l'attaque et de la défaite, disaient : « Les Polonais ne sont pas des créatures humaines, ce sont des diables. Jamais on n'a vu une cavalerie traverser un bras de mer pour aller chercher son ennemi. »

La terreur que Czarnieçki avait jetée dans l'armée suédoise contribua puissamment au succès de l'expédition qui obtint de bons résultats ; malheureusement le chef polonais et son armée furent rappelés en Pologne pour repousser une nouvelle invasion moskovite.

Sur ces entrefaites, Chārles-Gustave mourut. Cette mort hâta la conclusion de la paix entre la Suède et la Pologne, qui fut signée à Oliwa, près de Danzig, le 3 mai 1660 ; mais Jean-Kasimir fut obligé de renoncer à ses droits sur la Suède, la Livonie et l'Esthonie.

Avant de suivre Czarnieçki dans ses expéditions en Pologne, nous nous arrêterons sur les principaux épisodes de sa campagne en Danemark. Nous les puisons dans les *Mémoires* écrits en polonais par Jean-Chrysotome Passek, acteur et témoin oculaire de cet événement. Passek n'avait point la prétention d'être auteur, il raconte ses impressions, il fait de l'histoire intime. Officier

supérieur dans l'armée de Czarnieçki, il assite à tous les combats, et il fait l'amour chemin faisant; amour très-sérieux un jour, et qu'il oublie ou qu'il sacrifie après un joyeux souper. Les *Mémoires de Passek* sont une peinture de l'esprit et des mœurs des Polonais, des Allemands et des Danois au dix-septième siècle. Passek n'omet rien : il donne la description d'une bataille, l'attaque d'un fort et l'aspect d'un pays; il parle de tout à propos de tout et à propos de rien.

CHAPITRE XVI

Extraits des *Mémoires* de Jean-Chrysostôme Passek relatifs à l'expédition des Polonais en Danemark contre les Suédois en 1658 et 1659.

« Notre armée était divisée en trois corps : le roi Jean-Kasimir campait sous Thorn; le second corps était en Ukraine, et le troisième était commandé par Czarnieçki.

» Nous séjournâmes trois mois à Drahim en Poméranie-polonaise, et à la fin d'août nous allâmes en Danemark pour secourir le roi de ce pays. La reconnaissance, disait-on, nous y forçait; car, lors de notre guerre avec la Suède, le roi de Danemark avait fait diversion en notre faveur. Les traditions écrites attestent la vieille amitié des Danois; mais leur diversion m'a toujours semblé avoir un caractère plus intéressé que dévoué, car ils étaient ennemis des Suédois, et en nous secondant contre le roi de Suède, qui guerroyait en Pologne, ils vengeaient leur propre cause.

» Le roi de Danemark se jeta en Suède avec son armée; il battait, il décapitait, il tuait tout ce qui tombait sous sa main. Le roi Gustave, qui était un grand guerrier et un heureux soldat, quitta bientôt la Pologne; mais il mit des garnisons dans plusieurs places de la Prusse, et pressa si furieusement les Danois, qu'il finit par leur reprendre tout ce qu'ils lui avaient pris; et non content, il s'empara de leurs possessions.

» Le roi de Danemark se voyant ainsi poursuivi, harcelé, demanda des secours aux Polonais, en leur disant que c'était par amour pour leur nation qu'il avait rompu la trêve avec les Suédois et qu'il leur avait déclaré la guerre; c'est de cette manière qu'il voulait se rendre intéressant à leurs yeux. En même temps il demanda aussi des secours à l'empereur d'Allemagne; mais celui-ci s'excusa en disant qu'un traité le liait à la Suède, et que.

outre ce motif, il n'avait pas assez de troupes disponibles, car il avait permis à ses sujets de s'enrôler dans les armées du roi de Pologne. Après ce refus, notre roi Jean-Kasimir resta donc le seul auxiliaire des Danois, et l'armée expéditionnaire, qui était forte de six mille hommes, fut confiée au palatin Czarniecki. J'ai dit le seul auxiliaire, mais enfin les Allemands, après avoir réfléchi, envoyèrent une division impériale commandée par le général Montecuculli, et dont Guillaume, électeur du Brandebourg, était généralissime.

» La nouvelle de cette expédition causa une grande agitation dans notre armée : les uns appréhendaient une campagne d'outremer, les autres redoutaient un ennemi que nous n'avions pu vaincre dans notre propre pays et avec toutes nos ressources. Les pères écrivaient à leurs fils, les femmes à leurs maris, pour les dissuader de faire l'expédition de Danemark, en disant : « Perdez votre solde, renoncez à votre avancement, mais n'allez pas dans ce pays, où vous périrez tous ! » Mon père cependant différait des autres, car dans ses lettres il m'ordonnait d'aller courageusement où m'appelait la volonté du chef. Il ajoutait : « Je prierai Dieu, et avec son aide, pas un cheveu de ta tête ne tombera. »

« Lorsque nous eûmes franchi la frontière polonaise, chacun en particulier fit sa prière, puis, selon l'antique usage, toute la division entonna ensemble et à haute voix le chant : *O gloriosa Domina !* Au moment où cela se fit entendre, nos chevaux éternuèrent presque tous et se mirent à piaffer. La joie ranima nos cœurs : c'était d'un bon augure ; et en effet, nos pressentiments se vérifièrent.

» Arrivés sur un monticule, nous nous retournâmes encore une fois pour regarder nos villes et nos villages ; chacun disait : « Chère patrie, te reverrai-je jamais ?... » Une tristesse profonde nous saisit ; mais dès que nous eûmes franchi l'Oder, la gaieté nous revint, et nous marchâmes pleins d'espoir.

» Les Prussiens nous reçurent cordialement, et leurs commissaires vinrent au-devant de nous en deçà de l'Oder. On nous distribua nos premières rations à Custrin, et nos logements étaient faits d'avance. Quand nous passions par les villes, on voulait que, selon l'usage allemand, nos officiers eussent le sabre hors du fourreau, les sous-officiers le pistolet en main, et les soldats la lance en arrêt. On ne décapitait plus, on ne fusillait plus pour punir les fautes d'insubordination ; mais quand un soldat était pris en flagrant délit, on l'attachait à la queue d'un

cheval qu'on lançait à travers champs. De prime abord cette punition paraît moins dure, mais dans le fait il n'y a rien de pis, car les habits et le corps tombent en lambeaux, et il ne reste plus que les os.

» Nous cheminions toujours, et nous occupâmes les villes de Nibol, Aabenraae, Hadersleben, Kolding et Horsens dans le Schleswig et le Jutland. Le palatin Czarniecki voulait que nous prissions nos quartiers d'hiver dans les possessions suédoises, pour épargner le pain et les vivres des Danois. En effet, nos soldats tombaient dans les villages suédois, comme pour se venger des atrocités que ces derniers avaient commises chez nous lors de leur invasion.

» Nous regorgions de brebis et de toute espèce de bétail. On pouvait se procurer un bœuf pour un écu (5 francs). Nous avions du miel en abondance. Le pain est excellent et le poisson a la chair très-délicate. Le vin est détestable, mais l'hydromel est au moins potable. La rareté du bois fait qu'on se chauffe avec de la tourbe et du charbon de terre.

» Il y a beaucoup de cerfs, de daims et de lièvres, et ils ne sont pas sauvages, car la chasse ici est privilégiée, si j'en excepte les loups, qui sont poursuivis à outrance : aussi les autres animaux vivent en paix. Quand nous voulions faire la chasse aux cerfs, nous partions à cheval et nous tombions sur eux à l'improviste ; les pauvres bêtes, pour nous échapper, se jetaient dans les fossés à tourbe, et c'est de là que nous les tirions pour les tuer et les manger.

» J'ai parlé tout à l'heure des loups, mais il n'y en a guère, car dès qu'on en aperçoit un, tout le monde court sus ; on le tue quelquefois sur place, ou on le pend à une potence où à un arbre, et on l'y laisse jusqu'à ce qu'il soit pourri. Les habitants ne permettent pas à un loup de passer impunément une nuit dans la forêt. L'odeur du cerf l'attire, mais il ne sait comment aborder, car d'un côté il y a la mer Baltique et de l'autre l'Océan ; il faudrait que le pauvre loup payât grassement à M. le président de Danzig, pour que celui-ci l'autorisât à fréter un bâtiment, et voilà pourquoi les forêts abondent en gibier. Quant aux perdrix, il n'y en a point ; ce volatile est si bête, si peureux, qu'au moindre bruit il s'envole et va tomber dans la mer où il se noie.

» Les Danois sont en général bien faits ; les femmes sont belles et ont la peau très-blanche ; leur costume est gracieux, mais elles portent des sabots, et quand elles marchent sur le

pavé, elles font un bruit si effroyable que deux hommes ne s'entendraient pas parler. Les femmes de qualité portent des souliers. Celles qu'on appelle de qualité sont beaucoup moins retenues dans leurs affections que les Polonaises. Au premier abord on les croit modestes jusqu'à l'austérité, mais dès qu'on leur fait tant soit peu la cour, elles deviennent amoureuses folles de vous, et ne se donnent plus la peine de le cacher. Une jeune fille quitte père, mère, fortune, pour suivre son amant au bout du monde.

» Les lits dans ce pays, sont faits comme des armoires; le soir on tire les planches pour se coucher, le matin on les referme, et il n'y paraît plus. On est ici d'un laisser-aller inconcevable : hommes et femmes font leur toilette de nuit devant tout le monde, et cette toilette, si toilette il y a, consiste à se débarrasser de tous ses vêtements, même du dernier. Quand une femme s'est ainsi déshabillée, elle pend ses robes à un portemanteau, puis elle éteint les lumières et se met dans son armoire. Tout cela se passait devant nous. Un jour, je manifestai mon étonnement à une femme, et lui dis qu'une Polonaise ne ferait pas en présence de son mari ce qu'une Danoise fait devant des étrangers. Elle me répondit : « C'est un usage général. D'ailleurs, pourquoi avoir honte de ce qui a été créé par Dieu! Les chemises et les robes s'usent bien assez pendant la journée. il n'est pas nécessaire de les user encore la nuit; car si elle a des puces, on les emporte avec soi! » Mes camarades se moquaient d'elles et leur faisaient mille plaisanteries, mais il fut impossible de changer les habitudes de ces femmes.

» La manière de vivre est pour le moins aussi bizarre que la manière de dormir. Les Danois font leur cuisine pour huit jours, et ils mangent presque tout froid.

» Il n'y a que les nobles, et qui plus est, les riches, qui peuvent avoir des poêles dans leurs maisons, car il faut payer au roi un impôt de cent écus (500 fr.) par an pour acheter le droit d'avoir un poêle; aussi les pauvres ou les gens qui n'ont qu'une petite fortune ont des cheminées pour se chauffer.

» Les églises où on célébrait autrefois le culte catholique sont belles, plus belles que nos églises calvinistes, car elles ont des autels et des images. Nous assistions souvent aux sermons, que les prêtres protestants prononçaient exprès pour nous en latin, et ils avaient une si grande crainte de nous déplaire, qu'ils n'articulaient pas un mot, un seul mot, qui fût contraire à notre religion catholique-romaine; aussi ils nous disaient avec un certain air d'orgueil : « Vous avez tort de nous appeler schismati-

ques, car nous avons la même foi que vous. » Malgré l'orthodoxie de ces sermons, notre abbé Piekarski, de la compagnie de Jésus, nous grondait fort d'y assister, et nous défendait même d'entrer dans les temples; mais nous n'avions garde de lui obéir, car nous y allions pour voir les femmes.

» Quand les hommes sont dans le temple, ils se couvrent la figure avec leurs chapeaux, et les femmes baissent leurs voiles et cachent leurs visages sous leurs bancs; alors quelques-uns de nos plaisants, qu'on rencontre dans toutes les armées, s'amusaient à leur prendre leurs livres de prières et leurs mouchoirs. Un jour le ministre protestant s'en apérçut, il se prit à rire si fort en nous regardant, qu'il ne put continuer son sermon. Nos rires scandalisèrent beaucoup les luthériens, et ils nous le dirent; le prédicateur leur conta à ce sujet l'anecdote suivante : « Un jour un soldat demanda à un ermite de prier Dieu pour lui : l'ermite, s'agenouilla et pria; pendant ce temps le soldat s'empara du mouton qui portait le léger bagage de l'ermite, et se sauva avec. » En finissant sa parabole, le prédicateur s'écria : « O piété, piété! l'un prie Dieu, et l'autre vole! » Depuis lors, les femmes serraient leurs livres et leurs mouchoirs avant de se cacher le visage ; mais en prenant cette précaution elles nous regardaient en riant.

» Quand je demandais à ces pauvres femmes pourquoi elles cachaient la figure, car ni Jésus-Christ ni les apôtres ne l'avaient enseigné, elles ne savaient que répondre; un homme, en voyant leur embarras, me dit : « Nous nous cachons le visage en mémoire de la toile que les Juifs ont jetée sur la face sainte de Jésus-Christ, quand ils lui disaient de prophétiser sans voir. — Mais, répondis-je, pour que la chose fût complète, il faudrait aussi vous donner des coups de poing sur le dos, et vous fustiger comme on a fustigé le Sauveur. » Mon explication ne trouva point d'amateurs.

» L'électeur de Brandebourg ayant eu connaissance de nos assiduités dans le temple, dit au staroste de Kaniow : « Pour l'amour de Dieu, avertissez M. le palatin Czarniecki afin qu'il défende à ses Polonais de fréquenter les temples, car bon nombre d'entre eux se convertiront au luthérianisme. On m'a dit qu'ils priaient avec tant de ferveur qu'ils enlevaient, sans y faire attention, les livres et les mouchoirs de nos belles dames. » Le dévot avertissement de M. l'électeur divertit beaucoup notre palatin.

» Le susdit électeur Guillaume nous faisait force gracieusetés; il nous traitait bien et s'habillait à la polonaise. Quand notre

corps d'armée défilait, il tenait chapeau bas, et nous saluait le plus courtoisement du monde. Guillaume caressait notre couronne : il espérait que ses cajoleries le feraient élire roi de Pologne à la mort de Jean-Kasimir ; et sans la gaucherie de l'ambassadeur de Guillaume, cet événement se serait peut-être accompli. Dans l'assemblée où on discutait l'élection, un sénateur polonais dit à l'envoyé brandebourgeois : « Que l'électeur se convertisse à la foi catholique, et nous l'élirons roi. » Mais l'envoyé assura que son maître ne le ferait même pas pour devenir empereur. Cette réplique déplut fort à Guillaume, et il fit une verte remontrance à son envoyé, qui se permettait de disposer de sa conscience sans sa permission.

» Nous avons dans l'armée les Impériaux et les Prussiens ; nous fraternisons de préférence avec ces derniers, car ils nous envoient dans notre camp de jolies couturières. Que de fois il nous est arrivé de voir une femme jeune, belle, mais souffrante et amaigrie. venir à nous et nous dire d'un air suppliant : « Monsieur le Polonais, donnez-moi un morceau de pain ; je ferai vos chemises si vous en avez à faire, et je raccommoderai votre linge. » En jetant les yeux sur la pauvre créature, la pitié nous prenait au cœur : certes on ne pouvait refuser une aumône ; puis nous achetions de la toile pour faire faire des chemises, et nous l'occupions ainsi pendant quinze jours ; c'était une bonne œuvre, n'est-ce pas ? Mais nous en étions récompensés, car les Prussiennes sont charmantes, et nous n'avions dans toute notre division qu'une femme, l'épouse d'un trompette. Mais ce qui paraîtra inconcevable, c'est que les Prussiens, qui ne manquaient de rien, nous envoyaient leurs femmes pour mendier. Cependant, quand nous les gardions trop longtemps, ils venaient les chercher, mais en nous remerciant, et en nous faisant force salutations pour nos bontés. Quand l'ouvrage n'était pas fini, ils permettaient à leurs femmes de rester pour le finir ; et celles-ci, pour les exhorter à la patience, leur donnaient des biscuits. Ils s'en allaient donc contents, remerciaient de plus belle, et revenaient de temps en temps pour voir leur chère moitié. En quinze jours elles devenaient si grasses, si alertes, si gaillardes, que leurs maris avaient peine à les reconnaître.

» Enfin, après toutes ces distractions plus ou moins distrayantes, il fallut se battre, faire des siéges et des assauts à coups de hache, et pour comble de malheur, point de haches ! On envoya à deux, trois, six lieues à la ronde pour chercher les haches. Un matin, il nous en arriva cinq cents. La trompette

sonna, le chef de notre détachement nous passa en revue, on fit distribuer les haches, et on nous donna l'ordre de nous tenir prêts, car dans une heure on allait attaquer la forteresse de Kolding. Notre chef nous recommanda de courir, pour arriver bien vite sous les remparts, et de mettre des jerbes de paille sur nos poitrines pour empêcher les balles de nous atteindre.

» Avant le jour on se mit en marche. Pendant que nos troupes défilaient, je dis au chapelain : « Le lieutenant Charlewski vous demande la permission d'aller en avant avec son détachement. » Il me répondit : « Eh bien, qu'il aille; mais vous, vous resterez ici avec moi. — Impossible, on dirait que je suis un poltron; j'irai. » Aussi, Kaszowski, Lonçki. et moi nous mîmes pied à terre et nous prîmes le commandement, après avoir fait nos prières à Dieu et à la sainte Vierge.

» L'abbé Piekarski nous fit avant notre départ une touchante exhortation, qu'il termina par ces mots : « ... Comme Isaac, vous vous dévouez à la mort, et comme lui vous serez sauvés. Mais si quelques-uns doivent mourir pour Dieu et pour la patrie, c'est obtenir la rémission des péchés et le salut éternel. Offrez votre âme à Jésus, au saint enfant qui gisait dans la crèche. Saluez avec faveur la journée de demain; demain, mes frères, c'est la grande fête de Noël! Au uom de Jésus-Christ et de Marie, marchez au combat, et vous vaincrez, et la patrie comptera une victoire de plus! Recevez ma sainte bénédiction, allez en paix, et quand je vous reverrai, nous rendrons à Dieu des actions de grâces! » Après ces mots, l'abbé récita les prières des morts. Je m'approchai de lui, et lui dis : « Mon révérend père, donnez-moi votre bénédiction particulière! » Il me serra la tête dans ses deux mains, m'attacha au cou une relique, et me dit : « Ne craignez rien, mon fils, vous reviendrez sain et sauf! »

» Un trompette, qui avait été en avant, revint en toute hâte pour nous annoncer que les Suédois avaient dit : « Si votre humeur chevaleresque vous engage à nous attaquer, ne vous gênez point, car nous ne vous redoutons pas plus ici qu'en Pologne. » Et tout aussitôt, en effet, ils commencèrent à tirer. Ils n'avaient guère peur d'un ennemi qui ne possédait pas une seule pauvre pièce de canon; toutes nos forces sur ce point consistaient en un régiment d'infanterie, quatre escadrons et trois cents volontaires. Mais cette poignée d'hommes était brave au delà de toute expression.

» Nous sûmes depuis, par les prisonniers suédois, qu'avant l'attaque ils étaient sûrs de notre perte. La cavalerie polonaise,

disaient-ils, ne les aidera pas à prendre un fort; au premier coup de feu, leurs chevaux s'en iront à tous les diables.

» Nos soldats avaient la poitrine recouverte de paille, et les officiers avaient des cuirasses et étaient armés d'un pistolet. Le palatin Czarniecki nous voyant ainsi disposés, nous dit : « Que le bon Dieu vous ait en sa sainte et digne garde; marchez et courez vite en franchissant les fossés, quand vous serez sous les murs, l'ennemi ne pourra plus vous atteindre. »

» Je me mis à la tête de mon détachement, et je chantai à haute voix : *Louanges à vous, ô mon glorieux maître !* Et Paul Wolski, chef de l'escadron du roi, en fit autant, et Dieu nous préserva si bien que pas un de nous n'a péri; je parle de ceux qui ont invoqué Dieu avant le danger, car les autres détachements furent décimés.

» La paille que nous avions contre nos poitrines nous réchauffait si terriblement que plusieurs soldats la jetèrent avant d'avoir franchi les fossés; mais ceux qui ont eu le courage de la garder jusqu'au bout, et qui ont pu grimper avec sur les remparts, ont trouvé après des balles qui s'étaient arrêtées dans la paille.

» En sortant du fossé, j'ordonnai à mon détachement de crier bien fort: « *Jésus ! Marie !* » Mais d'autres criaient à tue-tête : « *Hou, hou, hou !* » Nous courûmes en pleine carrière au pied du mur; on entendait des gémissements affreux, les balles pleuvaient, c'était à n'y plus voir clair; plusieurs hommes restèrent sur la place. Je me trouvai devant une tour qui avait une ouverture grillée; mes soldats se mirent en devoir de l'enfoncer. Au-dessus de cette ouverture il y en avait une autre grillée aussi, et de là on tirait sur nous avec des pistolets, mais avec peine, car le grillage était serré. Je fis diriger des carabines sur le point d'où on tirait et, chaque fois qu'une main s'avançait, on l'abattait. Il arriva donc qu'un pistolet tomba à nos pieds; ceci découragea les assiégés, et, faute de mieux, ils nous jetèrent des pierres. Pour nous c'était moins dangereux, et mes soldats donnaient des coups de hache sans que les Suédois pussent les en empêcher. Enfin la brèche fut assez grande, et je donnai l'ordre qu'on y entrât un à un. Wolski, qui était brave et téméraire au suprême degré, voulut être le premier, et se mit a crier : « J'entrerai ! » Mais à peine eut-il passé la tête, qu'un Suédois le saisit aux cheveux : moi je me mis à le tirer par les pieds, mais plus je les tirais, plus le Suédois tirait la tête. Wolski s'écria : « Pour l'amour de Dieu, lâchez-moi, car vous allez me

séparer en deux! Je commandai à mes hommes de faire feu dans l'ouverture; alors les Suédois lâchèrent prise, et nous entrâmes l'un après l'autre par la brèche. Cent cinquante étaient déjà passés, lorsque nous aperçumes quelques compagnies de Suédois, les mêmes sans doute qui venaient de tirer sur nous. Au moment ou nous les vîmes, ils étaient sur le point de gagner l'ouverture d'une cave, mais on ne leur en laissa pas le temps; nous fîmes feu, six furent tués, et les autres se sauvèrent dans la cour.

» Nous nous formâmes en bataille dans le milieu de la cour : nos soldats entraient toujours par la lucarne, et bientôt nous fûmes très-nombreux. La garnison suédoise, en s'apercevant de notre surprise, se mit à sonner la trompette et à agiter le drapeau blanc en signe de soumission, c'est-àdire soumission entière et sans condition. Messieurs les Suédois dérogeaient à leur usage, car ils se vantaient de n'avoir jamais demandé merci. Je donnai ordre à mes troupes de ne pas se débander avant d'avoir poussé à bout nos ennemis. Wolski donna le même ordre aux siennes.

» Mais voilà que les mousquetaires suédois descendent de l'habitation du commandant. Aussitôt je dis à mon détachement : « Je vois de nouveaux hôtes, attention ! » Nous nous formâmes en demi-lune et après avoir fait feu, nous attaquâmes immédiatement à l'arme blanche.

» Pendant ce temps-là nous entendions les timbales, les gémissements, la musique, un tonnerre d'armes à feu, qui venaient de l'autre coté; nous fîmes volte-face, et, à la pointe du sabre, nous avons enlevé, terrassé, renversé tout ce qui se présentait; ceux qui voulaient fuir tombaient dans nos *fourches caudines* en un moment nous pûmes faire un pont avec les cadavres, et nos braves envahirent les issues du château fort et tuèrent tous les Suédois qui voulaient encore se défendre.

» Au milieu de cette bagarre, l'ober-lieutenant Tetwin arriva avec ses dragons : il croyait être le premier qui pénétrait dans l'intérieur, mais il se heurtait à chaque pas sur des monceaux de cadavres. « Qui donc a tué tant d'hommes ? » s'écria-t-il en faisant un signe de croix. — « C'est nous, » reprit Wolski. Pourtant nous n'étions que quinze officiers à la besogne, tous nos soldats se répandirent dans la forteresse pour piller. « Mais rassurez-vous, tout n'est pas fini; tenez, regardez toutes ces têtes suédoises qui montrent leur nez par l'ouverture de la tour. »

» Sur ces entrefaites, un de nos blancs-becs amena un gros officier suédois. « Donne-moi ta capture, lui dis-je, je vais lui trancher la tête. — Son uniforme vaut mieux que lui, me répondit le soldat, il faut d'abord le lui ôter. »

» Pendant qu'on le déshabillait, nos soldats étaient descendus dans les caves à poudre, et chacun en mettait dans ses poches, dans son bonnet et dans son mouchoir. Un dragon, ô la stupide créature! approche une mèche allumée d'un baril de poudre à canon; aussitôt le feu prend, et nous entendons la plus effroyable explosion. Les murs, les figures en plâtre, les statues en marbre et en albâtre sautent en l'air et éclatent en mille morceaux.

» A l'extrémité du château s'élevait une tour ayant une plateforme recouverte en plomb; cette tour était ornée de statues en bronze doré et en marbre blanc du plus beau travail. Une de ces statues échappe miraculeusement à l'explosion, mais elle va tomber à une grande distance. De loin, cela avait l'air d'un corps de femme, et nous le crûmes tout de bon! « C'est la femme du commandant, » s'écria-t-on en approchant; mais en touchant du doigt nous vîmes que c'était du marbe et rien de plus. Ce marbre était si bien travaillé qu'on aurait cru que ce corps de femme venait d'expirer. C'est dans la grande salle cette tour que les rois de Suède dansaient, festoyaient et se livraient à toute espèce de plaisirs. La position de la tour est des plus pittoresques : de là on découvre presque toutes les provinces du royaume et même une grande partie de la Suède. Au moment de l'explosion, le commandant et sa troupe étaient dans la tour, et ils sautèrent presque tous en l'air, ou disparurent dans la fumée pour aller retomber dans la mer comme des grenouilles.

» Les armées impériales et brandebourgoises, en voyant de loin l'explosion, crurent que les Polonais célébraient joyeusement le jour de Noël; le roi de Suède crut la même chose, mais ceux d'entre les Polonais qui étaient encore auprès du roi lui dirent que les Polonais ne faisaient des feux de joie que le jour de Pâques. Trois jours après l'événement, le palatin Czarnieçki nomma le capitaine Wonsowicz commandant du fort, et chacun se rendit au poste qui lui était assigné.

« En attendant, comme c'était le jour de Noël, il fallait se disposer à entendre la messe; nous avions bien des prêtres avec nous, mais nous n'avions ni autels ni ce qui est nécessaire pour le sacrifice de la messe. Nous nous rendîmes dans la forêt voisine

pour dresser un autel sur le pied d'un chêne abattu, et au moment que nous nous apprêtions à y planter la croix, nous vîmes venir un homme qui apportait les habits sacerdotaux de l'abbé Piekarski. Enfin la messe put être dignement célébrée. L'armée se rangea en bataille, on fit du feu pour chauffer le vin dans le calice, car le froid était atroce, et le prêtre entonna le *Te Deum laudamus*. Ces pieux accents se répandirent en échos dans la forêt.

» Je me mis à genoux pour servir la messe; le palatin s'approcha de moi et me dit : « Mon frère, lavez au moins vos mains avant de commencer ; elles sont trop noircies par la poudre. » L'abbé reprit : « Cela ne fait rien, Dieu ne réprouve pas le sang qui a été versé en son nom pour la défense et la gloire de la Pologne ! »

» Après la messe, nos camarades qui étaient allés à la recherche des vivres nous apportèrent de quoi manger. Chacun se plaça comme il put, et se mit à dévorer : nous en avions besoin, il y avait vingt-quatre heures que nous n'avions rien mis sous la dent. Le palatin se promenait à cheval au milieu de nous ; il était radieux, et certes il y avait de quoi : prendre une forteresse sans artillerie et sans infanterie, c'est un fait sans exemple dans les annales militaires. Le palatin, s'il l'eût voulu, aurait pu demander du secours à l'électeur, qui n'était pas éloigné du champ de bataille ; mais il ne voulait rien devoir aux étrangers, il s'en reposait sur le courage des Polonais. C'est lui qui conçut le projet de l'attaque, et qui le mit à exécution.

» Nous avons commencé l'année 1659 à Hadersleben ; nous y sommes au milieu des fêtes du carnaval, mais cela ne vaut pas notre gaieté polonaise.

» Après l'affaire de Kolding, nous devions nous emparer de l'île d'Alsen, car les Suédois y campaient et causaient de grands dommages sur les derrières de notre armée. Les troupes brandebourgeoises longèrent cette île, mais elles n'osèrent ou ne voulurent pas l'attaquer, et, comme dit le proverbe, les loups ne se mangent pas entre eux.

» Un beau soir, le palatin Czarniecki, avec trois cents cavaliers, fit une promenade ou plutôt une reconnaissance de ce côté ; puis tout à coup il fit sonner la trompette pour nous prévenir d'être à cheval le lendemain matin. A la pointe du jour nous cheminions sur les bords du Belt, mais pour frayer le chemin nous fûmes obligés de casser la glace à coups de hache ; cependant le froid n'était par intense et la journée était belle.

Le bras de mer était à peu près large d'une lieue, et pendant que nous travaillions sur un bord, les dragons travaillaient sur le bord opposé; cette distance n'était pas énorme, et au milieu on trouvait un gué où les chevaux pouvaient se reposer.

» Quand la glace fut cassée, le palatin fit un signe de croix et se jeta le premier à l'eau; une partie de notre division, c'est-à-dire trois régiments, le suivirent. Nous avions enveloppé nos pistolets et nos gibernes pour qu'ils ne fussent pas mouillés. Quand nous touchâmes à l'endroit où était le gué, le palatin fit faire halte : nous nous reposâmes un moment, puis nous poursuivîmes.

» Les chevaux que nous montions avaient été mis d'avance à l'épreuve, et ceux qui étaient rétifs à l'eau étaient placés entre deux bons nageurs qui les soutenaient pour qu'ils ne se noyassent pas. Par bonheur il faisait un temps calme et même chaud pour la saison; mais bientôt les gelées reprirent de plus belle.

» Les Suédois, qui ne s'attendaient pas à tant d'audace, se rallièrent en toute hâte et se mirent à tirer sur nous quand nous voulûmes aborder; mais de l'autre côté nos dragons gagnaient du terrain et les attaquaient impétueusement. Les Suédois, voyant que malgré leur feu nous sortions de la mer, furent tellement effrayés, qu'ils lâchèrent pied; alors nous les sabrâmes impitoyablement. Nous fîmes quelques prisonniers, et ces hommes encore tout étourdis de l'attaque et de la défaite, nous disaient : « Les Polonais ne sont point des créatures humaines, ce sont des diables. Jamais on n'a vu la cavalerie traverser un bras de mer pour aller chercher son ennemi. » Le roi de Danemark voulut qu'on lui envoyât vivant le commandant suédois, j'ignore ce qu'il en fit et comment il le traita.

» Une fois maîtres de l'île, nos troupes entrèrent dans les maisons pour se sécher et se réchauffer. Il fallait les voir se jeter sur les habitants, hommes ou femmes sans distinction, pour leur prendre leurs habits et se rechanger. Le palatin fit prisonnier tout ce qui restait de la garnison suédoise, et nomma un commandant danois, auquel il donna de nouvelles recrues; car il était d'usage de faire entrer dans les cadres de l'armée active les vieux soldats, et de mettre les jeunes gens dans les places que nous prenions. Quand ces mesures furent exécutées, le palatin choisit dans la garnison cent Suédois, mais des meilleurs, et les répartit dans nos escadrons; ce renfort n'était pas inutile, nos rangs commençaient à s'éclaircir, et, comme on dit, on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs.

» Nous ne restâmes pas longtemps dans l'île : bientôt nous reçûmes l'ordre de ragagner nos quartiers ; mais cette fois nous traversâmes la mer dans des barques. Ainsi nous avons terminé l'année dernière par la prise de Kolding, et nous commençons celle-ci par la conquête d'Alsen. Pendant plusieurs semaines nous nous reposâmes.

» Plus tard nous attaquâmes une forteresse formidable; certes on aurait pu s'effrayer de sa position, mais l'expérience nous avait appris que nous pouvions tenter l'impossible. Tout confiants dans notre bonne étoile, nous portâmes nos forces sur ce point ; les Suédois tiraient sur nous avec de pièces qui portaient très-loin, mais ils faisaient des sorties et nous les battions toujours. A la fin du printemps la forteresse se rendit, mais d'une manière singulière et sans grande effusion de sang.

» Après cela nous entrâmes dans le Jutland, et nous occupâmes Arhusen ou Aarhus : c'est une belle ville, mais on nous donna une rue dont les maisons n'avaient point d'écuries, et il n'y avait même pas moyen d'en faire à la hâte, car cette ville est bâtie sur pilotis. Nous demandâmes la permission d'aller dans les campagnes voisines, ce qui nous fut accordé ; mais quelques-uns de nous restèrent à Arhusen.

» Notre régiment fut logé dans la petite ville de Halm et dans les environs : elle est située entre la mer Baltique et l'Océan; toute cette province s'appelle le Jutland, et celle où est située Hadersleben s'appelle Suder-Jutland. Le régiment se plaisait beaucoup à Holm ; mais les chefs pensèrent qu'étant éloigné de l'état-major, il pourrait être coupé par l'ennemi. Kopenhagne est à dix milles de mer, et les suédois pouvaient franchir cette distance en très-peu de temps.

» Mais pour changer de destination il fallait s'aboucher avec les autorités du lieu. Comme je parle latin on m'envoya en députation, car dans le Jutland on parle beaucoup latin, très-peu entendent l'allemand, et pas un le polonais. J'allais m'enfoncer dans un pays qui m'était inconnu, et je dirai franchement que cela ne m'amusait pas du tout ; mais ma mission m'y forçait, et je me mis en route. J'emmenai avec moi quinze soldats.

» Quand je fus à ma destination, je fis semblant de ne pas savoir un mot de latin. Je me rendis auprès du commissaire de la province, qui me demanda en allemand si je parlais cette langue : je répondis *nix;* alors on m'amena un employé qui parlait l'italien, celui-ci me dit : *Parla italiano?* et moi de répondre un *nix* gros comme le bras. Les pauvres diables per-

daient la tête; ils me firent encore d'autres questions, tantôt en allemand, tantôt en italien, et au lieu de *nix* je leur répondis *gueld* (de l'argent). Ils me demandèrent si je voulais manger : *Gueld ;* ils me demandèrent si je voulais boire, et toujours je répondais *gueld*. Voyant que je n'entendais ni l'allemand ni l'italien, ils firent venir un gentilhomme, un savant réputé, qui avait servi dans les armées de Frédéric, et qui avait beaucoup voyagé. Le gentilhomme m'aborda en me disant : *Ego saluto dominationem vestram.* Je lui lâchai mon imperturbable *gueld*, et rien de plus. Le savant, sans se décourager me dit : *Parla italiano? — Gueld*, repris-je d'un ton doucereux. « Décidément il ne comprend aucune langue humaine, » s'écrièrent les assistants; et moi je m'amusai à les laisser toute la journée dans l'embarras.

» Plusieurs paysans se décidèrent le lendemain à aller chez les Prussiens pour leur demander un interprète; mais avant de partir ils vinrent me trouver, ils apportèrent un gros esturgeon tout vivant, amenèrent un bœuf gras et un cerf apprivoisé; outre cela, ils placèrent sur ma table une coupe qui contenait cent écus, puis ils me dirent dans leur langage : « tout cela est à vous, c'est un cadeau que nous vous faisons. » Alors montrant du doigt la coupe, je leur dis en excellent latin : « Voilà une chose que je comprends à merveille. » Les Danois, en voyant ce miracle, ne se possédaient pas de joie : ils se jetaient sur moi, ils m'embrassaient, ils me serraient à m'étouffer; puis ils coururent dans tout le village en criant : « Notre maître a parlé! » L'allégresse fut au comble; nous passâmes la journée à rire, à jaser et à boire.

» Le lendemain j'entamai mes négociations. Je montrai l'état des terres dressé par le commissaire du gouvernement. Les Danois ne pouvaient nier, car le recensement était exact; de plus nous venions en amis : il fallait donc obéir. Après deux jours on vint m'apporter la contribution d'un mois; et toutes les fois qu'il était question d'écus dans nos pourparlers, on les appelait des *interprètes*. Je donnai l'ordre qu'on expédiât l'argent à l'état-major de mon régiment, ensuite je voulus partir; mais les habitants me supplièrent de rester encore, car ils craignaient les Brandebourgeois, qui n'étaient éloignés que de six lieues. En effet, quelques maraudeurs s'approchèrent du village et enlevèrent le bétail; mais quand ils aperçurent un Polonais, ils se sauvèrent à toutes jambes, en abandonnant leur butin.

» Après ces aventures, je revins à Aarhus. Le palatin, en me

voyant, dit au lieutenant Polanowski : « Je vous présente M. Passek, qui parle toutes les langues; mais il ne desserre pas les dents avant qu'on lui présente une coupe d'argent remplie d'écus. » Polanowski ne comprenait rien à cette plaisanterie; je la lui expliquai, et depuis les écus s'appelèrent des *interprètes.*

» Le lendemain du dimanche de la Quasimodo, le palatin Czarnieçki tomba malade dangereusement. Nous fûmes très-alarmés. On appela plusieurs médecins, et l'électeur envoya les siens. L'amiral hollandais, voulant témoigner son intérêt au héros polonais, envoya aussi son médecin. Il y eut une grande consultation qui décida qu'une musique devait faire entendre du matin au soir des airs doux et mélancoliques dans la chambre attenante à celle du palatin. Ce moyen eut le plus grand succès. Au bout de quelques jours de musique le palatin alla mieux, et toute l'armée fut heureuse de son rétablissement.

» Quelque temps après, toutes les troupes eurent l'ordre de se trouver réunies dans un grand camp. La division polonaise arriva ponctuellement; elle était là à son poste, pendant que les Impériaux étaient encore en route. Le général Montecuculli gardait une grosse rancune à notre palatin; il était jaloux, l'Autrichien, en voyant toutes les recrues danoises se ranger sous le drapeau polonais; enfin à la première entrevue on se fâcha fort.

» Le palatin lui dit : « Il ne faut point s'emporter pour une chose que le fer peut décider. Tu es militaire, moi aussi; tu es général, moi aussi : à demain donc pour vider notre différend. »

» Le lieutenant Skoraszewski et l'écuyer-tranchant de la couronne Leszczynski vinrent provoquer en duel Montecuculli. Les deux armées ne se mêlèrent en rien de cette affaire. L'Autrichien dépêcha deux de ses officiers au palatin; quand celui-ci les aperçut, il courut droit à eux, pensant qu'ils venaient lui proposer le combat. Les envoyés venaient porter des paroles de paix, d'excuses et de pardon au nom de leur général.

» L'électeur de Brandebourg, en apprenant cette nouvelle, dit à Montecuculli : « Vous avez bien fait de ne pas vous battre avec Czarnieçki, car, si vous l'aviez blessé, vous auriez eu affaire à moi; sachez, monsieur, que je représente ici le roi de Pologne. »

» Pendant deux hivers, la division de Montecuculli avait mangé du pain et fait très-peu de besogne, car le général avait été très-passif dans toutes les affaires. Un beau jour, il se ravisa : il alla au-devant des Suédois, mais sans nous, car il voulait ne devoir

son triomphe qu'à lui-même. Il rencontra l'ennemi entre la Fionie et Frédérichs-Odde, et là il fut si bien arrangé, qu'il s'en revint tout confus. La conquête de Frédérichs-Odde était réservée aux Polonais; Dieu voulait que notre sabre vengeât les malheurs que les Suédois nous avaient fait éprouver chez nous. En effet, après notre assaut, la forteresse fut emportée. Dans un autre temps, les Suédois avaient perdu neuf mille hommes en l'attaquant, et les Danois onze mille en la défendant.

» Les Suédois abandonnèrent cette place et se réfugièrent en Fionie. Le palatin mit dans le fort une garnison danoise et un commandant danois; aussitôt les vaisseaux hollandais entrèrent dans le port, et on discuta sur les moyens à employer pour chasser les Suédois de la Fionie.

» Notre division campait aux environs, mais elle ne perdait pas son temps. Nos soldats se mettaient dans des barques, et ils allaient en Fionie pour inquiéter les Suédois. Les dragons de la compagnie de Semenow réussissaient merveilleusement dans cette guerre d'escarmouche. Ces dragons n'étaient que trois cents, mais si braves, si forts, si grands, si ressemblants par la taille, qu'on les aurait crus des enfants de la même mère. Dieu nous bénissait, nous n'avions que des victoires à compter, nos ennemis nous redoutaient. Quant aux Impériaux, ils donnaient moins de souci aux Suédois.

» Un jour, dans une reconnaissance les Suédois firent prisonnier Myliszowski, un de nos officiers, et ils l'envoyèrent à Kopenhague au roi Gustave. Celui-ci lui fit mille questions; entre autres il lui dit :

» — Quelle est la troupe qui est sous les ordres de Czarnieçki?

» — C'est toujours la même, toujours celle qui a fait partie de son corps d'armée.

» — Où étiez-vous quand j'étais en Pologne?

» — Nous nous battions contre les troupes de Votre Majesté.

» — Pourquoi alors ne nous avez-vous pas vaincus comme à présent?

» — Telle a été la volonté de Dieu!

» — Oui, la Providence s'en est mêlée sans doute ; mais il y a encore un autre motif, et il n'est pas moins puissant : ici vous êtes loin de vos foyers, et vous n'avez de salut que dans la victoire; cette pensée vous anime, redouble votre courage, et vous vous battez comme des diables!

» Quoi qu'il en soit, les prisonniers suédois nous disaient :

« La fortune nous a abandonnés, nos efforts sont impuissants. »

» Sur ces entrefaites, on reçut des lettres du roi Jean-Kasimir, qui annonçaient que de nouveaux dangers menaçaient notre patrie du côté de la Moskovie, et que nous devions nous tenir prêts à partir à la première nouvelle. En effet, nous quittâmes les possessions danoises et nous rentrâmes chez nous. »

CHAPITRE XVII

Nouvelle campagne contre les Moskovites. — Victoires de Czarnieçki. — Prédictions du roi Jean Kasimir sur les partages futurs de la Pologne. — Mort de Czarnieçki. — Abdication du roi Jean Kasimir; son départ pour la France, sa mort à Nevers. — Mausolée du roi à l'église de Saint-Germain des Prés, à Paris.

L'armée polonaise, en quittant le Danemark, rentra en Pologne avec de glorieux trophées; mais à peine est-elle au sein de ses foyers, qu'un ennemi plus implacable, plus barbare que celui qu'elle venait de combattre, l'appela de nouveau au combat. Les Moskovites étaient au cœur de la Litvanie et campaient à Polonka, près Slonim. Czarnieçki et Sapieha n'avaient que huit mille hommes de troupes ; mais ces troupes aguerries et parfaitement organisées comptaient pour peu l'infériorité du nombre, et le 26 juin 1660, ils se jettent au-devant des Moskovites, dont l'armée était forte de trente mille hommes et munie d'une formidable artillerie. Rien ne résiste à l'intrépidité des Polonais, quarante canons, cent quarante-six drapeaux, la caisse, tombent en leur pouvoir. Dans ce mémorable combat quinze mille moskovites sont tués ou faits prisonniers. Khavanskoï, général en chef russe, se sauva jusqu'à Smolensk. Le lendemain Czarnieçki dégagea Lachowiczé, vaillamment défendue par Michel Iudyçki, et poursuivit les Moskovites jusqu'à Mohilew sur le Dnieper, et vint ensuite assiéger Polotsk, qui était encore au pouvoir du tzar.

A la même époque, Stanislas Potoçki et Georges Lubomirski battaient les Moskovites et leur allié Georges Chmielniçki en Wolynie, en Podolie et en Ukranie, où trente-sept mille Moskovites et Kosaks furent tués, dispersés, et leur généralissime Schérémétieff fait prisonnier.

La diète de Warsovie du mois de mai 1661 s'ouvrit cette fois sous d'heureux auspices, parce que Czarnieçki obtint la sta-

rostie de Tykocin; c'était le moins qu'on pouvait faire pour ce grand homme. Mais quand le roi demanda des fonds pour continuer la guerre, la diète fut inflexible, et montra son indifférence pour la chose nationale. L'armée, qui se sentait forte de son courage et de son patriotisme, se révolta. Le roi tenta un dernier effort, et dans la séance de la diète du 4 juin 1661, il prononça avec une émotion profonde le discours suivant :

« Dieu veuille que je sois un faux prophète ; mais je vous dis que si vous ne remédiez pas au mal, si vous ne réformez pas vos élections prétendues libres, si vous ne renoncez pas à vos priviléges personnels, la république deviendra la proie des nations étrangères, les Moskovites s'efforceront à détacher les terres ruthéniennes et le grand-duché de Litvanie, jusqu'au Bug, au Narew et peut-être jusqu'à la Wistule. L'expectante maison de Brandebourg voudra s'emparer de la Grande-Pologne et de la Prusse-polonaise. L'Autriche, voyant les autres se partager vos dépouilles, se jettera sur Krakovie et les palatinats voisins.

« Chacune de ces puissances préférera envahir une portion de la république que de la posséder tout entière avec vos libertés d'aujourd'hui ! »

Ces avis salutaires, loin de calmer les esprits, amenèrent de nouveaux désordres; l'égoïsme des grands s'irrita et taxa de despotisme les avertissements du roi. Les confédérations militaires devinrent plus insolentes. Les Moskovites profitant de cette anarchie, envahirent de nouveau Wilno, Kowno et Grodno.

Malgré l'épuisement du trésor, le roi, auquel se joignirent les patriotes dévoués, organise une armée, Czarniecki en prend le commandement, va au-devant de Khavanskoï, campé à Glembokié, l'attaque le 6 novembre 1661, le bat et le repousse jusqu'à Polotsk; puis il revient sur ses pas et délivre Wilno, Kowno et Grodno.

Après ces victoires, la diète de Warsovie de 1662 accorda une capitation extraordinaire dite *subsidium charitativum*, on paya en partie les arrérages aux troupes.

En 1663, le roi entreprit une nouvelle expédition ; ayant sous ses ordres Czarniecki, Sobieski, Paç et autres chefs habiles, il battit les Tatars et les Kosaks à Podhaycé, entre Halicz et Tarnopol, puis, il franchit le Dniéper à Kiiow, et reprend aux Moskovites et à leurs alliés les Kosaks dix-sept villes situées entre le Dniéper et la Vorskla.

La présence du roi Jean-Kasimir étant nécessaire à Wilno, Czarniecki le ramène par Mohilew jusqu'à Minsk, revient de

nouveau sur le Dniéper, parcourt incognito et à cheval la Krimée et la Bessarabie, afin de gagner les Tatars et les Kosaks à la cause de la Pologne, revient en Ukraine, où il maintint la tranquillité en 1664 et 1665.

Cependant les fatigues, les luttes et les chagrins brisèrent ce corps de fer, cette âme sublime et indomptable ; Czarnieçki devint malade. On le transportait à Czarnça, dans le palatinat de Sandomir, lieu de sa naissance : arrivé à Sokolowka, non loin d'Olesko (patrie de Sobieski), sa maladie s'aggrava. C'est là qu'il reçut le bâton de grand-général de la couronne, (connétable.) En le recevant il prononça ces paroles : « N'avais-je pas prédit plus d'une fois qu'on me donnerait ce titre quand je ne serais plus en état de le porter ! N'importe ; si j'en reviens, je m'en servirai pour la défense de la patrie, on en déposera les insignes sur ma tombe ! » Après quelques jours de souffrances, le célèbre guerrier, le patriote par excellence, expira le 15 février 1665, à l'âge de soixante-six ans.

Jean Sobieski continua la mission de Czarnieçki ; mais la guerre civile, entravant les opérations de Sobieski, força le roi à conclure avec le tzar, à Androssovo le 30 janvier 1667, une trêve pour treize ans, en vertu de laquelle les Moskovites gardèrent les provinces de Smolensk, de Czerniéchow, et la ville de Kiiow. Polonaise de tout temps, elle ne devait rester entre leurs mains que pendant deux ans ; mais ils ne voulurent plus la rendre. Enfin Jean-Kasimir, accablé par les événements et désolé de la mort de sa femme, qu'il perdit le 16 mai 1667, conçut le projet d'abdiquer. Le sénat et l'ordre équestre le supplièrent de ne pas le faire ; mais il fut inébranlable. Le 27 août 1668, le roi ouvrit la diète à Warsovie, et le 16 septembre il prononça un discours touchant et déposa le sceptre et la couronne. Il se retira en France en 1669, où Louis XIV lui donna l'abbaye de Saint-Germain des Prés et celle de Saint-Martin de Nevers. C'est là qu'il mourut le 16 décembre 1672. Son corps fut transporté à Krakovie, et son cœur fut déposé au fond du mausolée élevé dans l'église de Saint-Germain des Prés à Paris. Un bas-relief en cuivre d'un beau travail représentant la mémorable bataille de Beresteczko de 1651, orne ce mausolée. Lorsque la terreur de 1793 détruisait les monuments des premiers rois de France élevés dans cette même église, elle respecta la statue de Jean-Kasimir parce qu'il était Polonais !

CHAPITRE XVIII

Election du prince Michel Wisniowieçki au trône de Pologne. — Les Tatars et les Kosaks envahissent la Pologne. — Victoires de Jean Sobieski à Kaluza et à Chocim. — Mort du roi Michel en 1673.

Pendant son règne, Jean-Kasimir fut blâmé; les seigneurs l'appelaient despote, parce que ce roi, honnête homme, disait la vérité; on l'accusait de despotisme, car il ne savait pas ménager les mauvaises passions : mais quand il eut abdiqué, on devint juste; l'abdication a cela de commun avec la mort! Aussi la noblesse, sentant la perte qu'elle avait faite, décida le 2 mai 1669, dans la diète d'élection, qu'un roi de Pologne n'aurait plus le droit d'abdiquer ni de nommer un successeur.

Trois candidats se présentèrent aux suffrages des Polonais : le prince de Condé, père du duc d'Enghien; Philippe-Guillaume, prince de Neubourg, et Charles de Lorraine.

Le prince de Condé échoua dans ses prétentions malgré l'appui du primat Nicolas Prazmowski, et de Jean Sobieski, qui avait quitté l'Ukraine pour venir grossir le parti de ce prince. Les suffrages se trouvèrent donc partagés entre le prince de Neubourg et le duc de Lorraine; mais le 19 juin, dans les plaines de Wola, le nom de Michel, prince Wisniowieçki, retentit pour la première fois et fut répété presque unanimement.

Michel, étonné de cet honneur inattendu, se sauva du champ d'élection; on le poursuivit et on le fit roi malgré lui. Il n'avait pour toute fortune que trois mille francs de rente que lui avait légués la reine Marie-Louise; le père de Michel avait sacrifié toute sa fortune dans les guerres contre les Kosaks, les Tatars et les Moskovites. La gloire du père et la pauvreté du fils furent donc un titre de plus pour la petite et pauvre noblesse qui voyait en Michel un égal dans un roi. Le château royal de Warsovie, où devait régner le nouveau souverain, était tellement dégarni par les rapines des Suédois et des Brandebourgeois, que plusieurs seigneurs se réunirent pour le meubler convenablement.

Michel fut couronné à Krakovie le 29 septembre 1669; la diète qui suivit le couronnement fut très-orageuse. Les Kosaks et les Turks, profitant de l'état précaire où se trouvait la Pologne, l'envahirent en juillet 1672. Sobieski rallie ses amis et arme ses

paysans, forme une troupe de six mille hommes; mais dès le 29 août les Turks s'emparèrent de l'importante place de Kamieniec-Podolski, et le 27 septembre ils assiégèrent Léopol et Buczaç. Dans ces circonstances critiques Sobieski déploie les ressources de son génie militaire et tient en échec les hordes tatares et musulmanes. Le 15 octobre Sobieski surprend l'ennemi près de Kaluza (entre Stryi et Halicz), le poursuit, tue ou fait prisonniers quinze mille hommes; il arrive devant un groupe nombreux de ses concitoyens, pères de famille, jeunes femmes, prêtres, nobles, que les Mahométans emmenaient en esclavage. Ces infortunés étaient au nombre de vingt mille. Leurs chaînes tombent, et ils bénissent leur libérateur.

Mais Sobieski ne se repose pas après ses triomphes. Le gros de l'armée turke était sous Léopol, et le sultan campait à Buczaç, au-dessus de Jazlowieç. Le héros polonais dérobe sa marche, se glisse à travers les rivières, fond à l'improviste sur ce camp enivré de plaisirs et de pillages, y sème la terreur, pénètre jusqu'aux tentes impériales, et s'empare du quartier même de ses femmes.

Le roi Michel, âme faible, esprit indécis, ne sut pas profiter des victoires de Sobieski, et prenant conseil de sa faiblesse et des hommes qui envient la gloire de Sobieski, il signa le 18 octobre, à Buczaç même, une paix honteuse pour la Pologne. Sobieski, plus navré des malheurs de la patrie que des injustices dont il était l'objet, se retira dans ses terres pour y attendre des jours meilleurs, c'est-à-dire l'occasion de se dévouer, de donner son sang pour la Pologne. Louis XIV lui avait offert une retraite dans ses États, une duché-pairie et le bâton de maréchal de France; mais Sobieski semblait pressentir les destinées qui l'attendaient, et il refusa.

Pendant cet intervalle le désordre intérieur augmentait et les confédérations se formaient pour se combattre. Un jour, un pauvre gentilhomme, dans une diète convoquée *ad hoc* à Warsovie en janvier 1673, prit la parole et déclara qu'il avait d'importantes révélations à faire; que la patrie avait été vendue aux infidèles, qu'un homme avait livré Kamiéniec-Podolski moyennant douze millions de florins, et que cet homme était Jean Sobieski!

A ce nom, l'assemblée se lève indignée. Elle demande que le calomniateur soit jugé. Sobieski accourt à Warsovie. La convocation se change en une diète régulière. Le calomniateur confessa sa calomnie, et dit qu'une somme de deux mille florins (1,300 francs), et la promesse de n'être pas abandonné l'avaient

porté à cet attentat. Les seigneurs qui avaient conspiré rampèrent aux pieds de Sobieski. La diète fut close le 13 avril. On déclara la rupture du traité de Buczaç, et on se prépara à une nouvelle campagne.

Le grand-vizir, Akhmet Kiuperli, fut donc de nouveau obligé de porter en avant les troupes qu'il avait rappelées sur le Danube, et le sultan lui-même s'avança aussitôt vers ce fleuve. Sept ponts furent jetés sur le Dniester.

Après bien des difficultés, trente mille Polono-Litvaniens se trouvèrent réunis. Sobieski commanda en chef; Martin Kontski avait sous ses ordres l'artillerie. Les Turks, retranchés derrière Chocim, étaient prêts à soutenir l'attaque désespérée des chrétiens. Ce jour-là (10 novembre 1673), veille de la Saint-Martin de Tours, le temps était affreux : la neige tombait à flots. A pied et le sabre à la main, couvert de frimas, Sobieski guidait ses braves, et en peu d'instants l'étendard de la croix, l'aigle-blanc de Pologne et le cavalier-blanc de Litvanie flottaient sur les hauteurs du camp escaladé. Vingt mille musulmans tombent soit sur la grève, soit dans les flots rapides et à demi-glacés du Dniester. Sobieski s'était saisi de l'étendard vert de Hussein, présent du sultan, que le vainqueur envoya comme un hommage au chef de l'Église, et qui orne aujourd'hui encore les voûtes de Saint-Pierre à Rome.

Sobieski, maître de la Moldo-Walaquie, était en pleine marche pour planter sur les bords du Danube les drapeaux de la Pologne, lorsque survint tout-à-coup la nouvelle de la mort du roi Michel, arrivée à Léopol la veille même de la bataille de Chocim !

Voici comme parle de cette mémorable bataille l'éloquent historien de notre héros, l'ami et le défenseur généreux de la Pologne, le comte N. A. de Salvandy : « Parmi les combattants s'était signalé, aux côtés du grand-hetman, son jeune beau-frère le comte Maligny-la-Grange d'Arquien : il ne peut se tirer un coup de canon dans aucun coin du monde sans qu'un Français ne s'y rencontre pour en jouir. Les Polonais entouraient le frère de madame Sobieska, en le félicitant de la gloire que saint Martin de Tours et Jean Sobieski s'étaient acquise. Modestes dans la victoire, tous en rapportaient l'honneur à l'apôtre de France et au grand-hetman.

» De cette immense armée ottomane qui tenait la Moskovie, la Pologne, la Hongrie, l'Allemagne en alarme, rien ne restait que le château de Chocim et des monceaux de ruines. Le vain-

queur employa le jour saint (12 novembre) à ensevelir ces débris sanglants sous des tertres, sorte de montagnes et de sépulture triomphale, que les Polonais imitaient des races du Nord, dont ils étaient les derniers représentants. Le grand Zolkiewski, du fond de son tombeau, put se sentir vengé...

» A la nouvelle de ce désastre, Kaplan-Pascha, qui venait grossir l'armée de Chocim, mit le feu à son camp de Céçora, sur le Pruth, et s'enfuit au delà du Dunube. Toutes les garnisons turques se replièrent, en laissant pour monuments de leur passage la dévastation et l'incendie. Yassy fut saccagé en même temps qu'affranchi; les Moldo-Valaques offrirent au vainqueur le protectorat de leurs provinces, et l'Europe, instruite de ces merveilles rendit grâce dans tous les temples de la plus mémorable bataille qui se fût gagnée, comme disait la *Gazette de France* de 1673, sur les infidèles, depuis trois cents ans. La chrétienté s'émut de joie et d'admiration, comme si elle échappait tout entière à l'ignominie du tribut et à des chances de servitude. »

CHAPITRE XIX

Élection de Jean Sobieski au trône de Pologne en 1674. — Ses victoires contre les Turks en Podolie et en Ukraine. — Intrigues de la reine Marie-Kasimire d'Arquien. — Fausse politique de Louis XIV. — L'empereur d'Autriche Léopol 1er et le pape Innocent XI implorent le secours de la Pologne contre les Ottomans. — Délivrance de Vienne par Sobieski en 1683. — Nouvelles expéditions en Moldavie en 1686 et 1691. — Mort de Jean Sobieski en 1696.

Après la mort du roi Michel, et pendant l'interrègne, la noblesse fut appelée à élire le nouveau chef de la république polonaise. L'évêque Michel Florian Czartoryski convoqua la diète pour le 15 janvier 1674, et cette assemblée décréta que la diète d'élection aurait lieu le 20 avril.

La gloire qui rejaillissait sur la Pologne à la suite de tant de campagnes mémorables éveilla l'ambition des princes de l'Europe, et dix-sept candidats se présentèrent aux suffrages de la diète. Parmi les Français se trouvaient les ducs de Vendôme et de Soissons, et le prince de Condé.

Les débats et les intrigues se prolongèrent près d'un mois au

camp d'élection, lorsque, le 19 mai, Stanislas Iablonowski, palatin de la Russie-Rouge (Léopol), ami et compagnon d'armes de Sobieski, prononça un discours, en disant que personne n'était plus digne du trône que Sobieski. Cinq palatinats se levant comme un seul homme, s'écrièrent après ce discours : « *Vive Jean Sobieski! ou nous périrons, ou il sera notre roi!* » Et le 21 mai 1674, Jean III Sobieski fut proclamé roi des Polonais, grand-duc de Litvanie, de Ruthenie et de Prusse.

Les Turks et les Tatars, profitant de l'absence de Sobieski sur le Dniester et le Pruth, menacèrent de nouveau la Pologne. Aussi après avoir juré à Warsovie les *pacta conventa*, le 5 juin, la diète et les électeurs proposèrent au nouveau roi de recevoir l'onction sacrée et la couronne des Piasts et des Jagellons : mais il répondit à tous : « Les dépenses et les préparatifs d'un couronnemant s'accordent mal avec les dangers d'une invasion étrangère. En de telles circonstances le casque ira mieux à mon front que le diadème. Je sais bien pourquoi les Polonais m'ont mis sur le trône. Ce n'est pas pour représenter, c'est pour combattre. Ma mission est de faire la guerre aux Turks : c'est ma consigne de roi. Je la remplirai d'abord, à plus tard les fêtes! » Bussy-Rabutin ne flattait pas, il était vrai et juste quand le 14 juin 1674 il écrivait ces paroles : « Quand je serais maréchal de France, duc et pair, enfin tout ce que je devrais être aussi bien que les autres, je regarderais toujours Sobieski à cent piques audessus de moi. »

Le 22 août 1674 Sobieski se met à la tête de ses troupes, bat les Turks en Podolie, et hiverne en Ukraine. Puis il arrive à Léopol, qu'il fortifie. Au mois d'août 1675, une nouvelle armée musulmane, plus forte que la précédente, fit une nouvelle invasion. La petite armée de Sobieski campait dans la vallée tout près de Léopol, appuyée aux montagnes qui couvraient son artillerie. Le 24 août une tempête de neige et de grêle, venant des Karpates, porta l'ouragan sur le camp des Osmanlis. Cette miraculeuse apparition de la neige dans la canicule produisit un effet merveilleux sur les Polonais et effraya les Turks. Sobieski en profita, culbuta tout sur son passage et arriva à temps pour dégager Trembowla, illustrée par l'héroïsme de madame Chrzanowska. Cette femme sublime, épouse du commandant de la place, apercevant l'hésitation de son mari, prêt à livrer la place aux Turks, s'arme de deux poignards, arrive dans la salle du conseil, et déclare à son mari qu'elle tuera quiconque parlera de la reddition. Par cette conduite elle ranima les esprits, et

s'élança sur les remparts même. Peu de jours après, la présence de Sobieski éloignait l'ennemi de la place!

La Pologne, délivrée encore une fois, envoyait des députations au libérateur de la république. Jean III se trouvait, dès le 9 novembre, dans ses terres de Zolkiew, et on le pressait de venir enfin recevoir la couronne qu'il avait si bien méritée.

Le 30 janvier 1676, Jean III arriva à Krakovie, assista aux cérémonies funèbres de Jean II Kasimir et de Wladislas IV, et le 2 février il fut couronné dans la cathédrale de Krakovie. Sa femme, Marie-Kasimire, marquise d'Arquien, fut également couronnée.

Malgré tant de désastres, les Turks revinrent à la charge, croyant Sobieski tout occupé de sa royauté. Les Ottomans remontaient, à marches forcées, les rives du Dniester, au mois d'août 1676. Le roi des Polonais arrive sur le champ de bataille, et le 19 septembre attaque l'ennemi à Zurawno, sur le Dniester. Le 29 septembre et le 8 octobre eurent lieu des combats sanglants. Le 14 octobre, Sobieski, à cheval, parcourt les fronts des lignes et s'écrie : « Camarades! je vous ai tirés de pas plus mauvais que celui-ci. Quelqu'un croit-il par hasard que ma tête se soit affaiblie, parce que vous y avez mis une couronne? » A cette voix si connue, l'armée se ranime, et les musulmans troublés fléchissent. Sans risquer une dernière bataille, le grand vizir demande la paix, et le 17 octobre elle est signée à Zurawno. Cette paix effaça sans retour les humiliations du traité de Buczaç, du 18 octobre 1672, consenti par Michel. Depuis cette époque, les peuples de l'Europe, dans leur reconnaissance, ont appelé la Pologne le boulevard de la chrétienté. Par l'article 8 du traité, les Lieux-saints, à Jérusalem, protégés spécialement par la Pologne, furent remis aux franciscains, et les schismatiques furent éloignés.

Voici comment la *Gazette de France* de ce temps rendait compte de ces événements : « Ceux de la postérité qui liront dans l'histoire de la Pologne les campagnes de cette année, ne pourront s'imaginer qu'un roi, manquant de toutes sortes de secours, et tirant toute sa fortune de sa prudence et de sa valeur, ait eu le courage de se camper, avec 4 ou 5,000 hommes, à onze lieues de 150,000 Turks et Tatars; qu'il ait eu le bonheur de les empêcher pendant six semaines d'entreprendre l'attaque de ses avant-postes; qu'il ait pu enfin vaincre des ennemis si puissants par sa merveilleuse conduite, réduisant les infidèles à une fuite si précipitée, qu'ils firent en une seule

nuit, dans leur retraite, plus de chemin qu'en trois jours pour venir attaquer Sa Majesté Polonaise !... »

Voici maintenant comment l'historien de Sobieski, le comte de Salvandy, apprécie les résultats des victoires des Polonais pour le reste de l'Europe. « Ce que Jean Sobieski était pour son pays, la nation polonaise l'avait été pour le reste du monde. Les peuples, dans leur reconnaissance, la nommèrent avec raison le boulevard de la chrétienté. Comment dire en effet ce qui serait advenu, si les Ottomans, alors au plus haut point de leur splendeur, ne s'étaient pas usés trente ans, comme le dragon sur la lime, au glaive de la Pologne ; s'ils n'avaient pas été empêchés par cette guerre obstinée de tourner toutes leurs forces sur les Vénitiens ou sur les Impériaux pendant la longue conflagration de l'Occident ? Maîtres de Bude et de presque toute la Hongrie, ils n'avaient qu'un pas à faire pour écraser l'Autriche ou Venise. Bientôt ils le voudront. Mais la face du monde sera changée : la paix régnera en Europe ; Achmet Kiuperli n'aura pas survécu au traité de Zurawno, et Jean Sobieski sera toujours plein de vie. »

Ce fut le 30 novembre 1676 que le marquis de Béthune apporta à Sobieski, à Zolkiew, les décorations de Saint-Michel et du Saint-Esprit, de la part de Louis XIV.

Pendant que cela se passait dans le midi de la Pologne, la conduite équivoque du tzar de Moskovie, au nord, donnait des inquiétudes aux Polonais. Pour se garantir donc d'une nouvelle invasion de ce côté, Michel Czartoryski et Kasimir-Jean Sapiéha furent envoyés à Moskou. Là, le 17 août 1678, fut signée une trêve qui devait durer jusqu'au mois de juin 1693. Le tzar restitua à la Pologne quelques places de la Ruthénie Blanche, et promit de payer deux millions de florins.

Au milieu des préoccupations causées par la politique extérieure, les ennemis intérieurs aigrissaient l'esprit du roi. Marie-Kasimire remplissait le palais et la république de ses complots ou de ses intrigues. Sobieski avait la volonté de suivre la politique de Louis XIV à l'endroit de l'Autriche. S'il eût agi dans les vues du roi de France, il aurait pu réparer les pertes qu'il avait faites du côté de la Turquie, et ébranler la puissance de l'Autriche si fatale à la Pologne. Mais le roi subit l'influence et les conseils de Marie-Kasimire ! La Turquie était tellement effrayée, que lorsque l'ambassadeur de la Porte Ottomane vint en Pologne, en juin 1681, portant des propositions nouvelles dans une bourse de brocard d'or, cet ambassadeur se jeta le visage contre

terre en s'écriant qu'il remerciait le grand Dieu et Mahomet son prophète de la grâce qu'il lui avait faite de lui laisser voir la face d'un si grand roi!

Le marquis de Béthune, ambassadeur de France à Warsovie, excitait, par ordre de Louis XIV, Tekely et les Hongrois contre l'Autriche, et en mars 1682, les Hongrois formèrent une alliance avec la Turquie. Louis XIV parvint à mettre Sobieski dans ses intérêts. La restitution à la Pologne de la Podolie et de Kamieniec, jusqu'ici aux mains des Turks, devait être le prix de ce service; mais de vaines susceptibilités de la reine Marie-Kasimire firent échouer ce projet.

Fière de son élévation, Marie-Kasimire avait formé le désir de visiter la France pour déployer son luxe royal. Dans cette vue, elle demanda à Louis XIV d'honorer son père d'une duché-pairie, et de la recevoir elle-même avec le cérémonial égal à celui qu'on avait déployé pour la reine d'Angleterre. Louis XIV fit la faute de refuser l'une et l'autre demande en disant : « Je sais la différence qu'on doit faire entre une reine héréditaire et une reine élective. » Cette réponse impolitique piqua au vif Sobieski, mais surtout sa femme, qui jura de se venger de cet outrage gratuit. Elle amena le roi Jean III à conclure une alliance avec l'Autriche contre la Turquie, alliance diamétralement opposée à la politique de la France et de la Pologne. Le pape Innocent XI (Benoit Odescalchi) approuva complétement les projets de la reine élective.

Pour mieux tromper le cabinet de Warsovie et pour tirer parti des ressources de la Pologne, et pour profiter de la terreur qu'inspirait aux Turks le nom de Sobieski, les cours de Rome et de Vienne firent des promesses éphémères de faire épouser au prince Louis-Jaques Sobieski l'archiduchesse Marie-Antoinette, fille de Léopold, héritière de la couronne d'Espagne par le chef de sa mère; par ce moyen on espérait aussi de rendre héréditaire la couronne de Pologne dans la famille autrichienne.

Plusieurs seigneurs polonais s'élevèrent contre ces intrigues en disant hautement : « Jamais nous n'avons voulu des princes du sang d'Autriche pour chefs, et nous prendrions les armes afin de conserver leur joug à nos frères de Hongrie, de Kroatie, de Moravie et de Bohême? Les Turks vont soumettre à leur empire le cours entier du Danube! que nous importe? Quand, il y a deux ans, l'empereur pouvait espérer que l'orage fondrait sur nous; quand il pouvait croire que la Wistule passerait sous la loi de l'infidèle, vola-t-il aux armes? Non, il nous refusa dure-

ment ses secours ; et aujourd'hui nous lui porterions les nôtres, alors que le Grand Seigneur nous propose une paix éternelle! Les Turks après tout ne sont pas nos ennemis nécessaires ; ils ont au midi des proies meilleures à dévorer : nos éternels ennemis sont l'Autriche, le Brandebourg et la Moskovie, qui ont osé faire des traités pour partager la république, qui ne peuvent s'agrandir qu'à nos dépens. Aussi nos pères ont-ils cultivé par-dessus tout l'amitié de la France, la France, qui, placée à trois cents lieus de nous, peut toujours nous défendre, nous opprimer, jamais! Et c'est cette alliance tutélaire que nous foulerions aux pieds pour nous jeter dans les bras de princes qui sont doublement nos ennemis, car ils en veulent à nos institutions autant qu'à notre territoire! Notre liberté est de mauvais exemple pour tous les Slaves qu'ils tiennent assujettis. Voyez si notre cabinet s'est jamais approché des leurs sans se montrer bientôt despotique ; on peut prédire à coup sûr qu'en devenant leur ami, tout autre qu'un roi tel que le nôtre serait devenu déjà l'ennemi de la liberté. »

Le marquis de Vitry, ambassadeur de Louis XIV à Warsovie, promit alors de l'argent et les titres de duc et pair au père de Marie-Kasimire ; mais celle-ci répondit qu'il *était trop tard*. C'est sous de tels auspices que fut conclu à Warsovie, le 31 mars 1683, entre le roi Jean III et l'empereur Léopold Ier, un traité d'alliance offensive et défensive.

L'indolent Léopold Ier, abandonné des princes de l'empire, implore le secours de la Pologne. Son ambassadeur Wilczek, le nonce du pape, Pallavicini, se jettent aux pieds de Sobieski. L'un s'écrie : « Sire, sauvez l'empire ! » L'autre ajoute : « Sire, faites plus encore, sauvez la chrétienté ! »

Le prince Charles, duc de Lorraine, ouvrit la campagne dès le 6 mai 1682. Lubomirski, avec quatre mille Polonais, était sous ses ordres. Le grand-vizir Kara-Moustapha évitait, dépassait les forteresses, et marchait directement sur Vienne. L'empereur Léopold Ier perdit tête et courage. Le 10 juillet, avec toute sa cour il quitta sa capitale, et soixante mille habitants suivirent l'exemple de cette honteuse fuite. Cependant le général Stahremberg restait avec quatorze mille hommes de garnison.

Le 14 juillet une nuée de musulmans se répandit autour de Vienne en forme de croissant. Les assiégés étaient aux abois. L'empereur écrit de Passau, le 3 août, une lettre des plus pressantes à Sobieski, et pendant que l'empereur et sa femme Éléonore, grosse de six mois, élevaient des plaintes contre leurs

conseillers et contre les jésuites, qui les avaient poussés à la persécution des Hongrois, unis aujourd'hui aux Turks ; pendant que le marquis de Vitry, ambassadeur de France en Pologne, notifiait à Louis XIV que l'extrême embonpoint de Jean III ne lui permettrait pas de se mettre en campagne ; Sobieski quitta le 15 août Krakovie, et partit à la tête de vingt-cinq mille Polono-Litvaniens et trente bouches à feu, commandés par Martin Kontski.

Le 27 août, ils atteignirent Berno (Brunn). Le 21, les troupes alliées se groupent et se soumettent au roi des Polonais. A cette occasion, Voltaire écrivait dans son histoire : « L'empire était là tout entier, il n'y manquait que l'empereur. »

Le Danube fut franchi du 5 au 9 septembre à Krems et à Tuln, et l'on se remit en route. Le 11, Sobieski et ses braves occupèrent les hauteurs de Kahlemberg (Mont-Chauve) qui dominent Vienne à l'ouest. Entouré des principaux chefs de l'armée, il fit une reconnaissance. Voici ce qu'il en dit dans une lettre confidentielle, immédiatement adressée à la reine Marie-Kasimire :

« ... Les généraux alliés m'avaient assuré qu'aussitôt que nous aurions franchi le mont Kahlenberg, les difficultés seraient aplanies, que le chemin de Vienne ne serait plus qu'une pente douce le long des vignobles. Arrivés ici, nous avons d'abord aperçu l'immense camp des Turks, puis Vienne qui se dessinait dans le lointain ; mais les champs qu'on m'avait annoncés, ce sont des forêts épaisses, des précipices affreux, et une immense montagne qui s'élève en face et dont personne n'avait parlé. Nous sommes en conséquence obligés de changer notre ordre de bataille, de faire la guerre à la manière de Maurice Spinola et autres qui s'avancent à la *secura*, gagnent peu-à-peu du terrain. Toutefois, humainement parlant, et en mettant d'ailleurs tout espoir en Dieu, un chef d'armée qui n'a pensé ni à se retrancher ni à se concentrer, mais qui a jeté son camp, comme si nous étions à cent lieues de lui, est destiné à être battu. Déjà le commandant de Vienne nous a aperçus, puisqu'il lâche des fusées et tire sans cesse. Quant aux Turks, ils ont l'air de vouloir défendre le défilé ; je vais m'y rendre, car il s'agit de savoir s'ils n'y ont pas fait quelque retranchement, ce qui serait fâcheux. Les vivres et fourrages qu'on devait fournir ne l'ont pas été ; cependant la population est de très-bonne volonté. Les bataillons d'infanterie allemande qui ont été réunis à la nôtre servent avec une docilité que je n'ai jamais vue dans les miens. Nos troupes regardent d'un œil de convoitise le camp des Turks, et paraissent impatientes de s'y établir. »

Le 12 septembre 1683, on commença par célébrer la messe : les électeurs, les princes se pressèrent pour l'entendre ; elle fut servie par Jean Sobieski. A genoux tout le temps sur les marches de l'autel, la tête inclinée, les mains en croix, le héros priait avec ferveur ; il communia, puis il se releva pour armer chevalier le prince Jacques son fils et dit : Marchons présentement avec assurance, Dieu nous assistera ! »

Sobieski, habillé à la polonaise, couvert d'une cotte de mailles en acier poli parsemée de petites croix d'or, monté sur un cheval alezan, se fit devancer par un écuyer portant un bouclier à armoiries, et par un enseigne qui, pour faire reconnaître la place où se trouvait le roi, avait attaché un panache au bout de sa lance.

La bataille commence. Le grand-vizir doutait encore de l'approche de l'armée polonaise. Le khan des Tatars s'écrie : « Sobieski est à leur tête ! » Ces paroles remplissent le vizir d'inquiétude et de terreur. Les Polonais, exaltés par la victoire, poussent en avant et arrivent sur les glacis du camp. Déjà l'œil ardent du roi mesure la profondeur des lignes ennemies. Il cherche à en démêler le côté faible, et prononce ces mots : « Ils sont perdus ! »

Le roi ordonne au duc de Lorraine d'attaquer brusquement au centre, tandis que lui-même va renverser ces masses ébranlées. Le bouclier homérique de Sobieski brille à travers les fumées de la poudre à canon et des poussières soulevées, et donne signe que Sobieski est toujours là où le danger est imminent. Les Turks le reconnaissent enfin ; ils voient que c'était bien Sobieski en personne. Son nom vole de bouche en bouche, glace tous les courages. Tous répètent : « Par Allah, il est avec les siens ! » A six heures du soir, Sobieski arrive le premier au quartier du grand-vizir, qui avait fui. Après être demeuré quatorze heures à cheval, le roi descendit et s'endormit au pied d'un arbre. Ainsi fut délivrée la cité impériale après soixante jours de tranchée ouverte !

Les Polonais eurent à déplorer la mort glorieuse d'Urbanski, Modrzeiowski, Woyna, Stanislas Potocki et plusieurs autres ; parmi les gravement blèssés étaient Doenhoff, Wielopolski, Zamoyski, Stanislas Malachowski, Zbrozek, Dobczyc, Félix Potocki, Paul Borzewski, Elie Chodzko et autres.

Maintenant laissons parler le héros. Voici ce que Sobieski écrivit à Marie-Kasimire des tentes du vizir et de Vienne :

« Seule joie de mon âme, charmante et bien-aimée Mariette !

» Dieu soit béni à jamais ! Il a donné la victoire à notre nation, il lui a donné un triomphe tel, que les siècles passés n'en virent jamais de semblable. Toute l'artillerie, tout le camp des musulmans, des richesses infinies, nous sont tombés dans les mains. Les approches de la ville, les champs d'alentour sont couverts des morts de l'armée infidèle, et le reste fuit dans la consternation. Nos gens nous amènent à tous moments des chameaux, des mulets, des bœufs, des brebis, que l'ennemi avait avec lui, et en outre une multitude innombrable de prisonniers. De plus, il nous arrive un grand nombre de transfuges, la plupart renégats, bien habillés et bien montés. La victoire a été si subite et si extraordinaire, que, dans la ville comme dans notre camp, on était toujours en alarmes ; on croyait voir l'ennemi revenir à tout moment. Il a laissé, en poudre et munitions, pour la valeur d'un million de florins.

» J'ai été témoin cette nuit d'un spectacle que j'avais désiré depuis longtemps. Nos gens du train ont mis le feu aux poudres en plusieurs endroits ; l'explosion a été comme celle du jugement dernier, cependant sans blesser personne. J'ai pu voir en cette occasion de quelle manière les nuages se forment dans l'atmosphère ; mais c'est une mésaventure : il y a là certainement pour plus d'un demi-million de perte.

» Le vizir a tout abandonné dans sa fuite ; il n'a gardé que son habit et son cheval. C'est moi qui me suis établi son héritier, car la plus grande partie de ses richesses me sont tombées dans les mains.

» Avançant avec la première ligne, et poussant le vizir devant moi, j'ai rencontré un de ses domestiques, qui m'a conduit dans les tentes de sa cour privée ; ces tentes occupent à elles seules un espace grand comme la ville de Warsovie ou de Léopol. Je me suis emparé de toutes les décorations et drapeaux qu'on a coutume de porter devant le vizir. Quant au grand étendard de Mahomet, que son souverain lui à confié pour cette guerre, je l'ai envoyé au saint-père par Talenti. De plus, nous avons de riches tentes de superbes équipages, et mille autres hochets fort beaux et fort riches. Je n'ai pas encore tout vu ; mais il n'y a pas de comparaison avec ce que nous avons vu à Chocim. Rien que quatre ou cinq carquois montés de rubis et de saphirs équivalent seuls à quelques milliers de ducats. Vous ne me direz donc pas, mon cœur, comme les femmes tatares à leurs maris, lorsqu'ils reviennent sans butin : *Tu n'es pas un guerrier, puisque tu ne m'as*

rien rapporté ; *car il n'y a que l'homme qui se met en avant qui peut attraper quelque chose.*

» J'ai aussi un cheval du vizir avec tout le harnais. Lui-même a été poursuivi de fort près ; mais il a échappé. Son kihag, ou premier lieutenant, a été tué, ainsi que nombre d'autres des principaux officiers. Nos soldats se sont emparés de beaucoup de sabres montés en or. La nuit a mis fin à la poursuite ; et d'ailleurs, tout en fuyant, les Turks se défendent avec acharnement. A tout cet égard, ils ont fait la plus belle retirade du monde. Cependant, les janissaires ont été oubliés, dans les tranchées et la nuit on les a tous taillés en pièces.

« Tels étaient l'orgueil et la présomption des Turks, que tandis qu'une partie de l'armée nous présentait la bataille, une autre donnait l'assaut à la ville. Aussi avait-il de quoi fournir à tout cela. Je les estime sans les Tatars, à trois cent mille combattants ; d'autres ont compté trois cent mille tentes ; ce qui composerait un nombre d'hommes au delà de toute proportion connue. Pour moi, je compte à peu près cent mille tentes ; car ils occupaient trois camps immenses.

« Depuis deux nuits et un jour, s'en empare qui veut ; ceux-même de la ville sont venus prendre part au butin ; je suis sûr qu'ils en ont pour huit jours. Les Turks ont laissé en fuyant beaucoup de captifs du pays, surtout des femmes, mais après en avoir massacré tout ce qu'ils ont pu. Il y a donc par conséquent beaucoup de femmes tuées ; mais aussi beaucoup ne sont que blessées, et elles peuvent encore se rétablir. J'ai rencontré hier un enfant de trois ans, un charmant petit garçon, à qui un de ces lâches a hideusement fendu la tête par la bouche. Le vizir s'était emparé, dans un des châteaux de l'empereur, d'une très-belle autruche vivante ; mais il lui a aussi fait couper la tête : pour qu'elle ne retombât point au pouvoir des chrétiens. Il est impossible de détailler tous les raffinements de luxe que le vizir réunissait dans ses tentes. Il y avait là des bains, des petits jardins avec des jets d'eau, des garennes à lapin, enfin jusqu'à un perroquet à qui nos soldats ont fait la chasse, mais qu'ils n'ont pu saisir.

» Aujourd'hui, je suis allé voir la ville ; elle n'aurait pu tenir au delà de cinq jours. Le palais impérial est criblé de boulets ; ces immenses bastions, crevassés et à moitié croulés, ont un aspect épouvantable ; on dirait de grands quartiers de roc.

» Toutes les troupes ont bien fait leur devoir ; elles attribuent à Dieu et à nous la victoire. Au moment où l'ennemi a com-

mencé de plier (et le plus grand choc a eu lieu là où je me trouvais, vis-à-vis le vizir), toute la cavalerie du reste de l'armée s'est portée vers moi à l'aile droite, le centre et l'aile gauche ayant déjà fort peu à faire; j'ai vu alors accourir M. de Bavière, le prince de Waldeck et autres; ils m'embrassaient, ils me baisaient le visage; les généraux me baisaient les mains et les pieds; les soldats, les officiers à pied et à cheval, s'écriaient *Ah! unser brave konig!* Ah! notre vaillant roi. Tous m'obéissaient encore mieux que les miens.

« Ce n'est que ce matin que j'ai revu le prince de Lorraine et M. de Saxe; nous n'avons pas pu nous rencontrer hier, parce qu'ils étaient à l'extrême gauche; je leur avais donné quelques escadrons de nos hussards, commandés par le maréchal de la cour, le chevalier Jérôme Lubomirski. Le commandant de la ville Stahremberg est aussi venu me voir aujourd'hui. Tout cela m'a embrassé en me donnant le nom de sauveur.

» J'ai été dans deux églises où le peuple m'a baisé les mains, les pieds, les habits; d'autres, qui n'y pouvaient toucher que de loin s'écriaient : Ah! donnez-nous à baiser vos mains victorieuses! Ils avaient l'air de vouloir crier *vivat*: mais ils étaient retenus par la crainte des officiers et autres supérieurs. Cependant un gros du peuple fit entendre une espèce de *vivat!* Je remarquais que les supérieurs allemands le voyaient de mauvais œil; aussi après avoir dîné chez le commandant, me hâtai-je de quitter la ville et de revenir au camp. La foule m'a reconduit jusqu'aux portes. Je vois que Stahremberg est en mauvaise intelligence avec le magistrat de la ville. En me recevant, il ne m'a présenté aucun des employés civils. L'empereur m'a fait savoir qu'il était à deux lieues d'ici...

» Mais voilà le jour qui commence à poindre; il faut que je finisse cette lettre. On ne me laisse plus la faculté d'écrire et de jouir plus longtemps de votre aimable tête-à-tête.

» Nous avons perdu beaucoup des nôtres dans la bataille. Parmi les étrangers, le prince de Croy a été tué, son frère est blessé, et ils ont encore perdu quelques autres personnages de marque.

» *Il padre d'Aviano* m'a embrassé un million de fois dans l'effusion de sa joie; il prétend avoir vu pendant la bataille une colombe blanche planer sur nos armées. Nous nous mettons en marche dès aujourd'hui pour poursuivre l'ennemi en Hongrie. Les électeurs m'ont dit qu'ils m'accompagneraient.

» C'est vraiment une grande bénédiction de Dieu. Honneur et gloire lui en soient rendus à présent et à jamais !

» Dès que le vizir se fut aperçu qu'il ne pouvait plus tenir, il fit appeler ses fils auprès de lui, et se mit à pleurer comme un enfant. Il dit ensuite au khan des Tatars : « *Sauve-moi si tu peux !* » Le khan lui répondit : « *Nous le connaissons bien, le roi de Pologne ; il est impossible de lui résister ; songeons plutôt à nous tirer de là !* »

» Nous avons des chaleurs si accablantes, que nous n'existons plus qu'à force de boire. On vient de découvrir encore une grande quantité de munitions de guerre. Je ne sais vraiment pas ce qui leur sera resté, et avec quoi ils feront la campagne. Je reçois dans ce moment le rapport que l'ennemi a abandonné une quinzaine de petits canons dans sa fuite.

» Je suis au moment de monter à cheval pour marcher en Hongrie, et j'espère, comme je vous l'ai dit en vous quittant, vous revoir à Stryi. Que Wyszynski y fasse réparer les cheminées et préparer les appartements.

» Cette lettre est la meilleure gazette, et vous pouvez vous en servir à cette fin en prévenant que c'est la lettre du roi à la reine.

» Les princes de Bavière et de Saxe (Maximilien-Emmanuel et Jean Georges III) sont décidés à me suivre jusqu'au bout du monde. Il nous faudra doubler le pas pendant les trois premières lieues, à cause de l'insupportable infection des cadavres, tant d'hommes que de chevaux et de chameaux.

» J'ai écrit au roi de France ; je lui ai dit que c'était à lui particulièrement, comme au roi très-chrétien, qu'il me convenait de faire mon rapport de la bataille gagnée et du salut de la chrétienté.

» L'empereur Léopold est à deux lieues d'ici. Il descend le Danube en chaloupe ; mais je m'aperçois qu'il n'a pas grande envie de me voir, peut-être à cause de l'étiquette. Il se presse d'arriver à Vienne pour faire chanter le *Te Deum :* voilà pourquoi je lui cède la place. Je suis fort aise d'éviter toutes ces cérémonies ; on ne nous a régalés que de cela jusqu'à ce jour. Notre Fanfan (Jacques Sobieski) est brave au dernier point.

Plus tard Jean III écrivait encore :

»... Les Turks ont défendu quelque temps leur camp et leurs tentes. Au moment où ils les eurent évacuées, je fis publier la peine de mort contre tout cavalier qui descendrait de cheval et tout fantassin qui s'écarterait des rangs : nous nous attendions

à tout moment à voir revenir l'ennemi sur nous, dès que nous serions disséminés pour le pillage. Bientôt la nuit est survenue, on ne se voyait plus ; alors les soldats ont allumé les flambeaux turks, et c'est avec leur secours qu'ils ont commencé à chercher et piller, surtout les officiers qui avaient des valets à leur suite ou des gens assez déterminés pour ne pas se laisser arracher les tentes une fois qu'ils les avaient occupées... Ces valets se sont emparés la nuit d'une quantité de belles choses qui se trouvaient dans les tentes du vizir. On avait beau en défendre l'entrée, ils faisaient une ouverture du côté opposé et emportaient ce qu'ils voulaient. Un petit Kosak, marmiton d'un enseigne, a apporté à son maître pour plus de quatre mille ducats de bijoux...

» Je vous envoie, mon amie, la liste des munitions qu'on a prises dans le camp turk, et dont nous devons faire le partage. Outre les prisonniers et les étendards nous avons pris soixante canons de 48 livres, soixante de 24, cent cinquante de moindre calibre, quarante mortiers, neuf mille chariots de munitions, un million deux cent cinquante mille tentes, cinq millions de livres de poudre. C'est une chose inconcevable que l'immensité de leurs préparatifs et des trésors qu'ils y ont prodigués. Notez que la moitié avait déjà été gaspillée par notre armée, car on n'a commencé à faire la liste qu'après trois jours de pillage. Jusque-là, chacun prenait ce qu'il voulait. On a brûlé trois fois plus de poudre qu'il n'en est resté... Quant à mon butin, il n'y a pas moyen de tout écrire; mais les choses principales sont : une ceinture de diamants, deux montres de diamants, quatre ou cinq couteaux fort riches, cinq carquois de rubis, de saphirs et de perles fort riches ; des couvertures, des tapis et mille autres bagatelles, des fourrures de martres zibelines, les plus belles du monde. Il y a beaucoup de ceintures en diamants parmi les soldats : je ne conçois pas ce que les Turks en voulaient faire, car ils n'ont pas l'habitude d'en porter; peut-être voulaient-ils en parer les dames de Vienne qui seraient tombées en leur pouvoir...

» Au moment où la déroute a commencé, le vizir est entré dans sa tente et a ordonné à sa suite de se saisir de tous les sacs d'argent. Aussi y avait-il des transfuges qui apportaient avec eux jusqu'à deux et trois mille ducats. J'ai une cassette d'or massif, dans laquelle sont enfermées trois feuilles d'or de l'épaisseur d'un parchemin. Ces feuilles sont couvertes de figures qui ont l'air d'être cabalistiques. C'est dans cette cassette

que je garde l'image de la sainte Vierge dont vous m'avez fait présent. Quant au grand trésor, il est impossible d'apprendre ce qu'il est devenu ; je suis arrivé le premier dans les tentes du vizir, et je n'ai vu personne s'en emparer. Il faut ou qu'il ait été distribué aux troupes, ou qu'on ne nous l'ait pas encore amené, ou qu'il ait été envoyé sur les derrières avant la bataille. »

Toute la chrétienté, les rois, les princes, les hommes distingués en tout genre s'empressèrent d'écrire à Sobieski pour le féliciter d'une victoire si extraordinaire. Il nous suffira de citer ici pour exemple une de ces lettres. Voici comment la reine de Suède, Christine, fille de Gustave-Adolphe, et retirée alors à Rome, écrivait au roi des Polonais :

« C'est un grand et digne spectacle que celui qui a été donné au monde par Votre Majesté dans cette mémorable et glorieuse journée, pour laquelle le saint-siége et l'univers tout entier vous doivent tant, que c'est une obligation personnelle pour tout chrétien d'applaudir à votre gloire et de témoigner sa joie. Dans cet heureux jour Votre Majesté s'est montrée digne non-seulement de la couronne de Pologne, mais de celle de l'univers. L'empire du monde vous serait dû si le ciel l'eût réservé à un seul potentat. J'ose dire que personne ne met à plus haut prix que moi votre gloire, vos travaux, votre dévouement, votre victoire sur les maîtres de l'Asie, et je m'en fais gloire ; c'est que personne n'a mieux connu les dangers que nous avons courus, mieux jugé la ruine et l'extermination dont cette formidable puissance nous menaçait. C'est à Votre Majesté, après Dieu, que désormais tous les autres rois doivent la conservation de leurs royaumes. Moi, qui ne possède plus de royaume, je me reconnais redevable à vos exploits de ma vie, de ma liberté, de mon repos, ce bien que j'estime au-dessus de tous les empires de la terre. Je dois pourtant avouer mes torts envers un si grand roi que l'est Votre Majesté. Je suis tourmentée de la passion de l'envie, mal d'autant moins tolérable qu'il m'est plus nouveau. Je n'ai envié jusqu'à ce jour aucun de mes contemporains. Votre Majesté seule m'est un objet d'envie, m'apprend que je suis sujette à ce sentiment, dont je me croyais entièrement incapable. Au reste, ce que j'envie à Votre Majesté, ce n'est ni sa couronne ni ses trophées : ce sont ses privations et ses dangers, c'est le titre de libérateur de la chrétienté, c'est la gloire et la satisfaction d'avoir, on peut le dire, donné la vie et la liberté à vos amis et à vos ennemis, car c'est là ce que

vous avez fait. Puisse Dieu, seul digne prix des actions héroïques, vous tenir compte de vos travaux dans ce monde et dans l'éternité! Il n'y a que lui qui puisse dignement vous récompenser. »

Mais pendant que Sobieski recevait des témoignages éclatants et de si loin de la part des personnes qui n'étaient menacées que très-indirectement par la puissance ottomane, quelle reconnaissance devaient éprouver ceux qui lui devaient directement et immédiatement leur salut? Voyons maintenant comment se conduisit Léopold Ier et sa cour.

Ce ne fut que le 14 septembre, lorsque tout le danger était complètement passé, que Léopold arriva à Vienne. Il délibéra longtemps avant de savoir comment il devait saluer le héros qui venait de sauver son empire. Le duc de Lorraine, étouffant son ressentiment pour Sobieski, qui l'avait fait débouter du sceptre de Pologne, s'écria : » Sire, saluez, votre sauveur sans cérémonie et les bras ouverts! »

Fatigué de ces misérables discussions d'étiquette, Jean III voulait repartir sans voir l'Empereur, lorsqu'il fut décidé que les deux monarques se verraient en plein champ. En effet le 15 septembre, eut lieu cette entrevue à Schwechat, à deux lieues de Vienne, sur la route de Presbourg.

Les deux souverains s'approchaient chacun du côté opposé, et quand ils se trouvèrent à une petite distance, Sobieski, voyant que l'empereur ne faisait aucun mouvement, lève son bras pour caresser sa grande moustache; l'empereur, croyant que c'était pour ôter le bonnet à la polonaise que portait le roi, mit alors la main à son tricorne et se découvrit, après avoir balbutié quelques mots de reconnaissance d'un air embarrassé. Le roi toucha alors à son bonnet mais sans l'ôter, et dit d'une voix calme mais forte à pouvoir être entendue de tout le monde : « Mon frère, je suis bien aise de vous avoir rendu ce petit service! » Ensuite, prenant son fils Jacques par la main, il le présenta à Léopold en disant : « Voilà mon fils, que j'ai élevé pour la chrétienté! »

L'empereur inclina à peine la tête et ne répondit rien. Outré de la morgue autrichienne, Sobieski tourna la bride de son cheval et dit : « Je vais rejoindre le gros de l'armée; j'ai donné ordre à mes généraux de vous la montrer, s'il vous plaît de la voir. »

Le lendemain, Léopold envoyant une épée richement montée au prince Jacques, lui écrivit une lettre d'excuse, où il attribuait

son embarras à la stupeur que lui avait causée la vue de son père, sauveur de son empire. Sobieski, pour ne rien devoir à Léopold, envoya, le 19, des cadeaux plus riches que ceux que son fils et les généraux polonais avaient reçus de l'empereur.

Malgré tous les dégoûts qui l'entouraient, Sobieski crut devoir profiter militairement de sa victoire, et il poursuivit les Ottomans en Hongrie. Le 7 octobre, il fut surpris à Parkan et battu, mais le 9, il répara brillamment cet échec à Gran. Cependant les Polonais, abandonnés par l'Autriche, prirent la route des Karpates, au milieu des neiges et essuyant des pertes plus sensibles que celles qu'ils avaient essuyées pendant toute cette campagne. Le roi Jean III, en pasant par Lubowla dans la starostie polonaise de Spiz (Zips), arriva à Krakovie le 23 décembre 1683.

Ainsi se vérifièrent les prévisions de ceux qui avaient juré de ne jamais croire au perfide cabinet de Vienne. Il n'était plus question du mariage du prince Jacques avec l'archiduchesse, et les ministres autrichiens refusaient jusqu'aux vivres, logement et solde aux troupes polonaises qui restaient encore pour protéger l'Autriche!

Pendant cent ans les Viennois célébrèrent l'anniversaire de ces événements, mais particulièrement le 14 septembre, jour de la soit disant *arrivée triomphale* de Léopold! Malgré ce mensonge officiel, cet anniversaire parut encore inopportun à l'empereur Joseph II, qui l'abolit en 1783!

Les lâchetés et les iniquités se sont reproduites à toutes les époques comme les malheurs de la Pologne. Des écrivains à gages ont insulté à ce pays quand ses ennemis le menaçaient et l'opprimaient. Mais si nous avons à déplorer souvent les écrits et les faits relatifs à une cause qui intéresse toute l'humanité, nous nous faisons un devoir de citer les écrivains, à quelque opinion qu'ils appartiennent, quand ils rendent justice à la Pologne et aux Polonais. Ainsi M. Charles de Montalembert publia, dans le journal l'*Avenir* de 1831, un article à propos de l'anniversaire de la délivrance de Vienne, et lorsque les nouvelles de la chute de Varsovie n'étaient pas encore connues à Paris.

FRANCE.

LE DOUZE SEPTEMBRE 1683-1831.

« A pareil jour, il y a cent quarante-huit ans, la chrétienté fut sauvée, et sauvée par l'héroïque nation qui meurt aujourd'hui pour elle; à pareil jour, la Pologne remporta la victoire de Dieu et de la liberté sur la barbarie et le despotisme; à pareil jour, il fut signé, sous les murs de Vienne, avec le sang des Ottomans, un contrat éternel entre la victorieuse Pologne et l'Europe sauvée par elle.

» Le 12 septembre 1683, Sobieski, à la tête de ses Polonais, dissipa l'armée des barbares, qui assiégeaient dans Vienne le chef de l'empire, et devant qui tremblait le monde civilisé.

» Aucun danger ne les menaçait, ces braves enfants du Christ, quand sortant de leurs foyers et franchissant leurs frontières, ils vinrent défendre contre les musulmans l'Autriche si souvent perfide envers eux. Mais que leur importait le souvenir de leurs injures; il s'agissait de sauver la chrétienté, et ils la sauvèrent. Et quand leur roi, couronné une seconde fois par la victoire, eut poursuivi au delà du Danube les débris des armées ottomanes, il voulut annoncer au monde les exploits de son peuple, et pour cela il envoya son sabre au père commun des fidèles, afin que, déposé sur l'autel de Lorette, ce sabre vainqueur y fût un éternel témoignage de ce que la Pologne avait fait pour le Christ et pour l'Europe, un témoignage aussi de son amour pour celle qu'il avait invoquée en allant au combat, pour la mère du Christ, pour celle qu'on nommait hier encore à Warsovie *la douce Mère des mortels.* Le pape Innocent XI, qui occupait alors la chaire de saint Pierre, comprit ce qu'il y avait de saint et de grand dans cette victoire, et voulant que le souvenir en fût éternellement auguste, éternellement chéri par tout cœur catholique il institua une fête, consacrée à cette Vierge que la pieuse Pologne venait d'associer à son triomphe, et il appela cette fête nouvelle *la fête du nom de Marie.*

» Catholiques, serons-nous infidèles à la voix de notre pontife? Laisserons-nous passer dans le silence et l'indifférence ce jour sacré? N'irons-nous pas le fêter aux pieds de Marie, lui confier notre reconnaissance pour ceux à qui nous devons d'avoir conservé ses autels, et la prier d'être pour eux comme pour nous toujours douce, toujours clémente?

» Ah! non, nous n'osons pas prier. Un chant de deuil serait le seul qui pût s'échapper de nos lèvres. Nos prières seraient des prières pour les agonisants et pour les morts, et l'on ne prie pas ainsi pour des martys! Le 12 septembre! Ah! savons-nous ce qui se passe aujourd'hui à Warsovie? aujourd'hui, en la plus belle journée de leur histoire? Comme naguère devant Vienne, la barbarie est campée là, guettant sa proie, et nul n'a quitté ses foyers et nul n'a franchi sa frontière pour la lui arracher, sanglante et épuisée. Peut-être est-ce déjà fini, peut-être le cheval du kosak baigne-t-il ses pieds dans le sang des fils de Sobieski; peut-être Praga et Warsovie ne sont plus qu'une ruine où le despote n'a trouvé debout qu'une chapelle pour chanter son *Te Deum* sacrilége là où hier la mourante Pologne priait d'une voix unanime Marie, dont c'est aujourd'hui la fête.

» Que dirait-il, le Sauveur de l'Europe, le grand Sobieski, s'il jetait en cet anniversaire de sa gloire un regard sur le monde et sur nous? Qui aurait osé penser sur le champ de bataille où il avait exposé sa vie pour l'Europe, que les descendants de cet empereur qui tremblait alors au fond de son château, de ce Prussien dont l'aïeul était le vassal des rois de Pologne, de ce duc de Moskovie qui venait de mendier à la paix de Munster ce titre d'*Altesse*, et à qui l'Europe civilisée l'avait refusé, que leurs descendants se ligueraient un jour, non-seulement pour trahir et asservir leur libératrice, mais pour être ses bourreaux? Comme si la reconnaissance leur pesait, après un siècle et demi de crimes envers elle, ils ont fait une conjuration, pour l'écraser, et tous les autres rois sont devenus leurs complices. Ils ont fait autour d'elle un cercle de fer, et tandis que l'un d'eux s'est chargé du supplice, les autres lui ont fourni des vivres pour que les forces ne lui manquent pas jusqu'à la fin. Ils ont tout fait pour hâter cette fin, tant cette agonie les fatiguait. Il leur répugnait de n'en être que les lâches spectateurs, et ils se sont faits bourreaux.

» Et nous qui aimions cette pauvre Pologne comme une sœur, il ne nous a pas même été permis d'aller mourir pour elle ni de recueillir son dernier soupir : c'est à peine si le bruit de ses gémissements a pu traverser jusqu'à nous. Ah! laissons là ces rois qui ne veulent régner que par *la patience de Dieu*, et non plus par sa *grâce*. En effet, on voit dans une foule de chartes des douzième et treizième siècles que beaucoup de princes et de dignitaires intitulaient leurs actes *Louis* ou *Guillaume par la patience de Dieu*, *duc* ou *abbé*, etc.

« C'est toi, toi seule, noble Pologne, à qui nous voulons penser dans ce jour de ton ancienne gloire et de ta prochaine catastrophe... Mais là même, dans ton sein, nous trouvons encore la honte et l'horreur. Des monstres ont souillé ton beau nom, empoisonné tes derniers instants; des monstres ont jeté sur t tête mourante un voile sanglant, comme pour te dérober la vue du seul ami qui te restât, de ton Dieu. Infortunée, ce n'était donc pas assez de la peste, de la famine, du fer de tes bourreaux pour t'achever : il te fallait endurer cette inouïe et dernière épreuve! Infortunée, pas une amertume, pas un supplice ne t'est épargné! Victime expiatoire de notre civilisation impuissante et corrompue, tu arriveras devant Dieu avec tout le poids de nos iniquités et de notre honte! Tu es comme ces vierges chrétiennes, livrées au déshonneur avant d'être conduites au supplice. Mais, comme elles aussi, tu es attendue devant un autre tribunal, par un autre juge, par Celui qui juge les peuples et les rois; et prosternée devant sa miséricorde, tu sauras que ce n'est pas en vain que tu as bu jusqu'à la lie le calice des souffrances.

» En est-ce donc fait, et faut-il dire un dernier et lugubre adieu à notre héroïque sœur? Non : car au pied des autels de Marie, où nous nous agenouillerons aujourd'hui, quel homme pourrait bannir de son cœur l'espérance? Mais si cette dernière espérance est vaine, si les actes de ton martyre sont accomplis, alors réjouis-toi, fille du ciel, car tu auras été la première élue entre les nations du monde, et tu sais que le martyre est la plus belle des victoires. »

Pendant que Sobieski était sous Vienne, André Potoçki, castellan de Krakovie, battait les Turks près de Kamiénieç-Podolski, forçait les Kosaks à prendre son parti; faisait prisonnier Douka Ier, hospodar de Moldavie, et mettait à sa place Pétricéiou Ier (ou Etienne XIII). Quant à Sobieski, il fit encore les expéditions de 1686 et de 1691, en Moldavie; mais enfin l'époque approchait où cette grande et glorieuse existence devait payer son tribut aux destinées humaines. En effet, le jour de la Fête-Dieu, qui avait été le jour de sa naissance et celui de son élection, fut aussi celui de sa mort. Le 17 juin 1696 il succomba, frappé d'apoplexie, dans son château de Wilanow, près de Warsovie.

Né à Olesko, dans le palatinat de Ruthénie-Rouge, le 2 juin 1624, il vécut 72 ans et régna 22 ans. Son cercueil se trouve entre ceux de Joseph Poniatowski et de Thadé Kosciuszko.

dans la chapelle souterraine de l'église cathédrale de Saint-Stanislas, à Krakovie.

CHAPITRE XX

Interrègne. — Le prince de Conti est élu par la majorité. — Frédéric Auguste II, électeur de Saxe, quoique élu par la minorité, l'emporte sur son compétiteur. — Influence directe de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche en Pologne. — Considérations sur le parti national ou français, et sur le parti anti-national ou russe.

Le règne glorieux de Sobieski remua toutes les ambitions, et jamais on ne vit un si grand nombre de candidats briguer la couronne élective.

La diète d'élection eut lieu le 15 mai 1697; la majorité des suffrages se porta sur le prince de Conti, et la minorité sur l'électeur de Saxe. Après les débats préliminaires qui se prolongèrent jusqu'au 25 juin, les électeurs fixèrent au 26 l'élection difinitive.

La noblesse se rendit en masse compacte dans la plaine de Wola près Warsovie. Chaque palatinat, son étendard en tête, s'était divisé en compagnies ; presque tous ces gentilshommes étaient à cheval. Derrière eux marchaient des groupes armés de faux et de sabres : c'étaient de pauvres gentilshommes, mais aussi fiers que les plus riches et les mieux montés, car ils avaient le droit de suffrages. Dans cette vaste plaine de Wola s'échelonnaient au moins cent mille nobles.

Le 26 juin, les grands dignitaires de l'État se rendirent, dès le matin, à l'église cathédrale de Sain-Jean, pour implorer les lumières, les bénédictions du ciel ; puis après avoir accompli ce pieux devoir, ils se dirigèrent, dans l'ordre cérémonial, au champ d'élection. Le cardinal-primat présenta d'abord les titres de plusieurs candidats ; mais il appuya particulièrement le prince de Conti, et ce ne fut qu'en dernier lieu que quelques voix s'élevèrent en faveur de l'électeur de Saxe. Cependant l'immense majorité se prononça pour le prince de Conti, qui l'eût certainement emporté sur son compétiteur, si le primat n'eût remis au lendemain le vote définitif. Flemming, ambassadeur de l'électeur de Saxe, profita de cette circonstance, et sans attendre la discussion définitive, jura les *pacta conventa* au nom de l'électeur Frédéric-Auguste.

Tout devint confusion après ce vote précipité, surpris, illégal; et pendant que le primat convoquait la diète pour le 27 août, dans le but de donner la couronne au prince français, l'évêque de Kujavie fixait la journée du 15 septembre, dans le but aussi de couronner Frédéric-Auguste II roi de Pologne.

L'intrigue avait prévalu. L'électeur de Saxe, aidé sous main par la Russie, la Prusse et l'Autriche, avait répandu des sommes énormes parmi quelques seigneurs, car la majorité saine était incorruptible, et il était venu en personne au milieu des Polonais.

Le prince de Conti n'arrivait pas. L'ambassadeur de France n'employa aucune ressource efficace pour combattre ses adversaires. Le prince de Conti avait des domaines considérables; Louis XIV l'autorisa à lui donner en garantie un trésor, à l'effet d'obtenir les sommes dont il avait besoin. Le prince eut l'argent entre les mains; sa fatale passion pour le jeu lui fit risquer tout l'argent qu'il destinait à son voyage. Il voulut rattrapper ces pertes de jeu, et un temps précieux passa dans ces tristes péripéties. Au lieu de quitter Paris au mois de juillet, comme cela avait été convenu, il ne partit que le 3 septembre, perdit vingt-trois jours entiers en ce voyage, et n'arriva à Danzig que le 26, pendant qu'Auguste était déjà couronné à Krakovie le 15 septembre.

Il est vrai que tout ce qui précéda et accompagna l'acte du couronnement fut équivoque ou illégal; mais le fait fut accompli. Des Allemands luthériens se mirent en tête du cortège funèbre qui accompagnait les soi-disant restes mortels du roi Sobieski; cette cérémonie, comme on sait, était une chose d'étiquette que s'imposait le nouveau roi pour le roi défunt; et le corps de Sobieski reposait à Warsovie. Les nonces, c'est-à-dire les seuls ayant-droit, ne parurent pas à la cérémonie du couronnement; les avenues de la cathédrale étaient bordées par des troupes saxonnes. Le primat, qui avait pour prérogative de poser la couronne sur le front de l'élu, s'était dispensé de paraître. Mais Auguste II et ses partisans passèrent outre et ne tinrent aucun compte de la légalité.

Ces événements si graves, si douloureux, et qui devaient avoir de si funestes conséquences, furent l'occasion de quolibets et de mots spirituels. On disait : « Savez-vous ce qui se passe à Krakovie ? On y joue une comédie en cinq actes : premier acte, un roi sans diplôme; second acte, un enterrement sans mort; troisième acte, un couronnement sans primat; quatrième acte,

une diète sans nonces; et cinquième acte, des protestations sans effet.

Aussitôt qu'Auguste II eut connaissance de l'arrivée du prince de Conti à Danzig, il fit marcher contre le prince français ses Saxons munis d'artillerie. Un adversaire sans troupes et sans argent était peu redoutable. L'armée polonaise, si belliqueuse pendant le règne de Sobieski, avait été amoindrie et désorganisée par les intrigues de l'interrègne; aussi le parti du prince de Conti n'eut-il rien à opposer aux forces que présentait Auguste II. On essaya pourtant de se défendre, mais bientôt les patriotes furent dispersés, et Conti repartit pour la France le 6 novembre en accusant les autres des événements dont il était coupable en partie.

Auguste II quitta Krakovie le 27 décembre 1697, arriva à Warsovie le 3 janvier 1698, puis se rendit à Danzig, où il reçut le 24 mars le serment de fidélité des habitants, et revint à Warsovie le 14 août. Il y assembla une diète dite de *pacification*, et prit les rênes du gouvernement.

Nous décrirons bientôt l'histoire du règne d'Auguste II; mais avant il est indispensable d'entrer dans quelques considérations qui fixeront le point de vue sous lequel on doit envisager la question polonaise à partir du commencement du dix-huitième siècle. Qu'il me soit permis de soulever le voile funèbre qui couvre les malheurs dont la source remonte à cent soixante dix ans.

Avec le trône électif commence la décadence de la Pologne; cependant le règne plein de force et de sagesse d'Étienne Batory arrête ce pays sur cette pente fatale, et cette période appartient encore à ce qu'on appelle la *Pologne florissante*. Mais sous les règnes de Sigismond III, de Wladislas IV et dans les huit premières années du gouvernement de Jean Kasimir, c'est-à-dire de 1588 à 1652 la décadence politique faisait des progrès sensibles. Malgré la gloire immense qui entourait les armes polonaises, la force vitale de la nation allait en s'affaiblissant. Jean Kasimir, dans les huit dernières années de son règne, chercha à combattre les causes qui portaient en elle les germes de la destruction; mais ses efforts furent vains. Après lui et l'indolent Michel, Jean Sobieski déploya tout ce que le patriotisme, l'amour du bien et du vrai peuvent inspirer, mais échoua aussi dans cette œuvre nationale. Sobieski, grand roi et grand capitaine, put combattre victorieusement les ennemis du dehors, mais il fut impuissant à réprimer l'anarchie qui désolait l'intérieur du

pays. Rien n'exprime mieux ses angoisses, rien ne peint mieux ses inquiétudes pour l'intérêt général que les paroles qu'il prononça en janvier 1688, à la diète de Grodno, où les clameurs et les personnalités furent poussées à la dernière extrémité. Le vieux monarque, indigné et souffrant à la suite des fatigues de la guerre, se lève avec effort et dit :

« Celui-là connaissait bien les peines de l'âme qui a dit que les petites douleurs aiment à parler, que les grandes sont muettes. L'univers même restera muet en contemplant nous et nos conseils! Oh! quelle sera un jour la morne surprise de la postérité, de voir que du faîte de tant de gloire, quand le nom polonais remplissait l'univers, nous ayons laissé notre patrie tomber en ruines, y tomber, hélas! pour jamais peut-être!... Croyez-moi, toute cette éloquence tribunitienne serait mieux employée contre ceux-là qui par leurs désordres appellent sur notre patrie le cri du prophète, que je crois, hélas! entendre déjà retentir au-dessus de nos têtes : *Encore quarante jours et Ninive sera détruite!...* Là où l'on peut impunément oser tout du vivant du prince, élever autel contre autel, chercher les dieux étrangers sous l'œil du véritable, là grondent déjà les colères du Très-Haut!... »

Lorsqu'en 1696 Sobieski approchait de son dernier jour, l'évêque Zaluski lui parla pour le déterminer à un testament, et le roi répondit : « Vous vous imaginez que les vivants ne sauront pas s'arranger sans le consentement des morts. Pourquoi ce testament? Pouvez-vous attendre quelque bien du temps où nous sommes? Voyez le débordement des vices, la contagion des folies; et nous croirions à l'exécution de notre volonté dernière! Nous ordonnons vivants, et nous ne sommes pas écoutés; morts, le serions-nous? Qu'on ne m'en parle plus!

La fatalité allait s'accomplir, et de 1696 à 1795 la Pologne ressentit ce malheur suprême, qui commença par l'expiation et qui finit par le martyre! »

Les sept rois électifs qui régnèrent sur la Pologne de 1573 à 1696, avaient été élus par les suffrages nationaux. Les élections se faisaient encore avec indépendance, du moins en général. L'influence étrangère agissait sourdement, mais elle ne s'attaquait pas encore au vif de la nation. A chaque interrègne on voyait accourir de nouveaux candidats de tous les points de l'Europe; cet empressement donnait à bon droit de la fierté aux Polonais.

L'influence étrangère, qui avait été timide, ou qui avait agi d'une façon occulte, comme nous l'avons dit plus haut, se mon-

tra au grand jour dans les trois dernières élections des rois. La Russie, la Prusse et l'Autriche dirigèrent à leur gré le mouvement électoral. La Pologne succombait sous la pression de ses ennemis extérieurs : ce n'était plus sa décadence ou la décroissance de sa grandeur, c'était la mort qui la menaçait pendant tout le dix-huitième siècle !

Pendant cette période de cent ans, l'Europe accusa la Pologne d'esprit d'anarchie et de rébellion ; cette accusation sert aux uns de prétexte pour abandonner cet infortuné pays, et aux autres de justification pour consommer des partages iniques. Avec le témoignage de l'histoire nous disons que pendant ce laps de temps il n'y avait plus d'anarchie, il y avait lutte, lutte sainte et légitime, quand les Polonais, menacés, vexés, divisés, opprimés, défendaient la foi de leurs pères ; lutte légitime, glorieuse, quand les Polonais défendaient leur indépendance, leur existence nationale, le droit sacré, imprescriptible, inaliénable, d'être une nation !

Par justice ! n'appelez pas anarchie ces luttes suprêmes d'un patriotime général aux prises avec la corruption et les trahisons des cabinets de Pétersbourg, de Berlin, de Vienne et de leurs partisans. Par suite il y avait division dans les partis, c'est vrai, mais pour l'honneur éternel de la Pologne et dans l'intérêt de son avenir, nous devons proclamer une vérité que personne ne pourra contester, c'est que le parti national a toujours été le plus nombreux, si non le plus influent.

Le parti national devait naturellement s'appuyer sur les puissances qui lui promettaient aide et protection sincère, et qui elles-mêmes devaient forcément lutter contre une des puissances les plus voisines de la Pologne. Donc, durant le dix-huitième siècle, la Suède, la Turquie et la France, quoique dans des conditions différentes, étaient pour nous des États amis. Mais la position géographique de la Pologne rendait plus difficile la protection des peuples amis, et rendait facile l'envahissement des ennemis immédiats.

Malgré ces causes fatales et malgré la disproportion immense des envahisseurs et oppresseurs, la Pologne aurait triomphé de tous les obtacles, car son courage n'a jamais mesuré ni le temps, ni l'espace, ni le nombre, si le parti nationnal eût put maîtriser les intrigues occultes du dehors ; mais ces rois imposés par les ennemis du pays attiraient à eux les faibles par des promesses mensongères, et les ambitieux par de vains honneurs.

Pour éclairer ces questions, nous avons signalé deux partis ;

mais comme élément de discorde, chaque pays n'a-t-il pas les nuances, les ramifications des partis ? En Europe il y avait aussi deux partis : l'un qui voulait l'existence de la Pologne, l'autre qui voulait son anéantissement. De là cette divergence dans la façon dont les Polonais et l'Europe envisagent la question nationale. De là vient l'existence du *parti national* et du *parti anti-national*.

CHAPITRE XXII

Intrigues d'Auguste II avec l'électeur de Brandebourg et le tzar de Moskovie. — Traité de Karlovitz de 1699. — Alliance offensive des souverains du Danemark, de Pologne et de Russie, contre la Suède. — Charles XII se défend et bat d'abord les Danois, puis les Moskovites à Narva en 1700. — Lettres de félicitation du Sultan Moustapha II au roi Charles XII.

Frédéric-Auguste II, devant sa couronne à l'intrigue, à une minorité factieuse et à l'influence étrangère, dut s'appuyer au début de son règne sur la Russie, la Prusse et l'Autriche. La Pologne n'était pour lui qu'une propriété qu'il léguerait à sa famille, et un trésor dans lequel il puiserait pour enrichir son électorat de Saxe et surtout la ville de Dresde. Son rêve était de rivaliser avec le faste de Louis XIV. Animé de cette ambition, préoccupé de ces projets aussi étranges qu'irréalisables, il mit tout en œuvre pour réussir.

Frédéric III, électeur de Brandebourg, duc de Prusse, ancienne province polonaise, qui méditait déjà la création d'une royauté prussienne au détriment des intérêts de la Pologne, savait qu'il trouverait un aide et un complice dans la personne d'Auguste II. Aussi dès que ces dernier fut intronisé à Warsovie, il lui fit demander une entrevue. Elle eut lieu à Johannisberg, au delà des frontières septentrionales du palatinat de Mazovie. Les deux princes y passèrent quatre jours du 4 au 7 juin 1698. Là, l'électeur put s'assurer de toutes les condescendances du roi.

Après avoir fait bon marché de l'avenir de la Pologne avec le Prussien, Auguste alla au devant du Russe pour gagner ses bonnes grâces. En effet, lui et le tzar Pierre Ier, qui revenait de Vienne, se reecontrèrent à Rawa-Ruska, près Léopol, où ils passèrent les journées du 10 au 13 août 1698 en conférences secrètes

non moin fatales pour la Pologne que celles de Johannisberg. Cette dernière entrevue ne tarda pas de porter ses fruits. Le 11 novembre 1699, l'électeur de Brandebourg envahissait Elbing. Auguste eut l'air de protester contre cet envahissement. L'électeur fit retirer ses troupes, mais il savait bien qu'un jour il réussirait dans ses projets.

En vertu des *pacta conventa*, Auguste II s'obligea de restituer Kamieniec-Podolski, occupé encore par les Turks. A cet effet, il marcha avec les troupes saxonnes et avec quelques détachements polonais contre cette forteresse ; mais il revint à Warsovie sans avoir obtenu aucun résultat.

Depuis la mémorable délivrance de Vienne par Sobieski, la Turquie était affaiblie, et la Moskovie, l'Autriche et Venise avaient besoin de repos ; en conséquence, toutes ces puissances se réunirent en congrès à Karlovitz sur le Danube, où la Turquie fit avec la Pologne une paix, le 26 janvier 1799, par laquelle cette dernière rentra en possesion de Kamieniec et d'autres territoires en Podolie qui étaient encore occupés parles Turck.

La première bataille que se livrèrent les Polonais et les Turks eut lieu dans les champs de Varna en 1444, et depuis cette époque jusqu'au traité de Karlovitz, deux cent cinquante ans s'écoulèrent dans des luttes incessantes ; mais alors les deux nations comprirent que leur union aurait une immense influence sur leur avenir, et que pour vaincre leur ennemi commun, la Moskovie, il fallait se promettre un appui fraternel.

A la suite de ces événements on pouvait croire que la Pologne allait jouir du repos dont elle avait tant besoin ; mais la cause du mal venait d'un roi antinational, et qui portait en lui tous les éléments de troubles et de malheurs.

Le tzar Pierre Ier, impatient de dominer dans la mer Baltique, se lia avec Auguste II pour écraser la Suède, et pour arriver à ce résultat il promit au roi son aide pour conquérir la Livonie. On verra plus tard la valeur de cette promesse.

Pour augmenter le nombre des ennemis de la Suède, Auguste II conclut, dès le 25 septembre 1699, une alliance offensive avec Frédéric IV, roi de Danemark. Le 21 novembre de la même année, le plénipotentiaire d'Auguste signa à Preobragenskoïé près de Moskou, avec Pierre, un autre traité d'alliance contre la Suède. Ce de dernier traité developpait les conférences de Rawa-Ruska. En vertu de cette alliance, ignorée des états de Pologne, Auguste II s'engageait à attaquer les Suédois en Livonie et en Esthonie. De son côté, le tzar s'engageait à envahir

l'Ingrie et la Karélie aussitôt qu'il aurait fait la paix avec la Turquie.

Pendant que se tramait cette ligue occulte et envahissante, Auguste et Pierre envoyaient leurs ambassadeurs respectifs à Stockholm pour assurer le roi Charles XII de *leur amitié* et de *leurs intentions pacifiques et de bon voisinage !*

Après les moyens employés par la diplomatie, ces traités secrets et ces mensonges officiels, le canon devait trancher la question engagée. Les souverains de Danemark, de Pologne et de Russie, qui entouraient les possessions suédoises dans un vaste demi-cercle, pensèrent qu'ils n'avaient rien à redouter de Charles XII, et que la jeunesse et l'inexpérience de ce roi leur laisseraient réaliser leurs ambitieux projets. Mais Charles XII, animé par un ardent patriotisme et par un sentiment généreux pour la Pologne, va se trouver à la hauteur de sa grande mission.

Les bruits de la coalition dano-polono-russe consternent la Suède et alarment le conseil des ministres. Ce pays manquait alors de généraux expérimentés. Charles assistait rarement aux conseils, et quand il y était, il paraissait distrait et indifférent. Un jour le conseillers proposaient de détourner la guerre par des négociations; tout d'un coup le jeune prince se lève avec la gravité et l'assurance d'un homme supérieur qui a pris son parti, et dit : « Messieurs, j'ai résolu de ne jamais faire une guerre injuste, mais de n'en finir une légitime que par la perte de mes ennemis. Ma résolution est prise, j'irai attaquer le premier qui se déclarera; et quand je l'aurai vaincu, j'espère faire quelque peur aux autres ! »

Ces paroles étonnèrent tous ces vieux conseillers; ils se regardèrent sans oser répondre. Enfin, étonnés d'avoir un tel roi, et honteux d'espérer moins que lui, ils reçurent avec admiration ses ordres pour la guerre. On fut bien plus surpris quand on le vit renoncer tout d'un coup aux amusements les plus innocents de la jeunesse. Il n'avait alors que dix-huit ans. Du moment où il se prépara à la guerre, il commença une vie toute nouvelle, dont il ne s'est jamais depuis écarté un seul moment. Plein de l'idée d'Alexandre et de César, il se proposa d'imiter ces deux héros, hors leurs vices.

Aussitôt qu'il reçut la nouvelle de l'invasion des Saxons en Livonie, Charles XII écrivit, le 15 mars 1700, au roi de France et à l'électeur de Brandebourg, comme garants de la paix d'Oliwa de 1660; il écrivit aussi à Vienne, pour exprimer son étonne-

nement de cette invasion de la Livonie. Le 13 avril il publia un manifeste en appelant les Livoniens à la fidélité.

Les Polonais, en lisant ces pièces, furent terrifiés de la duplicité d'Auguste. Audace et duplicité, tel était le caractère de cet homme, qui osait entreprendre une guerre sans le concours de la diète !

Le 24 avril, Charles XII quitta Stockholm et ouvrit la campagne de Danemark. Les Danois, effrayés du succès des Suédois, et craignant que Kopenhague ne fût bombardée, s'empressèrent de conclure une paix qui fut signée à Traventhal le 18 août 1700. Ainsi Charles XII commença et finit cette guerre en moins de six semaines.

Précisément à la même époque les Saxons investissaient la ville de Riga, et les Moskovites s'avançaient avec quatre-vingt mille hommes. Mais comme la paix de Traventhal rompait la triple alliance formée contre la Suède, en forçant le roi de Danemark à s'en retirer, Charles XII put tourner ses forces contre les Moskovites et contre Auguste II, qu'il espérait écraser le premier.

Le commandant suédois de Riga résista aux Saxons, mais ces derniers furent plus heureux du côté de Dunamunde, qui se trouve à l'embouchure de la Dzwina, et s'en emparèrent.

Pendant que ces événements s'accomplissaiant, Auguste II publiait à Warsovie, le 24 mars, un manifeste qu'il adressait aux Litvaniens dans le but de les soulever contre les Suédois. Le sénat polonais se déclara en opposition avec le roi, prévoyant que la guerre serait une source de calamités pour la Pologne. Auguste, désespérant de vaincre la résistance des hauts dignitaires de l'État, s'adressa le 7 mai à l'électeur de Brandebourg, en lui demandant une alliance offensive contre la Suède. L'électeur, qui doutait de l'issue de la lutte, déclara qu'il voulait garder la neutralité.

Auguste, qui avait toutes les illusions de l'orgueil, crut que sa seule présence imposerait aux Suédois, et il se rendit en personne sur les bords de la Dzwina. Le 7 août il somme la forteresse de Riga de se rendre; les assiégés dédaignent les sommations.

Sur ces entrefaites Pierre Ier adresse une lettre du 19 août au roi de Pologne, dans laquelle il lui promet son appui immédiat; et le 4 septembre il déclare ouvertement la guerre à Charles XII. Pour la première fois la Moskovie employait dans sa déclaration de guerre les formes usitées par la diplomatie européenne.

Après la déclaration, le tzar adressa aux cours étrangères une note circulaire, dans laquelle il énumérait ses griefs contre les Suédois ; ces griefs consistaient dans les faits suivants : « Que le gouverneur suédois de Riga ne lui avait pas rendu assez d'honneurs lorsqu'il avait passé *incognito* par cette ville, en 1697, lorsqu'il se rendait en Hollande ; qu'on ne lui avait pas permis à lui et à sa suite de visiter les fortifications ; qu'on avait vendu trop cher les vivres à ses ambassadeurs et à sa suite, à Stockholm !... » Et tout cela se passait au moment même où les trois ambassadeurs moskovites résidaient à Stockholm, et y étaient prêts à jurer le renouvellement d'une paix inviolable et à perpétuité !...

Au milieu de ces événements, Auguste, malgré tous les moyens employés par lui, ne pouvait obtenir ni le consentement du Sénat ni celui de l'ordre équestre de Pologne pour commencer cette guerre injuste, et qui ne devait profiter réellement qu'aux Moskovites. Le primat de Pologne, qui avait d'abord promis sa coopération à Auguste, crut devoir à tout événement, se ménager Charles XII. A cet effet il écrivit de Danzig le 3 août 1700, au roi de Suède, une lettre où il protestait de l'amitié de la république, et séparait ses véritables intérêts des vues personnelles d'Auguste. Charles en fut enchanté, et répondit à cette lettre le 13 septembre de Christianstadt, de la manière la plus obligeante.

Auguste II, se voyant réduit à ses propres forces, leva le siége de Riga, laissa le commandement des troupes à Ferdinand, duc de Kourlande, et revint à Krakovie, espérant y recevoir la nouvelle des succès du tzar.

Après avoir perdu tout espoir de paix et d'accommodement, Charles XII, en personne, ouvrit la campagne. Le 11 octobre il débarque à Parnawa (Pernau), en Livonie ; le 6 novembre il arrive à Revel, en Esthonie, et le 29 novembre il occupe militairement Lagnena, tout près de Narva.

Depuis le 20 septembre, la forteresse de Narva était assiégée par les troupes moskovites. Pierre Ier les rejoint au 1er octobre pour les animer par sa présence ; mais, prévenu de l'approche de Charles XII, il quitte son armée et se dirige sur Pskow pour chercher des renforts, croyant qu'il aurait le temps de prendre ses mesures avant que le roi de Suède ne l'attaquât.

Charles XII n'avait que cinq mille fantassins et trois mille cavaliers sous ses ordres. Les Moskovites avaient quarante mille

hommes de vieilles troupes, et le tzar venait chercher un renfort de quarante mille autres pour les diriger sur Narva!

Les Suédois, fatigués par des marches forcées, n'eurent pas le temps de se reposer, car Charles XII donna l'ordre d'attaquer le camp ennemi et le fort, où se trouvaient quarante mille Moskovites et cent cinquante canons. Le mot d'ordre était : *Avec l'aide de Dieu!* Un officier général suédois ayant représenté la grandeur du péril, Charles lui dit : Quoi! vous doutez qu'avec mes huit mille braves Suédois je ne passe sur le corps de ces nombreux Moskovites? N'ai-je pas deux avantages sur eux : l'un que leur cavalerie ne pourra leur servir, et l'autre que le lieu étant resserré, leur grand nombre ne fera que les incommoder? Et ainsi je serai réellement plus fort qu'eux! » On marche sur les Moskovites à midi, le 30 novembre 1700; ils plient sur tous les points. Charles reçoit une balle morte à la gorge; elle s'arrête dans les plis de sa cravate noire, et ne lui fait aucun mal. Son cheval est tué sous lui; il saute légèrement sur un autre, et dit à Spare : « Ces gens-ci me font faire mes exercices! » La terreur s'empare des Moskovites; ils sont terrassés, noyés dans la Narva. L'obscurité de la nuit arrête le combat. Charles, enveloppé dans son manteau, s'endort pendant une couple d'heures d'un sommeil paisible, en attendant qu'il pût fondre au point du jour sur le reste des ennemis. Le sommeil de Charles était comme celui de Napoléon la nuit qui précéda la bataille d'Austerlitz, le 2 décembre 1805. Le soleil du 1er décembre 1700 éclaira l'immense victoire de Narva. Quinze mille Moskovites y moururent : ils perdirent toute l'artillerie, tous les drapeaux; le général en chef duc de Croy, avec une foule de généraux, se rendirent à la discrétion du roi; vingt mille soldats furent faits prisonniers et renvoyés par le roi dans leurs foyers. Pierre Ier s'avançait avec ses quarante mille Moskovites, comptant envelopper les Suédois de tous côtés. Il apprit à moitié chemin l'issue de la bataille, et retourna sur ses pas en disant : « Je sais bien que les Suédois nous battront longtemps; mais à la fin ils nous apprendront eux-mêmes à les vaincre. »

Tandis que toute la Moskovie était dans l'épouvante par la nouvelle de cette défaite si inattendue, qu'Auguste perdait toute contenance, le parti national polonais espérait en Charles XII et dans son appui contre les intrigues tzariennes et royales. L'Europe entière était en admiration; les félicitations arrivaient de toute part au jeune et vaillant monarque. Celles du sultan Mustapha II avaient une grande valeur politique, car la Turquie ne

doutait pas qu'elle aurait plus tard un ennemi implacable dans le tzar Pierre Ier. Nous rapportons donc ici cette pièce importante :

« Nous ne pouvons pas cacher devant Votre Majesté que nous avons appris avec une très-parfaite satisfaction la rare et incomparable valeur dont elle est douée et que Votre Majesté a défait avec tant de gloire les Moskovites près de Narva et remporté un butin si considérable, comme aussi sur le roi de Pologne, tous les deux de perfides voisins et ennemis, directement contre les pactes et traités conclus depuis peu, mais que ce dernier a rompus, sous prétexte que Votre Majesté n'avait pas en tout satisfait au traité de paix d'Oliwa. Le roi de Danemark doit, à ce que l'on dit, y avoir fait un commencement fort considérable. Ainsi, comme nous avons appris ceci avec une grande admiration, nous congratulons Votre Majesté et lui souhaitons d'autres heureux progrès, et qu'elle puisse, avec l'aide de Dieu, gagner un plus grand nombre de victoires, afin que nous puissions encore apprendre ce qu'un tel jeune monarque peut faire avec l'assistance de Dieu, en montrant partout sa valeur héroïque, son courage et son intrépidité pour s'opposer a ce cruel Moskovite. Nous enverrons, à la première occasion, nos ambassadeurs plénipotentiaires, pour féliciter Votre Majesté, afin que nous puissions être informés avec plus de certitude des véritables circonstances d'une affaire si extraordinaire. Nous sommes surtout bien aise que Votre Majesté ait affaire avec ce Moskovite, qui est si souvent accoutumé à nous causer de l'inquiétude et de l'embarras, et dont nous sommes présentement delivré. Nous finissons par souhaiter que Votre Majesté puisse enfin acquérir une paix favorable et glorieuse avec cet infidèle voisin, qui a procédé avec Votre Majesté d'une manière si pleine d'artifices et si contraire à toute équité. »

CHAPITRE XXIII

Nouvelle alliance entre Auguste II et Pierre Ier. — Charles XII bat les Saxons à Riga; entre en Samogitie, en Litvanie et en Pologne. — Manifeste de Charles XII du 16 mai 1702 sur ses intentions en faveur de la Pologne. — Auguste II se sauve à Krakovie, et Charles XII entre à Warsovie; son admiration pour Jean Sobieski.

Depuis la mort de Sobieski, l'armée polonaise avait été désorganisée; ce malheur venait des mauvais sentiments d'Auguste,

qui, se défiant toujours d'une nation qu'il gouvernait et qu'il trahissait, voulait remplacer par ses troupes saxonnes les troupes polonaises. Dans cet état de choses, Auguste prévoyait une attaque de la part de Charles XII, qui venait de vaincre les Danois et les Moskovites. Et qu'avait-il à opposer aux forces des Suédois ? Il n'avait trouvé en Litvanie que de l'impuissance dans son parti, de la haine chez les autres citoyens. Pour remédier à cette position difficile, il vint encore une fois se jeter dans les bras de Pierre I[er] en lui livrant la Pologne.

A la fin de février 1701, les deux souverains se réunirent à Birze en Litvanie sur les frontières de la Sémigalle. Ils passèrent quinze jours dans l'orgie et dans la débauche. Tous deux se piquaient de bien porter le vin et d'être infatigables dans les plaisirs physiques. Pierre acheva l'œuvre qu'il avait commencée à Rawa-Ruska, et fit d'Auguste un instrument docile à ses volontés. Le 9 mars, ils conclurent un nouveau traité contre la Suède. Pierre promit de l'argent, et offrit vingt mille Moskovites sous les ordres de Repnine pour *garder* la Pologne ! Le 11 mars, le tzar prit la route de Pskow et le roi celle de Warsovie.

Tandis que le tzar gouvernait la Pologne par l'influence de son roi corrompu, l'électeur de Brandebourg, duc de Prusse, se faisait couronner roi à Krolewieç (Kœnigsberg) le 18 janvier 1701, et créait ainsi une nouvelle menace pour l'indépendance et l'existence même de la Pologne !

Auguste II aux abois fut obligé de convoquer la diète, qui s'ouvrit le 30 mai. Après des débats animés, on finit par s'accommoder sur quatre points : 1° le renvoi des troupes allemandes; 2° le renvoi des conseillers saxons du roi; 3° la conclusion immédiate de la paix avec le roi de Suède; 4° l'opposition à la royauté de l'électeur de Brandebourg. Mais comme ces propositions étaient nationales et justes, le roi refusa de les sanctionner et convoqua une nouvelle diète pour le 22 décembre.

Pendant qu'Auguste leurrait la Pologne, qu'il agissait avec ruse et perfidie, Charles XII, poussé par une volonté que rien ne dompte, concentrait tous ses moyens pour frapper au cœur la diplomatie saxonne-russe d'Auguste.

Le 18 juillet 1701, Charles vainquait les troupes saxonnes et russes à Riga. Le 5 août il arriva à Bowsk, où la question polonaise devint pour lui la question principale. Bientôt la victoire de Riga se répand à Warsovie, et Auguste en est terrifié et honteux. Le parti national polonais plaçait donc son espoir en Charles XII. Le primat écrit au roi de Suède pour lui exprimer

les sentiments dont le pays est animé. Charles répond de Bowsk le 9 août en déclarant « qu'il sépare les intérêts réels et nationaux de la république polonaise de la cause du roi parjure et étranger au pays; qu'il s'engage à protéger et à défendre une nation qu'il aime et qu'il estime; qu'il veut détruire le mal à sa racine, c'est-à-dire qu'il veut frapper au cœur Pierre Ier et Auguste II, et tous ceux qui attenteraient à l'indépendance et à l'intégrité territoriale de la Suède et de la Pologne. »

Les victoires et les délarations de Charles XII ranimèrent les espérances des bons Polonais, mais remplirent d'effroi les partisans d'Auguste. Or, ces derniers choisirent une députation, et demandèrent audience au roi de Suède. Ce dernier les reçut le 25 août, mais ne tarda pas à pénétrer les intentions équivoques de cette députation; il sut s'en débarrasser promptement, mais ne put s'empêcher de faire ressortir l'inconvenance de la conduite d'Auguste relativement à la Livonie. Il fit sentir à la députation « que si le roi de Pologne s'engageait par les *pacta conventa* à reprendre les possessions polonaises, il aurait dû commencer d'abord par les provinces transboristanes, Kiiow, Czerniechow et Smolensk envahies par les tzars, et qui étaient plus importantes que la Livonie et détachées de la république bien plus tard! » Cette observation si judicieuse et si péremptoire ne supportait pas de réplique.

La fermeté de Charles et la promesse qu'il avait faite de défendre les intérêts de la Pologne grossissaient son cortége, et le parti national avec ses troupes se déclara ouvertement en faveur du roi de Suède. Ce dernier quitta donc la Kourlande, entra en Samogitie, et battit les partisans d'Auguste. Auguste effrayé tenta de faire un traité secret avec Charles XII; et n'osant pas lui envoyer une ambassade avouée officielle, il chargea de cette mission une de ses maîtresses, la comtesse Marie-Aurore de Kœnigsmark. Le célèbre Maurice de Saxe qui commandait en France les armées avec tant de succès, était le fils d'Auguste et de la belle Aurore.

Les lettres qu'Auguste écrivit à cette occasion à Charles étaient flatteuses pour le roi de Suède, mais si contraires aux intérêts de la Pologne et si outrageantes pour les Polonais même partisans d'Auguste, que Charles en fut saisi d'horreur, et refusa tout entretien avec la courtisane d'Auguste.

Le 2 avril 1702, Charles XII arriva à Billewicze en Samogitie, et adressa aux Litvaniens un manifeste, dans lequel il les engageait à s'unir à lui pour le bien réel et général de la patrie. Puis,

en passant par Kowno, Merecz, Bialystok, il s'arrêta à Ostrow-Mazowieçki, près Poremby- à quinze lieues de Warsovie. Là, voulant être encore plus explicite à l'endroit de la question polonaise, il publia un nouveau manifeste. Cet acte est d'autant plus remarquable, que rien de semblable n'a été produit depuis cette époque jusqu'ici par les cabinets européens favorables à la Pologne. Voici cet acte tout entier :

« Charles, par la grâce de Dieu, roi de Suède, etc., à tous ceux qui ces présentes lettres verront, salut :

» Sur la nouvelle qui est venue à nos oreilles qu'un grand nombre de sénateurs, de nobles, de bourgeois et autres habitants de la Pologne, ont été extrêmement consternés à l'approche de notre armée, sous prétexte de faux bruits que la cour de Warsovie et ses partisans ont répandus pour rendre notre conduite odieuse, comme si nos soldats pillaient et ravageaient indifféremment les terres des nobles et des ecclésiastiques, exigeaient partout d'énormes contributions et commettaient toutes sortes d'hostilités.

» Nous avons cru qu'il était de notre honneur de faire connaître que ces bruits ont été malicieusement répandus pour faire diversion dans les esprits, pour les empêcher de réfléchir sur les véritables auteurs de cette guerre, entreprise à l'insu de la république, et de les détourner de faire attention aux maux que le roi de Pologne a attirés sur ses sujets, en conspirant la ruine de leur liberté. Afin donc que ces noires calomnies ne puissent trouver aucun crédit, et que nos bonnes intentions pour la république n'en reçoivent aucune atteinte, nous avons cru devoir répéter ici ce que nous avons déjà déclaré tant de fois, et mettre au jour les dangereuses pratiques du roi de Pologne, que lui et ses partisans s'efforcent avec tant de soin de cacher.

» Chacun sait par quelle invasion Frédéric-Auguste, électeur de Saxe, s'est élevé sur le trône de Pologne à la faveur des divisions de l'État, en y introduisant des troupes étrangères, par le moyen desquelles il a opprimé la liberté des suffrages et violé la principale loi d'une nation libre, chez qui un seul opposant a droit d'arrêter les délibérations. On sait que depuis ce temps-là ce prince, par la continuation de ses violences, s'est uniquement appliqué à détruire la constitution de la république en s'arrogeant lui-même un empire absolu. C'est pour cela qu'ayant fait venir ses troupes saxonnes sans le consentement de la république, non-seulement il s'est obstiné à les garder, mais que pour les entretenir, à la ruine de la république, il a accablé d'impôts

et d'exactions toutes les provinces du royaume. Ensuite, voyant que la noblesse, mécontente de ses énormes extorsions, avait ordonné, dans une diète, que ces troupes fussent renvoyées dans l'espace de six semaines, il a fait semblant d'y consentir jusqu'à ce qu'il eût inventé de nouveaux moyens d'éluder l'effet de ces délibérations. Cependant, bien loin d'observer les *pacta conventa* et les promesses solennellement jurées à la république, il a tout fait selon son bon plaisir, et a commencé d'agir comme s'il eût été revêtu d'une autorité absolue et despotique.

» Mais il a envoyé des députations en dehors de la république, quoique sans ordre et à son insu. Il a fait une alliance secrète et contracté une amitié très-intime avec le tzar de Moskovie, le plus dangereux voisin qu'ait la Pologne, afin de mettre par son prétendu secours la république sous le joug.

» D'autre part, pour affaiblir de plus en plus la république, il n'y a point d'artifices qu'il n'ait employés pour se rendre maître de ses fonds, contre la loi solennelle rendue dans la diète de 1631. Ensuite, voyant que le sénat était un obstacle à ses desseins, il lui a peu à peu ôté la connaissance des principales affaires de la république, ayant rempli son conseil de Saxons et autres, la plupart gens notés d'infamie et chassés des royaumes voisins pour leurs crimes. Par les avis de tels conseillers, il n'y a rien qu'il n'ait fait pour abaisser la noblesse polonaise et la faire tomber dans le mépris, jusqu'à la mettre au-dessous des domestiques mêmes de la noblesse saxonne. On a vu ces derniers préférés en toutes occasions aux naturels du pays, comblés de tous les honneurs, établis pour la garde même du prince, pour mortifier d'autant plus les Polonais et les tenir dans une basse servitude.

» Toutes les âmes vénales qu'il a trouvées prêtes à s'attacher à son service et à contribuer à la ruine de la république, il les a élevées autant qu'il a opprimé les autres, et qu'il leur a donné des marques de sa haine. Pour exciter entre les Polonais mêmes des jalousies et des divisions, il a souvent conféré à plusieurs une même dignité, faisant d'un seul emploi vacant plusieurs charges différentes : par là, toute la république s'est vue en proie à la discorde, outre que l'impunité des crimes et le déni de toute justice ont fait régner la licence ouvertement.

» Chacun sait, et tous les bons sujets en gémissent encore aujourd'hui, qu'il est lui seul la cause des troubles de la Litvanie : que c'est lui qui a allumé le flambeau de la dissension dans ce grand-duché en mettant aux mains les plus illustres familles les

unes contre les autres, pour les opprimer, en faisant semblant d'en protéger une en particulier. Et il y a si bien réussi, que, soit par le séjour de ses troupes en Litvanie, soit par les rencontres meurtrières des deux partis opposés, ce beau et vaste duché se trouve réduit à un état déplorable.

» De tout cela il s'ensuit manifestement que ce prince n'avait que des intentions sinistres, qui auraient tôt ou tard produit les effets les plus dangereux, s'ils n'eussent été détournés par une main favorable à la république. Il n'est pas moins évident que la Pologne sera toujours en danger tant qu'elle aura pour roi un prince déjà trop fier de sa propre puissance, et que le voisinage de ses pays héréditaires met en état d'exécuter les plus vastes desseins.

» La preuve la plus sensible qu'on puisse donner de ses pernicieuses entreprises, c'est la guerre qu'il a commencée, sans en consulter la république, en levant de sa propre autorité l'étendard, en quoi consiste la souveraine domination. On l'a vu tourner à l'improviste ses armes perfides contre nous, qui avons une paix éternelle avec la république de Pologne, confirmée par le traité d'Oliwa, et scellée par les serments les plus solennels, sans que nous y ayons, de notre part, donné lieu par aucune cause légitime. On l'a vu en pleine paix, pendant que nous nous reposions tranquillement sur nos alliances avec la république, et qu'il offrait d'en renouveler encore avec nous une plus intime, faire une irruption subite de la Litvanie dans nos provinces, les ravager et y commettre toute sorte d'hostilités, s'emparer de quelques-unes de nos places par surprise, ruiner le commerce par terre et par mer, qui était si avantageux aux deux nations, exciter des soulèvements parmi nos sujets, et s'unir furtivement avec le Moskovite pour l'engager à nous prendre au dépourvu, à se jeter sur nous comme un torrent débordé, et à nous accabler dans le temps que nous pensions le moins à nous défier d'une conduite si perfide.

» On sait assez quel était le but d'un si pernicieux conseil : il ne tendait à rien moins qu'à se rendre maître de la Livonie, et à y établir le siége de sa domination, afin que la république polonaise, resserrée de l'autre côté par la Saxe, se vît tout à coup comme mise aux fers, surtout ses forces étant occupées ailleurs dans la guerre qu'elle avait contre le Turk. Mais la providence divine, qui déteste la perfidie et l'injustice, par un effet de sa faveur envers nous et envers la république, a détruit ces noires

machinations, et a permis que nous ayons tellement abattu l'orgueilleuse puissance saxonne, que ses armées aient été non-seulement chassées de dessus nos terres, mais de toutes celles de la république.

» Pour achever donc notre ouvrage et affranchir la république, déjà délivrée des troupes étrangères, de toute crainte de la part d'un roi si dangereux ; pour la mettre à couvert des embûches de ceux qui ne songent qu'à l'accabler, soit par le motif de leur propre intérêt, soit par un effet de leur haine contre la libre nation polonaise ; pour la rétablir dans tous ses droits, tant de fois violés et foulés aux pieds ; pour prévenir les prévarications de ses perfides citoyens, et, conformément à cette loi solennelle qui dégage du serment de fidélité les sujets dont les rois sont les premiers à violer leurs capitulations, et qui met les peuples en droit d'entrer en jugemeut avec leurs injustes souverains, nous sommes entré en armes dans la Pologne, fondé, d'un côté, sur le droit des gens, qui permet de repousser la force par la force, et de poursuivre son ennemi partout où on le peut trouver ; et, de l'autre, plein de confiance que la république, en vertu de nos dispositions favorables à son égard, et nos alliances réciproques, que nous avons toujours cultivées avec un extrême soin, entrera dans nos vues pour tirer raison des injustices atroces que nous avons souffertes de la part de son roi, et pour éloigner cet auteur de tous les maux qui affligent notre royaume et celui de Pologne. Nous l'espérons d'autant plus, que tant que ce prince serait à la tête du gouvernement, nous ne pourrions nous promettre aucune sûreté, ayant tant de fois éprouvé combien il fait peu de cas de la religion du serment, et qu'il ne quitte l'envie de nuire que quand les moyens lui en sont ôtés.

» La république doit se ressouvenir que c'est le sang de nos prédécesseurs, de glorieuse mémoire, qui a passé dans la maison des Jagellons, et qui est monté sur le trône de Pologne, qui a donné lieu, en partie, à l'établissement des principaux droits de la république, et qu'ainsi nous sommes intéressé à les soutenir de toute l'étendue de notre pouvoir.

» Nous avons donné, il n'y a pas longtemps, une preuve de cette disposition où nous sommes envers la république, lorsque le roi Auguste nous fit offrir par la comtesse de Kœnigsmark, et ensuite par M. Witzthum, son conseiller aulique, de traiter avec lui d'une paix secrète sans la consulter. Non-seulement nous n'avons point voulu prêter l'oreille à ses propositions, mais

nous avons même refusé d'entendre ces ministres étrangers vers nous, au préjudice des plus illustres membres de l'État, quelque considérables que fussent les promesses dont ils étaient chargés, et quelque avantage que nous en pussions tirer aux dépens des fonds de la république.

» C'est pourquoi nous nous trouvons dans la nécessité indispensable et dans la ferme résolution de poursuivre jusqu'à la dernière extrémité cet injuste roi, qui, au mépris des plus saintes alliances, nous a attaqué frauduleusement; en premier lieu par le moyen de ses troupes saxonnes, et ensuite par celle d'Oginski et de Wisniowięcki : protestant solennellement, comme nous le faisons par ces présentes, que nous ne voulons commettre aucune hostilité contre la république ni contre la noblesse de Pologne, moins encore donner atteinte aux droits, priviléges et biens de la nation, affecter en aucune manière le royaume, ni proposer aucune personne pour roi, mais uniquement aider la république à se délivrer d'un joug injurieux à sa liberté, à renoncer à l'obéissance d'un souverain qui a, le premier, violé sa foi et ses promesses, à en élire un autre tel qu'elle voudra par les suffrages libres et unanimes de tous les états assemblés, selon son bon plaisir, à venger l'honneur de ses lois touchant la liberté des élections, si indignement méprisée dans celle qui a mis ce prince sur le trône, et à remettre en vigueur la justice, telle qu'elle était anciennement, afin que le bon droit des citoyens ne soit plus opprimé par la force et par la violence.

» Si nous remarquons que la république soit disposée à donner les mains à ces salutaires conseils, nous déclarons que, dès que nous aurons accompli le dessein pour lequel nous sommes venu, nous sortirons incessamment, nous et notre armée, des terres de la république, sans en rien exiger pour le remboursement des frais que nous aurons faits; et que nous nous retirerons, si elle juge à propos d'en convenir avec nous par un traité, en quelque pays ou province où nous puissions être également utile aux deux royaumes : à condition toutefois que, dans le passage ou durant le séjour, il soit apporté ou fourni les vivres nécessaires à notre camp, afin que le soldat ne soit pas obligé de s'écarter pour en chercher, et que l'on prévienne par ce moyen tout sujet de plainte de part et d'autre. Cet ordre ainsi établi, nous ne craignons point de répondre pour nos soldats, qu'ils se contiendront dans les bornes de la modération, étant accoutumés à une discipline très-sévère, que nous faisons observer avec toute l'exactitude possible.

» Donné dans notre quartier général, à Ostrow-Mazowiecki, le 16 mai 1702.

» CHARLES.

» Par le roi : le comte PIPER. »

Ce manifeste, reproduit en langues latine, polonaise, allemande et française, se répandit dans toute la Pologne ; il eut les meilleurs résultats, et ceux qu'une fausse politique avait égarés trop longtemps revinrent au parti national. Auguste II se voyant abandonné, quitta Warsovie, le 20 mai, en prenant la route de Krakovie.

Charles XII arriva à Warsovie le 26 mai ; il y eut plusieurs conférences avec le primat et les hauts dignitaires de l'État, dans le but de convoquer la diète d'élection à l'effet d'élire un nouveau roi.

En visitant l'église des Capucins, où était déposé le cercueil de Jean Sobieski, il s'écria : « Un si grand roi ne devrait jamais mourir ! Je voudrais que ce corps fût à Krakovie : à mon arrivée dans cette derniere ville, je l'y ferai transporter avec toutes les solennités dues à un monarque ! »

La reine Marie Kasimire, qui vivait alors retirée à Rome, saisit cette occasion pour écrire au roi Charles une lettre de remercîments, en recommandant elle et ses fils à l'amitié et aux bonnes grâces du roi. En effet, on verra plus tard que Charles fit tout ce qui dépendait de lui pour élever au trône, l'un des fils de Sobieski, mais Auguste II traversera ce projet.

CHAPITRE XXIV

Bataille de Kliszow gagnée par Charles XII sur Auguste II. — Confédération de Sandomir formée par le parti anti-national. — Confédération de Warsovie formée par le parti national. — Proclamation de la déchéance d'Auguste II. — Ce dernier fait arrêter traîtreusement les princes Sobieski. — Entrevue entre Charles XII et Stanislas Leszczynski. — Élection de ce dernier comme roi de Pologne. — Charles XII poursuit partout l'ennemi, et s'établit à Rawicz dans le palatinat de Kalisz.

Rien ne résistait aux troupes de Charles XII, et Auguste voulait se mesurer en bataille rangée avec le vaillant monarque ! Au-

guste avait attiré à lui la noblesse de Krakovie, quelques troupes de la couronne de Pologne lui restaient avec la fidélité obéissante du soldat : mais, plus que cela, il comptait sur ses régiments saxons.

Auguste quitta Krakovie et alla au-devant de Charles, qui s'avançait vers Krakovie. Les deux armées se rencontrèrent le 19 juillet 1702, à Kliszow sur la Nida. Auguste fut complétement battu, revint à Krakovie, qu'il quitta le 5 août pour se rendre à Sandomir, où il forma, le 22 août, une confédération avec ses partisans. Puis, comme il savait la ville de Warsovie dégarnie de troupes, il crut qu'il lui serait facile de s'en emparer. En effet, le 10 septembre, il était dans la capitale et il y convoquait la diète.

Quant à Charles, il occupait Krakovie dès le 10 août, et se préparait à poursuivre Auguste, lorsqu'en tombant de cheval, il se cassa la jambe gauche au-dessus du genou. Cet événement lui fit perdre quatre mois précieux pour l'exécution de ses plans. Auguste en profita, et forma une nouvelle confédération à Thorn.

Charles XII, complétement guéri, et ayant reçu des renforts de la Suède, rentra à Warsovie le 1er avril 1703; il alla ensuite à la recherche de l'ennemi, le battit à Pultusk, à Ostrolenka, et il assiégea Thorn qui finit par capituler.

Auguste II, après s'être retiré jusqu'à Elbing, quitta cette dernière ville, prit la route de Warmie et arriva à Praga, faubourg de Warsovie; il se logea dans la maison que Charles XII avait occupée peu de temps avant. Enfin il partit pour Lublin, où se trouvaient les confédérés de Sandomir, ses partisans.

Dans les assemblées tumultueuses, les idées saines n'ont point accès; cependant, en dépit de toutes les passions qui se heurtaient, un certain besoin de concorde se faisait sentir dans les cœurs et dans les esprits. Cependant cette disposition ne tarda pas à s'évanouir. La Russie, convaincue de la servilité d'Auguste, lança ses agents; ils étaient porteurs de deux écrits du tzar Pierre; l'un était adresé aux états assemblés, et l'autre au primat. Ces deux pièces diplomatiques assuraient solennellement que « Sa Majesté tzarienne ne ferait la guerre en Livonie que pour restituer cette province à la Pologne, et que Pierre n'avait rien tant à cœur que la *bonne harmonie* entre le roi et la république, et le *bonheur* de cette dernière. »

Ce langage d'insolente et perfide ironie fut compris de quelques Polonais; mais Auguste n'épargnait ni menaces ni pro-

messes pour donner aux affaires la direction que désirait le tzar. Aussi la dernière séance, d'abord très-orageuse, tourna-t-elle au profit du roi. Ce prince, vigilant quand il s'agissait de lui, resta impassible sur son trône depuis huit heures du matin du 9 juillet jusqu'à trois heures après midi du 10 juillet. Auguste et l'assemblée passèrent toute la nuit sur leurs siéges, sans lumière, car en ce mois, en Pologne, les jours sont très-longs et les nuits très-courtes. Pour consommer le mal, Auguste II était persévérant !

De Lublin Auguste revint à Warsovie ; là ayant appris la reddition de Thorn aux Suédois, il partit pour Iaworow, non loin de Léopol, où il ouvrit une nouvelle assemblée composée de ses partisans. Puis il envoya Thomas Dzialynski, palatin de Culm, à Moskou, où il fut conclu un nouveau traité entre Pierre et Auguste, et par conséquent fatal à la Pologne.

Auguste quitta Iawonow le 20 décembre, passa les jours de Noël à Krakovie, et vint à Dresde le 2 janvier 1704 pour y chercher des troupes et puiser dans le trésor ; mais dans le courant du même mois, il revint en Pologne et publia un manifeste violent contre les Suédois et contre le parti national polonais. Alors la noblesse de la grande Pologne fit éclater ses ressentiments : elle s'adressa au primat, qu'elle conjura de convoquer une assemblée générale à Warsovie, afin d'y délibérer sur les moyens de mettre fin aux maux qui désolaient le pays.

Le primat convoqua donc une confédération générale à Warsovie pour le 14 janvier 1704, mais on n'ouvrit les séances que le 30 janvier. Pierre Bronisz, staroste de Pyzdry, fut nommé maréchal ou président.

Les débats furent animés, mais l'irritation n'eut plus de bornes quand Charles XII eut communiqué à l'assemblée la correspondance d'Auguste II, de l'année 1702, lors de l'ambassade de la courtisane comtesse de Kœnigsmark, et celle du chambellan Witzthum. Dans cette correspondance secrète, Auguste faisait bon marché des intérêts de la Pologne, se raillait avait cynisme des Polonais en général, et en particulier de ses partisans. Aussi dans la séance du 13 février 1704, la confédération générale rédigea un projet de résolution, qui portait en substance :

« Que l'on ferait l'énumération de tous les maux dont la république était affligée ; que le roi Auguste II avait fomenté à dessein des troubles et des dissensions dans le royaume ; qu'il avait animé les citoyens les uns contre les autres pour faire naître une guerre civile ; qu'il avait introduit des troupes étrangères

saxonnes et moskovites, qui avaient sucé le sang du peuple jusqu'à la dernière goutte; qu'il avait foulé aux pieds les lois du royaume et opprimé la liberté; qu'il n'avait pas observé un seul article des *pacta conventa;* qu'il avait violé le droit des gens en la personne de l'envoyé du roi de France; qu'il avait commencé la guerre contre la Suède à l'insu de la république ; qu'il avait fait marcher ses troupes saxonnes de tous côtés dans le pays, comme si son dessein avait été de le ruiner entièrement; qu'il avait formé toutes sortes d'intrigues contre la république, comme cela résultait des documents authentiques dont on n'avait pu sans horreur entendre la lecture; qu'il avait contracté clandestinement des alliances avec le tzar, et qu'il avait formé avec lui des liaisons préjudiciables à la république; qu'il avait mis garnison moskovite dans les forts de Bialacerkiew, de Bychow, de Birze; qu'il avait fomenté le soulèvement des paysans de l'Ukraine contre la noblesse: qu'il avait entretenu les troubles en Litvanie, et rompu par là l'union entre le grand-duché et le royaume ; que les troupes saxonnes commettaient des vexations horribles; que l'on avait envoyé, sans avoir égard aux voix de la république, des ambassadeurs à différentes cours, et surtout en dernier lieu au tzar; que, par ces raisons, l'assemblée excluait de ses droits le roi Auguste II, et dégageait les citoyens de leur obéissance. Enfin que le primat expédierait, dans le terme de trois semaines, ses universaux pour publier l'interrègne et pour indiquer l'époque d'une nouvelle élection. »

En effet, le 15 février 1704, l'acte de déchéance de Frédéric-Auguste II fut dressé, et le 19 il fut signé par tous les confédérés.

Cet acte énergique, et qui émanait de bons Polonais, devait déplaire aux agents du tzar, qui, dès le 20 février, publièrent en réponse une déclaration aussi outrageante par la forme que par le fond. La majorité de l'assemblée de Warsovie rejeta avec mépris la déclaration russe, et s'occupa de réaliser la déchéance du roi.

Auguste, averti de ce qui se passait à Warsovie, assembla à Krakovie ses partisans, et répondit par d'autres déclarations. Enfin, pour mettre le comble à ses iniquités, il fit arrêter traîtreusement les deux fils du roi Sobieski, Jacques et Constantin. Il redoutait que ces princes ne devinssent des compétiteurs au trône de Pologne. Il envoya donc trente cavaliers saxons, qui, le 28 février, s'emparèrent des deux princes polonais près de Breslau en Silésie, alors possession autrichienne, au moment où

ils revenaient de la chasse. On les fit conduire d'abord à Leipzig, et plus tard on les enferma dans la forteresse de Kœnigstein.

La confédération de Warsovie, indignée de cet acte monstrueux, résolut immédiatement de reprendre les négociations entamées avec Charles XII. Mais, pour mener à bien cette affaire délicate, il fallait un homme qui sût se rendre agréable à Charles et qui sût ménager les intérêts de la république. Tous les yeux se tournèrent sur le palatin de Poznanie, Stanislas Leszczynski ; et à l'unanimité on le plaça à la tête de la députation.

La démarche de Stanislas avait d'autant plus de valeur, qu'il avait espéré un rapprochement dans les deux partis opposés et un accommodement entre les deux rois de Suède et de Pologne. Stanislas, guidé par des sentiments de modération, avait toujours usé de ménagements à l'égard d'Auguste.

La députation polonaise arriva à Heilsberg, en Warmie, le 31 mars 1704, le jour même où Charles établissait son quartier général. Stanislas Leszczynski était doué d'une physionomie heureuse, pleine de hardiesse et de douceur. Il jugea d'un coup d'œil Charles XII, et comprit qu'un roi ennemi du faste devait l'être aussi de la flatterie. En conséquence, au lieu de ces louanges officielles qui signifient peu, on aborda aussitôt l'affaire qui faisait le sujet de son ambassade. Il parla de la situation actuelle du Nord avec tant de sagesse, et surtout avec tant de tact et de modération de la personne d'Auguste II, que Charles XII parut prendre le plus grand plaisir à l'écouter. Puis il lui dit :

« M'apportez-vous, comme je l'avais demandé à la confédération de Warsovie, les noms de ceux qui s'étaient déclarés ouvertement mes ennemis ? »

— Sire, répond Stanislas, si c'est un crime à vos yeux d'avoir cherché à être utile au roi Auguste pendant les troubles actuels, j'ose vous avouer que vous trouveriez bien peu d'innocents parmi nos concitoyens ; et peut-être le nom de celui qui a l'honneur de parler à Votre Majesté grossirait la liste des coupables. Mais les Polonais peuvent-ils consentir à la déposition de leur roi sans laisser à l'univers un monument ou de leur inconstance ou de leur peu de discernement dans le choix de leur chef ?

— Il me semble, monsieur l'ambassadeur, que vous voudriez encore me conseiller de laisser sur le trône de Pologne le prince le plus injuste qui ait jamais régné ?

— Il est vrai, sire, qu'Auguste fut injuste envers Votre Majesté, injuste envers la république, et plus injuste encore envers les fils du roi Sobieski, son prédécesseur; mais Auguste cependant possède des qualités royales, et peut-être ne serait-il pas indigne de la générosité du vainqueur, qui lui a déjà fait expier ses torts par tant de revers fâcheux, d'user aujourd'hui d'une sage clémence à son égard, en se joignant à la république pour le forcer à cacher ses défauts et à ne montrer que ses vertus.

— J'apprécie, monsieur, la délicatesse de vos procédés, mais je vous assure que je ne me départirai jamais de ma résolution. Il faut qu'Auguste soit déposé. Je n'agis pas ainsi dans mes intérêts personnels. Je ne veux que le bien de la Pologne. Il faut que ses ennemis réels soient vaincus, écrasés, si l'on ne veut pas que la Suède et la Pologne deviennent leurs victimes. J'apprécie le présent avec toute la portée d'un véritable politique. Je ne veux rien pour moi; je veux tout pour le bonheur et la gloire de la Suède, et je ne sépare pas d'elle votre patrie; je lui accorderai toutes les conditions favorables qu'elle peut se promettre d'un fidèle allié.

— Mais, sire, comment pourrons-nous faire une élection si les deux princes Jacques et Constantin Sobieski sont captifs?

— Comment délivrera-t-on la république, si on ne fait pas une élection? » répliqua Charles XII. Il prolongea exprès la conférence, pour mieux sonder le génie du jeune chef de la députation. Il le congédia et dit aux personnes de sa suite : « Je n'ai jamais vu un homme plus propre à concilier tous les partis, il sera toujours mon ami. »

Sur ces entrefaites, arriva à Warsovie Alexandre Sobieski. Charles voulut le proposer aux suffrages de la noblesse, mais Alexandre refusa, n'ayant aucun penchant pour la royauté, surtout à cette époque de désorganisation complète et d'influences étrangères.

Ce fut au milieu de ces incertitudes que Stanislas Leszczynshi revint à Warsovie, et le 14 avril il annonça officiellement à la confédération « que le roi de Suède ne rechercherait plus ceux qui s'étaient déclarés contre lui en faveur d'Auguste, qu'il ne prétendrait jamais à aucun démembrement de la Pologne, ni à aucune espèce d'indemnité de la part de la République pour la guerre actuelle ; qu'il lui donnerait au contraire 500,000 écus pour payer l'armée de la couronne; qu'aussitôt que le nouveau roi serait élu et couronné, il retirerait ses troupes de la Pologne; qu'il relâcherait sans rançon tous les prisonniers polonais qu'il

avait faits sur Auguste ; qu'enfin il soutiendrait la Pologne de toutes ses forces contre le tzar, leur ennemi commun, et que les avantages qui pourraient résulter de cette guerre tourneraient uniquement au profit de la Pologne. »

Ces conditions furent reçues par acclamation de la part des confédérés. Le 2 mai l'interrègne fut proclamé, et on fixa au 19 juin la diète d'élection.

Charles XII arriva à Warsovie. Il consulta le primat pour savoir quel serait le candidat qui présenterait le plus de garanties. La majorité déclara que Stanislas inspirait le plus de confiance à la nation. Il n'en fallait pas davantage pour décider Charles à l'appuyer.

Le 12 juillet 1704, les électeurs se réunirent au champ de Wola. Quelques voix d'opposition se firent entendre; mais la majorité acclama Stanislas, et il fut élu.

A ce moment, Auguste se trouvait près de Léopol. En apprenant l'élection de Stanislas, sa douleur et sa colère furent extrêmes, et par un manifeste du 28 juillet, il protesta contre cette élection. Le tzar Pierre Ier, qui était alors dans les environs de Narva, joignit sa voix à celle d'Auguste, et, pour abuser une fois de plus les Polonais, il fit une déclaration solennelle, dans laquelle il assurait qu'après la guerre terminée, il voulait rendre la Livonie à la Pologne, s'il faisait la conquête de cette province. L'avenir montrera la vérité de cette promesse !

Afin de consolider l'œuvre de la nouvelle élection de Stanislas, Charles XII conçut deux projets : le premier, de marcher au-devant d'Auguste, qui se trouvait à Iaroslaw-sur-le-San, où il pensait lui livrer une bataille décisive ; le second était de s'emparer de la ville de Léopol, où se trouvaient une place d'armes et les trésors gardés par les partisans d'Auguste.

Le roi de Suède quitta Warsovie le 19 juillet, passa par Radom et Sandomir. Le 6 août il quitta cette dernière ville et arriva à Iaroslaw, où était Auguste. Mais quand celui-ci apprit que le roi de Suède avançait, il fit une manœuvre savante. Il longea la rive droite de la Wistule, et vint avec vingt mille Saxons, Moskovites et Polonais, fondre sur Warsovie pour y enlever Stanislas. Ainsi, pendant que Charles entrait triomphant à Léopol le 6 septembre, Auguste attaquait Warsovie, qui capitula le 5 septembre.

Le roi Stanislas, apprenant la marche d'Auguste, et n'ayant pas de forces suffisantes à lui opposer, renvoya sa famille à Posen. Dans ce voyage, sa fille, âgée d'un an, fut égarée par la né-

gligence de sa nourrice, mais on finit par la retrouver dans une auge. Ce fut ce même enfant que la destinée, après de plus grandes vicissitudes, donna pour épouse à Louis XV, roi de France! Quant à Stanislas, il alla trouver Charles XII. Arrivé à Lublin, et ne sachant quel parti prendre, il écrivit au roi de Suède pour savoir s'il devait, avec les troupes qui lui restaient, marcher sur Léopol. Cette lettre fut portée par Stanislas Poniatowski, colonel de la garde du roi. Poniatowski, attaché à la fortune des Sapieha, puis à celle du roi Stanislas, plus tard à celle de Charles XII, enfin à celle d'Auguste II, était père du roi Stanislas-Auguste et grand-père de l'illustre prince Joseph Poniatowski!

Dès que le roi Stanislas arriva à Léopol, où il fut reçu avec les plus grands honneurs, Charles conseilla à Stanislas de se rendre dans la Grande-Pologne, et lui-même marcha sur Warsovie, où il arriva le 28 octobre. La veille, Auguste se hâtait d'abandonner nuitamment cette ville, et se retirait jusqu'à Krakovie. Le 30 octobre, Charles quitta Warsovie, prit la route de Nowe-Miasto, comme s'il avait l'intention de poursuivre Auguste; mais de Nowe-Miasto il marcha à Kalisz, et là il s'unit le 6 novembre au roi Stanislas. Comme l'armée saxonne fuyait devant Charles, celui-ci porta son quartier général à Rawicz pour y passer l'hiver et se préparer à de nouveaux événements.

CHAPITRE XXV

Auguste II part pour la Saxe. — Cruautés de Pierre Ier et de ses soldats en Pologne. — Nouvelles liaisons entre Auguste et Pierre. — Campagne victorieuse de Charles XII en Litvanie et en Wolynie. — Intrigues d'Auguste II. — Charles XII entre en Saxe en 1706. — Traité d'Alt-Ranstadt. — Auguste II renonce à la couronne de Pologne et reconnaît Stanislas. — Rapines russes en Pologne. — Manifeste du prince Michel Wieçniwiski. — Charles XII quitte la Saxe et ouvre la campagne de Moskou en 1708. — Son séjour à Smorgonie et à Radoszkowicze. — Bataille de Holowczyn gagnée. — Biographie de Mazeppa. — Bataille de Poltava perdue. — Rapprochement des prophéties relatives à Charles XII et à Napoléon Ier en 1708 et en 1812.

Charles XII, comme nous venons de le dire, avait établi son quartier général à Rawicz. Auguste, effrayé de ce voisinage,

partit en toute hâte de Krakovie pour la Saxe, afin de faire une levée de troupes et aviser à la défense de ses États héréditaires.

L'absence d'Auguste lui devint préjudiciable ; ses partisans se découragèrent, et les confédérés de Sandomir déclarèrent, le 11 mai 1705, qu'ils s'unissaient aux confédérés de Warsovie en faveur de Stanislas Ier.

Le tzar Pierre Ier ne pouvait pas rester indifférent à des événements qui menaçaient si gravement sa politique envahissante. Campé sur le territoire polonais à Polotsk-sur-la-Dzwina, il lança le 3 juillet 1705 une violente protestation contre Stanislas. Puis, voulant convertir à l'orthodoxie schismatique russe les Grecs unis de Pologne qui reconnaissent l'autorité du pape, le tzar pénétra (le 12 juillet) avec sa soldatesque sauvage dans l'église cathédrale de Polotsk, au moment où les prêtres chantaient les vêpres. Pierre Ier menace, outrage ces fervents croyants ; il ne sait respecter ni le lieu saint ni le sacerdoce ; il demande, il ordonne que l'abjuration, l'apostasie soit immédiate. Les prêtres restent impassibles, et leur foi égale leur courage. Pierre, ne mettant plus de bornes à sa fureur, va profaner le saint ciboire ; un des officiants arrête la main sacrilége, et alors le tzar tire son épée et en perce le cœur du saint défenseur de la religion du Christ ! Des cris d'horreur et de désespoir retentissent dans l'église, on s'agenouille, on prie, et les âmes s'élèvent à Dieu, qui juge et qui sauve !

Après ce crime, le patriotisme des Polonais devint encore plus ardent et leur foi plus vive. Les excès du tzar servaient ainsi l'accomplissement des projets de Charles XII. Le 27 juillet, la diète de Warsovie signa le nouvel acte de la déchéance d'Auguste. Le 18 août, Charles XII campait à Blonié, près Warsovie. Le 15 septembre, Stanislas faisait son entrée dans la capitale, et le 5 octobre s'accomplissait la cérémonie de son couronnement. Enfin le 28 novembre, la république de Pologne et la Suède signèrent un traité d'alliance.

Pendant les événements de Warsovie, Auguste fut invité par Pierre, qui se trouvait à Tykocin en Podlaquie, de se rendre auprès de lui. Auguste se mit sécrètement en route, arriva à Tykocin, où dès la première entrevue avec le tzar il fut convenu qu'on attaquerait simultanément Charles et les partisans de Stanislas. Selon les dispositions prises, les Russes, les Saxons joints aux Polonais du parti d'Auguste, attaqueraient d'une part les Suédois et de l'autre les Polonais fidèles à la cause de la nation. Le génie de Charles XII déjoua le plan des deux criminels alliés,

et malgré l'inégalité des forces, l'avantage resta au bon droit,

Dans un conseil de guerre tenu à Blonié, le roi Stanislas conseilla à Charles XII d'entrer en Saxe, car là était le foyer de discorde, la source des maux de la Pologne. Charles répondit : « Le moment n'est pas encore arrivé, car dès que j'aurais tourné le dos, toutes les forces ennemies tomberaient sur les Polonais. Il faut donc que j'aille chercher les Moskovites; je reconnaîtrai par moi-même la Litvanie, afin qu'elle se déclare pour Stanislas. Au reste, les événements ultérieurs m'indiqueront le meilleur parti à prendre. »

Le 8 janvier 1706, Charles et Stanislas quittent Warsovie à la tête de vingt mille Suédo-Polonais, franchissent le Bug, battent Menschikoff, s'emparent de sa caisse militaire, passent près de Grodno, d'où les Russes se sauvent, et arrivé à Kamionka, Charles adresse le 8 février aux Litvaniens un manifeste où il dit : « Mes intentions vous sont déjà connues; la Pologne a un roi national ; un traité solennel me lie à votre patrie, unissez-vous donc à vos frères, les Polonais, pour combattre un ennemi commun. Pensez qu'Auguste se lia avec le tzar pour l'oppression et le démembrement de votre république. Je tiens des preuves en main qui constatent que le tzar n'attend qu'après le moment de se dire grand-duc de Litvanie. Déjà il inonde votre pays de ses troupes barbares, il le dévaste, il outrage votre religion et votre nationalité. Unissez donc vos efforts à ceux de votre roi Stanislas et aux miens, et profitez des circonstances pour accomplir le bien de votre patrie. »

Sur ces entrefaites Auguste allait de ville en ville pour grossir son parti; il reparut à Warsovie, puis à Krakovie où il avait encore quelques troupes russes et saxonnes; puis il alla jusqu'à Nowogrodek en Litvanie. Mais tous ces voyages furent inutiles, car Charles XII parcourait la Litvanie, la Wolynie et partout on se déclarait en faveur de Stanislas.

Auguste, qui était incapable de comprendre un caractère comme celui de Charles XII, s'imagina que ce prince reviendrait au nord de la Litvanie, en le sachant plus que jamais soutenu par Pierre Ier. Mais Charles tint son plan si secret que personne ne sut de quel côté il allait se diriger ; lorsque le 17 juillet 1706, il quitte spontanément Dubno en Wolynie, franchit la Wistule à Pulawy, passe le 5 septembre la frontière saxonne, et le 20 il établit son quartier-général à Alt-Ranstadt, près Leipzig.

Quand Auguste pressentit qu'il pouvait perdre ses États héréditaires, il envoya secrètement des plénipotentiaires à Char-

les XII en l'assurant qu'il souscrirait à toutes les conditions qu'il lui plairait de lui imposer. En conséquence un traité fut conclu à Alt-Ranstadt, le 24 septembre 1706, portant en substance : « La renonciation d'Auguste au trône de Pologne; la reconnaissance de Stanislas pour légitime roi ; la renonciation à toute alliance avec le tzar Pierre; la délivrance des princes Sobieski; la remise des prisonniers et déserteurs suédois ou polonais du parti national. »

Auguste s'empressa de se rendre en Saxe, alla au-devant de Charles XII; ils se rencontrèrent le 17 décembre, et depuis ils restèrent en bonne harmonie. Le 22 décembre les princes Sobieski furent rendus à la liberté. Enfin la France, l'Angleterre, l'Espagne, l'Allemagne, la Prusse et la Turquie reconnurent officiellement Stanislas roi de Pologne.

Revenons maintenant à la Pologne dont les maux se sont encore aggravés depuis ces derniers événements. Le trésor était épuisé et les moyens de défense presque nuls; le pays n'avait donc pour le garder et le défendre que quelques troupes polonaises et un corps insuffisant de Suédois que Charles y avait laissé. Dans cet état de choses le tzar pensa que l'occasion était favorable pour tomber sur sa proie, et il se dirigea vers la Pologne à la tête de soixante mille hommes.

Avant cette nouvelle invasion, Pierre lança ses agents qui jetaient des brandons de discorde parmi les nobles polonais du parti d'Auguste, en leur parlant de faire l'élection d'un nouveau roi. En conséquence, le parti anti-national se forma en confédération sous la *protection* de Pierre!

Les confédérés s'assemblèrent à Lublin pour ouvrir la diète, le 23 mai 1707. Cette diète formée d'éléments russes, et agissant sous la pression du tzar, ne pouvait amener que des désastres. Le tzar triomphait en voyant l'inutilité de ces séances, et il voulait les prolonger afin de se donner le temps de mettre ses projets à exécution. Pendant que les nonces s'agitaient dans la confusion, Pierre donnait ordre à ses généraux de ravager indistinctement les châteaux, et d'opprimer ses amis comme ses adversaires. Alors les curiosités d'art, les bibliothèques, les tableaux, les statues qui ornaient les châteaux, jusqu'aux ornements des églises, tout fut enlevé. A Warsovie, Menschikoff, après avoir fait effacer dans le château royal les souvenirs historiques qui rappelaient l'ancienne gloire de la Pologne, fit enlever les autres richesses, et les envoya sous escorte à Moskou et à Pétersbourg. C'est avec les dépouilles de la Pologne, enlevées

à cette époque ou plus tard, que se formèrent les cabinets d'art ou de curiosités de cette nouvelle capitale de la Russie!

Le tzar en déchaînant ses fureurs mentait à ses précédentes déclarations, lorsqu'au mois de juin il publia un manifeste violent contre le prince Michel Wisniowieçki, vice-grand-général de Litvanie. Le prince, qui avait été si coupable en soutenant le parti d'Auguste et de Pierre, ouvrit enfin les yeux et confessa ses torts dans une déclaration qu'il publia à Wilno au mois de juillet 1707. Cette pièce est d'autant plus remarquable qu'elle émane d'un personnage qui avait expérimenté les hommes et les choses; cette pièce reste à jamais comme une grande et terrible leçon pour les générations présentes et futures.

Wisniowieçki, après avoir protesté de ses bonnes intentions envers la patrie, et assuré qu'il n'avait point agi par ambition, s'exprime ainsi : « Sans m'étendre beaucoup sur les motifs qui m'ont déterminé à embrasser le parti de Sa Majesté Stanislas Ier, je dirai seulement que je tiens ce parti pour le parti le plus sage et le plus prudent, et que je regarde cet événement comme un des plus heureux qui aient pu arriver à la patrie. Les seuls qui y trouvent à redire sont ceux qui haïssent la paix, en lui préférant une guerre dont ils tirent du profit aux dépens de leurs concitoyens, gens qui ne voient pas, ou qui ne veulent pas voir les effets qu'une amitié trompeuse a produits de tout temps en Pologne.

» Qui osera soutenir qu'une seule des conditions dont on était convenu avec Sa Majesté Tzarienne ait été accomplie? Au lieu d'amener un corps seulement de douze mille hommes, qui devait être entretenu aux dépens de ce prince, il a inondé le royaume d'une multitude effroyable de barbares qui ont dépeuplé le pays, extorqué des vivres et de l'argent, portant partout le feu et la désolation. Les terres ont été pillées, les habitants massacrés, et depuis le Slucz jusqu'à la Warta, les Kalmouks ont tout brûlé et saccagé. Ils ont porté leurs mains sacriléges jusque sur les saints sacrements et sur les tombeaux des morts.

» La noblesse a été réduite à la besace, quantité de femmes et de filles ont été violées, et un grand nombre d'hommes tués ou ruinés en leur santé. Les principaux d'entre les sénateurs ont perdu la plus grande partie de leurs biens; on a enlevé les dépôts, et au delà de trois cents pièces de canon qui ont été tirées des différentes places. L'archevêque de Léopol a été envoyé prisonnier à Moskou, en compagnie d'un grand nombre de Litvaniens mis dans les fers. En un mot, il n'est presque pas

possible d'exprimer les horreurs et les cruautés qui ont été commises en Pologne par ces barbares.

» Ajoutons encore un trait qui fera connaître la manière d'agir de Sa Majesté Tzarienne : après avoir réduit sous son obéissance, à l'aide de quelques rebelles et parjures, l'Ukraine, que l'on pourrait appeler à juste titre le paradis de la Pologne, et s'étant mis en possession de la forteresse de Bialacerkiew, non content de ces exploits, et d'avoir pris à force ouverte la ville de Bychow, il a menacé de faire subir le même sort aux provinces polonaises de la Russie-Blanche.

» En effet, quelles autres vues peut avoir le tzar en maltraitant comme il fait la noblesse et les autres habitants des terres russiennes, jusqu'à se mettre en possession, sous différents prétextes, de leurs terres, que se rendre maître des palatinats et d'y remplir les charges vacantes par les Moskovites ? Si la perte de ces provinces nous est sensible, à plus forte raison, nous ne pouvons nous rappeler sans une indignation extrême les maux que les Polovtzes nous ont causés de tout temps. Le sang innocent des sept martyrs n'exciterait-il pas dans nos cœurs des mouvements de compassion ? Où peut-on espérer une bonne issue d'une alliance cimentée d'abord par l'effusion du sang des saints prêtres ? On nous a témoigné quelquefois que l'on avait compassion de nous, on nous a fait espérer bien des choses ; mais, en effet, on ne nous a point donné la moindre satisfaction ; au contraire, l'impiété a été poussée jusqu'à faire d'un temple, où reposait le corps d'un saint, un arsenal ou quelque chose de pis.

L'expérience du passé ma rendu prévoyant, et bien que l'oppression et les malheurs sous lesquels nous gémissons durassent toujours, j'ai fait voir en toute occasion mon penchant à la paix et à l'union. Cette conduite m'a attiré la haine et l'envie du tzar, qui a lâché contre moi un manifeste atroce.

» Par quel droit le tzar, de sa propre autorité et au mépris des lois fondamentales de Pologne, déclare-t-il traître à la patrie un gentilhomme polonais, homme libre, dont les ancêtres ont fidèlement servi la république, et qui s'est exposé lui-même comme il convient à un homme d'honneur, pour le service de la patrie ?...

» Le tzar me fait un crime de ce que je ne me suis pas trouvé au conseil tenu à Lublin ; mais qu'il sache que je ne voulais pas me trouver parmi des serviteurs asservis à une honteuse obéis-

sance, et entourés de toute part de gens de guerre qui ne leur laissaient aucune liberté...

» Le tzar m'impute de n'avoir pas consenti à lui livrer la forteresse; on n'a rien négligé pour me gagner, mais leurs offres ont été vaines aussi bien que leurs menaces... Or, je demande qui des deux est plus coupable, celui qui convoite ce qui est à autrui, ou bien celui qui défend ce qui lui appartient ?

» Mais il s'en faut bien que je sois le seul contre lequel le tzar ait déchargé sa mauvaise humeur. Plusieurs seigneurs, pour aimer trop la liberté de la patrie, ont été chassés de l'héritage de leurs ancêtres; avec quelle insolence n'a-t-on pas exigé que l'armée de la Litvanie se soumît à une puissance étrangère !...

» Je me crois obligé, concitoyens, de vous rappeler à tous en général et à chacun en particulier, ce que vous devez aux glorieux souvenirs de vos ancêtres. Il arriva, avec l'aide de Dieu, que sous l'heureux règne du roi Stanislas Leszczynski, et avec le secours des armes victorieuses de Sa Majesté Suédoise, les machinations de nos eenemis se dissiperont, leurs projets seront renversés, la République sera maintenue dans sa liberté, et les frontières de ce royaume se trouveront considérablement reculées.

» Pour moi, en particulier, je prends encore une fois Dieu à témoin qu'aucun motif d'intérêt ne m'a porté à embrasser le parti pour lequel je viens de me déclarer. Toutes les cruautés du tzar ne seront pas capables de m'effrayer ou d'éteindre en moi l'amour de la patrie. Ces menaces ne feront pas non plus, comme j'espère, d'impression sur la noblesse de Litvanie, à laquelle, en vertu des *articles de guerre*, j'ordonne avec plus de raison que ne le fait le tzar, de se ranger le plus tôt sous leurs drapeaux, sous peine aux contrevenants de subir l'exécution militaire. »

Pierre Ier, qui n'avait pas réussi dans son projet de faire un nouveau roi de Pologne pour renverser Stanislas, et qui redoutait le retour de Charles XII, ordonna à ses hordes Moskovites de piller encore une fois le pays. A chaque instant les plus tristes nouvelles parvenaient au roi Stanislas qui, pénétré de douleur, conjurait Charles de quitter au plus tôt la Saxe pour venir au secours de la Pologne.

Dans un dernier entretien, le 15 juillet 1707, Charles dit à Stanislas : « Allez chasser Pierre de la Pologne, en attendant que j'aille moi-même le chasser de ses États. »

Stanislas quitta Alt-Ranstadt et vint en Pologne, où sa pré-

sence ranima les esprits. Après avoir purgé le pays des brigands qui l'infestaient, il alla à la rencontre des Moskovites, qu'il repoussa depuis Léopol jusqu'à Grodno.

Charles XII, qui comprenait la valeur de ses succès au cœur de l'Allemagne, y posa en maître ses conditions. Il se déclara le protecteur des protestants en Silésie, province qui appartenait alors à la maison d'Autriche. Il voulut que l'empereur Joseph Ier leur accordât les libertés et les privilèges établis par les traités de Westphalie, mais éludés par ceux de Ryswick. L'empereur souscrivit à toutes les volontés de Charles. L'internonce du pape, qui résidait à Vienne, exprima un vif mécontentement de ce qu'un empereur catholique immolait l'intérêt de sa propre religion à celui des *hérétiques*. Joseph Ier lui répondit en souriant : « Vous êtes bien heureux que le roi de Suède ne m'ait pas proposé de me faire luthérien, car, s'il avait voulu, je ne sais pas ce que j'aurais fait ! »

Charles XII, après avoir réorganisé et ravitaillé son armée en Saxe, se prépara à partir. En quittant Alt-Ranstadt, le 1er septembre 1707, il passa par Dresde, où il causa une grande surprise à Auguste, en allant le visiter. Le 19 septembre, il franchit la frontière polonaise, et le 15 novembre il établit son quartier général à Wieniec, non loin de la Wistule. Là, il fut rejoint par l'ambassadeur turk, qui l'assura que le sultan Mahmoud Ier l'appuierait contre le tzar, leur ennemi commun. L'ambassadeur se rendit ensuite auprès de Stanislas, qu'il complimenta sur son avènement au trône de Pologne.

Les bonnes dispositions de la Turquie flattaient les vues de Charles et le fortifiaient dans son projet de marcher vers la Moskovie, mais Stanislas le combattit, en disant : « A quoi bon aller chercher si loin des ennemis qui s'avouent vaincus par la fuite ? La guerre depuis sept ans n'a-t-elle pas fait assez de malheureux ? Vous avez détrôné un roi ; vous en avez fait un autre ; croyez-moi, sire, restons chez nous ; vous régnerez avec gloire sur vos sujets, tandis que je m'occuperai à guérir les plaies de mon infortunée patrie ! »

Le roi de Suède répondit : « J'approuve fort que vous demeuriez en Pologne ; mais songez que vous n'y seriez jamais tranquille, ayant pour voisin cet injuste tzar, qui nous a fait la guerre sans aucune raison. Ainsi, il faut que j'aille le détrôner. Je ne vois que trop bien dans un avenir même peu éloigné. Je vous ai toujours dit que la Suède, la Pologne et la Turquie, doivent être toujours ensemble et agir simultanément, si elles ne

veulent pas tomber victimes de l'avidité insatiable et cruelle du tzarisme moskovite. Au reste, je compte que Jacques Sobieski sera toujours de nos amis : croyez-vous qu'il ne ferait pas un bon tzar de Moskovie? Il faut profiter des fautes de Sigismond III, qui n'appuyait pas assez franchement l'élection de son fils Wladislas IV. »

Le 9 janvier 1708, Charles quitta son quartier général de Wienieç, franchit la Wistule à Wloçlawek, et, passant par des pays boisés et presque impraticables, il arriva inopinément à Grodno, où se trouvait encore Pierre I[er]. Ce dernier, étourdi de cette apparition usbite, s'enfuit jusqu'à Moskou pour s'y préparer à de nouveaux combats.

Charles le suivit par la route la plus directe, c'est-à-dire : Lida et Smorgonie. En arrivant à Dykszniany, il occupa le château qui appartenait à Wollodkowicz, fils de Christophe, palatin de Nowogrodek. Mais comme le parti national prenait de l'extension, le roi de Suède chercha un lieu plus vaste pour y recevoir tous les seigneurs polonais qui se groupaient autour de lui. En conséquence il s'établit à Radoszkowiczé. On distinguait parmi ces hommes zélés pour la cause du pays les : Jean Radziwill, palatin de Nowogrodek; Michel Wisniowieçki, vice-grand-général de Litvanie; Christophe Zawisza, palatin de Minsk; Jean Sapieha, castellan de Minsk; Jean Tyzenhauz, palatin de Mscislaw; Nicolas Szemioth, castellan de Polotsk; Iesman, fils de Christophe, castellan de Nowogrodek; André Boreyko-Chodzko, staroste d'Oszmiana; Joseph Sulistrowski, porte-enseigne d'Oszmiana; les Tyszkiewicz, Wankowicz, Reyten, Oskierka, Korsak, Odyniec, Mackiewicz, Sakowicz, Legowicz, Wolodzko et plusieurs autres. Enfin, après un séjour de trois mois à Radoszkowiczé, Charles se sépara de Stanislas, qui revint à Warsovie, et lui-même franchit la Berezyna, le 29 juin ; en arrivant à Holowczyn, il y livra, le 14 juillet, une bataille aux Russes, qui furent battus. Le tzar Pierre, redoutant un si terrible adversaire, fit faire quelques propositions de paix par un gentilhomme polonais qui vint à l'armée suédoise. Charles répondit : « Je traiterai avec le tzar à Moskou. » Quand on rapporta à Pierre cette réponse, il dit : « Mon frère Charles prétend faire toujours l'Alexandre, mais je me flatte qu'il ne trouvera pas en moi un Darius ! »

Après la bataille de Holowczyn, le roi de Suède franchit le Dniéper à Mohilew, défit les Russes à Malatycze le 10 septembre et arriva à Taraczyn. Plus l'armée suédoise avançait dans le

pays moskovite, plus elle rencontrait d'obstacles. L'ennemi en se retirant détruisait tout, brûlait les villages et les moissons, dans le but d'affamer les Suédois. Charles crut devoir réunir un grand conseil de guerre, et l'on discuta si l'on marcherait sur Moskou ou sur Kiiow. Le comte Piper opina pour le retour en Litvanie, mais l'avis du roi prévalut, et on marcha vers l'Ukraine pour se rejoindre à l'attaman Mazeppa.

Ce Mazeppa, qui joue un rôle important au milieu de ces événements, était né dans le palatinat de Podolie. Reçu fort jeune encore parmi les pages du roi de Pologne Jean Kasimir, il devint amoureux de la femme du palatin Martin Kontski, grand maître d'artillerie de la couronne. L'amour du beau page fut heureux et tranquille pendant qnelques instants, mais le mari trompé fut averti, et médita une épouvantable vengeance.

Mazeppa, surpris et arrêté, fut d'abord battu de verges, puis après l'avoir enduit de goudron et roulé dans le duvet, on le plaça sur le dos d'un cheval indompté, la tête attachée du côté de la queue et on mit le fougueux animal en liberté. Le cheval avait été amené au palatin du fond de l'Ukraine, et aucun écuyer n'avait pu parvenir à le dompter. Devenu libre tout à coup, un instinct merveilleux le porta vers le pays de son origine,et après quelques jours d'une course non interrompue, il arriva épuisé de faim et de fatigue dans un bourg de l'Ukraine le jour du marché, où les paysans l'arrêtèrent.

Quelques Kosaks s'empressèrent de détacher Mazeppa et de panser ses blessures; il s'attacha à ses bienfaiteurs, adopta leur genre de vie, et se signala dans plusieurs rencontres contre les Tatars. La supériorité de ses lumières et son courage lui valurent bientôt une grande influence parmi les Kosaks ; il devint leur chef, et le tzar, qui avait déjà subjugué les Kosaks, le fit attaman ou chef suprême.

Un jour étant à table à Moskou avec le tzar Pierre I[er], ce dernier lui proposa de discipliner les Kosaks et de les rendre plus soumis. Mazeppa répondit que la situation de l'Ukraine et le caractère de ses habitants étaient des obstacles insurmontables à toute pensée de civilisation. Pierre, échauffé par le vin, l'appela traître et le menaça de le faire empaler. Mazeppa ne répliqua pas, mais de retour en Ukraine il conçut le projet de se rendre indépendant. Pour arriver à son but, il voulut s'unir aux Polonais, et chercha secrètement à se liguer avec Charles XII.

Au mois d'octobre 1707, il écrivit donc au roi Stanislas une lettre pressante dans laquelle il lui offrait ses services, lui

disant : « Que les six à sept mille moskovites qui étaient dans l'Ukraine seraient facilement détruits, et qu'il en ferait un pont pour les Suédois; que l'on ne devait point douter de sa sincérité, et qu'il était assez connu que les Kosaks entre eux ne souhaitaient rien tant que de pouvoir se soustraire à la domination infernale du tzar; qu'à la vérité ils se l'étaient imposée eux-mêmes, mais que cela s'était fait dans un temps où on les avait éblouis par la promesse qu'ils conserveraient leur liberté, dont néanmoins ils ne jouissaient pas. »

Le roi de Suède avait reçu avec plaisir cette offre; mais d'après ses instructions, le roi Stanislas dut répondre à Mazeppa qu'on lui ferait savoir quand il serait temps qu'il rompit ouvertement avec le tzar. Mais aujourd'hui (octobre 1708), Charles XII pensa que le moment était venu, et fit prévenir Mazeppa qu'il allait se joindre à lui. En effet, cette jonction eut lieu à Horki sur la Dziesna, non loin de Nowogrod-Siewierski. Malheureusement Mazeppa y parut plutôt comme fugitif que comme un allié puissant. Les Moskovites avaient découvert et prévenu ses desseins. Ils défirent les Kosaks, leurs villes furent réduites en cendres; les vivres que Mazeppa préparait pour les Suédois furent saisis; à peine put-il sauver quelques hommes et quelques chevaux chargés d'or et d'argent. Toutefois il apportait à Charles l'espérance de le soutenir par ses intelligences dans ces pays lointain. Mazeppa, par son influence sur les Kosaks, les attira par troupes dans le camp suédois; le despotisme russe avait puissamment aidé à cette désertion.

Charles espérait aussi que le général Lowenhaupt viendrait augmenter ses forces en amenant 15,000 Suédois avec des munitions de guerre et de bouche. Mais Lowenhaupt fut attaqué le 8 octobre 1708, au bourg de Liesna (dans le palatinat de Mscislaw) par 40,000 Moskovites commandés par Pierre. On se battit avec acharnement pendant trois jours. Les Russes perdirent 10,000 hommes, mais les Suédois en eurent autant hors de combat. Lowenhaupt rejoignit Charles avec 5,000 hommes, mais sans les munitions qui étaient impatiemment attendues.

Charles XII se trouva ainsi sans ressources, sans communications avec la Pologne et avec la Suède, entouré d'ennemis dans un pays dévasté par les Moskovites, et n'ayant pour le soutenir que son courage indomptable. L'hiver de 1709, mémorable par le froid extrême, acheva de ruiner l'armée suédoise déjà affaiblie. Vers le printemps le roi résolut d'assiéger Poltava, car le tzar avait fait de cette ville le siége de ses magasins. En s'em-

parant de Poltava, le roi pouvait attendre, dans l'abondance, les secours qui devaient lui arriver de Suède, de Livonie, de la Poméranie suédoise et de la Pologne; mais il lui fallait Poltava à tout prix, et il pressa le siége de cette place avec ardeur. Mazeppa, qui avait des intelligences dans la ville, l'assura qu'il en serait bientôt le maître; l'espérance renaissait dans les rangs affaiblis de l'armée, les soldats regardaient la prise de Poltava comme la fin de toutes leurs misères.

Le 27 mai, Charles retournant dans son camp, reçut une balle russe dans le talon gauche. On ne remarqua pas sur son visage le moindre changement qui pût faire soupçonner qu'il était blessé; il continua à donner tranquillement ses ordres, et demeura encore près de six heures à cheval. Un de ses gens s'apercevant que le talon de la botte du roi était tout sanglant, courut charcher le chirurgien, qui lui déclara qu'en faisant de profondes incisions il sauverait la jambe du roi. « Travaillez donc tout à l'heure, taillez hardiment, ne craignez rien. » Il tenait lui-même sa jambe avec les deux mains, regardant les incisions qu'on lui faisait, comme si l'opération eût été faite sur un autre.

En attendant, le tzar s'avançait au secours de Poltava, à la tête de 70,000 hommes. Le roi n'avait à lui opposer que 18,000 Suédois et 12,000 Polonais, Kosaks ou Allemands, privés de munitions. Néanmoins Charles résolut d'attaquer : il dirigea lui-même ses colonnes, porté sur un brancard, à la tête de l'infanterie. Ce fut le 8 juillet 1709. Le commencement de la bataille fut heureux; mais le général Creutz, qui devait tourner les Moskovites, s'égara; le tzar profita de cette circonstance et les Suédois furent complétement battus.

Grâce à la présence d'esprit et au dévouement de deux Polonais, le général Stanislas Poniatowski et le colonel Zorzewski, Charles XII put franchir le Dnieper à Perewoloczna le 11 juillet, gagner les côtes de la mer Noire et arriver, le 29 juillet, à Bender en Bessarabie, où les Turks lui donnèrent l'hospitalité. Mazeppa, qui suivit Charles, mourut à Bender, le 2 octobre.

Nous avons déjà dit que Charles XII, en ouvrant la campagne de Moskou en 1708, passa par Smorgonié où il s'était arrêté un mois entier, du 22 février au 22 mars. Maintenant nous croyons devoir citer un fait étrange qui se rapporte à la bataille de Poltava.

J. A. Nordberg, chapelain et confesseur de Charles, et qui ne le quittait pas dans ses expéditions, rapporte, dans un ouvrage

relatif au roi, le fait suivant, qui se serait passé à Smorgonié. « Pendant que Sa Majesté s'arrêta en ce bourg, il arriva au quartier général un jeune homme qui était parti de Suède à la fin de l'année précédente. On sut bientôt que cet homme avait le don de prophétie. Il n'osa pourtant jamais se présenter sous ce titre-là devant le roi, qui n'aimait pas ces sortes de choses, comme il s'en est déclaré fort souvent, tant en Livonie qu'en Saxe et en Pologne. La curiosité fit que je cherchai une occasion pour m'entretenir en particulier avec ce voyageur. Son nom m'était connu, et je me souvenais que nous avions fait nos études dans l'université d'Upsal. Dans la conversation, à laquelle M. Aurivilius, surintendant des églises de Carlstad, était présent, il donna à entendre qu'il avait des choses de la dernière importance à révéler au roi. Il se plaignit fortement de ce qu'on ne lui accordait pas la permission de le faire. Nous le priâmes de nous en dire quelque chose. Il ne le voulut pas d'abord ; mais après beaucoup d'instances, il lâcha les paroles suivantes : « Il arrivera sous peu un grand malheur. Le roi livrera bataille aux Moskovites; il la perdra. De tous ceux qui ne seront pas tués sur la place, la plupart seront faits prisonniers. Enfin toute l'armée périra. Le roi en échappera en vie. Il se retirera en Turquie, mais avec si peu de monde, qu'il n'y aura, outre lui, que trois ou quatre personnes à sa table. » Comme, au reste, il ne nous parlait que d'une clef qu'il croyait posséder, et avec laquelle il prétendait ouvrir ce que *les trônes, les prophéties et la nature ont de plus caché,* nous crûmes que cet homme pourrait bien ne pas avoir la tête trop saine. Ni mon collègue ni moi ne fîmes aucun cas de cette révélation, surtout après l'heureux succès de la bataille de Holowczyn, où les Moskovites furent battus à plate couture, le 14 juillet 1708. Mais que cette prophétie ait eu son accomplissement l'année suivante à Poltava, c'est une vérité incontestable. »

Je crois devoir citer ici un fait analogue relatif à Napoléon Ier, et qui s'est passé dans le même lieu, cent quatre ans plus tard, et précisément à l'occasion de l'expédition de Russie. On sait que ce fut le 5 décembre 1812 que l'empereur Napoléon remit le commandement de ses troupes au roi Murat; cela devint une des causes fatales qui porta le dernier coup à l'armée en retraite. Or, aussitôt que l'armée française eut franchi le Niémen en juin 1812, des prophéties ou des hommes doués de la seconde vue annoncèrent la malheureuse issue de la campagne. La prophétie suivante est un fait qui m'est personnellement connu.

Dans le château de ma grand'mère maternelle, madame Victoire Kaminska-Dederko, à Oborek sur la Berezyna, se trouvait un vieux maître d'hôtel nommé Jean Halkowski. Au commencement de juillet, le lieutenant François Szaydé (général en 1831) passa par Oborek, à la tête d'un peleton du 9e de lanciers polonais, attaché au corps du maréchal Davoust. Toute ma famille eut une grande joie en revoyant les militaires polonais ; mais le maître d'hôtel devint sombre et triste à mesure qu'éclatait la satisfaction de tout le monde. On l'interrogea, et il finit par dire « que cette joie serait de courte durée, que les triomphes des Français et des Polonais seront suivis par des désastres inouïs, que l'armée sera perdue, que l'empereur sera sauvé, mais que les Russes reviendront pour opprimer de nouveau la Pologne ! » On taxa le pauvre Jean de visionnaire et de faux prophète ; hélas ! ces paroles étaient vraies ! Quand on lui demandait où il puisait ces prophéties, il répondait : « Je lis dans les astres, c'est toute ma science ! »

Dans ce même château de Smorgonié, occupé par Charles XII en 1708, ce roi eut aussi son prophète de malheur, comme nous l'avons dit plus haut ; c'était là aussi qu'en 1812 Napoléon Ier signa le décret en faveur de Joachim Murat !...

CHAPITRE XXVI

Manifeste d'Auguste II en reprenant sa royauté en Pologne. — Le tzar Pierre Ier s'empare de la Livonie. — Conduite de l'Angleterre vis-à-vis de la Pologne et la Russie. — Nouvelles confédérations. — Diète muette de Warsovie de 1717. — L'influence russe désorganise la Pologne, et réduit son armée à dix-huit mille hommes. — Mort d'Auguste II en 1793.

Les résultats de la bataille de Poltava furent décisifs pour les destinées du nord-est de l'Europe. Depuis cette époque le tzarisme moskovite n'a cessé de marcher à pas de géant vers l'envahissement universel, vers l'absorption de la Suède, de la Pologne et de la Turquie. L'admirable politique de Charles XII fut renversée, et le détestable système russe prévalut. C'est depuis lors que Pierre Ier commença l'œuvre de son fameux *testament politique*, dont la pensée a été depuis exécutée ponctuellement par ses successeurs.

Pendant que les Polonais dignes de ce nom gémissaient sur la perte de la bataille de Poltava, que le roi Stanislas se réfugiait à Stettin, Auguste, tout rayonnant de joie, publiait à Dresde, le 8 août 1709, un long manifeste rempli de récriminations contre Charles XII et contre Stanislas Ier, et plein d'admiration pour Pierre Ier. Plus que jamais, Auguste livrait la Pologne aux étreintes mortelles du tzar, en traçant les lignes suivantes dans le manifeste dont nous venons de parler ; il disait : « ... Nous sommes obligé de donner ici les louanges qui sont si justement dues à la constance de notre ami et frère le grand tzar de Moskovie... C'est pour cette fin qu'après plusieurs négociations nous avons renouvelé depuis quelque temps et serré par de nouveaux nœuds l'amitié et l'alliance qu'il y avait entre nous et Sa Majesté Tzarienne... Nous voulons ramener la tranquillité dans notre royaume, ne pas abandonner la république et seconder notre fidèle allié Sa Majesté Tzarienne dans ses entreprises. » L'effet suivit les paroles ; les deux souverains se donnèrent rendez-vous à Thorn, où le tzar put s'assurer qu'Auguste approuverait toujours les mesures qui tendraient à affaiblir la Pologne, et qu'il se ferait le complice et l'exécuteur des volontés de Pierre.

Nos lecteurs connaissent les déclarations solennelles de Pierre Ier, de 1704, dans lesquelles il disait qu'il ne combattait les Suédois que dans le but de reconquérir la Livonie pour la rendre à la Pologne ; cependant, à l'époque qui nous occupe, 40,000 Russes, sous les ordres de Menschikoff et de Schérémétieff, envahirent cette province, et le tzar l'annexa à jamais à son empire. Auguste n'osa pas ou ne voulut pas rappeler les anciennes promesses, ni s'opposer aux prétentions nouvelles de Pierre !

Mais pendant que le tzar imposait sa domination sur les bords de la mer Baltique, il convoitait toujours les possessions de la mer Noire. Pour arriver à ses fins, il ourdit tant d'intrigues contre la Turquie, que cette puissance dut déclarer la guerre. Pierre en profita aussitôt pour envahir la Moldavie. Il suivit la rive droite du Pruth pour aller attaquer le grand visir. Mais celui-ci prit l'offensive et se porta au-devant des Moskovites avec tant de célérité, que le tzar se vit environné de toute part. Malheureusement pour les destinées futures de l'Europe, la tzarine Catherine Ire corrompit le grand vizir, et Pierre fut sauvé en signant avec la Turquie, le 21 juillet 1711, une paix qu'il annulera cependant bientôt !

A l'époque de la chute de Charles XII, et quand se fit le dernier traité avec la Turquie, la prépondérance de la Russie n'était plus douteuse. Que doit-on penser de l'aveuglement de l'Angleterre ? Cette puissance voyait les empiétements de la Russie ; les projets, les vues ambitieuses du tzar lui étaient connus en temps opportun : cependant tout s'accomplit sans que le cabinet anglais y mît obstacle ! Voici la curieuse et prophétique dépêche écrite par Jacques Scott, ministre plénipotentiaire d'Angleterre en Pologne et en Saxe, et datée de Danzig, le 6 juillet 1712 : « Sa Majesté Tzarienne, à présent qu'elle est sûre de la paix avec la Porte, nourrit d'autres projets, et beaucoup plus importants. Il est actuellement en marché avec l'empereur d'Autriche pour entrer dans la grande alliance contre la France, afin de poursuivre la guerre, si l'Angleterre s'en retire, avec d'autres alliés et lui ; et c'est dans l'espoir qu'après avoir réduit la France aux conditions voulues par l'empereur, le tzar aurait sa récompense aux frais du pauvre roi de Suède et des Polonais, c'est-à-dire qu'il retiendrait non-seulement la Livonie, mais une partie de la Pologne, dont le partage, à ce qu'on dit, est sur le tapis. Les Turks ne consentiraient pas, il est vrai, à ce projet ; mais oseraient-ils rompre à la fois avec l'empereur et le tzar ? C'est douteux... »

Le 14 mars 1713, étant à Dresde, Jacques Scott revient au même sujet, en adressant sa dépêche au cabinet anglais : « Une autre chose qui peut sans doute arriver, après la ruine du roi de Suède, ce sera une alliance entre l'empereur d'Autriche et le tzar... Je me rappelle avoir écrit à Votre Seigneurie, l'année dernière, de Danzig, sur le projet du partage de la Pologne, et je suis toujours de l'opinion qu'on ne doit pas le considérer comme chimérique, si Leurs Majestés Impériale et Tzarienne sont unies, et si elles parviennent, ce dont je ne doute nullement, à faire entrer le nouveau roi de Prusse dans leurs idées... En un mot, milord, quiconque observe la tournure des affaires ici, et sait apprécier le caractère de leurs principaux meneurs, y trouvera des semences abondantes de désordre et de troubles pour de longues années à venir. »

Quant à Auguste II, il poursuivait son système de duplicité. Il se liait tous les jours davantage avec le tzar et le roi de Prusse. L'ambassadeur moskovite devint une puissance en Pologne, et comme fait toute puissance usurpée, il commanda avec audace.

La fierté nationale ne put supporter longtemps cette arro-

gance. Les Polonais, mécontents à juste titre, se formèrent donc en confédérations et demandèrent, les armes à la main, le renvoi des troupes saxonnes et moskovites. Quatre principales confédérations se formèrent dans la Mazovie, le 10 octobre 1715, sous le maréchalat de Wladislas Gorzynski : celle de la Petite-Pologne à Tarnogrod, le 20 novembre 1715, sous Stanislas Ledochowski ; celle de Litvanie à Wilno, le 23 mars 1716, sous Joseph Sulistrowski ; la quatrième, enfin, de la Grande-Pologne, à Sroda, le 27 avril 1716.

Ces confédérations armées remirent les forces polonaises sur un pied respectable, montant à quatre-vingt mille hommes. Fleming, nommé commandant des troupes saxonnes, combattait les confédérés; mais les Polonais eurent le dessus, et Auguste fut réduit à de fâcheuses extrémités. L'ambassadeur du tzar, Dolgoroukoff, intriguait avec tant d'habileté, qu'il persuada à Ledochowski et au conseil de la confédération que Pierre I[er] prenait leur parti contre Auguste. Auguste, de son côté, joué par le même Dolgoroukoff, accepta avec empressement la médiation moskovite entre lui et les confédérés. Ces négociations trainaient en longueur sans rien conclure, bien entendu, à Rawa-Ruska, puis à Kazimiérz, puis à Lublin, puis à Praga, enfin à Warsovie.

En attendant, l'ambassadeur moskovite préparait son œuvre, et quand il vit le moment favorable, il frappa le grand coup médité depuis longtemps par les tzars contre la nationalité polonaise. Pierre I[er] avait su persuader à Auguste qu'avec une armée de quatre-vingt mille Polonais, il ne pourrait jamais être sûr de sa couronne, quand même il serait soutenu par la Russie. A son tour Auguste, écho du tzar, chercha à insinuer à la noblesse polonaise que les Turks n'étaient plus redoutables depuis le traité de Karlovitz, et que la Suède ne devait plus inquiéter le repos des nations depuis la chute de Charles XII ; qu'il suffisait à la Pologne d'avoir l'alliance de la Russie, et d'être en bonne intelligence avec la Prusse et l'Autriche ; qu'une fois ce grand résultat obtenu, la Pologne pourrait se passer d'une armée ruineuse pour le trésor.

Les négociations touchaient à leur terme le 30 janvier 1717. On annonça pour le 1[er] février l'ouverture d'une grande diète qu'on nommait *diète de pacification*. L'assemblée s'attendait à discuter les projets des réformes, et un des plus importants était celui qui regardait les finances. Mais, dès l'ouverture de la séance, les formalités d'usage furent l'objet d'une violation ma-

nifeste : le secrétaire de la diète eut besoin de sept heures de temps pour lire tous les projets qui avaient été déposés au bureau. L'assemblée voulut discuter, mais les soldats saxons et moskovites imposèrent silence ; tous les articles proposés furent déclarés acceptés, et la diète fut close ! Depuis, elle fut nommée *diète muette*.

En conséquence, des décisions de cette assemblée forcément muette, l'armée nationale fut réduite à dix-huit mille hommes. ce qui n'était pas en proportion avec un État qui comptait dix-huit millions d'habitants.

Lorsque la Pologne se désorganisait ainsi, Auguste conçut le projet de convoquer à Warsovie une diète extraordinaire, dans le but d'obtenir l'hérédité du trône pour sa famille ; mais la mort le surprit à Warsovie, le 1er février 1733.

CHAPITRE XXVII

Interrègne. — Stanislas Leszczynski est élu par le parti national, mais il est renversé par la Russie, la Prusse et l'Autriche, et remplacé par Auguste III. — Malheurs de la Pologne. — Mort d'Auguste III. — Interrègne. — Nouvelles intrigues de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche ; leurs déclarations mensongères. — Élection factieuse de Stanislas-Auguste Poniatowski.

La mort d'Auguste amenant l'intrigue, le parti national polonais saisit cette circonstance pour rappeler Stanislas Ier au trône de Pologne. Depuis 1720, Stanislas, refugié en France, était devenu en 1725 beau-père de Louis XV, qui avait épousé Marie Leszcynska. Ces liens donnaient aux Polonais le droit de compter sur l'aide de la France, dans l'intérêt de la politique des deux pays.

Une lettre que Louis XV écrivit le 6 juillet 1733 au primat de Pologne, était bien propre à entretenir les illusions des Polonais. Dans cette lettre il promettait « de joindre ses forces aux siennes pour réprimer les entreprises de ses voisins, et la maintenir dans la glorieuse prérogative de l'élection libre de ses rois. » Les mêmes assurances et plus positives avaient été données par Louis XV à Stanislas, et c'est ce qui l'avait décidé à se présenter comme candidat à la couronne.

La diète de convocation, ouverte le 27 avril 1733 et close le 23 mai, fixa le 26 août pour l'élection. Par une coïncidence sin-

gulière, ce jour-là même Stanislas quittait le château de Meudon, près Paris, et arrivait le 8 septembre à Warsovie. Il descendit chez le marquis de Monti, ambassadeur de France en Pologne, et voulut garder le plus strict incognito.

L'élection définitive était fixée au 11 septembre; le 10, Stanislas parut en public. Sa présence répandit une joie universelle dans la ville et dans le camp électoral de Wola. Le maréchal de la diète recueillit les suffrages, et trouva une unanimité qui n'avait pas de précédent dans l'histoire des diètes d'élection. Le 12 septembre, le primat annonça en ces termes la nouvelle élévation de Stanislas : « Comme il a plu au Roi des rois que tous les suffrages soient unanimes en faveur de Stanislas Leszcynski, je le proclame roi de Pologne et grand-duc de Litvanie ! » Ensuite le roi jura les *pacta conventa*.

La dignité, le calme et l'unanimité de la diète dans ces événements, prouvait que les Polonais ne méritaient pas le titre *d'anarchistes* qui leur avait été donné par leurs trois voisins immédiats et même par le reste de l'Europe. En suivant leur propre impulsion, les Polonais auraient guéri les plaies du passé, et auraient introduit dans leur gouvernement toutes les réformes désirables; mais la Russie, la Prusse et l'Autriche veillaient sans cesse pour empêcher que la tranquillité, l'ordre et la grandeur pussent s'implanter solidement en Pologne !

Afin de renverser l'élection si nationale et si spontanée de Stanislas Ier, l'empereur d'Autriche Charles VI déclara « que ce serait Frédéric-Auguste, fils d'Auguste II, qui devait être élu, parce qu'il avait pour épouse l'archiduchesse Marie-Joséphine, fille de feu l'empereur Joseph Ier. » La tzarine Anne déclara à son tour qu'elle était décidée à appuyer d'autant plus énergiquement cette élection, que l'avènement de Stanislas, dont la fille était reine de France, était diamétralement opposée aux vues de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse. »

Pour que les menaces fussent suivies d'effet, et renverser l'élection du 12 septembre, vingt mille Moskovites, commandés par Lascy, arrivèrent jusqu'à Praga, dès le 29 septembre; ce qui n'empêchait pas l'Autriche et la Prusse de se tenir prêtes avec des armées de réserve.

L'armée polonaise, forte de huit mille hommes, repoussa si énergiquement cette nouvelle invasion que les Moskovites ne purent pas franchir la Wistule ni entrer à Warsovie. Alors le général russe parvint à réunir, par corruption et par menaces, treize sénateurs et six cents gentilshommes pris au hasard, et

dont il forma un camp d'élection à Kamien, village naguère célèbre par l'élection de Henri de Valois. Le 5 octobre 1733, le général Lascy fit proclamer Frédéric-Auguste III, roi de Pologne, qui accourut de Dresde, et le 9 novembre il jura les *pacta conventa*.

Le 2 octobre, Stanislas quittait Warsovie et se rendait à Danzig, ville fortifiée, où il espérait pouvoir tenir tête aux ennemis, et attendre les secours qui devaient lui arriver à la suite des promesses de la France. Les Russes et les Saxons marchèrent donc en avant, assiégèrent Danzig, qui, malgré son héroïque défense, dut capituler le 9 juillet 1734; mais avant sa reddition Stanislas se sauva miraculeusement, prit la route de Kœnigsberg où il finit par signer la renonciation à la couronne de Pologne, et revint en France, où en 1737 il prit possession des duchés de Lorraine et de Bar.

Auguste III était inepte, paresseux, gourmand et chasseur; avec de pareilles qualités ses ministres et les aventuriers russes, autrichiens ou prussiens gouvernaient la Pologne; et ce règne dura trente ans! Quoique en état de paix, la Pologne, ouverte à quiconque voulait la traverser, était toujours inondée de troupes étangères. On l'a comparée à une auberge où chacun entrait et sortait selon son bon plaisir. De là les déprédations, les exactions, les persécutions qui pesaient sur toutes les classes indistinctement.

Ainsi, en 1734, les troupes moskovites sous les ordres de Lascy franchirent la Pologne pour aller combattre les Français en guerre avec l'Autriche, à la suite de l'élection du roi Stanislas; mais quand ces troupes eurent traversé l'Allemagne, on leur donna ordre de rétrogader parce qu'il y avaait un traité conclu entre les parties belligérantes; alors les troupes moskovites repassèrent par la Pologne pour se rendre à Kiiow.

En 1738, une autre armée moskovite, commandée par Munnich, traversa l'Ukraine et la Podolie pour aller combattre les Turks, et bien entendu elle s'approvisionnait gratuitement en Pologne.

En 1748, la Russie envoya à l'impératrice Marie-Thérèse une armée destinée à marcher contre la France. Cette armée franchit la Pologne, et quand la guerre de la succession d'Autriche fut terminée par le traité d'Aix-la-Chapelle, l'armée russe retourna encore par la Pologne.

Enfin, à l'époque de la guerre de Sept ans (1756-1762), Frédéric II, roi de Prusse, attaquant ou attaqué, soutint ses campa-

gnes en levant des troupes en Pologne, s'emparant des fourrages et inondant ce pays de fausse monnaie qu'il avait fait battre pour se procurer des ressources. A ce propos voici ce qu'il dit dans ses *Mémoires :* « Il est vrai que l'altération des monnaies est un remède aussi violent que préjudiciable, mais unique dans ces conjectures pour soutenir l'État. »

Au travers de tant de malheurs, beaucoup de Polonais s'occupaient sérieusement d'introduire des réformes capables de relever la Pologne; ils tentèrent cette œuvre dans les dernières années du règne d'Auguste III, et lorsque ce roi mourut en 1763, les Polonais crurent pouvoir profiter de l'interrègne pour mettre à exécution ces réformes. Mais la Russie était un obstacle invincible. Le cabinet de Pétersbourg, éminemment anarchique, terroriste et démagogique, quoique se couvrant des noms de monarchie et de conservatisme, voulut que la Pologne fût régie par ces principes subversifs de toute justice. En effet, dès le 6 novembre 1763, Catherine II donnait ses instructions à ses ambassa- Keyserling et Repnine, résidant à Warsovie. Il nous suffira de citer quelques passages de ces instructions pour voir jusqu'où peut aller l'ambition et l'audace autocratique.

Voici les principaux passages de cette pièce :

» L'interrègne en Pologne, et l'élection du nouveau roi, est l'événement le plus important pour l'intérêt réel de notre empire; il touche à l'intégrité de nos frontières, et aux profits spéciaux qui résultent de notre influence directe dans le système politique de toute l'Europe... Nous voulons à grands pas hâter la réalisation de nos vues...

» Malgré une si grande et si longue influence de la Russie dans le gouvernement polonais, nos prédécesseurs n'ont pas réussi à obtenir de cette république la confirmation du titre impérial. Il faut donc obtenir à présent, tant pour la dignité de notre couronne, que pour notre propre honheur... Outre cela, l'intérêt direct de notre empire exige que nous ayons en Kourlande un duc qui n'aurait aucun rapport direct avec le roi de Pologne, et qu'il dût toute obligation à nous seule...

» Il est indispensable, tant pour nous que pour toutes les puissances voisines, que l'élection en Pologne ne se change pas en hérédité, car ce premier pas serait le plus prompt à amener toutes les autres réformes nuisibles à nos intérêts... En conséquence, nous devons porter toute notre attention à ce que la forme actuelle du gouvernement polonais soit maintenue intégralement; qu'on ne change point la loi de l'unanimité dans les diètes,

que la force armée ne soit jamais augmentée; en cela repose la base principale des profits de notre empire, c'est par là que nous influerons directement sur la politique européenne...

» Comme il est urgent que nous portions sur le trône de Pologne un Piast à notre convenance, utile à nos intérêts réels, en un mot, un homme qui ne dût son élévation qu'à nous seule; comme nous trouvons dans la personne du comte Poniatowski, panetier de Litvanie, toutes les conditions nécessaires à notre convenance, nous avons donc résolu de l'élever au trône de Pologne...

» Quoique nous ayons ordonné tous les préparatifs de guerre, quoiqu'une grande partie de nos forces militaires portées sur les frontières soient prêtes à les franchir au premier avis, il importe néanmoins à notre gloire et à celle de notre empire de montrer à l'univers que la Russie, dans toutes les affaires les plus importantes, sait négocier et agir seule sans secours de personne; qu'elle possède la prudence et la connaissance d'une véritable politique vis-à-vis des puissances étrangères, et que ses forces physiques sont suffisantes pour les appuyer au besoin et efficacement... Nous voudrions que l'élection de notre candidat se fît sans bruit, sans guerre civile. Mais si, contrairement à nos prévisions, les affaires prenaient une autre tournure, nous sommes décidée, avec une persévérance inébranlable, à employer toutes les forces que la Providence nous a confiées, et à terminer les affaires polonaises à notre avantage...

» Il faut que dans les diétines les nonces élus soient tout à fait dans nos intérêts. Il est donc important d'y avoir des émissaires actifs et munis d'argent. Nous joignons, en conséquence, leur liste pour chaque palatinat, telle que le comte Gurowski vient de la fournir à notre conseiller intime Panine...

» Vous annoncerez au candidat nos intentions de le porter au trône; il devra sentir que sans nous un particulier n'aurait ni prétexte, ni moyens d'y parvenir. Il en résulte que l'honneur et la reconnaissance du candidat doivent être sérieusement engagés; que, durant tout le temps de son règne, il envisagera l'intérêt de notre empire comme le sien propre, et qu'il l'appuyera dans toutes les circonstances possibles; qu'en conservant un attachement sincère à notre personne, il accomplira toujours nos légitimes desseins...

» Il faut obtenir que la république tout entière, assemblée en diète, demande notre intervention et notre solennelle garantie des lois fondamentales, constitutions, priviléges et libertés de la

république ; et que, par un autre acte public et officiel, cette même république nous témoigne sa reconnaissance d'avoir rétabli l'ancien duc de Kourlande...

» Il est présumable que les hommes envieux et jaloux de nos intérêts, et par conséquent hostiles à notre parti en ce pays, chercheront à traverser nos démarches et à nous nuire, et chercheront à élire un autre roi ; alors, sans aucune déclaration préalable, nous ordonnerons à nos troupes d'envahir en même temps sur tous les points le territoire polonais ; de regarder nos adversaires comme rebelles, perturbateurs, et de détruire par le fer et par le feu leurs biens et leurs propriétés. Dans ce cas, nous nous concerterons avec le roi de Prusse, et vous, de votre côté, vous vous entendrez avec son ministre résidant à Varsovie. Enfin, si toutes ces mesures n'étaient suffisantes, nous déclarons que nous ne poserons pas les armes que la Livonie polonaise et la Russie Blanche ne fussent détachées et incorporées dans notre empire. En vous faisant savoir d'avance notre résolution, nous vous recommandons le plus grand secret... Vous assurerez à notre candidat que, dès qu'il sera sous notre tutelle et notre protection, personne ne réussira à lui arracher la couronne. »

Quelque secrètes que fussent ces instructions, il en transpira quelque chose dans le public ; mais les sourdes rumeurs prenaient de la consistance par suite de la conduite arrogante des ambassadeurs russes, et on craignait pour l'avenir de la Pologne. Afin de détourner les soupçons, et pour rassurer le pays et l'Europe, Catherine eut recours à un mensonge officiel. Étant toujours d'accord avec la Prusse et l'Autriche, quand il s'agissait de jeter la désolation en Pologne, la tzarine s'entendit avec ses *fidèles* alliés pour publier simultanément trois déclarations.

Les déclarations russe et prussienne portent la date de décembre 1763, et celle de l'Autriche du mois de mars 1764 ; comme elles sont identiques quant à l'esprit et la lettre, il suffit de donner ici le texte de la déclaration russe :

« Si jamais l'esprit de mensonge a pu inventer une fausseté complète, c'est lorsqu'on a audacieusement répandu que, dans le dessein que nous avons de soutenir l'élection d'un Piast, nous n'avions pour but que de nous faciliter les moyens d'envahir par son secours quelque morceau du territoire de la couronne de Pologne ou du grand-duché de Litvanie, pour le démembrer du royaume, et le mettre sous notre domination par usurpation.

» Ce bruit, si peu fondé et inventé aussi mal à propos, tombe

par lui-même comme dénué de toute sorte de vraisemblance. Notre système et notre sentiment sont de rendre nos peuples heureux sans faire de conquêtes sur les étrangers. Nous sommes dans une entière persuasion que les vues des plus grands monarques doivent être toutes dirigées au bonheur et à la prospérité de leurs propres sujets. La justice et l'humanité sont la règle de notre conduite, ce sont elles qui nous ont placée sur ce trône, et sur qui nous fondons la réputation que nous attire la manière dont nous gouvernons notre empire.

» Nous devrions passer sous silence et entièrement mépriser de si fausses et de si basses imputations ; mais afin que la vérité paraisse, et que la pureté de nos intentions soit manifestée à toute la sérénissime république, et que l'erreur et le doute soient éclaircis vis-à-vis de ceux même qui sont le moins au fait des affaires, nous déclarons de la façon la plus solennelle que nous sommes sincèrement et constamment résolue de maintenir la république dans son état actuel, ses lois, ses libertés et ses maximes, comme aussi dans ses possessions, conformément au traité de 1686 ; et comme nous avons à cœur la conservation de l'intégrité de la couronne de Pologne et du grand-duché de Litvanie, nous sommes fort éloignée de permettre ou de souffrir qu'elle éprouve aucun détriment de la part de qui que ce soit.

» En même temps nous faisons connaître à tous que, par suite d'une véritable amitié et d'un bon voisinage avec la sérénissime république, nous souhaiterions qu'à la future élection de son roi, elle plaçât sur son trône un Piast, né en Pologne de père et de mère, et d'une véritable noblesse polonaise. Eh ! quel roi conviendrait mieux à la république et la gouvernerait mieux, selon ses droits et ses maximes, qu'un Polonais qui, ayant reçu pour ainsi dire avec la vie la connaissance des lois sous lesquelles il est né, élevé, s'y trouve accoutumé par une suite de devoir, de respect et d'obéissance ! Dans un pareil choix, l'intérêt véritable et naturel du pays se trouverait, sans être altéré par aucun mélange d'influence, de maximes et de liaisons étrangères, qui ne saurait qu'apporter du préjudice à la république.

» Un roi choisi et pris dans le cœur de la nation ne saurait prudemment se proposer d'autre but que celui de rendre son royaume tranquille et heureux ; alors les soupçons et toutes les inquiétudes que peut causer aux puissances voisines un prince étranger régnant sur les Polonais n'auraient pas lieu, et la confiance parfaite, l'amitié et le bon voisinage seraient assis sur les fondements les plus inébranlables. »

Comme on le voit, le langage des cabinets de Pétersbourg, de Berlin et de Vienne ne change jamais, il est constamment double, soit qu'il s'adresse à la Pologne, soit à l'Europe !

La diète de convocation s'assembla le 7 mai 1764. Des troupes russes entouraient la salle des séances, afin d'ôter toute liberté aux délibérations. Le parti national succomba donc sous la double action de la Russie et du parti anti-national. Que pouvait faire la diète d'élection avec de semblables précédents ? Cette diète fut moins nombreuse qu'elle ne l'avait été à aucune époque. Au lieu de cent mille gentilshommes, le camp de Wola n'en comptait que trois mille huit cents ! Soit découragement, soit menaces, sept provinces n'avaient pas envoyé leurs représentants.

Le 7 septembre 1764, Stanislas-Auguste Poniatowski fut élu. Mais quel roi ! C'est sous son règne que s'accompliront les trois démembrements et l'anéantissement politique de la Pologne !

CHAPITRE XXIII.

Couronnement de Stanislas-Auguste Poniatowski. — Diète de 1766. — Diète extraordinaire de 1767. — Enlèvement des sénateurs polonais par la Russie. — Confédération de Bar. — Proclamation de Pulaski. — Lutte de cinq ans. Opinion de Jean-Jacques Rousseau sur la confédération.

Après la diète d'élection, on procéda à la cérémonie du couronnement. Poniatowski l'avait fixé au 25 novembre 1764, jour de Sainte-Catherine, pour faire de cette solennité une sorte d'hommage à la tzarine, son ancienne maîtresse. La loi exigeait qu'il se fit couronner en costume polonais, mais il préféra une sorte d'habit théâtral et de mauvais goût : il avait une cuirasse, des culottes courtes, des brodequins ; ses cheveux étaient poudrés, frisés, retenus par un catogant ; un casque étincelant pardessus tout cela, et c'est ainsi qu'il s'offrit à la risée publique.

Tel faible que fût le roi, il avait cependant au fond le désir de réformer quelques abus maintenus par les puissances voisines ; ces idées de réforme étaient partagées avec lui par le parti que nous avons appelé anti-national ; mais le roi, comme ce parti, voulait toujours agir avec le concours de le Russie ; en conséquence, il était impossible d'atteindre à aucun résultat favorable.

C'est en présence de ces complications que s'ouvrit à War-

sovie, le 6 octobre 1766, la diète ordinaire. La question des dissidents y fut débattue la première, et Gaëtan Soltyk, évêque de Krakovie, déclara coupables les dissidents, parce qu'ils recherchaient la protection des puissances étrangères, et il demanda le renvoi immédiat de toutes les troupes moskovites et la dissolution de la confédération générale.

Comme la Russie avait le mal pour mission et s'opposait à toutes les formes parlementaires, les débats de la diète furent orageux, et rien ne fut conclu. Alors les dissidents eurent recours aux confédérations factieuses sous les auspices de la Russie et de la Prusse; de leur côté les patriotes organisèrent plusieurs confédérations qui finirent par en former une seule en se réunissant à Radom le 23 juin 1767, sous la présidence de Charles-Stanislas Radziwill. La Russie, effrayée d'abord, eut bientôt recours à la menace, ensuite aux promesses fallacieuses, et parvint enfin à détourner de son but ce grand foyer de patriotisme qui se transporta à Warsovie. Repnine, ayant dans cette ville le roi, le sénat et le quartier-général des troupes moskovites, espérait pouvoir *sanctionner* toutes les propositions liberticides qu'il méditait de longue main pour la perte de la Pologne; à cet effet le roi, toujours complice, convoqua les nonces le 5 octobre 1767 pour une diète extraordinaire.

Une opposition ardente et généreuse se manifesta au début de la diète, et parmi ces hommes animés d'un véritable patriotisme il faut citer en première ligne Gaëtan Soltyk, évêque de Krakovie; Wenceslas Rzewuski, palatin de Krakovie, et Joseph-André Zaluski, évêque de Kiiovie. Dès que ces grands citoyens voulurent défendre les intérêts de la patrie, Repnine donna ordre aux troupes moskovites de ravager les terres de ceux qui osaient élever la voix en faveur de la Pologne; mais ce châtiment ne satisfaisait pas encore les haines de Repnine, et dans la nuit du 13 au 14 octobre on s'empara de la personne des patriotes que nous avons nommés, et on les envoya dans les déserts de la Moskovie.

La nouvelle de cet attentat répandit une consternation générale dans le pays; le roi et le parti anti-national restèrent seuls impassibles; ainsi se termina la malheureuse diète le 5 mars 1768. La Russie, la Prusse et l'Autriche étaient satisfaites; le parti ennemi avait triomphé! Mais le parti national opprimé et jamais vaincu releva fièrement la tête après cette défaite, et Adam-Korwin Krasinski, évêque de Kamienieç-Podolski, organisa une nouvelle confédération qui devait envelopper dans ses

réseaux toute la Pologne, comptant sur l'appui de la Turquie et de la France. Le mot d'ordre était : Combattre, mourir pour la foi, la liberté et l'indépendance de la Pologne.

L'évêque Krasinski, avant d'agir, voulait être assuré que la Turquie déclarerait la guerre à la Russie; mais il ne put retenir l'impatience des autres conjurés, qui lui objectaient l'oppression toujours croissante des ennemis et les exactions qui, en ruinant le pays, ôteraient aux Polonais tous les moyens d'agir. Entre deux écueils également dangereux le désespoir prévalut, et l'explosion éclata.

Parmi les conjurés les plus déterminés on distinguait Joseph Pulaski, staroste de Warka, qui avait trois fils et un neveu portant aussi le nom de Pulaski : tous cinq, assistés de Michel Krasinski, frère de l'évêque, et de François Potoçki, palatin de Kiiovie, se rendirent en Podolie, et dans la petite ville de Bar ils formèrent définitivement, le 29 février 1768, la célèbre confédération. On y rédigea plusieurs manifestes. De son côté Joseph Pulaski, dans le but d'appeler aux armes tous les citoyens, fit, le 3 mai 1768, la proclamation suivante :

« Polonais ! grâces à vous, les perfides alliés de la Pologne en deviennent les ennemis déclarés. Depuis soixante ans, une guerre sourde et plus dangereuse que de sanglantes hostilités affaiblit et désole notre infortunée patrie ! Une peuplade sauvage et exécrable, qui ne peut être désarmée par la justice, fléchie par la soumission, touchée par les bienfaits, rassasiée par le pillage, a entrepris de nous subjuguer.

» Nous avons employé jusqu'ici toutes les vertus qui nous sont propres, un mélange inouï de déférence et de fermeté; mais ceux qui nous ont donné ces grands exemples en sont devenus les déplorables victimes. Les vertus les plus saintes ont passé pour des crimes aux yeux de nos oppresseurs, et de généreux citoyens, nos pères et nos modèles, gémissent aujourd'hui dans des cachots inconnus chez cette nation barbare.

» Si jamais l'homme eut des devoirs à remplir, ce sont ceux qui nous forcent enfin de recourir aux armes. La république envahie, la religion outragée, un État souverain mis sous le joug, la justice qu'on offrait de nous rendre devenue un piége, le droit des gens foulé aux pieds, nos sénateurs enchaînés !... Non, je ne craindrai point de le dire, si les nations les plus serviles éprouvaient du souverain le plus légitime tant d'injustices et tant d'outrages, il n'en est point d'assez lâches pour les souffrir; l'univers entier applaudirait aux efforts de leur insurrection, et

nous avons supporté ce qui, dans les pays les plus assujettis, justifierait la sédition et les révoltes.

» Mais quel est donc le tyran qui nous persécute, quelle est cette nation insolente qui nous brave ? Rappelons-nous, il en est temps, que ce vil peuple a toujours fui devant nos ancêtres, que ses souverains ont prêté hommage à nos rois ; que s'ils ont fondé au milieu des forêts et des déserts un nouvel empire, c'est qu'alors nous étions occupés par d'autres guerres dans l'intérêt de la civilisation européenne. Rappelons-nous que de simples gentilshommes polonais, pour venger leurs amis massacrés dans la capitale de ce nouvel État, à Moskou, assemblèrent leurs troupes domestiques, et mirent en fuite le tzar et ses armées ; que, peu d'années après, quelques-uns de nos pères, appelés dans cette cour perfide, y soutinrent tous les efforts des Moskovites mutinés contre eux, et n'en sortirent qu'après avoir réduit cette capitale en cendres.

» Il ne faut pas toutefois qu'un vain souvenir de gloire nous abuse, et nous dissimuler, en commençant une si généreuse entreprise, les avantages que les troupes moskovites ont à présent sur nous. Des officiers expérimentés, des soldats aguerris, une discipline sévère, une artillerie nombreuse, voilà, direz-vous, une supériorité effrayante ! Non, mes braves concitoyens, vous ne le direz pas ; vous sentez en vous-même de plus grands avantages, le courage personnel, l'honneur, dont le nom même est inconnu aux Moskovites, toutes les vertus auxquelles la discipline tâche en vain de suppléer.

» Un seul homme, maître de cette nation barbare, lui a donné quelque célébrité, et dans cette discipline rigoureuse, qui consiste à craindre plus ses officiers que ses ennemis, c'est le génie terrible de cet ancien despote qui vit encore parmi eux pour s'éteindre à leur premier revers. Aucun de ces Moskovites ne sait ce qu'il veut de nous ; ils exécutent de vains projets tramés dans les alcôves et dans les bains d'une femme parricide et voluptueuse qui les gouverne ; animaux dociles et féroces, qui, sans en espérer aucun avantage particulier, vainqueurs ou vaincus, n'agissent que par la crainte du fouet et des châtiments. Pour nous, tous frères et tous égaux, nous, que la patrie appelle également à sa délivrance, tout ce que nous défendons nous est commun, et tout nous est personnel.

» Nous commençons sans doute une pénible carrière, et ces premiers combats, où nous nous engageons, ne sont que le prélude de nos travaux. Ce serait même une erreur fatale que de

nous attendre à trouver nos sentiments dans tous nos compatriotes. Chez les nations les plus vertueuses il se trouva toujours des âmes lâches qui en furent l'opprobre. Dans les temps immortels de la Grèce, le passage des Thermopyles ne fut ouvert que par la trahison. Plus de la moitié des Grecs avaient déjà cédé, quand quelques hommes généreux prirent la résolution de défendre leur liberté. Nous qui aspirons à la même gloire, attendons-nous aux mêmes obstacles, ou plutôt félicitons-nous de ce que les âmes lâches se joindront à nos ennemis, de ce qu'elles se rendront à elles-mêmes la justice sévère de se séparer d'avec nous.

» D'autres, qui se croient de zélés citoyens, nous font demander un grand secret. Que disent nos alliés? quels secours nous ont-ils promis? Que devons-nous attendre de telle cour ou de telle autre? Comme si nous étions encore au temps de ces délibérations craintives; comme si la situation où nous sommes nous laissait encore le choix des partis et les négociations diplomatiques pour ressource! Le dessein de nous subjuguer étant pris, les combats sont devenus nécessaires. Ce siècle heureux est passé où la Pologne se trouvant liée au système général de l'Europe, si quelque puissance eût entrepris de nous conquérir, nous étions assurés d'un secours étranger. Pendant que sur la foi des événements anciens et d'une balance qui n'existe plus, la Pologne continuait d'attendre son salut du dehors, le joug de la Moskovie s'est appesanti de jour en jour, et désormais que peut importer à notre situation celle du reste de l'univers? Avons-nous besoin de secours ou de conseils pour savoir si nous voulons vivre libres ou mourir?

» Mais, quel que soit le nombre des citoyens corrompus ou timides, la Pologne compte encore assez de citoyens courageux pour être assurée de sa délivrance. Braves confédérés, c'est au nom de toutes les provinces que je suis chargé de vous donner cette assurance. Une nombreuse noblesse propre aux armes attend avec une généreuse impatience que nous allions prêter la main à ses premiers efforts.

» Le premier objet que nous ayons à nous proposer, c'est d'appuyer partout ces confédérations particulières; c'est de faire éclater tous les districts de proche en proche; et ceux qui se seront confédérés, prêtant ensuite la main à ceux de leur voisinage pour leur réunion, nous parviendrons ainsi à confédérer toute la république. Ce n'est donc point un désespoir aveugle qui nous conduit, c'est une résolution ferme, une espérance

fondée, un juste sentiment de ce que nous sommes. Il doit laisser à la prudence toutes ses précautions et toutes ses vues... Aussi dois-je prévenir vos esprits sur les piéges que les Moskovites vont nous tendre, sur la mauvaise foi des accommodements qu'ils vont vous offrir. Laissez-moi vous rappeler que leurs propositions sont plus à craindre pour nous que leurs attaques. Plus de traité entre eux et nous. Après que, sous l'espoir de rétablir les anciennes lois, la nation a été séduite et trahie, quel autre traité reste-t-il que leur mort ou la nôtre?

» Félicitons-nous, chers citoyens, de ce que, par une destinée singulière, nous mourrons en nous vengeant. Catherine, cette femme ambitieuse et perfide, qui, ne croyant à aucune vertu, a cru de son intérêt de les feindre toutes, verra, par ce généreux dévouement, tous ses artifices démentis. Notre sang volontairement répandu déposera contre sa tyrannie, et cette fausse gloire, dont elle est si amoureuse, sera également flétrie par nos défaites ou par nos victoires! »

Ainsi on voyait la Pologne désarmée, dont le territoire, dans toute son étendue, était occupé par une armée ennemie, nombreuse, disciplinée et sans cesse recrutée; un peuple trahi par son roi et par quelques-uns de ses magnats, dans un pays sans forteresses et même sans montagnes, cette défense naturelle de l'indépendance, se soulever de toutes parts, et attaquer à coups de sabre des batteries de canon. Dans cette lutte, Jean-Clément Branicki, le dernier de ce nom, Charles Radziwill, les Krasinski, Paç, Potocki, Sapieha, Mionczynski, Dzierzanowski, Sawa Calinski, Morawski, Materewski et tant d'autres se signalaient par leur dévouement. Les Pulaski, placés en première ligne, avaient donné des preuves multipliées d'un brillant courage. Joseph Pulaski mourut dans les fers; un de ses fils était prisonnier en Moskovie; deux autres Pulaski avaient été tués en Litvanie. Après cinq années d'une lutte continuelle et acharnée, Kasimir Pulaski, resté seul des cinq confédérés de la même famille, était devenu la terreur des Moskovites. Jamais homme de guerre n'eut une plus grande dextérité dans le maniement des armes. Infatigable, indomptable, toujours prêt à attaquer ou à défendre, il illustra tellement cette guerre nationale, que désormais son nom est resté attaché à la confédération de Bar comme la personnification des plus éminentes vertus patriotiques et guerrières. Lorsque la confédération succomba sous la pression étrangère et sous la trahison intérieure, Kasimir Pulaski mit son courage au service de la guerre de l'indépendance des États-Unis; il

trouva une mort glorieuse au siége de Savannah, le 9 octobre 1779, et son nom s'unit à jamais à ceux de Washington, de Kosciuszko et de La Fayette.

Voici le jugement que porte J.-J. Rousseau sur cette confédération :

« Il est certain que la confédération de Bar a sauvé l'honneur de la patrie expirante. Il faut graver cette grande époque en caractères sacrés dans tous les cœurs polonais. Je voudrais qu'on érigeât un monument en sa mémoire, qu'on y mît les noms de tous les confédérés, même de ceux qui, dans la suite, avaient pu trahir la cause commune ; une si grande action doit effacer les fautes de toute la vie ; qu'on instituât une solennité périodique pour la célébrer tous les dix ans avec une pompe non brillante et frivole, mais simple, fière et républicaine ; qu'on y fît dignement, mais sans emphase, l'éloge de ces vertueux citoyens qui ont l'honneur de souffrir pour la patrie dans les fers de l'ennemi ; qu'on accordât même à leurs familles quelque privilége honorifique qui rappelât toujours ce beau souvenir aux yeux du public. Je ne voudrais pourtant pas qu'on se permît, dans ces solennités, aucune invective contre les Russes, ni même qu'on en parlât. Ce serait trop les honorer. Ce silence, le souvenir de leur barbarie, et l'éloge de ceux qui leur ont résisté, diront d'eux tout ce qu'il en faut dire ; vous devez trop les mépriser pour les haïr... Polonais ! vous ne ferez jamais en sorte qu'il soit difficile à vos voisins d'entrer chez vous ; mais vous pouvez faire en sorte qu'il leur soit difficile d'en sortir impunément, et c'est à quoi vous devez mettre tous vos soins. Tout l'art humain ne saurait empêcher l'action brusque du fort contre le faible ; mais il peut se ménager des ressorts pour la réaction, et quand l'expérience apprendra que la sortie de chez vous est si difficile, on deviendra moins pressé d'y entrer. Une seule chose suffit pour rendre la Pologne impossible à subjuguer, l'amour de la patrie et de la liberté, animé par les vertus qui en sont inséparables. Tant que cet amour brûlera dans les cœurs, il ne vous garantira pas, peut-être, d'un joug passager, mais tôt ou tard il fera son explosion, secouera le joug et vous rendra libres. Travaillez sans relâche, sans cesse, à porter le patriotisme au plus haut degré dans tous les cœurs polonais. Enfin, si vous ne pouvez pas empêcher que vos voisins vous engloutissent, faites au moins qu'ils ne puissent vous digérer. »

CHAPITRE XXIX

Premier partage de la Pologne. — Diète de 1773; Reyten et les nonces opposants. — Diètes de 1776 et 1780. — Réformes et Code-Zamoyski. — Diète constituante de 1788-1792. — Constitution du 3 mai 1791. — Campagne de 1792. — Complot de Targowiça, — Diète de Grodno de 1793, et deuxième partage de la Pologne. — Insurrection de 1794, manifeste des patriotes. — Troisième partage de la Pologne. — Abdication du roi et sa mort à Pétersbourg en 1798.

La confédération de Bar dispersée, des milliers de patriotes envoyés en Sibérie, et le reste se réfugiant en Turquie, en France ou en Amérique, il n'y avait aucun prétexte de toucher à la Pologne. La Russie, la Prusse et l'Autriche, comme on le sait, protestaient en toute circonstance de leur volonté de ne pas démembrer ce pays. Néanmoins, ces protestations si solennelles furent méconnues, oubliées et désavouées de la manière la plus inique, et, en pleine paix, sans aucun prétexte, les trois puissances publièrent, en septembre 1772, des déclarations annonçant qu'elles partageaient la Pologne et s'emparaient des provinces à leur convenance. Après avoir accompli ce premier crime, elles y mirent le comble en demandant la sanction de leurs iniquités à une assemblée nationale polonaise. Par ordre des ambassadeurs des trois puissances copartageantes, Stanislas-Auguste, protestant toujours en paroles et par écrit, et acquiesçant à tout par le fait, convoqua pour le 8 février 1773 une diète à laquelle ne se rendirent qu'un très-petit nombre de représentants. Elle fut précédée de diétines orageuses, et ne s'ouvrit à Warsovie que le 19 avril 1773.

Cette journée à jamais mémorable dans les fastes de la Pologne allait montrer aux yeux de l'Europe une lutte désespérée entre la corruption et la vertu, entre la trahison et le patriotisme.

Selon le système de Catherine II, la salle des séances était entourée des troupes moskovites, mais les patriotes n'en tinrent aucun compte; ils protestèrent énergiquement contre les violences, et ils ne succombèrent que sous la force matérielle. Parmi ces patriotes l'histoire admire surtout Thadé Reyten, Samul Korsak, Bohuszewicz, François Ierzmanowski, Oraczewski, Zaremba, Dunin, Penczkowski, Kozuchowski, Kurzeniecki, Bulharyn, Tymowski,

On voit que c'est par la violence que les trois puissances arrachèrent à la diète les traités de cession des territoires de la Pologne, et elles eurent l'impudeur de déclarer qu'elles étaient dans la *légalité,* ayant été secondées par la diète. Ensuite, pour restreindre encore plus le pouvoir royal, et rendre ainsi l'anarchie perpétuelle, Catherine II institua une commission, sous le titre de *Conseil permanent*, qui, pendant tout le temps de son existence, gouverna la Pologne sous l'influence des ambassadeurs moskovites, en frappant surtout de désorganisation l'armée nationale et le trésor public.

Au milieu de ces malheurs politiques arriva la suppression des jésuites par le pape Clément XIV. Par suite de leur exil de la Pologne, l'État se trouva enrichi de sommes considérables, tant en immeubles qu'en capitaux. Ces fonds furent consacrés à l'éducation nationale ; des savants étrangers et régnicoles furent appelés à remplacer les jésuites, et depuis lors date la régénération des sciences, des lettres et des arts, qui brillèrent d'un si vif éclat vers la fin du règne de Stanislas-Auguste. Cette tendance vers les lumières entraîna à sa suite d'autres bienfaits pour le pays ; plusieurs citoyens puissants rivalisèrent de zèle pour améliorer l'état des paysans, pour doter les villes et les campagnes de beaux édifices, créèrent des banques, des fabriques, des manufactures et des canaux. Enfin, pendant la diète de 1776, on chargea André Zamoyski, ancien grand chancelier de la couronne, de préparer les bases d'un nouveau code. Parmi les collaborateurs de ce travail, on remarquait Szembek, Chreptowicz, Wybicki, Wengrzeçki et Grocholski. Ce code, qui réformait les principaux abus, fut fait et imprimé aux frais de Zamoyski, et présenté à la sanction de la diète de 1780. Mais les agents moskovites, prussiens et autrichiens, abusant et corrompant quelques mauvais Polonais, parvinrent à annuler le code, et Zamoyski fut déclaré traître à la patrie et son œuvre digne d'être brûlée par la main du bourreau ! Ainsi, toujours et partout, la majorité des Polonais tentait d'introduire des réformes salutaires, mais les puissances copartageantes mettaient obstacle au bonheur de la Pologne.

Toutefois cette œuvre patriotique ne fut pas perdue pour la république, et à l'époque de l'ouverture de la diète, le 6 octobre 1788, les Polonais parvinrent, à force d'union et d'unanimité dans leurs sentiments, à accomplir des réformes importantes. Cette diète dura quatre ans, malgré les intrigues des trois puissances, qui cherchaient sans cesse à entraver ses travaux ; mais,

en dépit de toutes les difficultés, le 3 mai 1791, on proclama la constitution; le *Conseil permanent,* le *liberum veto* et le *système électif* des rois furent abolis, et le trône héréditaire décrété. Dans cette mémorable séance, il n'y eut que treize sénateurs ou nonces qui protestèrent contre cette constitution!

Mais pendant que l'Europe admirait et applaudissait à cet acte, que la Pologne commençait à se régénérer, et qu'elle établissait l'hérédité de la monarchie, la Russie, la Prusse et l'Autriche accusèrent la Pologne de *terrorisme* et de *démagogie*, et s'unirent pour renverser l'œuvre de la diète constituante. Pendant que la Prusse et l'Autriche envahissaient la France, sœur de la Pologne, les troupes russes se jetaient sur notre patrie. Ces troupes furent précédées par une confédération polonaise formée, de treize individus, à Targowiça, le 14 mai 1792, sous les auspices de Catherine.

L'armée polonaise, commandée par Joseph Poniatowski, Thadé Kosciuszko, Michel Zabiello, et plusieurs autres chefs, combattit vaillamment contre les forces supérieures en nombre des envahisseurs; mais le roi, qui obéissait aux ordres de Catherine II, fit cesser la guerre, et consentit à désavouer sa participation aux travaux de la diète constituante.

Quoique Catherine et son favori Zouboff eussent promis solennellement, de vive voix et par écrit, à Stanislas-Félix Potocki, maréchal de la confédération de Targowiça, que la Pologne ne serait point partagée, néanmoins, le 9 avril 1793, la Russie et la Prusse déclarèrent, par leurs ambassadeurs respectifs à Warsovie, qu'elles se partageaient de nouveau le pays. La cour de Vienne ne prit point part à ce second partage, parce qu'elle devait s'emparer de l'Alsace et de la Lorraine.

Enfin, en renouvelant la comédie de 1773, Catherine et Frédéric-Guillaume II ordonnèrent au roi Stanislas de convoquer une diète à Grodno pour *légitimer* leur envahissement.

Cette prétendue diète, entourée de baïonnettes et de canons moskovites, fut obligée de signer les traités que lui arrachait la force brutale. Nous devons consigner les noms des nonces qui bravèrent les menaces qui attaquaient leurs personnes et leurs biens : Thadé Skarzynski, nonce de Lomza ; Denis Mikorski, nonce de Wyszogrod ; Jean Krasnodembski, nonce de Liw ; Antoine Karski, nonce de Ploçk ; Ignace Goslawski, nonce de Sandomir ; Simon Szydlowski, nonce de Ciechanow ; André Ciemniewski, nonce de Rozan ; Vincent Galenzowski, nonce de Lublin ; Grelawski, nonce de Sandomir ; Ignace Plichta, nonce

de Sochaczew ; Joseph Kimbar, nonce d'Upita ; Louis Chodzko, nonce d'Oszmiana.

A la séance du 17 juillet 1793, où on devait signer le traité de cession avec la Russie, Joseph Kimbar s'écria : « Il ne faut point céder aux instances de l'ambassadeur russe, il faut se mettre au-dessus de ses menaces. Les souffrances ne sont rien pour la vertu ; elle sait qu'il est de son essence de les mépriser, et, s'il le faut, de les supporter toutes. Pourquoi donc s'effrayer tant, sire ? On menace de l'exil en Sibérie tous ceux qui refuseraient de mettre le sceau à son anéantissement. Allons donc en Sibérie ! elle ne sera pas sans charmes pour nous ; ses déserts deviendront pour nous un Elysée ; car tout, jusqu'à nos ombres, tout nous y retracera notre vertu et notre dévouement à la patrie !... »

Et à la séance du 2 septembre 1793, lorsqu'il s'agissait de signer le traité avec la Prusse, Louis Chodzko termina un remarquable discours par ces mots : « Eh bien ! s'il est absolument nécessaire que nous cédions à la violence, si le roi de Prusse est tellement avide du territoire polonais, pour ma part je le lui accorde ; mais je ne lui en donne que six pieds, autant qu'il faut pour son enterrement. Je veux aussi qu'on lui élève par-dessus un monument avec une inscription qui constate à jamais, d'un côté les effets de l'antique et proverbiale hospitalité polonaise, accordée même aux cendres du plus perfide des hommes, et qui, d'un autre côté, temoigne aux âges futurs à quelle époque et au milieu de quelles circonstances se sont accomplis les événements funestes qui prouveront et l'éternelle douleur de toute la Pologne, et notre constante opposition au démembrement de notre infortunée république ! »

Après que la diète de Grodno eut consenti à ce que l'armée polonaise et litvanienne fût réduite à quinze mille hommes et répartie dans les palatinats qui restaient encore à la république, les troupes moskovites tinrent garnison dans toutes les places. Cet état de choses était odieux aux Polonais, qui ne tardèrent pas à se soulever.

Au moment de cette insurrection sainte et légitime, les habitants de Krakovie publièrent, le 24 mars 1794, le manifeste suivant :

« L'état où se trouve actuellement la malheureuse Pologne est trop connu de l'univers. L'indignité des deux puissances voisines, et le crime des traîtres à la patrie, l'ont précipitée dans cet abîme.

» Catherine II, qui, d'intelligence avec le parjure Frédéric-Guillaume II, a résolu d'extirper jusqu'au nom polonais, vient d'accomplir ses desseins iniques. Il n'est aucun genre de fausseté, de perfidie ou de trahison dont ces deux gouvernements ne se soient rendus coupables pour satisfaire leur ambition et leur cupidité. La tzarine, en se déclarant impudemment garante de l'intégrité, de l'indépendance et du bonheur de la Pologne, détachait et partageait son territoire, outrageait son indépendance et l'affligeait sans cesse de toutes sortes de fléaux.

» Mais lorsque la Pologne, lasse de porter son joug honteux, eut récupéré les droits de sa souveraineté, elle employa contre elle des traîtres à la patrie, elle appuya leur complot sacrilége de toute sa force armée, et ayant détourné avec artifice, de la défense du pays, le roi, auquel une diète légale et la nation avaient confié toutes leurs forces, elle a bientôt trahi honteusement ces mêmes traîtres. Etant, par de pareils subterfuges, devenue la maîtresse des destinées de la Pologne, elle invita Frédéric-Guillaume à prendre part aux dépouilles, afin de le récompenser de sa perfidie, pour avoir rompu le traité le plus solennel avec la république.

» Sous des prétextes imaginaires, dont la fausseté et l'impiété ne peuvent convenir qu'aux seuls tyrans, mais en effet pour satisfaire leur insatiable cupidité et étendre leur domination par l'envahissement des pays limitrophes, ces deux puissances, conjurées contre la Pologne, se sont emparées des possessions immémoriales et incontestables de la république; et pour cet effet elles ont obtenu, dans un congrès criminel, une prétendue approbation de leurs usurpations; elles ont forcé de prêter le serment de sujétion à l'esclavage, en imposant aux citoyens les charges les plus onéreuses. Ces puissances, ne connaissant qu'une volonté arbitraire, par un langage nouveau et inconnu dans le droit des gens, ont audacieusement assigné à l'existence de notre république un rang inférieur à toutes les autres puissances, en faisant voir clairement par là que les lois, autant que les limites des états indépendants, dépendent absolument de leur caprice, et qu'elles regardent le nord de l'Europe comme une proie destinée à la rapacité de leur despotisme.

» Le peu qui reste de la Pologne n'a pu encore parvenir à acheter l'amélioration de son sort au prix de tant de cruelles calamités. La tzarine, en cachant ses dessoins ultérieurs, qui ne peuvent qu'être pernicieux aux puissances européennes, sacrifie, en attendant, la Pologne à sa vengeance barbare et implacable.

Elle y foule aux pieds les droits les plus saints de la liberté, de la sûreté, de la propriété et des biens des citoyens; la pensée et le sentiment intérieur d'un honnête Polonais ne peuvent même être à l'abri de ses persécutions soupçonneuses, et elle tâche d'enchainer jusqu'à la parole! Il n'y a que les traîtres à la patrie qui trouvent de l'indulgence auprès d'elle, pour qu'ils puissent impunément commettre toutes sortes de crimes. Aussi les biens et les revenus publics sont-ils devenus la proie de leur cupidité. Ils se sont emparés de la propriété de bons citoyens; ils se sont partagé entre eux les charges de l'État, comme s'ils pouvaient s'emparer de ses dépouilles parce que la patrie est subjuguée; et en usurpant avec impiété le nom de gouvernement national, esclaves d'une tyrannie étrangère, ils exécutent tout à leur gré.

» Le *Conseil permanent*, dont l'établissement leur a été imposé par une usurpation étrangère, supprimé légalement par la volonté de la nation et nouvellement rétabli par les traîtres, franchit, sur l'ordre de l'ambassadeur moskovite, les limites du pouvoir qu'il avait bassement reçu de lui, en rétablissant, en refondant, en supprimant arbitrairement les constitutions qui venaient d'être promulguées et celles qui avaient été cassées. En un mot, le prétendu gouvernement de la nation, la liberté, la sûreté et la propriété des citoyens restent entre les mains des esclaves d'un serviteur de la tzarine, dont les troupes inondent le pays et servent de rempart à leur perversité.

» Foulés par ce poids immense de malheurs, soumis plutôt par la trahison que par la force des armes ennemies, privés de toute protection du gouvernement national; après avoir perdu la patrie, et avec elle la jouissance des droits les plus sacrés de la liberté, de la sûreté et de la propriété tant individuelle que celle de nos biens; trompés et devenus la risée de quelques gouvernements, et abandonnés des autres, nous Polonais, citoyens, habitants du palatinat de Krakovie, en sacrifiant à la patrie nos vies, comme l'unique bien que la tyrannie n'a pas daigné nous arracher, nous nous saisissons de ces moyens extrêmes et violents, que le désespoir nous suggère.

» Ayant ainsi la ferme résolution de périr et de nous ensevelir sous les ruines de notre pays, ou de délivrer la terre natale d'une oppression féroce et d'un joug plein d'opprobre, nous déclarons à la face du ciel et de tout le genre humain, et surtout des nations qui savent apprécier la liberté et la mettre au-dessus de tous les biens de l'univers, qu'en usant du droit incontestable

de défense contre la tyrannie et contre l'oppression armée, nous réunissons dans un esprit de patriotisme, de civisme et de fraternité, toutes nos forces, et, persuadés que le succès de notre grande entreprise dépend surtout et le plus de notre étroite union, nous renonçons à tous les préjugés de l'opinion et des distinctions qui ont partagé ou qui ont pu séparer jusqu'à présent les citoyens, habitants d'une même terre et les fils d'une même patrie; et nous nous promettons mutuellement tous de n'épargner des sacrifices quelconques, mais au contraire d'user de tous les moyens que l'amour sacré de la liberté peut inspirer aux hommes que le désespoir a fait lever pour sa défense.

» Affranchir la Pologne des troupes étrangères, recouvrer et assurer l'intégrité de ses frontières, anéantir toute sorte d'usurpation tant intérieure qu'extérieure, consolider la liberté générale et sauvegarder l'indépendance de la république polonaise, tel est le but sacré de notre insurrection nationale. Pour que nous puissions l'atteindre efficacement, pour qu'un pouvoir énergique dirige la force nationale, après avoir attentivement considéré la situation actuelle de notre patrie et de ses habitants, nous avons cru nécessaire et indispensable de nommer un *généralissime de la force armée,* un *conseil national provisoire*, une *commission du bon ordre* dans notre palatinat, un *tribunal criminel suprême*, et un *tribunal criminel spécial* pour notre palatinat. Ainsi, d'après le vœu général, nous arrêtons ce qui suit :

» 1° Nous choisissons et reconnaissons, par le présent acte, Thadé Kosciuszko pour l'unique chef et directeur général de notre insurrection armée ;

» 2° Ledit généralissime assemblera sur-le-champ *le conseil suprême national*. Nous confions à son zèle civique le choix des personnes dudit conseil, et son organisation. Le généralissime pourra toujours assister aux délibérations de ce conseil, comme membre actif ;

» 3° C'est aux attributions du généralissime qu'appartiennent exclusivement la direction de la force armée, les nominations pour tous les grades militaires, et le moyen d'employer la force nationale contre les ennemis de la patrie et de notre insurrection. Dans tout cela le conseil national doit exécuter ses ordres et règlements sans y apporter aucun empêchement ni délai, comme venant d'un chef élu et nommé par la volonté nationale ;

» 4° Si le généralissime Thadé Kosciuszko, en cas de maladie ou par quelque autre cause, était hors d'état de remplir par lui-

même les devoirs de son importante charge, alors il nommera son suppléant, après s'être concerté avec le *conseil suprême national.* Dans le cas où le généralissime viendrait à mourir, ou à être fait prisonnier de guerre, le plus ancien officier général qui se trouvera alors dans le camp sera muni provisoirement de ces fonctions, en attendant que le conseil suprême national ait nommé à la place de Thadé Kosciuszko un autre chef. Dans ces deux cas le nouveau généralissime n'étant plus directement élu par le vœu de la nation, mais par celui du *conseil*, sera soumis à ses ordres.

» 5° Le *conseil suprême national* assignera au trésor public les fonds nécessaires pour entretenir la force armée et faire face à toutes les dépenses de la guerre et autres qu'il jugera indispensables pour faire réussir la cause de l'insurrection. En conséquence, il aura le droit de statuer sur les impôts provisoires, sur la disposition et l'emploi des biens nationaux et de tous les fonds publics, ainsi que sur l'emprunt à faire tant dans le pays qu'à l'étranger. Il ordonnera le recrutement, pourvoira à tous les besoins de la force armée, tels que les armes, les munitions, l'habillement; il assurera au peuple et à l'armée les subsistances suffisantes; il veillera à ce que l'ordre et la sûreté ne soient point troublés; il écartera tous les obstacles et réprimera toutes les entreprises qui seraient contraires au but de notre insurrection. Il veillera à ce que la justice soit promptement et efficacement administrée. Il tâchera de procurer à notre nation l'appui et l'assistance des puissances étrangères amies. Enfin il s'occupera de la direction de l'opinion publique, de manière qu'au nom de la patrie tous les habitants de la Pologne soient prêts à faire les plus grands sacrifices. Tels sont les devoirs principaux que nous imposons au *conseil national.*

» 6° Nous créons dans notre palatinat une *commission du bon ordre*, qui sera organisée temporairement d'une manière particulière.

» 7° Le conseil suprême national déterminera l'organisation et la marche du tribunal criminel suprême, qui siégera auprès de lui.

» 8° Comme dans les circonstances actuelles nous ne sommes pas à même de choisir les membres tant du tribunal criminel suprême que de celui du palatinat, nous chargeons le conseil de faire choix de ces juges parmi les personnes qui, lors des dernières diétines libres, terriennes, et des élections des députés des villes, avaient été choisies pour les judicatures.

» 9° A ce tribunal sont dévolus tous les crimes contre la nation et toutes les actions contraires au but sacré de notre insurrection, ainsi que tous les délits commis contre le salut de la patrie. Tous ces crimes seront punis de mort.

» 10° Nous confions au généralissime le pouvoir d'établir des conseils de guerre, d'après les règlements et les coutumes militaires.

» 11° Nous déclarons solennellement qu'aucune des autorités provisoires que nous venons d'établir par le présent acte ne pourront, ni séparément, ni toutes prises ensemble, faire ou proclamer une constitution nationale quelconque. Toute entreprise de ce genre sera regardée par nous comme une usurpation semblable à celle contre laquelle nous nous levons actuellement, en sacrifiant nos existences.

» 12° Tous les pouvoirs temporaires qui viennent d'être créés par le présent acte existeront jusqu'à ce que le but de l'insurrection actuelle soit atteint, c'est-à-dire jusqu'à ce que le sol de toute la Pologne soit purgé des troupes étrangères, et que l'intégrité de ses frontières soit assurée. C'est de quoi le généralissime, conjointement avec le conseil suprême national, sera tenu d'avertir les citoyens, sous la responsabilité de leurs personnes et de leurs biens. C'est alors que la nation, représentée par ses nonces et ses députés, entendra le compte des travaux des autorités constituées temporairement, et témoignera publiquement sa reconnaissance envers les fils vertueux de la patrie, en récompensant, selon le mérite de chacun, et leurs travaux et leurs sacrifices. C'est alors aussi que la nation décidera de son sort et de celui des générations futures.

» 13° Nous engageons le généralissime et le conseil suprême national à instruire la nation par des adresses, rapports et proclamations fréquentes, du véritable état des affaires, sans lui cacher ni lui pallier même les événements les plus désastreux. Notre désespoir d'ailleurs est au comble, et l'amour de la patrie est sans bornes. Les malheurs les plus cruels, les difficultés les plus insurmontables ne sauraient affaiblir la vertu ni abattre le courage.

» 14° Nous nous promettons mutuellement en particulier et à toute la nation polonaise en général, de la constance dans l'emprise, de la fidélité pour les principes, de l'obéissance pour les autorités nationales créées en vertu de l'acte présent. Nous conjurons au nom de la patrie le généralissime et le conseil suprême national d'employer tous les moyens possibles capables de déli-

vrer la nation polonaise de l'oppression extrême et de garantir l'intégrité de son territoire. Remettant entre leurs mains le pouvoir de disposer de nos personnes et de nos biens pendant que durera la lutte de la liberté contre le despotisme, de la justice contre l'oppression et contre la tyrannie, nous voulons qu'ils aient toujours présente à leur pensée cette grande vérité : *Le salut du peuple est la suprême loi!* »

Ce manifeste fut reçu avec enthousiasme dans toute la Pologne. Pendant dix mois Kosciuszko et ses généraux combattirent avec succès les Russes, les Prussiens et les Autrichiens; mais Kosciuszko étant fait prisonnier à la bataille de Macieïowice le 10 octobre, et Souvoroff ayant pris d'assaut Praga le 4 novembre et Warsovie par capitulation, la Pologne fut définitivement partagée. Stanislas-Auguste dut signer le 25 novembre 1795 son abdication, jour de la fête de Catherine *la Grande,* et jour anniversaire du couronnement du roi. Puis, après la mort de la tzarine, il partit pour Pétersbourg, où il mourut le 12 février 1798.

LA POLOGNE RENAISSANTE

(1795-1863.)

CHAPITRE PREMIER

Émigration polonaise. — Dès l'année 1795 elle travaille pour la régénération de la patrie en Turquie, et en France. — Lettre d'Oginski à Napoléon; réponse faite par Sulkowski. — Le général Dombrowski forme les légions polonaises en Italie. — Leurs travaux. — Légion polonaise sur le Danube sous le général Kniaziewicz, et celle de Saint-Domingue sous le général Jablonowski.

Au moment même où s'accomplissait l'anéantissement politique de la Pologne, commençait aussi sa renaissance par les efforts des Polonais émigrés. En effet, des hommes d'élite se condamnèrent à l'exil, afin de donner aux nations civilisées une protestation vivante contre le plus grand attentat dont l'histoire ait gardé le flétrissant souvenir. Dispersés de par le globe, ces

pieux enfants de la Pologne, tout en se résignant courageusement au présent, travaillaient avec ardeur à préparer l'avenir; car il existe chez tous les peuples une foi mystérieuse, un espoir invincible, une conviction profonde et sympathique que la Pologne renaîtra de ses cendres. Plus l'usurpation étrangère fatigue la nation, la torture, fait d'efforts pour la dénationaliser, plus aussi les Polonais apportent de vigueur, de génie, de dévouement à la résistance, et plus aussi leurs annales enregistrent de martyrs de la foi patriotique. Souffrir et combattre semblent être dans la destinée de ce peuple victime; et il faudra bien qu'un jour justice soit faite, et que tant de sang versé pour la plus belle des causes n'ait pas été prodigué inutilement!

Entre toutes les puissances de l'Europe, trois surtout avaient été principalement lésées par l'anéantissement politique de la Pologne : la France, à laquelle les cours spoliatrices destinaient le même sort ; la Suède et la Turquie, comme les voisines immédiates des envahisseurs agrandis. C'est du côté de ces États que les Polonais émigrés tournèrent leurs espérances. Les uns prirent la route de Constantinople, les autres celle de la Suède et de la France.

Déjà, dès le mois de septembre 1795, Joseph Wybiçki avait présenté à Caillard, ambassadeur français à Berlin, un mémoire pour la formation des légions polonaises et la reconnaissance d'une représentation civile de la Pologne, c'est-à-dire la continuation des séances de la diète constituante de 1788; mais le directoire français ne se prononça pas. En 1796, les circonstances semblaient être plus favorables pour la formation des légions, à la suite des victoires remportées en Italie par les armées françaises, commandées par Napoléon Bonaparte; alors les yeux des Polonais, quelque part qu'ils fussent, se tournèrent vers Napoléon. Michel-Cléophas Oginski, agent diplomatique à Constantinople, du *comité national polonais de Paris*, fut le premier qui, à cette occasion, écrivit à Napoléon une lettre datée du Bosphore, le 10 août 1796, et dans laquelle on remarque les passages suivants : « .....Quinze millions de Polonais, jadis indépendants, aujourd'hui victimes de la force des circonstances, fixent leurs regards sur vous. Ils voudraient percer cette barrière qui les sépare de vous pour partager vos dangers, pour vous couronner de nouveaux lauriers, et pour ajouter à tous les titres que vous avez acquis celui de *père des opprimés*. Ne perdez point de vue, citoyen général, cette nation, que ses malheurs rendent intéressante, et qui ne souffre que pour avoir voulu assurer la liberté et

l'indépendance de son pays. Vous êtes un de ceux dont la position doit ouvrir aux Polonais une voie pour secouer le joug odieux et avilissant qu'ils supportent avec impatience. Vous trouverez, comme citoyen français, des motifs bien puissants pour les tirer de l'oppression, et votre zèle patriotique, secondé de vos talents militaires, franchira les obstacles qui s'y opposent. Non, il ne sera point dit que les Polonais soient condamnés à porter les chaînes de l'esclavage aussi longtemps que la France existera! Si l'identité des sentiments qui rapprochent les deux nations ne nous garantissait cette certitude consolante, l'amitié et la confiance que nous portons aux Français ne nous mériteraient-elles pas leurs soins fraternels et leur puissant appui? Hâtez-vous, citoyen général, de faire connaître à l'univers que la France fait consister sa gloire à protéger les faibles, et à assurer le bonheur des peuples qui réclament sa protection; hâtez-vous de combler nos vœux et nos espérances; rétablissez l'équilibre en Europe, en rendant la liberté et l'indépendance aux nations qui en ont été privées, et faites en sorte que depuis le centre de l'Italie jusqu'aux sources du Borysthène, les peuples, rentrés dans leurs droits, chérissent en vous l'ami de l'humanité et respectent le guerrier vainqueur... »

Joseph Sulkowski, aide de camp de Napoléon, fut chargé de donner une réponse à cette lettre. Il écrivit donc à Oginski le 18 septembre 1796, de Legnago, que Napoléon, après avoir lu la lettre ci-dessus, réfléchit pendant quelque temps, et dit : « Que dois-je répondre?... Que puis-je promettre? Écrivez à votre compatriote que j'aime les Polonais, et que j'en fais grand cas; que le partage de la Pologne est un acte d'iniquité qui ne peut se soutenir; qu'après avoir terminé la guerre en Italie, j'irai moi-même à la tête des Français pour forcer les Russes à restituer la Pologne; mais dites-lui aussi que les Polonais ne doivent pas se reposer sur des secours étrangers; qu'ils doivent s'armer eux-mêmes, inquiéter les Russes, entretenir une communication dans l'intérieur du pays. Toutes les belles paroles qu'on leur contera n'aboutissent à rien. Je connais le langage diplomatique et l'indolence des Turks. Une nation écrasée par ses voisins ne peut se relever que les armes à la main. »

Dans ces quelques mots, Napoléon traça le programme de la restauration polonaise; mais il manqua au but qu'il s'était lui-même assigné. Pendant vingt ans, de 1795 à 1815, les Polonais restèrent fidèles à leur devoir et aux conseils de Napoléon. Dans cet espace de temps, ils perdirent sur tout le globe, et à l'ombre

du drapeau tricolore, 300,000 hommes. Et tant de sacrifices restèrent stériles!...

Mais pendant qu'Oginski plaidait la cause de la Pologne auprès de Napoléon, deux patriotes, Kasimir de la Roche et Elie Tremo dirigeaient le général Jean-Henri Dombrowski sur Paris, où il arriva le 30 septembre 1795. Le 10 octobre, ce général présenta un mémoire au directoire français; mais la constitution de la république ne permettant pas de prendre à sa solde des troupes étrangères, Dombrowski fut envoyé en Italie, arriva à Milan le 2 décembre, y présenta à Napoléon son plan sur la formation des légions polonaises, et, le 9 janvier 1797, il signa une convention avec l'administration lombarde. Les Polonais gardèrent leur uniforme et le commandement dans leur langue, prirent la cocarde française et des contre-épaulettes aux couleurs de l'Italie, avec l'inscription : *Gli uomini liberi sono fratelli.* Le 20 janvier, Dombrowski publia en quatre langues une proclamation qui appelait ses compatriotes à combattre les ennemis de la Pologne partout où ils les trouveront.

Des milliers de Polonais arrivaient de la Pologne ou abandonnaient les rangs des armées autrichiennes où ils étaient forcément enrôlés. Subissant des privations, surmontant les obstacles, affrontant la mort, ils accouraient au rendez-vous de l'honneur; sans moyens d'existence, sans connaître aucune langue étrangère ni même la position géographique des pays, ils se présentaient pleins d'enthousiasme à l'appel de leur infortunée patrie.

Depuis, les légions polonaises se couvraient de gloire dans toute l'Italie. Dans la campagne de Naples de 1798, ils se sont tellement distingués, que le général en chef Championnet chargea le général Charles Kniaziewicz de présenter au directoire français les drapeaux conquis sur l'ennemi, et cette auguste cérémonie eut lieu dans la cour du palais du Luxembourg, le 18 ventôse an VII (8 mars 1799).

Lors de la campagne de 1799, les Polonais se signalèrent à la bataille de la Trebbia, le 19 juin, et à celle de Novi, le 15 août, ainsi qu'au siége de Peschiera en janvier 1801. Une autre légion polonaise formée sur les bords du Danube, sous les ordres de Kniaziewicz, décida la bataille de Hohenliden du 3 décembre 1800. Enfin partout et toujours les Polonais rendaient les plus grands services aux Français; cependant lorsque la paix signée à Lunéville le 9 février 1801 termina la guerre, la Pologne nonseulement ne fut pas mentionnée, mais l'Autriche demanda que

le nom des *légions polonaises* disparût des contrôles militaires de l'armée française, et le premier consul y consentit. D'autres malheurs en furent la conséquence; en effet, pendant qu'une partie des troupes polonaises étaient obligées d'entrer au service du nouveau roi d'Étrurie et plus tard de celui de Naples, 10,000 Polonais furent embarqués forcément à Gênes et à Livourne sous les ordres du général Wladislas Jablonowski, pour l'expédition meurtrière de Saint-Domingue. Ainsi finirent, après six ans de luttes et de travaux, les célèbres légions polonaises d'Italie, du Danube et de Saint-Domingue, si fidèles à leur cause adoptive et si mal récompensées de leur fidélité!

CHAPITRE II

Campagne d'Austerlitz en 1805. — Campagne de Prusse et de Pologne en 1806-7. — Travaux des Polonais. — Entrevue de Tilsit. — Création du duché de Warsovie. — Entrevue d'Erfurt en 1808. — Napoléon en Espagne. — Bataille de Somo-Sierra.

Les coalitions liberticides formées contre la France ayant été repoussées à Zurich, à Marengo, à Hohenlinden avec l'aide des Polonais, se reformèrent en 1805. On pensait que les légions polonaises dispersées ou anéanties par les moyens que nous venons d'indiquer ne pouvaient plus se rallier; mais les coalisés étaient dans l'erreur, et la coalition de 1805, vaincue à Austerlitz, trouvait les Polonais qui renaissaient de leurs cendres, et leur action, quoique indirecte, fut encore puissante contre les ennemis de la France. En 1806 cette action fut plus énergique encore. Après les victoires d'Iéna et d'Auerstaëdt le 14 octobre et après l'entrée de Napoléon à Berlin, les Polonais se dévouèrent une fois de plus corps et âme pour la France et pour leur patrie. Dombrowski et Wybicki signèrent à Berlin même, le 3 novembre 1806, un appel à la nation polonaise; le 7, les troupes françaises entrèrent à Posen, et un mois plus tard 30,000 Polonais s'organisèrent en nouveaux régiments. Ni les prisons de la Russie ni les menaces de l'Autriche et de la Prusse ne purent empêcher l'émigration dans les provinces envahies par ces trois puissances.

Le 28 novembre, les Français entrèrent à Warsovie, où Joseph Poniatowski les reçut à bras ouverts. Le 27, Napoléon était déjà à Posen; dans la nuit du 18 au 19 décembre il arriva à Warso-

vie, le 14 janvier 1807 il organisa une commission suprême gouvernementale composée de Polonais, et les provinces reconquises sur la Prusse furent divisées en six départements.

Bientôt les nouveaux régiments polonais se distinguèrent à Tczewo (Dirschau), à Gniew (Mewe), à Grudziondz (Graudenz), et au siége de Gdansk (Danzig). Joseph Poniatowski dirigeait les dépôts, organisait et augmentait les nouveaux cadres, et en vertu du décret impérial du 6 avril 1807 on forma un magnifique régiment de chevau-légers de la garde impériale, composé de l'élite des Polonais, accourus des provinces de toute l'ancienne Pologne, comme représentants politiques et militaires de la patrie près la personne de l'empereur, qu'ils regardaient comme le restaurateur de ce pays. Le 3 mai 1807, la garde nationale de Warsovie fut décrétée ; le faubourg de Praga fut fortifié, et la forteresse de Modlin s'élevait pour devenir une place de guerre de premier ordre.

La bataille de Friedland livrée le 14 juin 1807 termina la campagne. Un court armistice précéda le traité de paix conclu à Tilsit le 7 juillet avec la Russie et le 9 avec la Prusse. Cette dernière renonça à une partie de territoire polonais, mais garda le reste. On forma un petit grand-duché de Warsovie en le donnant au roi de Saxe, et, comme le disait Napoléon lui-même, *afin de ne pas offusquer l'Autriche, la Russie et la Prusse* ; Napoléon céda même à Alexandre la province de Bialystok, arrachée du mince territoire du nouveau duché, au moment même où le tzar tremblait pour le reste de ses possessions polonaises. En effet, à cette époque, l'enthousiasme était au comble en Litvanie et dans les terres russiennes ; une secrète confédération civile et militaire avait uni les patriotes les plus influents, et ils étaient si certains de la renaissance de leur pays que les théâtres même devaient représenter des pièces de circonstance ; c'est alors que Jean Chodzko écrivit le *Passage du Niémen ou la Litvanie délivrée*, pièce en vers et qui fut représentée en 1812 sur les théâtres de Minsk, de Wilno et de Warsovie. Mais l'entrevue de Tilsit, où la générosité et les condescendances de Napoléon furent extrêmes pour Alexandre, Frédéric-Guillaume et pour l'Autriche, écarta une noûvelle occasion de relever la Pologne.

Six ans plus tard, lorsque ces puissances laissaient voir leurs perfides intentions par une politique cauteleuse, Napoléon dit à Caulaincourt le 2 juillet 1813 : « Nous sommes des imbéciles, de grands enfants qui jouons à la chapelle... Les alliés ne veulent pas traiter. Ils ont mis en oubli ma conduite envers eux à Tilsit...

Je pouvais les écraser alors, et j'ai été magnanime... Ma clémence a été de la niaiserie... Un écolier eût été plus habile que moi ; il aurait mieux profité des enseignements de l'histoire, il aurait su que ces races dégénérées n'ont ni foi ni loi !... »

Le 22 juillet 1807, Napoléon signa, à Dresde, le statut constitutionnel du duché de Warsovie ; le 20 novembre Frédéric-Auguste vint visiter Warsovie, où il publia plusieurs décrets servant de développement au statut. Le nouveau gouvernement consacra tous ses soins à l'armée; la conscription fut décrétée le 9 mai 1808, et une magnifique armée fut organisée par les soins de Poniatowski et de Dombrowski. Malheureusement l'entrevue d'Erfurt en 1808 entre Napoléon et Alexandre eut un aussi fatal résultat que celle de Tilsit. Le tzar poussa Napoléon à la guerre d'Espagne, pour laisser la liberté à l'Autriche de préparer la guerre de 1809, et pour affaiblir le duché, il obtint que les plus beaux régiments Polonais, connus depuis sous le nom des *légions de la Wistule*, seraient envoyés en Espagne. C'est dans cette guerre que les chevau-légers polonais de la garde impériale acquirent une réputation qui alla toujours grandissant jusqu'à l'année 1815, c'est-à-dire jusqu'à la journée de Waterloo !

Napoléon entrant en personne en Espagne avait hâte d'arriver le plus tôt possible à Madrid. Deux routes l'y conduisaient de Burgos, l'une par Valladolid, l'autre par Somo-Sierra ; il suivit cette dernière. En arrivant au pied de Somo, l'infanterie et l'artillerie françaises engagèrent en vain un combat ; alors Napoléon voulut examiner par lui-même la position. Les soldats du maréchal Victor, duc de Bellune, se serraient en masse derrière une saillie, prêts à s'élancer dans la direction de la grande route ; le maréchal attendait que le 9e léger, les 86e et 24e de ligne qui commençaient à gravir les hauteurs de droite et de gauche en eussent atteint et suivi les crêtes, déposté les tirailleurs ennemis et attaqué de plein pied la masse espagnole sur sa position principale. Mais Napoléon, soit mépris des forces espagnoles, soit impatience, ne voulait pas attendre. Il était alors arrêté hors de la route au pied du versant gauche de l'espèce de vallée qui précède la Somo-Sierra, et dans cette position, il était exposé au feu des tirailleurs espagnols. Le colonel Piré, attaché à l'état-major d'Alexandre-Berthier, prince de Neufchâtel, fut envoyé en reconnaissance avec un escadron des chasseurs à cheval de la garde, eut quelques hommes tués, et revint en pensant que la position était inabordable de front pour la cavalerie ; il envoya

donc un officier à Napoléon pour lui dire que sur ce point la charge était impossible.

A cette nouvelle, l'empereur irrité frappa sur le pommeau de sa selle en s'écriant : *Impossible! impossible ! je ne connais pas ce mot-là !... Eh bien, que les Polonais fassent la charge, il n'y a rien d'impossible pour eux !* Le général Wattier, qui était auprès de lui, chercha à le calmer, en lui faisant observer « que l'infanterie du duc de Bellune, montant sur les flancs de la route, allait ébranler l'ennemi et attirer ses feux : qu'alors on pourrait l'attaquer de front et qu'il ne perdrait rien pour attendre. Mais Napoléon continuait à s'agiter sur son cheval, et reprit avec l'accent de la colère : « *Impossible! impossible! je ne connais pas ce mot-là ! Quoi! ma garde arrêtée devant des Espagnols, devant des bandes de paysans armés !* » En ce moment, quelques balles sifflèrent près de lui, et, par un mouvement naturel, plusieurs officiers français s'avancèrent pour l'en préserver. Le major Philippe de Ségur était un de ces officiers. Napoléon l'ayant remarqué lui dit : « Allez donc, Ségur, partez, faites charger les Espagnols par les Polonais ! » Le major part à l'instant, arrive auprès du 3e escadron de chevau-légers polonais, de service ce jour-là près de la personne de l'empereur, et dit qu'il faut charger sur-le-champ et à fond; mais le colonel Piré l'interrompit par ces mots : « C'est impossible ! » Le major Ségur réplique qu'on avait prévenu l'empereur, mais qu'il n'en croyait rien; et Piré s'écrie : « Viens-y donc seul avec moi, et vois si le diable, tout fait au feu qu'il est, pourrait mordre dessus ! » En effet, 13,000 Espagnols étaient placés sur cet amphithéâtre de façon qu'aucun bataillon n'était masqué par l'autre, et que seize canons placés aux quatre batteries différentes étaient disposés à faire un feu croisé. Il y avait sur ce seul point quarante mille coups de fusils et quarante coups de canon à recevoir par minute. Les Polonais n'étaient pas encore armés de lances, Napoléon n'en voulait pas, et ce ne fut qu'à la fin de 1809, après la bataille de Wagram, qu'ils reçurent cette arme; ils n'avaient donc à Somo-Sierra que leurs sabres et leurs excellents chevaux polonais.

Le 3e escadron polonais avait pour commandant Stokouwski, mais il était absent; ce fut Jean Kozietulski, chef du 2e escadron, qui se mit à la tête du 3e, et prononça ces mots : « Compatriotes! c'est la première fois que nous combattons sous les yeux de l'empereur; mais ici, comme partout ailleurs, nous combattons pour la régénération de notre patrie. En avant donc! vive la Pologne! vive l'empereur, notre libérateur ! »

L'escadron s'élance sans aucune hésitation, répète les cris de *vive la Pologne ! vive l'empereur !* Les premières files sont renversées par les balles et les boulets ; mais les Polonais sabrent les canonniers espagnols, et ne leur laissent pas le temps de recharger leurs pièces. Le manteau de Kozietulski est criblé de balles, mais il est sauvé par miracle pendant que tous les officiers sont tués et l'escadron décimé. André Niegolewski, le dernier officier survivant, s'empare de la dernière batterie, mais il reçoit onze blessures de balles et de baïonnette. En ce moment, l'infanterie française du duc de Bellume atteint les sommets des parois latérales du défilé, et la victoire est complète. Les autres chevau-légers et les chasseurs de la garde surviennent, mais la besogne la plus difficile était accomplie par le seul 3e escadron polonais. Les Espagnols se sauvèrent dans toutes les directions, et on les poursuivit jusqu'à Madrid.

Napoléon radieux suivit immédiatement les Polonais en répétant à plusieurs reprises : « N'avais-je pas raison de dire qu'il n'était rien d'impossible aux Polonais ! » Entouré de son état-major, il ôta son chapeau devant les morts et les survivants, en disant : *Honneur aux braves !* Parmi les décorations qu'il distribua, celle qu'il donna à André Niegolewski était des mieux méritées. Les maréchaux, les généraux, les officiers français s'empressèrent de complimenter les Polonais, et les soldats les embrassaient cordialement. Dès cet instant, les chevau-légers polonais furent comptés parmi les régiments les plus braves de la vieille garde (1).

(1) Deux ouvrages publiés en 1856 par deux officiers supérieurs, témoins et acteurs de ces événements, renferment des détails intéressants relatifs aux guerres de l'empire. Le premier a pour titre: *Les Polonais à Somo-Sierra en Espagne en 1808 : rectifications relatives à l'attaque de Somo-Sierra, décrite par les historiens français MM. Adolphe Thiers et Eugène Fieffé ; suivies des opinions de Napoléon Ier sur la Pologne, émises à Saint-Hélène.* Par André NIEGOLEWSKI. Le second est intitulé : *La Pologne et les Polonais défendus contre les erreurs et les injustices des écrivains français MM. Thiers, Ségur, Lamartine.* Par le général Joseph Comte ZALUSKI. Il est à désirer que plusieurs autres Polonais qui ont survécu à ces événements, veuillent bien imiter un si noble et patriotique exemple, en publiant leurs souvenirs, en transmettant ainsi des matériaux pour les historiens polonais et français, présents et futurs.

*

CHAPITRE III

Campagne d'Allemagne et de Pologne en 1809. — Victoires des Français et des Polonais sur les Autrichiens. — Traité de Schœnbrunn du 14 octobre 1809; les Polonais sont sacrifiés. — Campagne de Moskou en 1812. — La Pologne est encore une fois sacrifiée; joie d'Alexandre. — Retraite de Moskou; services rendus par les Polonais. — Campagne de 1813. — Mort de Joseph Poniatowski. — Campagne de 1814 et 1815. — Waterloo. — Création du royaume de Warsovie.

Ce que l'Angleterre, la Russie et l'Autriche avaient prémédité en 1808 devait s'accomplir en 1809. En effet, ces puissances voyant Napoléon occupé avec l'Espagne, voyant les meilleures troupes françaises et polonaises engagées dans ce pays, l'Autriche leva le masque de sa constante perfidie, et déclara la guerre à la France. Mais le génie de Napoléon sut remédier à tout; il quitte l'Espagne, ramene une partie de ses troupes, et avec lui les chevau-légers polonais, et à la suite de victoires plus admirables les unes que les autres, il occupe Vienne et écrase les Autrichiens à Eckmuhl, à Essling, à Raab, à Wagram.

A la même époque, l'archiduc Ferdinand d'Este envahit le duché de Warsovie, sans déclaration de guerre préalable. Joseph Poniatowski, ministre de la guerre et commandant en chef, n'avait que 15,000 Polonais à opposer à 40,000 Autrichiens. Il prit position à Raszyn, à quatre lieues de Warsovie. Une bataille sanglante fut livrée le 19 avril 1809; le brave Cyprien Godebski y mourut glorieusement. Trois fois les Autrichiens renouvelèrent en vain leurs attaques pour débusquer les Polonais; ceux-ci restèrent sur le champ de bataille jusqu'à dix heures du soir, mais il fallut songer au salut de la capitale.

A la suite d'une convention conclue avec l'archiduc, les Autrichiens occupèrent cependant Warsovie, et les Polonais, après avoir emporté toutes leurs munitions de guerre, s'établirent à Praga. Poniatowski porta son quartier général à Seroçk, et à la suite d'un conseil de guerre, les Polonais marchèrent vers le sud, et les plaines de Grochow, Radzymin, et surtout Gora sur la Wistule, furent témoins des succès qu'ils remportèrent sur les Autrichiens.

La victoire de Gora du 3 mai 1809, où Michel Sokolniçki et Julien Sierawski se couvrirent de gloire, ranima l'espoir des habitants de la Nouvelle-Galicie, envahie par l'Autriche depuis

1795. Dix jours après, le prince Joseph fit son entrée à Lublin Les forteresses de Zamosç et de Sandomir furent emportées par les Polonais. Le 28 mai Léopol, capitale de la Vieille-Galicie, envahie dès l'année 1772 par l'Autriche, retourna aux Polonais. L'occupation de cette province se fit au nom de Napoléon, et plusieurs nouveaux régiments s'organisèrent comme par enchantement.

Dans la Grande-Pologne, le général Dombrowski prit des mesures si énergiques, que les Autrichiens furent forcés de chercher leur salut dans la fuite, et abandonnèrent même Warsovie dans la nuit du 1er au 2 juin; leur retraite fut tellement subite, qu'ils n'eurent pas le temps de relever leurs postes : les femmes de la halle les désarmèrent le lendemain. Les dames polonaises quittèrent alors le deuil, qu'elles avaient porté constamment pendant les quarante jours de l'occupation de Warsovie par l'ennemi. Le 8, le conseil d'État et celui des ministres rentrèrent dans la capitale.

Après ces événements, les Autrichiens pensaient à s'assurer une retraite en Hongrie et se sauvaient dans toutes les directions. Le prince Joseph entra à Krakovie le 15 juillet. L'avant-garde polonaise s'était déjà portée sur la route de Vienne, pour donner la main aux Français, et écraser complétement les Autrichiens, lorsque arriva la nouvelle de l'armistice signé à Znaïm le 12 juillet, entre Napoléon 1er et François 1er, armistice fatal, parce qu'il sauvait l'Autriche!

Stanislas-Nalencz Malachowski et Ignace Potoçki se rendirent sur-le-champ à Vienne pour plaider la cause de leur patrie; mais le traité de Schoœbrunn du 14 juillet 1809 fut conclu aux dépens des Polonais, et on leur arracha Léopol et toute la Galicie. Le tzar Alexandre, le prétendu allié de la France à cette époque, obtint pour lui l'arrondissement de Tarnopol : ainsi s'accomplit *le cinquième partage* de la Pologne! Le duché de Warsovie s'agrandissait, il est vrai, de deux millions d'habitants; mais il pouvait et devait s'agrandir de cinq millions de plus! Malgré ces appauvrissements, le duché put encore lever une armée de 60,000 hommes, car aucun sacrifice ne coûtait aux Polonais pour la régénération de la patrie.

De pareilles espérances saluaient le commencement de l'année 1812. L'Europe entière se préparait à des événements décisifs, et dans le conflit qui allait surgir, l'attention se tournait particulièrement vers la Pologne. Les Polonais devaient croire au rétablissement de leur patrie, et la force des choses devait ame-

ner Napoléon à réparer les fautes de 1797, 1800, 1805, 1807 et 1809.

Napoléon quitta Paris animé d'excellentes intentions pour la Pologne ; mais à Dresde, l'Autriche et la Prusse traversèrent ces intentions, et Napoléon fléchit. Au lieu de passer par Warsovie, il prit la route de Kœnigsberg. Au moment de franchir le Niémen, il déclara que ses armées entraient sur un *territoire ennemi*. Les Litvaniens furent atterrés de cette déclaration, et cependant une *confédération générale du royaume de Pologne*, formée à Warsovie le 26 juin 1812, et présidée par Adam-Kasimir Czartoryski, avait envoyé une députation à Napoléon, qui se trouvait à Wilno. L'empereur fit le 14 juillet une réponse décourageante; alors le désespoir des Polonais et des Litvaniens fut d'autant plus grand, qu'ils apprirent la joie que ressentit Alexandre en lisant le discours de Napoléon. En effet, après cette lecture, le tzar s'écria : « Maintenant je suis tranquille, et la Russie est sauvée ! » Malgré ce grave échec, les Polonais ne reculèrent devant aucun sacrifice ; ils mirent sur pied 96,000 hommes: de nouveaux régiments se formaient en Litvanie, portant la suite des numéros des régiments du duché de Warsovie. Ils étaient commandés par Adam Biszpink, Alexandre Chodkiewicz, Antoine Chrapowicki, Stanislas Czapski, Konopka, Kosielski, Obuchowicz, Gabriel Oginski, Charles Przezdziecki, Raïecki, Michel Tyszkiewicz, Constantin Tyzenhauz, Rodolphe Tyzenhauz, Joseph Wawrzecki. Le général Romuald Giédroyç, ce digne vétéran de la confédération de Bar et de l'insurrection de 1794, sous Kosciuszko, présidait à cette formation comme inspecteur et organisateur de toute la force armée. Les troupes nationales, sous les ordres de Poniatowski, combattirent vaillamment à Mohylew, à Smolensk, à Borodino, et entrèrent à Moskou, qui avait été jadis occupée à plusieurs reprises par les Polonais victorieux.

La question polonaise n'ayant pas eu sa solution logique, et Alexandre repoussant la paix, Napoléon dut opérer sa retraite. Dans ce désastre immense les Polonais ont multiplié les preuves de leur infatigable dévouement; la division Dombrowski arrêta Tschitschagoff à Boryssow, sans quoi le passage de la Berezyna aurait été infranchissable. Les Polonais seuls ramenèrent leur artillerie jusqu'à Warsovie.

Quand les trahisons de l'Autriche et de la Prusse eurent permis à la Russie d'envahir le duché de Warsovie, les trois puissances co-partageantes firent les offres les plus séduisantes à

Poniatowski, retiré à Krakovie, pour qu'il abandonnât la cause de la France; mais il refusa tout; et avec 15,000 Polonais il rejoignit Napoléon à Zittau. Ce corps, placé à l'avant-garde, et malgré ses pertes, avait encore à la bataille de Leipzig 8,000 combattants; mais après trois jours de combat sanglant, il fut réduit à 800 hommes. Le 16 octobre 1813, Napoléon fit annoncer que dans le but d'attacher plus étroitement Poniatowski aux destinées de la France, il le nommait maréchal de l'empire. Le 18 octobre, les Français commencèrent à se retirer. Napoléon fit venir successivement les chefs de corps pour leur donner des ordres définitifs. Poniatowski dépeint à l'empereur sa position, et dit que de huit mille hommes qu'il avait sous ses ordres, il ne lui en reste que 800. « Huit cents braves valent huit mille hom» mes! répondit précipitamment l'empereur; eh bien, c'est à » vous et aux vôtres, prince Poniatowski, que je confie le soin » de couvrir mon armée! » Et les Polonais, fidèles à l'honneur, remplirent cette suprême mission.

En quittant l'empereur, Poniatowski répète à ses soldats les paroles qu'il vient d'entendre et commence le combat. A ce moment Napoléon quitte la ville, franchit le pont de l'Elster, qu'on fait sauter derrière lui. Les Polonnais sont écrasés par les boulets ennemis. Poniatowski arrive sur les bords de la Pleisse; alors quelques voix lui crient de se conserver pour l'avenir, mais Poniatowski répond avec calme : « Dieu m'a confié l'honneur » des Polonais, c'est à lui seul que je le remettrai! » Sur ces entrefaites, il reçoit une balle dans la poitrine, et une autre au bras gauche ; cependant il franchit la Pleisse. Arrivé sur les bords de l'Elster, accompagné de son aide de camp Hippolyte de Bléchamp, ils se jettent tout deux dans la rivière, et les flots les engloutissent! Quelques jours plus tard, le corps du prince Joseph fut retrouvé. Transporté d'abord à Warsovie, ensuite à Krakovie, on le déposa auprès des cendres de Sobieski.

Les Polonnais prirent une part active à la campagne de 1814, et, à la suite du traité de Fontainebleau, un escadron polonais, commandé par le baron Paul Ierzmanowski, accompagna Napoléon à l'île d'Elbe.

Pendant que le congrès de Vienne se partageait l'Europe, Napoléon débarquait en France. Alors Alexandre créa le 3 mai 1815 un nouveau royaume de Pologne, essentiellement utile aux intérêts de la Russie ; c'était le duché de Warsovie mutilé, moins la république de Krakovie, les salines de Wiéliczka, que l'Autriche obtint, et le grand-duché de Posen envahi de nouveau par

la Prusse. Après ces actes iniques du *sixième* partage de la Pologne, le congrès de Vienne fut dissous et les armées de la coalition se ruèrent de nouveau contre la France. Napoléon dut encore les combattre; mais arriva la fatale bataille de Waterloo, où les Polonnais, fidèles jusqu'à l'infortune dans leur attachement pour la France, combattirent jusqu'à la dernière extrémité. Napoléon abdiqua et fut mené captif à Sainte-Hélène. Le 27 novembre 1815, Alexandre signa la charte constitionnelle, et le 24 décembre le royaume de Warsovie fut définitivement organisé.

CHAPITRE IV

Conduite des trois puissances copartageantes envers la Pologne de 1815 à 1830. — Influence des révolutions de Paris et de Bruxelles en 1830 sur la révolution de Warsovie du 29 novembre. — Les Polonais sauvent la France et la Belgique en brisant la coalition de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche. — Manifeste de la diète de Pologne du 20 décembre 1830.

En créant ce simulacre de royaume de Pologne, en l'annexant, *l'incorporant à jamais* à l'empire russe, du consentement des cabinets européens, Alexandre avait atteint le but suprême de sa politique. Mais si dans les relations extérieures il ajoutait à son titre d'*empereur* celui de *roi de Pologne*, à l'intérieur il s'en défendait, se nommait seulement *tzar de Pologne*, et dans l'énumération officielle de tous ses titres, celui de roi de Pologne était placé en troisième ligne, c'est-à-dire après les tzarats de Kasan, d'Astrakhan, et suivi des tzarats de Sibérie et de Khersonèse-Taurique. Et l'Europe laissa faire!...

Si les traités de Vienne relatifs à la Pologne avaient été exécutés loyalement par la Russie, la Prusse et l'Autriche, ce pays aurait pu encore espérer dans l'avenir ; mais malgré les promesses officielles des trois puissances copartageantes ces traités ont été violés dès les premiers jours de l'année 1816. Quant à Alexandre, il confia le pouvoir discrétionnaire des provinces polonaises à Nicolas Novossiltzoff, l'un des hommes les plus pervers, et au grand-duc Constantin Pavlovitsch, dont l'arbitraire monstrueux est connu de l'univers. Sous l'action délétère d'un pareil gouvernement, les Polonais donnaient au monde l'exemple de la concorde, de l'union et de la résignation, espérant que le jour de la réparation viendrait et qu'ils puniraient les forfaits des tzars et leurs violations des promesses pour le maintien de leur nationalité. Ces espérances qui germaient dans les cœurs des

Polonais, devinrent tout à coup plus vives par les révolutions de Paris et de Bruxelles qui éclatèrent en 1830. Mais bientôt ils apprirent que Nicolas préparait une nouvelle coalition contre la France et contre la Belgique, et qu'à cet effet il faisait venir en Pologne des munitions de guerre, et donnait ordre à la banque de Warsovie de tenir prêtes des sommes considérables. Malgré ces préparatifs belliqueux, Nicolas était dans la perplexité : l'armée polonaise était forte de 40,000 hommes ; mais pouvait-il la lancer contre les deux pays en révolution, ou devait-il la laisser en Pologne pendant que la Russie, la Prusse et l'Autriche se dirigeraient vers le Rhin et l'Escaut? Le tzar se trouvait entre deux écueils également dangereux : ou de voir les Polonais passer du côté des Français, ou de voir la Pologne se soulever derrière lui; il fut donc décidé qu'on disséminerait l'armée polonaise parmi les troupes de la coalition. Après cette résolution. Nicolas ordonna à Diebitsch d'exécuter cette mesure pour le 15 décembre 1830; mais le désespoir des Polonais devança cet ordre, et le 29 novembre 1830 la révolution éclata à Warsovie. Novossiltzoff et Constantin se sauvèrent lâchement. La jeunesse civile et militaire accomplit cette grande œuvre, et laissa aux plus expérimentés la direction de la révolution. Peu de jours après, la diète se réunit, déclara la révolution *nationale,* et dressa le 20 décembre 1830 un manifeste.

Nous donnons cette pièce remarquable, comme suite des manifestes précédents, à commencer par celui d'Étienne Batory, de 1579. Si quelques illusions restaient encore sur les intentions de la Russie, elles ne seraient plus possibles à la lecture de ces actes. Mais si la volonté du mal est immuable chez les tzars, le patriotisme des Polonais est impérissable, et on les trouve toujours sur la brèche pour la défense de leurs droits! Voici le manifeste du 20 décembre 1830 :

« Lorsqu'une nation, jadis libre et puissante, se voit forcée, par l'excès de ses maux, d'avoir recours au dernier de ses droits, au droit de repousser l'oppression par la force, elle se doit à elle-même, elle doit au monde de divulguer les motifs qui l'ont amenée à soutenir, les armes à la main, la plus sainte des causes. Les chambres de la Diète ont senti cette nécessité, et, en adoptant l'esprit de la révolution du 29 novembre, en la reconnaissant nationale, elles ont résolu de justifier cette mesure aux yeux de l'Europe.

» On ne connaît que trop les infâmes machinations, les viles calomnies, les violences ouvertes et les trahisons secrètes qui ont accompagné les trois démembrements de l'ancienne Pologne;

l'histoire, dont ils sont devenus la propriété, les a flétris du sceau du crime politique. Le deuil solennel que cette violence a répandu dans tout le pays a été religieusement gardé sans interruption, l'étendard sans tache n'a jamais cessé de flotter à la tête de la vaillante armée ; et, dans son émigration militaire, le Polonais, transportant de pays en pays ses dieux pénates, criait vengeance contre leur violation, se laissant bercer par cette noble illusion qui, comme chaque grande pensée, n'a pas été déçue, il croyait, en combattant pour la cause de la liberté, combattre aussi pour sa propre patrie.

» Elle s'est relevée, cette patrie; et, quoique restreinte dans ses limites étroites, la Pologne a recu des mains du héros du siècle sa langue, ses droits, ses libertés, dons précieux relevés encore par de plus grandes espérances. Depuis ce moment sa cause est devenue la nôtre, notre sang est devenu sa propriété; et lorsque ses alliés et le ciel même l'abandonnèrent, persévérant dans leur fidélité, les Polonais partagèrent les désastres du héros, et cette chute commune d'un grand homme et d'une nation malheureuse arracha l'estime involontaire aux vainqueurs eux-mêmes.

» Ce sentiment avait produit une impression trop vive, les souverains de l'Europe avaient promis, au milieu des combats, d'une manière trop solennelle, de donner au monde une paix durable, pour qu'en se partageant encore une fois nos dépouilles, le congrès de Vienne ne fît au moins en sorte d'adoucir les nouveaux outrages faits aux Polonais. Une nationalité et une liberté de commerce réciproque furent garanties à toutes les parties de l'ancienne Pologne, et celle que la lutte européenne avait trouvée indépendante, morcelée de trois côtés, reçut le titre de royaume, et fut mise sous la domination immédiate de l'empereur Alexandre, avec une charte séparée et la faculté d'être agrandie. En exécution de ces stipulations, il donna une constitution libre au royaume, et fit entrevoir aux Polonais soumis à la domination russe l'espérance de se voir réunis sous peu à leurs frères. Ces dons, toutefois, n'étaient pas gratuits : il avait contracté des obligations antérieures envers nous ; de notre côté, nous avions fait des sacrifices. Avant et durant la lutte décisive, les brillantes promesses faites aux Polonais soumis au sceptre d'Alexandre, et les soupçons élevés sur les intentions de Napoléon, avaient empêché plus d'un Polonais de se prononcer en sa faveur. En se proclamant roi de Pologne, l'empereur de Russie avait été seulement fidèle à ses promesses. Mais cette nationalité, ces libertés qui devaient être le garant de la paix de l'Eu-

rope, on nous les a fait acheter au prix de notre indépendance, cette première condition de l'existence politique des nations, comme si une paix durable pouvait reposer sur l'asservissement d'une population de seize millions d'habitants; comme si les annales du monde ne nous apprenaient pas qu'après des siècles d'intervalle, les nations soumises parviennent à recouvrer l'indépendance à laquelle le Créateur Suprême les a appelées de tout temps, en les séparant des autres nations par leur langue et leurs coutumes ; comme si cette leçon était perdue pour les gouvernements, que les peuples opprimés deviennent les alliés naturels de quiconque s'élève contre leurs oppresseurs.

» Mais ces conditions imposées arbitrairement n'ont pas même été remplies ; les Polonais n'ont pas tardé à se convaincre que cette nationalité et ce titre de Pologne donné au royaume par l'empereur de Russie n'étaient qu'une amorce jetée à leurs frères, soumis à d'autres États, qu'une arme offensive contre ces mêmes États, et qu'une vaine chimère pour ceux auxquels ils avaient été garantis. Ils se sont convaincus qu'à l'abri de ces noms sacrés on voulait réduire la nation à un abaissement, à une dégradation servile, et faire peser sur elle tous les fléaux qu'entraînent un long despotisme et la perte de la dignité de l'homme. Les mesures prises contre l'armée ont dévoilé pour la première fois ce plan mystérieux. Les outrages les plus sensibles, les peines les plus infamantes, les persécutions les plus recherchées, ordonnées par le commandant en chef sous prétexte de maintenir la discipline, tout avait pour but de détruire ce noble sentiment d'honneur, cette dignité nationale qui caractérisaient nos troupes. Les fautes les plus légères comme les plus graves, la seule prévention de culpabilité, considérées comme des crimes contre la discipline, et l'influence arbitraire du commandant en chef sur les conseils de guerre, rendaient ce dernier maître absolu de la vie et de l'honneur de chaque militaire. La nation a vu avec indignation des arrêts de ce conseil cassés plusieurs fois jusqu'à ce qu'enfin ils eussent atteint le degré de sévérité qu'on leur avait tracé. Beaucoup ont donné leur démission ; beaucoup, insultés personnellement par le commandant en chef, ont lavé dans leur propre sang l'outrage qu'on leur avait fait, pour montrer que ce n'était pas le manque de courage, mais bien la crainte de compromettre l'avenir de la patrie, qui avait retenu leur bras vengeur.

» La première diète du royaume, et le renouvellement solennel de la promesse que les bienfaits de notre constitution s'é-

tendraient à nos frères, qui devaient être réunis à nous, réveillèrent les espérances éteintes, et firent régner dans les chambres la modération, but unique de ces promesses. La liberté de la presse, la publicité des délibérations ne furent tolérées que tant que se firent entendre les hymnes de reconnaissance élevés par un peuple subjugué en l'honneur de son puissant conquérant; mais lorsque, après la diète, on se livra dans les journaux à l'examen et à la discussion des affaires publiques, on introduisit aussitôt la censure la plus sévère; et, après la diète suivante, qui s'était proposé le même but que la première, on persécuta les représentants de la nation pour les opinions qu'ils avaient émises dans les chambres. Les États constitutionnels de l'Europe s'étonneront lorsqu'ils apprendront des circonstances qu'on leur a soigneusement cachées; lorsqu'ils verront, d'une part, l'usage modéré qu'ont fait les Polonais de leur liberté, la vénération qu'ils avaient pour leur souverain, sa religion, ses coutumes, toujours respectées dans leurs discours; et, de l'autre, la mauvaise foi d'une autorité qui, non contente de les dépouiller de leurs droits, ose encore imputer l'horreur de cette violation à la liberté effrénée d'un peuple malheureux.

» La réunion sur une seule tête des couronnes d'autocrate et de roi constitutionnel était une de ces monstruosités politiques qui ne peuvent exister longtemps. Chacun prévoyait que le royaume de Pologne devait être pour la Russie un germe d'institutions libérales, ou succomber sous la main de fer de ses despotes. Cette question fut bientôt résolue. Il paraît que l'empereur Alexandre avait cru un moment pouvoir concilier toute l'étendue de son pouvoir despotique avec la popularité de nos lois libérales, et s'assurer par là une nouvelle influence sur les affaires de l'Europe. Mais il se convainquit bientôt que la liberté ne saurait jamais s'avilir jusqu'à devenir l'instrument aveugle du despotisme, et dès-lors, au lieu d'en être le défenseur, il en devint le persécuteur. La Russie perdit toute espérance de voir un jour alléger par son souverain le joug qui pesait sur elle, et la Pologne devait être successivement dépouillée de tous ses priviléges. On ne tarda pas à mettre ce dessein à exécution. L'instruction publique fut corrompue : on organisa un système d'obscurantisme; on enleva au peuple tout moyen d'instruction; à un palatinat entier, sa représentation dans le conseil; aux chambres, la faculté de voter pour le budget; on imposa de nouvelles charges, on créa des monopoles propres à tarir la source des richesses nationales; et le trésor, grossi par ces

mesures, devint la pâture d'une valetaille salariée, d'infâmes agents provocateurs et de vils espions. Au lieu des épargnes que la nation avait si souvent sollicitées, on augmentait continuellement d'une manière scandaleuse les pensions des employés, on y ajoutait d'énormes gratifications, on créait de nouvelles places, le tout dans l'unique but d'augmenter le nombre des satrapes du gouvernement.

» La calomnie, l'espionnage avaient pénétré jusque dans l'intérieur des familles, y avaient infecté de leur venin la liberté de la vie domestique, et l'antique hospitalité des Polonais était devenue un piége pour l'innocence. La liberté individuelle, solennellement garantie, était violée ; les prisons encombrées ; des conseils de guerre, nommés pour prononcer dans des cas civils, soumettaient à des peines infamantes des citoyens dont toute la faute était d'avoir voulu soustraire à la corruption l'esprit et le caractère de la nation. C'est en vain que quelques autorités et les représentants du peuple traçaient au roi le tableau des abus commis en son nom ; non-seulement ces abus n'étaient point réprimés, mais encore la responsabilité des ministres et des autorités administratives était paralysée par l'action immédiate du frère de l'empereur, et par l'effet du pouvoir discrétionnaire qui lui était confié. Cette autorité monstrueuse, source des plus grands abus qui puissent blesser la dignité personnelle de chaque individu, était devenue si frénétique, qu'elle osait faire comparaître devant elle, pour les accabler d'outrages, des citoyens de toutes conditions, et qu'elle allait même jusqu'à les assujettir publiquement à des travaux déshonorants et réservés aux forçats ; comme si la Providence, en lui permettant de mettre le comble aux outrages faits à la nation, destinait cette même autorité à être l'instrument de notre soulèvement.

» Après tant d'affronts, après une violation si manifeste des garanties jurées, violation qu'aucun gouvernement légitime, dans aucun pays civilisé, ne se serait permise impunément, et qui, à plus forte raison, peut justifier notre soulèvement contre une autorité imposée par la force, qui ne pensera que cette autorité a rompu toute alliance avec la nation, qu'elle a fait peser sur elle le joug de l'esclavage, qu'elle lui a donné le droit de rompre à chaque instant ses chaînes, et d'en forger des armes ? Le tableau de nos désastres et de ceux de nos frères peut être superflu ; mais la vérité nous défend de l'omettre.

» Les provinces anciennement incorporées à la Russie non-seulement ne furent point réunies au royaume, non-seulement

nos anciens frères n'ont point été admis à la jouissance des institutions libérales stipulées par le congrès de Vienne ; bien au contraire, les souvenirs nationaux éveillés en eux, d'abord par des promesses, par des encouragements, puis par une longue attente, devinrent un crime d'État, et le roi de Pologne fit poursuivre, dans les anciennes provinces de cet État, des Polonais qui avaient osé s'appeler Polonais. — La jeunesse des écoles fut particulièrement en butte aux persécutions : on arrachait de jeunes enfants du sein de leurs mères, on transportait en Sibérie les rejetons des premières familles, ou bien on les faisait entrer dans les rangs d'une soldatesque corrompue. Dans les actes administratifs et dans l'instruction publique, la langue polonaise fut supprimée ; des oukases anéantissaient les tribunaux et le droit civil polonais ; les abus de l'administration réduisaient à la misère les propriétaires fonciers, et, depuis l'avènement de Nicolas au trône, cet état de choses avait été toujours en empirant, et l'intolérance mettait tout en œuvre pour extirper le rit grec uni, et subjuguer de plus en plus le catholicisme.

» Dans le royaume, bien qu'aucune des libertés garanties par la constitution ne fût observée, ces libertés supprimées de fait n'existaient pas moins de droit ; c'était justement cette existence de droit qu'il fallait saper. Alors on vit paraître cet article additionnel à la constitution, qui, affichant une sollicitude spécieuse pour le maintien de la charte, détruisait une de ses principales dispositions, en enlevant aux chambres la publicité de leurs délibérations et l'appui de l'opinion publique, et qui devait surtout consacrer le principe qu'il est permis de morceler à son gré le pacte fondamental, et par cela même d'abolir en entier la charte, comme il en avait aboli un article. C'est sous ces auspices que fut convoquée la diète de 1825, d'où l'on chercha, par tous les moyens, à écarter les plus intrépides défenseurs de nos libertés. Un nonce, qui venait prendre part à nos délibérations, fut enlevé de vive force, et, entouré de gendarmes, il fut retenu captif pendant cinq ans, jusqu'au moment où la révolution a éclaté. — Privée de ses forces, close, menacée de perdre la charte, séduite par les nouvelles promesses qu'on lui fit de réunir au royaume les anciennes provinces polonaises, la diète de 1825 suivit l'exemple de celle de 1818 ; mais ces promesses restèrent encore sans effet, et les pétitions qui sollicitaient le recouvrement de nos libertés furent repoussées.

» L'indignation générale des gens de bien, l'exaspération de la nation entière amenaient depuis longtemps l'orage, dont l'ap-

proche commençait à se manifester lorsque la mort d'Alexandre, l'avénement de Nicolas au trône, et le serment qu'il fit de maintenir la constitution, semblèrent nous promettre la cessation des abus et le retour de nos libertés. Cette espérance fut bientôt déçue; car, non-seulement les choses restèrent dans leur ancien état, mais même la révolution de Pétersbourg servit de prétexte pour emprisonner et soumettre à des enquêtes les citoyens les plus distingués du sénat, de la chambre des nonces, de l'armée et des autres classes. En peu de temps, les prisons de la capitale furent encombrées; tous les jours de nouveaux édifices étaient destinés à recevoir des milliers de victimes, transportées de toutes les parties de l'ancienne Pologne, de celles même soumises aux gouvernements étrangers. — Sur le sol natal de la liberté on introduisit des tortures qui font frémir l'humanité, et la mort ou le suicide diminuait toujours le nombre des malheureuses victimes, quelquefois oubliées dans des cachots étroits et humides. Au mépris de toutes les lois, on créa un *comité d'enquête* composé de Russes et de Polonais, en grande partie militaires, qui, par la prolongation des tortures, par des promesses de pardon et des interrogatoires insidieux, ne cherchaient qu'à arracher aux prévenus l'aveu d'un crime imaginaire. — Ce ne fut qu'après une détention d'un an et demi que fut établie la haute cour nationale; car puisque, au mépris de toutes les lois, on avait commis le crime de prolonger les emprisonnements, au point que plusieurs victimes y avaient trouvé la mort, il fallait nécessairement rendre cette mesure légale. La conscience du sénat trompa cette attente, et les prévenus qui gémissaient depuis deux ans dans les cachots furent, presque à l'unanimité, reconnus innocents du crime d'État. Cet arrêt fit disparaître dès lors toute différence entre les prévenus et les juges; les premiers, malgré la sentence qui proclamait leur innocence, loin d'être élargis, furent transférés à Saint-Pétersbourg, où ils eurent à gémir dans les cachots des forteresses, et jusqu'ici ils ne sont pas tous rendus à leurs familles; les seconds furent retenus pendant près d'une année à Warsovie, pour s'être montrés juges indépendants. On arrêta la publication et l'exécution de la sentence, qu'on soumit à l'examen des autorités administratives; et quand enfin, par un reste d'égards pour l'Europe, on se vit forcé de la publier, un ministre porta l'audace jusqu'à dégrader la majesté nationale en réprimandant, au nom du souverain, la plus haute magistrature de l'État dans l'exercice de sa plus haute attribution.

» C'est après de tels actes que l'empereur Nicolas résolut de se faire couronner roi de Pologne. Les représentants de la nation, convoqués, furent les témoins muets de cette cérémonie et des nouveaux serments qui furent bientôt encore violés ; car aucun abus ne fut supprimé, pas même le pouvoir discrétionnaire. — Le jour même du couronnement, le sénat fut rempli de nouveaux membres qui ne possédaient point les qualités requises par la constitution, unique garantie de l'indépendance de leurs votes. Un emprunt illégal et l'aliénation des domaines nationaux avaient pour but de mobiliser et de rendre disponibles les immenses propriétés foncières de l'État ; mais la Providence a voulu que les sommes considérables provenant de l'exécution partielle de ce plan fussent soustraites à la dilapidation pour servir aujourd'hui à l'armement de notre nation.

» Enfin, la dernière consolation qui, sous le règne d'Alexandre, faisait supporter aux Polonais leur infortune, l'espérance de se voir réunis à leurs frères, leur fut enlevée par l'empereur Nicolas. Dès ce moment, tous les liens furent rompus ; le feu sacré, qu'il était défendu depuis longtemps d'allumer sur les autels de la patrie, couvait secrètement dans les cœurs des gens de bien. Une seule pensée leur était commune : qu'il ne leur convenait pas de supporter plus longtemps un tel asservissement ! Mais c'est l'autorité elle-même qui a rapproché le moment de l'explosion. — A la suite de bruits qui se confirmaient de plus en plus au sujet d'une guerre contre la liberté des peuples, des ordres furent donnés pour mettre sur pied de guerre l'armée polonaise, destinée à une marche prochaine, et, à sa place, les armées russes devaient inonder le pays ; les sommes considérables provenant de l'emprunt et de l'aliénation des domaines nationaux, mises en dépôt à la banque de Warsovie, devaient couvrir les frais de cette guerre meurtrière pour la liberté. Les arrestations recommencèrent ; chaque moment était précieux ; il y allait de notre armée, de notre trésor, de nos ressources, de notre honneur national, qui se refusait à porter aux autres peuples des fers dont il a lui-même horreur, et à combattre contre la liberté de ses anciens compagnons d'armes. Chacun partageait ce sentiment, mais le cœur de la nation, le foyer de l'enthousiasme, cette intrépide jeunesse de l'école militaire et de l'université, ainsi qu'une grande partie de la brave garnison de Warsovie et beaucoup de citoyens, résolurent de donner le signal du soulèvement. Une étincelle électrique embrasa dans un moment l'armée, la capitale, tout le pays. La nuit du 29 novembre fut

éclairée par les feux de la liberté ; dans un seul jour, la capitale délivrée ; dans quelques jours, toutes les divisions de l'armée unies par la même pensée ; les forteresses occupées, la nation armée, le frère de l'empereur se reposant avec les troupes russes sur la générosité des Polonais, et ne devant son salut qu'à cette seule mesure : voilà les actes héroïques de cette révolution, noble et pure comme l'enthousiasme de la jeunesse qui l'a enfantée.

» La nation polonaise s'est relevée de son abaissement et de sa dégradation avec la ferme résolution de ne plus se courber sous le joug de fer qu'elle vient de briser, et de ne déposer les armes de ses ancêtres qu'après avoir reconquis son indépendance et sa puissance, seule garantie de ses libertés ; qu'après s'être assuré la jouissance de ces mêmes libertés, qu'elle réclame par un double droit comme un héritage honorable de ses pères, comme un besoin pressant du siècle ; enfin, qu'après s'être réunie à ses frères, soumis au joug du cabinet de Pétersbourg, les avoir délivrés et les avoir fait participer à ses libertés et à son indépendance.

» Nous n'avons été influencés par aucune haine nationale contre les Russes, qui, comme nous, sont d'origine slave ; au contraire, dans les premiers moments, nous nous plaisions à nous consoler de la perte de notre indépendance, en pensant que, bien que notre réunion sous un même sceptre fût nuisible à nos intérêts, elle pourrait néanmoins faire participer une population de quarante millions d'hommes à la jouissance des libertés constitutionnelles, qui, dans tout le monde civilisé, étaient également devenues un besoin pour les gouvernants comme pour les gouvernés.

» Convaincus que notre liberté et notre indépendance, loin d'avoir jamais été hostiles vis-à-vis des États limitrophes, ont, au contraire, servi, dans tous les temps, d'équilibre et de bouclier à l'Europe, et peuvent lui être aujourd'hui plus utiles que jamais, nous comparaissons en présence des souverains et des nations avec la certitude que la voix de la politique et de l'humanité se feront également entendre en notre faveur.

» Si même, dans cette lutte, dont nous ne nous dissimulons pas les dangers, nous devions combattre seuls pour l'intérêt de tous, pleins de confiance en la sainteté de notre cause, en notre propre valeur et en l'assistance de l'Éternel, nous combattrons jusqu'au dernier soupir pour la liberté ! — Et si la Providence a destiné cette terre à un asservissement perpétuel, si, dans

cette dernière lutte, la liberté de la Pologne doit succomber sous les ruines de ses villes et les cadavres de ses défenseurs, notre ennemi ne régnera que sur des déserts, et tout bon Polonais emportera en mourant cette consolation, que, si le Ciel ne lui a pas permis de sauver sa propre patrie, il a du moins, par ce combat à mort, mis à couvert pour un moment les libertés de l'Europe menacée. »

Les vérités prophétiques du manifeste rappelaient les mots des antiques victimes menées aux cirques de Rome, et qui disaient aux Césars : *Morituri te salutant* : ceux qui vont mourir te saluent ! Les sentiments des Polonais furent compris des nations de l'Europe, mais les cabinets qui auraient dû seconder la Pologne restèrent sourds à l'appel d'un peuple ami.

Pendant que le tzar Nicolas repoussait tout accommodement, et se refusait à toute concession, les cabinets européens, pour couvrir leur pusillanimité, disaient aux Polonais qu'il n'y avait pas moyen de les secourir, car on ne pouvait pas négocier avec une nation en puissance d'un roi qui en même temps était empereur de Russie ; mais que, si la Pologne devenait indépendante, sa position serait plus nette, et qu'alors on pourrait intervenir. En conséquence du refus de Nicolas et des encouragements venus de l'Occident, les Polonais déclarèrent la déchéance des tzars du trône de Pologne, et cette auguste et nationale résolution fut proclamée par la diète tout entière, composée de sénateurs-palatins, sénateurs-castellans, évêques-sénateurs, nonces terriens des districts, et députés des villes et arrondissements de chaque palatinat.

Voici l'acte de cette déchéance, sanctionné à Warsovie, dans la séance du 25 janvier 1831 :

« Les conventions les plus sacrées sont autant inviolables qu'elles sont mutuellement et fidèlement observées par les deux parties. Nos longues souffrances sont connues du monde entier. Les franchises jurées par deux souverains, violées tant de fois, délient en ce jour la nation polonaise de la fidélité qu'elle devait au monarque régnant. Les paroles de l'empereur Nicolas disent que le premier coup de canon que nous tirerons sera le signal de la destruction totale de la Pologne. Ces paroles, en nous ôtant tout espoir d'obtenir justice, ne nous laissent qu'un noble désespoir.

» En conséquence, le peuple polonais, représenté par la diète, déclare : qu'il est indépendant, et qu'il a le droit de disposer de la couronne en faveur de celui qu'il jugera digne de la porter,

et qui lui présentera les garanties les plus solennelles et les plus religieuses pour le maintien de la foi et du pacte jurés.

Adam Georges CZARTORYSKI, *sénateur-palatin, président le Sénat.*

Wladislas Rawicz OSTROWSKI, *nonce de Piotrkow, du palatinat de Kalisz, maréchal de la chambre des nonces.*

Julien-Ursin NIEMCEWICZ, *sénateur-castellan, secrétaire du sénat.*

Xavier CZARNOCKI, *député de Stanislawow, du palatinat de Mazovie, secrétaire de la chambre des nonces.*

AUGUSTOWSKI Jean, nonce de Dombrowa, du palatinat d'Augustow.
BACZYNSKI Cyprien, nonce de Sandomir, pal. de Sandomir.
BARTOCHOWSKI Kasimir, nonce d'Ostrzeszow, pal. de Kalisz.
BARZYKOWSKI Stanislas, nonce d'Ostrolenka, pal. de Ploçk.
BERNATOWICZ Alexandre, nonce de Jampol. pal. de Podolie.
BIEDRZYÇKI Xavier, député de Piotrkow, pal. de Kalisz.
BIELINSKI Jean-Wladislas, sénateur-castellan.
BIELSKI Ignace, nonce de Krasnostaw, pal. de Lublin.
BIENIEÇKI Louis, nonce de Wengrow, pal. de Podlaquie.
BIENKOWSKI Antoine, sénateur-castellan.
BIERNAÇKI Aloïs, député de Siéradz, pal. de Kalisz.
BNINSKI Alexandre, sénateur-castellan.
BREZA Eugène, nonce de Slonim, pal. de Grodno.
BRINKEN Joseph, député de Warsovie, pal. de Mazovie.
BRONIKOWSKI Adam, sénateur-castellan.
BUKOWSKI Jean, nonce d'Olkusz, pal. de Krakovie.
BYKOWSKI Antoine, nonce de Lomza, pal. d'Augustow.
CHARZEWSKI Jean, député de Warsovie, pal. de Mazovie.
CHELMIÇKI Vincent, nonce de Prasnysz, pal. de Ploçk.
CHOBRZYNSKI Albert, député d'Ostrolenka, pal de Ploçk.
CHODECKI Albert, député de Lenczyça. pal. de Mazovie.
CHOMENTOWSKI François, député de Sandomir. pal. de Sandomir.
CHRZANOWSKI Joseph, nonce de Tomaszow, pal. de Lublin.

Cieszkowski Paul, député de Krasnystaw, pal. de Lublin.
Cissowski Marian, nonce de Lipno, pal. de Ploçh.
Dembowski Léon, sénateur-castellan.
Dembowski Ignace-Ielita, député de Ploçk, pal. de Ploçk.
Deskur André, nonce de Kozienice, pal. de Sandomir.
Dolinski Félix, nonce de Krasnik, pal. de Lublin.
Dombrowski François, nonce de Lenczyça, pal. de Mazovie
Dziencielski Marcelin, évêque de Lublin, sénateur.
Faltz Ernest, député de Kalisz, pal. de Kalisz.
Floryanowicz Jean, député de Maryampol, pal. d'Augustow.
Frytsch Adam, député de Lublin, pal. de Lublin.
Gawronski Vincent, nonce de Kalwary, pal. d'Augustow.
Gliszczynski Antoine, sénateur-castellan.
Gliszczynski Jean-Nepomuç, nonce de Konin, pal. de Kalisz.
Godebski Xavier, nonce de Luçk, pal. de Wolynie.
Golynski Hyacinthe, nonce de Kamienieç, pal. de Podolie.
Gostkowski Joseph, nonce de Krakovie, pal. de Krakovie.
Gostkowski Michel, nonce de Stobniça, pal. de Krakovie.
Grabowski François, sénateur-palatin.
Gratkowski Jean, nonce de Konskié, pal. de Sandomir.
Grombczewski Paul, nonce de Pultusk, pal. de Plock.
Gumowski Félix, député de Lukow, pal. de Podlaquie.
Hlusznievicz Antoine, nonce de Boryssow, pal. de Minsk.
Jablonowski Joseph, nonce de Lubartow, pal. de Lublin.
Jablonowski Maximilien, sénateur-palatin.
Jablonski François, député d'Olkusz, pal. de Krakovie.
Jakszewicz Antoine, député de Kalisz, pal. de Kalisz.
Jasinski Théodore, nonce de Wlodawa, pal. de Podlaquie.
Jelowiçki Alexandre, nonce de Hayssyn, pal. de Podolie.
Jezierski Constantin, nonce de Blonié, pal. de Mazovie.
Jezierski Stanislas, nonce de Sienniça, pal. de Mazovie.
Jezierski Jean, nonce de Garwolin, pal. de Podlaquie.
Kaczkowski Stanislas, nonce de Sieradz, pal. de Kalisz.
Karwowski Jean-Joachim, nonce de Bialystok, pal. de Bialyttok.
Kaszyç Joseph, nonce de Nowogrodek, pal. de Grodno.
Kieniewicz Félix, nonce de Mozyr, pal. de Minsk.
Kisielniçki François, nonce de Biebrza, pal. d'Augustow.
Klimontowicz Jacques, député d'Augustow, pal. d'Augustow.
Kochanowski Michel, sénateur-castellan.
Kolysko Adam, nonce d'Upita, pal. de Wilno.
Kozlowski Gaëtan, député de Ploçk, pal. de Ploçk.

KOZMIAN Gaëtan, sénateur-castellan.
KRASINSKI Joseph, sénateur-castellan.
KRETKOWSKI Joseph, nonce de Kowal, pal. de Mazovie.
KRUSZEWSKI Antoine, député de Lomza, pal. d'Augustow.
KRUSZEWSKI Vincent, député de Seyny, pal. d'Augustow.
KRYSINSKI Dominique, député de Warsovie, pal. de Mazovie.
KUCZEWSKI Jean, député de Lublin, pal. de Lublin.
LEDOCHOWSKI Jean, nonce de Jendrzeïow, pal. de Krakovie.
LEDOCHOWSKI Joseph, nonce de Staszow, pal. de Sandomir.
LELEWEL Joachim, nonce de Zelechow, pal. de Podlaquie.
LEMPIÇKI Louis, sénateur-castellan.
LEWINSKI François-Xavier, sénateur-castellan.
LIBISZEWSKI Antoine, nonce d'Opatow, pal. de Sandomir.
LOPACINSKI Alexandre, nonce de Dzisna, pal. de Minsk.
LUBIENSKI Pierre, sénateur-castellan.
LUBIENSKI Thomas, sénateur-castellan.
LUBOMIRSKI Joseph, sénateur-castellan.
LUBOWIDSKI Joseph, député de Warsovie pal. de Mazovie.
LUNIEWSKI Victor, nonce de Szydlow, pal. de Krakovie.
LUSZCZEWSKI Adam, nonce de Sochaczow, pal. de Mazovie.
LUTOSTANSKI Louis, député de Warsovie. pal. de Mazovie.
MALACHOWSKI Gustave, nonce de Szydlowiec, pal. de Sandomir.
MALACHOWSKI Joseph, nonce de Radzyn, pal. de Podlaquie.
MALACHOWSKI Louis, sénateur-castellan.
MALACHOWSKI Stanislas, sénateur-castellan.
MALINOWSKI Jacques, nonce de Radomysl, pal. de Kiiovie.
MANUGIEWICZ Nicolas, évêque d'Augustow, sénateur.
MARKOWSKI Félix, nonce de Siedlcé, pal. de Podlaquie.
MAZURKIEWICZ André, député de Zamosc, pal. de Lublin.
MENCINSKI Albert, sénateur-castellan.
MIERZEIEWSKI Caliste, député de Biala, pal. de Podlaquie.
MIONCZYNSKI Ignace, sénateur-palatin.
MIONCZYNSKI Stanislas, député de Konin, pal. de Kalisz.
MODLINSKI Joseph, nonce de Radzieiow, pal. de Mazovie.
MORAWSKI Théophile, nonce de Kalisz, pal. de Kalisz.
MORAWSKI Théodore, député de Kalisz, pal. de Kalisz.
MOROZEWICZ Caliste, nonce de Lublin, pal. de Lublin.
MORZKOWSKI Augustin, député de Rawa, pal. de Mazovie.
MORZKOWSKI Ignace, nonce de Radomsko, pal. de Kalisz.
MOSTOWSKI Thadé, sénateur-palatin.
MOZALSKI Jean Kanty, député de Kielce, pal. de Krakovie.

Nakwaski François, sénateur-castellan.
Nakwaski Henri. nonce de Braçlaw, pal. de Podolie.
Niemcewicz Charles-Ursin, nonce de Brzesc-Litewski, pal. de Grodno.
Niemoiowski Bonaventure, nonce de Warta, pal. de Kalisz.
Niesiolowski Xavier, sénateur-castellan.
Nowakowski Stanislas, nonce de Stobniça, pal. do Krakovie.
Obniski François, député Siedlcé, pal. de Podlaquie.
Okençki Jacques, nonce de Rawa, pal. de Mazovie.
Olizar Narcisse, sénateur-castellan.
Ostrowski Albert, sénateur-castellan.
Ostrowski Antoine-Rawicz, sénateur-castellan.
Paç Louis, sénateur-castellan.
Pietkiewicz Louis, nonce de Wilkomierz, pal. de Wilno.
P etkiewicz Valérien, nonce de Sluçk pal. de Minsk.
Piotrowski Jacques, député de Warsovie, pal. de Mazovie.
Piotrowski Michel, député de Warsovie, pal. de Mazovie.
Plater Louis, sénateur-castellan.
Plater César, nonce de Wilno, pal. de Wilno.
Plater Wladislas, nonce de Wileyka, pal. de Minsk.
Plichta Antoine, nonce de Brzeziny, pal. de Mazovie.
Poletyllo Aloïs, nonce de Chelm, pal. de Lublin.
Poletyllo Jean, sénateur-castellan.
Posturzynski Jean, député de Radom, pal. de Sandomir.
Potoçki Herman-Pilawita, nonce de Machnowka, pal. de Kiiovie.
Potoçki Joseph, nonce de Bielsk, pal. de Bialystok.
Potoçki Michel, sénateur-castellan.
Prazmowski Adam, évêque de Ploçk, sénateur.
Przeciszewski Antoine, nonce de Rosienié, pal. de Wilno.
Pstrokonski Raphaël, nonce de Szadek, pal. de Kalisz.
Pusztynika Jean, député de Radom, pal. de Sandomir.
Radonski Martin, nonce de Pyzdry, pal. de Kalisz.
Radziwill Michel, sénateur-palatin.
Rembielinski Victor, sénateur-castellan.
Rembowski Antoine, député de Kalisz, pal. de Kalisz.
Rostworowski Jean-Nepomuç, nonce de Czersk, pal de Mazovie.
Rozenwerth Joseph, nonce de Tarnogrod, pal. de Lublin.
Rulikowski Vincent, sénateur-castellan.
Sabbatyn Xavier, nonce d'Olgopol, pal. de Podolie.
Sierakowski Gaëtan, sénateur-castellan.

Skorkowski Charles-Sarius, évêque de Krakovie, sénateur.
Slaski Théodore, nonce de Kielcé, pal. de Krakovie.
Slubiçki Augustin, sénateur-castellan.
Slubiçki Eugène, nonce de Brzesc-Kuiawski, pal. de Mazovie.
Soltyk Stanislas, sénateur-castellan.
Soltyk Romain, nonce de Konskié, pal. de Sandomir.
Soltyk François, nonce de Radom, pal. de Sandomir.
Soltyk Wladislas, député de Miechow, pal. de Krakovie.
Starzenski Joseph, nonce de l'arrondissement de Tykocin, palatinat d'Augustow.
Starzynski Ignace, nonce de Zgierz pal. de Mazovie.
Stoiowski Jean, nonce de Lelow, pal. de Krakovie.
Sucheçki Florian, nonce de Wiélun, pal. de Kalisz.
Suchodolski Antoine, nonce de Solec, palatin de Sandomir.
Swidzinski Constantin, nonce d'Opoczno, pal. de Sandomir.
Swiniarski Étienne, nonce de Stanislawow pal. de Mazovie.
Swirski Joseph, nonce de Hrubieszow, pal. de Lublin.
Szanieçki Jean-Olrych, dèputé de Stobniça pal. de Krakovie.
Szumborski Félix, évêque de Chela, sénateur.
Szymanowski Alexandre, nonce de Warsovie pal. de Mazovie.
Szymczykiewicz Jean, nonce de Piliça, pal. de Krakovie.
Szymonski Sébastien, député de Piotrkow, pal. de Kalisk.
Tarnowski Jean-Amor, sénateur-castellan.
Tchorzewski Daniel, nonce de Human, pal. de Kiiovie
Tomaszewski Joseph-Boncza, nonce de Lipowieç, pal. de Kiiovie.
Trzcinski François, nonce d'Orlow, pal. de Mazovie.
Turski Jean, nonce de Ploçk, pal. de Ploçk.
Tymowski Thomas-Kanterbury, nonce de Czenstochow, pal. de Kalisz.
Tyszkiewicz Thadé, sénateur-castellan.
Tyszkiewicz Vincent, nonce de Skwira, pal. de Kiiovie.
Walchnowski André, nonce de Szydlow, pal. de Krakovie.
Walewski Ferdinand-Kolonna, nonce de Miechow, pal. de Krakovie.
Walewski Michel-Kolonna, nonce de Skalmierz, pal. de Krakovie.
Waszkiewcz Vincent, député de Brzesc-Kuiawski, pal. de Mazovie.
Wenglinski Albert, député de Hrubieszow, pal. de Lublin.

WENGRZEÇKI Stanislas, sénateur-castellan.
WENZYK François, sénateur-castellan.
WENZYK Ignace. nonce de Losiça pal. de Podlaquie.
WICHLINSKI Pierre, sénateur-castellan.
WIELOGLOWSKI Gaspard, sénateur-castellan.
WIELOPOLSKI Alexandre, nonce de Grodno, pal. de Grodno.
WIELOPOLSKI Jean, sénateur-castellan.
WIESZCZYÇKI Rodolphe, nonce de Gostynin pal de Mazovie.
WISZNIEWSKI Simon, sénateur-castellan.
WISZNIEWSKI Joseph, député de Kalwary, pal. d'Augustow.
WITKOWSKI Clément, député de Mlawa, pal. de Ploçk.
WITKOWSKI Constantin, nonce de Mlawa, pal. de Ploçk.
WODZIÇKI Stanislas, sénateur-palatin.
WODOZINSKI Mathias, sénateur-castellan.
WOLOWSKI François, député de Warsovie, pal. de Mazovie.
WORCELL Stanislas-Gabriel, nonce de Rowno, pl. de Wolynie.
WOZNIÇKI Michel, sénateur-castellan.
WYSZYNSKI Thomas, nonce de Zamosc, pal. de Lublin.
ZALESKI Bogdan, nonce de Taraszcza, pal. de Kiiovie.
ZALESKI François, nonce de Lukow, pal. de Podlaquie.
ZAMBRZYÇKI Louis, nonce de Braslaw, pal, de Wilno.
ZARCZYNSKI Aimé, nonce de Winniça, pal. de Podolie.
ZAWADZKI Antoine, député de Sochaczew, pal. de Mazovie.
ZAWADZKI Wladislas, nonce de Biala, pal. de Podlaquie.
ZELENSKI Ignace, député de Sandomir, pal. de Sandomir.
ZIEMIENÇKI Joseph, député de Wielun, pal. de Kalisz.
ZIENKOWICZ Joseph, nonce d'Oszmiana, pal. de Wilno.
ZWAN Valentin, député de Gostynin, pal. de Mazovie.
ZWIERKOWSKI Valentin, député de Warsovie, pal. de Mazovie.

Ces noms, que nous avons rangés par ordre alphabétique, contiennent les signatures ou les adhésions plus ou moins sincères non-signées. Mais les membres de cette diète qui se sont sciemment et ouvertement abstenus de signer ou d'adhérer à cet acte, ont été éliminés par la décision des deux Chambres, le 20 juillet 1831. Ce sont :

BORKOWSKI Michel-Dunin, député de Radzyn, pal. de Podlaquie.
CZARNECKI Félix, sénateur-castellan.

GRABOWSKI Stanislas, sénateur-palatin.
GRABOWSKI Thomas, sénateur-castellan.
GUTKOWSKI Jean-Marcel, évêque de Podlaquie, sénateur.
KRASINSKI Vincent, sénateur palatin.
POTOÇKI Alexandre, sénateur-castellan.
WALEWSKI Alexandre-Colonna, Sénateur-castellan
ZAMOYSKI Stanislas, sénateur-palatin. Président du sénat avant le 29 novembre 1830.

L'acte de la déchéance de 1831 fut communiqué aux cabinets de l'Occident ; il n'y avait donc aucun prétexte à temporiser, à hésiter ; alors ces cabinets prétendirent qu'ils entendaient par intervention, *intervention purement diplomatique,* que c'était tous leurs moyens d'action auprès de la cour de Pétersbourg; mais que cette voie de conciliation leur était fermée, puisque les-Polonais avaient prononcé la déchéance des tzars !...

Malgré le mécomptes, malgré l'absence de tout secours, malgré les hostilités plus ou moins patentes de la Prusse et de l'Autriche, les Polonais soutinrent une lutte victorieuse pendant dix mois consécutifs ; ils prouvaient au monde qu'ils méritaient l'aide et la protection des puissances amies. Abandonnés de tous, ils allaient triompher après des combats sanglants, quand la Russie effrayée pensa que le moment était venu d'entamer des négociations qui avaient pour but de promettre, de tromper et de trahir. Ainsi la Pologne ne succomba pas sous les forces militaires de la Russie, mais sous la triple action de la diplomatie moskovite. En effet, lorsqu'en septembre 1831, la Pologne tombait, elle avait 80,000 hommes de troupes et un trésor considérable, tandis que la Russie n'avait que 100,000 hommes et un trésor épuisé !...

A l'attaque de Warsovie, les Mosckovites eurent près de trente mille hommes hors de combat; on voit donc que cette capitale aurait pu se défendre si le généralissime polonais n'eût commandé la retraite pour faire *régner l'ordre à Warsovie !* Ainsi la trahison était consommée !

Parmi les traits de courage qui se multiplièrent dans la révolution du 29 novembre, un des plus beaux faits est certainement la mort héroïque du général Joseph Sowinski. Quand le fort de Wola fut enlevé par les Russes, Sowinski se retira dans la chapelle, s'adossa au maître-autel et se défendit avec un fusil, mais bientôt il succomba sous les baïonnettes moskovites. Cet illustre

vétéran des guerres de Napoléon avait perdu une jambe à la bataille de la Moskova, à Borodino, le 7 septembre 1812, et il mourut glorieusement dix-huit ans après, jour pour jour, en défendant la plus sainte des causes.

Depuis 1832 le tzar Nicolas n'eut plus qu'une pensée : dénationaliser d'abord, et ensuite assimiler la Pologne à l'empire russe. L'émigration fut la conséquence de ces menaces, et les Polonais se répandirent sur tout le globe pour protester et pour attendre le moment de reconquérir leur patrie. En 1833 et en 1846 ils tentèrent de nouvelles insurrections; il y eut des victimes et des martyrs. En 1848, la chute de Louis-Philippe et la proclamation de la république à Paris semblaient ouvrir une nouvelle ère à la nationalité polonaise. Les Polonais se dévouèrent encore une fois; mais la république du 24 février abandonna les peuples qu'elle avait surexcités.

Au grand parlement de Frankfort, les Allemands semblaient d'abord être favorables à la Pologne. Les Polonais du pays et ceux de l'émigration en France y envoyèrent des représentants pour plaider la cause de leur patrie. Parmi les premiers, Wladislas Niegolewski se fit remarquer par ses talents, son patriotisme et son activité; il parvint à attirer l'attention de l'Allemagne sur la question polonaise en la faisant voir sous son véritable jour, et il mérita le titre honorable d'*advocatus patriæ*; mais le parti libéral allemand dut s'effacer sous les efforts de la réaction, contraire aux intérêts de la Pologne.

Ailleurs, c'est-à-dire en Italie, en Hongrie et en Transylvanie, les Polonais défendirent les peuples opprimés contre la soldatesque des deux puissances copartageantes. Pendant que la légion polonaise combattait vaillamment en Hongrie, le général Joseph Bem acquérait en Transylvanie une réputation européenne, et son nom seul était la terreur des Autrichiens et des moskovites. Le tzar mit sa tête à prix sans l'obtenir, lorsqu'à la suite de la trahison, la Hongrie succomba, et Bem fut obligé de chercher asile en Turquie; et lorsque la Russie exigeait son extradition, le sultan déclara que Bem s'étant fait musulman, ne pouvait plus être livré à la Russie. Bem n'était devenu musulman que de nom, et pour calmer les susceptibilités de Nicolas, le sultan consentit à assigner à ce général, Alep pour résidence. A ce moment le tzar élaborait déjà ses projets envahissants contre la Turquie; il redoutait que Bem reparût sur le Danube; il cherchait donc à paralyser l'action future d'un ennemi plus redoutable qu'une armée, quand tout à coup le monde apprit que

le héros polonais était mort *subitement* dans la journée du 10 décembre 1850 !

Dans ce tableau de la Pologne politique, civile et militaire, nous ne pouvons pas oublier comme complément la *Pologne industrielle*, c'est-à-dire les aptitudes, les richesses et le rôle que la force des choses assigne à ce pays à l'Exposition universelle de 1855 à Paris. A cet effet, nous reproduisons l'article dû à la plume patriotique de M. Christian Ostrowski, article inséré dans le *Siècle*, journal dévoué à la défense de la cause polonaise, par l'organe de M. L. Havin, directeur politique, et M. Léon Plée, rédacteur en chef. M. Léon Plée s'est déjà attiré la reconnaissance de la Pologne dans un ouvrage intitulé le *Passé d'un grand peuple*, publié en 1847, et qui est rempli des plus nobles et des plus généreuses sympathies. Nous donnons de ce livre un passage remarquable, qui porte le caractère d'une prophétie accomplie* :

« ...Qu'est-ce au fond que l'empire russe ? C'est l'ancien et vague empire des Scythes, pas davantage ! Cyrus a trouvé le terme de ses expéditions dans ce dernier, Napoléon dans le premier. Les choses n'ont pas changé. La Scythie ne peut pas être conquise. Mais, à peine de mourir, l'Occident ne doit pas supporter qu'elle déborde sur elle.

» Déborde-t-elle, oui ou non ? Qu'est-ce qui la sépare de l'Occident ? Rien. Elle touche à l'Allemagne ; elle convoite Constantinople ; elle va peser par deux points sur les pays civilisés ; elle va nous envahir sur deux lignes immenses. Est-ce vrai, oui ou non ? Est-ce vrai en Europe, est-ce vrai en Asie, où elle touche aux possessions de la Carthage moderne ? Est-ce vrai en Amérique, où elle s'avance et va trouver aussi la race anglaise. Possède-t-elle, oui ou non, la plus forte part du globe ? Demandez à tous les précis de géographie. Est-elle ambitieuse, est-elle modérée ? demandez à son passé. Porte-t-elle avec soi la civilisation ? demandez à la Pologne.

» Une question de vie ou de mort se dresse donc pour l'Europe occidentale, pour l'Europe civilisée. L'attentat de 1846 sur Krakovie n'a pas fait faire de progrès à cette question. Il a fixé l'attention sur elle : il s'agit d'être ou de ne pas être ; non pas demain, après-demain, dans un siècle, mais à un jour qui vient, qui viendra si on ne l'éloigne indéfiniment.

» La nécessité mettra donc les armes aux mains de l'Europe occidentale, et fera ce que n'auront pu faire les grandes idées. Le premier soin de l'Europe occidentale, en prenant les armes, sera de relever la Pologne ; le premier soin de la Scythie, en se préparant pour la défense, ce sera d'essayer de se faire des alliés de ses esclaves d'aujourd'hui, en brisant leurs chaines.

» Or, la victoire peut-elle être douteuse? L'Angleterre, l'Allemagne, la France, l'Italie, l'Espagne, le catholicisme, la civilisation, le droit, la justice, l'ordre, l'humanité, la philosophie, la liberté se laisseront-elles battre par la Scythie ?

» Par la raison que nous sommes chrétiens, et dans notre bon sens, nous ne le croyons pas,

» Emigrés polonais, vous pouvez donc espérer comme vous l'espérez, sentir votre patrie comme vous la sentez, la toucher du regard et du cœur comme vous la touchez. Vous pouvez préparer la reconstruction du temple et le renouvellement des anciens livres, car la nécessité, le *salus suprema lex esto*, veulent que le temple soit reconstruit, que les livres ne soient plus un souvenir. Entre vous et la Scythie, entre être ou ne pas être, l'Europe, qui sera appelée à décider, choisira nécessairement pour elle et pour vous. Que dis-je ? Elle a choisi, et si la guerre contre les ennemis de l'Occident n'a pas encore fait entendre la voix du canon, elle n'en existe pas moins sourde et implacable. La Pologne est rétablie dans tous les cœurs justes, libres et sensés. Encore un pas, elle le sera sur ce territoire, dont chaque place a été marquée par un sacrifice au devoir et à la liberté. »

Voici maintenant les principaux passages de l'article de M. Christian Ostrowski sur l'*exposition polonaise*.

« Quelque modeste que soit le contingent fourni par l'industrie polonaise à l'exposition de Paris, nous devons cependant y constater sa présence, soit que ses produits portent la désignation autrichienne, pour la Galicie, ou la désignation prussienne, pour le grand-duché de Posen. La Russie seule, parmi tous les États de l'Europe, a brillé par son absence complète à ce grand concours de la civilisation moderne, et la malheureuse province, échue depuis 1815 à sa tutelle, c'est-à-dire au moins les trois quarts de la Pologne démembrée, a du nécessairement s'abstenir à l'exemple de la métropole. Ce n'est donc que pour une portion très-minime de son territoire, que la Pologne a pu se faire représenter, et encore sous un nom apocryphe qui lui est tout aussi étranger et peu sympathique que celui de la Russie. Ajoutons-y que les circonstances actuelles, dont le poids se fait

ressentir dans toute son étendue, ont considérablement amoindri son mouvement industriel, en l'excluant presque tout entière de ce concours fraternel des nations ; que ses grandes fabriques, fondées durant sa période d'indépendance restreinte, de 1815 à 1830, sont pour la plupart tombées ou même fatalement anéanties : comme par exemple la ville de Zgierz, naguère florissante, qui envoyait des draps polonais jusqu'aux frontières de la Chine, aujourd'hui ruinée, dépeuplée ; car le tzar a fait déporter tous les fabricants dans l'intérieur de la Russie, et enrôler tous les ouvriers dans les régiments du Kaukase... Quant aux draps de prix, les bures grossières fabriquées par les mougiks lui suffiront amplement pour vêtir ses soldats et ses officiers. Il en est de même des fabriques de drap d'Ozorkow, de Tomaszow, de Rawa ; des usines de Bobrza, de Bialogon, de Kielcé, etc.

» Il ne faut donc pas s'étonner si ce pays, jadis un des plus productifs du monde entier, désigné dès le xv[e] siècle du nom de *grenier de l'Europe*, n'ait pu révéler son existence que par quelques échantillons attestant sa grandeur déchue et sa fécondité tarie par l'esclavage. La Pologne entière, unie, ne se trouve pas parmi les peuples de l'Europe, elle ne peut donc se trouver à l'exposition universelle. Quoi qu'il en soit, recueillons avec soin, avec dévotion, cette étincelle de sa vie inextinguible, comme un indice certain de ce qu'elle deviendra dans l'avenir, dès qu'elle sera rendue à la liberté, à la civilisetion, à elle-même ; dès qu'elle aura cessé d'enfanter pour la mort, de nourrir ses ennemis, d'enrichir ses spoliateurs et ses bourreaux...

» Nous voyons d'abord les magnifiques échantillons envoyés par les deux provinces de Galicie et de Posen, et que nous regrettons de ne pas voir assemblés en faisceau, comme on l'a fait pour les produits de l'Algérie, afin de pouvoir apprécier d'un coup-d'œil leurs qualités et les comparer avec ceux des autres contrées. Nous les réunirons toutefois dans cette rapide énumération.

» Ce sont d'abord les minerais de fer, les fontes et les fers forgés de l'est des Karpates, envoyés par la *chambre de commerce de Léopol;* le soufre brut et raffiné des mines de Swoszowice, près de Krakovie ; le naphte, le goudron et l'asphalte de Fustanowicé ; le bois d'orme de la *Société d'économie rurale de Léopol* ; la thérébenthine de Rzemien, près de Tarnow ; celle de Milkow, près de Zolkiew ; les fèves, le chènevis et les grains de trèfle de Bolozowicé, près de Stanislawow ; le tabac de semence hollandaise de Chomiakowka, près de Czortkow, la laine fine de la

Société rurale de Léopol; le miel et la cire de Boryszkowicé, près de Czortkow; les liqueurs de Léopol; le lin de Borki. Puis, en fait de produits manufacturés, l'appareil pour l'évaporation du jus de sucre par retour de la vapeur, de Dolainski, à Vienne; les machines agricoles et l'affût pour marine, d'Ernest Bludowski; les fils de laine teints et non teints de Lisowicé, près de Czortkow; les treillis à sacs de Przeworsk, près de Rzeszow, et enfin ces vêtements, qui attirent à la fois nos regards et nos cœurs, désignés dans le catalogue sous le numéro 1516, comme suit : « Habit national de paysan, dit *sukmana*, fait de drap ordinaire de Galicie. » Drap ordinaire, si l'on veut, mais quel merveilleux travail! quel luxe de broderies en ruban de laine colorée sur fond blanc ou brun foncé!...

» Remarquons que la tranche méridionale de la Galicie, celle qui longe les Karpates, a exposé bien plus de produits que l'autre, avoisinant la Wistule et le San, comme si le souffle empesté de la Russie inculte et déserte tarissait jusque chez ses voisins les sources de la production, secondée par le travail et l'intelligence humaine. « Où mon cheval a passé, l'herbe cesse de croître, les champs deviennent stériles ! » disait Attila; et le barbare avait trois fois raison. Le despotisme russe tient en même temps du simoun du Sahara et de l'hiver de Sibérie : il renverse les villes, tue les habitants et pétrifie les cadavres.

» Les produits du grand-duché de Posen, sans doute à cause de la situation particulière de la Prusse en face des puissances de l'Occident, sont beaucoup moins nombreux et moins variés que ceux de la Galicie; il serait difficile de les classer dans un ordre systématique; on les croirait plutôt jetés au hasard et à la dérobée sur les étalages de l'Exposition comme les épaves d'un naufrage. Signalons toutefois les douves de chênes de Posen, le froment blanc, les laines brutes et lavées de Laszyzywieç, le sulfate d'ammoniaque extrait de la tourbe, et le *guano de Posen*, extrait des cheveux, de la corne, des cuirs, des chiffons, etc., etc.; la bière d'orge de Danzig, les pontons portatifs de toile à voile gommée, de F. Oswiecimski, à Berlin ; les soies grèges et dévidées de Paradyz près de Miedzyrzeç (Meseritz) ; les tapis de pelleterie de Leszno (Lissa), et enfin l'ambre jaune de Danzig, travaillé en bijoux, colliers, bouquins et autres objets dont nos villageoises font un si grand cas...

» Les arts d'agrément n'ont pas été non plus oubliés : beaucoup d'excellents pianos, signés par des facteurs polonais, ont

été envoyés à l'exposition. Citons en première ligne celui de Wiszniewski jeune, de Danzig...

» Voilà pour les produits des deux provinces polonaises, énumérés d'une manière toute sommaire et nécessairement incomplète. Ajoutons-y que les faux polonaises, qui occupent le sommet de la pyramide des instruments aratoires dans l'annexe, quoique les plus courtes, sont réputées les meilleures ; que les farines, les blés en gerbes, et surtout les laines provenant de notre industrie agricole, sont, de l'aveu de tous, de premier ordre, et ne souffrent aucune comparaison.

» A côté de ces envois de la Pologne elle-même se trouvent les produits exposés par les réfugiés établis sur tous les points de l'Europe, et qui n'ont pas voulu rester étrangers à son mouvement industriel. Ce sont d'abord les pianos de M. Jastrzembski, facteur du roi des Belges, parmi lesquels nous avons remarqué un piano droit transpositeur en palissandre, de six octaves trois quarts, richement sculpté et garni de bronzes d'un goût exquis, et qui lui a déjà valu la *price-medal* à l'exposition de Londres.

» L'horlogerie de Patek, de Genève, est digne de sa réputation européenne. Ses montres microscopiques pour lorgnons, bracelets, colliers et flacons de senteur, sont des chefs-d'œuvre de précision, de délicatesse et de bon goût. Ses chronomètres de poche ont toute la régularité des grandes montres de marine.

» M. Netrebski, ancien élève de l'école Centrale de Paris, a inventé une machine à vapeur à cylindre mobile et oscillant d'une simplicité remarquable.

» Les modèles d'estampes, de gravures sur bois, d'imprimés et de lithographies sur papier non préparé, de l'invention d'Adam Pilinski, à Paris, sont, pour la composition comme pour le fini, dignes des plus grands éloges, ainsi que les dessins de Lubienski pour impressions sur étoffes. La verrière de madame Hermanowska, de Troyes, peinte en émail, est d'un dessin irréprochable.

» Parmi les produits de l'Algérie, les oranges, les fèves, les pavots, les farines de blé tendre et dur, etc de M. Kaczanowski, frappent tous les yeux par leur magnificence, leur éclat, leur maturité. Un fils d'agriculteur polonais ne pouvait plus noblement employer son temps, son activité, son intelligence, que d'offrir en hommage à la France des fruits tirés du sein de cette terre conquise sur le désert et fécondée aussi par le sang polonais.

» Citons encore pour mémoire le plan de drainage de Koscieski,

au Bois-le-Houx; le compteur à l'usage des usines, de M. Gaiewski, à Corbeil; les tissus imperméables et les mesures linéaires sur rubans, de M. Dibowski, à Charonne; les impressions sur châles, mérinos, foulards, crêpes de Chine, de Stanowicz, à Paris; les chocolats et dragées, de Lemanski, à Reims; les fils de laine, draps de castors et cuirs, de Witkowski, à Vire; les armures, coffres et ornements anciens, reproduits en fer et en acier par Wendeski; les papiers de luxe et de bureau, les étiquettes gaufrées, de F. Appelt, et enfin les machines ingénieuses à compter de M. Joseph Bonorowski, à Paris. »

CHAPITRE V

Mort de Nicolas Ier. — Avènement d'Alexandre II. — Continuation de la guerre d'Orient. — Congrès de Paris et paix du 3 mars 1856. — Tromperies russes. — Discours de Feu Nicolas Ier, prononcé à Varsovie le 4/16 octobre 1856 servant de modèle aux discours prononcés à Varsovie par Alexandre II, au mois de mai 1835. — Acte de la prétendue amnistie russo-polonaise et ses annexes. — Protestation des Polonais et leurs appréciations au parlement d'Angleterre.

Nicolas Ier régna trente ans, du 26 décembre 1825 au 2 mars 1855. Au début de son règne il dut commettre des actes de cruauté, et, si le sang russe inondait la Russie, le tzar se repaissait du sang polonais et des larmes des mères polonaises, et ses crimes avaient pour but de dénationaliser la Pologne. On sait qu'il perdit la Russie sans détruire la Pologne, et ce règne sera regardé comme le plus épouvantable dans les annales de l'Europe.

Après avoir impolitiquement provoqué la guerre d'Orient en 1853, il vit ses troupes échouer, sur les bords du Danube, contre l'héroïque défense des Turks; il les vit succomber, dans la Mer-Noire et dans la Mer-Baltique, contre l'alliance franco-anglo-italienne, et cependant son orgueil était tel qu'il repoussa tout accommodement et il aima mieux abréger ses jours que de prononcer un *oui* conduisant à une paix possible.

Son fils Alexandre II essaya de continuer la guerre, mais, lorsque le 8 septembre 1855, Sébastopol succomba, il eut recours aux négociations diplomatiques, et elles sauvèrent la Russie comme elles l'avaient sauvée à plusieurs reprises sous Alexandre I.

Dans la guerre de Krimée, il ne s'agissait plus de protéger la Turquie, mais de contrecarrer l'influence russe en Orient et de détruire sa flotte. La France sentit bien que ce n'était pas assez; elle aurait voulu profiter de l'occasion et s'occuper du sort de la Pologne; mais l'Angleterre, l'Autriche et la Prusse ne voulurent pas seconder ses généreuses pensées. Aussi, quand Alexandre II vit que les intermédiaires chargés des propositions de paix négligeaient les intérêts de la Pologne, le tzar consentit à tout. Dans le congrès de Paris, réuni en février-mars 1856, la France désira qu'on mentionnât la Pologne, mais l'Angleterre, l'Autriche et la Prusse surent écarter cette question, et on finit par signer la paix le 30 mars 1856; mais ce n'était qu'un atermoiement, comme tous les traités qui se conclurent en Europe depuis le premier partage de la Pologne, en 1772. Aussi, depuis quatre-vingt-dix ans l'Europe a-t-elle toujours été sous la menace des plus graves événements.

Ce fut sous l'influence du traité de Paris, si favorable à la Russie, qu'Alexandre II entreprit le voyage de Pologne. Pour leurrer les Polonais et pour obtenir d'eux une réception enthousiaste, les Russes répandaient en l'air de trompeuses espérances, afin d'abuser les Polonais. Les journaux russes et ceux de l'étranger qui étaient vendus narguaient l'Occident, et répétaient que la Pologne ne peut pas et ne doit pas compter sur la France et sur l'Angleterre, parce que ces puissances n'avaient pas cru devoir mentionner la Pologne dans les protocoles du congrès de Paris; en conséquence, les Polonais devaient s'en remettre à la Russie du soin de leur destinée. Les Russes annonçaient que le tzar proclamerait une amnistie générale, qu'il rendrait les biens confisqués aux Polonais, qu'il rétablirait la constitution de 1815; et, qu'en un mot, le nouveau règne d'Alexandre II effacerait ou réparerait les malheurs causés par Nicolas Ier.

En effet, le voyage d'Alexandre II à travers toute la Pologne fut salué avec transport; la presse locale et étrangère vantait le *libéralisme*, la *magnanimité* et la *générosité* du tzar qui devait égaler ou même surpasser la renommée des plus grands monarques de l'univers!

La ville de Warsovie, éprouvée par les trente années de cruautés de Nicolas Ier, croyait entrevoir le commencement d'une nouvelle ère d'adoucissement. Les Warsoviens n'oubliaient pas les menaces tataro-moskovites proférées dans le discours suivant, par Nicolas Ier, devant la municipalité de Warsovie, le 4/16 octobre 1835:

« Je sais, messieurs, que vous avez voulu me parler, je connais même le contenu de votre discours, et c'est pour vous épargner un mensonge que je ne désire pas qu'il me soit prononcé. Oui, messieurs, c'est pour vous épargner un mensonge, car je sais que vos sentiments ne sont pas tels que vous voulez me le faire accroire.

» Et comment pourrai-je y ajouter foi, quand vous m'avez tenu ce même langage la veille de la révolution ! N'est-ce pas vous-mêmes qui me parliez, il y a cinq ans, il y a huit ans, de fidélité, de dévouement, et qui me faisiez les plus belles protestations ? Quelques jours après, vous avez violé vos serments, vous avez commis des actions horribles !

» L'empereur Alexandre Ier, qui avait fait pour vous plus qu'un empereur de Russie n'aurait dû faire, qui vous a comblés de bienfaits, qui vous a favorisés plus que ses propres sujets et vous a rendus la nation la plus florissante et la plus heureuse, l'empereur a été payé de la plus noire ingratitude.

» Vous n'avez jamais pu vous contenter de la position la plus avantageuse, et vous avez fini par briser vous-mêmes votre bonheur. Je vous dis ici la vérité pour éclaircir notre position mutuelle et pour que vous sachiez bien à quoi vous en tenir ; car je vous vois et vous parle pour la première fois depuis les troubles.

» Messieurs, il faut des actions et non pas des paroles ; il faut que le repentir vienne du cœur. Je vous parle sans m'échauffer ; vous voyez que je suis calme ; je n'ai pas de rancune, et je vous ferai du bien malgré vous. Le maréchal que voici remplit mes intentions, me seconde dans mes vues et pense aussi à votre bien-être. (*A ces mots, les membres de la députation saluent le maréchal Paskéwitsch*).

» Eh bien ! messieurs, que signifient ces saluts ? Avant tout il faut remplir ses devoirs, il faut se conduire en honnêtes gens. Vous avez, messieurs, à choisir entre deux partis : ou persister dans vos *illusions* d'une Pologne indépendante, ou vivre tranquillement et en sujets fidèles sous mon gouvernement.

» Si vous vous obstinez à conserver vos *rêves* de nationalité distincte, de Pologne indépendante et de toutes ces *chimères*, vous ne pouvez qu'attirer sur vous de grands malheurs. J'ai fait élever ici la citadelle, et je vous déclare qu'à la moindre émeute, je ferai foudroyer la ville, je detruirai Warsovie, et certes, ce ne sera pas moi qui la rebâtirai.

» Il m'est bien pénible de vous parler ainsi ; il est bien pénible

à un souverain de traiter ainsi ses sujets, mais je vous le dis pour votre propre bien. C'est à vous, messieurs, de mériter l'oubli du passé : ce n'est que par votre conduite et par votre dévouement à mon gouvernement, que vous pouvez y parvenir.

» Je sais qu'il y a des correspondances avec l'étranger, qu'on envoie ici de mauvais écrits et que l'on tache de pervertir les esprits. Mais la meilleure police du monde, avec une frontière comme vous en avez, ne peut empêcher les relations clandestines ; c'est à vous-mêmes à faire la police, à écarter le mal.

» C'est en élevant bien vos enfants, en leur inculquant des principes de religion et de fidélité à leur souverain, que vous pouvez rester dans le bon chemin.

» Et au milieu de tous ces troubles qui agitent l'Europe, et de toutes ces doctrines qui ébranlent l'édifice, il n'y a que la Russie qui reste forte et intacte.

» Croyez-moi, messieurs, c'est un vrai bonheur d'appartenir à ce pays et de jouir de sa protection. Si vous vous conduisez bien, si vous remplissez tous vos devoirs, ma sollicitude paternelle s'étendra sur vous tous, et malgré tout ce qui s'est passé, mon gouvernement pensera à votre bien-être.

» Rappelez-vous bien ce que je vous ai dit. »

Durant vingt ans, la Pologne, et avec elle l'Europe, vivaient sous l'épouvante de cette menace. Aussi tout le monde espérait qu'Alexandre II réparerait le mal ; qu'il n'évoquerait point un passé si terrible, qu'il ne s'occuperait que du présent et de l'avenir. Mais quel fut le désenchantement de la Pologne et de l'Europe, lorsque le 11/23 mai 1856, devant les maréchaux de la noblesse, les sénateurs et le clergé polonais, il proféra les paroles suivantes :

« Messieurs, j'arrive au milieu de vous avec l'oubli du passé, animé des meilleures intentions pour le pays. C'est à vous à m'aider à les réaliser. Mais avant tout je dois vons dire que nos positions respectives des uns vis-à-vis des autres doivent s'éclaircir.

» Je vous porte dans mon cœur comme les Finlandais et comme mes autres sujets russes ; mais j'entends que l'*ordre* établi par mon père soit maintenu. Ainsi, messieurs, et avant tout, *point de rêveries*, *point de rêveries !* Ceux qui voudraient continuer à en avoir, je saurai les contenir, je saurai empêcher que leurs *rêves* ne dépassent point la sphère de leur imagination. Le bonheur de la Pologne dépend de son entière fusion avec le peuple de mon empire. *Ce que mon père a fait est donc bien fait : je le maintiendrai.*

» Dans la dernière guerre d'Orient, les vôtres ont combattu à l'égal de tous les autres; voici le prince Michel Gortschakoff qui en a été témoin et leur rend cette justice qu'ils ont bravement versé leur sang pour la défense de leur patrie. La Finlande et la Pologne me sont également chères, comme toutes les autres parties de mon empire. Mais il faut que vous sachiez, pour le bien des Polonais eux-mêmes, que la Pologne doit rester unie, pour toujours, à la grande famille des empereurs de Russie. Croyez, messieurs, que je suis animé des meilleures intentions; mais c'est à vous de me faciliter ma tâche, et je vous le répète, messieurs, *point de rêveries, point de rêveries !*

» Quant à vous, messieurs les sénateurs, laissez-vous diriger par mon lieutenant ici présent, par le prince Gortschakoff; et vous, messieurs les évêques, ne perdez jamais de vue que la base de toute bonne morale est la religion, et il est de votre devoir d'inculquer aux Polonais que leur bonheur dépend uniquement de leur entière fusion avec la sainte Russie. »

Quand les Polonais manifestaient leurs inquiétudes, les Russes les rassuraient en leur disant qu'il fallait compter sur la *libéralité* et la *magnanimité* d'Alexandre II, parce que son cœur était *noble*, qu'en conséquence, il était dans l'intérêt des Polonais de faire à l'empereur une bonne réception au bal que la ville de Warsovie allait lui offrir. En effet, le bal fut magnifique; les Polonais étaient confiants; Alexandre II fut affable et montra beaucoup de reconnaissance.

Eh bien, le naturel anti-slave du descendant de Holstein-Gottorp et d'Anhalt-Zerbst ne devait pas tarder à montrer ses véritables intentions; il ne lui était pas possible de faire taire ses instincts germano-tataro-moskovites, et, dans un nouveau discours, prononcé le 25/26 mai 1856, devant la députation de la noblesse polonaise, qui avait organisé le bal, il laissa éclater ses principes et le système oppressif qu'il devait mettre en vigueur vis-à-vis de la Pologne. Ainsi il prononça ces paroles :

« Je suis bien aise, messieurs, de vous dire que j'ai été très-satisfait de me trouver au milieu de vous. Le bal d'hier était un très-beau bal; jamais il ne sortira de ma mémoire : je vous en remercie.

» Je suis certain qu'on vous a répété les paroles que j'ai adressées aux députés de la noblesse quand je les ai reçus, il y a cinq jours de cela. Soyez, messieurs, dans la réalité, soyez unis à la Russie, et abandonnez toutes les *rêveries* d'indépendance, impossibles désormais à réaliser et à maintenir.

» Aujourd'hui, je vous le répète de nouveau : Ma conviction est que le bien de la Pologne, que son propre salut, exige qu'elle reste unie, pour toujours, et par une entière fusion, à la glorieuse dynastie des empereurs russes ; qu'elle forme une partie intégrale de la grande famille de l'empire de toutes les Russies. En conservant à la Pologne ses droits et ses institutions telles que les lui a données mon père, j'ai la volonté inébranlable de faire du bien et de favoriser la prospérité du pays. Je veux lui garantir tout ce qui peut lui être utile et tout ce que mon père lui a promis et accordé : je ne les changerai en rien : *Tout ce que mon père a fait est bien fait.* Mon règne sera la continuation du sien ; mais il dépend de vous, messieurs, de me rendre cette tâche possible ; vous devez faciliter mon œuvre. Vous seuls serez responsables, si mes intentions devaient échouer devant les chimériques résistances.

» Pour vous prouver que j'ai pensé à apporter des adoucissements, je vous préviens que je viens de signer l'acte d'amnistie ; je permets à tous les émigrés qui le demanderont leur retour en Pologne. Ils seront certains qu'on les laissera en repos. Leurs droits civils leur seront rendus et on ne les traduira pas devant des comités d'enquête. Je n'ai fait qu'une seule exception : j'ai exclu les anciens incorrigibles et ceux qui, dans les dernières années, n'ont cessé de conspirer ou de combattre contre nous.

» Tous ceux qui reviendront pourront même, après trois années de repentir et de bonne conduite, se rendre utiles en rentrant au service de l'État. Mais avant tout, messieurs, agissez de façon à ce que le bien projeté devienne possible, et à ce que je ne me voie pas réduit à la nécessité de brider et de punir ; car, si malheureusement cela devenait nécessaire, j'en aurai la volonté tout comme la force : que jamais donc je ne sois forcé de le faire.

(Ici, en se tournant vers un des maréchaux de la noblesse, Jean Jezierki, qui semblait avoir l'intention de parler, l'empereur continua) :

« M'avez-vous compris ? J'aime mieux être à même de pouvoir récompenser que de punir. Il m'est beaucoup plus agréable, ainsi que c'est le cas aujourd'hui, de dispenser des éloges, de donner des espérances et de provoquer la reconnaissance. Mais sachez aussi, et tenez-le pour dit, messieurs, que quand cela sera nécessaire, je saurai réprimer et punir, et on verra que je punirai sévèrement.

» Adieu, messieurs ! »

Quant à l'amnistie, et aux annexes y relatives, elles portent ce qui suit :

« Varsovie, le 15-27 mai 1856.

» Nous, par la grâce de Dieu, Alexandre II, Nicolaéwitsch, empereur et autocrate de toutes les Russies, roi de Pologne, grand-duc de Finlande, etc.

» Les nombreuses demandes adressées par des personnes qui ont quitté le royaume de Pologne de leur propre mouvement, pour obtenir l'autorisation d'y rentrer, et les témoignages de repentir de leur égarement momentané et de leur disposition de se soumettre à la volonté de notre gouvernement, prouvent qu'un grand nombre de réfugiés, et surtout ceux qui ont quitté le pays après l'insurrection, n'hésitent de présenter de pareilles demandes qu'à cause de l'incertitude de leur sort futur en Pologne.

» Nous livrons donc à l'oubli leurs erreurs passées, et nous autorisons nos ambassadeurs près des cours étrangères à recevoir les demandes d'autorisation de revenir de ceux qui montrent un repentir sincère, pour les soumettre, par notre lieutenant, à notre décision définitive, et nous ordonnons :

» 1° D'exempter tous ceux qui obtiendront cette autorisation de retour dans le royaume de Pologne, de toute enquête sur le passé et de toute poursuite judiciaire sous le rapport politique;

» 2° De leur rendre à tous la jouissance de leurs droits civils, à partir du moment où ils auront renouvelé le serment de foi et d'hommage;

» 3° De reconnaître à ceux dont la conduite, du moment de leur retour, aura été irréprochable durant trois ans, le droit d'entrer, selon leur capacité, dans les emplois civils, afin qu'il leur soit fourni l'occasion de se rendre utiles et de donner en même temps une preuve de la sincérité de leurs bons sentiments.

» Cette grâce, que nous accordons à ceux qui montreront un repentir sincère, ne s'étend cependant pas à ces réfugiés qui, par leur conduite, font preuve d'une haine constante contre notre gouvernement.

» ALEXANDRE.

» *Par l'empereur et roi, le ministre secrétaire d'État,*

» Ignace TURKULL. »

Déclaration russe, expliquant la manière dont doit compris et expliqué l'acte d'amnistie.

« Varsovie, le 16-28 mai 1856.

« S. M. l'empereur et roi, désirant prouver sa clémence naturelle à ceux qui, après avoir quitté illégalement le royaume de Pologne ou les gourbernies occidentales de l'empire (c'est-à-dire les provinces polonaises litvano-ruthéniennes), regrettent maintenant leur faute et voudraient revenir dans leurs pays; voulant en même temps leur prouver que leurs délits sont oubliés, il daigne autoriser ses missions à l'étranger à recevoir leurs pétitions pour obtenir un permis de retour. L'autorisation de rentrer sera aussitôt accordée aux pétitionnaires; ils ne seront plus sujets à aucune investigation ultérieure ni à aucune responsabilité devant les tribunaux. Bien au contraire, ils rentreront tous, à partir du moment de ce retour, dans l'exercice de leurs droits civils et de ceux de leur état, et, après trois années d'une conduite irréprochable, ils pourront être admis au service public, et seront à même de devenir utiles au pays et de donner des preuves de la sincérité de leurs sentiments.

» Sont exempts de cette grâce de Sa Majesté Impériale-Royale ceux d'entre les émigrés qui, par leurs procédés, ont prouvé, ou ne cessent de prouver leur haine incorrigible contre le gouvernement impérial. »

Note diplomatique du prince Alexandre Gortschakoff, ministre des affaires étrangères, adressée aux légations russes à l'étranger, sur la portée de l'acte d'amnistie.

« Varsovie, le 16-28 mai 1856.

« Monsieur, revenus de leurs erreurs, beaucoup de réfugiés polonais se montrent animés du désir de rentrer dans leur patrie; mais, dans l'incertitude du sort qui leur est réservé, ils hésitent à en solliciter la faveur.

» L'empereur, notre auguste maître, ne veut pas repousser les dispositions dictées par un sentiment, qui, pour être tardif, n'en constitue pas moins un titre à sa clémence.

» Vouant à un généreux oubli la vie passée des réfugiés longtemps égarés ou coupables, qu'ils soient originaires de Pologne ou des provinces occidentales de l'empire, Sa Majesté Impériale daigne consentir à accueillir leur soumission, et, par suite, à autoriser leur retour dans leurs foyers, sans qu'ils aient à y subir une poursuite judiciaire ou une enquête quelconque. Elle permet également, qu'une fois rentrés, ils soient réintégrés dans leurs droits civils, et que ceux parmi eux qui, pendant trois ans, auront tenu dans leur pays une conduite irréprochable, soient admis au service de l'État, où ils trouveront l'occasion, en se rendant utiles, de faire preuve de la sincérité de leurs sentiments.

« Sont exclus seulement de ces faveurs les réfugiés qui, par leur conduite, témoignent une hostilité incorrigible contre le gouvernement impérial.

« Vous êtes autorisé, Monsieur, à faire connaître cette décision souveraine aux réfugiés polonais séjournant à..... et à accueillir les recours en grâce de ceux d'entre eux qui ne seraient pas compris dans la catégorie ci-dessus indiquée.

« Vous voudrez bien, Monsieur, donner suite aux requêtes qui nous seront remises conformément à la marche établie, en les faisant parvenir, pour être soumises à la haute décision de Sa Majesté l'empereur, aux autorités compétentes de l'empire ou du royaume de Pologne, selon la provenance des pétitionnaires.

« A. GORTSCHAKOFF. »

Tous ces actes dessillèrent les yeux de l'Europe. Les Polonais virent qu'il ne leur était plus possible de conserver leurs illusions ; et, dans le reste de l'Europe, il n'y eut de trompés que les esprits entêtés, et de parti-pris.

L'émigration polonaise, pouvant librement parler, a pu repousser publiquement, en son nom et en celui de la Pologne forcément muette, les tromperies moskovites ; voici deux protestations, dont l'une appartient au parti démocratique, et l'autre au parti monarchique :

» Paris, 6 juin 1856.

« Une amnistie vient d'être accordée par le tzar Alexandre II aux émigrés polonais qui témoigneraient leur repentir et leur soumission au gouvernement russe.

» Les émigrés polonais soussignés se font un devoir de pro-

tester publiquement contre cette amnistie. L'émigration polonaise n'a pas d'amnistie à recevoir, elle n'a rien à se reprocher, rien à regretter ; elle a juré de persévérer dans le rôle qu'elle a accepté, en se vouant elle-même à l'exil.

» La Pologne, provoquée par les tyrannies moskovites, s'est insurgée en 1830 pour reconquérir son intégrité et son indépendance. Lorsque l'insurrection a été étouffée dans le sang, l'élite de la nation, toutes les autorités civiles et militaires ont quitté le sol envahi par l'étranger ; plusieurs milliers de Polonais sont sortis de leur pays, pour demander justice au monde, et protester contre la violation des droits imprescriptibles de leur patrie ; ils ont emporté dans l'exil l'obligation de perpétuer la lutte à outrance que la Pologne soutient depuis un siècle contre ses spoliateurs.

» A plusieurs reprises, l'émigration polonaise a vu grossir ses rangs par de nouveaux émigrés, parce qu'elle est la représentation vivante de la patrie enchaînée, parce qu'elle remplit un devoir sacré devant Dieu et devant les hommes.

» Les émigrés polonais déclarent, en conséquence, à la face de leur patrie et du monde civilisé, qu'ils rejettent l'amnistie du tzar Alexandre II, aussi bien que toute autre qui pourrait leur être offerte par l'un des trois oppresseurs de la patrie, et qu'ils ne rentreront sur le sol natal que lorsqu'ils pourront en expulser les envahisseurs; que lorsque la Pologne sera libre et indépendante.

» Ils déclarent qu'ils ont une foi invincible dans la résurrection de leur patrie, et, dussent-ils succomber sur la terre d'exil, ils attendront l'heure suprême comme des victimes, dont les cendres peuvent faire germer toute une génération de vengeurs. »

(Suivent les signatures.)

» Paris, 9 juin 1856.

« Un acte récent du gouvernement russe, reproduit par la circulaire du ministre des affaires étrangères du 15/27 mai dernier, proclame la clémence de l'empereur Alexandre II, à l'égard des émigrés polonais, et permet la libre entrée dans leur patrie à ceux d'entre eux qui, se repentant *de leurs erreurs passées*, en feraient la demande. Cet acte est parvenu à notre connaissance, en même temps que les discours que l'empereur vient de prononcer à Warsovie.

» La portée réelle de ces documents est appréciable pour chacun de nous ; aussi, sans intention d'influer sur les résolutions individuelles, ni de peser en aucune manière sur les consciences de nos frères d'exil, nous soussignés, avons voulu seulement, par une déclaration publique, faire connaître aux gouvernements et aux nations, qui nous accordent une généreuse hospitalité, les motifs dont l'ensemble nous oblige à rester patients et soumis à la volonté de la divine providence, dans la position que ses décrets nous ont assignée.

» L'empereur de Russie eût été, à coup sûr, mieux conseillé et eût rallié à lui plus de cœurs polonais, si, au lieu de menacer et de dire : *J'entends que l'ordre établi par mon père soit maintenu*, il eût dit avec son oncle Alexandre Ier : *La Russie vous tend fraternellement les bras, et parmi tous les avantages que lui donne la victoire* (aujourd'hui la paix) *elle en préfère un seul : l'honneur de relever et de restaurer une nation vaillante et estimable.* »

» Les Polonais que les événements politiques ont jetés hors de leur pays doivent être considérés sous deux aspects. Pris individuellemeut, nous ne sommes que des victimes plus ou moins compromises par une guerre malheureuse, les débris d'un naufrage glorieux, des proscrits. Dépouillés, condamnés contumaces, notre retour dans la patrie est nécessairement subordonné à des considérations personnelles de sécurité et d'intérêt de famille dont chacun reste juge et décide selon sa position. A ce point de vue, une amnistie qui parle d'*erreurs coupables, de repentir tardif, d'hostilité incorrigible*, qui daigne permettre le retour dans des foyers qu'elle ne rend pas à leurs propriétaires ; qui impose comme une des conditions de pardon, à des hommes au déclin de leur vie, trois ans de défiance et d'épreuve, dans une position précaire, dénuée de ressources ; qui enfin se tait sur le sort de tant de nos concitoyens gémissant au fond de la Sibérie pour avoir trop aimé leur pays : une telle amnistie ne diffère guère des actes analogues qui l'ont précédée depuis 1832, qu'en cela seulement qu'elle rend aux rentrants les droits civils et les affranchit des poursuites judiciaires, sans toutefois les sauvegarder de celles toujours arbitraires et brutales, qu'une police soupçonneuse et inintelligente à l'excès peut, à chaque instant, et sous le moindre prétexte, exercer contre eux.

» L'histoire moderne a enregistré des actes d'amnistie généreuse et complète qui, sans aucun retour sur le passé, n'imposaient aux amnistiés que l'engagement de reconnaître le gouver-

nement existant. Tel n'est pas celui qu'on nous offre, et quelque confiance que puissent inspirer le caractère et les sentiments personnels du jeune souverain de Russie, l'acte par lui-même en inspirera peu parmi nous, tant que le système gouvernemental qui doit le mettre en exécution, et que nous avons le triste avantage de connaître de longue date, n'aura pas été modifié.

« L'autre aspect du caractère que portent en eux les émigrés de 1831, et que les étrangers méconnaissent trop souvent, c'est de représenter collectivement une cause sacrée, d'être les organes, auprès de l'Occident civilisé, des souffrances, des besoins et des droits imprescriptibles de la Pologne réduite en silence. Cette mission toute politique que les malheurs de la Pologne avaient déférée à notre patriotisme, nous imposait des obligations que l'issue inattendue de la guerre a interrompues, mais dont les actes et les paroles récentes du chef de l'empire de Russie, l'on doit le reconnaître, ne sont pas de nature à nous délier entièrement.

» En entendant préconiser les adoucissements et les bienfaits qu'un nouveau règne et la paix allaient répandre sur la Pologne, les émigrés se préoccupaient le moins des avantages personnels qu'ils retireraient de ce changement de régime. Notre pensée s'attachait surtout à espérer pour notre pays des réformes et des améliorations morales et matérielles, tristes dédommagements de la perte de ses espérances, mais qui au moins lui auraient permis de vivre. Or, à part des bruits vagues, propagés à dessein peut-être, à part quelques assertions de la presse, ne sommes-nous pas que trop autorisés à croire que, s'il y a des réformes, elles ne seront malheureusement qu'apparentes et faites en vue de l'Europe, et non pour satisfaire aux vœux légitimes de la Pologne ? Où sont, jusqu'à ce jour, les garanties pour notre langue, notre culte, pour l'éducation de nos fils ? Où est la probité d'une administration intérieure plus pure, plus nationale, d'un système plus rassurant pour les droits de chacun ? Où est l'espoir du rétablissement des universités polonaises de Warsovie et de Wilno ? Ne voyons-nous pas, au contraire, un des organes semi-officiels du gouvernement russe, s'appuyer sur le silence du congrès de Paris pour libérer son souverain de toute obligation envers la Pologne ? Ne voyons-nous pas traiter de *rêveries*, non-seulement les vœux des Polonais, comme nation, pour une existence indépendante et libre, mais jusqu'aux stipulations de 1815 exigées par l'Europe et consenties par la Russie elle-même ?

» Polonais, nous avons voulu la délivrance de notre patrie, et nous ne pouvons regretter comme une faute ce que nous considérons comme un devoir religieusement rempli. Nous avons éprouvé des revers, mais nous ne saurions jamais éprouver des remords.

« Nous sommes sans *haine* et sans *rancune* contre la Russie. Dans la situation qui nous est faite, le calme et une résignation chrétienne sont la seule attitude qui nous convienne. Mais il ne nous appartient pas, jusqu'à ce que justice soit faite à notre pays, d'abdiquer la tâche qui nous a été léguée par nos pères; et tant qu'il restera une voix de proscrit libre dans l'univers, elle dira aux gouvernements et aux peuples : *Au nom de l'Évangile et de l'histoire, la Pologne a droit de vivre d'une vie nationale et indépendante ; elle espère en Dieu, dans ses propres intérêts et dans la conscience des hommes impartiaux de toutes les nations.*

(Suivent les signatures.)

Ces actes répandus avec profusion, attirèrent l'attention de l'Europe. A cette occasion, lord Lyndhurst en interpellant le gouvernement de la reine d'Angleterre, Victoria, s'exprimait en ces termes, devant la Chambre des lords, le 11 juillet 1856.

« Milords, vous savez tous, les violations successives, par la Russie, des institutions nationales garanties à la Pologne par le Congrès de Vienne en 1815.

» Le nouvel empereur Alexandre II, dans ses deux allocutions à Warsovie, vient de déclarer : *que rien ne le déterminera à dévier de la voie suivie par son prédécesseur à l'égard de la Pologne;* il ajoute que, *dans l'intérêt de la Russie, la Pologne doit appartenir aux États de la dynastie impériale.* Ce langage de l'Empereur ayant provoqué des murmures parmi les assistants, à Warsovie, il continua en ces termes : *Ne vous bercez plus d'illusions, car si vous continuez à les nourrir, moi qui sais récompenser, je saurai aussi châtier.* L'empereur termina enfin son discours par cette exclamation : *Plus de rêveries, plus de rêveries !*

» Je ne puis admettre que le noble comte Clarendon n'ait point exigé, au sein du dernier congrès de Paris, une amnistie pour les Polonais ! On a réellement accordé une espèce d'amnistie *qui a un son pour l'oreille*, mais qui ôte toute espérance. En effet, une amnistie méritant ce nom doit être formelle, générale ; ses conditions doivent être claires, et les exceptions aussi peu

nombreuses que parfaitement déterminées, et de telle sorte que l'opinion publique puisse les justifier.

» Examinons si l'amnistie russe réunit ces caractères ? Chacun des émigrés doit préalablement adresser au gouvernement russe une demande de rentrer dans la patrie ; cette demande peut être rejetée. Vous savez sans doute, milords, que le gouvernement russe avait confisqué les biens des émigrés ; le décret d'amnistie ne dit pas que ces biens seront restitués. Ainsi l'émigré polonais ne retrouvera dans sa patrie que la misère... Sans moyen d'existence, sans position, presque sans famille, sans amis, vingt-cinq ans ont dû les disperser, l'infortuné sera devenu étranger parmi les siens, s'il n'en est pas même rebuté.... L'amnistie exclut tous ceux qui ont montré ou montreront des dispositions hostiles à l'égard du gouvernement russe, et ce sont les fonctionnaires russes qui seront les juges de ces dispositions hostiles ! L'émigré est ainsi livré à la discrétion du fonctionnaire, et si celui-là est malveillant, qui jugera entre l'émigré et le fonctionnaire ? — Un autre fonctionnaire russe !

« On s'étonne que les plus notables dans l'émigration polonaise refusent d'accepter l'amnistie ; les motifs de ce refus sont consignés dans l'acte que je dépose ici au Parlement. Cet acte renferme en substance ceci : *Nous ne protestons pas contre l'amnistie à cause d'opinions ou d'intérêts personnels, mais parce qu'en l'acceptant nous reconnaîtrions comme fautifs notre lutte et notre dévouement à l'indépendance nationale*; *par ce fait, nous admettrions la justice des oukases promulgués contre nous.* Ceux qui, sur cette base, ont rejeté l'amnistie, ont rempli un devoir sacré !

» Si mon honorable ami lord Clarendon s'est occupé de la Pologne au dernier Congrès de Paris, le résultat doit être pour lui aussi humiliant qu'il est offensant à l'égard du gouvernement anglais, dont il était l'un des représentants. J'exprime ma propre opinion, et je crois être l'organe de tous les hommes modérés, non-seulement de l'Angleterre, mais de toute l'Europe civilisée *(Applaudissements).* Il est du devoir de l'homme dont la voix peut être entendue de s'indigner contre tant de cruautés, tant de violences et tant d'oppressions ! *(Les cris d'indignation gagnent toute la Chambre.)* Disons-le hautement : c'est être le complice de toutes ces horreurs que de les couvrir d'un silence complaisant officiel ! Voilà le mobile qui m'a déterminé à élever la voix en faveur de la Pologne. »

Lord Clarendon, ministre des affaires étrangères et ci-devant

plénipotentiaire au Congrès de Paris, en répondant au discours de lord Lyndhurst, dut déclarer que l'acte d'amnistie russo-polonais du 15-27 mai 1856, ne pouvait abuser qui que ce soit en Europe, et qu'il causait une profonde déception aux amis de la cause polonaise: qu'en conséquence, les protestations des Polonais sont fondées, et que la Russie a trompé le Congrès de Paris, ne tenant nullement ses promesses d'alors. Voici le discours de lord Clarendon, prononcé à la Chambre des lords le 11 juillet 1856:

« Lorsque l'amnistie russe a été proclamée, nous n'avions pas d'agent diplomatique ou consulaire en Russie. C'est pour ce motif que le gouvernement de la reine n'a reçu aucune copie de cet acte. Tous les journaux de l'Europe ayant reproduit le décret d'amnistie, il doit être tenu pour officiel aujourd'hui par tous les gouvernements.

» Maintenant je prierai mon honorable ami de prendre en considération que ma position de membre du Cabinet ne me permet pas de qualifier sans réserve les actes et la conduite d'un gouvernement étranger. Personnellement, je m'abstiendrai, d'autant plus que je puis craindre de nuire aux Polonais eux-mêmes en suivant lord Lyndhurst dans ce débat.

» Cependant je puis assurer mon savant ami que, connaissant tous les faits de l'histoire de Pologne, et profondément touché du sort des émigrés de cette malheureuse nation, les plénipotentiaires anglais, de même que ceux de la France, avaient décidé de soulever la question polonaise, de même que les autres grandes questions, après la conclusion de la paix.

» Je ne crois pas qu'il m'appartienne de révéler à cette heure et ici-même ce qui s'est passé à cet égard au sein du *Congrès de Paris*; mais je crois néanmoins pouvoir dire que les plénipotentiaires, et moi-même personnellement, nous avons eu des motifs sérieux de croire que les projets de l'empereur de Russie à l'égard de la Pologne étaient *généreux et bienfaisants*. Nous avons dû admettre que l'empereur était non-seulement disposé à décréter une amnistie générale, mais encore à rendre aux Polonais quelques-unes de leurs institutions nationales ; qu'ils recevraient des garanties pour l'exercice de leur religion ; que l'instruction publique en Pologne allait être établie sur un pied plus libéral et plus national. Nous avons enfin cru être fondés à espérer que la Russie allait renoncer pour toujours au système des *sévérités* qu'elle avait jusqu'alors pratiqué. Mus par ces

convictions, nous avons alors *renoncé* à discuter cette question dans le sein du Congrès de Paris.

» Nous avons cru qu'il fallait avant tout examiner, peser mûrement quel résultat pourrait produire une action officielle de notre part ; car il ne faut pas perdre cette grave considération de vue : les plénipotentiaires russes pouvaient nous dénier le droit de nous immiscer dans l'administration intérieure de l'empire. Disons cependant toute notre pensée sur ce point : il nous a semblé que la politique russe aurait pu faire connaître à l'Europe ses projets à cet égard.

» Mais lorsque l'on nous a prouvé qu'une telle demande de notre part serait en Russie l'objet d'interprétations irritantes ; que l'on pourrait nous attribuer l'intention d'inspirer au tzar des actes de grâce à l'égard de ses sujets, en nous prévalant de la situation faite aux hautes puissances respectives et contractantes par les événements ; lorsque l'on nous fit comprendre (le général comte Orloff et le baron Brunnow) que si nous donnions suite à notre projet de discuter les affaires de la Pologne, nous pourrions plutôt faire du tort à la cause que nous voulions servir ; c'est alors que les plénipotentiaires de la France et d'Angleterre *renoncèrent* à leur projet. Mais, je le répète, que l'on ne croie pas que notre silence fût de l'indifférence : la considération de la Pologne et des réfugiés a seule enchaîné notre action.

» Dès le début de la guerre de Krimée, j'ai personnellement désiré l'accomplissement de nos vœux pour la Pologne. Plus tard, j'ai partagé le sentiment pénible de *déception* que l'amnistie, ainsi restreinte, a généralement fait naître. Je ne comprends pas, je l'avoue, ce qui a pu déterminer le tzar à décréter un acte empreint de telles restrictions, car il est à ma connaissance que la seule nouvelle d'une amnistie large, générale surtout, aurait été accueillie à Warsovie avec un enthousiasme, avec des marques de joie qui auraient ému certainement l'empereur. Je suis persuadé aussi qu'une amnistie générale, entière, aurait provoqué dans le cœur de tous les Polonais des sentiments de gratitude et d'attachement.

» Au lieu de cela, les Polonais resteront pour le gouvernement russe un objet permanent d'*embarras* et de *crainte* ; et cependant je crois fermement que les sentiments manifestés à Warsovie autour de la personne de l'empereur, lui furent très-agréables. Si nous ne nous trompons pas, milords, dans l'appréciation du caractère de l'empereur Alexandre II, nous ne pou-

vons admettre que la Pologne n'ait à espérer quelque chose de plus que ce que renferme le décret d'amnistie que vous connaissez. Mais permettez-moi d'ajouter, car c'est le fond de ma pensée : Si l'empereur doit opérer une amélioration à l'égard de la Pologne, il faut que cette impulsion vienne de lui-même ; dans mon opinion, la Pologne ne peut obtenir aucun bon résultat des discussions parlementaires. »

CHAPITRE VI

Couronnement d'Alexandre II à Moskou. — Son voyage en Allemagne en 1857 et son entrevue à Stuttgardt avec Napoléon III. — Promesses toujours éludées. — Efforts des Polonais pour ameliorer la position des paysans. — Empêchements suscités par les trois cours co-partageantes. — Initiative des propriétaires nobles litvano-ruthéniens. — Rescrit d'Alexandre II du 2 décembre (20 novembro v. s.) 1857 et pièces y annexées. — Efforts de la Société agronomique de Varsovie.

La cérémonie du couronnement d'Alexandre II, qui eut lieu à Moskou le 7 septembre 1856, eut le contre-coup des faits que nous venons de mentionner. En septembre 1857, le tzar fit un voyage en Allemagne, où il eut, à Stuttgardt, une entrevue avec l'empereur Napoléon III. Selon la pensée traditionnelle, il y fit des promesses, avec l'intention formelle de ne point les réaliser. C'est à cette époque aussi qu'on reprit la question de l'émancipation des paysans, et, alors comme dans le passé, la noblesse polonaise avait devancé le projet de cette mesure, et à elle revient donc la gloire de l'émancipation. Voici les faits authentiques appuyés par des actes vrais.

On accuse généralemect la noblesse polonaise d'avoir été, par l'abus qu'elle a fait de son autorité envers les classes inférieures, l'une des principales causes des malheurs sous lesquels la Pologne a succombé. Ces abus qui remontent à des temps éloignés, ont toujours été combattus par des publicistes nationaux et étrangers, et le mal se serait peu à peu effacé, si la Pologne n'avait été, dans un état de crise, et distraite des améliorations intérieures par les luttes armées qu'elle eut à soutenir. C'est avec le XVIIIe siècle que commença à se dérouler cette longue et incessante fatalité qui n'a pas d'égale dans les annales du monde. La Russie, la Prusse et l'Autriche s'entendirent pour miner l'édifice politique de la Pologne, et ce qu'avaient com-

mencé Pierre Ier de Russie, Frédéric Ier de Prusse et Léopold Ier d'Autriche, fut consommé par le machiavélisme de Catherine II, de Frédéric II et de Joseph II.

Dans cette vaste conspiration du despotisme contre la liberté, tous les moyens furent employés : calomnie, fraude, corruption, trahison, pour perdre les Polonais, et cependant ces derniers, dans cette lutte terrible, cherchaient par tous leurs efforts à réformer les abus, et surtout à améliorer la condition des paysans.

Le roi Stanislas Leszczynski, profondément pénétré des causes des malheurs de la Pologne, provoqua des réformes et fit entendre sa voix imposante. Aristocrate par naissance et par fortune, député à la diète, sénateur-palatin, ambassadeur, roi, réfugié, beau-père du roi de France Louis XV, il obtint de la postérité le titre de *philosophe bienfaisant*. Il correspondait avec tous les philosophes et les publicistes du XVIIIe siècle. Il vit cinq règnes successifs en Pologne, et, pour le malheur de sa patrie, le sien fut de courte durée.

Attentif à tout ce qu'avaient écrit, sur la réforme du gouvernement polonais, les anciens publicistes, à partir du XIVe siècle, Leszczynski avait préparé, dès l'année 1720, et publié en 1733 ses célèbres *Considérations sur le gouvernement de la Pologne*; là il indiqua les moyens de corriger les abus, et provoqua ainsi les publicistes polonais et étrangers à méditer et à exécuter les réformes qui devaient restaurer et sauver la république polonaise.

La confédération de Bar, formée le 29 février 1768, eut pour but d'écarter l'influence moskovite, de défendre la religion catholique contre laquelle le schismatisme moskovite se déchaînait et enfin d'émanciper les paysans. Pour obtenir ce grand résultat, les confédérés firent appel à la conscience des Russes eux-mêmes. Catherine II, irritée de semblables manifestations, ne recula devant aucun mensonge : elle calomnia la noblesse et compliqua les questions qui pouvaient arriver à une solution. Elle disait aux paysans que la noblesse ne ferait rien pour eux, et qu'ils avaient tout à espérer de la Tzarine ; enfin, par son manifeste daté de Pétersbourg, le 20 juin 1768, elle provoqua les massacres des nobles polonais. Les massacreurs s'amusaient à pendre aux mêmes potences un gentilhomme, un moine, un juif et un chien, avec cette inscription : *C'est tout un!* On vit même au même gibet, une mère entourée de ses quatre enfants. Une de leurs bandes enterra tout vifs, et près les uns des autres, plusieurs centaines d'hommes, de manière que les têtes de ces

malheureux passassent hors de terre, et ensuite ils les fauchèrent comme les herbes d'un champ. Ils ouvraient le ventre des femmes grosses, et à la place des enfants qu'ils en arrachaient, ils y enfermaient des chats vivants. Les puits étaient comblés de cadavres d'enfants. Trois villes, plusieurs bourgs et des milliers de maisons éparses dans les campagnes furent brûlés. Une soixantaine de mille personnes de tout âge, de tout sexe, furent égorgées.

C'est au milieu de pareils malheurs que se termina la confédération de Bar, et que s'accomplit, en 1772, le premier partage de la Pologne, dont les funestes conséquences pèsent encore sur l'Europe entière.

La Pologne, toujours au-dessus des épreuves que la providence lui envoie, ne cessa cependant de travailler à son amélioration. Plusieurs citoyens se mirent à l'œuvre, espérant que l'avidité des puissances voisines était assouvie par le partage. On voulait améliorer l'état des paysans, on dotait le pays de beaux édifices, on créait des banques, des fabriques, des manufactures et des canaux. Dans la diète de 1776, on décreta la formation d'un nouveau Code, dans lequel on s'occuperait avant tout de l'émancipation des paysans. Ce Code fut présenté à la diète de 1780. Tout aussitôt la Russie, la Prusse et l'Autriche, aidées par les mauvais Polonais, cherchaient à semer la discorde, pour anéantir tous les projets de réforme, et ce Code fut écarté.

Mais les factions étrangères, après avoir atteint leur but dans l'intérieur du pays, avaient besoin de l'accomplir à l'extérieur. A cet effet, elles répandirent la calomnie dans le reste de l'Europe, et représentaient les Polonais comme des *barbares*, en dépit de toutes les idées philosophiques. Catherine II, Frédéric II et Joseph II surent ainsi rejeter sur les Polonais, ce qui était l'œuvre de leur propre machavelisme. Les publicistes polonais protestaient, mais leur voix était étouffée par les calomnies.

Huit années s'écoulèrent au milieu de cet état de choses. A l'ouverture de la diète de Warsovie, en 1788, on résolut de faire une nouvelle constitution. Mais dès le 5 novembre 1788, Catherine II s'interposa pour empêcher toute espèce de réforme. Malgré toutes les cabales, la diète proclama, le 3 mai 1791, une nouvelle constitution, et avec elle les principes d'égalité, ceux de la prochaine émancipation des paysans; enfin on établissait une monarchie héréditaire. Dès lors la haine des trois puissances n'eut plus de bornes. Elles, *monarchiques* et *héréditaires*,

accusèrent les Polonais d'un prétendu *jacobinisme*, et le second partage fut accompli !

En 1794, lorsque la Pologne se souleva pour protester contre ces iniquités, le dictateur Kosciuszko, par son ordonnance du 7 mai 1794, améliorait la position des paysans; mais les trois puissances accomplirent en 1795 l'anéantissement politique, et établirent un épouvantable despotisme.

En 1807, à l'époque de la formation du duché de Warsovie et de l'introduction du *Code Napoléon,* les paysans furent mis sous la protection des lois ; mais, au milieu des guerres continuelles, les nobles, comme les paysans étaient pressurés et forcés de faire sans cesse de nouveaux sacrifices, sans aucun résultat pour leur patrie.

Quand en 1812, Napoléon Ier occupa la Litvanie, il ne voulut apporter aucune réforme dans les institutions du pays ni adoucir le sort des paysans, remettant à l'avenir ce qui était d'un intérêt immédiat; aussi sa puissance ne tarda-t-elle pas à s'écrouler.

En 1815, après la formation du petit royaume de Pologne, la nouvelle constitution maintint les principes des statuts du duché de Warsovie, quant aux paysans ; mais la Litvanie et les terres Ruthéniennes gémissaient sous le servage conservé par la Russie. Néanmoins, la noblesse de ces provinces fit, en 1818, tout ce qu'elle put pour arriver à l'émancipation graduelle des paysans. Des mémoires pleins d'intentions généreuses furent soumis, à cet effet, à la sanction d'Alexandre Ier, mais le Tzar, qui s'efforçait de passer pour libéral aux yeux de l'Europe, repoussa dédaigneusement les mémoires, défendant qu'on s'occupât à l'avenir de semblables questions. Il fit violemment disperser la noblesse, qui s'était réunie à Wilno, pour y conférer de ces graves intérêts.

En 1831, l'insurrection en Litvanie et dans les Ruthénies promit, à son début, d'émanciper les paysans, mais la révolution polonaise fut paralysée par l'action de la contre-révolution intérieure et par les intrigues extérieures des trois puissances copartageantes.

En 1846, une nouvelle insurrection qui éclatait à Krakovie, le 22 février, proclamait l'entière émancipation des paysans, mais les mêmes puissances étouffèrent encore une fois la liberté polonaise.

Le 26 mai v. s. ou 7 juin n. s. 1846, Nicolas Ier publia un oukase qui était inspiré par une arrière-pensée politique, dont

l'Autriche faisait alors la sanglante application en Galicie : il s'agissait d'élever entre le paysan et le propriétaire une barrière d'intérêts rivaux, d'où pussent sortir la discorde et la haine, et se poser, en face des premiers, comme un défenseur, un tuteur dévoué.

Les trois puissances copartageantes avaient peur but de mettre tout en œuvre pour entretenir l'inimitié et la défiance entre les nobles et les paysans ; la division était un moyen de détruire la solidarité entre deux classes qui aspiraient à l'indépendance nationale ; mais, la noblesse, malgré les entraves, ne se lassait pas de persévérer dans ses projets; elle voulait arriver à l'égalité des classes vis-à-vis de la loi. Nicolas I[er], dans le but d'affaiblir la noblesse russe et d'anéantir peu à peu la noblesse polonaise, pensait aussi à émanciper les paysans ; mais il redoutait de provoquer une révolution sociale, et il retardait toujours la publication de cet acte. Alexandre II hésitait aussi; mais la noblesse polonaise, quoiqu'elle sût les motifs secrets qui dirigeaient la politique moskovite, prit aujourd'hui, comme autrefois, l'initiative de cette grave mesure, et ce furent les Litvano-Rutheniens, les premiers, qui demandèrent à Alexandre II l'émancipation. Alors Alexandre II ne pouvait plus reculer, et voici les actes authentiques du gouvernement russe qu'il dut promulguer, et par lesquels il est forcé de rendre hommage à l'initiative polonaise, et invite le reste de l'empire russe à suivre cet exemple.

« Tzarskoïé-Siélo, 2 décembre (20 novembre v. s.) 1857.

Voici d'abord le rescrit d'Alexandre II adressé au gouverneur militaire de la Litvanie :

« Des comités spéciaux, institués dans les goubernies de Wilno, de Kowno et de Grodno (c'est-à-dire les provinces polonaises Litvano-Ruthéniennes), et composés de maréchaux de noblesse et de quelques autres propriétaires, avaient été chargés d'examiner le réglement des inventaires en vigueur dans ces provinces

» Aujourd'hui, le ministre de l'intérieur a porté à ma connaissance les bonnes intentions témoignées par ces comités à l'égard des paysans de ces trois goubernies..

» Approuvant pleinement les intentions de ces représentants de la noblesse des goubernies de Wilno, Kowno et Grodno, comme étant conformes à mes vues et à mes désirs, j'autorise

cette noblesse à procéder dès aujourd'hui à l'élaboration des mesures nécessaires pour la mise à exécution des projets desdits comités, à condition toutefois que l'œuvre ne soit accomplie que progressivement, afin de ne pas troubler l'organisation économique actuellement en vigueur dans les propriétés de la noblesse.

» A cet effet, j'ordonne :

» 1° D'établir dès aujourd'hui un *comité d'élaboration* dans chacune des trois goubernies précitées, et, plus tard, une commission générale pour ces trois goubernies réunies, laquelle siégera à Wilno.

» 2° Chaque comité, présidé par le maréchal de la noblesse de la goubernie, sera composé des membres suivants :

» *a* Un propriétaire par district élu parmi et par les possesseurs nobles des terres habitées de ce district.

» *b* Deux membres choisis parmi les propriétaires les plus éclairés de cette goubernie et nommés directement par le gouvernement de la province.

» 3° La commission générale se composera des personnes suivantes :

» *a* Deux membres de chacun des comités provinciaux, choisis par les comités eux-mêmes.

» *b* Un propriétaire éclairé, par goubernie, à votre nomination, choisi parmi les nobles les plus éclairés.

» *c* Un membre délégué par le ministère de l'intérieur. Il vous est réservé de choisir le président de la commission parmi les propriétaires nobles qui feront partie de cette dernière.

» Aussitôt après leur formation, les comités provinciaux auront à procéder, chacun pour sa part, conformément au désir exprimé par les représentants de la noblesse, à la rédaction d'un plan détaillé dans le but d'assurer et d'améliorer l'existence des paysans de ces provinces, en prenant pour base de ce plan les conditions suivantes :

» 1° Le propriétaire conserve son droit de propriété sur toute sa terre, mais les paysans conservent l'enclos de leurs habitations, qu'ils ont le droit d'acquérir en toute propriété moyennant rachat, payable en un terme fixe ; ils ont, de plus, la jouissance de la quantité de terrain nécessaire, selon les conditions locales, pour assurer leur existence et leur donner le moyen de satisfaire à leurs obligations envers l'État et envers le propriétaire. En compensation de cette jouissance, les paysans sont te-

nus, soit de payer une redevance au propriétaire, soit de travailler pour lui.

» 2° Les rapports intérieurs entre paysans et propriétaires doivent être réglés de manière à garantir le service régulier des impôts à l'État et des servitudes et impôts provinciaux.

» Le développement de ces principes et leur application aux conditions locales de chacune des trois provinces est abandonné aux soins des comités provinciaux. Le ministre de l'intérieur vous a commmuniqué ses vues à cet égard, et les comités pourront y avoir recours dans leurs travaux.

» Lorsque ces comités auront terminé leur travail, ils auront à le soumettre à la commission générale. La commission, après avoir pesé et examiné les propositions des comités provinciaux, et les avoir combinées avec les principes ci-dessus indiqués, aura à porter un jugement définitif dans l'affaire et à rédiger un projet de règlement général pour les trois gouvernies avec les exceptions et les variantes nécessaires pour chacune d'entre elles.

» En vous chargeant de la surveillance et de la direction générale de cette œuvre importante dans les trois provinces de Wilno, Kowno et Grodno, confiées à vos soins, je vous autorise à donner, tant aux comités provinciaux de ces trois goubernies qu'à la commission générale, les instructions nécessaires pour assurer la marche régulière et le succès de l'œuvre qui leur est confiée. Les gouverneurs des provinces auront à vous aider dans l'accomplissement de cette tâche. Vous aurez à présenter le projet, qui sera rédigé par la commission, ainsi que vos observations à ce sujet, à M. le ministre de l'intérieur, qui les soumettra à ma sanction.

» En offrant ainsi à la noblesse des goubernies de Wilno, Kowno et Grodno, le moyen de réaliser ses bonnes intentions, conformément aux principes que j'ai indiqués, j'espère que la noblesse justifiera pleinement la confiance dont je fais preuve envers elle en l'appelant à prendre part à cette œuvre importante, et qu'avec l'aide de Dieu et l'assistance éclairée des propriétaires nobles, cette œuvre sera couronnée d'un plein succès.

» Vous et les gouverneurs des provinces placées sous vos ordres, vous veillerez à ce que les paysans restent soumis aux propriétaires, et qu'ils n'ajoutent aucune foi aux insinuations malveillantes et aux bruits erronés qui pourraient se produire.

» Je demeure avec bienveillance. »

ALEXANDRE.

Office adressé par le ministre de l'intérieur au gouverneur militaire de la Litvanie.

Saint-Pétersbours, 3 décembre (21 novembre v. s.) 1857

« J'ai eu le bonheur de soumettre à S. M. l'empereur les communications que Votre Excellence m'a adressées relativement au désir qu'ont exprimé les comités formés de maréchaux de noblesse et des propriétaires dans les goubernies de Wilno, Kowno et Grodno, pour la révision des *réglements des inventaires*. Le désir exprimé par ces comités pour l'amélioration du sort des paysans habitant des terres appartenantes à des particuliers, consiste à libérer ces paysans du servage.

» C'est avec une satisfaction toute particulière, que l'empereur a appris ce noble désir de la part des représentants de la noblesse des trois susdites goubernies. Par le rescrit qu'elle vous adresse, Sa Majesté daigne en conséquence autoriser la noblesse de ces goubernies, à procéder à la rédaction des projets nécessaires, et à instituer à cet effet des comités spéciaux dans chacune de ces goubernies, plus une commission générale pour toutes les trois. Dans ce rescrit, Sa Majesté a daigné indiquer tant l'ordre qui doit être mis dans les travaux de ces différents comités par les principes généraux d'après lesquels cette œuvre peut être mise à exécution.

» En complément des instructions indiquées dans ce rescrit pour la composition des comités et de la commission établie à ce sujet, ainsi que pour l'ordre de leurs travaux, Sa Majesté a daigné ordonner ce qui suit :

» 1º Pour l'élection, dans chaque district, des membres des comités provinciaux, la noblesse aura le droit d'élire, si elle le désire, le maréchal de noblesse de son district.

» 2º Il sera fait un devoir à la noblesse d'élire, simultanément avec les membres des comités, des candidats substituts pour chacun de ces membres, qui auront à les remplacer en cas de maladie ou d'absence.

» 3º L'élection par la noblesse des membres des comiés et de leurs candidats-substituts devra être soumise à l'approbation de Votre Excellence. Ceux parmi eux qui voudront obtenir des congés, devront s'adresser : les membres des comités des goubernies aux chefs de ces goubernies, et les membres de la commission générale à Votre Excellence.

» 4° Le droit de fixer et de payer des honoraires aux membres des comités, ainsi qu'à ceux de la commission.

» 5° Les gouverneurs des provinces, ayant à exercer une surveillance permanente sur les travaux des comités, peuvent exiger la communication des procès-verbaux des séances.

» 6° La commission générale est tenue de présenter à Votre Excellence le procès-verbal de ses délibérations. Dans le cas où vous seriez d'une opinion différente à la sienne, vous lui proposeriez vos observations. Lorsque ces observations seront acceptées par la commission, elle devra changer sa résolution, sans devoir se croire liée par les décisions antérieures. Si par contre, la commission n'est pas d'accord avec vous, vous devez, selon la gravité du cas, me le communiquer immédiatement.

» 7° Les comités provinciaux seront tenus de terminer leurs travaux dans le terme de six mois, à partir du jour de l'ouverture de leurs séances. La commission générale est également tenue de terminer ses travaux dans un délai de six mois à partir du jour où elle aura reçu communication de tous les projets qui auront été élaborés au sein des comités provinciaux.

» 8° Dans le cas où l'un de ces comités ou bien la commission générale, viendrait à s'écarter du but qui leur est indiqué, et entrerait dans des discussions ayant trait à des sujets étrangers à leurs délibérations, Votre Excellence est autorisée à suspendre immédiatement ces délibérations, et m'en donner avis pour en faire un rapport à l'empereur. Sa Majesté a bien voulu en même temps me charger de communiquer à Votre Excellence mes propres considéraitons.

» En me conformant à cet ordre suprême, et prenant en considération les règles adoptées jadis dans le même but dans les provinces baltiques, ainsi que les idées et les avis intentionnels émis par les comités des *inventaires* des gouberníes de Kowno, de Grodno et de Wilno, je pense qu'il est indispensoble que les comités qui vont être nouvellement institués dans ces goubernies aient en vue les règles et les prévisions qui suivent :

» 1° L'abolition du servage des paysans ne doit pas être accomplie d'un seul coup, mais progressivement. A cet effet, les paysans doivent se trouver au commencement dans un état transitoire, c'est-à-dire plus ou moins affermés à la terre ; et c'est seulement ensuite qu'ils entreront définitivement dans la condition d'hommes libres, lorsque le gouvernement les aura autorisés, à certaines conditions, à passer d'une localité dans une autre. Pour la durée de cet état transitoire, il sera nécessaire de

fixer un terme, qui ne devra pas s'étendre au-delà de douze ans.

» 2° Conformément aux principes établis dans le rescrit impérial, les propriétaires conservent leurs droits de propriété sur leurs domaines; mais, afin d'éviter les dangers qui pourraient résulter pour la population agricole d'une vie errante et vagabonde, les paysans conserveront leurs enclos (*oussadèbnaïa osiedlost*) qu'ils auront ensuite à acquérir en toute propriété au moyen du rachat, dans un laps de temps à déterminer. En outre, afin d'assurer leur existence et de leur faciliter l'accomplissement de leurs devoirs fiscaux, tant envers l'État qu'envers les propriétaires, il leur sera alloué, selon les localités, une quantité de terrain suffisante, dont ils payeront la jouissance au propriétaire, soit par redevance *(obrok)*, soit par travaux personnels.

» Pour le développement et l'application de ces principes dans tous leurs détails, il est indispensable de prendre en considération des observations suivantes :

» 1° L'*enclos* du paysan se compose de la maison ou cabane qu'il habite, avec la cour et les dépendances, et du potager, avec tout le terrain compris dans l'enclos.

» 2° Les droits de condition libre et le droit de propriété de l'*enclos* ne seront acquis aux paysans qu'après le versement, qu'ils auront à effectuer pendant la durée de leur état transitoire, d'une somme qui ne devra pas dépasser la valeur réelle de l'*enclos* acquis par eux en toute propriété.

» 3° Ce versement pourra être fait, soit en argent, soit en travaux particuliers et indépendants de ceux que les paysans sont tenus d'exécuter sous forme de redevance pour la terre qui leur est allouée en usufruit, en vertu du § 5 du présent article;

» 4° En dehors de l'*enclos*, tout le reste de la terre doit être divisé, d'après le partage de son usufruit en terre seigneuriale et en terre allouée aux paysans;

» 5° La terre qui aura une fois été allouée en usufruit aux paysans ne pourra plus jamais être réunie aux champs seigneuriaux; elle devra rester toujours en usufruit aux paysans, en échange, de la part de ces derniers, de redevances soit en servitudes et en travaux personnels, soit en argent (*obrok et en nature*).

» 6° La quantité de la terre allouée de cette manière en usufruit aux paysans, dans le but d'assurer leur existence et de leur faciliter l'accomplissement de leur devoirs fiscaux envers l'État et envers le propriétaire, devra être réglée suivant les conditions et les coutumes de la localité;

» 7° Le mode d'après lequel les paysans jouirout de l'usufruit de cette terre sera également établi d'après les coutumes locales. Dans les localités où existe l'organisation de la commune, il faut, sans porter la moindre atteinte à cette organisation, conserver à chaque famille (*siémieïstwo*), le droit à un certain lot de terrain, en tâchant toutefois d'éviter autant que possible de trop fréquents partages et échanges de ces lots. Quant aux localités où existe le partage de la terre par feu (*dwor*) et où la terre est divisée en (*posielki*), ou fermes ayant des maîtres fermiers et des journaliers (*batrak*), il faudra prendre des mesures, propres à assurer à ces journaliers ou garçons de ferme (*batrak*), un domocile stable, et à déterminer d'une manière régulière, leurs rupports avec leurs maîtres.

» 8° Le payement aux propriétaires des redevanes en servitudes et travaux personnels, ou en argent et en nature, est obligatoire, seulement pour les paysans qui ont reçu des terrains en usufruit. Dans les localités où les paysans se divisent en fermiers et en (*batraks*) ou en journaliers sans terre, ces derniers ne pourront être requis au travail, qu'à la condition que leur travail sera rétribué ;

» 9° Le montant proportionnel tant de l'*obrok*, que des servitudes et travaux personnels, devra être établi d'une manière positive d'après l'étendue et la qualité de la terre cédée aux paysans en usufruit ;

» 10° Les servitudes et les travaux personnels devront être vendus par les paysans d'après des règles (*ourotchniia polojenia*) que les comités provinciaux auront à établir de la manière la plus simple et la plus pratique ;

» 11° En cas d'irrégularité de payement de l'*obrok*, le propriétaire pourra exiger du délinquant le travail personnel ; en cas d'irrégularité de ce second mode de payement, le propriétaire aura le droit de retirer au paysan la portion de terrain qui lui a été cédée en usufruit.

» La police rurale reste dans les attributions du propriétaire. Les paysans doivent être divisés en communes rurales. L'administration des affaires de la commune et la justice communale, sont réservées aux assemblées communales, ou bien à des tribunaux communaux composés de paysans, sous la surveillance et après confirmation du propriétaire ;

» 12° Pour surveiller l'introduction et l'observation des nouveaux règlements, ainsi que pour statuer sur les contestations qui peuvent surgir entre les propriétaires et les paysans, on

pourra établir dans chaque district des tribunaux particuliers. A cet égard, il ne serait peut-être pas inutile d'appliquer, ne fût-ce que dans certaines limites, les réglements existants dans les provinces baltiques, autant du moins que l'application de ces mesures pourra paraître, même dans leurs modifications, possible et pratique, suivant les particularités, le mode d'administration et de juridiction locales dans les goubernies de Wilno, Kowno et de Grodno ;

» 13° Dès que le nouveau réglement sera confirmé et entrera en vigueur :

« 1° Sera abolie toute aliénation des paysans séparément de la terre, soit par vente, donation ou par tout autre moyen ; sera également aboli le transfert des paysans dans d'autres localités contre leur volonté; d'un autre côté les paysans n'auront pas le droit, jusqu'à ce qu'ils aient acquis leur entière liberté, de quitter leurs villages sans la permission du propriétaire sur les terres duquel ils sont établis;

» 2° La conversion de l'état de paysan en celui de domesticité attaché à la cour des propriétaires (*dworovyé loudi*) doit être supprimée, et des mesures particulières devront être prises pour la diminution progressive de cette classe, et finalement, pour sa complète abolition, par le moyen de sa conversion en paysans avec partage de lots de terrain, ou bien en les comprenant avec l'autorisation des propriétaires, dans la condition d'hommes libres. Les détails qui se rapportent à ce sujet demandent particulièrement à être examinés et développés sur les lieux mêmes;

» 3° Pendant tout le temps où les paysans resteront dans un état transitoire, les propriétaires auront le droit, d'un commun accord avec les communes, de livrer au recrutement ceux des paysans qui se seront rendus coupables de délits ou de mauvaises mœurs, ou de les livrer à la disposition du gouvernement pour les transférer dans d'autres provinces, mais seulement après confirmation par les tribunaux particuliers qui seront institués dans chaque district en vertu du nouveau réglement;

» 4° Les projets qui seront élaborés au sein des comités provinciaux doivent établir et indiquer :

» *a* Les règles à suivre pour l'acquittement par les paysans de leurs droits de recrutement, et la désignation des recrues, lesquelles doivent être réservées aux communes elles-même, sauf approbation des propriétaires.

» *b* Des moyens d'assurer l'alimentation publique et d'organiser le payement régulier du fisc des impôts. A cet effet, il

serait peut-être utile d'améliorer les magasins communaux, d'organiser des cultures communes, et de fonder des capitaux communaux (*obstchestvennyia zapaski i mirskié kapitaly*).

» *c* Les mesures indispensables pour propager parmi les paysans l'instruction première et les métiers utiles, pour assurer le sort des vieillards et des non-valides, pour venir en aide aux malades, etc.

» En communiquant tout ce qui précède à Votre Excellence, j'ai l'honneur de vous prier, monsieur, de vouloir bien, en son temps, soumettre toutes les considérations ci-dessus détaillées aux comités provinciaux. Dans les cas où ces comités, par suite de considérations locales, trouveraient impraticables l'une ou l'autre de ces considérations, je prie Votre Excellence de vouloir bien inviter les comités à expliquer en détail, dans leurs résolutions définitives, les raisons qui les auraient empêchés d'accepter.

» *Le ministre de l'intérieur*,

» S. Lanskoï. »

Circulaire adressée par le ministre de l'intérieur à tous les gouverneurs militaires et civils, et aux maréchaux de noblesse de toutes les goubernies de l'empire.

« Les comités composés des maréchaux de la noblesse et des propriétaires qui ont été établis dans les goubernies de Wilno, de Kowno et de Grodno, dans le but spécial de réviser les *réglements des inventaires*, ont reconnu que, pour améliorer et assurer l'existence des paysans habitant des terres appartenant à des particuliers, il est indispensable de les libérer du servage.

» Sa Majesté, ayant appris avec une satisfaction toute particulière, cette noble intention des représentants de la noblesse des susdites trois goubernies, a daigné, par un rescrit adressé à M. le gouverneur militaire de Wilno et gouverneur-général de Grodno et de Kowno, sous la date du 20 novembre (2 décembre), autoriser la noblesse de ces goubernies à établir, peur élaborer les projets nécessaires à cet égard, des comités spéciaux dans chaque goubernie et une commission générale pour les trois goubernies, composés l'une et l'autre des propriétaires nobles, à la condition que dans l'élaboration de ces projets ils se guideraient d'après

les principes établis par l'Empereur dans son rescrit. En même temps, sur l'autorisation de Sa Majesté, j'ai communiqué au gouverneur-général précité quelques considérations que les comités en question pourront utiliser et suivre dans leurs travaux.

» Toutes ces pièces, j'ai l'honneur, Monsieur, de vous les transmettre ci-après en copie, pour votre information particulière ainsi que pour votre gouverne, dans le cas où la noblesse de la goubernie confiée à vos soins exprimerait la même intention que celle des trois goubernies mentionnées plus haut.

» *Le ministre de l'intérieur,*

» S. LANSKOÏ. »

De son côté, la noblesse du royaume de Pologne travaillait dans le même sens. Elle fonda une *société agronomique* ou *agricole,* afin de faire sortir les paysans d'une situation précaire, pour leur en donner une autre, basée sur les principes de l'égalité et en faire des propriétaires terriens.

CHAPITRE VII

Commencement des manifestations pacifiques en Pologne — Réunion. des monarques de Russie, de Prusse et d'Autriche à Varsovie. — Événements tragiques du 25 février 1861 et jours suivants. — Emancipation des paysans proclamée le 26 février, et l'adresse des Polonais à Alexandre II, signée le 27. — Réponse négative d'Alexandre II. — Manifeste russe de l'émancipation du 3 mars (19 février v. s.) 1861. — Dissolution de la Société agronomique. — Nouveaux massacres des Polonais par les Moskovites.

L'année 1860 s'ouvrit au milieu des événements qui précèdent. Quoique la guerre de Krimée, en 1855, et la guerre d'Italie en 1859, n'eussent encore apporté aucune amélioration dans le sort des Polonais, ceux-ci espéraient néanmoins, que ce qui avait été fait pour les autres nationalités, serait fait pour la leur.

Les premiers symptômes des manifestations pacifiques se réveillèrent en juillet 1860, lors des obsèques, à Warsovie, de la veuve du général Joseph Sowinski, mort héroïquement à la défense de Warsovie en 1831; le convoi de cette dame patriote

était des plus imposants. Les trois co-partageants s'effrayèrent, et au mois d'octobre 1860 ils tinrent personnellement un Congrès anti-polonais. L'anniversaire de la révolution du 29 novembre fut célébré, cette fois, ostensiblement, au grand déplaisir de la police russe. L'anniversaire de la bataille de Grochow, célébré le 25 février 1861, fut réprimé avec une violence sans exemple; on massacra, sans pitié, les femmes, les enfants et les hommes désarmés. Le 26, les troupes moskovites entourèrent le palais où siégeait la société agronomique ; malgré cela, ses membres votèrent à l'unanimité la suppression de la corvée ; un capital, représenté par des lettres de gages (obligations) était constitué, afin d'indemniser les propriétaires qui cédaient aux paysans les champs que ceux-ci cultivaient pour l'entretien de leurs familles et dont ils auraient l'entière propriété, après le payement, par annuités, des lettres de gages; enfin un don patriotique d'un cinquième était accordé aux paysans sur la valeur intégrale desdites terres.

Le 27 février, au milieu de nouveaux massacres de la population désarmée, la société agronomique vota une adresse à Alexandre II, pour lui exposer l'état des choses, en le suppliant de prévenir des malheurs ultérieurs. Voici cette adresse :

« Varsovie, 15-27 février 1861.

« Sire, les douloureux événements qui viennent de sa passer à Warsovie, la longue irritation qui les a précédés et le profond sentiment de tristesse qui a pénétré tous les esprits, nous amènent à porter la présente requête aux pieds de Votre Majesté, au nom de tout le pays, espérant que votre noble cœur, sire, ne restera pas sourd à la voix d'une nation infortunée.

» Ces événements, dont nous nous abstenons de décrire les scènes poignantes, n'ont aucunement été provoqués par les passions subversives d'une classe de la population : ils sont, au contraire, la manifestation unanime et éloquente de sentiments refoulés et de besoins méconnus. Notre nation qui, pendant des siècles, avait été régie par des institutions libérales, endure depuis plus de soixante ans les plus cruelles souffrances; privée de tout organe légal pour faire parvenir au trône ses doléances et l'expression de ses besoins, elle est forcément réduite à ne faire entendre sa voix que par le cri des martyrs que chaque jour elle offre en holocauste.

» Au fond de l'âme de chaque Polonais brûle un sentiment indestructible de nationalité : ce sentiment resiste au temps et à toutes les épreuves; le malheur, loin de l'affaiblir, n'a fait que le fortifier; tout ce qui le blesse ou le menace, bouleverse et inquiète les esprits.

» Aussi, toute confiance a-t-elle cessé entre gouvernants et gouvernés. Les moyens répressifs ne sauraient la faire renaître, quelles que soient leur violence et leur durée. Un pays jadis au niveau de la civilisation de ses voisins d'Occident ne saurait d'ailleurs se développer moralement ni matériellement tant que son Église, sa législation, sen instruction publique et toute son organisation sociale ne seront pas marquées du sceau de son génie national et de ses traditions historiques.

» Les aspirations de notre nation sont d'autant plus ardentes, que, seule aujourd'hui dans la grande famille européenne, elle manque de ces conditions absolues d'existence sans lesquelles une société ne saurait fournir la carrière que lui a tracée la Providence.

» En déposant aux pieds du trône l'expression de notre douleur et de nos fervents désirs, confiants dans la haute équité et dans la justice de Votre Majesté, nous osons, sire, en appeler à votre magnanimité. »

(*Suivent des centaines de milliers de signatures.*)

En date du 11 mars (27 février v. s.), Alexandre II répondit négativement à cette adresse, et la regarda comme nulle et non avenue; mais furieux d'avoir été prévenu par les Polonais, à l'endroit de l'émancipation et sans que les travaux préparatoires fussent terminés à Pétersbourg, Alexandre II dut publier son manifeste d'émancipation, six jours plus tard que celui des Polonais, c'est-à-dire le 3 mars (ou 19 février v. s.). Voici cet acte :

« Par la grâce de Dieu, nous, Alexandre II, empereur et autocrate de toutes les Russies, roi de Pologne, grand-duc de Finlande, etc.

» A tous nos fidèles sujets, savoir faisons :

» Appelé par la divine Providence et par la loi sacrée de l'hérédité au trône de nos ancêtres, nous nous sommes promis au fond du cœur, afin de répondre à la mission qui nous est confiée, d'entourer de notre affection et de notre sollicitude impériale tous nos fidèles sujets, de tout rang et de toute con-

dition, depuis l'homme de guerre qui porte noblement des armes pour la défense de la patrie, jusqu'à l'humble artisan voué aux travaux de l'industrie; depuis le fonctionnaire qui parcourt la carrière des hauts emplois de l'État, jusqu'au laboureur dont la charrue sillonne les champs.

» En considérant les diverses classes et conditions dont se compose l'État, nous sommes convaincu que la législation de l'empire ayant sagement pourvu à l'organisation des classes supérieures et moyennes, et déterminé avec précision leurs obligations, leurs droits et leurs priviléges, n'a pas atteint le même degré d'efficacité à l'égard des paysans attachés à la glèbe (krepostnyé), ainsi désignés parce que, soit par d'anciennes lois, soit par l'usage, ils ont été assujettis héréditairement à l'autorité des propriétaires, auxquels incombait en même temps l'obligation de pourvoir à leur bien-être. Les droits des propriétaires ont été jusqu'à ce jour très-étendus et imparfaitement définis par la loi, à laquelle on supplée par la tradition, la coutume et le bon vouloir des propriétaires. Dans les cas les plus favorables, cet ordre de choses a établi des relations patriarcales fondées sur une sollicitude sincèrement équitable et bienfaisante de la part des propriétaires et sur une docilité affectueuse de la part des paysans. Mais à mesure que diminuait la simplicité des mœurs, que se compliquait la diversité des rapports mutuels, que s'affaiblissait le caractère paternel des relations des propriétaires avec les paysans, et qu'en outre l'autorité seigneuriale tombait quelquefois aux mains d'individus exclusivement préoccupés de leurs intérêts personnels, ces liens de bienveillance mutuelle se sont relâchés, et une large voie a été ouverte à un arbitraire onéreux aux paysans, défavorable à leur bien-être, qui les a portés à l'indifférence pour tout progrès dans les considérations de leur existence.

» Ces faits avaient déjà frappé nos prédécesseurs de glorieuse mémoire, et ils avaient pris des mesures afin d'améliorer le sort des paysans. Mais, parmi ces mesures, les unes se sont trouvées peu décisives, en tant qu'elles restaient subordonnées à l'initiative spontanée de ceux des propriétaires qui se montraient animés d'intentions libérales; et les autres, provoquées par des circonstances particulières, ont été restreintes à quelques localités ou prises seulement à titre d'essai. C'est ainsi que l'empereur Alexandre Ier avait publié le règlement pour les cultivateurs libres, et que feu l'empereur Nicolas Ier, notre père bien-aimé, a promulgué celui qui concerne les paysans *obligés*

par contrat. Dans les goubernies de l'ouest, les règlements dits *inventaires* avaient fixé l'allocation territoriale dévolue aux paysans aussi bien que le taux de leurs redevances. Mais toutes ces réformes n'ont été appliquées que dans une mesure très-restreinte.

» Nous nous sommes donc convaincu que l'œuvre d'une amélioration sérieuse dans la condition des paysans était pour nous un legs sacré de nos ancêtres, une mission que, dans le cours des événements, la divine Providence nous appelait à remplir.

» Nous avons commencé cette œuvre par un témoignage de notre confiance impériale envers la noblesse de Russie, qui nous a donné tant de preuves de son dévouement au trône et de ses dispositions constantes à faire des sacrifices pour le bien de la patrie. C'est à la noblesse elle-même que, conformément à ses propres vœux, nous avons résolu de formuler des propositions pour la nouvelle organisation des paysans, propositions qui entraînaient pour elle la nécessité de limiter ses droits sur les paysans, et d'accepter les charges d'une réforme qui ne pouvait s'accomplir sans quelques pertes matérielles. Notre confiance n'a pas été déçue. Nous avons vu la noblesse, réunie en comités dans les goubernies, faire, par l'organe de mandataires investis de sa confiance, le sacrifice spontané de ses droits quant à la servitude personnelle des paysans. Ces comités, après avoir recueilli les données nécessaires, ont formulé leurs propositions concernant la nouvelle organisation des paysans attachés à la glèbe *(krepostnyé)* dans leurs rapports avec les propriétaires.

» Ces propositions s'étant trouvées très-diverses, comme on pouvait s'y attendre d'après la nature de la question, elles ont été confrontées, collationnées et réduites en un système régulier, puis rectifiées et complétées dans le comité supérieur institué à cet effet ; et ces nouvelles dispositions ainsi formulées, relativement aux paysans et aux gens de la domesticité *(dvorovyé)*, des propriétaires, ont été examinées au conseil de l'empire.

» Après avoir invoqué l'assistance divine, nous avons résolu de mettre cette œuvre à exécution.

» En vertu des nouvelles dispositions précitées, les paysans attachés à la glèbe seront investis, dans un terme fixé par la loi, de tous les droits des cultivateurs libres.

» Les propriétaires conservent leurs droits de propriété sur toutes les terres qui leur appartiennent, réservent aux paysans, moyennant des redevances déterminées par les règlements, la pleine jouissance de leurs enclos, et en outre, pour assurer leur

existence et garantir l'accomplissement de leurs obligations vis-à-vis du gouvernement, la quantité de terre arable fixée par lesdites dispositions, ainsi que d'autres appartenances rurales *(ougodié)*.

» Mis en jouissances de ces allocations territoriales, les paysans sont obligés, en retour, d'acquitter, au profit des propriétaires, les redevances fixées par les mêmes dispositions. Dans cet état, qui doit être transitoire, les paysans seront considérés comme *temporairement obligés*.

» En même temps, il leur est accordé le droit de racheter leurs enclos, et, avec le consentement des propriétaires, ils pourront acquérir, en toute propriété, les terres arables, et autres appartenances qui leur sont allouées à titre de jouissance permanente. Par l'acquisition en toute propriété de terre fixée. les paysans sont affranchis de leurs obligations envers les propriétaires pour la terre ainsi rachetée, et ils entrent définitivement dans la condition des paysans libres propriétaires.

» Par une disposition spéciale concernant les gens de la domesticité *(dvorovyé)*, il est fixé pour eux un état transitoire adapté à leurs occupations et aux exigences de leur position. A l'expiration d'un terme de deux années à dater du jour de la promulgation de ces dispositions, ils recevront leur entier affranchissement et quelques immunités temporaires.

» C'est d'après ces principes fondamentaux qu'ont été formulées les dispositions qui déterminent l'organisation future des paysans et des gens de la domesticité *(dvorovyé)*, qui établissent l'ordre de l'administration générale de cette classe, et spécifient dans leurs détails les droits donnés aux paysans et aux gens de la domesticité, ainsi que les obligations qui leur sont imposées vis-à-vis du gouvernement et des propriétaires.

» Quoique ces dispositions générales et les règles spéciales complémentaires pour quelques localités particulières, pour les terres des petits propriétaires, et pour les paysans qui travaillent dans les fabriques et usines des propriétaires, aient été, autant que possible, appropriées aux nécessités économiques et aux coutumes locales, cependant pour conserver l'ordre existant là où il présente des avantages réciproques, nous réservons aux propriétaires de convenir avec les paysans d'arrangements à l'amiable, et de conclure des transactions relativement à l'étendue de l'allocation territoriale et aux taux de redevances à fixer en conséquence, tout en observant les règles établies pour garantir l'inviolabilité de pareilles conventions.

» Comme la nouvelle organisation par suite de la complexité inévitable des changements qu'elle comporte, ne peut pas être mise immédiatement à exécution; qu'elle exige un espace de temps qui ne peut être de moins de deux ans ou environ, afin d'éviter tout malentendu, et de sauvegarder l'intérêt public et privé durant cet intervalle, le régime existant actuellement dans les propriétés des seigneurs doit être maintenu jusqu'au moment où un régime nouveau aura été institué par l'achèvement des mesures préparatoires requises.

» A ces fins, nous avons trouvé bon d'ordonner :

» 1º D'établir dans chaque goubernie une cour spéciale pour la question des paysans ; elle aura à connaître des affaires des communes rurales établies sur les terres des seigneurs ;

» 2º De nommer dans chaque district des juges de paix pour examiner sur les lieux les malentendus et les litiges qui pourront s'élever à l'occasion de l'application du nouveau règlement, et de former avec ces juges de paix des réunions de district ;

» 3º D'organiser dans les propriétés seigneuriales des administrations communales, et, dans ce but, de laisser les communes rurales dans leur composition actuelle, et d'ouvrir dans les grands villages des administrations d'arrondissement *(volosti)*, en réunissant les petites communes sous une de ces administrations d'arrondissement ;

» 4º De formuler, vérifier et confirmer dans chaque commune rurale ou propriété une charte réglementaire *(oustávnaia gramota)*, dans laquelle seront énumérées, sur la base du statut local, la qualité de terre réservée aux paysans en jouissance permanente, et l'étendue des charges qui sont exigibles d'eux au bénéfice du propriétaire, tant pour la terre que pour les autres avantages accordés par lui ;

» 5º De mettre à exécution ces chartes réglementaires au fur et à mesure de leur confirmation pour chaque propriété, et d'en introduire l'exécution définitive dans le terme de deux années, à dater du jour de la publication du présent manifeste ;

» 6º Jusqu'à l'expiration de ce terme, les paysans et gens de la domesticité *(dvorovyé)* doivent demeurer dans la même obéissance à l'égard de leurs propriétaires, et remplir sans conteste leurs anciennes obligations ;

» 7º Les propriétaires continueront à veiller au maintien de l'ordre dans leurs domaines, avec droit de juridiction et de police, jusqu'à l'organisation des arrondissements *(volosti)* et des tribunaux d'arrondissement.

» Connaissant toutes les difficultés de la réforme entreprise, nous mettons avant tout notre confiance dans la bonté de la divine Providence, qui veille sur les destinées de la Russie.

» Nous comptons aussi sur le généreux dévouement de notre fidèle noblesse, et nous sommes heureux de témoigner à cette corporation la gratitude qu'elle a méritée de notre part, comme de celle du pays, pour le concours désintéressé qu'elle a prêté à l'accomplissement de nos desseins. La Russie n'oubliera pas que la noblesse, mue uniquement par son respect pour la dignité de l'homme et par son amour pour le prochain, a renoncé spontanément aux droits que lui donnait le servage actuellement aboli, et posé les fondements du nouvel avenir qui s'ouvre pour les paysans. Nous avons le ferme espoir qu'elle employera aussi noblement ses efforts ultérieurs pour la mise à exécution du nouveau règlement, en maintenant le bon ordre dans un esprit de paix et de bienveillance, et que chaque propriétaire achèvera, dans la limite de sa propriété, le grand acte civique accompli par toute la corporation, en organisant l'existence des paysans domiciliés sur sa terre et de ses gens de la domesticité *(dvorovyè)* dans les conditions mutuellement avantageuses, et en donnant ainsi à la population des campagnes l'exemple d'une exécution fidèle et consciencieuse des règlements de l'État.

» Les exemples nombreux de la généreuse sollicitude des propriétaires pour le bien-être de leurs paysans, et de la reconnaissance de ceux-ci pour la sollicitude bienfaisante de leurs seigneurs, nous donnent l'espoir qu'une entente mutuelle réglera la plupart des complications parfois inévitables dans l'application partielle des règles générales aux diverses conditions dans lesquelles se trouvent des propriétés isolées ; que de cette manière sera facilitée la transition de l'ancien ordre de choses au nouveau, et que l'avenir affermira définitivement la confiance mutuelle, la bonne entente et l'impulsion unanime vers l'utilité publique.

» Pour mettre d'autant plus facilement à exécution les transactions de gré à gré entre le propriétaire et les paysans, en vertu desquelles ces derniers pourront acquérir en toute propriété leurs enclos et le terrain dont ils ont la jouissance, des secours seront accordés par le gouvernement, d'après un règlement spécial, moyennant des prêts ou bien un transfert des dettes qui grèvent les propriétés.

» Nous nous reposons ainsi avec confiance sur le seul droit de la nation.

» Quand la première nouvelle de la grande réforme méditée par le gouvernement vint à se répandre parmi les populations de la campagne, qui y étaient peu préparées, cette nouvelle a pu, dans certains cas, donner lieu à des malentendus parmi quelques individus plus préoccupés de la liberté que soucieux des devoirs qu'elle impose. Mais, en général, le bon sens du pays n'a pas failli. Il n'a méconnu ni les inspirations de la raison naturelle, qui dit que tout homme qui accepte librement les bienfaits de la société lui doit, en retour, l'accomplissement de certaines obligations positives, ni les enseignements de la loi chrétienne, qui enjoint que *tout le monde soit soumis aux puissances supérieures* (saint Paul aux Romains, XIII, 1), *et de rendre à chacun ce qui lui est dû*, et surtout à qui il appartient, *le tribut*, *les impôts, la crainte et l'honneur* (ibid. 7). Il a compris que les propriétaires ne sauraient être privés de droits légalement acquis que moyennant une indemnité suffisante et convenable, ou par suite d'une concession volontaire de leur part; qu'il serait contraire à toute équité d'accepter en jouissance des terres concédées par les propriétaires, sans accepter aussi, envers eux, des charges équivalentes.

» Et maintenant nous espérons avec confiance que les serfs libérés, en présence du nouvel avenir qui s'ouvre devant eux, sauront apprécier et reconnaître les sacrifices considérables que la noblesse s'est imposés en leur faveur.

» Ils sauront comprendre que le bienfait d'une existence appuyée sur une base de propriété garantie, ainsi que d'une liberté plus grande dans la gestion de leurs biens, leur impose, avec de nouveaux devoirs envers la société et envers eux-mêmes, l'obligation de justifier les intentions tutélaires de la loi par un usage judicieux et loyal des droits qui viennent de leur être accordés. Car si les hommes ne travaillent pas eux-mêmes à assurer leur propre bien-être sous la protection des lois, la meilleure de ces lois ne saurait le leur garantir. Ce n'est que par un travail assidu, un emploi rationel de leurs forces et de leurs ressources, une économie sévère, et surtout par une vie honnête et constamment inspirée de la crainte de Dieu, qu'on parvient au bien-être et qu'on en assure le développement.

» Les autorités chargées du soin de préparer par des mesures préliminaires la mise en œuvre de l'organisation nouvelle, et de présider à son inauguration, auront à veiller à ce que cette œuvre s'accomplisse avec calme et régularité, en tenant compte

des exigences des saisons, afin que la sollicitude du cultivateur ne soit pas distraite de ses travaux agricoles. Qu'il s'applique avec zèle à ces travaux, afin de pouvoir tirer d'un grenier abondant la semence qu'il doit confier à la terre qui lui sera concédée en jouissance permanente ou à celle qu'il aura su acquérir en toute propriété.

« Et, maintenant, peuple pieux et fidèle, fais sur ton front le signe sacré de la croix, et joins tes prières aux notres pour appeler la bénédiction du Très-Haut sur ton premier travail libre, gage assuré de ton bien être personnel ainsi que la prospérité publique.

« Donné à Saint-Pétersbourg le 19 février (3 mars n. s.) 1861, et de notre règne le septième. « ALEXANDRE. »

La presse étrangère, en publiant ce manifeste, marquait la date du 19 février. Mais comme le calendrier russe ne répond pas au calendrier grégorien, il se trouve donc que le 3 mars répond au 19 février, et c'est ce qui causa l'erreur qui se répandit à l'Occident. La mauvaise foi moskovite profita de l'erreur, pour persuader à l'Europe que l'initiative de l'émancipation appartenait au tzar ! Ce seul fait prouve de quels moyens se servent les russes pour tromper l'Europe.

CHAPITRE VII

Barbaries moskovites. — Massacres du 27 février 1861. — Cérémonies funèbres. — Discours de l'abbé Deguerry à Paris. — Abolition de la Société agronomique. — Hymmes polonaises. — Lutte provoquée par le recrutement commencé le 15 janvier 1863. — Adresse des ouvriers polonais aux ouv'iers de France. — Proclamation du Comité central de Varsovie. — Dictature de Langiewicz. — Il est arrêté par l'Autriche. — Insrection en Samogitie, en Litvanie etdans les Ruthénies. — Oukase d'Alexandre II. — Système d exermination. — Impassibilité de l'Europe.

En dépit des promesses soit-disant libérales et émancipatrices, les massacres ne cessaient d'ansanglanter la Pologne. L'Europe s'émut de la barbarie moskovite, et toutes les opinions furent unanimes à flétrir la politique tzarienne. Dans la Pologne, comme dans le reste de l'Europe, on célébrait les funérailles des victimes mortes le 27 février. Outre les innombrables blessés. cinq moururent sur le coup : c'étaient trois catholiques, un pro-

testant et un juif. Eh bien, dans les églises catholiques, comme dans les temples protestants ou dans les synagogues, ces différentes religions semblaient être confondues, lorsqu'il s'agissait de prier pour les âmes des martyrs de la férocité moskovite. Parmi plusieurs cérémonies, nous mentionnerons ici celle qui eut lieu à l'église de la Madeleine à Paris. Voici l'admirable discours que le vénérable curé, le chanoine Deguerry, improvisa, à cette occasion, le 16 mars 1861 :

Ploratus et ululatus multus.
« De grands gémissements et beaucoup de larmes. »

(*Evangile de Saint-Mathieu*)

« Mes frères, vos âmes sont pleines de vivs et profondes émotions ; elles sont pleines de gémissements, pleines de douleurs et pleines de larmes. Voilà pourquoi je vous adresse les paroles du Saint-Evangile : il y eut de grands gémissements et beaucoup de larmes : *Ulutatus et ploratus multus !*

« Vous savez pourquoi ces gémissements qui sont dans vos âmes sont pleins de larmes. Ce sont des événements qui sont connus, dont vous savez les uns et les autres les détails... Vous savez cet amour de la patrie, ne cessant jamais d'être ardent en vos compatriotes; vous savez ces manifestations simples, naturelles, produites par l'amour de la patrie; vous savez ces foules, s'agglomérant, mais ne voulant être que pacifiques et n'ayant pos d'autre intention que celle d'être pacifiques; vous savez ces foules sortant de l'église, la bannière de la patrie déployée à tous les yeux, cette croix, qui semblait venir du ciel et qui disait : *A genoux !* Et cette foule immense qui se prosterne... Vous savez alors l'événement terrible, cette charge que j'appellerais barbare, si l'esprit qui préside à cette auguste cérémonie ne m'interdisait pas des paroles de cette nature; vous savez cette foule troublée, saccagée, le sang répandu ; vous savez ces corps relevés sanglants; vous savez ensuite ces protestations adressées; vous savez le convoi de ces augustes victimes; vous savez cet ordre s'établissant par le fait de vos compatriotes et des plus jeunes, au milieu de la grande ville, la force armée éloignée, honteuse en quelque sorte du rôle qui lui était imposé; vous savez cette marche funèbre, ces corps portés à leur dernière demeure; vous savez que quelques-uns des membres les plus augutes de votre patrie, traversant la voix publique en

même temps que la foule, lui recommandaient la froide dignité, vous savez tout cela...

« Eh bien! nous venons vous dire qu'en ce jour votre cause a remporté une solennelle et décisive victoire. Il faut donc ici un mot pour votre cause, un mot pour la vérité, un mot aussi pour la grande victoire que vous venez de remporter, victoire pour les destinées de la Pologne!...

» Votre cause, quelle est-elle? Elle est sacrée, votre cause. Pourquoi donc? parce que tout ce qui est selon Dieu, est sacré; parce que tout ce qui est conforme à la pensée de Dieu est sacré, de même que tout cela est saint... Qu'est-ce qu'une chose sainte?... C'est une chose qui est selon la pensée de Dieu. Or, votre cause renferme la famille et la patrie... Est-ce que Dieu ne veut pas la famille et la patrie? Qu'est-ce que la famille? L'établissement de Dieu. Qu'est-ce que la patrie? La réunion d'un certain nombre de familles. Le divin Sauveur a aimé sa patrie... Vous savez qu'un jour, la voyant près d'être la proie de calamités immenses, il a pleuré sur elle; il n'a pleuré que trois fois : sur l'amitié, sur sa patrie, sur l'humanité.

» Je vous le dirai en quelques paroles simples et en peu de paroles : votre cause est sainte, parce que votre cause, elle est la cause de la famille et de la patrie. La patrie! Qu'est-ce donc que la patrie! C'est le culte des aïeux, le souvenir de leurs combats, de leurs vertus; la patrie, c'est l'illustration des grandes familles; la patrie, c'est la transmission des nobles sentiments; la patrie, c'est le souvenir de la victoire, quand des choses fameuses ont été faites et accomplies par elle, quand elle a écrit son nom en caractères ineffaçables dans les annales de l'Église, et la vôtre a écrit son nom en caractères ineffaçables dans les annales de l'Église. Savez-vous qu'est-ce que votre patrie?... C'est le souvenir d'un peuple qui ne s'effacera jamais de cette terre tant que cette terre conservera des sentiments nobles et généreux. Ah! qu'il est doux le souvenir de la patrie pour ceux qui en sont éloignés et qui, sur la terre étrangère, entendent résonner à leur oreille quelques mots de la langue maternelle qu'on ne parle pas sur cette terre étrangère! On éprouve alors une émotion profonde qui saisit, un transport dont on n'est pas le maître. C'est ma patrie qui parle! La Pologne n'a-t-elle pas pas écrit son nom dans les annales de l'Église! N'est-ce pas elle a sauvé l'Église au XVIIe siècle, qui a arrêté le torrent de la barbarie et lui a opposé un obstacle infranchissable, au moment où elle s'avançait avec une impétuosité telle, qu'on pouvait

croire que tout était perdu? C'est la Pologne, c'est Sobieski, votre grand aïeul, votre grand concitoyen, c'est lui qui a fait reculer le croissant.

« Voyez comme elle est belle, votre patrie! Voici des députés de votre nation demandant à un pape des reliques pour votre pays, et le pape répondant : *Des reliques? mais la Pologne tout entière est une relique!...* Magnifique témoignage! Je ne crois pas que jamais l'Église ait porté en si haute estime une nation par un pareil langage : oui, votre patrie tout entière est une relique; et c'est pour cela qu'elle est impérissable, autant que sainte et sacrée; vos aïeux, invincibles parce qu'ils étaient unis, ne partaient jamais pour les immortels combats, où ils ont illustré le nom de la Pologne, sans emporter avec eux un peu de la terre de leur pays. Ils voulaient toujours avoir quelques parcelles de cette terre, quelques grains de poussière de cette terre, et ils demandaient que quand on couvrirait leur dépouille mortelle, on répandit sur elle ces grains de poussière de la terre de la patrie qui avait été appelée sainte, qui avait été appelée une grande relique par le pape. Et comment cette patrie ne serait-elle pas chère, comment ne serait-elle pas aimée de toutes les puissances du cœur humain, cette patrie qui, avec la nation française, s'est immortalisée par les services qu'elle a rendus à l'Église!

Nous avons dit que vos compatriotes, dans ces derniers temps, avaient remporté une grande et décisive victoire. Nous dirons pourquoi elle est décisive. Une grande vicioire!... voyons, qu'est-ce que c'est qu'une grande victoire remportée? Sont-ce des ennemis abattus, renversés? Sont-ce des torrents de sang répandus, des villes incendiées? Ce n'est rien de tout cela. Qu'est-ce donc qu'une grande victoire? C'est quand l'ennemi est vaincu, désarmé, subjugué par la puissance morale, bien autrement forte que celle des armes. Alors c'est une véritable victoire; alors, la cause qu'on soutient est victorieuse : c'est pour cela que nous vous déclarons vainqueurs dans cet événement dont nous célébrons, en ce moment, la victoire. Voyez les premières lettres des noms de ces illustres victimes appendus sur ces murs : ce sont des martyrs, ce sont aussi des vainqueurs. car martyr veut dire vainqueur. Oui, nobles victimes dont nous honorons la mort, le sang a été répandu, la foule a été dispersée, jetée de côté et d'autre... et vous avez vaincu!... Vous avez forcé l'ennemi à vous regarder avec une certaine soumission à votre volonté; il a compris qu'il fallait céder, qu'il fallait s'arranger

avec vous, et c'est sous ce rapport que vous avez été victorieux.

» Eh bien! supposez, qu'armée contre armée, ardeur contre ardeur, glaive contre glaive, munitions contre munitions, puissance matérielle contre puissance matérielle, vous eussiez succombé sous le nombre, vainqueurs par le courage, est-ce que vous auriez eu une victoire pareille à celle que vous venez de remporter? Et alors même que vous eussiez triomphé matériellement, vous l'avez fait dans d'autres circonstances, et magnifiquement; mais comment voulez-vous que le petit nombre triomphe toujours contre le grand? Quand il s'agit d'employer la force matérielle, il faut des miracles, des prodiges, Dieu ne les donne pas toujours : d'ailleurs il voulait vous faire passer par les grandes épreuves, par les grandes victoires, il voulait vous faire remporter une de ces éclatantes victoires qui appartiennent autant au ciel qu'à la terre. Mais le 27 février 1861 vous avez vaincu, car on écoute vos plaintes, vos réclamations, on écoute vos observations. Tous vos droits, sans doute, n'ont pas été reconnus, mais enfin quelque chose l'a été, et c'est un fait immense. Ce quelque chose, c'est la victoire des premiers chrétiens. Ils ne combattaient pas non plus avec le glaive contre le glaive; ils acceptaient le feu, ils acceptaient le fer, et ils ont vaincu tout cela. Est-ce vrai? il y a donc une force dans cette arme de la réclamation pacifique. Sans doute cela vous coûte, à vous, Polonais, à vous, pleins d'ardeur, à vous, qui voulez lutter et qui, certes, lutteriez volontiers si c'était à pareil nombre. Que dis-je à pareil nombre! vous lutteriez volontiers, fussiez-vous encore moins nombreux. Sans doute, il vous en coûte de combattre avec des armes pacifiques; mais prenez-y garde, il faut que vous vainquiez; or, les armes pacifiques sont les plus redoutables, car elles sont les seules invincibles.

» Ainsi, vous avez remporté une grande victoire, plus grande que celle dont vous vouliez célébrer l'anniversaire du 25 février 1831, car la victoire dont vous vouliez célébrer l'anniversaire n'a pas servi au triomphe de votre cause, tandis que celle que vous venez de remporter a abouti au triomphe de votre cause!

» Vos modèles, les martyrs des premiers siècles de l'Église, ont-ils jamais dit : *Nous avons versé assez de sang et répandu assez de larmes; quand vous lèverez vous et jugerez-vous notre cause? Notre patience est à bout!...* Non, ils n'ont jamais dit cela, et pendant trois siècles ils ont reçu le coup de la mort. Quand triompherez-vous, messieurs?... je ne le sais pas; mais je sais que l'amour de la patrie est vif dans vos cœurs, et je

sais que, ne séparant pas l'amour de la patrie de l'amour du Christ, cet amour est invincible; que, si je ne puis assigner l'heure de votre triomphe, je puis affirmer votre triomphe.

» Un illustre général, qui n'est plus de ce monde, qui faisait partie, en 1838, d'une des grandes assemblées de la France, que j'ai souvent vu au pied de cette chaire, disait un jour dans une autre enceinte : « *Que la Pologne garde la religion, la foi, et tôt ou tard elle sera sauvée!...* » C'est que dans la religion, messieurs, il y a un principe de vie, il y a un principe d'union, vous le savez, et que ce que la religion a uni, on ne le divise pas. Or, quand on n'est pas divisé, on reste, quoiqu'il advienne, le maître des situations. Il faut du temps, peut-être, pour arriver à une victoire définitive. Qu'importe! continuez à exprimer votre pensée. N'entendez-vous pas de tous côtés les transports de l'Europe, qui a salué de ses acclamations la nouvelle de votre victoire?... N'entendez-vous pas qu'elle s'unit à votre cause encore plus que lorsque vous la défendiez les armes à la main? N'entendez-vous pas arriver des quatre points du monde les marques d'assentiment, les félicitations, les encouragements dont on vous couronne aujourd'hui? Voyez ce que peut produire une protestation calme et froide. C'est beau de voir tous les employés du gouvernement se retirant, et faisant par leur retraite cette magnifique manifestation : *Non, nous ne voulons pas servir l'iniquité, et c'est une iniquité de courber un peuple dans l'esclavage, dans la servitude. Nous ne voulons pas commettre l'iniquité, en être les complices!* C'est beau d'avoir ainsi protesté, protesté par la prière, protesté par les larmes, protesté par le cœur.

» Un jour, nous vous disions dans une autre enceinte : C'est un état bien douloureux que l'état d'éloignement de la patrie; mais cet état est encore plus douloureux quand ceux qui sont éloignés de leur patrie manquent de choses nécessaires à l'existence, quand ceux qui sont éloignés de leur patrie sont enchaînés par la maladie. » Nous vous disions cela et nous ajoutions : « Offrez à Dieu vos douleurs, les gémissements, la détresse de vos malades, puis, assistez vos malades, secourez-les, faites tout ce qui est en votre pouvoir, à votre disposition pour leur être utiles; soyez charitables, soyez vertueux; Dieu protège la cause de ceux qui pratiquent la charité et la vertu. » Eh bien, nous vous répétons aujourd'hui : protestez contre ceux qui ont osé s'appeler vos maîtres, lorsqu'il ne doit y avoir qu'un maître; protestez par des moyens de paix; protestez par votre union, l'union triomphe toujours de la force; protestez par vos prières,

par vos vertus, par votre charité mutuelle. Soyez unis; aimez-vous les uns les autres; ne soyez qu'une seule famille; que les plus forts soutiennent les plus faibles; que ceux qui ont de la fortune la partagent avec ceux qui n'en ont pas; que ceux d'entre vous auxquels le bon Dieu a donné cette position de fortune sachent bien qu'il ne la leur a donnée que pour la partager avec leurs frères; soyez unis dans l'amour de la patrie; soyez unis dans l'amour du Christ qui a pleuré sur sa patrie.

» Dites-moi, lorsque les grandes basiliques de votre pays s'élevaient de la terre, est-ce que ceux qui les construisaient pensaient qu'ils y viendraient prier seuls? Non, ils travaillaient pour les générations futures. Supportez donc le poids du jour, les peines, les privations; travaillez à conquérir votre patrie, et dites-vous : « Qu'importe que je la revoie ou que je ne la revoie pas; des générations viendront après moi qui la verront et en jouiront. »

» Je termine par un trait tiré de l'histoire de l'Église, qui m'est d'ailleurs suggéré par votre propre histoire : Une jeune fille fut amenée dans l'arène. Les juges qui l'avaient condamnée à mort, l'avaient condamnée à être dévorée par les bêtes. On la porta dans l'arène; un lion y entre, il la regarde. Il s'arrête d'abord, il s'approche d'elle, ensuite lui lèche les mains et se couche à ses pieds.

» O Pologne! il y a plus d'un siècle que par les divisions intestines, bien plus que par la force de ceux qui se constituaient alors tes ennemis, tu es entrée dans l'arène du martyre. Plusieurs fois tu as essayé de briser tes fers, et plusieurs fois on t'a donné des promesses, sur lesquelles tu devais compter. Noble Pologne! toi, tu as toujours rempli les promesses que tu faisais; tu as toujours donné ton sang, comme cette jeune fille, comme cette jeune martyre; tu es dans l'arène, tu ne peux plus briser tes fers pour les jeter à la tête de ceux qui en ont chargé tes bras; tu ne peux plus lutter contre le lion qui te regarde et qui semble te menacer de sa férocité. Il te regarde, mais il ne s'apprête plus à te dévorer. Un cri de réprobation retentirait sur sa tête : il te regarde, il s'approche de toi, il écoute ta plainte, il semble vouloir accorder quelque chose à ta souffrance. Noble Pologne! tu verras tomber tes liens dans quelques jours, dont je ne sais pas le nombre. Le lion viendra lécher tes plaies, baiser tes pieds meurtris. L'Europe, qui aujourd'hui, te regarde, s'unira à toi, et alors tu continueras ta grandeur, et tu élèveras les mains au ciel, en disant : O Christ, par qui j'ai vaincu, soyez éternelle-

ment adoré : à vous la gloire, la reconnaissance, à vous l'amour! Ainsi soit-il. »

Après les massacres de février, renouvelés au mois de mars, le tzar abolit, le 5 avril 1861, la *Société agronomique*. Le peuple fut frappé de stupeur à la nouvelle de cet acte arbitraire, et les Russes recommencèrent leurs massacres le 8 et le 9 avril. N'ayant aucun moyen de défense, les Polonais prostestèrent, par leurs chants et leurs prières dans les églises : ils croyaient ainsi lasser la barbarie. C'était alors qu'ils firent entendre plusieurs hymnes patriotiques et religieux. Deux de ces hymnes seront à jamais populaires. Les paroles de la première furent composées par le poëte Aloïs Felinski, en 1815, et la musique par Charles Kurpinski. L'incertitude enveloppait encore à cette époque l'avenir de la Pologne. Le second hymne fut composée par Camille Uieyski, en 1846, à l'occasion des massacres de Galicie. Le premier commençait en polonais par les mots : *Boze cos Polske*, le second par ceux de *Z dymem pozarow*.

BOZE COS POLSKE.

Seigneur Dieu, toi qui, durant tant de siècles, entouras la Pologne de splendeur, de puissance et de gloire; toi qui la couvrais alors de ton bouclier tutélaire, en détournant d'elle, les malheurs dont on voulait l'accabler,

Seigneur ! prosternés devant tes autels, nous t'en conjurons,
Daigne conserver notre chère patrie !

Seigneur Dieu, toi qui, plus tard, ému de notre chute, as protégé les combattants pour la plus sainte des causes; toi qui voulais avoir l'univers pour témoin de leur courage, et faire grandir leur gloire au sein même de leurs calamités,

Seigneur ! prosternés devant tes autels, nous t'en conjurons,
Daigne conserver notre chère patrie !

Seigneur Dieu, rends à notre Pologne son antique splendeur, fertilise nos champs et nos plaines dévastées par une guerre injuste; que le bonheur et la liberté fleurissent à jamais parmi nous. Dieu daigne apaiser ton courroux et cesse de nous éprouver.

Seigneur ! prosternés devant tes autels, nous t'en conjurons,
Daigne conserver notre chère patrie !

Dieu, dont le bras juste brise en un clin d'œil les sceptres des maîtres du monde, mets à néant les desseins perfides de nos ennemis, réveille l'espérance dans chaque âme polonaise.

Seigneur ! prosternés devant tes autels, nous t'en conjurons,
Rends-nous notre patrie, rends-nous notre liberté !

Dieu très-saint ! par tes divins miracles, éloigne de nous les calamités et les horreurs des champs de bataille, daigne unir tes peuples

par le nœud de la liberté, et place-les sous le sceptre de l'ange de la paix.

Seigneur, prosternés, devant tes autels, nous t'en conjurons,
Rends-nous notre patrie, rends-nous notre liberté!

Z DYMEM POZAROW.

Avec la fumée des incendies et du sang de nos frères, cette voix s'élève vers toi, Seigneur. C'est une plainte terrible, c'est un dernier soupir. De pareilles prières font blanchir les cheveux. Nos prières ne sont plus que des gémissements. La couronne d'épines s'est fixée sur notre front comme un signe de ta colère. Nos mains suppliantes s'élèvent vers toi.

Et nous, nous regardons dans le ciel si de ses hauteurs cent soleils ne tomberont pas pour confondre nos ennemis! Tout est tranquille dans l'azur des cieux; comme toujours, l'oiseau libre y voltige. Alors, dans l'égarement horrible du doute, avant que notre foi ne se réveille, nos lèvres blasphèment, bien que nos cœurs saignent. Aussi, juge-nous d'après nos cœurs, et non d'après nos paroles!

Combien de fois ne nous as-tu pas fustigés? Et nous, avant que le sang de nos dernières blessures ne fût séché, nous nous écriions de nouveau : « Il s'est laissé fléchir, car *il est notre Père, il est notre Seigneur*; » et, de nouveau, nous nous relevons plus sincères dans notre confiance. Et cependant, avec ta volonté, l'ennemi nous écrase de nouveau. Son rire, comme une pierre sur notre poitrine, nous crie : *Où est donc ce Dieu, leur Père?*

Seigneur, Seigneur! le monde a horreur des choses terribles que le temps nous apporte. Le fils a tué son père, le frère a tué son frère. Il y a parmi nous des masses de Caïns. Mais, ô Seigneur, ils sont innocents, bien qu'ils aient reculé notre avenir; d'autres démons ont travaillé avec eux. De ton glaive flamboyant, punis seulement la main qui les a dirigés.

Regarde, dans le malheur, nous sommes toujours les mêmes. Comme les oiseaux des bois qui vont reposer dans leurs propres nids, nous nous élevons vers toi, vers les étoiles, par la prière. Préserve-nous, par ta main paternelle; promets-nous de voir ses futurs bienfaits; que le parfum de la fleur du martyre nous endorme, que l'auréole du martyre nous entoure!

Et, avec ton archange en tête, nous courrons à la lutte sanglante, et, sur le cœur palpitant de Satan, nous enfoncerons ton étendard victorieux. Nous ouvrirons nos cœurs à nos frères égarés; le baptême de la liberté lavera leur faute. Alors, le vil blasphémateur entendra notre réponse : *Il y avait, il y a un Dieu!* Amen.

Ces saintes paroles furent jugées *criminelles* par les moskovites; et ceux qui les chantaient étaient impitoyablement mas-

sacrés dans les églises. A la suite de ces profanations, le clergé polonais dut fermer et sceller les églises. Toutes les classes de la société, sur toute la surface de l'ancienne Pologne de 1772, se revêtirent de deuil. Les moskovites exaspérés déclarèrent le 14 octobre 1861 le pays en état-de-siége, en commettant les exactions les plus affreuses. Mais comme le patriotisme des Polonais acceptait tout, étant persuadés qu'ils finiraient par vaincre, Alexandre II, conseillé par des fanatiques russes et par des renégats polonais, voulut priver la Pologne de la partie la plus vivace de ses habitants ; en conséquence il ordonna une *proscription*, couverte du nom de *recrutement*. Cinq mille jeunes chrétiens et trois mille israélites, indiqués nominativement, devaient être saisis nuitamment dans tout le royaume et transportés au fond de la Moskovie et du Kaukase.

Voici le texte des instructions secrètes du gouvernement moskovite, sur ce recrutement exceptionnel.

Warsovie, 6 décembre 1862.

Le directeur de la commission de l'intérieur, aux gouverneurs civils du royaume.

« ... Le conseil d'administration du royaume, après avoir pris connaissance de mon rapport, dans lequel j'examinais les moyens les plus efficaces pour exécuter l'ordre suprême signifié dans le rapport adressé par le ministre de la guerre le 5-17 septembre dernier, à Son Altesse Impériale le grand-duc Constantin, lieutenant du roi, touchant le recrutement partiel qui doit s'opérer dans le royaume de Pologne, sur des *bases exceptionnelles*, a notifié ce qui suit :

« Considérant que les personnes qui devront s'occuper de » choisir les recrues d'après des listes nominales, faites dans » ce but, doivent posséder une connaissance approfondie, non- » seulement de la situation des conscrits, au point de vue de » la famille et de la nation, de leurs occupations, mais encore » de leur conduite en matière politique (l'un des principaux » objets de ce recrutement étant de se débarrasser de la partie » de la population qui contribue, par sa conduite, à troubler » l'ordre public), les personnes qui sont chargées de cet acte » seront :

» Dans les villes de Goubernies : le gouverneur civil, le con-

» seiller de la section militaire et de police, le chef militaire ou
» son adjoint, et le préfet de la ville ;

» Dans les districts : le chef du district, un adjoint désigné
» spécialement pour le recrutement, le commandant de la gen-
» darmerie locale. En cas de besoin, les maires et les présidents
» des villes pourront être appelés à donner les renseignements
» nécessaires. »

« Le *conseil d'administration* déclare en outre que chaque district devra fournir un certain nombre de recrues prises, avant tout, parmi les individus qui n'ont pas de résidence et d'occupations fixes, et surtout mal notés par leur conduite dans les derniers événements, sans avoir égard si une ville ou une croyance fournira, par rapport à sa population, plus ou moins de recrues que telle autre ville ou confession.

» Comte KELLER. »

Avant l'accomplissement de cette infernale machination, les Polonais croyaient encore qu'il s'agissait d'un simple *recrutement*, et ils publièrent l'écrit suivant :

A ceux qui seront atteints par la conscription, un mot d'adieu.

1er janvier 1863.

« Vous serez enrôlés non sous votre véritable drapeau, mais sous celui de la Russie. Nous avions espéré que la délivrance du pays précéderait et empêcherait ce nouveau recrutement. Dieu ne l'a pas voulu. Nous devons, non pas nous plaindre, mais travailler à ce que cette conscription soit la dernière.

» Vous qui en serez les victimes, le pays vous accompagnera de ses prières et de ses vœux. Vous ne renierez pas votre patrie; vous garderez, au contraire, profondément enraciné dans vos cœurs le sentiment national, et vous servirez partout où vous le pourrez la cause de la Pologne.

» La Pologne vous demande ce sacrifice, et c'est le plus grand que vous puissiez lui offrir. Il est beau sans doute de cueillir, par une résolution hardie, la palme du martyre ; mais il est plus difficile et plus glorieux de vivre, loin de sa patrie, d'une vie de sacrifices continuels et sans cesse renouvelés, sans laisser fléchir sa foi et son patriotisme. C'est là ce que le pays vous demande.

» Vous laissez derrière vous des mères, des sœurs, des femmes

condamnées au veuvage anticipé ; des enfants devenus orphelins ; ne craignez rien pour elles ni pour eux ; le pays les prendra sous sa protection ; vos enfants deviendront ceux de la nation, et seront élevés par elle comme ils l'auraient été par vous, dans des sentiments de liberté et de patriotisme. »

Le gouvernement russe, effrayé de cette résignation, y répondit par des violences inouïes, et il adressa à ses subordonnés les instructions suivantes :

Warsovie, 12 janvier 1863.

« Les maires, les commissaires de police et les bourgmestres auront l'œil sur la conduite de toute personne n'ayant pas d'occupation fixe, et surveilleront attentivement les agitateurs, soit qu'ils résident dans la localité, soit qu'ils viennent du dehors. Au premier signe inquiétant, ils devront être livrés au chef du district ou au commandant de la gendarmerie. Les autorités sont investies à cet égard d'un pouvoir discrétionnaire.

» Il est défendu de laisser célébrer aucun service religieux en commémoration de faits historiques ou d'anniversaires nationaux ; de laisser prier pour les condamnés ou pour les personnes mortes en prison ou dans l'exil ; de laisser chanter dans les églises les hymnes défendus par le gouvernement impérial et royal.

» Toute manifestation extérieure d'un caractère national sera empêchée soit par la persuasion, soit par la force. Toute espèce d'illuminations, non autorisées sur quelque point que ce soit, seront immédiatement signalées par la police à la gendarmerie qui punira ceux qui les auront allumées, et ceux qui se seront opposés à ce qu'elles fussent éteintes.

» Les costumes nationaux et vêtements de forme insolite sont de nouveau défendus. Les récalcitrants seront immédiatement arrêtés et livrés d'abord au tribunal de simple police, puis envoyés, s'il y a lieu, au district ou au commandant de gendarmerie.

» Tous emblèmes nationaux et inscriptions ayant un caractère public, seront immédiatement effacés. La plus grande surveillance sera exercée sur tous les écrits, placards, brochures non autorisés, et sur toutes les personnes soupçonnées de concourir à leur propagation ou seulement d'en avoir en leur possession.

» A la moindre infraction, à la moindre observation sur le

présent arrêté, les délinquants ou récalcitrants seront saisis et livrés à l'autorité militaire. »

La nuit du 15 janvier 1863 fut indiquée pour effectuer cette proscription à Warsovie et dans le reste du pays. En face de la désolation universelle, les victimes saisies furent enchaînées et traînées dans les casernes et dans la citadelle au milieu des cris, des larmes, des malédictions de leurs familles. Et cependant le journal officiel du gouvernement russe osa publier l'article suivant :

« Le 15, de une à huit heures du matin, le recrutement s'est effectué à Warsovie dans un ordre et une tranquillité parfaite. On n'a pas eu à rencontrer une résistance même isolée, et depuis trente ans il n'y a pas eu d'exemple que les recrues aient montré tant d'empressement et de bonne volonté ; dans les salles de l'hôtel-de-ville et la citadelle, où les conscrits sont provisoirement placés, ils témoignent les meilleures dispositions.

» Beaucoup d'entr'eux se sont plaints des machinations du parti d'action et des prétendues autorités de ce parti qui, de la voie d'un travail honnête, les a jetés dans celle de l'oisiveté et d'illusions chimériques, les privant ainsi de leur unique source de revenu, plaintes qui sont d'accord avec les aveux faits devant la Cour-Martiale.

» Beaucoup de conscrits ont aussi exprimé leur satisfaction de ce que à *l'école d'ordre* qu'ils trouveront dans le service militaire, ils pourront s'affranchir de l'oisiveté, de la vie inoccupée qui leur pesait, aujourd'hui surtout où la diminution des années du service et le changement dans la manière dont on traite les soldats, mettent dans de tout autres conditions ceux qui entrent dans les rangs militaires. Un grand nombre de personnes désignées pour le recrutement et qui, absentes pour le moment, ignoraient le jour de la levée, ou pour d'autres raisons, n'avaient pas été trouvées à la maison, se présentent volontairement devant l'autorité.

» Le lendemain même du recrutement, 49 individus se sont ainsi présentés (sur 7 à 800).

» Il se trouve même des *volontaires*. Les mesures repressives préparées à Warsovie par les autorités civiles et militaires, pour le cas de désordres, n'ont dû nulle part être employées.

» La conduite de la troupe et de la police a été exemplaire, et le résultat si satisfaisant de cette importante opération dans la capitale fait espérer que le recrutement s'accomplira de la

même manière dans les provinces, et que, là aussi, les tentatives des anarchistes, pour provoquer des troubles, resteront sans résultat. »

A cette occasion, le comte Charles de Montalembert dit dans sa récente brochure : « Cette goutte de poison fit déborder le calice. Ce que n'avait encore pu exciter aucun des attentats commis depuis deux ans à Warsovie et ailleurs, a été l'œuvre du scribe anonyme qui a écrit ce mensonge dans sa feuille officielle. Sa main vénale a mis le feu aux poudres. Cet outrage cynique à la douleur et à la pudeur publiques prendra rang dans l'histoire à côté de ces outrages à la pudeur des femmes, qui donnèrent le signal à Rome de l'expulsion des Tarquins et des Décemvirs ; à Palerme des vêpres siciliennes. Honneur immortel au peuple que l'injure morale révolte plus que tous les supplices matériels ; qui peut tout subir, tout endurer, hormis l'hypocrisie officielle, hormis le mensonge promulgué en son nom et pour son compte. Esclave, soit ; mais esclave reconnaissant et satisfait, non ; esclave qui se laisse féliciter d'être libre et heureux, non, mille fois non. Garrotté, bâillonné, flagellé, déporté, soit encore ; mais sous l'entrave, sous le bâillon et sous le knout, le Polonais veut au moins que le monde le sache victime et jamais complice de la servitude. La mort et la ruine ; tous les désastres et toutes les tortures plutôt que l'adhésion silencieuse au mensonge couronné et impuni ! »

De son côté, le *Comité central national* qui, avec son pouvoir occulte, siége toujours à Warsovie même, poussé à bout, répandit la proclamation suivante, en réponse aux nouvelles provocations du *généreux et magnanime réformateur*, Alexandre II.

Warsovie, 18 janvier 1863.

« Polonais,

« Ce désastre ne nous fait pas reculer ; nous allons hardiment en avant, remplis de confiance en Dieu et en la sainteté de notre cause.

» *Le Comité central national* ne s'est pas dissous, il existe continuellement, fort, et animé d'autant plus de zèle, que la situation du pays exige de sa part une plus grande activité et énergie. Notre drapeau n'est pas tombé et ne tombera pas ; ralliez-vous, frères, autour de lui avec d'autant plus de force et d'ardeur que l'ennemi écrase et opprime davantage.

» Ne perdez pas courage, redoublez au contraire d'énergie.

Que l'ennemi, dans ses projets criminels ultérieurs, trouve en vous une résistance vigoureuse et héroïque, et il ne prendra plus de recrues.

» Polonais ! appuyez-vous les uns aux autres, par votre courage, votre dévouement, votre audace, et nous le jurons, nous ne vous abandonnerons pas, nous persévérerons jusqu'à la fin et vous vaincrez.

» *Le Comité central national* proclame tout le pays en état exceptionnel ; il ordonne à tous les véritables fils de la patrie de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, fût-ce individuellement contre le recrutement ; il leur ordonne de délivrer ceux qui ont été déjà saisis par les Moskovites, et de donner asile à ceux qui se cachent.

» Il met hors la loi tous les complices polono-russes, qui ont pris part à l'accomplissement de recrutement à Warsovie, et tous ceux qui, jusqu'à présent, ont prêté la main, ou dorénavant la prêteront aux actes criminels de l'invasion. Il est permis à chacun de mettre à exécution sur eux ce jugement et cette sentence sans encourir aucune responsabilité devant Dieu et la patrie ! »

La lutte, commencée le 15 janvier à Warsovie, éclata dans le reste du pays le 22 janvier.

Nous avons déjà prouvé par les dates et par les actes authentiques que de tout temps, la noblesse et les propriétaires voulaient améliorer le sort des paysans ; ces projets, inspirés par la justice, ont été incessamment entravés par les machinations des trois puissances copartageantes. Mais quand les Polonais entreprirent, en 1863, une lutte armée tout inégale et presque impossible qu'elle était ; provoquée par les violences moskovites, à l'instant même ils ont publié une déclaration solennelle, irrévocable et définitive qui accordait l'émancipation complète des paysans, en les rendant propriétaires des terres qu'ils possédaient, et sans qu'ils eussent à indemniser les nobles. Voici la proclamation et le décret en question :

Warsovie, 22 janvier 1863.

« Le gouvernement usurpateur, rendu furieux par la résistance de la victime qu'il torture, a résolu de frapper un coup décisif en déportant plusieurs milliers des plus braves et des plus vaillants défenseurs de la patrie, en leur faisant endosser

l'uniforme abhorré des Moskovites, et en les conduisant aux confins de l'empire, pour les vouer à une misère et à une destruction sans remède.

» La Pologne ne veut pas, ne peut pas se soumettre à cette violence et à cette dégradation, sans essayer de résister. Elle serait déshonorée devant la postérité, si elle se soumettait sans tenter un effort énergique.

» Ce jour étant le premier jour d'une résistance ouverte, le commencement d'une lutte sacrée, le *Comité central national* proclame tous les fils de toute l'ancienne Pologne, libres et égaux, sans distinction de croyance et de condition. Il proclame, en outre, que la terre occupée auparavant par les populations agricoles ou fief, pour des faisances ou pour une rente, devient désormais leur libre propriété, sans aucune restriction. Les propriétaires recevront une indemnité du trésor public. Tous les paysans et laboureurs qui assisteront les familles de ceux qui mourraient au service de leur pays, recevront des concessions de terres de propriété nationale, sur celles qui seront reprises à l'ennemi.

» Aux armes donc, Polonais, Litvaniens, Ruthéniens! L'heure de notre commune délivrance a sonné; la vieille épée est sortie du fourreau; le drapeau sacré de notre commune patrie est déployé!

» Considérant que le gouvernement usurpateur a toujours différé de rendre les paysans francs-tenanciers, malgré le vœu général du pays; considérant en outre que les propriétaires ont droit à une indemnité pour la perte des rentes, faisances, etc., il est décrété ce qui suit :

» Art. 1er. Toute terre occupée, sous quelque titre que ce soit, faisances, rente ou autrement, par les petits fermiers, ainsi que toutes ses dépendances, devient, à dater de ce jour, la libre propriété du tenancier, sans aucune obligation de rente ou autre, excepté le devoir de payer les taxes et de servir la patrie.

» Art. 2. Les précédents propriétaires recevront une indemnité sur les fonds nationaux par le moyen d'un capital garanti par la nation.

» Art. 3. Le montant de l'indemnité et la nature du capital seront établis par un décret spécial.

» Art. 4. Tous les oukases, ordonnances, lois, etc., publiés par le gouvernement usurpateur sur l'accensement des paysans, sont déclarés nuls et sans valeur.

» Art. 5. Le présent décret s'applique non-seulement aux propriétés privées, mais encore aux terres de la couronne, aux terres concédées par la couronne, aux biens d'Église, etc.

» Art. 6. L'exécution du présent décret est confiée par le Comité central national, agissant comme gouvernement national provisoire, aux chefs militaires et aux chefs des palatinats. »

Dans chaque lutte, les Polonais tournent toujours leurs yeux vers cette France, pour laquelle ils ont versé leur sang ; vers cette France qui est leur espérance... Accablés par les malheurs, ruinés par les excès moskovites, les Polonais, dans un élan généreux et fraternel, vinrent au secours des ouvriers cotonniers de France, et à leur obole, ils joignirent ces paroles :

Warsovie, 27 janvier 1863.

Les ouvriers de Warsovie aux ouvriers Français.

« Salut, frères Français ! Nous savons que chez vous beaucoup de fabriques sont fermées, que le coton manque et qu'un grand nombre d'ouvriers sont sans travail ; et nous avons appris que chacun, en France, s'impose pour ses frères plus pauvres ; alors, nous aussi, nous avons rassemblé, à la hâte, ce que nous avons pu. Nous vous l'envoyons. C'est peu, mais nous ne pouvons le faire ouvertement. Pourtant cette offrande même, vous la recevrez cordialement, car c'est l'offrande de frères pour leurs frères. Et, il y a longtemps que nous sommes frères : cela même n'a plus besoin d'être prouvé. Nos aïeux et nos pères ont combattu avec les vôtres sous le même drapeau.

» Nous sympathisons d'autant plus avec vous que nous souffrons beaucoup nous-mêmes. Vous, du moins, vous avez votre patrie !...

» Nous avions beaucoup souffert, et depuis bien des années ; mais nos maux étaient arrivés à leur comble. Vous avez su comment les Moskovites, il y aura bientôt deux ans (le 27 février 1861), se sont mis à nous massacrer dans Warsovie. C'était grande douleur de ne point essayer même de se défendre ; mais nous avons montré que nous n'avons pas peur de mourir.

» Alors le tzar de Moskovie, voyant que nous nous laisserions exterminer plutôt que d'abdiquer notre nationalité, et que nous aimons de tout notre cœur notre mère la patrie, pour laquelle nous sommes prêts à verser la dernière goutte de notre sang, commença à nous promettre des réformes.

» Bien que beaucoup d'entre nos anciens et parmi la jeunesse n'y crussent pas, cependant les citoyens notables nous conseillèrent de choisir une délégation de Warsovie qui dît aux Moskovites ce dont nous avions besoin. Nous écrivîmes donc à nos notables pour leur donner notre parole que nous ferions tout sacrifice et que nous offririons notre poitrine aux balles, afin qu'on nous rendît notre nationalité, nos lois et aussi notre armée polonaise absolument.

» A ces paroles de nous, le tzar de Moskovie et son lieutenant Gortschakoff répondirent le 8 avril 1861, en tuant dans les rues, par centaines, les hommes, les femmes et les enfants qui chantaient l'hymme *Boze cos Polske :* « Dieu saint ! protége la Pologne ; rends-nous la patrie et la liberté ! » Ils nous ont emprisonnés par milliers et torturés ; ils ne nous ont pas même permis de prier pour la patrie ; ils nous ont mis à mort dans les églises ; ils ont jeté des femmes respectables dans les cachots ; ils ont bâtonné les enfants, et nous, la rage dans le cœur, nous dûmes attendre encore !

» Au milieu de ces malheurs, il s'est trouvé des hommes indignes pour conseiller de prendre tous les bons Polonais, sans distinction d'âge, ni de profession, ni de rang, et de les transporter comme recrues jusqu'au fond de la Moskovie. Nous pensions que c'était seulement une menace ; mais il y a quelques jours, au milieu de la nuit, les Moskovites ont fait irruption dans les maisons ; ils ont arraché du lit des hommes qui dormaient, sans s'occuper de savoir si c'étaient des pères de famille ou de jeunes fils, nourrissant leur mère. Ils ont enlevé chacun, surtout ceux qui aimaient le plus la Pologne, et ils les ont chassés vers la citadelle, où ils les tiennent enfermés.

» Nous avions juré, il y a deux ans, qu'il arriverait malheur aux Moskovites, si leur tzar ne nous tenait pas parole. Nous avions déjà perdu beaucoup de temps à vouloir obtenir pacifiquement des améliorations. Tous sentirent dans notre nation, que les promesses du gouvernement moskovite sont mensongères. Alors, criant : Vengeance à Dieu, jeunes ou vieux, nous allons à un combat désespéré. Nous quittons les ateliers et les fabriques et nous marchons à la mort.

» Les Moskovites s'acharnent contre nous : ils ont des armes ; il leur vient des renforts. Vous n'ignorez pas, frères Français, que nous aurons beaucoup de sang à verser, car nous n'avons ni soldats, ni armes, ni poudre à canons ; mais nous combattrons volontiers, jusqu'à la mort, car vivre ainsi dans une horrible ser-

vitude, c'est impossible. Notre cause est bonne et juste ; nous nous aidons nous-mêmes et Dieu nous aide, si personne ne vient à notre secours.

» Vous ayant dit, frères Français, ce qui se passe chez nous, nous vous prions d'être toujours nos amis.

» Recevez notre embrassement fraternel. »

La lutte sanglante se poursuivait toujours ; de milliers de victimes tombaient, et l'Occident *officiel*, comme à toutes les époques précédentes, restait impassible... Mais le courage du gouvernement national était au-dessus de la barbarie des uns et de l'indifférence des autres, et il publia une nouvelle circulaire le 1[er] mars 1863.

Parmi les patriotes qui se sont distingués sur tant de points différents, Marian Langiewicz, après avoir commencé la guerre avec cinquante compagnons, fut toujours victorieux dans douze combats et finit par réunir autour de lui une dizaine de mille combattants. Les Cours copartageantes, étonnées et effrayées de la durée de la lutte, semèrent la discorde et se trouvèrent ainsi aidées par des misérables ambitions personnelles de quelques Polonais, afin de rompre l'union qui avait existé. Pour y mettre un terme, on eut recours à la dictature.

Mais cet état des choses ne dura que dix jours, car le dictateur Langiewicz, au moment où il franchissait la frontière galicienne, pour aller rejoindre un corps de volontaires qui l'attendaient, fut arrêté par les Autrichiens, et interné en Moravie. Alors le Comité *central national* reprit sa pleine autorité.

Au milieu de ces événements, le mouvement national ne cessait de se propager sur les bords de la Vistule, et la Litvanie, poussée à bout par les Moskovites, appela tous ses enfants à participer à la lutte suprême.

Nos lecteurs ont déjà vu que la noblesse litvano-ruthénienne avait pris l'initiative en 1857, dans la question de l'émancipation des paysans. En 1862 et 1863, elle cherchait à agir sur l'esprit des masses; mais le tzar fit emprisonner, déporter ou fusiller plusieurs propriétaires qui abandonnaient leurs terres aux paysans.

Enfin, pour jeter la discorde et la haine, et qu'aucun accommodement fût à jamais impossible, le tzar eut recours à un nouveau stratagème.

Pour célébrer l'anniversaire de l'émancipation du 2 mars

1861, il ordonna au clergé schismatique de prononcer des discours uniformes, ayant pour but d'exalter la *magnanimité* et les *libéralités* du souverain orthodoxe, et, à cette occasion, les popes avaient pour mission d'obtenir, par la force ou par la ruse, la signature des paysans, au bas d'une adresse, dans laquelle ils renieraient leur religion et leur nationalité litvano-ruthénienne, et déclareraient qu'ils aspiraient à devenir *moskovites* et *orthodoxes*.

Quant à l'Adresse, elle devait être écrite directement à l'Empereur et à son nom personnel, en ces termes :

« Nous soussignés, en présence du Dieu très-haut et très-» juste, réunis dans son temple au jour solennel et à jamais » mémorable de notre délivrance de l'esclavage, attestons, par » le présent écrit, et jurons à notre très-miséricordieux libéra-» teur, le grand Tzar et empereur Alexandre-Nicolaévitsch, que » des hommes pervers nous ont calomniés devant lui en disant » que nous ne voulions pas vivre et mourir sous l'autorité de » notre Tzar, d'éternelle mémoire, de notre bien-aimé père » Alexandre II et de ses successeurs; au contraire nous voulons » rester inséparablement unis à la Russie, notre sœur dans la » foi, et n'avoir rien de commun avec la Pologne et les Polo-» nais.

» ..... ce 19 février (3 mars *v. s.*) 1863. »

« On aura soin de faire signer cette Adresse par tous ceux qui savent écrire; ceux qui ne savent pas écrire devront faire une croix en présence du desservant ou de son diacre.

» Les Adresses doivent être envoyées le même jour au doyen par les popes, pour être ensuite remises à l'évêque, qui, de son côté, les fera parvenir aux gouverneurs généraux, chargés de les transmettre à l'Empereur.

» Le texte de ces Adresses peut être modifié dans la forme; l'essentiel ne consiste que dans le sens et non dans l'expression plus ou moins éloquente. »

On voit, d'après ce qui précède, que ce *consentement volontaire et spontané* était obtenu par cet esprit machiavélique qui est l'essence de la politique moskovite. Ensuite, on présentait à l'Europe ces pièces extorquées, en les donnant comme le témoignage de l'*amour* et du *dévouement* au Tzar, et comme la preuve du *renoncement* des paysans à leur nationalité. Qui ignore que les paysans polonais, comme ceux de tous les pays, sont défiants, et qu'ils n'apposeraient pas leurs signatures au

bas d'un écrit quelconque sans savoir sa véritable portée. Les paysans qui ne savent ni lire ni écrire ne purent pas signer et ne voulurent même pas apposer leurs *croix*, donc ces prétendues signatures et ces *croix* étaient l'œuvre des employés soudoyés; et comme sous le gouvernement russe, toute observation, réclamation ou protestation sont repoussées ou punies, le silence passif fut donc une obligation. Malgré ces faits, l'Europe *officielle et diplomatique*, ainsi que quelques écrivains *officieux* russes ou étrangers, en publiant sur la Russie des données *historiques*, *géographiques*, *statistiques*, *ethnographiques*, croient ou feignent de croire aux documents *officiels* émanant des chancelleries russes.

Mais comme ces moyens n'étaient pas encore suffisants pour semer la division entre les deux classes, on mit en vigueur un système qui devait anéantir les fortunes grandes ou petites, sans apporter d'amélioration réelle dans la condition des paysans. En conséquence, l'administration russe devait exercer une influence immédiate sur les classes pauvres. L'oukase du 13 mars 1863, fut produit dans les circonstances que nous venons de signaler.

Puis, afin de couronner l'œuvre par un coup décisif, le gouvernement russe voulut suivre l'exemple donné par l'Autriche en 1846, dans les massacres de Galicie; il ordonna donc leur application en Litvanie et dans les Ruthénies, ce qui se trouve consigné dans les instructions confidentielles suivantes :

« N° 10,112 Wilno, 22 février (6 mars n. s.) 1863.

» *Au commandant de district N. N.*

» Il est inutile et embarrassant de faire affluer ici une foule de gens suspects. D'ailleurs, les paysans ne se soucieraient pas d'aller les prendre et les conduire ici de trop loin, et beaucoup sont délivrés ou s'échappent en route; il faudrait donc y remédier et encourager les paysans à se conduire en fidèles sujets de l'Empereur.

» C'est pourquoi vous êtes autorisé à payer à votre quartier même les récompenses promises pour les rebelles et les gens suspects amenés; vous pouvez même, si vous en voyez la nécessité. élever la récompense à peu près dans la latitude suivante, à savoir : *Trente* roubles (120 francs) pour un chef; *dix* roubles (40 francs), pour un officier de rebelles; *cinq* roubles

(20 francs) pour un gentillhomme ordinaire; *trois* roubles (12 francs) pour un rebelle pris en armes; *deux* roubles (8 francs) pour les suspects retenus au chef-lieu; *un* rouble pour un juif ou pour un paysan. »

» Pour Son Excellence le gouverneur général militaire, l'aide de camp de S. M. l'Empereur, NAZIMOFF I.

» Le Chancelier SCHOUMANOFF. »

Depuis lors, un grand nombre d'actes semblables épouvantaient la Pologne et l'Europe, et les Polonais, de leur côté, ne cessaient de protester et de combattre pour leur patrie.

Entre les mois de mars et de septembre 1863, plusieurs puissances étrangères échangèrent des Notes diplomatiques, relatives à la question polonaise, et qui n'eurent aucun résultat. Le mémorable discours prononcé par l'empereur Napoléon III, le 5 novembre 1863, n'obtint pas, non plus, la solution désirée. L'année 1864 vit, partout, le droit et la justice succombant sous la force et le despotisme des partageurs de la Pologne et de leurs complices. Au milieu de ces désastres, la voix de la religion se fait entendre avec clarté et courage. Nous nous ferons un devoir de donner place à quelques actes émanant du clergé catholique.

Dès le 6 mars 1863, le pape Pie IX prononça une allocution en faveur de la Pologne. Le 22 avril, il écrivit une lettre digne et franche à Alexandre II. Le 31 août, il prononça une nouvelle allocution et fit célébrer, à Rome, le 180e anniversaire de la délivrance de Vienne par les Polonais (12 septembre 1683). A la suite de ces allocutions, quelques évêques de France ont publié de mandements en faveur de la Pologne. Parmi ces mandements, il en est un, qu'on a particulièrement distingué. Cet acte, par le fond et la forme, digne de figurer à côté des écrits de Bossuet, explique si bien la question polonaise politique et religieuse, que nous le produisons ici en entier, en le recommandant à la méditation du clergé de tous les pays, des publicistes et des hommes d'État.

Voici le mandement sous forme de *lettre pastorale* de Mgr Frédéric, G. F. M. DE MARGUERYE :

« Il y a quelques semaines, Nos très-chers Frères, s'accomplissait, à Rome, une grande solennité de prière et d'expiation. Elle avait pour but principal d'apaiser la justice de Dieu, et d'implorer sa miséricorde au milieu des épreuves et des périls

incessants de l'Église. Mais en même temps, il s'agissait de célébrer un glorieux anniversaire : la victoire remportée par Jean Sobieski, le 12 septembre 1683, sur les Ottomans déjà maitres des remparts de Vienne; l'Allemagne, l'Europe, la chrétienté tout entière sauvées d'une dernière invasion de barbares, la croix triomphante, le mahométisme pour jamais arrêté dans ses conquêtes et ses progrès. Pie IX avait eu cette belle inspiration, et sur le mandement apostolique du 31 août 1863, convoquant les fidèles à la solennité, il avait écrit de sa propre main ces paroles qui expriment bien tout ce que sa pensée renferme d'active sollicitude et son cœur de tendre sympathie pour une nation magnanime et cruellement opprimée.

» La volonté du Saint-Père est que, dans cette circonstance, » on fasse des prières plus spéciales pour l'infortunée Polo- » gne, qu'il voit avec douleur devenue actuellement un théâtre » de massacre et de sang. Le peuple polonais qui a toujours été » catholique et, pour ainsi dire, le boulevard de la chrétienté » contre l'invasion de l'erreur, mérite assurément qu'on s'as- » socie à ses douleurs, et qu'on prie particulièrement pour lui, » afin qu'il soit délivré des maux qui l'affligent, et que, ne per- » dant jamais le caractère distinctif qui l'a toujours honoré, il » reste fidèle à la mission que Dieu lui a donnée de garder, de » maintenir intact et inviolé, avec l'assentiment unanime de » ceux qui composent la nation, l'étendard de la foi catholique » et de la religion de ses pères. »

« Ce touchant appel du Souverain Pontife a été entendu, et la commémoration du 12 septembre (180e anniversaire) s'est faite avec un immense éclat. L'image miraculeuse du Sauveur, que l'on conserve dans la chapelle de la *Scala-Santa*, et qui n'en sort qu'aux jours des crises suprêmes, a été promenée triomphalement dans les rues de Rome et portée à la basilique de Sainte-Marie-Majeure. Là, le Saint-Père est venu, entouré de tout le Sacré-Collége, suivi par plus de cent mille catholiques, acclamé avec enthousiasme comme le défenseur de la Pologne. Dans cette ovation, la France était représentée par ses soldats sous les armes, et la Pologne elle-même, par une procession toute composée de ses fils, chantant dans leur langue proscrite, les litanies des Saints, et appelant sur leur patrie les secours de Dieu et la maternelle bonté de Marie qu'ils aiment à saluer *Reine de Pologne, grande-duchesse de Litvanie*. Quel spectacle! Quelle éloquente protestation contre les oppresseurs! Quelle consolation et quelle gloire pour les victimes! Rome, c'est le

cœur de l'humanité : Pie IX, c'est le cœur de l'Église. Quand donc Rome et Pie IX priaient ensemble pour ce peuple héroïque, c'étaient l'humanité et l'Église qui unissaient leurs voix, qui enlaçaient leurs mains sur sa tête pour bénir ses combats et ses souffrances, pour témoigner hautement que sa cause mérite les sympathies et les prières de toutes les âmes catholiques, de tous les cœurs honnêtes et généreux.

» Tel est N. T C. F., le sens de cette éclatante manifestation. Nous voulons nous y associer; c'est l'inclination de notre cœur, et c'est aussi notre devoir ; car, sur l'arène sanglante où le peuple polonais se débat dans l'effort d'un désespoir sublime, il y a d'un côté et contre lui, les intérêts égoïstes, la force brutale, le schisme et l'hérésie; de l'autre et pour lui, les intérêts, les droits les plus sacrés de la reconnaissance, de la justice et de la foi. C'est de ce côté-là que nous devons nous ranger avec Pie IX, et avec nos collègues dans l'épiscopat.

I

« Parcourez les annales de la Pologne, vous lirez à chaque page ses titres impérissables à la reconnaissance de l'Église. « Voilà mon fils, disait un jour Sobieski; je l'élève pour le » service de la chrétienté. » Dans ce beau mot, le grand homme a résumé toute l'histoire de son pays, sa mission providentielle, le génie de sa race, l'âme de sa nationalité, la raison même de son existence. Ce peuple semble n'avoir vécu et ne vivre encore que pour le service du Christ et de son Église. Comme la France, il en a toujours été l'intrépide chevalier. A l'heure présente, et depuis un siècle, il en est, avec l'Irlande, le généreux martyr.

» Placée à l'avant-garde du catholicisme, n'ayant point de frontières naturelles, se mouvant dans un cercle immense qui embrassait la plus grande partie de l'Europe, la Pologne a combattu, pendant mille ans consécutifs, pour repousser et dompter l'idolâtrie, l'islamisme, l'hérésie et le schisme grec. Sans parler d'autres peuples du Nord, les Tatars seuls l'envahirent quatre-vingt-deux fois. Sa lutte contre la Turquie mahométane fut un duel de géants qui dura près de trois siècles. Le protestantisme planta sa tente sur cette terre essentiellement catholique; il ne put s'y fixer. Il n'aurait même pas affermi sa domina-

tion sur plusieurs royaumes voisins, et la Moskovie schismatique refoulée constamment par les Polonais, depuis cinq siècles, ne serait jamais devenue un danger pour l'Église, si la sentinelle du catholicisme n'était tombée victime d'un attentat sans exemple dans l'histoire. La Pologne fut assassinée, mais non pas vaincue.

» En défendant les frontières de la civilisation, la Pologne versa des torrents de sang. A ce titre seul, elle méritait déjà que le pape Paul V répondît à ses ambassadeurs qui lui remettaient des trophées conquis sur les barbares et demandaient, en retour le don de quelques reliques. « Pourquoi me demandez-» vous des reliques? Ramassez un peu de votre terre, il n'y en » pas une parcelle qui ne soit la relique d'un martyr! » Mais les veines de ce peuple-victime ne s'épuisent jamais. Après ce sang répandu sur les champs de batailles, il donnera le sang de l'holocauste et de l'expiation: après les combats, il aura sa couronne d'épines et son calvaire; c'est-à-dire, toujours l'immolation, toujours le sacrifice, toujours le dévoûment. Voilà son rôle dans la famille des peuples! Voilà le secret de ses épreuves et le sceau de ses grandeurs! C'est la pensée admirablement exprimée par un de ses poëtes (Sigismond Krasinski). « Les » nations, dit-il, sont voulues de Dieu et conçues dans votre » grâce, ô Jésus-Christ! à chacune d'elles, vit une idée pro-» fonde qui vient de vous, qui est la trame de ses destinées. » Or, parmi les nations, il en est qui ont la mission de défendre » la cause de la vérité et de la beauté célestes, de racheter les » crimes du monde et de lui donner un évangélique exemple, » en portant de longs jours leur lourde croix sur la route » inondée de sang, jusqu'à ce que, par une lutte sublime, elles » aient inspiré aux hommes une idée plus divine, une charité » plus sainte, une plus large fraternité, en échange du glaive » qu'on a plongé dans leur poitrine. Telle est votre Pologne, ô » Jésus-Christ! »

» Ainsi, dans la balance où Dieu pèse les destinées du monde, la Pologne n'a pas seulement apporté le poids de sa vaillante épée, elle a mis encore le poids de son martyre, et c'est là, sans contredit, son plus grand service, son œuvre la plus féconde. En effet, la justice divine s'exerce sur les sociétés comme sur les hommes, et les sociétés n'ayant pas une seconde vie au-delà du tombeau, c'est ici-bas que leurs crimes sont punis et leurs vertus récompensées. Mais *Dieu a fait les nations guérissables.* Quand elles ont péché, elles peuvent obtenir le pardon

du ciel, en s'appropriant les fruits du mystère de la Croix, par la douleur et par le sacrifice; elles peuvent se purifier et se régénérer dans le baptême laborieux de la pénitence; elles peuvent aussi acquitter les unes pour les autres la dette de l'expiation, selon cette doctrine de saint Paul. « *Toutes les nations sont cohéritières, membres d'un même corps, participantes au même titre des promesses que Dieu a faites en Jésus-Christ, par l'Évangile.* » (Eph. III. 4-6.) Admirable unité de toutes les nations dans la vérité et la charité ! Elles ne sont que les parties distinctes d'un même corps, et c'est la même âme qui les anime. Dès lors, il est évident qu'il y a entre elles solidarité, flux et reflux de vie, échange fraternel de mérites. Si donc vous regardez l'infortunée Pologne dans ces lumières que projettent l'Évangile et la Croix, sur les destinées providentielles des peuples; son martyre vous apparaîtra comme un sacerdoce, sa couronne d'épines comme une auréole de gloire, son sang comme la pourpre de la plus belle des royautés; la royauté du dévouement. Choisie de Dieu par une vocation spéciale pour continuer dans ses membres la passion de Jésus-Christ, elle est toute meurtrie, toute déchirée, elle est tout entière offerte en holocauste; mais le prix magnifique de son sacrifice : c'est la rédemption temporelle des sociétés. Ah ! quelle immense valeur auront devant le Dieu juste et miséricordieux, tant d'épreuves et de tortures subies avec une foi si vive et un si grand cœur, tant de privations, tant de souffrances inouies et si chrétiennement acceptées ! Oui, nous le croyons, le sang de la Pologne monte au ciel, il y éteint les foudres allumées par les longues prévarications de l'Europe, et, un jour, il redescendra sur les peuples amis de la victime, même sur les indifférents et les persécuteurs, en pluie de grâces et de bénédictions. Ce sang, uni à celui du Rédempteur, est une prière et un pardon !

II

» Le sentiment seul de la reconnaissance, N. T. C. F. suffirait à expliquer, et, s'il en était besoin, à justifier les vœux unanimes du monde catholique pour le triomphe et la résurrection de la Pologne. Mais dans cette question, il y a plus que des services à reconnaître : il y a une grande iniquité sociale à réparer. L'Église le sait et ne l'oubliera jamais, car elle n'est

pas moins fidèle au culte de la justice qu'à celui de la reconnaissance. Pour les bienfaits reçus, elle a la mémoire du cœur; pour le droit opprimé, elle a la persévérante énergie de ses protestations.

» Comment son appui serait-il refusé à la Pologne? Après l'humanité, rien de plus grand dans l'ordre naturel, rien de plus sacré qu'une patrie, rien de plus cher à notre cœur. Tous les jours, pour une patrie, on sacrifie joyeusement sa vie et sa famille. Eh bien! voilà un peuple dont le territoire a été partagé sept fois, au gré de la violence et de la trahison! voilà un peuple qui est tourmenté, depuis un siècle, par des persécutions sans nom! On a réduit ses enfants à ne manger que le pain noir de l'exil ou de la servitude; ses foyers, ses autels, ses tombeaux ont été profanés, sa langue nationale traitée comme une langue étrangère, son corps et son âme broyés! Ce peuple n'a plus de patrie! Mais de temps en temps, malgré le poids de ses chaînes, malgré l'enlèvement et le massacre de ses fils, l'incendie de ses villes, la destruction de ses forteresses, malgré le fracassement de ses os, et le morcellement de ses chairs : il se lève dans sa majesté de peuple; il revendique, à la face du ciel et de la terre, ses droits honteusement violés; il combat et il prie pour qu'au moins ses cendres reposent dans un tombeau libre, à côté des cendres de ses pères. Certes! la cause qu'il défend n'est-elle pas juste et sainte? Faut-il s'étonner qu'à ce spectacle le monde tressaille d'admiration et de pitié; que tous les regards saluent; que toutes les mains applaudissent; que toutes les voix protestent? Surtout, faut-il s'étonner qu'au-dessus des réclamations officielles, des déclarations diplomatiques, des démonstrations populaires; au-dessus du cri indigné de la conscience humaine, s'élève le cri et le gémissement de l'Église? Ah! l'Église est mère; et les nations en détresse trouvent un abri sous son aile, au même titre que les pauvres, les abandonnés, les esclaves du globe, que le droit et la faiblesse soient persécutés : là est l'Église; qu'il s'agisse d'un peuple ou d'un enfant!

« Sans la justice, a dit saint Augustin, que seraient les empires de la terre, si ce n'est de vastes brigandages! » (*Remota justitia, qui sunt regna, nisi magna latrocinia!* de Civit. Dei, IV, 4.) Ainsi a toujours pensé l'Église. Elle ne reconnaît qu'une loi morale, une et la même d'homme à homme, et de peuple à peuple. Conséquemment, elle n'admet pas, elle n'admettra jamais que la force fonde le droit, ni que les exigences

et les calculs de la politique, et de ce qu'on est convenu d'appeler la *raison d'État*, puissent justifier le vol d'une province ou d'un royaume; et, quand le meurtre d'une nation a été commis, elle le réprouve avec plus d'énergie encore que le meurtre d'un homme; car ces deux crimes ne diffèrent qu'en un seul point : le premier est mille fois plus énorme. « Au lieu » de quelques larmes, dit un éloquent écrivain (le P. Gratry, » prêtre de l'Oratoire); au lieu de quelques gouttes de sang, » mettez ruisseaux de larmes et fleuves de sang ! »

» D'après ces principes incontestables, le partage de la Pologne, en 1772, est un crime de lèse-nation, un scandale européen. « Ce partage me désespère, disait Marie-Thérèse d'Au» triche, c'est une tache à mon règne. » Elle ajoutait : « Le » droit crie contre nous; je n'ai jamais été plus tourmentée de » ma vie, et j'ai en quelque sorte honte de me voir. » Enfin, lorsqu'elle eût signé, presque malgré elle, l'acte de spoliation, elle écrivit ces paroles prophétiques : « Longtemps après ma » mort, on verra combien il en coûte d'avoir foulé aux pieds » ce qui a toujours été regardé comme juste et comme sacré » parmi les hommes ! » Et, en effet, la Providence est intervenue pour exercer contre l'Europe coupable des représailles solennelles. De là cet état de trouble et d'anarchie; de là ces crises terribles dont la périodicité accuse un mal intérieur et chronique, un désordre analogue à la rupture d'un vaisseau essentiel dans un corps organisé. Telle est la conviction des hommes de foi, des hommes de génie, des hommes d'État. « Supprimer une nation dans le système européen, disait le » comte de Maistre, c'est quelque chose comme vouloir sup» primer une planète dans le système solaire, c'est mutiler » l'Europe c'est vouloir enlever un bras au corps social euro» péen. » Alexandre Ier, empereur de Russie, avouait et ne se lassait pas de répéter : « que le partage de la Pologne, était un » attentat dont les conséquences morales n'avaient cessé de » peser sur l'Europe, et dont l'homme et la justice demandaient » la réparation. » Le roi Louis XVIII, écrivait à son tour. « Le » partage qui raya la Pologne du nombre des nations, fut le » prélude, en partie la cause, peut-être, et, jusqu'à un certain » point, l'excuse des bouleversements auxquels l'Europe depuis » a été en proie. »

» Ces aveux et ces repentirs, N. T. C. F., sont demeurés stériles. Les châtiments providentiels eux-mêmes n'ont eu d'autre effet que d'aggraver le joug d'oppression qui accable la

Pologne. A l'époque de la spoliation, Catherine II publiait sur la tolérance de pompeux manifestes, et signait en même temps, des édits secrets, ordonnant d'exterminer jusqu'au nom de cette infortunée nation. Après les orages révolutionnaires, la Russie changea d'attitude ; elle se posa dans le monde, comme la puissance *conservatrice* par excellence, comme le boulevard inébranlable et le dernier asile des principes qui soutiennent les trônes et font vivre les sociétés. Pour justifier ce rôle, elle déploya tous les artifices d'une politique où l'astuce de l'esprit grec dissimule les violences du caractère tatar. La Tzarine dit à l'Europe : « Regardez, les traces de la *Révolution* française, sont » partout fumantes sur votre sol. Partout des foyers de cons- » piration, des laboratoires d'anarchie, où les sectes anti-so- » ciales rêvent et préparent dans l'ombre la ruine des pou- » voirs légitimes et de tout ordre européen. A chaque instant, » de nouvelles commotions viennent soulever les peuples et » renverser les plus anciennes dynasties. Or, moi seul, je suis » assez jeune, assez forte pour résister victorieusement à ce » torrent dévastateur. Il est vrai, j'ai asservi la Pologne ; mais » n'est-elle pas, du moins, ne pourrait-elle pas devenir une » arme dangereuse, entre les mains de la *révolution?* Plaignez » ses malheurs, mais comptez sur ma générosité, je saurai lui » donner la mesure de liberté appropriée à ses besoins. D'ail- » leurs, ne vaut-il pas mieux sacrifier une seule nation que de » compromettre, en la sauvant, l'ordre et la tranquillité de » toute l'europe ? »

» Ce langage était habile. Il trompa les hommes d'ordre, et un grand nombre de catholiques. L'illusion fut même si profonde que le jour sinistre jeté par les derniers événements n'a pu la dissiper tout à fait. Eh bien ! non ! la Russie n'est pas l'ennemie de la *Révolution ;* elle en est la plus puissante auxiliaire. Comparez, en effet, ces deux formes monstrueuses de l'orgueil humain, révolté contre Dieu : le *despotisme* et la *démagogie ;* et vous saisirez entre l'un et l'autre d'étranges ressemblances. Ils partent du même principe, ils réalisent les mêmes œuvres de destruction ; ils aspirent au même but ; leur principe, d'abord, est cet instinct violent et rusé que saint Augustin a nommé : « *la rage de la domination innée au cœur de l'homme.* » Le *despotisme* en appelle à *l'ordre ;* et la *démagogie*, à la *liberté ;* mais pour tous deux, ce n'est là qu'un prétexte et une vaine formule ; ils frappent comme Dioclétien, ils mentent comme Julien, et leurs œuvres sont les mêmes, les voici : Mépris des traités, abo-

lition de toutes les lois divines et humaines, étouffement de la liberté des âmes, anéantissement de l'individu, idolâtrie de l'État, destruction de toute justice régulière, violation continue de la propriété et de la famille, écrasement des résistances, dans la terreur et dans le sang. Comme le principe et les œuvres, le but est commun. C'est la ruine du droit au profit de la force; c'est le nivellement absolu et universel, c'est par-dessus tout, le renversement de l'Église catholique, seule puissance capable de vaincre toute espèce de tyrannie, qu'elle vienne d'en haut ou d'en bas, qu'elle s'appelle César ou la Convention.

» Donc le *despotisme* ne peut rien pour la défense et le rétablissement de l'ordre véritable : l'ordre moral et religieux. Que les esprits et les cœurs droits le comprennent enfin et ne laissent plus ralentir, par de chimériques espérances, l'ardeur de leur dévouement à la cause de la Pologne. Ce sont ses oppresseurs-partageurs qui ont fait chez elle la *révolution*, en détruisant sa constitution religieuse, politique et sociale, qui comptait mille années d'existence et de gloire immortelle. Quand donc la Pologne se soulève, ce n'est point une révolte, mais une *contre-révolution*. Quand elle combat pour son indépendance et l'intégrité de son antique territoire, elle n'attaque pas, elle se défend. Le droit crie toujours en sa faveur, et son triomphe tarirait la source la plus féconde peut-être des malheurs de l'Europe, et laverait cette *tache d'infamie* dont parlait Marie-Thérèse, et qui a rejailli sur toutes les nations chrétiennes.

» A son tour, la *démagogie* ne peut rien pour la liberté. Le patriotisme qu'elle inspire n'éveille que les passions égoïstes, les instincts lâches et cruels. Hostile à toute autorité, principalement à l'autorité religieuse, elle divise, au lieu de réconcilier et d'unir; elle ne délivre que pour opprimer ensuite; elle déshonore et perd les causes les plus justes et les plus glorieuses, dès qu'elle y intervient; elle détruit toujours et n'édifie jamais. Oh ! heureuse la Pologne si elle échappe à cette désastreuse influence; si, malgré sa faiblesse et la puissance de ses ennemis, elle s'obstine généreusement à refuser, jusqu'à la fin, le concours qui lui est offert, la main qui lui est tendue par la *révolution*. Sa force invincible, c'est la justice de sa cause; c'est aussi l'énergie de sa foi.

III

» Un des héros de la Pologne répondait un jour aux persécuteurs de son pays : « Vous pouvez m'ôter la vie, mais il n'y a » point de despote assez riche pour me corrompre, ni assez puis» sant pour m'intimider. » Un autre a dit cette magnifique parole : « Moi qui aime la liberté plus que tous les biens de ce » monde, j'aime la foi catholique plus encore que la liberté. » A de tels accents, vous reconnaissez ce patriotisme que le Saint-Esprit a glorifié dans la personne des Machabées, et que l'Homme-Dieu a consacré par ses larmes; vous reconnaissez aussi les sentiments qui animent en ce moment même les légions polonaises. Certes ce sont des héros chrétiens, ces soldats qui se confessent, reçoivent l'Eucharistie avant d'aller, calmes et joyeux, offrir leurs poitrines aux balles ennemies. Ils ont pour étendard l'image de la sainte Vierge, pour écusson un crucifix, pour cri de ralliement : *Jésus et Marie;* pour chant de guerre des hymnes sacrés, pour témoins ou secrets complices, tous ces pontifes, tous ces prêtres qui prient avec eux dans les camps et dans les églises en deuil, qui savent comme eux affronter l'exil et les tortures, qui les bénissent au départ, saluent leurs triomphes et enchantent leur agonie en leur montrant la patrie immortelle, et en leur disant au cœur : ***Non, la Pologne ne périra pas, puisque vous mourez pour elle !***

» Combien la foi est encore vivante dans l'âme de ce peuple! Et pourtant cette foi est aux prises depuis un siècle, avec une puissance colossale, avec ce schisme moskovite que Grégoire XVI, dans une allocution célèbre, dénonçait comme ***l'ennemi le plus perfide et le plus dangereux de l'Église***, et qu'il accusait d'***attentats sacriléges, de mensonge systématique, de fraude héréditaire***, (AVITA FRAUDE). Quelle guerre atroce et raffinée! Quelle longue série d'inhumanités et de bassesses, pour enchaîner la double ruine du catholicisme et de la Pologne. Eh bien! La Russie a-t-elle vaincu ? Sans doute, elle a obtenu quelques tristes défections, de lamentables apostasies : tout ce que la ruse pouvait surprendre, tout ce qui était à vendre à prix d'argent, tout ce que la force a pu briser, tout ce qui a été subjugué par la peur, s'est détaché de l'Église pour aller extérieurement au schisme. Mais après ces conquêtes partielles, et plus apparentes que réelles, les Tzars ont vu avec colère, que la Po-

logne demeurait catholique par le principe intime de sa vie, par le fond de ses entrailles, et que sa foi étant indestructible, sa nationalité ne pouvait s'absorber dans l'unité de leur empire, ni sa race slave, se confondre avec le mongolisme et les multitudes courbées, corps et âme, sous leur double sceptre politique et religieux. De cette conviction désolante pour l'orgueil du despotisme résulte par intervalle un redoublement de barbarie. C'est ainsi que nous assistons aujourd'hui à un drame effroyable : l'exécution d'un peuple tout entier. La Russie n'a pu se l'assimiler : elle voudrait l'anéantir. Rêve insensé ! ce n'est pas la mort qui approche, c'est la résurrection.

» Il est raconté, N. T. C. F., que Saint-Stanislas, évêque de Krakovie, ayant été tué à l'autel (le 8 mai 1079) et son corps mis en pièces, les membres épars se rejoignirent miraculeusement au bout de trois jours. Or, la Pologne a toujours vu dans ce prodige, le symbole de sa destinée. Comme le corps du martyr, elle a été partagée et démembrée par ses persécuteurs ; un jour, elle doit être reconstituée en un corps intact, exempt de toute cicatrice, plein de jeunesse et de force.

» Nous lisons aussi dans la *vie de saint Venceslas, roi de Pologne*, qu'il aimait à aller, pendant les nuits d'hiver, visiter le Sacrement, dans les églises. Son serviteur le suivait et se plaignait des fatigues du chemin ; il tremblait de froid, et ses pieds étaient meurtris : « Mettez vos pieds dans les traces des miens, lui dit le roi, et vous serez soulagé. » Le serviteur le fit, et il sentit bientôt une douce chaleur sortir de la glace foulée par les pieds du roi ; et il ne songea plus qu'à bénir le Seigneur. Touchante image de ce qui arrive aux âmes généreuses et confiantes qui marchent à la suite de Jésus-Christ.

» Ces deux traits expriment tous les vœux que nous devons offrir pour la Pologne. Prions donc N. T. C. F. pour le triomphe d'une cause défendue par le martyre et bénie par Pie IX. Prions pour la délivrance et le rétablissement de cet antique royaume, éminemment catholique. Mais, s'il entre dans les desseins de Dieu de prolonger le temps de l'épreuve ; demandons pour nos frères persécutés la grâce de conserver toujours cette pureté et cette simplicité de la foi qu'aucune séduction ne peut corrompre, qu'aucune violence ne peut abattre. Ah ! sans doute, il en est un grand nombre encore qui doivent souffrir, qui doivent mourir ; mais dans cette nuit froide et sombre qui les enveloppe, dans cette voie sanglante où ils marchent, qu'ils posent leurs pieds sur les empreintes, sur les vestiges sacrés du Sau-

veur, et leur cœur s'échauffera aux flammes de ce cœur divin et ils seront consolés.

(Ici suivent les prescriptions et les prières pour implorer dans toutes les églises et chapelles du diocèse le secours du Seigneur en faveur de la Pologne ; à commencer le 13 novembre, fête de saint Stanislas Kostka, l'un des patrons de la Pologne, et à lire la présente lettre pastorale dans toutes les églises le dimanche qui en suivra la réception.)

» Donné à Châlon-sur-Saône, le 21 octobre 1863, fête de Saint-Jean de Kenty, protecteur de la Pologne.

† FRÉDÉRIC.

Evêque d'Autun, Châlon et Macon.

Par mandement de monseigneur : GARDETTE, chanoine, chancelier.

La lutte polonaise se prolongeant et l'Europe abandonnant la Pologne, la Russie a cru devoir s'adresser au Pape Pie IX en lui demandant de jeter son anathème sur les Polonais. A cet effet, le 21 avril 1864, l'envoyé russe à Rome pria le pape d'agir dans ce sens. Le pape non-seulement refusa, mais profitant d'une solennité, prononça au Collége de la Propagande, le 24 avril, l'allocution suivante :

« Le sang des faibles et des innocents crie vengeance devant le trône de l'Éternel contre ceux qui le répandent. Et, de nos jours, ne voyons-nous pas aussi un sang innocent versé dans un pays catholique, dans l'infortunée Pologne, où cette même religion catholique, pour laquelle saint Fidélis donna sa vie, est si cruellement persécutée.

» J'aurais voulu ne pas en parler avant le prochain consistoire ; mais je crains, en gardant plus longtemps le silence, d'attirer sur moi la punition céleste annoncée par les prophètes à ceux qui laissent commettre l'iniquité. Je ne veux pas être forcé de m'écrier un jour en présence du juge éternel : *Vœ mihi quia tacui*. Malheur à moi si je me tais! La fête d'aujourd'hui me rappelle que, de nos jours aussi, il est des martyrs qui souffrent et meurent pour la foi!...

» Je me sens inspiré et ma conscience me force d'élever la voix pour condamner un potentat, dont je ne tais le nom, en ce moment, que pour le nommer dans un autre discours, et dont l'immense empire s'étend jusqu'aux régions hyperboréen-

nes!... Écoutez! voici ce puissant potentat qui ose aussi s'appeler faussement, *Catholique d'Orient*, et n'est qu'un schismatique rejeté du sein de la véritable Église, et qui oublie le jugement de Dieu qui l'attend pour ses forfaits. Ce potentat, dis-je, persécute, avec une féroce cruauté la nation polonaise, et il a entrepris l'œuvre impie d'extirper la religion catholique dans toute la Pologne, et d'y introduire de force le schisme. Il opprime et tue tous ses sujets catholiques qu'il a poussés par ses rigueurs à l'insurrection, il extirpe le catholicisme, il déporte des populations entières dans les contrées sauvages, où elles se voient privées de tout secours religieux, et les remplace par des aventuriers schismatiques. Il persécute et massacre les prêtres de cette nation catholique; il les arrache forcément à leur troupeau; d'autres sont condamnés aux travaux forcés, ou à des punitions infamantes; d'autres enfin sont exilés. Heureux sont encore ceux qui ont pu fuir et qui maintenant errent sans asile, sur la terre étrangère!

» Les églises sont profanées, d'autres sont fermées à cause de l'absence des prêtres. Enfin, cet arrogant potentat et tout héthérodoxe et schismatique qu'il est, il ose s'arroger un pouvoir que le vicaire du Christ ne possède même pas. Après avoir arraché à leurs diocèses, exilé et tenu en captivité, depuis un an, nos fils bien-aimés, l'archevêque de Warsovie et l'évêque de Wilno, il ose encore les dépouiller de leur juridiction, légalement instituée par moi! Il semble ignorer qu'un évêque catholique sur son siége ou dans les catacombes, est toujours le même et que son caractère est indélébile.

» En jetant l'opprobre contre de tels actes, nous ne pouvons nullement donner par là un encouragement à la révolution européenne. Je sais bien distinguer la révolutien socialiste, du droit légitime et de la liberté raisonnable de la nation polonaise qui lutte pour son indépendance et pour le salut de la religion.

» Si je proteste contre ce potentat, c'est pour soulager ma conscience. En flétrissant les persécuteurs de la religion catholique, je remplis un devoir sacré de notre conscience à nous tous. Voilà pourquoi j'ai dû vous faire part des tristes nouvelles reçues de cet infortuné pays, pour lequel nous devons redoubler de prières. Prions donc le Tout-Puissant d'éclairer le persécuteur du catholicisme et de ne pas abandonner les victimes qui, condamnées par lui, périssent au milieu des déserts glacés sans avoir le moyen de se réconcilier avec Dieu. En conséquence

nous donnons notre bénédiction apostolique à tous ceux qui, dans la journée d'aujourd'hui auront prié pour la Pologne. Prions pour elle! »

Grande fut la colère de la Russie, mais afin d'atténuer la portée de cet acte, à jamais mémorable, elle obtint, qu'un journal de Rome, la *Civiltà Cattolica*, publiée par les Jésuites, insérât cette même allocution sous le travestissement suivant :

« Il est en Europe un souverain puissant, mais non-catholique, qui, prenant texte d'une rebellion inconsidérée d'une partie de ses sujets, cherche à extirper jusqu'à la racine, dans cette partie de ses États, la foi catholique. Empêcher et réprimer cette injuste rébellion est dans son droit, comme c'est aussi le droit sacré de ses sujets, même égarés, de professer librement leur foi.

» Non, ce n'est pas en poursuivant le catholicisme que l'on affermit la fidélité aux princes de la terre ; la fidélité est la fille de la justice que l'Église catholique ordonne à ses fils de rendre intégralement à toutes les autorités légitimes. Non-seulement il est injuste, mais contraire aux intérêts politiques de poursuivre la religion catholique pour dompter une rebellion. On nous apprend de plus aujourd'hui un acte de persécution qui dépasse tout ce qu'ont fait anciennement les ennemis les plus acharnés du christianisme ; ceux-là même qui faisaient conduire les chrétiens au supplice n'ont jamais songé à se substituer aux pontifes en donnant ou enlevant la juridiction spirituelle.

» On m'annonce aussi qu'un évêque catholique a été privé de sa juridiction sur son diocèse, comme si l'autorité spirituelle pouvait être soumise à un pouvoir temporel, quelque élevé soit-il. Prions donc afin que Dieu éclaire ce souverain ; prions encore afin que les pauvres catholiques, enlevés de leurs maisons et de leurs paroisses et conduits en exil dans une terre inhospitalière où ils n'ont plus de secours que celui de leur ange gardien, restent fideles à la confession de Jésus-Christ ! »

Le pape Pie IX, étonné de voir ses paroles si audacieusement altérées, protesta dans une autre solennité, et prononça à Saint-Jean-de-Latran, le 24 juin 1864, les paroles suivantes :

« Cette fois, je ne vous dirai, mes frères, que quelques paroles brèves et simples : brèves, à cause de la saison; simples afin d'empêcher qu'elles ne soient altérées et dénaturées par des

passions diverses en sens divers, suivant le caprice des uns ou la malice des autres.

» Ce n'est pas sans un dessein digne de sa céleste sagesse que Dieu a permis que, durant notre pontificat, un nombre aussi considérable de ses serviteurs obtînt l'honneur d'être élevé sur les autels : il a voulu nous engager à imiter leurs vertus. Et, pour ne parler que des saints dont nous célébrons la gloire dans notre réunion d'aujourd'hui, ils nous enseignent à tous, et surtout à ceux d'entre nous qui sont revêtus du caractère sacerdotal, la voie que nous devons suivre dans ces jours de tribulations et d'épreuves. Le vénérable Canitius nous apprend à unir le zèle à l'instruction, afin que nous puissions non-seulement combattre avec courage les ennemis de notre religion, mais que nous sachions encore confondre un à un les arguments à l'aide desquels ils s'efforcent de défendre leurs erreurs. La vénérable Marguerite Alacoque nous inspire l'amour envers Jésus-Christ, à la gloire duquel toutes nos actions doivent se rapporter. Enfin, le saint précurseur nous enseigne quelle force nous devons opposer aux orgueilleux de ce monde, aux maîtres de la terre.

» Quant à nous, combattons son orgueil ; car l'orgueil, la vanité et la superbe ont fait misérablement dévier du droit chemin plusieurs personnes même honorées de dignités ecclésiastiques, et auxquelles l'humanité aurait dû servir de bouclier contre les suggestions de l'antique serpent.

» Prions le Très-Haut de daigner nous accorder, à moi, à vous, mes frères, et à tout le clergé catholique d'imiter avec constance les vertus dont je viens de vous faire mention. »

Le tableau des dernières années que nous venons de tracer, sans exagération et nous appuyant toujours sur des actes authentiques, partant de sources opposées, prouve victorieusement que le système du cabinet de Pétersbourg cherchait toujours à provoquer la lutte. Il est donc évident que les Polonais, les Litvaniens et les Ruthéniens défendaient leur cause sainte et légitime, mais n'attaquaient pas. Leurs paroles et leurs écrits en font foi ; ils s'épuisaient toujours en avertissements et en conseils, pour obtenir la justice et rentrer dans leurs droits, mais Alexandre II répondait : « Il n'y a que la terreur pour gouverner la Pologne ! » Et le vice-chancelier Alexandre Gortschakoff, appuyant ce système, ajoutait : « Nous ferons de la Pologne un monceau de cendres et de ruines. Le gouvernement de mon auguste maître est venu à se convaincre qu'il n'y a plus

qu'une politique à suivre envers les Polonais : la politique d'extermination !... »

Et l'Europe ne devrait pas ignorer que les siècles passent, sans apporter la lumière chez les Tataro-Moskovites, et que ces peuples n'ont jamais menti à leur origine barbare. Tout se modifie, tout progresse dans le monde, mais eux suivent invariablement leur système d'envahissement, de destruction et de la transformation des peuples slaves, essentiellement Européens, en peuples asiatiques, immobiles dans leur instinct sauvage. Dans les quinze siècles derniers, nous prendrons dix noms au hasard, et qui sont comme la personnification du système tataro-moskovite, de son but, de ses tendances, de sa traditionnelle et sanguinaire barbarie. C'est l'histoire qui parle, c'est la grande voix de la postérité qui prononce un jugement par des mots qui sont des stigmates. Ces souverains sont marqués au front par un surnom que les contemporains et la postérité leur ont appliqué comme la punition de leurs crimes, et que l'histoire, certes, n'a pas inventé :

ATTILA, le *Fléau de Dieu* (390-453).
GENGIS-KHAN, l'*Exterminateur* (1150-1227).
BATOU-KHAN, le *Ravageur* (1200-1276).
TAMERLAN, le *Destructeur* (1336-1405).
YVAN III, le *Cruel* (1440-1505).
YVAN IV, le *Terrible* (1529-1584).
PIERRE Ier, l'*Extirpateur* (1672-1725).
PAUL Ier, le *Fou* (1754-1801).
NICOLAS Ier, le *Sanguinaire* (1796-1855).
ALEXANDRE II, le *Terroriste* (1818-18..).

Malgré les sympathies que l'Europe témoigne à la Pologne, car jamais nation ne fut saluée par plus d'unanimité, et malgré des vœux universels, l'Europe cependant attend. Attendra-t-elle pour secourir cette alliée de son âme, que la Pologne ne soit plus qu'un monceau de cendres, de ruines et l'ossuaire des martyrs !...

En 1816, le martyr de Sainte-Hélène prononça ces mémorables paroles : « Le premier souverain qui, au milieu de la mê-» lée, embrassera de bonne foi la cause des peuples, se trou-» vera à la tête de toute l'Europe et pourra tenter tout ce qu'il » voudra. Alors, à la faveur des lumières universellement ré-» pandues, lui sera-t-il permis de rêver pour la grande famille » européenne, l'application du Congrès américain ou celle des

» amphyctions de la Grèce : et, quelle perspective alors de » force, de grandeur, de puissance, de prospérités. Quel grand » et magnifique spectacle ! »

Depuis cette époque il s'est écoulé *quarante-huit* ans, et on attend encore l'avènement du souverain prédit... Le mal général augmente, et la Pologne, en particulier souffre plus que jamais et plus que toute autre nationalité. Aussi son unique refuge est-il l'espoir en Dieu et elle peut dire, avec Isaïe : « L'année de ma rédemption est venue. Il est vrai, j'ai regardé autour de moi et au loin, et je n'ai pas vu venir le secours. J'ai cherché, et il ne s'est rencontré personne pour m'aider. Alors, j'ai dit : Mon bras, soutenu par la main de Dieu, me sauvera, et c'est mon indignation qui m'a secouru ! »

Il nous a semblé que, comme couronnement de notre travail, nous devions inscrire ici les noms des Français qui se sont dévoués de cœur et d'intelligence à la cause polonaise (entre les années 1861 et 1864). Des talents de premier ordre, y ont consacré leurs plumes éloquentes, comme orateurs, publicistes, poëtes, etc. Un fait bien digne de remarque, c'est que ces sympathies appartiennent à des religions différentes, à des opinions diverses : en un mot, à des hommes qui n'ont pu s'unir qu'en cette circonstance! Inscrivons donc ces noms et qu'ils voient dans ce souvenir historique un témoignage de la reconnaissance des Polonais :

Abeilhou. L. J. Alary. A. Allier. Louis Alloury. L. I. A. Armand d'Ambraine. Constant Améro. Isidore Amiel. L. André. Amédée Andrieu. L'abbé Ansault. Apiau aîné. Eugène d'Arnoult. J. Ascher. Aristide Astruc. Aubry Foucault. Félix Aucaigne. Philibert Audebrand. Audley. Victor Auger. Henri Augu. Alfred d'Aunay. Eugène d'Auriac.

Arthur Baignières. Philippe Baillard. H. Barbedette. Auguste Barbier. A. Barlatier. Odillon Barrot. Marius Baudard. Alphonse Baumann. L'abbé A. Bayle. A. Beaufils. S. Bedarride. Louis Bellet. Madame Louise Belly. Louis Belmontet. Bernard. Samuël Henry Berthoud. Evariste Bertulus. Edmond Bizonnet. F. Blanc. Victor Blanc. Madame Maria Bonin. Alexandre Bonneau. L. B. Bonjean. Borau. B. J. Borédon. Antoine Boudin. Mgr Boudinet,

évêque d'Amiens. A. Bouffier. Boullault. Madame Geneviève Bourgeois. A. Brémond. Alfred Briosne. Brizard. H. de Broca. E. de Broise. Ferdinand Burier.

Alphonse de Calonne. Jules Canonge. Clément Caraguel. A. Carle. Hippolyte Castille. Augustin Cauchin. J. M. Cayla. Chabaud. Ad. Chaisés. L. Challier. L'abbé Chantôme. J. Chantrel. Auguste Charlier de Steinbach. L. Chenu. C. F. Chevé. A. Chretiens. Ch. Colmance. Félix Colson. Jean-Baptiste Coquille. Laurent Coppens. Anthime Corbon. V. de Courmenceul. Auguste Crochey Lesmarette. Cucheval-Clarigny.

C. Damotte. Damour. Dandin-Clavaud. Edouard Dangin. François Danville. Darblay. Mgr G. Darboy, archevêque de Paris. Jérôme David. L'abbé Deguerry. Mgr Delalle, évêque de Rodez. Théodore Delamarre. P. Delaruelle. Delavault. Taxile Delord. Denis. Madame Fanny Denoix des Vergnes. L'abbé Désorges. N. Destigny. Mgr F. Donnet, cardinal, archevêque de Bordeaux. Ernest Dottain. Ernest Dréolle. Mgr P. de Dreux-Brézé, évêque de Moulins. Henri Dron. Alfred Dubois. Georges Du Chaylard. Duclos. Paul Ducos. H. Duffort. Louis Dulac. Mgr A. Dupanloup, évêque d'Orléans. P. Dupré. Robert Dutertre. A. Dutrône. J. M. Duvault-Blochet.

Ernouf. Henri d'Erville. Camille Etiévant. A. Escande. L'abbé Jean-Marie Eymat.

L. Favre. Le R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus. Joachim Ferran. Constant Ferrari. Xavier de Fontaines. E. de Fontanbert. de Fontenay (de l'Orme). Eugène Forcade. Alexandre Foucher de Careil. L'abbé Freppel. Victor Frion.

Madame A. Gaël. Gagne. Valentin Gallet. Gard. Charles Garnier. Joseph Garnier. A. Gault. Gavois. Madame A. Genton. L. Gérin. Albert Gigot. A. Girard. Paul Girard. René Girard. J. H. Gonzalle. G. Gounouilhou. Madame Carola Gras de Bagnols. Le R. P. Alphonse Gratry de l'Oratoire. Henri Grignon. L'abbé C. Grison. Auguste Gruson. Henri Guasco. Adolphe Guéroult. L'abbé Alexandre Guettée. Louis Guibert. L'abbé A. Guthlin.

Charles Hautberg. Léonor Havin. Théophile Herlin. Maurice Hermann. Louis Hervé. Joseph-Etienne Horn. Adolphe Huard. Adrien Huard. A. P. Husson.

Gustave Janicot. E. Jobard. Léo Joubert. C. Jourdan. Louis Jourdan. A. Jouve. Louis de Juvigny.

Jules Labbé. Emile de la Bédollière. E. Laboulaye. Lacaille. Ulysse Ladet. Ladevèze. Achille Lafon. Anatole de La Forge. Henri de La Garde. F. G. Lajehannière. Auguste l'Allour. A. Lambert. Clovis Landard. Pierre Lanfrey. Louis Lapierre. Savinien Lapointe. Victor de Laprade. Jean Larocque. Henri Lasserre. Ferdinand de Lasteyrie. L'abbé A. Latour. P. M. Laurent (de l'Ardèche). P. S. Laurentie. Achille de Lauzières. Léonce de Lavergne. André Lavertujon. Alexandre Laya. V. Le Breton de la Hazre. Lecesne. De Lécuyer La Papotière. H. Lefebvre. C. Lefebvre. Antonin Lefebvre-Pontalis. Armand Le François. L. Legault. Louis Léger. Ernest Legouvé. Lemercier de Neuville. C. Lenormand. Louis Le Normand. Le R. P. Louis Lescœur, de l'Oratoire. Madame Hermance Lesguillon. C. Le Tessier. Armand Lévy. Lieutaud. M. S. Lion. P. Lissillour.

Léon Magnier. Aimé Malespine. Evariste Mangin. Marchal. Henri Martin. J. Massicault. Mgr F. de Marguerye, évêque d'Autun. V. de Mars. Paulin Mathieu. Albert Maurin. J. Mayer. Charles de Mazade. G. Mazuré. J. B. Mége. Th. Mercier. L'abbé G. Mermillod. L. Méry. J. B. Métivier. Jules Michelet. Alfred Michiels. Achille Millien. J. Moncla. J. Mongrenier. Charles de Montalembert. Alfred Montégut. A. Maillard. Jules Moureau, Charles de Moüy.

A. Nadaud. S. A. I. le prince Napoléon. Nardon. Auguste Nefftzer. Emmanuel de Noailles. Nouguier.

Emile Odelin d'Ernault. D'Ornant. F. Orse.

Paul Parelon. Eugène Pelletan. Léon Pelvey. Le R. P. Charles Perraud, de l'Oratoire. L'abbé Henry Perreyve. T. Perrin. Ernest Perrossier. Alexandre Pey. Auguste Picot. Auguste Pillet. Pinot. Mgr C. Plantier, évêque de Nîmes. Léon Plée. Edouard Plouvier. G. P. Poncet. J. G. Ponzio. Constant Portelette. Pradal.

Edgar Quinet.

Armand Ravelet. P. J. Raymond. E. Raynal. J. H. Rédarez Saint-Rémy. Elias Régnault. Henry de Riancey. A. Rigault. Victor-Henri de Rochetin. A. de Rolland. H. Rouméguère. E. Roux. Roux-Ferrand.

Saint-Marc Girardin. H. de Saint-Jullien. Charles de Saint-Nexant. Sanlais dit Valtance-Angéris. B. Sarrans, jeune. Charles Sauvestre. Ph. de Ségur d'Aguesseau. Georges-Seigneur. E. Seinguerlet. P. Raymond Signouret. Sirtema de Grovestins.

Jules Tessier. Edmond Texier. Henri Théry. David de Thiais. Henry Thiers. Paul Thureau Dangin. L'abbé A. Tilloy. Victor Tourvieille.

Vaillant. Charles Vaubouin. Alexis Vavin. Pierre Véron. Veuillot, Philippe Vigne. Joseph Vilbort. Eugène Villedieu. Prosper Villefranche. Théophile Vinet. Auguste Viquesnel. Athanase Vossier. H. Vrignault.

B. Wagner. J.-J. Weiss. Louis Wihl. Charles Woinez.

Cette liste est, assurément, imcomplète ; nous espérons que dans les éditions ultérieures, les omissions seront réparées, si les intéressés veulent bien nous envoyer leurs noms.

Nos recherches n'eussent pas été difficiles si nous avions voulu tracer les noms de ceux qui ont écrit et parlé contre la Pologne. Ils sont *cinq*. Que voulez-vous qu'ils fassent contre ***trois-cent vingt-cinq?***

Paris, août 1864.

LÉ. — CH.

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET.

37 Somme . . . . » 40	75 Deux-Sèvres . . . . . » 40	22e SÉRIE.
38 Manche . . . . » 40	16e SÉRIE.	106 Savoie . . . .
39 Drôme . . . . » 40	76 Corrèze . . . . » 40	107 Haute-Savoie . . . .
9e SÉRIE.	77, 78 Haute-Garonne . » 80	108 Alpes-Maritimes . . .
41 Isère . . . . » 40	79 Var . . . . » 40	109 à 112 Dictionnaire des Communes . . .
42 Charente . . . . » 40	80 Jura . . . . » 40	

ON PEUT TOUJOURS SOUSCRIRE AU CHOIX :

1° Par département avec carte, 40 c. — 2° Par série de cinq départements avec cartes, 2 fr. 10 c. — 3° Par volume ou atlas séparés.

L'ouvrage complet, 2 vol. gr. in-8 et atlas. — Prix : br. 45 fr., rel. 55 fr.

Publié par GEORGES BARBA, éditeur, 8, rue Cassette

Imp. — P.-A. Bourdier et Ce, 30, rue Mazarine.